RECUEIL DE VOYAGES

ET DE

DOCUMENTS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle

PUBLIÉ

Sous la direction de MM. CHARLES SCHEFER et HENRI CORDIER
Membres de l'Institut

XXIII

AMERIC VESPUCE

1451-1512

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Étude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similé. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. grand in-8°, p. XXIX-319.

Mémoire sur l'authenticité de la Lettre de Toscanelli du 25 juin 1474, adressée d'abord au Portugais Fernam Martins et plus tard à Christophe Colomb. Extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes, tenu en septembre 1900, précédé d'une réponse à mes critiques : Lettres à MM. G. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois. Paris, Leroux, 1902, gr. in-8°, pp. XL-33.

Toscanelli and Columbus. The Letter and Chart of Toscanelli on the route to the Indies by way of the west, sent in 1474 to the Portuguese Fernam Martins, and later on to Christopher Columbus. A critical study on the authenticity and value of these documents and the sources of the cosmographical ideas of Columbus, followed by the various texts of the Letter, with Translations, annotations, several fac-similes and also a map. London, Sands and Co, 1902, 8°, pp. XIX-365.

Toscanelli and Columbus. Letters to Sir Clements R. Markham and to C. Raymond Beazley. London, Sands and Co, 1903, 8°, pp. 32.

Toscanelli and Columbus. A. Letter from Sir Clements R. Markham and a Reply. London, Sands and Co, 1903, 8°, pp. 40.

La carta y el Mappa de Toscanelli sobre la rutta de las Indias por el oeste enviados a Cristobal Colomb... Obra traducida del Francés y anotada por B. Enseñat, individuo correspondiente de la Real Academia Española de la Historia, etc. Madrid, Biblioteca de la Irradiación, 1902, p. 247.

La route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies á Colomb. Lettre au D[r] Jules Mees et au D[r] Sophus Ruge. Paris, 1903, 8°, pp. 35.

A critical study on the various dates assigned to the birth of Columbus. The true date : 1451. London, 1903, Henry Stevens, Son and Stiles, 8°, pp. XII-122.

La Maison d'Albe et les archives colombiennes, avec un appendice sur les manuscrits que possédait Fernand Colomb et un tableau généalogique. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. I, n° 3.) Grand in-8°, pp. 17.

Etudes sur la vie de Colomb avant ses découvertes. Sa famille italienne. — Les Colombo. — La vraie date de sa naissance. — Les études et les voyages qu'il aurait faits. — Son arrivée au Portugal. — Son mariage et sa famille portugaise, etc., etc. Paris, Welter, 1905, un fort vol. 8° de pp. XVI-444, avec pièces justificatives et tableaux généalogiques.

Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes.* vol. III, n° 1.) Paris, 1906, Leroux. Grand in-8°, pp. 10.

Proof that Columbus was born in 1451. A new document. American Historical Review. January, 1907. Grand in-8°.

L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. VI.) Paris, 1909, Leroux. Grand in-8°, pp. 44.

Histoire critique de la grande entreprise de Colomb. Comment il aurait conçu et formé son projet. — Sa présentation à différentes cours. — Son acceptation finale. — Sa mise à exécution. — Son véritable caractère. — Paris, 1911, Welter, 2 forts vol. in-8°.

Les Expéditions scandinaves en Amérique devant la critique. Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, 1911, gr. in-8°, pp. 34. Paris, Leroux.

Henry Harrisse. Etude biographique et morale avec la bibliographie critique de ses écrits. Paris, Chadenat, 1912, in-8°, pp. 83.

L Américanisme, gr. in-8°. pp. 28. Paris, Leroux, 1914.

AMERIC VESPUCE

1451-1512

SA BIOGRAPHIE. — SA VIE
SES VOYAGES. — SES DÉCOUVERTES
L'ATTRIBUTION DE SON NOM A L'AMÉRIQUE
SES RELATIONS AUTHENTIQUES
ET CONTESTÉES

PAR

HENRY VIGNAUD
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
CONSEILLER HONORAIRE DE L'AMBASSADE AMÉRICAINE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
(Prix Loubat).
1916

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1917

PRÉFACE

Ce livre n'a pas été improvisé. Il est l'expression, inadéquate, je le sais, d'une idée qu'Uzielli avait longtemps caressée et qu'Harrisse avait embrassée après lui : celle de remettre Vespuce, ce grand calomnié, à sa véritable place.

Uzielli, avec lequel j'ai eu une longue et agressive polémique au sujet de Colomb, dont il n'a pas compris l'œuvre, était d'accord avec moi sur le rôle décisif que Vespuce a rempli dans la découverte de l'Amérique et cette communauté de vues nous avait rapprochés. Il resta mon adversaire en ce qui concerne Toscanelli et Colomb, mais devint mon ami et, lorsqu'il entreprit d'élever à Vespuce un monument digne de lui, pour l'édification duquel il avait amassé de précieux matériaux, il trouva auprès de moi et de mes amis le concours le plus chaleureux. Le duc de Loubat, Archer M. Huntington et quelques autres Américains se joignirent à moi pour faciliter l'importante publication qu'il préparait.

Malheureusement Uzielli était un *emballé* qui voyait tout en grand et qui, lorsqu'il s'était épris d'un sujet, y ramenait toutes sortes de choses plus ou moins étrangères. Ainsi qu'il l'avait fait pour Toscanelli, auquel il consacra, en apparence, un énorme volume in-folio, où, comme l'a dit spirituellement M. de Lollis, il est *aussi* question du célèbre astronome florentin, il voulait donner à son Vespuce des proportions considérables. Ces dispositions alarmèrent et refroidirent les patrons de l'entreprise ; lui-même se découragea et le grand projet fut abandonné après un essai qui faisait prévoir un véritable monument.

Harrisse qui, de son côté, avait recueilli de nombreuses lettres de Vespuce, s'était proposé de reprendre ce projet; mais l'insuccès de son livre sur *Terre-Neuve*, auquel il attachait, à juste titre, une grande importance, l'avait irrité contre tous les Américanistes, et l'idée fixe, qui le tourmenta toute sa vie, qu'on ne rendait pas justice à ses grands travaux, avait aigri davantage son caractère, déjà plein d'aspérités, et il se renferma dans l'isolement neurasthénique qui a empoisonné ses derniers jours.

Convaincu, comme lui et comme Uzielli, que, malgré les rectifications heureuses de Humboldt, les efforts courageux de Varnhagen et l'entraînante apologie de Fiske, l'histoire devait une réparation à Vespuce, j'osai aborder à mon tour cette tâche nécessaire dans deux mémoires que publia le *Journal des Américanistes*. Malgré le bon accueil qu'on leur fit, je ne me dissimulais pas l'insuffisance de ce travail et je le refis entièrement. J'ai conscience, néanmoins, qu'il ne répond pas encore à ce qu'il devrait être et qu'on pourrait faire mieux.

J'espère, cependant, qu'on me tiendra compte de la pensée qui a inspiré ce volume et que, en dépit de ses défauts et de ses lacunes, on ne le trouvera pas indigne de l'honneur que m'a fait l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en le couronnant.

Je ne veux pas terminer sans exprimer mes remerciements à tous ceux qui n'ont cessé de m'encourager dans mes travaux sur les véritables origines de la découverte de l'Amérique, notamment au duc de Loubat et à M. Henri Cordier, dont la sollicitude éclairée suit avec intérêt les études de ce genre et aussi à mes deux amis personnels Norbert Sumien et Léon Bogaert qui m'ont toujours donné le concours précieux de leurs conseils et quelquefois de leur plume. Les lecteurs de ce livre doivent au premier une élégante traduction de la *Lettera* de Vespuce, la plus importante de ses relations, dont jusqu'à présent il n'y avait aucune version française.

Bagneux (Seine), novembre 1916.

Henry VIGNAUD.

En raison des graves circonstances que nous traversons ici, cet ouvrage, terminé depuis plus d'un an, n'a pu être imprimé que très lentement et je viens seulement d'en revoir les dernières épreuves. Il ne m'a donc pas été possible d'utiliser les textes et fac-similé concernant Vespuce que l'Université de Princeton a publiés et qui viennent seulement de m'arriver, bien que datés de 1916.

Je tiens cependant à dire que, si je n'ai pas tenu compte du manuscrit de Florence de la lettre à Soderini, c'est que je n'ai pu me convaincre de sa valeur. Pour moi rien ne prouve qu'il ait été copié sur un texte remontant à Vespuce. Malgré les raisons, très sérieuses, que M. Northup a données pour le considérer ainsi, je reste persuadé que le texte imprimé de 1505-1506 est le plus rapproché que nous ayons de la version originale de Vespuce.

H. V., avril 1917.

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

AMERIC VESPUCE

PREMIÈRE PARTIE

LES SOURCES

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

I

LES
ÉCRITS AUTHENTIQUES ET CONTESTÉS
DE VESPUCE

INTRODUCTION

Nous ne connaissons les voyages de Vespuce que par lui-même. Il en avait écrit une relation complète dont on a perdu les traces ; mais nous possédons quelques lettres particulières de lui qui peuvent suppléer à cette perte, en partie tout au moins. Ces lettres sont aujourd'hui notre unique source d'informations sur les Voyages que Vespuce dit avoir faits et sur les découvertes qu'on lui attribue. Bien que devenues très rares, ces pièces ont reçu à l'époque une publicité considérable, ce qui explique la grande influence qu'elles ont exercée. Aucune autre relation du temps n'a en effet été aussi souvent reproduite, traduite ou analysée. Malheureusement, ces nombreuses reproductions sont, pour la plupart, incorrectes, tronquées ou résumées. En outre, il y a quelque incertitude sur la provenance et sur l'authenticité de plusieurs de ces lettres. Il importe donc, avant tout, de distinguer les textes authentiques de ceux qui ont un caractère suspect et de dire où se trouvent les uns et les autres. C'est ce que nous nous proposons de faire ici.

Les lettres relatives aux voyages de Vespuce qui viennent réellement de lui ou qui lui ont été attribuées, sont les suivantes :

1. Lettre à Laurent de Médicis, connue sous le nom de *Mundus Novus*. Sans date. Relation du troisième voyage : 1501-1502. Texte latin.

2. Lettre connue sous le nom de *Lettera*. Sans indication de destinataire, mais que l'on sait avoir été adressée à Pietro Soderini. Lisbonne, 4 septembre 1504. Relation des quatre premiers Voyages : 1497-1504. Texte italien.

3. Même lettre adressée au duc René de Lorraine, connue sous le nom de *Quatuor navigationes*. Texte latin.

A ces trois écrits de Vespuce dont l'authenticité est certaine, il faut ajouter les trois pièces suivantes que nous regardons, avec la majorité des critiques, comme apocryphes. Aucune d'elles n'a été admise dans le *Raccolta Colombiana*.

1. Lettre à Laurent de Médicis en date du 18 juillet 1500. Relation du second voyage : 1499-1500. Texte italien.

2. Lettre à Laurent de Médicis, datée du Cap Vert, 4 juin 1501. Relation du troisième voyage. Texte italien.

3. Lettre à Laurent de Médicis, sans date [Lisbonne 1502]. Relative au troisième voyage. Texte italien.

La bibliographie de ces pièces est assez difficile à établir, car les imprimeurs du XVIe siècle ne se piquaient pas de l'exactitude à laquelle nous sommes maintenant habitués. La date et le lieu d'impression manquent souvent ; les noms sont fréquemment défigurés et ceux mêmes des imprimeurs font quelquefois défaut. Nous allons dire ce que nous savons à cet égard, mais en prévenant que notre bibliographie n'est pas faite pour les amateurs de livres rares et curieux, autrement dits chers et inutiles. Elle est destinée aux travailleurs et a pour objet de les renseigner sur les sources originales d'information que nous possédons quant aux relations des Voyages de Vespuce, ainsi que sur la valeur respective des textes et traductions qui en existent.

CHAPITRE PREMIER

LE MUNDUS NOVUS

LETTRE A LAURENT DE MEDICIS S. D.

Troisième voyage de Vespuce, 1501-1502.

Le *Mundus Novus* est la mieux connue des relations de Vespuce, celle qui a le plus contribué à sa célébrité. Quoiqu'elle ne se rapporte qu'à son troisième voyage, nous commençons par celle-là parce que ce fut la première de ses lettres livrée à la publicité et qu'il faut tenir compte de ce fait quand il sera question des autres relations.

Le tableau qui précède indique les différentes formes sous lesquelles on la connaît.

I. — DATE, DESTINATAIRE ET TRADUCTEUR DU TEXTE LATIN.

On connaît une douzaine d'éditions du *Mundus Novus* qui datent sûrement des premières années du XVIe siècle, mais qui ne portent aucune indication à cet égard, non plus que sur le lieu de leur impression. On peut heureusement suppléer, approximativement tout au moins, à ce manque de renseignements bibliographiques.

Comme Vespuce relate dans cette lettre son troisième voyage qui se termina le 7 septembre 1502, la pièce n'a pu être écrite qu'après cette date et avant celle du 10 mai 1503, jour où il mit à la voile pour sa quatrième expédition. Elle ne peut, non plus avoir été écrite au retour de cette dernière expédition, qui eut lieu le 18 juin 1504, parce qu'à ce moment le destinataire de la lettre, Laurent fils de Pier Francesco de Médicis, était mort depuis plus d'un an, — le 20 mai 1503. — Ceci ne donne pas, il est vrai, la date

de l'impression, mais la lettre contenait des choses trop extraordinaires et trop nouvelles alors pour qu'on en différât la publication. La première lettre de Colomb, datée de Lisbonne, 4 mars 1493, fut imprimée plus de dix fois avant la fin de l'année. On peut donc avancer que la première édition du *Mundus Novus* a dû être imprimée au cours de l'année 1503 ou, au plus tard, au commencement de l'année suivante (1), et que le lieu d'impression fut Florence où résidait le destinataire de la pièce. Les éditions suivantes sont évidemment de la même époque; ces petites plaquettes n'ayant pas plus de quelques feuillets se réimprimaient rapidement et malheureusement disparaissaient aussi de même.

La lettre est adressée à Laurentio Petri de Médicis, qui était le fils de Pier Francesco de Médicis. Il ne faut pas le confondre avec Laurent de Médicis, dit le Magnifique, qui gouverna Florence en maître et qui était le petit-fils de Cosme l'Ancien. Le premier était resté dans le commerce et entretenait avec Vespuce, dont il avait été le patron, des relations d'amitié et d'affaires. Il naquit en 1463 et mourut le 20 mai 1503. L'autre mourut en 1492. Ces deux branches des Médicis appartenaient à des partis différents et hostiles; la branche aînée, celle de Cosme et du Magnifique soutenait le parti aristocratique, l'autre branche appartenait au parti populaire. Les Vespucci se rattachaient à ce parti qu'on désignait sous le nom de *popolani* (2).

A la fin du *Mundus Novus* on lit : *ex italica in latinam linguam*. Mais ce texte italien n'a sans doute jamais été imprimé, car la première version italienne de cette lettre de Vespuce, donnée en 1507, dans les *Paesi*, est une traduction du latin. Le texte dit aussi que le traducteur — *interpres* — de la lettre s'appelait *Iocundus*, et Bandini ainsi que Humboldt ont cru qu'il s'agissait de Giuliano di Bartolomeo del Giocondo (*Vita*, fol. LII, Ed. originale), florentin établi à Lisbonne qui, d'après Vespuce lui-même (*Lettera*, fol. 1 du *Terzo Viaggio*, fac-similé Quaritch), fut envoyé par le roi Manoel pour l'engager à passer au service de ce monarque, ce qu'il fit d'ailleurs. Mais Gauthier Lud, secrétaire du duc René, nous apprend que la lettre de Vespuce sur son troisième voyage, imprimée de son temps, avait été traduite de l'italien en latin par le véronais Fra Giovanni del Giocondo, qui exerçait à Venise la

(1) Harrisse place cette impression entre les années 1502 et 1508, Fumagalli entre 1502 et 1505, Berchet à la fin de l'année 1503 ou au commencement de l'année suivante (*Raccolta Colombiana*, *Fonti*, vol. II, p. 123, note.) Cette dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable.

(2) Voyez sur ces relations de famille la lettre de Ranke à Humboldt. (*Examen critique de l'Histoire géographique du Nouveau Continent*, vol. V, pp. 259 et sq.)

profession d'architecte (3). Or, cet architecte véronais est un personnage bien connu. C'était un religieux érudit qui cultivait aussi les mathématiques et l'archéologie, et qui résida de 1499 à 1507 à Paris, où il avait été appelé pour travailler à la construction du pont Notre-Dame (4). Ce Giocondo se trouvait donc à Paris à l'époque où l'on y imprimait une version latine du *Mundus Novus*, traduite par *Jocundus*, version qui est exactement la même que celle de toutes les autres éditions latines de ce fameux ouvrage. Dès lors, il ne saurait y avoir aucun doute sur la véritable personnalité du traducteur latin de cette lettre de Vespuce. Cependant, on a supposé que Giocondo, ne l'avait pas traduite mais inventée (Force, *Congrès des Américanistes de Bruxelles*, 1879, I, p. 291). Cette supposition est tout à fait invraisemblable. Giocondo a laissé la réputation d'un savant d'une grande honorabilité et on ne saurait bénévolement lui attribuer une telle supercherie, dont on ne voit pas d'ailleurs l'objet.

Le point obscur est de savoir comment le texte italien original du *Mundus Novus* arriva à Giocondo, qui était à Paris depuis 1499. Uzielli suppose que c'est Vespuce qui le lui envoya et que Giocondo, après l'avoir traduit, le donna au libraire parisien Jean Lambert qui l'imprima pour la première fois (Le *Toscanelli*, Florence, janv. 1893, p. 25). C'est une supposition ingénieuse, mais ce n'est qu'une supposition, car on ne voit pas comment et où Vespuce, qui quitta l'Italie en 1491, aurait connu Giocondo. On croirait plutôt que c'est le Bartolomeo Giocondo de Lisbonne, qui se montra si pressant auprès de Vespuce pour le faire entrer au service du Portugal, qui envoya le manuscrit italien à Giocondo de Paris avec lequel, à juger par son nom, il devait être apparenté.

Il importe de faire remarquer que le *Mundus Novus* n'est pas une relation entière du voyage qui y est rapporté. C'est un récit d'un caractère familier, tel que le comporte une lettre particulière destinée à intéresser et à amuser quelque grand personnage comme celui auquel on l'adressait. On n'y trouve pas la précision que devrait avoir une relation ayant pour objet de faire connaître des détails scientifiques ou géographiques, ainsi qu'une nomenclature exacte des lieux parcourus. Il faut noter aussi quelques différences dans les dates et dans quelques détails, avec le récit de ce troisième voyage, tel que le donne le texte italien de la *Lettera*, qui fera l'objet du chapitre suivant; mais ces différences peuvent s'expliquer par le caractère familier de la lettre, et peut-être aussi par le manque d'attention du traducteur et des copistes.

(3) *Speculi Orbis*, 1507, dans la dédicace au duc René en date de 1507. Apud d'Avezac, *Hylacomylus*, p. 66.

(4) Sauval, *Histoire et recherche des antiquités de Paris*. Paris, 1724, in-fol., vol. I, p. 230. Apud Harrisse, B. A. V. *Additions*, p. 18.

II. — LES PREMIÈRES ÉDITIONS LATINES.

La date exacte de la publication des premières éditions du *Mundus Novus* ne peut être établie rigoureusement. Nous les indiquons dans l'ordre où elles ont eu lieu probablement, en nous conformant, autant que possible, aux résultats des recherches de Harrisse, de Fumagalli et d'Uzielli. On ne répète pas entièrement les titres quand ils sont semblables. Les différences seules sont indiquées, ainsi que le nombre de lignes à la page, ce qui permet d'identifier chaque édition. Il n'existe plus que quelques exemplaires de chacune d'elles.

1. MUNDUS NOVUS (Fol. 1 recto). Albericus Vespucius Laurentio | Petri de medicis salutem plurimam dicit (Fol. 1 verso) Ex italica in latinam linguam iocundus interpres hanc epistolam vertit ut | latini omnes intelligant quam multa miranda in dies reperiantur et eorum comprima | tur audacia qui celum et maiestatem scrutari : et plus sapere quam liceat sapere | volunt : quando a tanto tempore quo mundus cepit ignota sit vastitas | terre et que contineantur in ea | ✠ | . Laus Deo à la fin du quatrième et dernier folio. — Le Monde Nouveau. Alberic Vespuce présente ses salutations empressées à Laurent fils de Pierre de Médicis. L'Interprète Giocundo a traduit cette lettre de l'italien en latin afin que tous ceux qui sont versés dans cette langue puissent apprendre les choses admirables etc.

Petit in-4°, 4 feuillets, non paginés, de 40 lignes à la page pleine. S. l. n. d. [Florence, 1503?]

Harrisse, n° 22 ; Fumagalli, n° 1.

2. MUNDUS NOVUS, etc. Comme ci-dessus, avec Vespu*t*ius au lieu de Vespucius.

In-4°, 4 feuillets de 42 lignes à la page pleine. S. l. n. d. [1503-1504].

H., n° 23 ; F., n° 2 ; Brunet, V, p. 1159; Leclerc, 2e supp. 1887, N° 3570 : 2000 frcs : Court, n° 368 ; Quaritch, 1879. £ 100.

3. MUNDUS NOVUS, etc. Comme ci-dessus ; mais *italia* au lieu de *italica*.

In-4°, 4 feuillets, 40 lignes. S. l. n. d. [1503-1504].

H., n° 24 ; F., n° 3.

4. MUNDUS NOVUS (Faux-titre). Mundus Novus de natura et moribus et ceteris id generis gentis que in novo mun

do opera et impensis serenissimi Portugallie Regis super idibus (sic, pour superioribus) annis invento. Albericus etc., comme ci-dessus. — Le Nouveau Monde, concernant la nature, les coutumes et autres choses semblables des habitants du Nouveau Monde découvert par les soins et aux frais du sérénissime roi de Portugal, etc.

Petit in-8°, 8 feuillets de 30 lignes. S. l. n. d. [Paris, 1503-1504].
H., n° 25; F., n° 4; Rothschild, n° 1941.

5. ALBERICUS VESPUCCIUS. Laurentio Petri Francisci de Medicis salutem plurimam dicit. — Au dessous, un encadrement orné rempli par la marque typographique de Félix Baligault : un arbre au pied duquel deux singes sont accroupis. Accroché à cet arbre un écriteau portant le nom de *Felix*. Au bas du cadre : *Jehan Lambert*.

In-8°, 6 feuillets de 36 et de 40 lignes. A la fin du sixième feuillet : *Ex italica* etc. comme ci-dessus. S. l. n. d. [Paris, 1503-1504].
H., n° 26; F., n° 5; Brunet, Supp. vol. II, p. 873; Camus, *Mém.*, p. 129; D'Avezac, *Hylacomylus*, p. 74, et *Considérations*, p. 16.

Cette édition est la première où les deux prénoms du père du destinataire de la lettre : *Pier Francesco*, soient donnés. Dans les quatre précédentes éditions indiquées ci-dessus, on lit seulement *Petri*. Cette correction, ou plutôt cette addition d'un nom, s'explique ici par le fait que le traducteur de la pièce, Giocondo, était à Paris pendant qu'elle s'imprimait, ainsi que nous l'avons montré plus haut, et qu'en sa qualité d'artiste et de savant italien, il ne pouvait ignorer le nom exact du Médicis auquel s'adressait la pièce qu'il traduisait. Il semble bien qu'il résulte de là que l'édition Lambert est postérieure aux quatre autres, et c'est ainsi qu'en avait d'abord jugé Harrisse, quand il rédigeait sa *Bib. Am. Vetutissima*. Mais dans ses *Additions* à cet ouvrage, il en fait l'édition princeps (*Additions*, p. 19). C'est aussi ce qu'ont pensé Peschel (*Gesch. des Zeitalters der Entdeckungen*, 1858, p. 340, Brunet, V, p. 1154, D'Avezac, *Hylacomylus*, p. 76) et ce que, plus récemment, K. Trübenbach a soutenu. (*Mundus Novus*, édit. Heitz de Strasbourg, 1903, p. 16). Seul, parmi les bibliographes connus, M. Picot a fait des réserves à cet égard (*Cat. Rothschild*, vol. II, p. 424). Avec Fumagalli, nous laissons cette édition au cinquième rang, car autrement, on ne s'expliquerait pas comment des imprimeurs d'éditions postérieures à celle-là à laquelle ils auraient nécessairement emprunté leur texte, auraient omis de reproduire exactement le nom du destinataire de la lettre. On peut donc croire que ces éditions ont été imprimées avant celle de Lambert et sans que Giocondo ait pu en revoir l'impression, comme il l'a fait pour celle de Lambert publiée sous ses yeux.

6. MUNDUS NOVUS, etc. Comme le n° 4, mais sans l'indication *Ex italica*... Marque typographique de Denys Roce ou Rosse qui imprimait à Paris de 1490 à 1512.

In-12, 29 lignes. S. l. n. d. [1503-1504].
On n'en connaît qu'un exemplaire qui est incomplet et qui se trouve au *British Museum*.
H., n° 27; F., n° 7.

7. MUNDUS NOVUS, etc. Comme le n° 4, mais sans l'indication *Ex italica*... Marque typographique de Gilles de Courmont qui imprimait à Paris jusqu'en 1527.

In-8°, 8 feuillets de 31 lignes. S. l. n. d. [1503-1504].
H., n° 28; F., n° 8; BRUNET, V, 1155.

Voilà encore une édition qui omet le nom de Francesco donné dans l'édition de Lambert, n° 5, et qui, cependant, ne peut être placée avant celle-là. L'éditeur ou l'imprimeur a donc intentionnellement supprimé ce nom, car il n'a pu ignorer l'existence de l'édition où il se trouve.

8. MUNDUS NOVUS, etc. Comme au n° 4. Marque typographique de W. Worsterman d'Anvers. S. l. n. d.

In-4°, 4 feuillets de 44 lignes.
H., n° 29; F., n° 9; BEUNET, V, p. 1155; HUMBOLDT, V, pp. 7-8.

9. MUNDUS NOVUS, etc. Comme au n° 1.

In-4°, 4 feuillets de 44 et 45 lignes. S. l. n. d. [1503-1504].
H., n° 30; *Additions*, n° 14; F., n° 10; ROTHSCHILD, n° 1948.

Selon Trübenbach (*Mundus Novus*, n° 16, p. 17), ce serait la seconde édition et elle aurait été imprimée à Venise.

10. MUNDUS NOVUS, etc. Comme au n° 1, moins *Ex italica*...

In-4°, 4 feuillets de 33 lignes. S. l. n. d. [1503-1504].
H., *Add.*, n° 12; F., n° 11; COURT, n° 367.

11. EPISTOLA ALBERICII : De Novo Mundo. Mundus Novus Albericus Vesputius Laurentio Petri de Medicis salutem plurimam dicit. Ex italica in latinam linguam Iocundus interpres hanc epistolam vertit ut latini omnes.....

In-fol. 4 feuillets de 48 lignes, s. l. n. d., sans marque typographique. Au titre une vignette représentant deux Indiens. Au dernier feuillet une carte circulaire montrant le vieux monde depuis l'ouest de l'Afrique jusqu'à la fin de l'Asie et précédée d'une inscription en plusieurs lignes.
H., *Additions*, n° 13; F., n° 12.

Pendant longtemps on n'a connu cette édition que par la description d'un exemplaire vu par Varnhagen à la Havane (*Amerigo*

Vespucci, Lima, 1865, p. 9). Mais depuis, le libraire Weigel, de Leipzig, en a découvert un autre qui est passé au British Museum en 1884, et plus récemment, le conservateur de la Bibliothèque municipale de Francfort en a trouvé un troisième exemplaire qui a été reproduit en fac-similé.

12. MUNDUS NOVUS. Albericus Vespucius, etc., comme au n° 1, moins *Ex italica*, etc. A la fin : Magister Johannes Otmar Vindelice impressit. Auguste [Augsbourg]. Anno millesimo quingentesimo quarto (1504).

4 feuillets de 40 lignes.

H., n° 31 ; F., n° 13 ; TERNAUX, n° 6 ; COURT, n° 369 ; BRUNET, V 1154 ; FONTAINE, 1875, 1500 fr.

Cette édition est la première qui soit datée. Comme texte, elle est identique aux onze précédentes, les variantes très légères d'ailleurs n'existant que dans le titre et le colophon. L'éditeur ou l'imprimeur n'a probablement pas connu l'édition Lambert. On ne peut la placer qu'après celle-là.

13. BE (pour DE) ORA ANTARCTICA per regem Portugallie pridem inventa. M. Ringmanus Philesius. A. Jacobo Bruno, suo Achati. s. l. n. d. De terra sub cardine Antarctico per regem Portugallie pridem inventa. M. Ringmanni Philesii Carmen. Albericus Vesputius Laurentio Petri de Medicis salutem plurimam dicit.

Au bas du premier titre un bois représentant des Indiens et des navires. A la fin du premier feuillet : *Impressum Argentine per Mathiam Hupsuff M. V°. V.* — Imprimé à Strasbourg, par Mathias Hupsuff, 1505.

In-4° de 6 feuillets.

H., n° 39 ; F., n° 15. TERNAUX, n° 7 ; COURT, n° 770 ; VARNHAGEN, *op. cit.*, pp. 9 et 10.

Cette édition fut donnée par Mathias Ringman, alsacien, qui après avoir étudié à Paris, où il connut certainement le traducteur de la lettre, Giovanni Giocondo, alla à Strasbourg d'où il passa à Saint-Dié pour collaborer à la *Cosmographiæ Introductio* et au *Ptolémée* projeté par Lud. Il ne toucha pas à la traduction, mais il changea entièrement le titre, au verso duquel il ajouta une épître de vingt-deux vers adressée à son ami Bruno, dans laquelle il dit qu'il lui est tombé sous la main une relation d'Améric où celui-ci parle d'un peuple antarctique.

III. — REPRODUCTIONS FAC-SIMILÉ ET TYPOGRAPHIQUES.

Nous ne connaissons que les trois éditions fac-similé suivantes du *Mundus Novus*.

14. ALBERICUS VESPICIUS, etc., etc. Reproduction parfaite sur parchemin de l'édition *Jehan Lambert*, n° 5 ci-dessus, donnée à Paris par le libraire Auguste Fontaine. Tiré à très petit nombre et presque aussi rare que l'une des éditions originales.

F., n° 6.

15. DE ORA ANTARCTICA, etc. Reproduction sur parchemin à dix exemplaires de l'édition de Strasbourg, 1505, n° 13 ci-dessus, par le libraire Tross de Paris.

F., n° 16; Court, n° 371; Barlow, n° 2551, vendu huit dollars.

16. MUNDUS NOVUS : Ein Bericht Amerigo Vespucci's an Lorenzo de Medici über seine Reise nach Brasilien in den Jahren 1501/02. Nach einem Exemplare der zu Rostock von Hermann Barckhusen gedruckten folioausgabe im Besitze der Stadtbibliothek zu Frankfurt a. M., in Facsimile und mit Einleitungen herausgegeben von Dr Emil Sarnow und Dr Kurt Trübenbach. Strassburg im Elsass, 1903. J. H. Ed. Heitz.

(Heitz et Mundel). In-fol., pp. 23 et 4 feuillets. Fac-similé.

Introduction en deux parties; l'une par le Dr Sarnow, explique comment cet exemplaire de l'édition du *Mundus Novus*, n° 11 ci-dessus, a été découvert dans la Bibliothèque municipale de Francfort; l'autre par le Dr. Trübenbach, donne d'intéressants détails sur les diverses éditions du *Mundus Novus*. Pour le premier de ces érudits, il résulte des notes manuscrites que porte cet exemplaire qu'il est d'une édition imprimée à Rostock par Hermann Barckhusen, vers 1505 (p. 12).

17. ALBERICUS VESPUCIUS Laurentio Petri de Medicis salutem plurimam dicit.

Dans Varnhagen : Amerigo Vespucci, etc., pp. 18-26.

C'est une reproduction du texte latin des éditions de 1504 et 1505 du *Mundus Novus* avec les variantes indiquées en marges, variantes d'ailleurs insignifiantes, et le texte italien des *Paesi* au bas des pages. Très exacte et très bien imprimée.

18. AMERIGO VESPUCCI. Lettere, 1503. Dans la *Raccolta Colombiana*, *Fonti italiani*, n° LXXVIII, vol. II, pp. 123-135.

C'est une reproduction du texte de l'édition de Jehan Lambert avec l'indication des variantes et la version italienne des *Paesi* au bas des pages.

IV. — LES VERSIONS ALLEMANDES ET FAC-SIMILE.

Les versions allemandes du *Mundus Novus* paraissent avoir précédé mêmes les versions italiennes.

19. VON DER NEW GEFUNNDEN Region die wol ein welt genennt mag werden. Durch den Cristenlichen künig von Portugall wunnderbarlich erfunden. Albericus Vespuctius Laurentio Petri Francisci de Medicis vill gruess. — De la région nouvellement découverte qui mérite bien le nom d'un monde, trouvé miraculeusement par le roi chrétien de Portugal.

In-4°, 6 feuillets de 37 lignes. Au premier feuillet un bois représentant le roi de Portugal. A la fin, trois lignes portant que cette pièce a été traduite du latin en Allemand sur un exemplaire reçu de Paris en Mai 1505. Suit, la mention : Imprimé à Nuremberg par Wolffganng Hueter [1505] ; et trois écussons.

H., n° 33 ; F., n° 17.

Comme le montrent les lignes ci-dessus, cette traduction a été faite sur un exemplaire de l'édition latine de Paris de Jehan Lambert et, comme cet exemplaire fut reçu en mai 1505, l'impression doit être de la même année.

20. VON DER NEU GEFUNDEN Region so wol ein welt genempt werden, durch den Cristenlichen künig von Portugal wunderbarlich erfunden. — A la fin même indication de provenance qu'au numéro précédent, et même bois après le titre.

In-4°, 8 feuillets de 33 lignes [Nuremberg, 1505].

H., n° 37; F., n° 18.

21. VON DER NEU GEFUNDEN Region die wol ein welt genent mag werden, durch den Cristenlichen künig von Portigal wunderbarlich erfunden. Albericus Vespuctius Laurentio Petri Francisci de Medicis vil gruss. — A la fin même indication de provenance et même bois que ci-dessus.

In-4° de 7 feuillets de 35 lignes [Nuremberg, 1505].

H., n° 38 ; F., n° 19; Humboldt, vol. V, p. 6; Winsor, p. 161.

22. VON DER NEW GEFUNDEN Region so wol ein welt genempt mag werden, durch den Christenlichen künig von Portigal wunderbarlich erfunden. Albericus Vespuccius

Laurentio Petri Francisci de Medicis vil grüsz. A la fin même indication que ci-dessus.

In-4°, 8 feuillets de 33 lignes. S. l. n. d. [1505].
F., n° 20.

Cette édition est une réimpression de celle n° 20 avec quelques différences dans l'orthographe.

23. VON DEN NAWEN INSULEN UNND Landen so itzt kurzlichen erfunden sint durch den konigk von Portugal. A la fin : Getruckt zu Leibsigck durch Wolfgang Müller (sunst Stoecklein) nach Christi geburth ym funfftzehendundertisten und funssten iare.

In-4°, 8 feuillets. Frontispice. Leipzig, [1505 ou 1506].
H., *Additions*, n° 20; F., 21.

Il semble y avoir eu plusieurs éditions ou tirages de cette plaquette avec le changement du nom du lieu d'impression. (Voyez Brunet, vol. V, pp. 1155 et 1156.

24. VON DER NEUWEN GEFUNDEN Region, die wol ein wellt genennt mag werden durch, den Cristenlichen Kuenig von Portugal gar wunderlich und seltzam erfunden. Albericus Vespuccius Laurentio Petri Francisci de Medicis vil gruss.... A la fin même indication de provenance qu'au n° 16. Après le titre un bois représentant le roi de Portugal tenant son sceptre.

In-4°, de 10 feuillets [1505 ou 1506].
H., *Additions*, n° 21; F., n° 22.

25. VON DER NEUW GEFUNDEN Region die wol ein Welt genent mag werden. durch den Crestennlichen künig von Portugal wunderbalich erfunden.

In-4°, de 8 feuillets de 35 lignes [1505]. Au frontispice un bois, le même que ci-dessus.
H., n° 34; F., n° 23. Bibl. de Dresde.

26. VON DER NUWE INSULEN und landen so yetz kürtzlichen erfunden synt durch den künig von Portugall. A la fin : Getruckt zu Strassburg in dem funfftzen hundersten und sechss Jar.

In-4°, 8 feuillets de 32 lignes. Vignette. Strasbourg, 1506.
H., n° 40; F., n° 26.
Brunet, vol. V, p. 1155; Ternaux, n° 8.

27. VON DEN NEWEN INSULEN und landen so yttz kürtzlichen erfundenn seynd durch den künigk von

Portigal. Leypsick, durch Baccalarium Martinum Landessbert, 1506.

In-4°, 6 feuillets, Leipzig, 1506. Vignette.
H., n° 41 ; F., n° 27 ; HEBER, vol. VI, n° 3846.

28. VON DEN NEWEN INSULEN und Landen so yttz kürtzlichen erfunden seynd durch den künigk von Portigal Gedruckt zu Strassburg in dem funfftzen hunderten und acht jar (1508).

H., n° 50 ; F., n° 38 ; BRUNET, vol. V, p. 1156.

29. VON DER NEW GEFUNNDEN etc. Reproduction fac-similé de l'édition de Nuremberg de 1505, n° 20, faite à Paris, par Pilinski père, en 1861. Tirée à vingt-cinq exemplaires dont la plupart furent envoyés à New-York.

BARLOW, n° 2552, vendu 15 dollars.

V. — VERSION HOLLANDAISE ET FAC-SIMILÉ.

30. VAN DER NIEUWER WERELT oft lantscap niewelicx ghevonden vande doorluchtighen con. van Portugael door den alderbesten pyloet ofte zeekender d'werelt. — Du Nouveau Monde ou pays récemment découvert pour l'illustre roi du Portugal par le meilleur pilote et marin du monde. A la fin quelques lignes portant que ce qui précède a été traduit de l'italien en latin et du latin en hollandais, pour qu'on puisse voir et comprendre quelles grandes merveilles sont dévoilées chaque jour. Puis le colophon : Imprimé à Anvers à la Balance de fer, par Jan van Doesborch.

In-4°, 8 feuillets de 30 à 31 lignes. 6 vignettes. Anvers, n. d. [1506-1508].
H., *Additions*, n° 15 ; F., n° 24. — *Historical Magazine*, février 1872. N.-Y. p. 111.

On ne connaît qu'un seul exemplaire de cette édition hollandaise, qui fait maintenant partie de la Bibliothèque Carter Brown.
Celui-ci l'avait acquis du libraire Muller, d'Amsterdam, lequel l'avait payé 830 florins.

31. VON DER NIEUWER etc.

Fac-similé de l'édition ci-dessus exécuté par les soins de M. Carter Brown et tiré à 26 exemplaires non mis dans le commerce.

VI. — LE TEXTE ITALIEN DU MANUSCRIT DE FERARRE.

32. ALBERICO VESPUCCI a Lorencio di Piero de Medici. Forme le livre VIII, pages 152-154 dans *Relazione delle scoperto fatte da C. Colombo, da A. Vespucci a da Altri dal 1492 al 1506*. Tratta dai manoscritti della Biblioteca di Ferrara... dal Prof. Giuseppe FERRARO. Bologne, 1875. in-18°, 208 pages. Planches.

C'est une version italienne du *Mundus Novus* faisant partie d'un ancien manuscrit appartenant à la Bibliothèque Municipale de Ferrare, que le professeur G. Ferraro a reproduite intégralement dans l'ouvrage indiqué plus haut.

Comme nous ne connaissons le *Mundus Novus* que par le texte latin et que ce texte porte, ainsi qu'on l'a vu, *ex italica* et donne même le nom du traducteur, il est certain que la lettre originale a été écrite en italien. D'ailleurs Vespuce qui connaissait mal sa propre langue connaissait encore moins bien le latin, et ce n'est pas dans cet idiome classique qu'il aurait adressé à ses correspondants les lettres familières qui nous donnent les seuls récits authentiques de ses voyages que nous ayons. Malheureusement, ce texte italien original est perdu; il n'en existe même aucune trace. Personne ne dit l'avoir vu et il n'en est fait mention que dans les deux mots cités plus haut : *ex italica*.

On s'est donc demandé si le texte italien original du *Mundus Novus* ne serait pas celui du manuscrit de Ferrare. La question vaut la peine d'être examinée.

Le manuscrit de Ferrare est entièrement écrit de la même main. Il forme une collection de récits de voyages dans les régions nouvellement découvertes, classés par ordre chronologique de la manière suivante. Livre I, premier voyage de Colomb : 1492-1493. Livre II, III et IV, deuxième voyage de Colomb : 1493-1496. Livre V, troisième voyage de Colomb : 1498-1500. Livre VI, voyage de Pero Alonso Nino : 1497-1499. Livre VII, voyage de Vincent Yanez Pinzon : 1499-1500. Ces sept livres forment une narration continue. Viennent ensuite un livre VIII qui donne la lettre de Vespuce à Laurent de Médicis sur son troisième voyage et deux documents dont l'un est un texte de la lettre de Colomb de 1503, sur son quatrième voyage, qui diffère de celui publié à Venise en 1505, et l'autre un texte d'une lettre de Girolamo Vianella en date du 3 décembre 1506, relative à un voyage dont Vespuce a pu faire partie.

La version italienne de la lettre à Médicis du livre VIII de ce

manuscrit, qui seule nous intéresse ici, diffère un peu de celle donnée en 1507 dans les *Paesi novamente retrovati*, ainsi que de celle donnée par Ramusio en 1550. De deux choses l'une, donc : ou ce texte italien est une traduction inédite du *Mundus Novus* latin, ou c'est une copie du texte original de cette pièce dont on a perdu la trace.

On a cru trouver une justification à cette dernière supposition dans le fait que le manuscrit de Ferrare paraît être l'œuvre de Angelo Trévisan (Trivigiano), personnage qui, mieux que tout autre, était alors en position de se procurer le texte original de cette lettre de Vespuce. Secrétaire de l'ambassade de Venise en Espagne, il avait noué des relations personnelles avec Colomb et avec Pierre Martyr qui lui fournirent des documents et des informations. Il se procura ainsi une copie des écrits de ce dernier relatifs principalement aux premiers voyages de Colomb, écrits que Martyr destinait à la Première Décade de son *De Orbe Novo* les traduisit en dialecte vénitien et les adressa à l'Amiral Domenico Malipiero, à Venise, où on les imprima en 1504 sous le titre de *Libretto de tutta la navigatione de Re de Spaña*, ouvrage dont il n'existe aujourd'hui qu'un seul exemplaire, encore est-il incomplet du titre. A l'epoque où cette publication eut lieu, le Trévisan était rentré à Venise et, comme les relations que contient le *Libretto* sont bien traduites de la première décade de Pierre Martyr et qu'il y a des lettres du Trévisan où il reconnait avoir fait cette traduction et l'avoir envoyée à Venise (5), il ne saurait y avoir aucun doute sur l'origine de ces textes. Or, ce sont ces textes mêmes qu'on retrouve intégralement dans les sept premiers livres du manuscrit de Ferrare, qui, comme on l'a dit plus haut, est entièrement de la même écriture et date, précisément, de l'époque à laquelle le Trévisan était rentré à Venise et où paraissait ce *Libretto* composé de pièces qui venaient de lui. Dans ce *Libretto*, il est vrai, les matières sont divisées en trente chapitres tandis que dans le manuscrit de Ferrare, elles forment sept livres, mais cette particularité ne crée pas une différence, elle montre seulement que l'éditeur du recueil de 1504, Albertino Vercellese, a jugé à propos de classer autrement les pièces qu'on mettait à sa disposition. Nous avons d'ailleurs un document qui indique que le Trévisan avait divisé son travail en sept livres (6), fait qui établit la priorité

(5) Ces lettres sont au nombre de quatre. Elles sont adressées à l'amiral Dominico Malipiero pour lequel il recueillait des documents sur les premières navigations aux terres neuves. Zurla a donné des extraits de ces lettres. *Di Marco Polo.*, vol. II, pp. 362-365.

(6) Desimoni (C.). Sur le manuscrit de Ferrare et la publication du professeur Ferraro. (Extrait du *Giornale Ligustico*), anno III, p. 20, où il cite le *Marco Polo* de Zurla, vol. I, p. 362.

du texte du manuscrit de Ferrare sur celui du *Libretto*. Il est donc certain que les sept premiers livres de ce manuscrit viennent du Trévisan, qu'ils sont une traduction italienne du texte primitif de la première décade de l'*Orbe Novo* de Martyr et que c'est cette traduction qui fut publiée à Venise en 1504 par Albertino Vercellese, de Lisona.

Il semble qu'on soit en droit d'inférer de tous ces faits que les autres pièces du manuscrit de Ferrare, y compris le texte italien de la lettre de Vespuce, viennent aussi du Trévisan. Malheureusement on ne saurait ajouter que ce texte italien est le texte original, car la copie du manuscrit de Ferrare porte que c'est une traduction de l'espagnol en langue romane, c'est-à-dire en italien, par Giocondo (7). Il y a évidemment, une erreur dans cette mention puisque Vespuce n'écrivait pas en espagnol et que toutes les éditions latines que nous avons de la lettre en question portent qu'elle a été traduite de l'italien par Giocondo. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que cette même erreur se retrouve dans la collection des *Paesi novamente retrovati* où le *Libretto* est reproduit tout entier, ainsi que le texte italien de la lettre de Vespuce, tel que le donne le manuscrit de Ferrare, à quelques différences verbales près qui n'ont aucune importance. Il semble donc que ce soit le texte du manuscrit de Ferrare que l'éditeur des *Paesi* ait reproduit, car s'il avait traduit son texte directement sur l'une des éditions latines du *Mundus Novus* imprimées depuis 1504 au moins, il n'aurait pas dit que ce texte venait de l'espagnol.

Peut-on inférer de ces faits que le Trévisan, ou le compilateur quel qu'il soit du manuscrit de Ferrare, a copié la lettre de Vespuce sur un texte italien qu'il croyait venir de l'espagnol et qu'il l'a communiqué ensuite à l'éditeur des *Paesi?* Cela est possible, mais assurément ce texte n'était pas celui de Vespuce puisqu'il ne contient aucun de ces espagnolismes qui lui étaient habituels et qu'il contient, au contraire, des emprunts faits au dialecte vénitien qu'un Florentin comme lui n'aurait pas faits. La seule conclusion logique qu'on puisse tirer de ces faits, c'est que le texte du manuscrit de Ferrare a été traduit du texte latin de Giocondo, par un Vénitien qui croyait que Giocondo l'avait en réalité traduit de l'espagnol et non de l'italien, ce qui, malheureusement, ne nous met pas sur la trace du texte original de Vespuce.

(7) *De spagnola in lingua Romana el Iocundo*, p. 155.

VII. — LE TEXTE ITALIEN DES PAESI NOVAMENTE RETROVATI.

L'ouvrage publié sous le titre qui précède est une précieuse collection de voyages dans les régions nouvellement découvertes à la fin du xve siècle et au commencement du xvie. L'épître dédicatoire indique que le compilateur de ce recueil était Fracanzio de Montalbodo, professeur de belles-lettres à Vicence; mais Humboldt, s'autorisant d'une remarque de Baldelli, a cru que le véritable auteur de l'ouvrage était Alexandre Zorzi, cosmographe et cartographe de Vicence. (*Examen critique*, vol. IV, p. 80). Il y a là, paraît-il, une erreur. Harrisse, qui a vu sur place les pièces originales, assure qu'un examen attentif montre que Zorzi ne fut que le collectionneur des documents utilisés et que Montalbodo en a été réellement l'éditeur (8).

On trouvera dans la B. A. V. de Harrisse, n° 48, dans Brunet, vol. V, p. 1456, dans le catalogue Rothschild, vol. II, p. 427 et dans le *Columbus* de Thacher, vol. II, p. 526, une énumération complète des pièces, composant les six livres dont cette collection est formée. En résumé, les livres I à III contiennent les voyages pour les Portugais de Cadamosto, de Gama et de Cabral. Le livre IV reproduit le *Libretto* de 1504, mentionné ci-dessus, qui donne les trois premiers voyages de Colomb mais où il n'est pas question de Vespuce; le livre VI contient des pièces diverses d'origine portugaise. Le troisième voyage de Vespuce forme le livre V, chapitres CXIV à CXXIV et y porte le titre suivant : *El Novo Mondo de lengue spaniola interpretato in idioma Ro.* Malgré cette assertion cette pièce n'est pas traduite de l'espagnol, mais du latin; ce n'est autre chose que le *Mundus Novus*, et le traducteur italien a poussé le scrupule jusqu'à traduire le nom même du premier traducteur Jocundus, qu'il a rendu par *Iocondo*, c'est-à-dire par le Joyeux, méprise que ceux qui traduisirent plus tard les *Paesi* ont répétée.

Bien qu'il y eut au xvie siècle sept éditions de cet ouvrage qui a été, en outre, traduit en latin : l'*Itinerarium*; en allemand : collection *Ruchamer;* en français : collection *Redouer*, les exemplaires en sont très rares et dispendieux. Il n'y en a pas, malheureusement, de fac-similé; mais il y en a deux bonnes reproductions typographiques, n°s 39 et 40 ci-après.

33. PAESI NOUAMENTE RETROUATI et Nouo

(8) Voir la B. A. V. Appendix, pp. 469-70 et le n° 26 des *Additions* a la B. A. V.

Mondo da Alberico Vesputio florentino intitulato. (Pays nouvellement découvert et appelé Nouveau Monde, par Albéric Vespuce, florentin). A la fin : imprimé à Vicence, par Henrico Vicentino, le 3 novembre 1501, in-4°, pp. 6-120. Vignette au titre représentant le roi de Portugal recevant Vespuce.

H., nº 48, et *Add.*, 26 ; F., nº 29 ; Barlow, 1889, 2554, vendu 570 dollars ; Quaritch, 1878, £ 140, 1891, Cat. III, £ 278, 1900, £ 225.

34. PAESI... ET NOVO MONDO, etc., comme ci-dessus. Dans l'édition des *Paesi* de Milan, 1508, in-4°, 80 feuillets, dont un blanc. Au titre un curieux bois, le même qu'à la première édition.

H., nº 55 ; F., nº 35 ; Brunet, V, p. 1157, Cat. Rotschild, nº 1950 ; Nodier, 1,750 francs ; Yemenitz, 2,015 francs.

35. PAESI... ET NOVO MONDO, etc., comme ci-dessus. Dans l'édition des *Paesi* de Milan, 1512. In-4°, 75 feuillets. Vignette sur bois.

H., nº 70 ; F., nº 44 ; Brunet, V, p. 1158.

36. PAESI NOVAMENTE RETROVATI per la navigatione di Spagna in Calicut. Et da Albertutio Vesputio Fiorentino intitulato Mondo Novo... Venise, 1517, in-8°, 125 feuillets à 2 colonnes.

H., nº 90 ; F., nº 58 ; Brunet, V, p. 1158 ; Stevens, Nuggets, 1862, nº 2747, 31 £ 10 s.

C'est la quatrième édition des *Paesi* avec une légère modification dans le titre.

37. PAESI NOVAMENTE RETROVATI et Novo Mondo da Alberico Vesputio... Milan 1519, in-4°, 84 feuillets. Vignette. Comme dans les autres éditions c'est le cinquième livre qui contient la narration de Vespuce.

H., nº 94 ; F., nº 60 ; Brunet, V, p. 1158 ; Stevens, Nuggets, 2748, 31 Livres, Cat. Baer, 1912 ? 1,000 m.

38. PAESI NOVAMENTE RETROVATI per la navigatione di Spagna in Calicut. Et Da Albertutio Vesputio... Venise, 1521, in-8°, 124 pages à 2 col.

H., nº 109 ; F., nº 63 ; Brunet, V, p. 1158-59 ; Rothschild, 1921.

39. EL NOVO MUNDO de Lengue spaniole interpretato in idioma Ro. Libro quinto.

Dans : Varnhagen : *Amerigo Vespucci*, etc. Lima, 1865, pp. 18-26.

Cette reproduction du texte italien des *Paesi*, de l'édition originale de 1507 est faite ligne pour ligne et page par page. Elle est donnée à titre de comparaison avec le texte latin du *Mundus Novus* dont elle est une traduction et qui est également reproduit au haut des pages.

40. EL NOVO MONDO. Alberico Vespucius à Lorenzo patre de i Medici, salutem. Dans la *Raccolta*, Berchet, vol. II, 1693, pp. 122-135.

C'est une reproduction de la version italienne du *Mundus Novus* donnée dans la première édition des Paesi 1507. Le texte latin reproduit au haut des pages. Les différences avec le manuscrit de Ferrare sont indiquées en notes.

VIII. — LE TEXTE ITALIEN DE RAMUSIO.

Dans sa célèbre collection de voyages en trois volumes in-folio, dont chacun a été réimprimé plusieurs fois de 1550 à 1613, Ramusio a donné une version italienne du *Mundus Novus* qui n'est ni celle du manuscrit de Ferrare ni celle des *Paesi retrovati*. C'est une traduction très libre du texte latin avec des changements et des suppressions. Ainsi il a changé le nom du destinataire en substituant Pietro Soderini à Laurent-Pierre de Médicis ; il a divisé le récit en plusieurs chapitres ayant chacun un titre particulier ; là où le latin dit simplement le roi de Portugal il ajoute le nom de ce roi : Dom Emmanuel ; il recule d'un jour la date du départ de l'expédition : 13 mai 1501 au lieu de 14 mai. A la fin il supprime le petit paragraphe indiquant le nom du premier traducteur : Giocundo. Enfin, au cours du récit, il fait quelques autres suppressions et modifications, peu importantes, il est vrai, mais qui suffisent pour enlever à cette version italienne du *Mundus Novus* toute autorité. On la retrouve, sous les titres suivants, dans les diverses éditions de Ramusio, ainsi que dans Bandini et dans Canovai.

41. SOMMARIO SCRITTO PER AMERIGO VESPUCCI Fiorentino di due sue navigationi al Magnifico Messer Pietro Soderini Gonfalonier della Magnifica Republica di Firenze (Sommaire écrit par Americ Vespuce, Florentin, de ses navigations, adressé au Magnifique Pietro Soderini, Gonfalonier de la magnifique république de Florence). Dans Ramusio : *Primo volume delle navigationi et Viaggi*... Venise, Giunti, 1550 in-fol. Feuillets 140 et sq.

H., n° 304; F., n° 74.

42. SOMMARIO SCRITTO PER AMERIGO VESPUCCI, etc., comme ci-dessus.

Dans la seconde édition du premier volume de RAMUSIO. Venise, Giunto, 1554, in-4°. Feuillets 141-144.

43. SOMMARIO DI AMERIGO VESPUCCI. Fiorentino di due sue navigationi al Magnifico M. Pietro Soderini Gonfalonier della Magnifica Republica di Firenze.

Dans la troisième édition du premier volume de Ramusio. Venise, Giunti, 1563, in-fol. Feuillets 130-133.
F., 79.

C'est le même texte que celui des deux premières éditions de Ramusio sans autre changement, en ce qui concerne Vespuce, que celui indiqué par le titre ci-dessus.

44. SOMMARIO DI AMERIGO VESPUCCI etc. Comme au n° précédent.

Dans la quatrième édition du premier volume de RAMUSIO, Venise, Giunti, 1588, in-fol. Feuillets 130-133.
F., 81.

45. SOMMARIO DI AMERIGO VESPUCCI etc. Comme ci-dessus.

Dans l'édition de Ramusio, de Venise, de 1613. Mêmes feuillets du volume I.
F., 87.

46. LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI. Risguardante il suo terzo Viaggio, fatto sotto gli auspici del Re di Portugallo nel Brasile, creduta indirizzata a Piero Soderini, ma ora ritrovata mediante un' antica traduzione in latino della me desima, scritta a Lorenzo di Pierfrancesco de Medicis. Dans BANDINI, *Vita*... 1745 pp. 100-121.

F., 98.

C'est le texte de Ramusio que Bandini a copié sans y faire aucun changement mais en ajoutant au titre qu'il y a une ancienne version latine de cette relation adressée à Médicis.

47. LETTERA II DI AMERIGO VESPUCCI a Lorenzo di Pier Francesco de Medici, che contiene un' esatta clescrizione del suo terzo Viaggio fatto per il Re di Portugallo al Brasile. Dans : CANOVAI, *Viaggi d'Amerigo Vespucci*... Florence, 1817, in-8°, pp. 82 et sq.

48. Même lettre dans le même ouvrage, seconde édition, Florence, 1822, 4 vol. in-18. Vol. I, pp. 153 et sq.

C'est la version italienne que Ramusio avait donnée du *Mundus Novus* que Canovai a reproduite telle quelle, sans autre changement que celui du titre. Canovai constate qu'on ne trouve pas dans cette lettre les espagnolismes de celle a Soderini et qu'elle est écrite en bon toscan. Il la désigne comme étant la seconde lettre de Vespuce à Medicis, parce qu'il considère celle du 18 juillet 1500, mentionnée plus loin, comme étant la première.

IX. — VERSION LATINE DU TEXTE ITALIEN DES PAESI RETROVATI.

Le texte italien des *Paesi* qui était traduit du latin, a été retraduit en latin pour un ouvrage important du XVIe siècle : l'*Itinerarium Portugalensium*, ouvrage aujourd'hui très rare car on n'en connait que quelques exemplaires. Cette traduction est très défectueuse; la critique y a relevé nombre d'inexactitudes qui sont passées dans les ouvrages où elle a été reproduite, notamment dans le *Novus Orbis* qui a eu quatre éditions (9).

49. DE NOVO ORBE, chapitres CXIV-CXXIV, dans *Itinerarium Portugalensium*... ex vernaculo sermone in latinum traductum Interprete Archangelo Madrignano, Milan, juin, 1508, in-fol. p. 88. Carte.

H., nº 58 ; F., 32 ; BRUNET, III, p. 474 ; *Examen Critique*, IV, pp. 84 et 162-164 ; CAMUS, p. 342-344 ; Catalogue QUARITCH, 1891, 25 livres; Catalogue LANGE, 1913, 1.500 francs; Catalogue BAER, 1912, 1800 marks.

L'Itinerarium Portugalensium comprend toutes les pièces données dans les *Paesi retrovati*, mais comme cet ouvrage porte au titre *ex vernaculo*, on a pu accuser l'éditeur du recueil, A. Madrignano, d'avoir voulu faire croire que c'était du portugais qu'il avait traduit son texte. Mais Camus a fait remarquer, qu'employée par un italien cette expression pouvait vouloir dire traduit de l'Italien. Quoi qu'il en soit *L'Itinerarium* n'est qu'une traduction des *Paesi retrovati*, traduction défectueuse et inexacte, et sans l'addition d'aucune autre pièce. Or, comme en ce qui concerne Vespuce, l'italien des *Paesi* est une traduction du texte latin du *Mundus Novus*, lequel était traduit de l'italien original, la version de *L'Itine-*

(9) Pour un grand nombre d'erreurs commises par le traducteur de cette collection, voir BIDDLE, sur Sébastien Cabot, London, 1831, pp. 251 et sq.

rarium est une traduction d'une traduction qui était elle-même une traduction.

Humboldt parle de deux autres éditions de l'*Itinerarium*, (*Examen critique*, IV, p. 88), qui ne sont mentionnées ni par Harrisse, ni par Brunet et Fumagalli. Il ne nous a pas été possible de vérifier l'exactitude de cette assertion.

50. NAVIGATIONUM ALBERICI VESPUTII epitome. De Novo Orbo e lingua Hispania in italicam traducto. Dans le *Novus Orbis* de Bâle, 1532, in-fol. dont il forme les chapitres CXIV à CXXIV, pages 122-130.

H., 171 ; F., 67.
Cat. Baer, 1912, n° 28, 250 m.

Le *Novus Orbis* reproduit sans aucun changement la plupart des pièces de l'*Itinerarium*. Le compilateur de ce recueil pouvait, comme aurait pu le faire celui de l'*Itinerarium*, emprunter le texte latin du *Mundus Novus*, mais il a préféré copier celui de Madrignano qui est de troisième main. De sorte que le *Mundus Novus* des différentes éditions du *Novus Orbis* est comme celui de l'*Itinerarium* sans valeur pour la critique. On verra plus loin que la relation des quatre navigations de Vespuce que donne aussi le *Novus Orbis* ne vient pas de l'*Itinerarium*, où elle ne se trouve pas, mais de la *Cosmographiæ Introductio*.

51. NAVIGATIONUM ALBERICI VESPUTII epitome etc. comme ci-dessus, dans le *Novus Orbis*, de Paris, 1532, in-fol. Mèmes chapitres, pages 107 à 114.

H., n° 172 ; F., 68.
Cat. Baer, 1912, n° 29, 550 m.

Cette édition du *Novus Orbis* est une simple réimpression de celle de Bâle. La carte seule diffère. Ici elle est d'Oronce Fine.

52. NAVIGATIONUM ALBERICI VESPUTII, etc. comme ci-dessus, dans le *Novus Orbis* de Bâle de 1537, in-fol. Pages 122 et sq.

H., n° 223 ; F., 72.

Comme la précédente cette édition du *Novus Orbis* c'est une réimpression de celle de Bâle de 1532, mais augmentée de la Lettre de Maximilien de Transylvanie.

53. NAVIGATIONUM ALBERICI VESPUTII, etc. comme ci-dessus. Dans le *Novus Orbis* de Bâle, 1555, in-fol., pages 87 à 93.

Cat. Baer, 1912, n° 69, 50 m. sans la carte.

Cette édition du *Novus Orbis* contient cinq pièces de plus que les deux de 1532 et quatre de plus que celle de 1537. Ce sont : 1° La lettre de Maximilien de Transylvanie sur les Moluques ; 2° La 3e lettre de Cortez à Charles Quint ; 3° Deux lettres sur les progrès de la religion chez les Indiens ; 4° Lettre de l'évêque du Yucatan et 5° Un discours du frère Nicolas Herbom sur la conversion des Indiens.

XI. — VERSIONS ALLEMANDES ET HOLLANDAISE.

54. MUNDUS NOVUS. Version allemande dans : *Newe unbekanthe landte und ein newe weldte in kurtz verganger zeythe erfunden* (Pays inconnus et Nouveau Monde trouvés depuis peu). Nuremberg, 1508, in-fol. 68 feuillets à 2 colonnes.

H., 57 ; F., 33. *Exam. Critique*, IV, p. 86 ; Brunet, V. 1160 ; Tromel, n° 2.

Cette collection est celle des *Paesi*, (ci-dessus, n° 33) traduite en allemand par Jobst Ruchamer, docteur en médecine et ès arts, de Nuremberg. Elle contient les mêmes pièces qu'on trouve dans la collection latine de Madrignano, (*Itinerarium*, n° 49) et dans celle en français de du Redouer, (*Sensuyt*, etc., n° 57). Tromel en a donné une liste très détaillée et très exacte. (Catalogue n° 2). La Relation de Vespuce en forme le livre V et comprend les chapitres cxxv-cxxxiii. Elle est bien traduite de l'italien, comme le porte le titre, mais cet italien est celui des *Paesi* qui est une traduction du texte latin du *Mundus Novus* lequel était lui même traduit du texte italien original dont on a perdu les traces. Cette version allemande du *Mundus Novus* a donc passé par trois traductions différentes : 1° de l'italien original en latin (*Mundus Novus*) ; 2° du latin en italien (les *Paesi*) ; 3° de l'italien en allemand. Cette dernière traduction présente en outre cette particularité que les noms propres eux-mêmes y sont traduits. Ainsi Colomb est appelé *Dauber* (Pigeon mâle) et Alonzo Niño *der Schwartze* (le Noir).

55. MUNDUS NOVUS. Version hollandaise dans : Nye unbekande Lande unde eine nye Werldt in korter forgangener tyd gefunden. Lubeck, 1508, in-fol.

H., *Add.*, 29 ; F., 34.

C'est une traduction hollandaise du Recueil de Ruchamer, n° 54, imprimée à la même date, avec les mêmes caractères et la même justification. La traduction du *Mundus Novus* est donc ici à sa quatrième interprétation.

56. DIE NEWE WELT der landschaften und Insulen so bis hie her allen Altweltbeschrybern unbekant... (Le Nouveau Monde des pays et des iles inconnues jusqu'à présent à tous les géographes...) Strasbourg, G. Ulricher von Andla, 1534, in-fol.

H., 188; F., 70; DESCHAMPS, II, p. 47; STEVENS, *Nuggets*, 2018; TROMEL, 7.

C'est une traduction allemande du *Novus Orbis*, faite par Michael Herr.

XI. — VERSIONS FRANÇAISES DU *MUNDUS NOVUS*.

57. S'ENSUYT LE NOUVEAU MONDE et navigations faictes par Emerie de Vespuce florentin, des pays et isles nouvellement trouvez, auparavant a nous inconnuz, tant en Ethiope que Arabie, Calichut et aultres plusieurs régions estranges. Translaté de l'italien en langue françoise par Mathurin du Redouer licencié es lois. — On les vend a Paris en la rue Neusve Nostre Dame à l'enseigne de l'Éscu de France. In-4°, 4 feuillets, plus 90. S. l. n. d. [Paris, 1515].

H., 83, *Add.* 46; F., 50; BRUNET, V, 1159; CAMUS, 345-47; QUARITCH, 1891, £ 70.00.

Cet ouvrage n'est qu'une traduction des *Paesi* et contient les mêmes pièces. Le Monde Nouveau de Vespuce qui s'y trouve n'est donc qu'une traduction d'une traduction. Ce volume n'est pas daté mais les bibliographes sont d'accord pour le considérer comme ayant été imprimé à Paris en 1515, ou à une date très rapprochée de celle-là. Brunet croit que c'est la plus ancienne des éditions françaises.

58. S'ENSUYT LE NOUVEAU MONDE et navigations faites par Emerie de Vespuce, etc., etc. On les vend a Paris a l'enseigne Sainct Jehan Baptiste en la rue neufve Nostre Dame près Saincte Geniebve des Ardans. Jehan Jannot. In-4°, 4 et 87 feuillets. S. l. n. d. [1515-1516].

H., 84; F., 51; BRUNET, 1159-60.

59. LE NOUVEAU MONDE et navigations faictes par Emerie de Vespuce... (comme au n° 57). Puis, une vignette portant l'inscription : *Vogue la Gallée : Galliot Dupré,* et *Cum privilegio regis*. Imprimé à Paris pour Galliot Dupré marchand libraire demourant sur le pont Nostre Dame à l'enseigne

de la Gallée. A la fin : Cy finist le livre intitulé le Nouveau Monde et naviguations de Almerie de Vespue des navigations faictes par le roy de Portugal, es pays des mores et aultres régions et divers pays. Imprimé à Paris pour Galliot du Pré; Pet. in-4°, 6 feuillets et CXXXII. S. l. n. d. [1516].

H., 86 ; F., 52 ; BRUNET, V, 1159.

Le privilège étant daté du 16 janvier 1516, le livre doit avoir été imprimé la même année.

60. S'ENSUYT LE NOUVEAU MONDE, etc. comme ci-dessus. Imprimé à Paris par Phelippe le Noir. In-4°. 88 feuillets. S. l. n. d. [1521].

H., 111 ; F., 53.

On ne connait aucune pièce imprimée par Philippe le Noir postérieure à 1521.

61. SENSUYT LE NOUVEAU MONDE, etc., comme ci-dessus. Imprimé nouvellement à Paris. In-4°. 88 feuillets. S. l. n. d. [1528].

H., *Add.*, 87 ; F., 54 ; DESCHAMPS. II, 873.

62. SENSUYT LE NOUVEAU MONDE etc., comme ci-dessus. On les vend a Paris en la rue Neufve Nostre Dame, a l'enseigne Sainct Jehan Baptiste par Denis Janot, In-4°, 4 et 83 feuillets. S. l. n. d.

H., 146 ; F., 55 ; BRUNET, V, 1160 ; DESCHAMPS, II-873. Exemplaire de Ch. Nodier, vendu, 1.105 fr.

Cette édition est évidemment de la même époque que les précédentes, mais on n'a aucun moyen d'en préciser la date. Harrisse la place en 1529.

63. SOMMAIRE D'AMERIC VESPUCE Florentin sur ses deux navigations, à Seigneur Pierre Soderini, Gonfalonier perpétuel de la florissante République de Florance. Dans : *Historiale description de l'Afrique*, etc., etc., par Jean TEMPORAL. Lyon, 1556, 2 vol. in-fol. Vol. I, pp. 166-476.

F., 78.

Bien que le titre de ce morceau mentionne deux voyages, on n'y relate que le troisième et c'est le *Mundus Novus* que Temporal suit, mais indirectement, car il est évident que sa traduction a été faite sur la version italienne de cette pièce donnée par Ramusio. Ni Ramusio, ni Temporal n'ont donné une version exacte du texte qu'ils prétendent traduire. L'un et l'autre le modifient quelquefois

et y ajoutent ou en retranchent quelques particularités, et les libertés que Ramusio a prises avec le latin de Giocondo, Temporal les prend avec l'italien de Ramusio. Il n'y a donc pas plus à se fier à cette version française du *Mundus Novus* qu'à la version italienne.

64. SOMMAIRE D'AMERIC VESPUCE, Florentin etc. Comme dans le numéro précédent; dans l'édition de 1830 de la collection TEMPORAL : *De L'Afrique*, etc. Paris, aux frais du Gouvernement. Paris, 1830, 4 vol. in-8°. Tome II, pp. 499-522.

C'est une simple reproduction de l'édition originale du collectionneur Lyonnais. On n'y a changé que l'orthographe.

65. RELATION DU VOYAGE D'AMERIC VESPUCE aux côtes du Brésil fait en 1501 et 1502, adressée a Lorenzo di Pierfrancesco de Medici. Dans : CHARTON : *Voyageurs anciens et modernes*. Tome III, 1855, pp. 198-208.

C'est une traduction du *Mundus Novus* mais évidemment pas faite sur le texte latin. C'est, il semble, une traduction de la version italienne de Ramusio, qui, comme on l'a vu, s'est souvent écartée du latin et la même modifiée. Les passages que l'on a considérés comme licencieux sont supprimés. Les quelques figures insérées dans le texte ne se rapportent pas a ce que dit Vespuce.

XII. — VERSIONS ANGLAISES.

66. SECOND LETTER OF AMERICUS to Lorenzo di Pier-Francesco de Medici, giving a fuller account of his Third voyage, made for the king of Portugal. Dans LESTER... pp. 202-222. Edit. de 1853; pp. 177-193 (3e Voyage).

C'est la traduction de Ramusio du *Mundus Novus*, que Canovai avait copiée et qui est ici reproduite avec les changements que l'un et l'autre y ont apportés. C'est donc une traduction d'une traduction.

67. RECIT DE VESPUCE DE SON 3e VOYAGE. Sans titre. En anglais, dans OBER *Amerigo Vespucci*... pp. 184-193.

C'est la reproduction de la traduction de Lester de la traduction italienne de Ramusio du *Mundus Novus* avec les corrections de Canovai. Ober a supprimé quelques passages.

68. ON THE POLE ANTARCTIKE from Vespucci and Corsali. Dans *Eden's Voyages*, Londres, 1555, pp. 244-248. Edition Ed. ARBER : *The first three English books on America*, Birmingham, 1885, pp. 275-280.

C'est un abrégé du *Mundus Novus*.

69. LETTER ON HIS THIRD VOYAGE from Amerigo Vespucci to Lorenzo Pietro Francesco di Medici. Dans MARKHAM : *The letters of Americus Vespucci*. Londres, 1894, pp. 42-56.

C'est une excellente et complète traduction anglaise du *Mundus Novus*, quelques-unes des variantes des autres textes sont indiquées en notes.

FILIATION DES TEXTES ET DES VERSIONS DU *MUNDUS NOVUS*

TEXTE ITALIEN ORIGINAL, AUJOURD'HUI PERDU

Traduction Latine
Par Giocondo

Nombreuses éditions de 1503 à 1505

- Version allemande de Nuremberg. [1505].
- Version allemande de Strasbourg. 1506 et 1508.
- Version allemande de Leipzig. [1505-1506].
- Version italienne de Ferrare.
- Version italienne des *Paesi*. 1507-1521.
  - Version latine de *l'Itinerarium*. 1532-55.
    - *Novus Orbis*. 1508.
      - Version allemande de Kerr.
  - Version française de Du Redouer, 1516-1519.
  - Version allemande de Buchaner. 1508.
    - Version hollandaise, 1508.
  - Reproduction de Varnhagen. 1865.
  - Reproduction de la *Raccolta*, 1893.
- Version italienne de Ramusio. 1550-1613.
  - Reproduction de Bandini, 1745.
  - Reproduction de Canovai, 1817.
  - Traduction française de Temporal, 1556.
  - Traduction anglaise de Leister, 1853.
  - Traduction française de Charton, 1855.
- Reproduction de la *Raccolta*. 1893.
- Version anglaise de Markham.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA LETTERA...

(LETTRE A SODERINI 4 SEPTEMBRE 1504)

Relation des quatre premiers voyages de Vespuce

Cette relation écrite par Vespuce en 1504, et publiée peu après, est le plus important document que nous ayons sur les découvertes de ce navigateur. Il nous est parvenu sous deux formes différentes, l'une en italien, c'est la *Lettera* dont nous donnons la bibliographie dans ce chapitre; l'autre, en latin, ce sont les *Quator navigationes*, insérées dans la *Cosmographiæ Introductio* de 1507, dont la bibliographie fera l'objet du chapitre suivant.

I. — L'ÉDITION PRINCEPS.

La date de cette lettre est connue puisque Vespuce lui-même l'a mise au-dessus de sa signature. C'est à Lisbonne, le 4 septembre 1504, qu'il l'a écrite et son objet était d'y donner un résumé de ses quatres premiers Voyages, les seuls qu'il ait relatés. Mais il n'en est pas de même de la date de l'impression de cette rare plaquette, sur laquelle il règne quelque incertitude. Peignot, en 1810, avait jugé qu'elle devait sortir, des presses de Stephano di Carlo di Pavia, qui imprimait en 1516 à Florence, parce qu'à l'exemplaire de la *Lettera* qu'il examina était jointe la lettre d'André Corsali, de 1515, que nous savons avoir été imprimée par ce Stephano di Carlo en 1516 (*Répertoire spécial*, Paris, 1810, p. 139). La raison n'était pas décisive, mais bien des années après, le libraire Tross, de Paris, découvrit un autre exemplaire de la *Lettera* auquel était aussi attachée la Lettre de Corsali, ce qui semblait donner un peu plus de poids à l'opinion de Peignot, opinion que Harrisse adopta, tout d'abord, en plaçant la *Lettera*, dans sa B. A. V., à l'année 1516.

A l'époque même où Peignot se prononçait comme nous venons de le voir, un savant italien, Napione, qui avait examiné un exemplaire de la *Lettera* auquel était attaché un opuscule de saint Basile, imprimé en 1506, aux frais de Piero Paccini de Pescia, arriva à cette conclusion que Paccini était l'éditeur de la *Lettera*, mais que l'impression de cette pièce devait dater probablement de 1510, au plus tôt, parce qu'un ouvrage publié à Rome à cette date, par le Florentin Albertini (n° 64, de la B. A. V.), où l'on fait l'éloge de Vespuce, n'en dit rien (10). Mais cet ouvrage ne fait pas non plus mention des *Quatre navigations de Vespuce*, imprimées à Saint-Dié, depuis 1507, et son auteur ignore l'existence de Colomb. Sur ce point, donc, l'opinion de Napione est sans valeur.

Cependant, bien des années après, Varnhagen, qui avait acquis un exemplaire de la *Lettera*, constata, non sans surprise, que l'opuscule de saint Basile imprimé en 1506, que Napione avait vu attaché à un exemplaire de la *Lettera* et que lui, Varnhagen, avait également vu joint à l'exemplaire de la *Lettera* appartenant à la Bibliothèque palatine de Florence, se trouvait aussi lié à son propre exemplaire. Le savant brésilien tira de cette coïncidence, assurément singulière, la conclusion que ces plaquettes avaient été réunies à l'époque de leur publication et que, par conséquent, l'impression de la *Lettera* devait dater de 1506 et qu'elle était sortie de l'officine de Piero Paccini (11). L'érudit bibliographe auquel la maison Quaritch a dû tant de services, Michael Kerney, a confirmé cette conjecture en faisant remarquer que Paccini, était un libraire de Florence qui faisait imprimer ses livres par d'autres et que parmi les imprimeurs qu'il employait se trouvait Gian Stephano di Carlo di Pavia. Or, on a constaté que les caractères typographiques de trois ouvrages publiés par Paccini, en 1505, sans nom d'imprimeur, sont exactement les mêmes que ceux employés pour l'impression de la *Lettera* de Vespuce et pour celle de la lettre de Corsali qui est datée de 1516 et qui porte le nom d'imprimeur : Stephanzo di Carlo de Pavia. Kerney déduit de ces faits la conclusion que Carlo était devenu le propriétaire du fond de Paccini et que pour en tirer partie, il réunissait ensemble plusieurs des plaquettes imprimées par lui pour Paccini et pour son propre compte. Ainsi s'expliquerait l'adjonction à quelques exemplaires de la *Lettera*, de la plaquette de saint Basile, imprimée pour Paccini en 1505 et de la lettre de Corsali, imprimée par Stephano en 1516. Dans ces conditions, la publication de la *Lettera* doit être antérieure à l'époque où Stephano imprimait pour son

(10) Napione (G.). *Del primo scopritore del continente del nuovo mundo..* Sans nom d'auteur Florence, 1809, in-8°. Appendice, pp. 107-115.

(11) Varnhagen (F. A. de), *Americ Vespuce.* Lima, 1865, in-fol., p. 29.

compte, et doit dater du temps où Paccini publiait deux plaquettes imprimées avec les mêmes caractères employés pour l'impression de cette *Lettera* (12).

D'autres particularités viennent à l'appui de cette manière de voir. Ainsi, le florentin Girolamo Priuli fait allusion à la publication de la *Lettera* dans son journal inédit, à la date du 9 juillet 1506 (Varnhagen, *op. cit.*, p. 20, note).

De tous ces faits il semble qu'on puisse conclure, en s'autorisant des recherches de Varnhagen, de Kerney, de Harrisse (13) et de Fumagalli (*Bibliografia*, n° 25), que la *Lettera* fut imprimée en 1505 ou 1506, pour le libraire florentin, Piero ou Pietro Paccini, par l'imprimeur Gian Stephano di Carlo di Pavia.

II. — DANS QUELLE LANGUE FUT-ELLE ÉCRITE ?

Le texte de la *Lettera* est si corrompu qu'on s'est demandé dans quelle langue elle avait été écrite originairement, et Humboldt a avancé l'opinion que cette langue devait être l'espagnol (*Examen critique*, vol. IV, p. 157). Mais Humboldt ne connaissait pas le texte original de la *Lettera*. En réalité il n'y a aucun motif de mettre en doute que Vespuce écrivit en italien. Bien qu'à la date que portent ses relations, il y avait treize ans qu'il habitait la Péninsule hispanique et vivait dans le commerce de Portugais et d'Espagnols, sa langue maternelle était l'italien, et il est tout à fait invraisemblable qu'il ait rendu compte de ses voyages à des hommes comme Laurent de Médicis et Pier Soderini, florentins comme lui, dans une autre langue que la sienne qui était la leur. Nous avons d'ailleurs des preuves suffisantes du fait. Dans le récit de la première de ses quatre navigations, Vespuce s'excuse auprès de celui auquel il s'adresse — nous verrons plus loin que c'était Pietro Soderini — d'écrire dans un style barbare et en dehors des règles littéraires : *barbaro stilo scripte et fuora dogni ordine di humanita* (14). Il est évident que si la lettre qu'il écrivait était en espagnol ou en portugais il l'aurait dit. Mais il suffit de parcourir cette lettre, telle que nous la possédons, pour voir que ce n'est pas une traduction, mais un texte original. Elle est, il est vrai, remplie d'expressions et de tournures de phrases étrangères. Mais ces formes exotiques sont de celles qu'un homme qui depuis long-

(12) Kerney (M.), *The first four Voyages of Amerigo Vespucci*. Londres, Quaritch, 1885, in-8°, note p. 5.

(13) Harrisse, *Bibliotheca America Vetustissima. Additions*. Paris, Tross, 1873, p. xxv. *Discovery*, p. 354.

(14) *Lettera*, feuillet 1, verso, fac-similé Quaritch.

temps habitait un pays, pouvait naturellement emprunter à la langue de ce pays. Si, remarque-t-on avec raison, la *Lettera* avait été reçue à Florence, écrite en espagnol ou en portugais, on l'aurait fait traduire dans l'italien du temps et non dans la langue barbare et incorrecte que nous lisons (Varnhagen, *op. cit.*, p. 27).

A cette raison excellente on peut en ajouter une autre qui est péremptoire. C'est la déclaration des auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, ouvrage dans lequel parut pour la première fois la version latine de la *Lettera*, que cette version était traduite d'un texte français qui était une traduction de l'italien : *ex italico sermone in gallicum et ex gallico in latinum* (15).

III. — LE DESTINATAIRE.

Soit que le manuscrit de la *Lettera* ne portât aucun nom de destinataire, soit que, comme le suppose Kerney (*Op. cit.*, p. VII), ce fut l'éditeur de l'ouvrage, Pietro Paccini, qui supprima ce nom, parce qu'étant du parti des Médicis il ne voulait pas être agréable à Soderini, leur adversaire, qui était alors au pouvoir, la *Lettera*, contrairement à ce qui avait été fait pour le *Mundus Novus*, parut sans donner au titre le nom de son destinataire. Ce destinataire est cependant clairement désigné à la première page de la lettre, où Vespuce s'adressant à celui auquel il écrit, lui donne, à plusieurs reprises, le titre de Votre Magnificence et s'excuse de le détourner, même quelques instants, des affaires de l'État et du gouvernement de la République pour l'entretenir de ses Voyages. Ce qui l'a décidé à cela, ajoute-t-il, ce sont les instances d'un ami de sa Magnificence qui se trouve en ce moment à Lisbonne et le souvenir qu'au temps de leur jeunesse, alors qu'ils prenaient des leçons avec le père Giorgio Antonio Vespucci, ils avaient été amis (16).

Ces expressions, et les faits ainsi rappelés, montraient d'une manière certaine que celui auquel Vespuce écrivait était Pier Soderini, alors Gonfalonier perpétuel de Florence, qui avait été réellement le camarade d'école de Vespuce et qui, comme tous les Vespuce et tous les Soderini, appartenait au parti populaire, opposé à celui des Médicis de la branche aînée. Soderini était en outre, parent par alliance de Lorenzo di Pier de Médicis, qui avait envoyé Vespuce en Espagne, car sa sœur, Maria di Tomasso Soderini, était la femme du fils de ce Médicis (17). Dans ces conditions, il semble

(15) *Fac-similé* Wieser, chap. v, feuillet XVIII.

(16) *La Lettera*. Fac-similé Quaritch, fol. 2.

(17) Martino (Ant. de), *Sulla relazione di Amerigo Vespucci*. Rome, 1896, p. 11.

que la *Lettera*, qui fut transmise à Florence par l'ami dont parle Vespuce, Benvenuto Benvenuti, devait porter le nom de Soderini et que, pour des motifs que nous ignorons, ce nom fut supprimé lorsqu'on livra la pièce à la publicité.

IV. — L'ÉDITION UNIQUE.

On ne connaît de la *Lettera* qu'une seule édition qui paraît n'avoir été tirée qu'à peu d'exemplaires. C'est la suivante :

70. LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI delle isole nuovamente trovate in quatro suoi viaggi. In-4°, 16 feuillets de 40 lignes. S. l. n. d. [Florence, 1505-1506]. Vignette au titre et 4 autres dans le texte. Au dernier feuillet, la date et la signature de Vespuce : *Data in Lisbona a di 4 di septembre 1504. Servitore Amerigo Vespucci in Lisbona.*

H., n° 87, *Add.*, pp. XXII-XXVII; F., 25; BRUNET, V, 1153; DESCHAMPS, II, 872; Cat. ROTHSCHILD, 1952; TROSS, marqué 9,000 fr.; PEIGNOT, *Répertoire spécial*, p. 139; COURT, 366.

Il est singulier qu'un ouvrage comme celui-ci, publié au moment même où le *Novus Orbus* de Vespuce avait attiré l'attention sur lui, n'ait eu qu'une édition et soit à peine mentionné par les auteurs du temps. Ce n'est pas que le sujet manquât d'intérêt, puisque le *Mundus Novus*, qui date de la même époque, eut rapidement une douzaine d'éditions et fut presque aussitôt traduit en italien, en allemand, en hollandais et en français. La *Lettera* est, il est vrai, écrite dans un style peu agréable qui a pu rebuter le lecteur, mais le fond est plus sérieux et plus important que celui du *Mundus Novus*, et la plaquette ornée de vignettes curieuses était présentée au public sous une forme plus attrayante. Comment se fait-il donc qu'elle passa presque inaperçue?

On a cherché à expliquer cet oubli, en disant, avec Peignot, que l'ouvrage n'avait été tiré qu'à dix exemplaires destinés à des souverains (*Répertoire spécial*, p. 139), mais ce bibliographe ne dit pas sur quoi il base cette assertion extraordinaire qui est accompagnée d'erreurs incroyables. C'est ainsi qu'il nous dit dans le même paragraphe qu'André Corsati était le lieutenant d'Améric et prit le commandement de la flotte après le décès de celui-ci à Tercère. Double assertion dont pas un mot n'est vrai. Nous possédons d'ailleurs, six exemplaires de cet ouvrage dont aucun ne porte quelque signe ou marque indiquant une provenance royale. Remarquons qu'en général, il ne reste que très peu d'exemplaires

de ces petites plaquettes du xve et du xvie siècle, bien qu'imprimées en assez grand nombre.

A défaut d'une autre explication, nous supposerions plutôt que c'est la publication de la version latine de la *Lettera*, dans la *Cosmographiæ Introductio* de 1507, qui détourna l'attention du texte italien et le fit tomber dans l'oubli. A cette époque, tous les lettrés connaissaient le latin et ce sont eux surtout qui s'intéressaient aux nouvelles découvertes. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est par la version latine de la *Lettera* que l'on connut généralement les quatre voyages de Vespuce, ce qui fut malheureux pour sa mémoire, car cette version latine est très défectueuse et contient des erreurs préjudiciables au grand navigateur.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même. C'est la *Lettera* qui fait autorité et les *Quatuor Navigationes* n'ont de valeur qu'autant qu'elles s'accordent avec l'original italien.

V. — LES REPRODUCTIONS FAC-SIMILÉ.

Quaritch, qui avait acquis à la vente du Dr Court son exemplaire de la *Lettera* qu'il paya 13,100 francs, en fit un fac-similé qui a été publié sous les trois formes suivantes :

71. QUARITCH' REPRINTS OF RARE BOOKS. I. Vespucci (Amerigo). Lettera delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi. (Fiorenza, 1505). Londres, Bernard Quaritch, 1884. Petit in-4°, pp. iv, note signée Quaritch et 32 feuillets pour le fac-similé. Tiré à 50 exemplaires.

72. VESPUCCI AMERIGO. Lettera delle Isole novamente trovate, translated, with prefatory notes. Londres, Quaritch, 1884 et 1885. Petit in-4°.

C'est le fac-similé du numéro précédent auquel Michael Kerney, le catalographe de Quaritch, a ajouté une traduction anglaise et différentes notes et éclaircissements.

73. THE FIRST FOUR VOYAGES OF AMERIGO VESPUCCI, reprinted in facsimile and translated from the rare original edition (Florence, 1505-6). London, Quaritch, 1893. Petit in-4°, pp. x, pour l'introduction, 32 pour le fac-similé et 45 pour la traduction.

C'est le même fac-similé, mais la traduction est différente de celle indiquée ci-dessus.

VI. — REPRODUCTIONS TYPOGRAPHIQUES.

74. DI AMERIGO VESPUCCI Florentino lettera prima indrizzata al Magn. Sig. Pietro Soderini gonfaloniere perpetuo della Mag. et excelsa Signoria di Firence, di due Viaggi fatti per il Sereniss. Don Emanuel, Re di Portugallo. Dans le vol. I de toutes les éditions de Ramusio. Venise, 1550 et années suivantes, in-fol.

H., 304; Camus, pp. 8-10.

C'est la troisième des quatre navigations de la *Lettera*, mais avec des changements, peu importants il est vrai. Dans la reproduction de la *Lettera* de la *Raccolta colombiana* ces changements sont indiqués en notes.

75. DI AMERIGO VESPUCCI lettera II (4e voyage). Dans Ramusio, vol. I de toutes les éditions.

Fait suite au précédent numéro. C'est la quatrième des quatre navigations de la *Lettera*, mais on y a fait, comme dans le numéro qui précède quelques changements. Ils sont aussi indiqués dans la *Raccolta*.

76. LETTERA..... Dans Bandini : *Vita e lettera*..... Florence, 1745, pages 1 à 63.

C'est une reproduction d'un exemplaire de l'édition originale de la *Lettera* que possédait le comte Baccio-Valori, l'un des premiers bibliothécaires de la Laurentienne, à Florence. Bandini n'en connaissait probablement pas d'autre. C'est à tort qu'on donne à cette reproduction le nom de texte de Baccio-Valori, car ce texte n'existe pas. Il s'agit d'un exemplaire imprimé qui ne diffère en aucune façon de celui des autres. C'est Bandini qui l'a mal copié ou qui y a introduit de son chef quelques changements, particulièrement dans les dates et les chiffres. Ainsi, par exemple, il écrit, à la fin de la Relation, 4 septembre 1584 au lieu de 1504. Au commencement du récit du deuxième voyage il substitue huit degrés à cinq que porte le texte ; plus loin il parle d'une caravelle de 48 tonnes alors que son modèle dit 45. Les erreurs de ce genre ne sont pas graves, mais elles ont contribué à entretenir la confusion qui existe entre les différents textes des récits de Vespuce. Bandini a ajouté quelques notes utiles à sa reproduction.

77. LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI delle isole nuovamente trovate in quatro suoi Viaggi. A Pietro Soderi

ni gonfaloniere della Republica di Firenze. Dans Canovai : Viaggi d'Amerigo Vespucci... Florence, 1817, p. 25 et sq. et vol. I, p. 43, édition de Florence 1832 (1er voyage).

C'est la première des quatres navigations de la *Lettera*, mais modifiée d'après la version latine de la *Cosmographiæ introductio* et d'après les commentaires que le mathématicien italien Francesco Giuntini a introduits dans son édition de *Sacrobosco*, de Lyon, 1578, commentaires basés sur la version latine de Saint-Dié des quatre navigations de Vespuce.

78. SEGUITO DELLA LETTERA al *Soderini*. Viaggio secondo dans Canovai : Viaggi d'Amerigo Vespucci..., Florence, 1817, p. 70 et sq. et vol. I, p. 131, édit. de 1832 (2e voyage).

C'est la seconde des quatre navigations de la *Lettera*, empruntée à Bandini, mais avec des modifications et des corrections principalement d'après l'édition de Saint-Dié et Giuntini.

79. SEGUITO DELLA LETTERA AL SODERINI, Viaggio Terzo, dans Canovai. Viaggi..., Florence, 1817, p. 100 et sq. et vol. II, p. 5, édition de 1832 (3e voyage).

C'est la troisième navigation de la *Lettera*, empruntée à Ramusio, avec les modifications que celui-ci y avait apportées.

80. FINE DELLE LETTERA AL SODERINI. Viaggio quarto, dans Canovai, Viaggi..., p. 110 et sq., vol. II, p. 25, édit. de 1832 (4e voyage).

C'est la quatrième navigation de la *Lettera* prise à Ramusio avec les changements qu'il y a faits. Le P. Canovai a ainsi reproduit les quatre navigations de la *Lettera*, mais non textuellement, ni à la suite les unes des autres.

81. LETTERA d'AMERIGO VESPUCCI delle isole nuovamente trovate in quattro suoi Viaggi, a Piero Soderini Gonfaloniere dello Republica di Firenze (dans *Raccolta di Viaggi della scoperta del Nuovo continente.... compilata da* F. C. Marmocchi. Prato, 1842, vol. V.

82. LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI... Dans Varnhagen : *Amerigo Vespucci*... Lima, 1865, pp. 33 à 64.

C'est une très fidèle et très belle reproduction, page pour page et ligne pour ligne de l'édition originale avec l'impression, en carac-

tères italiques des mots espagnolisés. Au bas des pages, la version latine de la *Cosmographiæ introductio.*

83. LETTERA, testo italiano, 4 settembre 1504, dans la *Raccoltta colombiana.* Fonti italiana, vol. II, 1893, n°s LXXVIIII, pp. 136-170.

C'est la reproduction du texte italien de la *Lettera*, d'après l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale de Florence qui vient de la Palatine et qui porte la cote E. 6. 6. 8. Au bas des pages : la version latine de la *Cosmographiæ introductio.*

VII. — TRADUCTIONS.

Il n'y a aucune traduction française entière de la *Lettera*, mais il y en a deux anglaises, toutes deux intégrales et excellentes. Il y en a aussi plusieurs traductions partielles.

84. LETTRES D'AMERIC VESPUCE, florentin, sur deux voyages faits par le sérénissime roy de Portugal, envoyées à Magnifique Pierre Soderini, confalonier perpetuel de haute et puissante seigneurie de Florence. Première lettre. Dans Temporal : *Historial description de l'Afrique*, Lyon, 1556, vol. I, p. 466, et dans l'édition de Paris de 1830, vol. II, p. 477.

C'est une traduction du texte de Ramusio du Troisième Voyage de Vespuce d'après la *Lettera.*

85. LETTRE SECONDE DE AMERIC VESPUCE.... Dans Temporal *Historial description*, etc. Lyon, 1556, vol. I, p. 463 et dans l'édition de Paris de 1830, vol. II, p. 499.

C'est une traduction du texte de Ramusio du quatrième voyage de Vespuce, d'après la *Lettera*, et non d'après la *Cosmographiæ* comme le dit d'Avezac (*Considération....* p. 173).

86. CONTINUATION OF THE LETTER of Americus to Piero Soderini, giving an account of his second voyage. Dans Lester, *Life...*, pp. 175-187, édit. de 1853; pp. 154-164, édit. de 1903.

C'est la seconde des quatre navigations de la *Lettera*. Texte de Bandini, avec les corrections et changements de Canovai et ses notes.

87. CONTINUATION OF THE LETTER TO PIERO SODERINI, giving a description of the third voyage of Americus. Dans LESTER..., pp. 222-233, édit. de 1853, pp. 194-202, édit. de 1903 (troisième voyage).

C'est une traduction de la relation du troisième voyage d'après le texte italien de Bandini, avec les corrections de Ramusio et de Canovai.

88. CONCLUSION OF THE LETTER TO PIERO SODERINI, giving an account of the fourth voyage of Americos. Dans LESTER, pp. 238-243, édit. de 1853, pp. 207-211, édit. de 1903 (quatrième voyage).

C'est la traduction du quatrième voyage d'après le texte italien de Bandini arrangé par Ramusio et copié par Canovai avec les modifications de l'un et de l'autre.

89. CARTAS DE AMERIGO VESPUCIO a Pedro Soderini Gonfaleneiro perpetuo da Républica de Florença sobre duas viagens feetas por ordem di Serenissimo Rei de Portugal, traduzidas de Italiano. Dans *Collecçao de Noticias para a Historia e geografia*... Lisbonne, 1867, 8 vol. in-4°, vol. II, pp. 136-159.

C'est une traduction portugaise du troisième et du quatrième voyage de la *Lettera*, texte de Bandini, avec quelques notes intéressantes.

90. THE FIRST FOUR VOYAGES OF AMERIGO VESPUCCI, translated from the rare original edition (Florence, 1505-6) with some preliminary notices by M. K., Londres, Bernard Quaritch, 1885, petit in-4°, pp. XXXVI-46.

Cette traduction est du savant catalographe, du célèbre libraire anglais, Michael Kerney, qui l'a fait précéder d'une note bibliographique, et d'une notice sur la vie de Vespuce, tirée principalement des écrits de Varnhagen, et d'un sommaire chronologique des quatre voyages de Vespuce qui est très bien fait.

91. AMERIGO VESPUCCI'S Account of his First voyage. Letter of Amerigo Vespucci to Pier Soderini gonfalonier of the Republic of Florence (n° 5, 10e série de la *Old South Leaflets*. Boston, 1892, in-12, pp. 20.

C'est la partie de la *Lettera* relative au premier voyage, traduction de Kerney, publiée par Quaritch en 1888, ci-dessus n° 90.

92. THE FIRST FOUR VOYAGES OF AMERIGO Vespucci reprinted in facsimile and translated from the rare original edition (Florence, 1505-1506). Londres, Bernard Quaritch, 1893, petit in-4°, pp. x pour la préface, 32 pour le fac-similé et 45 pour la traduction.

Cette traduction, également très bien faite, diffère de celle indiquée au numéro précédent. Elle a été attribuée à M. Ch. H. Kalbfleisch, riche bibliophile de New-York, qui fut l'acquéreur de l'exemplaire de la *Lettera* que Quaritch s'était fait adjuger à la vente Court. Les notes au bas des pages sont les mêmes que celles de la traduction de Kerney, ce qui indique qu'il eut part à ce travail. Peut-être en est-il le seul auteur. Les milliardaires américains qui se prennent de passion pour les livres sont coutumiers de ces sortes de choses.

93. LETTER OF AMERIGO VESPUCCI on the land newly discovered in his four voyages. — Dans MARKHAM : *The letters of Amerigo Vespuci* and other documents illustated of his career. London, 1894.

C'est une traduction anglaise soignée du texte de la *Lettera*, mais avec quelques changements d'après les autres textes. Ces changements ne sont pas toujours indiqués dans les notes.

94. THE FIRST VOYAGE OF AMERICUS VESPUCIUS, uith the italian, latin and english texts. Dans Thacher : *The Continent of America*.... New-York, 1896, in-fol., pp. 86-111.

C'est une jolie et très exacte reproduction du texte italien original de la *Lettera*, du texte latin correspondant de la *Cosmographiæ Introductio* placé en regard, et de la traduction anglaise de Kerney au bas des pages.

95. RÉCIT DE VESPUCE du premier voyage en anglais, dans OBER : *Amerigo Vespucci*... New-York, 1907, pp. 82-100.

C'est une reproduction de la traduction de Kerney du Texte original italien.

96. RÉCIT DE VESPUCE du deuxième voyage. En anglais dans OBER : *Amerigo Vespucci*, 1907, pp. 138-147.

C'est une reproduction de la traduction de Lester du texte italien de Bandini, arrangé par Canovai.

97. RÉCIT DE VESPUCE du 3e voyage. En anglais dans Ober... *Amerigo Vespucci*, 1907, pp. 170-178.

C'est la reproduction de la traduction Lester du texte italien de Bandini, avec les modifications de Canovai.

98. RÉCIT DE VESPUCE du quatrième voyage. En anglais dans Ober : *Amerigo Vespucci*... New-York, 1907, pp. 200-206.

C'est la reproduction de la traduction de Kerney du texte original.

On voit que, à part les fac-similés de Quaritch de la *Lettera*, il n'y a que les deux reproductions de Varnhagen et de la *Raccolta* qui soient conformes à l'original. Les prétendus textes de Bandini, de Ramusio et de Canovai n'ont d'autre valeur que celle qu'on peut attribuer à l'esprit critique de ces érudits.

FILIATION DES TEXTES ET VERSIONS DE LA *LETTERA.*

LA LETTERA
Texte italien original.
Edition unique 1505 ?

- Traduction française aujourd'hui perdue
  - Traduction latine de la Cosmographiæ Introductio
    Voir le tableau suivant.

- Ramusio, reproduction du 3e et 4e Voyage, avec modifications. 1550
  - Temporal : Traduction franc. 3e et 4e Voyage. 1556
- Bandini, reproduction entière avec modifications. 1745
  - Canovai. Reproduction entière avec modifications 1819, et 1832.
  - Lester. Trad. Ang. 2e, 3e et 4e Voyage. 1853
- Marmocchi, reproduction entière. 1842
  - Trad. Portugane 3e et 4e Voyage. 1867
- Varnhagen, reproduction entière textuelle. 1865
- Facsimilé Quaritch. 1884
- Traduction Anglaise de Kerney. 1885
- Reproduction de la *Raccolta*. 1893
- Facsimilé Quaritch. 1892
- Traduction Anglaise de Kerney autre que celle de 1885. 1893
- Traduction Anglaise de Markham avec des corrections. 1894

CHAPITRE TROISIÈME

LES QUATUOR NAVIGATIONES

LES QUATRE VOYAGES DE VESPUCE

Lettre à Soderini.

I. — ORIGINE DE CE TEXTE LATIN.

Peu de temps après la publication de l'édition italienne originale de la *Lettera* on fit paraître à Saint-Dié, dans les Vosges, un volume de cosmographie contenant une version latine de cette lettre, mais sans aucune mention relative à son origine italienne, de sorte que pendant longtemps on crut que c'était une œuvre orinale. La critique moderne a fait la lumière sur ce point.

L'ouvrage dans lequel parut cette relation de Vespuce a pour titre général : *Cosmographiæ Introductio*. Il est devenu extrêmement rare et les exemplaires qui nous en restent offrent quelques différences, mais dans tous le texte est le même, ainsi que le titre qui ne varie que par la disposition typographique. Ce titre qui est reproduit plus loin, in extenso, — Voir les n°s 99 à 104; — indique que l'ouvrage comprenait deux parties distinctes; l'une, qui forme l'introduction à la cosmographie et qui est consacrée aux principes généraux; l'autre donne la relation de Vespuce qui porte le titre suivant :

Quator Americi Vesputii navigationes. Ejus qui subsequentem terrorum descriptionem de vulgari Gallico in latinum transtulit. (Les quatre navigations d'Americ Vespuce, traduites du français en latin).

Au dessous de ce titre une pièce de vers au lecteur. Au verso du feuillet précédent une épitre de Philesius Vosgien (Ringmann), recommandant l'œuvre de Vespuce. Au verso du titre une courte lettre précédée des lignes que voici qui semblent être une dédicace au duc René : *Illustrissimo Renato Hierusalem et Siciliae regi duci Lothoringiæ ac Barinsi, Americus Vesputius humi-*

lem reverentiam et debitam recommendationem (A l'illustre René, roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et de Bar avec les humbles révérences et dues recommandations de Améric Vespuce); suit une courte introduction après laquelle viennent les navigations *prima*, *secunda*, *tertia* et *quarta*.

Il importe de rappeler ici les circonstances dans lesquelles cette importante publication eut lieu.

Il y avait à Saint-Dié, au commencement du XVIe siècle, un petit cercle d'érudits et de lettrés, qu'on appelait le Gymnase Vosgien, et auquel le duc de Lorraine, René II, roi in partibus de Jérusalem et de Sicile, accordait sa protection. Ce gymnase qui comptait parmi ses membres un secrétaire du prince, Gautier Lud, érudit en possession d'une imprimerie, l'humaniste Basin, le poète et philologue alsacien Ringmann, et le cosmographe Waldseemuller autrement dit Hilacomilus, avait conçu le dessein de donner une édition savante de Ptolémée pour laquelle Waldseemuller devait écrire une introduction cosmographique. Sur ces entrefaites, le duc René reçut du Portugal une relation des quatre voyages de Vespuce écrite en français, qu'il donna à son secrétaire Lud, lequel la communiqua aux membres du gymnase qui furent tellement frappés de son importance qu'on décida de la publier immédiatement. L'un des membres de la savante société, Basin, la traduisit en latin et on l'ajouta au traité de cosmographie que Waldseemuller avait préparé pour le Ptolémée projeté, traité dont on fit alors une publication spéciale, comprenant, à titre de complément, la relation de Vespuce de ses quatre premiers voyages. C'est la *Cosmogrophiæ Introductio*, mentionnée plus haut, dont il y a plusieurs éditions qui seront indiquées ci-après.

Dans cet ouvrage, la relation de Vespuce est donnée comme ayant été écrite pour le duc René, ce qui n'était pas le cas puisque les termes mêmes de la première page de cette relation montrent qu'elle avait un destinataire qui ne pouvait être ce duc.

Soit que Basin ne comprit pas cela, ce qui est bien invraisemblable il faut le dire, soit qu'il crut sincèrement que la lettre ayant été envoyée directement au duc, pouvait avoir été écrite pour lui, c'est ainsi qu'il la présenta. En effet, Vespuce dans cette dédicace s'adresse directement à l'illustre René, roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et de Bar, auquel il présente ses hommages et dit que c'est sur le conseil de Benvenuto « un humble serviteur de Votre Majesté » qu'il fait cet envoi. Il rappelle ensuite au duc qu'ils ont été autrefois liés d'amitié, quand ils étudiaient l'un et l'autre avec « mon oncle le frère Giorgio Antonio Vespucci » (*Cosmo. Intro.* Fac-similé Wieser, fol. 12 et 43).

Mais lorsque plus tard on put comparer ce texte latin avec le texte italien de la *Lettera*, qui resta longtemps ignoré, on vit bien

que c'était la même lettre dans une langue différente et que, l'adresse au duc René y est ajoutée, ainsi que plusieurs phrases de la dédicace qui ne se trouvent pas dans le texte italien. Il y a donc là une interpolation de la part de l'un des deux traducteurs de la pièce : celui qui la mit en français ou celui qui du français la fit passer en latin. Cette altération du texte italien dont l'objet était évidemment de faire croire que la lettre avait été écrite pour le duc René, alors qu'elle lui avait été simplement envoyée, était cependant maladroite, car son auteur laissa subsister dans la pièce des expressions qui montrent que ce prince ne pouvait en être le destinataire original.

Quoi qu'il en soit, tout le monde crut que le duc était la personne à laquelle Vespuce écrivait et on le crut si bien que des savants cherchèrent consciencieusement comment l'épithète de Votre Magnificence, que Vespuce donne à celui auquel il s'adresse, pouvait s'appliquer au duc de Lorraine, et où ce duc avait été le condisciple et l'ami du navigateur florentin. Un savant bibliographe a même réussi dans cette recherche et pendant un moment on crut tellement à sa démonstration qu'il fut question de rappeler le fait par une plaque commémorative (19).

Nous savons, aujourd'hui, que le véritable destinataire de la lettre était Pier Soderini, gonfalonier perpétuel de Florence, et que si Basin traduisit cette lettre d'un texte français, celui-ci était traduit de l'italien. Lud lui-même, de qui Basin tenait la pièce, le dit d'ailleurs formellement.

Ce que nous ignorons c'est de qui venait cette version française et ce qu'elle est devenue, car on n'en trouve nulle part aucune trace. Il est inutile de s'arrêter à l'opinion de ceux qui, comme Fiske, pensent que le texte original fut envoyé directement en Italie et de là en France, où on le traduisit pour le duc René (20) puisque nous avons le témoignage positif de celui qui reçut la pièce du duc René qu'elle venait du Portugal (21). Serait-elle

(19) Meaume, *Recherches critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce et ses voyages*. Nancy, 1888, in-8°, p. 9.

Le bibliographe qui découvrit que le duc René avait été dans sa jeunesse l'ami et le compagnon de Vespuce est le conseiller Beaupré, auteur de *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*, publiées à Nancy en 1845, ouvrage dans lequel on ne trouve pas, heureusement, que des assertions de ce genre. Un autre auteur lorrain, M. Lepage, a adopté les idées de Beaupré et admet que le duc René a pu aller en Italie dans sa jeunesse et suivre les leçons d'Antonio Vespuce.

(20) Fiske, *History*, vol. II, p. 17.

(21) Comme le fait que c'est du Portugal que le duc René reçut la version française des quatre voyages de Vespuce, que Jean Basin traduisit en latin, est assez singulier, nous donnons le texte même de Lud à ce sujet. S'adressant au duc René, il lui dit : *Quarum etiam regionum descriptionem ex Portugal-*

venue de Vespuce lui-même ? C'était l'opinion de Harrisse, mais elle n'est guère acceptable, car il résulte des termes qu'emploient les membres du Gymnase qui ont parlé de cette lettre qu'elle venait d'être reçue par le duc au moment où on l'imprima. Or, Vespuce avait quitté le Portugal peu après le 4 septembre 1504, date de la lettre, puisque le 5 février 1505 il était à Séville en rapport avec Colomb. S'il avait envoyé la lettre avant de quitter le Portugal, le duc René l'aurait gardée plus d'un an sans en faire usage ! C'est bien invraisemblable. Mais si nous devons nous en tenir au fait que cette traduction française a été faite au Portugal, il faut dire aussi que son auteur connaissait bien la famille de Vespuce, car on y trouve cette particularité que Giorgio Antonio Vespucci, qui est nommé dans la pièce, était l'oncle de Vespuce, fait exact, mais qu'on ne trouve pas dans l'italien.

En résumé, la version latine de la *Lettera* de Vespuce est une traduction d'une traduction qui, elle-même, ne devait pas être fidèle, si on en juge par la comparaison du latin avec l'italien, dont il diffère sur différents points assez sérieux, notamment en ce qui concerne les dates et la substitution du mot *Paria* à *Lariab* qui a fait tant de tort à Vespuce (22). Il se pourrait toutefois que ces changements soient l'œuvre de Basin, mais dans l'un comme dans l'autre cas on est tenu de ne s'en rapporter qu'au texte italien.

II. — EN QUOI LES ÉDITIONS DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO DIFFÈRENT.

A en juger par la comparaison des différents exemplaires qui nous restent de la *Cosmographiæ Introductio*, il y aurait eu à Saint-Dié, dans la seule année 1507, trois éditions ou réimpressions entières de l'ouvrage. Deux de ces éditions portent la date

lia ad te, Illustrissime rex Renate, gallico sermone missam Joannes Basinus Sandacurius insignis poeta, a me exoratus, qua pollet elegancia latine interpretavit. — « Une description de ces régions [celles découvertes par Vespuce], qui de Portugal vous a été envoyée en langue française, Illustre roi René, a été, à mon instante prière, traduite en latin par l'insigne poète, Jean Basin de Sandacour, avec l'élégance qui le distingue (*Speculi Orbi*, dans le *Martin Hylacomylus* de d'Avezac, pp. 66-67) ». Cependant, malgré la précision de ce texte, quelques auteurs, Meaume, entre autres, ont pensé que la version française reçue par le duc René avait été faite à Florence (*Recherches critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce*. Nancy, 1888, in-8°, p. 13). Fiske admet la possibilité que Vespuce ait écrit lui-même cette version en français, langue qu'il pouvait connaître, dit-il, puisqu'il avait accompagné son oncle à Paris en qualité de secrétaire, ainsi qu'on le montrera plus loin.

(22) Varnhagen a relevé la plupart de ces différences (*Nouvelles Recherches*, Vienne, 1869, note B, p. 37).

du 7 des kalendes de mai (25 avril); mais dans l'une les diphtongues sont supprimées et les abréviations résolues. La troisième édition, avec les diphtongues et les abréviations, est datée du 4 des kalendes de septembre (29 août), et l'inscription au dos de la planche représentant une sphère, a 15 lignes, tandis que dans les deux autres éditions elle n'en a que 12. Mais, en réimprimant le titre et la dédicace seulement de l'ouvrage, on a composé un certain nombre d'exemplaires qui ont l'apparence de trois autres éditions différentes des précédentes et qui peuvent avoir été mis en circulation après la date qu'ils portent. D'autres exemplaires factices de ce genre ont probablement été composés à l'époque avec des feuillets des trois réimpressions qui ne sont pas paginés. Il est donc difficile, sinon impossible, de déterminer exactement le rang de ces différentes publications. Nous croyons cependant qu'on peut classer dans l'ordre suivant les éditions véritables ou factices de ce très rare ouvrage dont on demande aujourd'hui des prix invraisemblables (23).

1° Edition de St.-Dié, 25 avril 1507. Titre, première ligne : *Cosmographiæ Introdu.* Dédicace : *A Maximilien par Ilacomilus.* Ci-après. N° 99.

2° Edition, de St.-Dié, 25 avril 1507. Partielle. Titre, première ligne : *Cosmographiæ Introductio.* Dédicace : *A Maximilien, par le Gymnase Vosgien.* N° 100.

3° Edition, de St.-Dié, 25 avril 1507. Titre, première ligne : *Cosmographie* et non *Cosmogrophiæ*; sans les diphtongues et avec les abréviations résolues. Une contrefaçon probablement. N° 101.

4° Edition, de St.-Dié, 29 août 1507. Titre, première ligne : *Cosmographiæ.* Dedicace : *A Maximilien par le Gymnase Vosgien.* N° 102.

5° Edition, de St.-Dié, 29 août 1507. Partielle. Titre première

(23) Il y a une cinquantaine d'années, on n'en connaissait qu'une trentaine d'exemplaires. Aujourd'hui on pourrait faire une liste de soixante bibliothèques publiques ou particulières qui en possèdent un. Dans ces dernières années les prix de l'ouvrage ont singulièrement augmenté. En 1846, l'exemplaire du géographe Eyriès s'est vendu 160 fr. En 1857, Tross en vendait un 380 fr. En 1878, Leclerc annonçait l'ouvrage au prix de 500 fr., prix auquel l'auteur de ces lignes a payé son exemplaire, qui provenait de la vente Chartener. Voici ce qu'on en demande aujourd'hui : Quaritch, catalogue 313, 1912, n° 2 : 75 livres sterling, 13 shillings; Baer, catalogue 600, 1912, n° 9, 2500 marks; Rosenthal, catalogue 115, 1912, n° 1213, 2,000 marks. Heureusement pour les travailleurs qui ne sont pas millionnaires, il y a deux éditions fac-similé de cet ouvrage, l'une donnée par Wieser, à Strasbourg, chez Heitz et Münder, l'autre publiée à New-York par la Société historique catholique des États-Unis. Voir ci-après les n[os] 106 et 107.

ligne : *Cosmographiæ Introdu.* Dédicace : *A Maximilien par Ilacomilus.* N° 103.

6° Edition de St.-Dié, 29 août 1507. Partielle. Titre, première ligne : *Cosmographiæ Introductio.* Dedicace : *A Maximilien par le Gymnase Vosgien.* N° 104.

Remarquons bien que ce qui différencie essentiellement ces six éditions, ce n'est pas le texte, qui est identique dans toutes, — si ce n'est pour l'orthographe dans l'édition sans les abréviations qui est probablement une contrefaçon, — ce n'est pas non plus la date qui n'a ici aucune importance, c'est la dédicace. Il n'y a en réalité, que deux sortes d'exemplaires de la *Cosmographiæ Introduction* : Ceux dont la dédicace à l'empereur est de Waldseemuller (Ilacomilus) et ceux dont cette dédicace vient du Gymnase Vosgien.

III. — LES SIX ÉDITIONS OU EXEMPLAIRES DIFFÉRENTS PUBLIÉS A SAINT-DIÉ

99. COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO. Cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes. Universalis cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano eis etiam insertis quae in Ptholomeo ignota a nuperis reperta sunt. (Introduction a la cosmographie avec les principes de géométrie et d'astronomie nécessaires à cet effet, auxquels on ajoute les quatre navigations d'Améric Vespuce, description cosmographique universelle sous sa forme globale et sous sa forme plane comprenant ce qui était inconnu de Ptolémée et ce qui a été récemment découvert).

Au bas de la page : Distichon (distique) suivi de ces deux vers : *Cum deus astra regat et terræ climata Cæsar Nec tellus nec eis sydera maius habent* (ni la terre ni les cieux ne possèdent rien de plus grand que Dieu et que César et, comme Dieu gouverne les cieux, César gouverne le monde). Au verso du titre épître en vers de Ringmann. Au second feuillet dédicace de l'Empereur Maximilien par Martinus Ilacomilus. Le dernier feuillet se termine par la marque d'imprimerie qui nous montre la croix de Lorraine a double traverse plantée dans un cercle divisé en trois compartiments, dans chacun desquels se voient les initiales de l'un des trois imprimeurs de l'officine de Saint-Dié : Gauthier

Lud, Nicolas Lud et Martin Ilacomilus (24). Au bas la date. *Finitum VII kl. Maij Anno supra sesquimillesimum VII.*

Petit in-4° de 52 feuillets, plus une feuille double représentant une sphère avec une inscription au dos de 12 lignes.

H., *B. A. V.*, 44 et *Additions*, 24. — D'Avezac, *Hylacomylus*, pp. 28-36. F., 30.

Avec d'Avezac, Harrisse Gallois, Wieser et d'autres nous considérons cette édition comme étant la première (25). Deux collectionneurs américains, Murphy et Thacher, ont pensé que la priorité appartenait à l'édition que nous plaçons au second rang, mais les raisons données pour cela sont peu claires et ne tiennent pas compte du point principal : la substitution du nom du Gymnase à celui de Waldseemuller dans la dédicace à l'Empereur (26).

(24) Un érudit américain a eu la bizarre idée de traduire ces initiales de la manière suivante : *Sua Doctrina Germanus Librum Non Lotharingus Multiloquens* (Hurlbut, *The origin of the name* of *America* dans le *Bulletin de la Société de géographie de New-York*, 1888, p. 190.

(25) Pour d'Avezac, voir son *Hylacomylus*, pp. 31 et sq. et notamment pp. 50-51. Les auteurs suivants, qui se sont spécialement occupés de la question, partagent son opinion en ce qui concerne la priorité de l'édition du 25 avril 1507 avec la dédicace par Waldseemuller :

Meaume (Ed.) — *Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*, Nancy, 1888, in-8°, pp. 1-52.

Bardy (Henri). — *Un exemplaire de la Cosmographiæ Introductio*, Saint-Dié, 1893, in-8°, pp. 1-24 avec six photographies.

Gérard (Albert). — *Martin Waldzemuller,* savant géographe 1481 ? 1521. Saint-Dié, 1881-1882, in-8°, p. 27.

Harrisse (Henry). — *Bibliotheca Americana Vetustissima, Additions.* Paris, Tross, 1882, gr. in-8°, pp. 29-33, n° 24.

Schmidt (Ch.) — *Histoire littéraire de l'Alsace.* Paris, 1879, 2 vol. in-8°, vol. II, p. 114.

Herberman. — Introduction à l'édition fac-similé donnée à New-York en 1907, p. 5.

(26) Murphy et Thacher croient que l'édition du 25 avril, avec la dédicace par Hylacomylus, n'est ni l'édition originale, ni une édition véritable, mais une édition factice composée de certaines feuilles substituées à d'autres. Notre quatrième édition serait aussi dans ce cas. Ce serait donc par fraude qu'on aurait voulu faire passer Waldseemuller pour l'auteur de la Cosmographie ? Mais alors Ringmann aurait été le complice de cette supercherie, puisque dans l'épître supprimée il dit que c'est Ilacomilus qui est l'auteur du livre. Les raisons alléguées en faveur de cette singulière thèse sont des plus faibles, ainsi qu'on peut le voir en se référant à la lettre de M. Murphy à Harrisse, insérée par ce dernier dans sa *B. A. V.*, *Additions*, p. 30, et dans le chapitre IV du *Continent of America*, de Thacher, pp. 140 et 141. Il est amusant de voir de quel air de supériorité ce dernier millionnaire parle de la judicieuse analyse de ce pauvre d'Avezac, qui est mort sans laisser le plus petit million (p. 139).

M. Marcou a une autre théorie. Selon lui, l'édition d'avril avec le nom d'Ilacomilus est bien l'originale mais Waldseemuller l'aurait établie subrepticement pour s'attribuer le mérite d'avoir fait le travail. Lud, ayant découvert la supercherie, aurait arrêté le tirage, congédié Waldseemuller et fait faire une

On ne connait que deux exemplaires de cette première édition, l'un, qui avait appartenu au géographe Eyriès et qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque publique de New-York, l'autre qui fut la propriété de l'humaniste Beatus Rhenanus et qui appartient maintenant à la Bibliothèque de Schlestadt. C'est celui dont Wieser a donné un fac-similé. Napione dit d'après Cancellieri qu'il en existait un autre à la Bibliothèque du Vatican : mais on ne l'y trouve plus.

100. COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO.... Quatuor Americi Vesputii navigationes... St.-Dié VII des calendes de mai (25 avril) 1507. Même format, même justification typographique et même nombre de feuillets.

H., 45. — ROTHSCHILD, 1953. — BARLOW, 2561, vendu 650 dollars. — Bibliothèque Barberini, XII-38.

C'est l'édition précédente dont on a réimprimé les deux premiers feuillets, Ai et Aii, pour substituer au nom de Waldseemuller (Ilacomilus), auteur de la Dédicace, celui du Gymnase Vosgien. La date imprimée reste la même, mais il est évident que la publication est postérieure à cette date. L'épître de Ringmann, ami de Waldseemuller, disparaît aussi, puisqu'elle se trouvait au verso du titre. On suppose qu'il s'était élevé un différend entre les membres du Gymnase et Waldseemuller et que, profitant de l'absence de celui-ci, on avait supprimé son nom. Waldseemuller avait en effet quitté Saint-Dié pour se rendre à Strasbourg où l'on constate sa présence en février 1508.

101. COSMOGRAPHIE INTRODUCTIO CUM quibusdam geometrie ac astronomie principiis ad eam rem necessariis.... Finitum VII Kal. — maii anno super sesqui — millesimum VII (25 avril 1507) — in-8°, pp. 104.

Bibliothèque de l'Université de Gènes L. I. 3. ANT. MARTINO : *Sulla relazione di Amérigo Vespucci*. Rome, 1894.

Cet exemplaire, le seul qu'on connaisse de ce genre est celui auquel Berchet a emprunté le texte des quatre navigations qu'il a reproduit dans la *Raccolta*. (*Fonti*, vol. II, pp. 136 et sq.) Il se distingue de tous les autres par la suppression des diphtongues et par la résolution des abréviations. Ainsi il comporte cosmograp*hie* au lieu de cosmograp*hiæ*, astrono*mie* au lieu de astrono*miæ* et il y a *quam* au lieu de *q̄*, humi*lem* au lieu de humilē.

nouvelle édition, la deuxième, ce qui explique la rareté des exemplaires de la première édition (*op. cit.*, pp. 36, 37). Inutile de dire qu'aucun document ne mentionne ces faits.

On pourrait croire que c'est Berchet qui a fait ces corrections ou changements, mais Antonio Martino qui a examiné l'exemplaire a constaté qu'il est tel que la *Raccolta* le reproduit (*Sulla relazione* di *Amerigo Vespucci*... Berne, 1896, 8°, p. 7). Il serait intéressant de savoir si la dédicace à l'empereur est du Gymnase ou de Waldseemuller, mais cette particularité n'est pas notée par ceux qui ont examiné le volume. Nous croyons, que c'est une contrefaçon de la 1re Edit. de la Cosmographiæ, faite dans le but de vulgariser l'ouvrage et qui n'a probablement pas été imprimée à Saint-Dié.

102. COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO.... Quatuor Americi Vesputii... St.-Dié, IV des calendes de septembre (29 août) 1507, in-4°, 52 feuillets.

H., 46. — F., 31 inexact. — ROTHSCHILD, 1934. — BARLOW, 2562. Vendu 270 dollars. TROMEL, 1.

Nous avons ici une réimpression entière du volume; mais pour le texte il n'y a d'autre différence entre cette édition et celle n° 100 que la date qui est postérieure de cinq mois. L'inscription au dos de la sphère reste la même, mais elle a 15 lignes au lieu de 12. La dédicace à l'Empereur est faite, comme dans l'autre, par le Gymnase. Il est évident qu'à la date du 29 août la première édition avec les changements qu'on y avait faits, (n° 100) était épuisée; autrement on ne l'aurait pas réimprimée.

103. COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO... Quatuor Americi Vespucii.... Date, St.-Dié, IV des calendes de septembre (29 août) 1509, in-4°, 52 feuillets.

H., 47.

Même composition pour le corps de l'ouvrage et même date, mais nouveau titre et reproduction de la première dédicace par Ilacomilus. On doit croire que ce dernier avait protesté contre l'exclusion de son nom et obtenu qu'il fût rétabli. A cet effet on aura réimprimé le titre et la dédicace, telles que la première édition les donne, pour les mettre à la place des feuillets correspondants de la seconde édition.

104. COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO... Quatuor Americi Vespucii... Date St.-Dié, IV des Calendes de septembre (29 août) 1507, in-4°, 52 feuillets.

Un seul exemplaire connu à la Bibliothèque d'Inspruck.

Ici nous avons le titre et la dédicace par le Gymnase, fabriqués pour être substitués à ceux de la première édition, mis à la place de ceux de l'édition où le nom d'Ilacomilus avait été rétabli, n° 103.

Il faut supposer qu'après avoir consenti à remettre le nom de Waldseemuller en tête de la dédicace, les membres du Gymnase sont revenus sur cette décision. Autrement on ne s'expliquerait pas l'existence d'exemplaires de l'édition in-4° portant la même date, mais avec un titre et une dédicace qui diffèrent. Nous sommes convaincu, quant à nous, qu'il y eut alors un certain nombre d'exemplaires factices de la *Cosmographiæ Introductio* composés avec des parties diverses des deux éditions de l'ouvrage. Le n° suivant est un autre exemplaire de ce genre.

105. QUATUOR AMERICI VESPUTII NAVIGATIONES Eius qui subsequentem terrarum descriptionem de vulgari gallico in latinum transtulit. In fine, date comme ci-dessus : 29 août 1507.

H., *Add.*, n° 25.

C'est un tirage à part de la seconde partie de la *Cosmographiæ* consacrée aux voyages de Vespuce. On n'en connait que deux exemplaires, l'un qui appartient au British Museum, l'autre à la Société Royale de Géographie de Londres.

IV. — LES FAC-SIMILES.

Il y a deux fac-similés de la *Cosmographiæ Introductio*, tous deux admirablement exécutés.

106. DIE COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO des Martin Waldseemüller (Ilacomilus) in faksimiledruck herausgegeben mit einer eintertung von Fr. R. Wieser. Strasbourg. J.-H.-E. Heitz (Heitz et Munsel), 1907.

Petit in-4°, pp. 29 pour le texte et 103 pour le fac-similé, plus une planche.

C'est un fac-similé de la première édition de la Cosmographie fait d'après un exemplaire appartenant à la Bibliothèque de Schlestadt. L'introduction de Wieser est une dissertation critique sur les différentes éditions de cet ouvrage, imprimées à Saint-Dié. C'est, avec l'étude de d'Avezac sur Waldseemuller, dont Wieser adopte, d'ailleurs les idées, le travail le plus satisfaisant que nous ayons sur la *Cosmographiæ Introductio*.

107. THE COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO of Martin Waldseemüller in fac-similé, folowed by the four Voyages of Amerigo Vespucci with their translation into English to which are added Waldseemuller's two world Maps

of 1507 with an Introduction by Prof. Joseph Fischer, S. J. and Prof. Franz von Wieser. Edited by prof. Charles George Herbermann, Ph. D. New-York, published by the United States Catholic Historical Society, 1907.

1 vol. Pet. in-4°, pages 1-30 pour l'introduction, 31-151 pour la traduction, plus 103 pour le fac-similé et 2 cartes.

Ce volume est précieux à tout égard. L'introduction est excellente, la traduction anglaise de la partie cosmographique est due au professeur Edward Burke et celle des Quatre navigations de Vespuce est faite par le Dr Mario E. Cosenza. L'une et l'autre sont parfaites. Le fac-similé est celui de la première édition, le même que celui donné par Wieser. Les cartes sont un fac-similé réduit de la grande carte de Waldseemuller de 1507 découverte par Fisher et un autre fac-similé du globe de la collection Hauslab que les auteurs de l'introduction, ainsi que le professeur Gallois, croient être celui de Waldseemuller, mentionné au titre de la Cosmographie.

V. — REPRODUCTIONS TYPOGRAPHIQUES

108. COSMOGRAPHIE INTRODUCTIO... Quatuor Americi... In fine. Argentora (Strasbourg) Johannes Grüniger, 1509.

In-4°, 32 feuillets.
H., *B. A. V.*, 60. — F., 41. — BARLOW, n° 2563, Vendu, 210 dollars.

Cette édition, faite probablement sous les yeux de Waldseemuller, qui était alors à Strasbourg, est conforme à la première.

109. COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO... Quatuor Americi Vespucii... In fine : Impressa per Johanem de la Place. s. d. [1510].

H., 63. — F., 43. — BARLOW, 2564, vendu 110 dollars. — BRUNET, V, p. 318.

Cette édition n'est pas datée ; mais Brunet estime qu'elle a été imprimée à Lyon vers 1510. Il y a une dédicace à Jacobus Robertus par Ludovicus Boulanger. Pour une description détaillée de cette édition voir le Waldseemuller de d'Avezac, p. 116-123.

110. AMERICI VESPUCII NAVIGATIONES IIII. Dans le *Novus orbis*, pp. 154-183. Première édition, Bâle, 1532, in-fol.

C'est la reproduction sans changements des Quatuor navigationes de la *Cosmographiæ Introductio*.

111. ALBERICI VESPUTII NAVIGATIONES IIII. Dans le *Novus Orbis*, pp. 135-161. Édition de Paris, 1532.

Même texte que le précédent.

112. AMERICI VESPUTII NAVIGATIONES IIII.... Dans le *Novus Orbis* de Bâle, 1537, pp. 154-183.

Même texte que les précédents.

113. AMERICI VESPUCII NAVIGATIONES IIII. Dans le *Novus Orbis*, pp. 210-252. Édition de Bâle de 1555.

Même texte que les précédents.

114. QUATUOR AMERICI VESPUTII Florentini navigationes... Dans : Giuntini (Francesco). Speculum Astrologiæ, comprehendens commentaria in theorias planetarum... Lyon, 1571.

In-fol. Deuxième édition, Lyon, 1580, 2 vol. in-fol.

Contient une reproduction des *Quatuor navigationes*. La seconde édition reproduit aussi les *Commentaria sphaerum Joannis de Sacro Bosco accuratissima*, publiés d'abord en 1578 à Lyon également.

115. AMERICI VESPUTII NAVIGATIONES QUATUOR... Dans le *Novus Orbis* de Rotterdam, 1616, in-18, pp. 70-132.

C'est encore le texte de la *Cosmographiæ Introductio*.

116. DUÆ NAVIGATIONES Dn. AMERICI VESPUTII, sub auspiciis Castellani Regis Ferdinandi susceptæ. Dans la collection De Bry, *Grands Voyages*, vol. X. Édition latine. Oppenheim, 1619, in-fol.

Brunet, I, 1332. — Huth, pp. 13-14.

C'est le récit abrégé et à la troisième personne du texte des deux premiers voyages de Vespuce donné par le *Novus Orbis*, texte qui venait de la *Cosmographiæ Introductio*. Les éditeurs y ont ajouté 6 planches, œuvre d'imagination; qui ne compensent guère ce qu'ils ont supprimé, entre autres innovations les éditeurs ont introduit dans le texte le mot *America*.

Même récit dans l'édition allemande. Vol. X imprimée un an auparavant.

117. DUARUM NAVIGATIONUM, quas jussu Emanuelis Portugalliæ Regis in Indiam Orientalem ann. 1501.

Dans la collection De Bry, *Petits voyages ou voyages aux Indes Orientales*. Vol. XI, 1619, in-fol.

Brunet, I, 1341-1342. — Camus, pp. 259, 264. — Huth, pp. 37.

C'est encore le texte du troisième et quatrième voyage de Vespuce du *Novus Orbis*, emprunté à la *Cosmographiæ Introductio* que De Bry a suivi ici, mais en l'abrégeant et en le mettant à la troisième personne.

Même récit dans la collection allemande, vol. XI, 1618. Le *Mundus Novus* ne figure pas dans la collection De Bry.

118. QUATUOR AMERICI VESPUTII NAVIGATIONES, dans Navarrete, *Coleccion de los Viages*... Madrid, 1829, petit in-4°. Vol. III, pp. 191-290.

C'est une reproduction du texte de la *Cosmographiæ Introductio*, édition de 1509, avec une traduction espagnole au bas des pages.

119. LETTRE DE 1504. Dans Varnhagen, *Amerigo Vespucci*. Lima, 1865, pp. 34-64.

C'est le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio*, reproduit intégralement au-dessous du texte italien de la Lettera.

120. QUATUOR AMERICI VESPUCII NAVIGATIONES. Dans la *Raccolta Colombiana*, 1893. Fonti, vol. II, pp. 136-170.

C'est la reproduction de la partie du texte de la *Cosmographiæ Introductio* donnant le voyage de Vespuce, avec le texte italien de la *Lettera* au haut des pages.

121. THE FIRST VOYAGE OF AMERICUS VESPUCIUS... Text of the latin translation printed at S[t] Dié VII kalends may 1507.

Dans Thacher : *The continent of America*... New-York, 1896, in-fol., pp. 87-111.

C'est une reproduction de la partie des *Quatuor Navigationes* relative au premier voyage de Vespuce, le texte italien est donné en regard.

VI. — LES TRADUCTIONS

122. DISS BÜCHLIN SAGET. Wie die zwey durchluchtigsten herr Ferdinandus k. zu Castilien und herr Emma-

nuel k. zu Portugal haben das Weyte mör ersuchet und funden vifl Insulen unnd ein Neuwe Welt von Wilden nackenden Leuten vormals unbekant. (Ce petit livre rapporte comment deux illustres seigneurs, Ferdinand roi de Castille, et Emmanuel roi de Portugal ont cherché et découvert dans les vastes mers bien des îles et un nouveau monde habités par des sauvages nus et qui étaient inconnus jusqu'ici). Strasbourg, Johannem Grüninger, 1509, petit in-4°, 32 feuillets.

H., n° 62; F., 39.

C'est une traduction allemande de l'édition de la *Cosmographiæ Introductio* publiée également à Strasbourg la même année par Gruninger. N° 108.

123. DISS BUECHLIN SAGET... comme au numéro précédent. Même édition et même date : 1509.

H., *Add.*, 31. — F., 40.

C'est une simple reproduction du numéro précédent.

124. DIE NEW WELT, DER LANDSCHAFTEN und insulen so bis hieher allen Weltbeschreibern unbekandt, yüngst aber von den Portugalesern und Hispaniern in Neder genglichen Meer erfunden. (Le Nouveau Monde des pays et des îles inconnues jusqu'à présent à tous les géographes, et nouvellement découvertes par les Portugais et les Espagnols) Strasbourg, G. Ulricher von Andla, 1534, in-fol.

H., 188. — F., 70. — Tromel, 7, Hist, Nuggetts, 2018,

C'est une traduction allemande par Michel Her du *Novus Orbis* qui contient par conséquent les Quatre navigations de la *Cosmographiæ Introductio*.

125. THE VOYAGES OF AMERICUS VESPUCIUS to the New World. Dans Kerr, *General History and collection of Voyages*... Vol. III, in-8°, Edinburgh. 1811, pp. 342-283.

C'est une traduction entière des *Quatuor Navigationes* de la *Cosmographiæ* de Saint-Dié, mais empruntés à la reproduction du *Novus Orbis*. L'éditeur de la collection où elle se trouve l'a accompagnée de notes et l'a fait précéder d'une introduction, tirée principalement de Harrisse, *Coll. of Voyages and travels*, vol. II, qui n'est pas favorable à Vespuce.

126. LAS CUATRO NAVEGACIONES DE AME-

RICO VESPUCIO. Dans NAVARRETE, *Coleccion de los Viages*... Madrid, 1829. Vol. III, pp. 191-290.

Traduction espagnole du Texte de la *Cosmographiæ Introductio*, édition de Strasbourg, 1509. Elle est imprimée au bas des pages, dont le haut donne le texte latin, nº 108 ci-dessus.

127. LETTER OF AMERICUS TO PIERO SODERINI, perpetual Gonfaloniere of the Republic of Florence, giving an account of his First Voyage. Dans LESTER and FOSTER, *Life and Voyages of Vespucius*..., pp. 139-142, 1re Edit. New Haven, 1853; pp. 100-123, 2e Edit. New York, 1903. (1er Voyage).

C'est la traduction de la première des quatre navigations de la *Cosmographiæ Introductio* d'après l'édition de 1509 avec le titre de l'édition italienne, divers autres changements et des suppressions de passages considérés comme étant sans intérêt ou comme inconvenants. Lester suit principalement Canovai.

FILIATION DES TEXTES ET TRADUCTIONS DE LA VERSION LATINE DE LA *LETTERA*

LA LETTERA
Texte italien original
Edition unique. 1505 ?

- Traduction Française inédite aujourd'hui perdue
  - Traduction latine de la *Cosmographiæ Introductio*
- Reproduction du Texte original (Voyez le tableau précédent).

Édition	Remarques	Reproductions et traductions
Edition originale d'avril 1907, St-Dié.	Dédicace par Waldseemüller.	Reproduction Varnhagen, 1865. Fac-similé Wieser, Strasbourg, 1907. Fac-similé So. Cath. de N. Y., 1907. Traduction Ang. par la même So., 1907.
Edition d'avril 1507, St-Dié.	Dédicace par le gymnase Vosgien.	Reproduction de la partie consacrée au 1er Voyage de Vespuce. Thacher, 1896. Traduction Anglaise de cette partie, ibid.
Edition d'avril 1507, St-Dié.	Sans les Diphtongues et les abréviations, édition unique. Dédicace par Waldseemuller.	Reproduction de la 2e partie consacrée aux 4 Voyages de Vespuce. *Raccolta*, 1893.
Edition d'août 1507, St-Dié.	Dédicace par le gymnase Vosgien.	
Edition d'août 1507, St-Dié.	Dédicace par le gymnase Vosgien, mais titre disposé autrement.	
Edition d'août 1507, St-Dié.	Dédicace par Waldseemüller.	
Edition d'août 1507, St-Dié.	Deuxième partie seulement : Voyages de Vespuce.	
Edition de Strasbourg, 1509 du texte de St-Dié.		Traduction Allemande, Strasbourg, 1509. Reproduction, dans Navarrete, *Viages*. III, 1829. Traduction Espagnole, ibid. Traduction Anglaise par Lester du 1er Voyage, 1853.
Edition de Lyon (1517-18) du texte de St-Dié.		
Reproduction du texte de St-Dié : *Novus Orbis*, 1532, 1537, 1555, 1616		De Bry, Grd. Voyages 1619. Voyages 1 et 2 de Vespuce. De Bry. Petits Voy. 1619 et 3 et 4.
Reproduction semblable dans *Giuntini Speculum*... 1571, 1580.		

CHAPITRE QUATRIÈME

LES LETTRES ATTRIBUÉES A VESPUCE

I. — LA LETTRE DU 18 JUILLET 1500 RELATIVE AU 2e VOYAGE

Ce document n'est connu que depuis 1745, date à laquelle Bandini le publia pour la première fois à la suite de sa vie de Vespuce. Il l'avait trouvé à la Riccardiana (Bibliothèque du marquis de Riccardi), où il y en avait deux exemplaires manuscrits, l'un faisant partie d'un recueil de Voyages divers datant, croit-on, du commencement du XVIe siècle, l'autre inséré dans un second recueil de la même époque.

L'un de ces manuscrits, qui portait alors le n° 2112 et qui est signé du nom de Vespuce, est d'une assez mauvaise écriture. Il est daté du 18 juillet 1500 et passait et passe encore selon quelques-uns pour être de Vespuce même. L'autre manuscrit, qui était indiqué sous le n° 1910 et qui porte aujourd'hui le n° 2112 *bis* est plus net et plus lisible. C'est évidemment une copie du premier et c'est celui que Bandini a publié. Il est daté aussi du 18 juillet 1500. Il y a quelques différences entre les deux pièces que la critique devait relever plus tard.

Tout ce que nous savons de la provenance de ces pièces c'est qu'elles viennent d'un nommé Pier Vaglienti, florentin du XVe siècle, qui était d'une famille connue et qui s'occupait d'art et de voyages. Il a laissé des mémoires mais non une très bonne renommée et mourut en 1514 (27). Il n'y a pas d'autre indication relative à l'authenticité de cette lettre que celles qui peuvent résulter de la pièce même, mais elles ne manquent pas.

Remarquons tout d'abord que la lettre porte la date du 18 juillet 1500, date à laquelle Vespuce accomplissait son second voyage

(27) Sur ce Vaglienti ou Voglienti voyez notre *Histoire critique de la grande entreprise de 1492*, vol. I, note 195.

qui ne se termina que le 8 septembre. C'est lui-même qui le dit, aussi bien dans le texte italien original que dans la version latine de ses *Quatre navigations*, dont l'authenticité n'est pas mise en question. Bandini, qui a donné cette pièce pour véritable, semble admettre la possibilité d'un doute à cet égard puisqu'après avoir dit qu'elle est originale, il ajoute : à ce qu'il paraît *per quanto appare* (*Vita*, p. XIL). Plus tard, Camus se tint également sur la réserve (*Mémoire...* p. 131); mais Canovai, qui a consacré des études spéciales à Vespuce, se prononce nettement contre son authenticité. Bien qu'écrite en caractères anciens, nous dit-il, la lettre ne peut être originale (*Viaggi*, p. 3, édit. de 1817 et p. 11, édit. de 1832). Après lui Santarem exprime la même opinion, mais pour des raisons inacceptables (*Recherches...* pp. 65, 69, 211 et 212).

La pièce trouva cependant un défenseur dans Humboldt qui, sans discuter la question d'authenticité, parle comme s'il n'y avait aucun doute qu'elle émanât de Vespuce (*Examen critique*, vol. IV, pp. 171-173). Napione et Peschel ont pensé de même. Mais Varnhagen qui réunissait alors les matériaux de ses importantes publications sur Vespuce voulut approfondir la question. Il se rendit à Florence, étudia la pièce même, ainsi que celle également suspecte qui sera mentionnée plus loin, et revint avec la conviction qu'elles étaient l'une et l'autre apocryphes. Il y a, en effet, d'excellentes raisons pour les considérer ainsi. En ce qui concerne la lettre du 18 juillet attribuée à Vespuce même, on constate que l'écriture, qui paraît contrefaite, ne ressemble pas du tout à celle du célèbre florentin et que sa signature, particulièrement, diffère sensiblement de celle qu'on lui connait. En outre le papier de la pièce est florentin, ainsi que le montre son filigrane (*Améric Vespuce*, p. 68).

Ces raisons d'ordre extrinsèque, déjà si valables par elles-mêmes, ont cependant moins de portée que celles qui découlent de l'étude intrinsèque de la pièce. Dans cette lettre qu'aucun contemporain n'a connue, dont l'origine est ignorée, et dont les conditions matérielles éveillent de légitimes soupçons, Vespuce s'exprime d'une manière qui est en contradiction manifeste avec ce qu'il dit dans celles de ses relations dont l'authenticité n'est pas douteuse. Dans celles-là, et particulièrement dans son *Mundus Novus*, il avance hardiment que la partie méridionale des terres dont il a reconnu les côtes, forme un Monde nouveau, un continent distinct des autres terres connues, et dans la quatrième de ses quatre navigations, il montre que d'après lui on ne pourra gagner les Indes Orientales qu'en contournant ce continent à son extrémité méridionale.

Cette conviction de Vespuce, dont les faits ont démontré le

bien fondé, lui était dictée par la conception exacte que seul alors il avait de l'étendue et de la situation de son Monde Nouveau, conception sur laquelle il insiste à maintes reprises, ainsi qu'on le verra plus loin, et qui forme le véritable titre de gloire de ce judicieux navigateur. Comment donc admettre qu'étant arrivé par expérience personnelle aussi bien que par ses études à la conviction que les régions nouvellement découvertes à l'ouest formaient une terre continentale qui barrait la route de l'Asie, il ait pu écrire dans cette lettre du 18 juillet, qu'il croyait avoir abordé à une terre asiatique (28) ? Remarquons qu'à ce moment même La Cosa, avec lequel il avait voyagé et qui devait s'être renseigné auprès de lui, montrait sur son célèbre planisphère qu'il existait un continent à l'ouest des Antilles.

Cette considération, qui a paru péremptoire à Varnhagen, comme elle l'est pour nous mêmes et pour bien d'autres, n'a pas cependant satisfait un grand admirateur de Vespuce : Uzielli. Ce savant qui voulait élever au navigateur florentin un monument historique dont il n'a pu que dresser le plan, avait été nourri, malheureusement, dans la foi à la tradition colombienne sur la recherche du Levant par le Ponant, et il croyait que les compagnons et contemporains du Grand Génois partagaient son illusion sur la proximité de l'Asie, alors qu'il en était tout autrement. Imbu de cette idée il s'était imaginé qu'on faisait tort à Vespuce en lui attribuant une opinion différente de celle de Colomb, dont il était l'ami, et trouvait tout naturel qu'il se fut exprimé dans les termes que lui prête la lettre du 18 juillet 1500. Pour lui, comme pour Humboldt, il y avait là une preuve de l'authenticité de cette pièce.

Mais la légende sur laquelle on s'appuie pour soutenir cette opinion est une des plus singulières erreurs que l'Histoire ait accréditée. Des recherches plus approfondies dans les documents du temps ont montré que, ni avant ni après la grande découverte, il n'a été question de la recherche d'une route pour se rendre aux pays des Épices par l'ouest et que, pendant plus de trente ans après

(28) Rappelons ici les passages de cette lettre où l'on fait parler Vespuce comme s'il croyait avoir atteint les extrémités de l'Asie orientale. Après vingt-quatre jours de navigation à l'Ouest il arrive à une côte richement boisée et nous dit qu'il se propose d'y chercher le cap Cattigara de Ptolémée près du *Sino Magno* (Golfe du Gange) (Bandini, p. 66). Plus loin il est dit qu'après avoir quitté Paria on longea une terre où la présence de grands animaux, qui n'habitent pas les îles, fit juger qu'on se trouvait à la partie du continent qui forme l'extrémité de l'Asie orientale et le commencement de sa partie occidentale (..Concludemno que questa era terra ferma, che la dlico, e confini dell' Asia per la parte Oriente, e il principio per la parte d'Occidente. Bandini, p. 76). Enfin, en terminant, il résume son voyage en se glorifiant d'avoir découvert une grande étendue de l'Asie : *infinitissima terra del Asia*, Bandini, p. 83.

la mort de Colomb, personne ne crut qu'il avait voulu aller aux Indes et encore moins qu'il y était allé. Faire de Vespuce, qui était certainement le cosmographe le plus instruit de la Castille à cette époque, un partisan de l'idée chimérique que l'Asie Orientale n'était qu'à 3.000 lieues des Canaries, c'est le mettre au-dessous des pilotes et découvreurs de son temps auxquels il devait être préféré pour le poste, alors si important de pilote mayor, car contrairement à ce que l'on admet généralement, il n'existe pas de traces montrant que les navigateurs et cosmographes capables du temps aient partagé l'erreur de Colomb sur la proximité de l'Asie (29).

Pour toutes ces raisons il ne faut pas hésiter à dire après Varnhagen, et avec Harrisse et Fiske, deux autorités souveraines en pareille matière (30) que la lettre du 18 juillet 1500 attribuée à Vespuce est un faux.

Cette lettre a été publiée dans les ouvrages suivants :

128. LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI indirizzata a Lorenzo di Pier Francesco de Medici che contiene un' esatta descrizione del suo secondo Viaggio fatto per i Re di Spagna ora per la prima volta data alla luce. — Dans BANDINI, *Vita*, 1745, pp. 64-86.

Copie de l'un des deux manuscrits Vaglienti appartenant à la Riccadiana, mentionnés plus haut. Copie inexacte au rapport de ceux qui ont examiné ce manuscrit de près. L'abbé Fraschi, qui a fait cet examen a relevé dans cette transcription des erreurs qu'il a signalées à Canovai et dont celui-ci a tenu compte. Voir ci-après n° 129.

129. LETTERA I DI AMERIGO VESPUCCI a Lorenzo di Pier Francesco de Medici che contiene un'essata descrizione del suo secondo Viaggio fatto per i Re di Spagna. Dans CANOVAI, *Viaggi*. Florence édition de 1817, p. 50 ; vol. I, p. 93, éd. de 1832.

C'est la reproduction du texte donné par Bandini mais avec

(29) Le lecteur curieux de voir les preuves de ces assertions, en apparence si extraordinaires, les trouvera dans notre *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, vol. II : v[e] étude : Les deux légendes.

(30) *That letter is a forgery* (HARRISSE, *Discovery of North America*, Paris, 1892, p. 107). *It is unquestionably a forgery*, FISKE, *The Discevery of America*. New-York, 1892, vol. II, p. 29. Remarquons, et cela a une grande signification, que Berchet, d'accord avec Hugues, a exclu de la Collection de documents donnés dans la *Raccolta Colombiana*, cette lettre du 18 juillet 1500, ainsi que celle du cap Vert de 1501 et celle de Lisbonne de 1502, qui seront mentionnées ci-après.

quelques corrections d'après Ramusio et le commentaire de Giuntini.

L'abbé Fraschi a collationné pour Napione le texte de Bandini avec celui d'un manuscrit et a trouvé des différences dont Napione à donné le tableau (*Esame Critico*, 1811, pp. 25-26).

130. LETTRES ATTRIBUÉES A VESPUCE et imprimées pour la première fois deux ou trois siècles après sa mort. — Première lettre publiée pour la première fois par Bandini en 1745. Dans Varnhagen, *op. cit.*, pp. 69-77.

La première de ces lettres est une reproduction page pour page de la copie faite par Bandini, mais avec l'indication en notes de quelques-unes des erreurs relevées par l'abbé Fraschi.

131. FIRST LETTER OF AMERICUS VESPUCIUS to Lorenza di Pier-Francesco de Medici, Giving an accoumt of his second voyage. — Dans Lester, *Life and voyages of Americus Vespucius*. New York, 1853, pp. 150-173. — 2e édition. New York, 1903, pp. 133-152.

C'est une traduction anglaise de la lettre faite sur le Texte de Bandini, avec l'addition de quelques rares notes empruntées à Canovai.

II. — LA LETTRE DU CAP VERT

4 juin 1501. Commencement du 3e voyage.

Cette pièce fait partie du même dossier manuscrit n° 1910 de la Riccardiano qui a fourni à Bandini la lettre du 18 juillet.

Cet érudit l'y vit certainement, mais soit qu'il la jugea peu importante soit qu'il douta de son authenticité, il ne l'a pas donnée dans son recueil. Baldelli qui la trouva en faisant des recherches pour son *Marco Polo* en jugea autrement et la transcrivit entièrement dans cet ouvrage.

C'est une lettre que Vespuce aurait adressée à Laurent di Pier Francesco de Medicis à la date du 4 juin 1501, dès son arrivée au Cap Vert où, au début de son troisième voyage, il aurait rencontré deux des navires de la flotte de Cabral qui rentraient au Portugal et qui lui donnèrent des renseignements sur les découvertes faites dans l'expédition dont ils faisaient partie, découvertes que la lettre résume assez exactement. Baldelli n'a pas mis en question l'authenticité de cette pièce, et les premiers qui en ont parlé après lui, Peschel et Humboldt entre autres (*Examen Critique*, Vol., pp. 32)

et sq.), ont fait comme lui. Varnhagen est le premier qui ait jugé qu'elle était apocryphe. Il avait vu la pièce et il lui parut que les mêmes raisons qui l'avaient amené à écarter celle du 18 juillet l'obligeaient à écarter celle-ci également (*Amerigo Vespuci*, p. 67).

En effet, la provenance de l'une et l'autre est suspecte. On ne connaît pas la source où a puisé Vaglienti qui les a recueillies: les manuscrits ne sont pas de l'époque, la langue n'est pas celle de Vespuce, qui écrivait un italien corrompu par des expressions étrangères et, ce qui doit être considéré comme décisif, on y trouve, comme dans la lettre du 18 juillet, mais à un moindre degré, des choses qui sont en contradiction avec des faits et des idées que Vespuce a exposées dans ses relations authentiques. Ainsi, après avoir mentionné les localités de l'Inde que Cabral visita, il dit que dans le voyage qu'il entreprend en ce moment — son troisième — il espère les visiter aussi et même en découvrir d'autres. (*Millione*, vol. I, p. LVII).

Or, les deux relations authentiques que nous avons de ce troisième voyage, le *Mundus Novus* et la troisième des Quatre navigations, montrent qu'alors il n'a nullement été question pour Vespuce d'aller aux Indes. Remarquons aussi que dans ces deux relations Vespuce ne dit pas un mot de sa rencontre au Cap Vert des deux vaisseaux de Cabral qui lui donnèrent de si intéressantes informations. Cette omission peut à la rigueur s'expliquer, mais il est impossible de croire que Vespuce ait parlé de son troisième voyage, qui est celui où il insiste particulièrement sur sa découverte d'un Nouveau Monde, comme ayant les Indes orientales pour objet.

Peschel qui avait d'abord admis l'authenticité de cette pièce a reconnu que les raisons et les textes donnés par Varnhagen avaient ébranlé sa conviction. Mais Trubenback qui rapporte ce fait ne partage pas ce doute. Pour lui comme pour Uzielli, la lettre du Cap Vert est authentique (*Mundus Novus*, Strasbourg, 1903, p. 14), et ce serait la première que Vespuce aurait écrite relativement à son troisième voyage.

Les éléments font défaut pour trancher définitivement la question. Il est certain que cette lettre donne des renseignements exacts sur l'expédition de Cabral, ce qui témoigne de la bonne foi de son auteur. Mais il est non moins certain que, d'après elle, le troisième voyage de Vespuce aurait eu un objet que nous savons qu'il n'avait pas et que le navigateur florentin écrivait comme nous savons aussi qu'il ne pouvait écrire. Il n'est donc pas douteux que, dans sa forme actuelle, cette lettre n'est pas de Vespuce. Si elle a été rédigée sur des notes ou sur une lettre du Florentin, ce qui est possible, probable même, celui qui a effacé de la pièce originale les barbarismes dont Vespuce était coutumier, a bien pu

y ajouter quelques traits qui, selon lui, donneraient plus d'intérêt à la relation. Cette manière de voir est, en somme, celle de Fiske (*Discoveries*, Vol. 1, p. 29 N.).

Les textes qui existent de cette lettre sont les suivants :

132. COPIA D'UNA LETTERA SCRITTA DA AMERIGO VESPUCCI dall' Isola del capo Verde, e nel mare Oceano, a Lorenzo di Piero Francesco de Medici sotto di 4 di giugno 1501, relativa a queste prime scoperte orientali. Dans BALDELLI, *Il Milione*. Florence, 1827, 4 vol., in-4°. Vol. I, p. LIII-LIX. En note.

C'est une simple copie du manuscrit de Vaglienti mentionné plus haut appartenant à la Bibliothèque Riccardiana, et portant le n° 1910.

133. LETTRES ATTRIBUÉES A VESPUCE, et imprimées pour la première fois deux ou trois siècles après sa mort. — Deuxième lettre publiée pour la première fois par Baldelli en 1827. — Dans VARNHAGEN, *Amerigo Vespucci*, pp. 78-82.

C'est la reproduction page pour page du document italien précédent.

134. EXTRAITS DE LA LETTRE DATÉE DU CAP VERT. Dans HUMBOLDT, *Examen critique*, Vol. V, 1839, pp. 32-44.

C'est une traduction française des plus importants passages de cette lettre avec de copieuses notes et suivie d'observations critiques. Voyez aussi p. 8, même volume.

135. LETTRE ÉCRITE PAR AMERIC VESPUCE de l'île du Cap Vert à Lorenzo-Pierre-François de Medicis, le 4 juin 1501, publiée pour la première fois par Baldelli en 1827. Dans le *Journal illustré des Voyages et des Voyageurs*. Paris, 14 fév. 1858, 4 colonnes.

C'est une traduction française de tout le document découvert par Baldelli. C'est la seule qui existe.

III. — LETTRE DE LISBONNE 1502 RELATIVE AU TROISIÈME VOYAGE.

Cette lettre qui provient d'un manuscrit non original de la col-

lection Strozzi faisant partie aujourd'hui de la Bibliothèque de Florence, a été publiée pour la première fois par Bartolozzi en 1789. Elle n'est pas datée, mais aurait été écrite de Lisbonne vers la fin de l'année 1502, en septembre ou en octobre, suppose Hugues (*Raccolta*, p. 36). Elle a pour objet de faire suite à la lettre du Cap Vert relative au début du troisième voyage de Vespuce.

On n'y relève rien qui soit contraire aux idées exprimées par ce navigateur dans ses relations authentiques, mais on n'y retrouve pas son style. Si elle est de lui, elle a sûrement été revue et corrigée. Il est à remarquer que dans cette lettre, qui est ostensiblement une continuation de celle datée du Cap Vert où celui qui l'a écrite parle du voyage commencé comme ayant les Indes Orientales pour destination, il n'est plus du tout question des Indes. C'est un récit de la fin du troisième voyage de Vespuce dans la partie méridionale de l'Amérique. Il est difficile de croire que ces deux pièces viennent de la même plume, à moins qu'elles n'aient été singulièrement manipulées.

L'authenticité de cette pièce que Varnhagen n'admet pas est admise par Bartolozzi, par Uzielli, par Trubenback et quelques autres. Si elle ne fait pas tort à Vespuce, elle n'ajoute rien au mérite qu'on doit lui reconnaître. On y constate une crédulité extraordinaire de la part d'un esprit aussi judicieux.

On en connaît les reproductions et traductions ci-après indiquées.

136. LETTERA SCRITTA DA AMERIGO VESPUCCI a Lorenzo di Pier Francesco de Medici l'anno 1502, da Lisbona alla lor tornata dalla nuova terra mandata a cercare, per la Maestà del Re di Portogallo. Dans Bartolozzi, *Ricerche...* Florence, 1789, pp. 168-180.

C'est la publication originale de la pièce de la collection Strozzi mentionnée ci-dessus. Son objet est de compléter le récit du troisième voyage de Vespuce à la partie centrale de l'Amérique du Sud.

137. LETTRES ATTRIBUÉES A VESPUCE : Troisième lettre, publiée la première fois par Bartolozzi en 1789. Dans Varnhagen, *Loc. cit.*, pp. 83-86.

Reproduction page pour page du Texte de Bartolozzi.

138. SECOND LETTER OF AMERICUS : to Lorenzo di Pier Francesco di Medici, giving a brief account of his third voyage, made for the King of Portugal. Dans Lester, pp. 195-202. 2e Édition, pp. 171-176.

Traduction anglaise du N° précédent, avec suppression de quelques lignes comme étant inconvenantes.

139. THE FOURTH PART OF THE EARTH. Dans Ober, *Amerigo Vespucci...* New York, 1907, pp. 179-184.

C'est la lettre du N° ci-dessus avec la même traduction.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES ÉCRITS PERDUS DE VESPUCE

I. — LE JOURNAL COMPLET DE VESPUCE

Si la lettre de 1502, datée de Lisbonne, a été faite, comme on peut l'admettre, avec des notes de Vespuce ou d'après une lettre authentique, aujourd'hui perdue, c'est là que notre Florentin a parlé pour la première fois d'une relation de ses voyages autre que celle publiée. Il aurait pris soin, lit-on là, de consigner les choses les plus remarquables qu'il a vues dans un traité qu'il se propose de compléter quand il le pourra et qui, il l'espère, lui fera honneur. Il aurait fait un résumé de ce traité qu'il destinait a son correspondant et qu'il s'empresserait de lui envoyer dès que le roi de Portugal, qui l'avait en ce moment, le lui rendrait (*Lettere scrita*, dans Bartolozzi, p. 170).

La seconde mention de ce journal se trouve dans le *Mundus Novus*, où Vespuce en parle a deux reprises différentes. Dans le premier passage il dit qu'il a soigneusement noté le mouvement des étoiles dans un livre qu'il tenait au cours de cette troisième navigation et que ce livre est entre les mains du roi de Portugal, qui le lui retournera, il l'espère (Feuillet 5. Édit. Lambert : *Multas alias stellas*, etc.). Plus loin il répète qu'il a noté toutes les choses extraordinaires qu'il a vues et que, s'il trouve le temps de le faire, il résumera ses notes et écrira un traité géographique et cosmographique sur tout cela, afin que sa mémoire passe à la postérité. Conservez, dit-il à son correspondant, mes notes sur mes deux premiers voyages et quand le roi m'aura rendu celles relatives au troisième, je retournerai dans ma patrie où je pourrai conférer avec des savants et des amis pour mener mon œuvre à bonne fin. (*Op. cit.*, feuillet 6 : *Hec fuerent notabiliora...*).

Enfin dans la première des quatre navigations de la *Lettera*, qui

est datée de septembre 1504, Vespuce nous dit encore qu'il a composé une relation détaillée de ses *Quattro Viaggi* qu'il n'a pas publiée parce qu'il est devenu indifférent à ces choses là (*Lettera*, feuillet 5. Fac-similé Quaritch). Mais à la fin de cette même lettre, il dit qu'il omet là bien des choses qu'il réserve pour ses *Quatro Giornale* (*Op. cit.*, feuillet 16).

Ainsi, dans toutes les lettres de Vespuce qui nous sont parvenues, il mentionne une relation de ses voyages d'un caractère plus étendu et plus scientifique que celle contenue dans ses lettres imprimées, et la manière dont il en parle montre qu'il y attachait une grande importance.

Il semblerait, d'après ce que dit Vespuce, que cet ouvrage était resté entre les mains du roi Manuel. Mais Santarem, qui a fait des recherches minutieuses pour le retrouver, a constaté qu'il n'était pas aux archives de la Torre do Tombo et n'a pu en découvrir aucune trace ailleurs. On doit croire, d'ailleurs, qu'il avait été rendu à Vespuce, car son neveu, Jean Vespuce, qui fut après lui Pilote Royal, a déclaré dans une commission officielle, dont il faisait partie, qu'il possédait ce journal, dont il invoque le témoignage au sujet de la latitude du cap Saint-Augustin (NAVARRETE, *Viages*, vol. III, p. 319).

Il n'y a plus aucun espoir aujourd'hui de retrouver ce document, qui, sans doute, mettrait définitivement fin aux critiques passionnées dont Vespuce a été l'objet.

II. — LETTRES RELATIVES A SES VOYAGES

Il n'est pas douteux que Vespuce écrivit sur ses voyages d'autres lettres que celles qui nous sont parvenues. Il y fait allusion à plusieurs reprises, notamment au commencement de son *Mundus Novus*, où il rappelle à Laurent de Médicis qu'il l'a déjà entretenu des nouvelles contrées cherchées et trouvées pour le compte du roi de Portugal et qu'on peut appeler un Monde Nouveau.

Il est évident, d'ailleurs, qu'il devait tenir les hauts personnages de Florence qui le patronnèrent au courant de ses entreprises maritimes, qui, à l'époque, éveillaient une grande curiosité. Il n'y a guère lieu pour nous de regretter la perte de ces lettres, qui ne devaient contenir rien de plus important ou de plus intéressant que ce que nous savons par celles qui nous sont parvenues dont elles avaient certainement le même caractère familier. Il n'en est pas de même des documents cartographiques qu'il a laissés et qui ont également disparu.

III. — LES CARTES GÉOGRAPHIQUES

Bien que Vespuce ne fut Pilote Major que de 1508 à 1512, date de sa mort, il n'est pas douteux, qu'en raison de ses fonctions, il dut faire lui-même ou faire faire sous sa direction bien des cartes nautiques destinées à éclairer les pilotes qu'il était chargé de renseigner sur leur navigation vers les régions nouvelles. Malheureusement, aucune de ces cartes ne nous est parvenue; peut-être cependant en reste-t-il quelques-unes enfouies dans les archives espagnoles du temps qui sont encore si incomplètement explorées.

Voici, en tous cas, quelques indications sur l'existence de documents cartographiques émanant de Vespuce.

140. CARTE DU NOUVEAU CONTINENT QUI EXISTAIT AUX ARCHIVES DES INDES DU TEMPS DE PIERRE MARTYR.

Ce chroniqueur nous dit que voulant donner au Pape Léon X des détails exacts sur la forme et l'étendue du Nouveau Monde, il se rendit chez l'évêque Fonseca, qui était directeur du Bureau des Indes, et que celui-ci lui montra une carte d'origine portugaise à laquelle Vespuce, aurait mis la main et d'après laquelle le nouveau continent s'avance dans la mer comme l'Italie, sans avoir toutefois la forme d'une Jambe, et a au moins huit fois la longueur de cette péninsule. On n'en a pas encore trouvé, ajoute-t-il, l'extrémité occidentale. (*De Orbe Novo*. Déc. II, ch. x, pp. 814-815, édit. Gaffarel).

141. MAPPEMONDE QUI EXISTAIT EN 1518 OU PEU AVANT.

Cette mappemonde fut vue à cette époque par un fonctionnaire des Indes nommé Alonso Çuaço dans le cabinet de l'Infant Ferdinand, frère de Charles-Quint. Elle était de Vespuce dit ce Çuaço ou avait été dressée sous sa direction et représentait le Monde sous sa forme globulaire. (*Doc. ineditos de Indias*, vol. I, p. 296, apud Harrisse, *Discovery*, p. 472). Marco Beneventino parle aussi, dans la description du monde ajoutée au Ptolémée de 1508, d'une mappemonde qu'il vit en 1507 et qu'on attribuait à Vespuce. Ce pourrait être la même.

142. CARTES qui auraient été envoyées au duc René avec le texte des quatre navigations.

On sait que ce sont les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, publiée à Saint-Dié, en 1507, par le Gymnase Vosgien qui suggérèrent de donner le nom d'America a ce qu'ils appelaient la quatrième partie du monde parce que cette partie avait été découverte par Améric Vespuce. Ce qui fut l'occasion de cette suggestion, c'est la publication dans l'ouvrage du Gymnase Vosgien des quatre navigations de Vespuce que le duc René de Lorraine venait de recevoir du Portugal et qu'il communiqua aussitôt au Gymnase. Comme la *Cosmographiæ Introductio* était accompagnée d'une carte portant pour la première fois le nom d'Amérique et que l'auteur de cette carte, Waldseemuller, dit Ilacomilus, l'un des membres du Gymnase, a donné plusieurs autres cartes où figurent les découvertes de Vespuce, on a supposé, non sans quelque raison, qu'il avait fait usage de documents cartographiques dont Vespuce était l'auteur et que le duc aurait reçus avec le texte des quatre navigations, ou qui avaient du moins la même provenance.

Si cette supposition est fondée la grande carte plane faite pour accompagner la *Cosmographiae Introductio*, découverte en 1900, le *Typus Orbis* et la *Terre nove* du Ptolémée de 1513, ainsi que la grande carte marine de 1516, qui sont l'œuvre de Waldseemuller, auraient été établies à l'aide de cartes de Vespuce, aujourd'hui perdues, ou tout au moins avec des cartes pour lesquelles on avait utilisé des renseignements de source vespucienne, telle que celle de 1502 que l'on doit à Cantino.

IV. — LETTRES DIVERSES

Mentionnons, pour ne rien omettre de ce qui nous reste de Vespuce, que Bartolozzi a trouvé dans le *Carteggio* de la famille Médicis un assez grand nombre de lettres qui établissent que, jusqu'en 1492, le futur navigateur avait été l'un des principaux agents de la maison de commerce de Laurenzo et Giovanni di Pier Francesco de Medicis (*Ricerche*, p. 81). Harrisse qui eut connaissance de ce dossier, dit qu'il se compose de soixante-quatorze lettres, les unes écrites par Vespuce, les autres à lui adressées. Il en fit prendre copie dans le but de les publier, mais renonça à ce dessein quand il sut qu'Uzielli devait les donner dans le grand ouvrage qu'il préparait sur Vespuce.

Nous possédons aussi une lettre de notre navigateur adressée, comme Pilote Major, au cardinal archevêque de Tolède (Ximenes de Cisneros), relative à l'administration commerciale des Antilles. Cette lettre, qui est du 9 décembre 1508, a été publiée pour la

première fois dans les *Cartas de India*, Madrid, 1877, avec un fac-similé. Elle a été reproduite par Aug. Zeri dans *Tre lettere di Cristoforo Colombo ed Amerigo Vespuci*, Rome, 1881, avec fac-similé et traduction italienne. Il y en a une traduction anglaise dans le *Magazine of American History*, vol. III, New-York, 1879, p. 193.

Le professeur Govi a aussi découvert une autre lettre de Vespuce, datée de Séville 30 décembre 1492. (*Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*. Vol. IV, 3e session, Rome 1888).

Enfin Uzielli a parlé dans le numéro unique de son *Toscanelli*, (janvier 1893) de la découverte de manuscrits de Vespuce, dont il donne quelques extraits, mais ils datent de la jeunesse du navigateur et n'ont aucune importance.

CONCLUSION

L'examen bibliographique et critique que nous venons de faire des écrits qui nous restent de Vespuce ou qui lui sont attribués conduit aux résultats suivants :

Nous ne possédons qu'un seul document qui émane directement de Vespuce et qui soit encore tel qu'il était lorsqu'il est sorti de sa plume : c'est la *Lettera*, et c'est à l'édition originale seule qu'il faut s'en rapporter. Tous les autres textes que nous avons de ce document, soit sous forme de traductions faites à l'époque même, soit sous celle de reproductions modernes corrigées et rectifiées, sont sans valeur. Les traductions, y comprises celle latine du Gymnase Vosgien, celle du *Novus Orbis* qui copie cette dernière, et celle de la collection De Bry, sont infidèles. Les reproductions corrigées ne le sont d'après aucun manuscrit authentique et ne représentent que les vues de celui qui a fait les corrections. Les prétendus textes de Bandini, de Valori, de Fiacchi et autres n'existent pas. Ce ne sont que des copies de la *Lettera* avec les additions, suppressions ou modifications qu'on a cru devoir y faire et qui n'ont d'autre valeur que celle qu'on peut attacher à l'esprit critique de ceux qui les ont faites. Les reproductions de Ramusio, de Canovai sont également dans le même cas. En dehors des fac-similés, il n'y a de reproduction exacte de ce document que celle de Varnhagen et celle de la *Raccolta*. Quant aux traductions modernes il n'y en a qu'une seule qui soit fidèle ; c'est celle donnée, en anglais, par Michael Kerney.

Le document le plus important que nous ayons de Vespuce après la *Lettera*, est le *Mundus Novus*, qui ne nous est parvenu, malheureusement, que traduit en latin. A défaut d'un texte origi-

nal, il faut bien se contenter de cette traduction à laquelle d'ailleurs il semble qu'on puisse se fier, car nous connaissons le nom de celui qui l'a faite et nous savons que c'était un érudit capable qui était vraisemblablement en relations avec Vespuce.

Il n'en est pas de même des traducteurs de cette traduction. On ne doit tenir aucun compte de celles faites à l'époque, en allemand, par Ruchamer, en italien pour la collection des *Paesi ritrovati* et pour Ramusio, et en français par du Redouer et par Temporal. De nos jours seulement Markham en a donné une bonne version anglaise. Quand aux reproductions, il faut s'en tenir uniquement a celles de Varnhagen et de la *Raccolta colombiana*. Celles de l'*Itinerarium Portugallensium* et du *Novus Orbis* sont inexactes et même incomplètes.

La lettre du 18 juillet 1500 est apocryphe : il ne saurait y avoir aucun doute sur cela. Si elle contient quelques passages empruntés a des écrits perdus de Vespuce, il est bien difficile de les reconnaître. Le mieux est de ne pas faire état de ce document.

Les deux lettres de 1501 et de 1502 sont également suspectes. Elles ne sont sûrement pas entièrement de Vespuce, mais elles contiennent peut-être quelques passages qui lui sont empruntés. On n'en fera usage qu'avec la plus grande réserve.

Quant aux cartes, il ne nous en reste aucune qu'on puisse attribuer à Vespuce avec certitude.

II. — LES ÉCRITS RELATIFS A VESPUCE ET AU NOM D'AMÉRIQUE

On ne se propose pas de donner ici une bibliographie complète de Vespuce. Il faudrait un volume entier pour cela. Nous n'indiquerons donc que les ouvrages qu'il est utile ou intéressant de connaître. Les Articles de Revues ou insérés dans des collections spéciales sont particulièrement nombreux ; mais il y en a peu qui aient quelque importance. Nous serons sobre d'inductions de ce genre.

I. — DOCUMENTS DU TEMPS

Les documents ou pièces d'Archives concernant Vespuce, datant de l'époque même, sont rares ; ils ont été tous réunis par Navarrete.

143. DOCUMENTOS PERTINECIENTES, á Americo Vespucio. Dans NAVARRETE, *Viages*, vol. III, pp. 241-309 ; et dans VARNHAGEN, *Nouvelles recherches*, pp. 26 et sq.

Ce sont 14 pièces officielles datées de 1494 à 1513, relatives à Vespuce pendant son séjour en Espagne. Harrisse en a signalé quelques autres (*Discovery*, p. 744). Muñoz, dans le VIIe livre, résté inédit, de son *Historia del Nuevo Mundo*, paraît avoir relevé dans les archives espagnoles d'autres pièces concernant Vespuce, mais elles ont échappé aux recherches des érudits de notre temps. Aucune de ces pièces ne se rapporte aux voyages de notre Florentin.

144. LETTRE DE COLOMB à son fils sur Vespuce. Séville, 5 fév. 1505. *Raccolta colombiana, Scritti*, II, n° 57, p. 253.

Colomb dans cette lettre fait l'éloge de Vespuce, qui lui a promis son appui sur lequel il compte.

145. HOJEDA (Alonso de). Déposition du 7 décembre 1512 sur son voyage avec Vespuce au golfe de Paria, aux îles Marguerites et des Géants et au golfe de Venecio. Dans Navarrete, *Viages*. Vol. III, pp. 539, 541, 544 et dans les *Pleitos de Colon*, vol. I, pp. 203 et sq).

146. PEREZ (Nicolas) et Andres de MORALES, Dépositions de la même date sur le même voyage. Navarrete, *loc. cit.*, pp. 541 et 543. *Pleitos*, *loc. cit.*

Ces dépositions furent données dans l'enquête instituée par le fisc dans le but de montrer que Colomb n'avait pas découvert la région de Paria et celle qui lui faisait suite, régions sur lesquelles Diego Colomb, fils de l'Amiral, réclamait des droits.

147. GARCIA (Nuño). — Son témoignage que Vespuce alla au cap Saint-Augustin (Navarrete, *Viages*, III. 319).

148. CABOT (Sébastien). Son témoignage sur la compétence de Vespuce (Navarrete, *loc. cit.*).

Ces deux témoignages sont donnés dans un document officiel signé par eux le 13 nov. 1515, le *Parecer* exposant l'opinion des cosmographes castillans sur la ligne de démarcation entre les possessions attribuées à l'Espagne et au Portugal.

II. — LES AUTEURS DU TEMPS

A l'exception du seul Las Casas, les auteurs espagnols et portugais du temps, c'est-à-dire ceux qui pouvaient avoir connu soit Vespuce lui-même, soit des témoins de sa vie, n'ont presque rien dit de lui ou gardent complètement le silence à son égard. Oviedo, Castanheda, Galvao, Magalhaes de Gandova et Damien de Goes, sont de ces derniers. Rien non plus sur lui dans Bernaldez et dans Benzoni.

On peut s'expliquer ce silence par le fait que Vespuce n'ayant navigué qu'en sous ordre, les auteurs n'ont mentionné que ceux qui étaient en nom. A part Las Casas et un ou deux autres, ceux qui ont parlé de lui à cette époque l'ont fait avec éloge. Parmi ces derniers il faut rappeler les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, mentionnés plus haut, qui firent donner son nom au Nouveau Monde.

148 *bis*. LUD (Gaultier). 1507. *Speculi Orbis succintissi-*

mus. Strasbourg, 1507, in-fol. 4 feuillets. On n'en connait que deux exemplaires.

H., N° 49; D'Averac. Hylacomylus, 1867, pp. 60 et sq.

Ce petit ouvrage donne des indications sur l'époque où la relation des quatre voyages de Vespuce arriva au duc René. Bien que la dédicace soit datée de Saint-Dié, 1507, il y a lieu de croire, par les faits qui y sont mentionnés, que cet ouvrage est antérieur à la *Cosmographiæ Introductio*. On y lit avec surprise une phrase où il est question de la race américaine nouvellement découverte!

149. MARTYR (Pierre). 1516. *De Orbe Novo*. Décade II. Liv. VI et X. Déc. III. Liv. V. Pour le Texte français, voir l'édition GAFFAREL, Leroux, 1907, pp. 194, 215 et 277.

Martyr ne paraît pas avoir connu Vespuce personnellement, ce qui est assez extraordinaire de la part d'un homme comme lui, qui se mettait en rapport avec tous les découvreurs et conquistadores du temps, et qui était avide de recueillir des renseignements sur leurs hauts faits. En tous cas il n'a parlé de lui qu'incidemment dans les trois passages cités plus haut qui lui sont d'ailleurs favorables. Dans le premier il mentionne sa grande habileté dans l'art de la navigation; dans le second, il dit qu'il était savant cartographe et qu'il a navigué aux frais du Portugal jusqu'au delà de la ligne, et au dernier il assure que Jean Vespuce a hérité de la science cosmographique de son oncle.

150. SCHÖNER (Johann). 1533. *Opusculum geographicum*... Nuremberg, 1533, in-4°, 22 feuillets. Pars II, pp. 1 et 20.

B. A. V. N° 178; H. STEVENS; *Schoner*, n° 19; HUMBOLDT, *Examen critique*, vol. V, p. 170-172.

C'est dans cet ouvrage que se trouve la première de ce qu'appelle Harrisse la longue série de calomnies dont la mémoire de Vespuce a de l'objet. (B. A. V. *loc. cit.*) Il faut remarquer que Schöner, quiavait précédemment, vu dans Vespuce le découvreur du Nouveau-Monde (31) n'objecte à ce qu'on donne son nom à ce Nouveau-Monde que parce qu'il lui reproche d'en avoir fait une partie distincte de l'Asie, ce qui n'était plus l'opinion de ce mathématicien.

151. LE PTOLÉMÉE de Servet, de Lyon, 1535 et de Vienne 1541. Carte 28 : Les terres nouvelles.

(31) Dans une lettre datée de 1506 et dans les globes de 1515 et de 1520. Voir le texte ci-après.

Aux dernières lignes que Servet a ajoutées au texte descriptif de cette carte du Ptolémée de 1522, dont Laurent Frisius fut l'éditeur scientifique, il est dit que « ceux-là se trompent qui prétendent nommer ce continent Amérique, alors que Americus a visité cette terre longtemps après Colomb et encore ne s'y rendit-il, non avec les Espagnols, mais avec les Portugais pour y échanger ses marchandises ». Cette assertion provoqua une remarque de Gomara mentionnée ci-après.

152. EMPOLI (Jean de) 1550. *Navigation des Indes* par Jean d'Empoli, facteur de la marine du roi de Portugal sous la charge du seigneur Alonse d'Albuquerque. Dans Temporal : *Description de l'Afrique*, Lyon, 1556. Vol. II, p. 65. Relation publiée pour la première fois en 1550, dans le vol. I de la première édition de Ramusio.

Empoli accompagnait Albuquerque dans son expédition aux Indes de 1503. Il dit qu'arrivé à la côte d'Afrique l'expédition obliqua vers l'ouest pour éviter les pirates et les vents défavorables et reconnut la terre de la Vraie Croix autrement dite Terre du Brésil qui avait été reconnue auparavant par Vespuce.

153. GOMARA 1551. *La Historia général de las Indias...* Anvers, 1554. Chap. 87 : *El cabo de San Augustin*, fol., 113 recto. Chap. 88 : *El rio de la Plata*, fol. 113 verso.

Au chap. 87, Gomara dit qu'en 1501, Vespuce fut envoyé par le roi Emmanuel pour chercher un passage plus court aux Moluques; qu'il alla au cap Saint Augustin, auquel il donna ce nom et descendit jusqu'au 40e degré de latitude sud. Au chap. 88, il revient sur le sujet et dit que Vespuce assure avoir été jusqu'à la Plata.

Quand Gomara écrivait, les lettres imprimées de Vespuce étaient publiées depuis plus de 40 ans et il les connaissait certainement. Cependant ces lettres ne sont pas son unique source d'information, car on n'y trouve pas tout ce qu'il dit. Il connaissait aussi les attaques dont Vespuce avait été l'objet, puisque faisant allusion à celle dont Servet s'était fait l'écho, dans son Ptolémée de 1535 et de 1541, il écrit qu'il y en a à Lyon qui cherchent à noircir ses navigations — *Muchos tachan las navigationes*, fol. 113 recto — mais que pour lui il croit que [Vespuce] a beaucoup navigué, — *yo creo que navego mucho*, ibid.

Gomara, que Markham appelle *unreliable*, mais dont Humboldt a dit que son histoire « était faite avec autant de soin que d'érudition » (*Examen critique*, IV, p. 136) était admirablement placé pour être bien renseigné sur Vespuce qu'il n'a pas connu et qu'il n'avait aucun intérêt à défendre.

154. MONSTERE (Sebasti). — *La Cosmographie universelle* contenant la situation de toutes les parties du monde..., Bâle, Henri Pierre. 1552, in-fol., pp. 1429. — Les quatre navigations d'Americ Vespuce, pp. 1368-1372.

Cet ouvrage populaire dont la première édition paraît être de 1544 et non de 1541 comme dit Brunet, a été traduit dans les principales langues de l'Europe et réimprimé souvent au XVIe siècle. Mais les voyages de Vespuce ne figurent ni dans l'édition originale ni dans celle allemande de 1546. C'est dans l'édition de 1552 que nous les trouvons pour la première fois, pp. 1268-1372. L'auteur n'a fait qu'abréger les *Quatuor navigationes* de la *Cosmographiæ introductio* de Saint-Dié, qu'il a suivi très exactement. On retrouve le même texte dans les autres éditions postérieures.

155. LAS CASAS. 1552, *Historia de las Indias*. Vol. II, Liv. I, Madrid, 1875, chapitres 164, pp. 389-396; 165-pp. 397, 398 et 401; 166 pp. 402-408; 167, pp. 409-415; 169, pp. 421-427. En anglais dans le *Vespuce* de MARKHAM, pp. 68 et 89.

Ces chapitres ou parties de chapitres sont consacrés à l'examen comparatif de ce que dit Vespuce de son premier voyage, d'après le texte latin de Saint-Dié, avec les faits connus du troisième voyage de Colomb et de celui de Hojeda en 1499. La conclusion est que la priorité de la découverte de la région de Paria appartient à Colomb et non à Vespuce; que le second qui visita cette région fut Hojeda dont Vespuce était le compagnon, et que c'est intentionnellement et frauduleusement que ce navigateur prétend avoir abordé à cette région en 1497, alors qu'il n'a pu la voir qu'avec Hojeda en 1499 ou après.

Le langage de l'évêque de Chiapas est très dur pour Vespuce et il s'indigne que Fernand Colomb, qui possédait un exemplaire des *Quatre navigations* n'ait pas protesté contre l'injure ainsi faite à son illustre père (p. 396). Il est inutile de faire remarquer que Las Casas proteste contre une prétention que Vespuce n'a pas eue et qu'il lui attribue d'après le texte latin inexact des *Quatre navigations* imprimé à Saint-Dié.

156. GUICCIARDINI (Francesco). *Dell' Istoria d'Italia*... Florence, 1561, in-fol. Liv. VI, chap. III.

Ne mentionne Vespuce qu'en passant, mais parle de ses découvertes en termes aussi favorables que de celles de Colomb.

157. GALVAO (Antonio). *Tratado... de varios e diver-*

sesos caminhos..., édition originale 1563, édition de Londres, Hakluyt Society, 1861, in-8°. Texte portugais avec version anglaise.

Galvao, né en 1503, était encore enfant quand Vespuce mourut, mais il a certainement pu voir des gens qui l'avaient connu et quand il écrivit son livre, vers 1550 et 1555, personne, surtout parmi ceux qui s'occupaient de l'histoire des découvertes, n'ignoraient les publications du navigateur florentin et ses prétentions. Cependant, sans le nommer une seule fois, il raconte son troisième voyage comme Vespuce lui-même, p. 98.

158. GOES (Damiao de), 1566. *Cronica do Serenessimo* Senhor Rey D. Manoel... Lisbonne, chapitre 65, p. 87, édition de 1749, in-fol.

Goes était un contemporain et sa chronique du roi Manoel est une source de renseignements de premier ordre. Dans le chapitre indiqué, qui se rapporte aux événements de l'année 1503, ce chroniqueur consacre un court paragraphe à l'expédition de Gonçalvo Coelho que le roi Manoel envoya à la côte du Brésil cette année là. La plupart des critiques reconnaissent dans cette expédition le quatrième voyage de Vespuce. Plusieurs autres auteurs du XVIe et du XVIIe siècle, entre autre Osorio, 1571 et Vasconcellos, 1663, ont mentionné l'expédition de Cœlho, mais sans nommer Vespuce ; ils n'ont fait d'ailleurs que copier Goes. On trouvera le passage de ce chroniqueur relatif à ce voyage dans les ouvrages suivants : WARDEN, *Hist. du Brésil.* Vol. I, p. 233 et dans la *Discovery* de Harrisse, p. 348.

III. — LES AUTEURS DU XVIIe SIÈCLE.

Au XVIIe siècle, on s'occupa peu de Vespuce et, en dehors des collections déjà citées où figurent ses relations, il n'y a aucun ouvrage important à signaler, datant de cette époque, se rapportant à lui. Il faut excepter pourtant l'ouvrage d'Herrera, mentionné ci-après, qui parut tout au commencement du siècle et qui eut une influence considérable sur l'idée qu'on se fit des voyages de Vespuce.

159. HERRERA, *Historia general...* Madrid, 1601. Décade I, chapitres II, III, IV et XI. Voir aussi la *Descripcion de las Indias,* chap. VII.

Malgré sa date cet ouvrage appartient en réalité au XVIe siècle.

à la fin duquel il fut écrit. Il est d'ailleurs entièrement basé sur des documents et des témoignages de cette époque. Dans les chapitres cités, Herrera raconte les deux premiers « voyages de Hojeda avec Vespuce et s'élève fortement contre la prétention du Florentin d'avoir précédé Colomb à Paria. Sur ce point il emprunte ses faits et ses arguments à Las Casas, dont les manuscrits venaient seulement d'être ouverts aux érudits. L'*Histoire* de Herrera, bien écrite et remarquable sous beaucoup de rapports, a contribué plus qu'aucun autre ouvrage à créer et à répandre la légende de Vespuce cherchant par des intrigues et des mensonges à faire donner son nom au Nouveau Monde.

160. SIMON (Pedro). *Primera parte de las noticias historiales* de las conquistas de tierra firme en las Indias occidentales, Cuenca, 1626-27 et Bogota, 1882, pet. in-fol. Notice I, ch. VI et VII.

Parle peu de Vespuce, mais s'exprime dans le même sens que Herrera et dit qu'on devrait proscrire tous les ouvrages où se trouve le nom d'Amérique.

161. SOLORZANO PEREIRA (Johannes de) *De Indiarum Jure*,... Madrid, 1629-1630, Lyon, 1672, 2 vol. in-fol., Liv. I, ch. IV, § 5-12, sur Vespuce.

Ouvrage qui eut une grande renommée et qu'on réimprima plusieurs fois malgré son étendue. Solorzano s'inspire de Herrera et comme lui juge défavorablement Vespuce.

Pour quelques autres ouvrages de cette époque où Vespuce est nommé, mais qui n'ont aucune valeur, voyez la Bibliographie de FUMAGALLI.

VI. — CONTROVERSE SUR VESPUCE AU XVIIIe SIÈCLE.

C'est au XVIIIe siècle que se pose réellement ce qu'on peut appeler la question de Vespuce. Jusqu'alors on s'était borné à accepter ou à rejeter sans discussions ce qu'avaient dit de lui Las Casas et Herrera ; on va maintenant examiner sérieusement les titres de ce Florentin à l'honneur qui lui avait été fait de donner son nom au Nouveau Monde.

Dès le commencement du siècle, 1714, Stuvenius, dans une dissertation érudite, n° 95 de Fumagalli, s'était prononcé, non seulement contre le choix de ce nom, mais encore contre les assertions même de Vespuce relativement à ses voyages ; et, quelques

années plus tard, 1731, Charlevoix, dans son *Histoire de Saint Domingue,* lui reprochait d'avoir eu la hardiesse de se donner pour le premier découvreur du Nouveau Monde. Un peu plus tard l'abbé Prévost, dans sa grande *Histoire des Voyages*, le traitait avec dédain (tomes XII et XIV, p. 90 et pp. 181-182, édit. in-4° de 1761). Le premier, à cette époque, qui osa prendre sa défense fut l'auteur suivant, dont l'ouvrage inaugura une vive polémique.

162. BANDINI (Angelo-Maria) 1745. — *Vita e lettere di Amerigo Vespucci*, gentiluomo Florentino, raccolte e illustrate dall' abbate. Florence 1745. Pet. in-4°, pp. LXXVI pour la vie de Vespuce et pp. 129 pour les lettres et la table. Arbre généalogique.

Cet ouvrage, traduit en allemand en 1748 et réimprimé à Florence en 1779, faisait connaître des pièces qui étaient à peu près inconnues et d'autres dont l'existence n'était pas soupçonnée. Ce sont : 1° La *Lettera*, pp. 1-63, d'après un exemplaire de l'édition originale ayant appartenu à Baccio-Valori, mais que Bandini eut le tort de ne pas reproduire textuellement; 2° la Lettre à Medicis du 18 juin 1500, p. 64-86, d'après une copie manuscrite de Vaglienti appartenant à la Bibliothèque Riccardiana, pièce apocryphe; 3° p. 87-99 : la relation du Voyage de da Gama en 1497, que Bandini donne pour inédite et d'une manière incomplète, bien qu'elle se trouve dans la collection RAMUSIO, vol. I, et qu'elle soit non de Vespuce, mais de Girolamo Sernigi; 4° pp. 100-121 une version italienne inexacte du *Mundus Novus* de Vespuce.

Ces textes étaient alors nouveaux pour le grand public et créèrent une impression favorable à Vespuce, que Bandini défendit avec habileté. Ils n'ont plus aujourd'hui aucune valeur, car les uns sont apocryphes et les autres ont été plus ou moins altérés dans la bonne intention de les faire concorder entre eux et de les rendre plus plausibles. Cette publication eut néanmoins pour résultat d'en provoquer d'autres qui profitèrent à la mémoire de Vespuce.

163. TIRABOSCHI (Girolamo), 1772-82. *Historia della letteratura italiana..*, Nombreuses éditions. Tome VI, partie I, chap. VI, § XIX à XXIII, édition de Florence 1805-1818, 9 vol. in-8°.

Tiraboschi, admirateur enthousiaste de Colomb, auquel il a fait une grande place dans son livre, fut un des plus ardents à protester contre l'éloge que Bandini faisait de Vespuce, qu'il accuse d'avoir profité de sa position de Pilote Major pour inscrire le nom d'Ame-

rica sur les cartes du Nouveau Monde qu'il était appelé à dresser. L'ouvrage remarquable de Tiraboschi, souvent réimprimé, fut une des causes de la fondation d'un prix destiné à élucider les questions que soulevait le nom d'Amérique, prix que plusieurs érudits devaient se disputer.

164. ROBERTSON (William) 1777. — *The History of America.* Nombreuses éditions. Liv. II et note 22 des premières éditions. Note 27 de l'édition française de 1828.

Sans faire une grande place à Vespuce, Robertson l'a très sévèrement traité et l'appelle un imposteur heureux. Il ne paraît pas avoir eu d'autres sources d'information que Herrera, dont il accepte toutes les assertions, et Bandini qu'il dit manquer de jugement et de sincérité.

165. LASTRI (Marco). *Elogio di Amerigo Vespucii*... Florence, F. Mouche, 1787, in-8°, 26 feuillets non paginés.

C'est en 1786 que le comte de Durfort, ambassadeur de France à Florence, fonda le prix mentionné ci-dessus, que l'Académie des Antiquités étrusques de Cortone fut chargée de décerner. Lastri y envoya le mémoire dont le titre précède, qui ne fut pas couronné. L'auteur le fit alors imprimer à ses frais en caractères antiques avec un simple titre de départ et le nom de l'imprimeur, en note, au dernier feuillet. Ce mémoire, très bien fait d'ailleurs, est tout à l'honneur de Vespuce ; il est devenu très rare.

166. CANOVAI (le Père Stanislas). *Elogio d'Amerigo Vespucci*, que ha riportato il premio della nobile Accademia etrusca di Cortona nel di 15 d'ottobre dell' anno 1788, con une dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore del P. Stanislao Canovai, delle Scuole Pie, pubblico professore di fisica-matematica. Florence, Pietro Allegrini, 1788, pet. in-4° pp. VIII-80.

Comme on le voit par le titre, c'est ce mémoire qui eut le prix fondé par le comte de Durbort. Canovai y soutient que Vespuce avait abordé à la terre ferme du Nouveau-Monde avant Colomb et que c'est à lui qu'appartient la première découverte du Brésil. Cette thèse, hardie et alors nouvelle, provoqua une vive polémique, qui se prolongea une huitaine d'années, pendant lesquelles Canovai répondit à ses adversaires, dont Bartolozzi et Napione furent les plus ardents, par des lettres et des brochures, aujourd'hui oubliées mais qui, à l'époque, attirèrent beaucoup l'attention. Canovai réimprima plusieurs fois son mémoire et chaque fois avec des

notes et des documents à l'appui de sa thèse, mais non sans commettre nombre d'erreurs qui lui furent reprochées à juste titre. On trouvera les titres des pièces de cette polémique dans la Bibliographie de Fumagalli.

167. BARTOLOZZI (Francesco), 1789. *Ricerche istorico-critiche* circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci con l'aggiunta di una relazione del medesimo fin ora inedita, compilate da. — Florence, 1789, pp. 183.

Le document inédit donné dans ce volume est la lettre attribuée à Vespuce relative à son troisième voyage et qui aurait été écrite en 1502, lettre dont l'authenticité est plus que douteuse (voyez ci-dessus, chap. IV, III). Bartolozzi n'est pas hostile à Vespuce, au contraire, mais n'admet pas qu'il ait précédé Colomb à la terre ferme et relève nombre d'erreurs commises par Canovai dans les faits qu'il avance ainsi que dans les documents qu'il cite.

168. CANOVAI, 1789. *Lettera I* allo stampatore sig. Pietro Allegrini a nome dell' autore dell' elogio premiato d'Amerigo Vespucci. S. l. n. date [1789], in-8°, 16 pages. — *Lettera II* allo stampatore Pietro Allegrini a nome dell' autore dell' elogio d'Amerigo Vespucci... s. l. n. d. [1789], in-8°, pp. 42.

Ces deux brochures signées P. S. C. sont des réponses de Canovai à des critiques dont son éloge de Vespuce avait été l'objet, principalement de la part de Bartolozzi.

169. BARTOLOZZI (Francesco), 1789. *Apologia delle ricerche istorico-critiche* circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci alle quali può servire d'aggiunta. Scritti da Francesco Bartolozzi in confutazione della lettera seconda allo stampatore data col nome del Padre Canovai. Florence, 1789, in-8°, pp. 40.

C'est, comme on le voit, une réplique à la réponse de Canovai, dans laquelle Bartolozzi n'eut pas de peine à prouver que les nombreuses erreurs qu'il avait reprochées à Canovai étaient justifiées, mais sans montrer que le premier voyage de Vespuce n'avait pu avoir lieu dans les conditions indiquées par son adversaire.

170. NAPIONE (Galeani), 1809. *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mundo* e dei più antichi storici che ne scrissero. Riagionamento che serve di supplemento alle due lettere sulla scoperta del Nuovo Mundo publicate nel libro

intitolato *Della patria di Cristoforo Colombo*, stampato in Firenze nell' anno MDCCCVIII, Florence, 1809, in-8°, pp. XII-115.

Dans l'une des deux lettres auxquelles ce titre fait allusion, Napione s'était occupé spécialement de Vespuce et n'avait pas trouvé qu'on fût autorisé à dire qu'il avait précédé Colomb dans la terre ferme. Ici il revient sur ce point et y insiste. Canovai lui répondit par quelques *Observazioni* qui forment une brochure de huit pages, et Napione répliqua par l'ouvrage suivant :

171. ESAME CRITICO DEL PRIMO VIAGGIO DI AMERIGO VESPUCCI al Nuovo Mundo. Florence, 1811, in-8°, pp. XXVIII-147.

Ici Napione traite à fond la question de la priorité de la découverte du Nouveau-Continent et maintient ses premières conclusions que cette priorité ne saurait être attribuée à Vespuce qui, d'ailleurs ne l'a pas revendiquée et qui est resté étranger à la publication de ses lettres. Napione, comme les panégyristes mêmes de Vespuce, s'appuie sur le texte latin des quatre navigations et ne paraît pas soupçonner que le texte italien de la *Lettera* est le seul auquel on puisse se fier. Ce travail fut d'abord publié dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Turin pour les années 1809 et 10. L'auteur y ajouta un supplément qui parut en 1820 dans la même collection.

172. CANOVAI. *Viaggi d'Amerigo Vespucci* con la vita, l'elogio et la dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore... opera postuma Florence, 1817, in-8°, pp. 392. — Deuxième édition, Florence, 1832, 2 vol. in-18.

Cet ouvrage contient les relations des quatre voyages de Vespuce ainsi composées : 1er voyage, texte de la *Lettera*; 2e voyage texte de la *Lettera* et celui de la lettre du 18 juillet 1500 ; 3e voyage, texte du *Novus Mundus*, emprunté à Ramusio, et texte de la *Lettera* d'après Ramusio ; 4e voyage, texte de la *Lettera* emprunté à Ramusio. Tous ces textes sont plus ou moins corrigés après comparaison avec des copies manuscrites et avec la version latine des quatre navigations imprimée à Saint-Dié, ce qui les rend parfaitement inutiles. A la suite de ces relations ainsi modifiées, viennent la vie du navigateur florentin, une reproduction de l'Éloge de 1788 et une Dissertation sur Vespuce divisée en onze questions, dont quelques-unes avaient déjà été publiées en appendice à l'Éloge couronné ; c'est la partie la plus importante du volume.

Bien qu'insuffisants et erronés sous divers rapports, les nom-

breux écrits de l'abbé Canovai profitèrent à la mémoire de Vespuce et contribuèrent à faire bien accueillir l'ouvrage de Lester, nº 182, qui s'inspire surtout des recherches et des idées de ce savant ecclésiastique.

V. — XIXᵉ SIÈCLE. CAMPAGNE DE SANTAREM CONTRE VESPUCE

Les auteurs de la première partie du XIXᵉ siècle furent en général défavorables à Vespuce, ainsi qu'on va le voir.

173. CAZAL (Le P. Ayres de). *Corografia Brazilica...* Rio de Janeiro, 1817, 2 vol. in-8º.

Dans cet ouvrage, très érudit et justement apprécié, le P. Cazal ne s'est occupé que du troisième et du quatrième voyage de Vespuce le long des côtes du Brésil, qu'il traite avec incrédulité (Vol. I, pp. 44-48).

174. IRVING (Washington). *A History of the life and voyages of Christopher Columbus.* — Londres, John Murray, 1828, 4 vol. in-8º, vol. III, p. 60 et vol. IV, note : *Amerigo Vespucci*, pp. 157 et sq.

Dans cet important ouvrage, Irving n'a fait qu'une petite place à Vespuce, mais il lui a consacré une note de 25 pages très étudiée, qui est malheureusement, mal documentée. L'éminent historien croit que Vespuce écrivit directement au duc René et qu'il prétendait avoir découvert Paria avant Colomb. Il regarde son premier voyage comme ayant été frauduleusement imaginé.

175. NAVARRETE : *Viages de Americo Vespucio.* Dans la *Coleccion de los viages y descubrimientos*, du même, vol. III, Madrid, 1829, petit in-4º, pp. 181-334.

Ce qui concerne Vespuce forme la *Seccion segunda* de l'ouvrage cité et comprend : 1º une introduction ; 2º la reproduction des *Quator navigationes* de l'édit. de Strasbourg 1509 ; 3º un appendice de quatorze documents et 4º un exposé, avec des remarques critiques sur Vespuce de ses relations de voyages. Cet exposé est très bien fait, mais très hostile au navigateur florentin. Navarrete cite et tire parti de tous les documents connus de son temps, moins le principal : la *Lettera* ; il semble même avoir ignoré le *Mundus Novus*. S'appuyant sur un travail inédit de Muñoz, il insiste sur le fait que cet érudit croyait avoir établi que, d'après les documents

officiels, Vespuce était en Espagne aux dates où il dit avoir fait ses voyages. On a montré depuis que cette assertion n'était pas justifiée.

176. SANTAREM (Vicomte de). *Carta del Excmo. Sr. vizconde de Santarem*, archivero mayor del reino de Portugal, sobre los viages que Vespucio suposo haber hecho por orden de la corte de Lisboa en los años 1501 y 1503. 15 de Julio 1826. — Dans les *Viages* de Navarrete, vol. III, p. 309-314.

Au moment où Navarrete réunissait les matériaux de sa belle collection de voyages sur les découvertes faites par les Espagnols au xve siècle, il s'adressa au vicomte de Santarem, qui s'occupait des mêmes questions, au point de vue portugais, pour lui demander des renseignements sur les deux voyages que Vespuce dit avoir faits pour le compte du Portugal. Santarem lui répondit par la lettre ci-dessus indiquée, dans laquelle il déclare qu'il a exploré avec soin toutes les archives de son pays et qu'il ne s'y trouve pas un seul document montrant que Vespuce avait été au service du Portugal.

177. RECHERCHES HISTORIQUES, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce et ses voyages, par le vicomte de Santarem, membre de la Société de Géographie de Paris et de la Société royale de Géographie de Londres. Paris, Arthus Bertrand, s. d. [1842], in-8°, pp. xvi-284. — Reproduit dans les *Opusculos e esparsos* de Sentarem, par J. de Freitas, Lisbonne, 1910, 2 vol. in-4°, vol. I, pp. 219-248; 413-433; vol. II, pp. 79-124.

Cet ouvrage est composé des pièces suivantes : 1° une version française de la lettre à Navarrete, lue à la Société de Géographie de Paris en octobre 1835; 2° de notes additionnelles lues à la Société de Géographie en septembre 1836 ; 3° de la continuation des notes additionnelles, lues à la Société de Géographie en février 1837 ; 4° d'une suite à ces diverses notes.

Dans ces différentes notes additionnelles, Santarem reprend sa thèse sur l'absence de preuves documentaires relatives aux voyages de Vespuce et cite nombre d'auteurs portugais et étrangers qui gardent le silence sur ces voyages. Comme Muñoz, comme Navarrete, il n'a pas connu le texte original de la *Lettera* et s'attache principalement à montrer que Vespuce n'a pu commander aucune expédition maritime, ce que l'auteur du *Novus Mundus* ne prétend pas avoir fait.

178. RESEARCHES RESPECTING AMERICUS VESPUCIUS and his Voyages, by the Viscount Santarem ex

prime minister of Portugal, member of the Institute of France, etc., etc. Translated by D[r] E. V. Childe. Boston, 1850, in-12, pp. 221.

C'est une traduction pure et simple de l'ouvrage précédent.

179. SANTAREM : *Vespuce Améric*. Article du *Dictionnaire de la conversation*. Tome LII, in-8°. Paris, 1839.

Santarem s'est acharné pendant quinze ans contre Vespuce. Il faisait faire des tirages à part considérables de ses communications sur ce sujet à la Société de Géographie et les distribuait largement. Son parti pris contre Vespuce avait fini par tourner à la monomanie et Fiske a pu dire de lui avec quelque raison que ses écrits étaient une curiosité littéraire de psychologie morbide. Santarem n'a pas assez vécu pour voir toutes les conséquences qu'il tirait des faits qu'il avait réunis détruites par la critique. Humboldt avait déjà commencé cette révision. Varnhagen devait l'achever.

VI. — INTERVENTION DE HUMBOLDT

Jusqu'à présent la question posée était restée à peu près dans les mêmes termes. Malgré les assertions positives mais passionnées de Las Casas et celles de son copiste Herrera, malgré les affirmations assez légères de Muñoz et de Navarrete, malgré celles si péremptoires mais si souvent erronées de Santarem, il s'agissait toujours de savoir si Vespuce s'était vanté d'avoir fait des voyages qu'il n'a pas accomplis, s'il existait réellement des documents qui prouvaient qu'il n'avait pu être en mer aux dates qu'il indique, et si, par ses intrigues et ses mensonges, il était parvenu à faire donner son nom au Nouveau Monde.

Tout ce que les documents publiés par Bandini, Bartolozzi et Baldelli, ainsi que les commentaires dont ils furent l'objet, avaient montré, c'est que l'honorabilité de Vespuce ne pouvait être mise en question, ce qui créait une présomption en faveur de la véracité de ses assertions ; mais, en fait, il n'y avait là qu'une présomption qui ne détruisait pas l'accusation portée par Muñoz et par Navarrete sur l'existence de pièces constatant un alibi contraire aux prétentions du navigateur florentin. La publication de l'ouvrage considérable mentionné ci-après obligea de voir les choses autrement.

180. HUMBOLDT (Alex. de). — *Examen critique* de l'Histoire de la Géographie du Nouveau Continent aux xv[e] et

XVIe siècle. Paris, Gide, 1836-39. 5 vol. in-8°. Cartes. Vol. IV et V, 1835-39, entièrement consacrés à Vespuce.

Ces deux volumes, dans lesquels le savant et judicieux critique qu'était Humboldt a étudié consciencieusement tous les documents relatifs à Vespuce que l'on connaissait de son temps, a eu pour résultat de laver le navigateur florentin du reproche de duplicité qu'on lui avait si souvent adressé.

Tout en rendant pleine justice à Vespuce, dont il reconnaissait la bonne foi, et en attribuant à des erreurs involontaires de rédaction ou de copistes les contradictions dans certaines dates assignées à ses voyages, Humboldt crut devoir rejeter le premier de ces voyages ; mais il faut noter qu'il ne le fit que parce qu'il crut que Vespuce prétendait être allé à Paria avant Colomb, ce qui n'est pas le cas, et parce qu'il ajoutait foi aux assertions de Muñoz, reprises par Navarrete, d'après lesquelles la présence de Vespuce en Espagne serait constatée à l'époque où il se disait en mer, assertions qui depuis ont été reconnues inexactes.

181. COSMOS. *Essai d'une description physique du Monde.* Traduction de H. Faye et de Ch. Galuski. Paris, 1486-1859, 4 vol. in-8°. 2e édition française, 1855-59. Vol. II, pp. 581 et sq.

Dans le corps de cet ouvrage, dont l'édition originale n'a précédé que d'une année celle donnée en français, Humboldt ne parle de Vespuce qu'en passant, mais il lui a consacré une très longue et érudite note où il résume, en les confirmant, ses premières observations sur le bien qu'il faut penser du Florentin.

182. LESTER (Edward) et FOSTER (Andrews). — *The Life* and voyages of Americus Vespucius with illustrations concerning the navigator and the discovery of the New Word. New Haven (Etats-Unis), 1853, in-8°, pp. XVIII-431, planches, portrait et arbre généalogique. Seconde édition, absolument identique à la première. New-York, New Amsterdam company, 1903, in-8°, pp. 368, portrait.

Cet ouvrage, dû principalement à Lester, fut préparé par lui pendant qu'il résidait en Italie, où il se lia avec un des descendants de Vespuce qui lui facilita sa tâche. Les matériaux dont il se compose sont empruntés à Bandini, à Bartolozzi et surtout à Canovai, dont le plan est suivi. On y trouve, traduits en anglais, les quatre voyages de la *Lettera*, mais d'après les textes fautifs de Bandini et

non à la suite les uns des autres, ainsi que la lettre du 18 juin 1500, celle de 1502, celle du *Mundus Novus* d'après le texte de Ramusio et la lettre du cap Vert de 1501.

C'est un travail estimable, écrit tout à l'honneur de Vespuce, mais où on ne trouve aucune idée ou suggestion nouvelle. Ce livre eut toutefois le mérite de préparer les esprits à ceux de Varnhagen, qui entreprit avec ardeur la réhabilitation de Vespuce.

VII. — CAMPAGNE DE VARNHAGEN POUR VESPUCE

Varnhagen plaça la discussion sur un terrain tout à fait nouveau. Le premier, il remarqua et fit remarquer qu'il y avait cette différence, entre les relations de Vespuce publiées de son vivant et celles mises à jour de notre temps, que les premières, dont l'authenticité est indiscutable, représentaient la Terre ferme, s'étendant du Nord au Sud à l'ouest des Antilles, comme un monde nouveau, tandis que les dernières, dont l'origine est inconnue, sinon suspecte, faisaient de cette terre l'extrémité orientale de l'Asie.

Frappé par ce fait et convaincu que le même homme ne pouvait avoir soutenu en même temps deux propositions aussi contradictoires que celle de l'identité des nouvelles terres avec l'Asie et celle de leur indépendance complète de cette ancienne partie du Vieux Monde, Varnhagen se rendit en Italie pour étudier par lui-même les manuscrits des pièces douteuses et acquit la conviction qu'elles étaient apocryphes ou qu'elles avaient subi de telles manipulations qu'on ne pouvait en tenir compte. Il s'attacha dès lors à montrer que le mérite de Vespuce ne consistait pas à avoir abordé à la Terre ferme avant Colomb ou avant tout autre, puisque de toute façon c'était Colomb qui en avait indiqué le chemin, mais à avoir reconnu le premier que cette terre ferme ne faisait pas partie de l'Ancien Monde. C'est sur ce terrain qu'il mena sa campagne pour Vespuce.

183. VARNHAGEN. *Historia general do Brazil.* — Madrid, 1854-57, 2 vol. in-4°.

C'est en préparant les matériaux de son *Histoire géographique du Nouveau Continent*, que Varnhagen conçut l'idée d'entreprendre des recherches critiques sur les navigations de Vespuce et c'est dans son *Histoire générale du Brésil* qu'il fit connaître ses premières investigations, qui se rapportaient principalement au second voyage du navigateur florentin. Il y soutient contre Humboldt, que ce voyage était celui accompli avec Hojeda et non avec Pinzon, question secondaire, mais qui inaugura une vive polémique avec d'Avezac.

184. D'AVEZAC. — *Considérations géographiques* sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle histoire générale du Brésil par M. de Varnhagen. Rapport à la Société de Géographie de Paris. — Paris, Martinet, 1857, in-8°, pp. 271, carte.

La Société de Géographie ayant chargé d'Avezac de lui faire un rapport sur l'*Histoire du Brésil* de Varnhagen, il l'étudia longuement et souleva nombre d'objections relatives surtout à la période des découvertes. En ce qui concerne Vespuce il nie formellement que son deuxième voyage pût être identifié à celui de Hojeda, ainsi que le soutenait Varnhagen, et dit que c'est le même que celui de Lepe. Sa critique sur ce point est assez confuse et peu concluante.

185. VARNHAGEN. — *Vespuce et son premier voyage*, ou notice d'une découverte et exploration primitive du golfe du Mexique et des côtes des États-Unis. Extrait du Bulletin de la Société de Géographie de Paris, janvier et février 1858. Paris, Martinet, 1858, in-8°, pp. 31.

Ce premier voyage de Vespuce étant celui qui est le plus souvent mis en doute, l'auteur discute les raisons que l'on donne pour cela et avance un certain nombre de preuves montrant que ce voyage eut lieu dans les conditions indiquées par Vespuce, sous le commandement de Vincent Yanez Pinzon et de Juan Diaz de Solis.

186. VARNHAGEN. — *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil....*, ou analyse critique du rapport de M. d'Avezac sur la récente Histoire du Brésil. Paris, Martinet, 1858. (Extrait du Bulletin de la Société de Géographie de mars et avril 1858).

Ce petit travail, lu à la Société de Géographie peu après celui qui précède, est une réponse aux considérations géographiques de d'Avezac. Réponse qui est péremptoire sur plusieurs points. M. Varnhagen soutient qu'il n'y a pas de raisons décisives pour dire que le cap appelé par Pinzon cap *Consolacion* était celui désigné depuis sous le nom de Saint-Augustin et maintient que ce navigateur n'aborda au Brésil que sept mois après Vespuce et Hojeda.

187. D'AVEZAC. — *Les voyages d'Americ Vespuce* au compte de l'Espagne et les mesures itinéraires employées par les marins espagnols et portugais des xve et xvie siècles, pour faire suite aux *Considérations géographiques* sur l'his-

toire du Brésil. Revue critique de deux opuscules intitulés : I. *Vespuce et son premier voyage.* II. *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil.* Communication à la Société de Géographie de Paris dans sa séance du 16 juillet 1858 par M. d'Avezac, président etc. Paris. Martinet, 1888, in-8°, pp. 187.

Ainsi que le porte ce long titre, cet ouvrage est une réplique de d'Avezac aux précédentes publications (nos 185 et 186) de Varnhagen, dont aucun des arguments n'est admis. En ce qui concerne le premier voyage, d'Avezac soutient qu'il n'a pu avoir lieu dans les conditions indiquées par Vespuce, qu'il s'agit du voyage de Hojeda en 1499 et qu'au lieu de *Lariab* il faut lire *Paria.* Pour le second voyage même scepticisme : on ne peut identifier ce voyage qu'avec celui de Lepe.

Il est difficile de suivre l'argumentation de l'auteur, qui est très érudite mais prolixe et confuse. Il faut toutefois noter ce point important qu'il ne connaît pas le texte original de la *Lettera* et que ses raisonnements sont basés, soit sur le texte latin de Saint-Dié qui est une traduction d'une traduction, soit sur les textes que Bandini, Canovai et Napione ont corrigés d'après des manuscrits dont l'authenticité n'est pas établie.

188. VARNHAGEN. — *Amerigo Vespucci*, son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations, avec une carte indiquant les routes. Lima, 1865, in-fol., pp. 130.

C'est l'ouvrage le plus important de ce vaillant champion de Vespuce. Convaincu que la question de l'authenticité des voyages du navigateur florentin ne pourrait être définitivement tranchée tant que le caractère apocryphe des trois lettres de 1500, de 1501 et de 1502, publiées de nos jours seulement, ne serait pas reconnu, il voulut mettre tous les savants en mesure de juger par eux-mêmes de la valeur de ces pièces ainsi que de celles dont l'authenticité est certaine, et les reproduisit toutes avec une scrupuleuse exactitude, notant en marge ou en notes les variantes des textes. Ce travail, précédé d'une introduction et suivi d'une analyse critique et documentée de la vie de Vespuce, ouvrit les yeux à la plupart de ceux qui s'étaient prononcés contre les assertions du navigateur florentin, sans connaître tous les textes, et il fallut bien reconnaître que la question se posait désormais dans des termes différents. Depuis lors elle n'a cessé d'avancer dans un sens favorable à Vespuce.

189. VARNHAGEN. — *Le premier voyage de Amerigo*

Vespucci définitivement expliqué dans ses détails. Vienne, Carl Gerold, 1869, in-fol., pp. 50.

L'auteur reprend ici, en le développant et en le corrigeant, tout ce qu'il avait écrit précédemment sur le premier voyage de Vespuce et note particulièrement qu'il faut annuler les pages 92 à 102 de son précédent travail. Les conclusions sont les mêmes, mais appuyées sur de nouvelles considérations.

190. VARNHAGEN. — *Nouvelles recherches* sur les derniers voyages du navigateur florentin et le reste des documents, et éclaircissements sur lui, avec les textes dans les mêmes langues qu'ils ont été écrits. S. l. n. date, mais Vienne, 1869, in-fol., pp. 57. Carte.

Ce troisième mémoire, écrit en portugais, moins le titre et la table, forme un ensemble de nouvelles notes et considérations sur les questions relatives à Vespuce déjà traitées par l'auteur, qui a ajouté à quelques exemplaires une *Post-face*, en français, résumant ses précédents mémoires. La carte est un fac-similé de la *Terre Nove* du Ptolémée de 1513.

191. VARNHAGEN. — *Ainda Amerigo Vespucci*. Novos estudos e achegas especialmente en favor da interpretaçao dada a sua 1ª Viagem em 1497-18, as costas de Yucatan e Golfo Mexicano, por F. A. de Varnhagen, barão de Porto Seguro. Vienne, Carlos Gerold, 1874, in-fol., pp. ? Carte.

En portugais. Ce sont d'autres considérations sur le premier voyage de Vespuce appuyées principalement sur le texte de Beneventano du Ptolémée de 1508. La carte est celle de Ruysch, mais non en fac-similé.

C'est aux publications judicieuses de Varnhagen, répétées sous différentes formes pendant plus d'un quart de siècle, qu'il faut attribuer la réaction en faveur de Vespuce que l'on constate dans la plupart des écrits modernes ayant la découverte du Nouveau-Monde pour objet. Après Bandini, Canovai et Bartolozzi, dont la défense de Vespuce s'est maintenue dans les généralités peu concluantes, Humboldt avait montré que ce navigateur n'avait été pour rien dans l'attribution de son nom au Nouveau-Monde. Il aurait été certainement plus loin s'il avait connu le texte italien de la *Lettera*, dont l'authenticité n'est pas douteuse, et peut-être que d'Avezac aurait fait de même s'il n'avait ignoré également ce texte. Varnhagen a mis la discussion sur son véritable terrain, en montrant que ce sont les récits faussement attribués à Vespuce qui lui ont fait tort. Tout le malentendu vient en effet de ce que les

textes apocryphes ou inexacts représentent Vespuce comme ayant précédé Colomb à Paria et font de lui un partisan des théories chimériques du grand Génois sur la proximité de l'Asie, alors qu'il ne pense jamais comme lui sur ce point.

VIII. — RÉACTION CONTRE VESPUCE

Les idées de Varnhagen ne firent cependant que très lentement leur chemin. De 1874, date de la dernière publication du savant Portugais, à 1891, on ne voit guère, parmi les géographes ayant quelque autorité en cette matière, que Cortambert qui les ait franchement adoptées. Tandis que Luigi Hugues les soumettait à une critique sévère et rejetait le plus important des voyages de Vespuce, au congrès des Américanistes de Bruxelles en 1879 et à celui de Paris en 1890, on présentait son premier voyage comme apocryphe, et, dans la grande et belle Histoire de l'Amérique, publiée sous la direction de Winsor, on prenait également position contre le Florentin. Les écrits suivants se rapportent à cette phase de la controverse vespucienne.

192. FORCE (M. F.). — *Some observations* on the letters of Amerigo Vespucci ..... read before the « Congrès international des Américanistes » at Brussels, september 1879. Cincinnati, Clarke and C° 1885, in-8°, pp. 24. En anglais et en français dans le compte rendu du congrès de 1879, Bruxelles [1880], 2 vol. in-8°, vol. I, pp. 277 et sq.

L'auteur de ce mémoire n'est pas hostile à Vespuce, au contraire, mais il y a selon lui, tant de choses absurdes et inadmissibles dans les lettres qui lui sont attribuées qu'il faut les regarder toutes comme ayant été fabriquées à son insu. Ce sont les érudits de Saint-Dié qui ont écrit la lettre au duc René et c'est l'architecte Giocondo qui a imaginé celle à Médicis! Il ne semble pas que cette singulière thèse ait fait quelque impression sur les membres du congrès.

193. VERNE (Jules). — *Améric Vespuce* dans *Découverte de la Terre*. Paris, 1879, in-8°, pp. 221-230.

Vespuce n'a fait que trois voyages. Son prétendu premier voyage est celui de Hojeda en 1499.

194. HUGUES (Luigi). *Il terzo Viaggio* di Amerigo Vespucci. Florence, 1878, in-8°, pp. 41.

C'est une analyse judicieuse du troisième voyage de Vespuce.

Hugues admet que dans ce voyage le navigateur florentin atteignit la côte du Brésil vers le 5° de latitude, descendit jusqu'au 31°,52', puis obliqua au Sud-Est jusqu'au 47°,30' de latitude australe, au lieu de 50° comme le dit la relation, et s'avança même jusqu'à la Georgie australe, vers le 54°,30''. En ce qui concerne l'itinéraire suivi dans ce voyage, Hugues est d'accord avec tous ceux qui ont étudié sérieusement le *Mundus Novus*.

195. GAY (Sydney Howard). — *Amerigo Vespucci*, dans *Narrative and critical History of America*, publiée sous la direction de Justin Winsor. Boston, 1884, vol. II, p. 129-152. Illus.

Ce mémoire, inséré dans un ouvrage de grande valeur, n'a pas répondu à ce qu'on attendait de son auteur. Sans émettre aucune vue nouvelle sur les points controversés, sa conclusion est que les relations attribuées à Vespuce ont été délibérément écrites dans un but frauduleux. Que Vespuce lui-même ou d'autres les aient écrites ou corrigées, on ne peut disculper ce navigateur d'avoir dit et redit qu'il avait fait quatre voyages au Nouveau Monde, ce qui n'est pas vrai.

196. HUGUES (Luigi). — *Sopra un quinto Viaggio di Amerigo Vespucci*. Communicazione fatta... al congresso geografico internazionale di Venezia. 16 Settembre 1881. Turin, Loescher, 1881, in-12, p. 21.

Traite de la lettre de Vianella sur laquelle on se fonde pour attribuer un cinquième voyage à Vespuce. Varnhagen avait placé ce Voyage en 1505 et 1506 et D'Avezac en 1507. Hugues rejette ces deux opinions. Pour lui, le voyage dont parle Vianella est celui que fit La Cosa de 1504 à 1506. Vespuce n'en faisait pas partie et c'est par erreur que Vianella dit qu'il était l'un des membres de cette expédition. Plus tard Hugues adopta une autre opinion en identifiant ce voyage de Vespuce avec celui de La Cosa, fait en 1507-1508 avec Martin de Los Reyes et Correa.

197. HUGUES. — *Algune considerazioni* sul primo Viaggio di Amerigo Vespucci. Rome, 1885, in-8°, p. 31. (Extrait du *Bolletino della Società Geografica Italiana*, d'avril et mai 1885.)

Le Premier Voyage de Vespuce est celui qu'il appelle son second qui eut lieu avec Hojeda en 1499. Le point d'atterrissage est la Guyane. L'île Ity est Haity et le plus beau port du monde est celui de Cienega. Le second voyage serait celui de Pinzon, nov. 1499, ou plus probablement celui de Diego de Lepe, 1499 et 1500.

198. HUGUES. — *Il quarto viaggio di Americo Vespucci.* Memoria del socio Prof. L. Hugues. (Extrait du Bulletin de la Société de Géographie italienne de 1886, pp. 532 à 554).

Voyage dont on attendait beaucoup et qui n'eut que de médiocres résultats. Gonzalo Coello en était le chef. On y reconnut la côte brésilienne depuis la Baie de tous les saints jusqu'au 18e degré de latitude sud et on découvrit l'île de Fernando de Norronha.

199. HUGUES. — *Sopra due lettere di Americo Vespucci.* Considerazioni geografiche e storiche. — Bulletin de la Société de Géographie italienne. Octobre et novembre 1891.

Les deux lettres attribuées à Vespuce que Hugues étudie ici sont celle du 18 juillet 1500 et celle du 4 juin 1501, dont l'authenticité n'est pas admise par la majorité des critiques. (Voyez ci-dessus, chap. IV, 1 et 2). Hugues croit qu'elles viennent de Vespuce.

200. HUGUES. — *Americo Vespucci,* notizie sommarie. Dans la *Raccolta colombiana.* Partie V. vol. II. Rome, 1894, in-fol., pp. 111-150.

Hugues résume les opinions qu'il a précédemment exprimées sur Vespuce : son premier voyage est celui de Hojeda en 1499 Les trois lettres du 18 juillet 1500, du 4 juin 1501 et de Lisbonne 1502 ne semblent pas apocryphes ; cependant, d'accord avec Berchet, on ne les insérera pas dans la *Raccolta.* Quant à Vespuce même, on ne peut l'exonérer de tout reproche. Il s'adresse des louanges exagérées et il prodigue les critiques à ses compagnons de voyage : il pêche par orgueil. Cependant dans la vie privée, il est juste, généreux et honnête.

201. MARKHAM (Sir Cléments R.). *The letters of Amerigo Vespucci* and other documents illustrative of his carreer ; translated with notes and illustrations. Londres Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. XLIV-121.

Malgré les profondes et judicieuses recherches de Humboldt, malgré les travaux si richement documentés de Varnhagen, malgré l'opinion si fortement motivée de plusieurs américanistes distingués et l'éloquente démonstration de Fiske, qui ont si clairement fait voir que les accusations portées contre Vespuce n'avaient aucun fondement, l'idée que cet honnête homme, objet de tant de témoignages de haute considération de la part des grands personnages du temps était un fourbe, subsistait encore dans quelques esprits, et l'on vit non sans surprise un érudit de premier ordre

prêter à cette mauvaise cause le grand appui de son talent et de sa juste renommée.

On trouve, en effet, dans le livre de sir Cléments Markham tout ce qui peut nuire à Vespuce et rien ou presque rien qui soit à son avantage. L'introduction, très habilement faite mais peu exacte, résume la vie et les voyages de notre navigateur qu'on nous présente comme un ignorant, jaloux et haineux, qui s'attribuait le mérite des autres, qui ne fit jamais le voyage qu'il appelle son premier, qui n'occupa aucune situation au service du Portugal, et qui n'était ni cosmographe ni navigateur, mais simplement un fournisseur de viande — *beef contractor* — pour les navires espagnols.

Les lettres de Vespuce données par M. Markham sont des traductions anglaises de celle au duc René, imprimée à Saint-Dié, et de celle à Médicis relatant le troisième voyage. Les lettres du 18 juillet 1500, du cap Vert de 1501 et de Lisbonne de 1502 sont rejetées avec raison comme apocryphes. On trouve aussi dans ce volume la déposition de Hojeda relative à son premier voyage, les chapitres de Las Casas sur cet aventurier et sur Vespuce, ainsi que plusieurs autres pièces utiles à consulter. On y garde le silence sur le mérite que la critique moderne reconnaît à Vespuce d'avoir constaté le premier que les terres nouvelles vues à l'ouest des Antilles formaient un continent distinct de l'Asie.

On verra plus loin que Harrisse a fait une critique sévère de ce mauvais livre.

Deux ans auparavant, M. Markham avait donné à la Société de géographie de Londres, n° de septembre 1892, un mémoire dont le titre indique l'esprit : *Amerigo Vespucii and his alleged first voyage.*

202. COOTE (C. H.). — *The voyage from Lisbon to Indicia*, 1505-6. Being an account and journal by Albericus Vespucius translated from the contemporary flemish, and edited with prologue and notes by C. H. Coote, department of printed books (geographical section) British Museum. Londres, B. F. Stevens, 1894, in-8°, pp. XXVII-55.

La relation traduite et commentée par Coote, comme étant de Vespuce, est celle que Balthazar Sprenger écrivit sur la fameuse expédition portugaise aux Indes de 1505 et 1506 commandée par Francesco d'Almeida, relation qui circula d'abord en latin et qui fut ensuite traduite en flamand et imprimée à Anvers en 1508.

Vespuce n'y est pas nommé et il était facile de voir qu'il n'avait pu prendre part à cette célèbre expédition, puisque des documents authentiques et bien connus constatent sa présence en Espagne

tout le temps qu'elle dura. L'erreur de M. Coote à cet égard est incompréhensible et Harrisse la lui a fait cruellement sentir.

203. HARRISSE (Henry). *Americus Vespucius.* A critical and documentary review of two recent english books concerning that navigator. Londres, B. F. Stevens, 1895, in-8°, pp. 78. Tiré à 250 exemplaires.

Les deux ouvrages examinés dans cette piquante brochure sont celui de Markham, n° 201, et celui de Coote, mentionné ci-dessus, n° 202, qui ne se rapporte à Vespuce que par le titre. Sous une forme un peu plus modérée que d'habitude Harrisse a relevé les erreurs du premier ouvrage. Pour l'auteur du second, il s'est montré impitoyable.

IX. — LA RÉHABILITATION DE VESPUCE

La célébration en 1892, du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, qui détermina de nombreuses publications sur ce grand événement, fut favorable à Vespuce. On peut même caractériser la période qui s'ouvrit à cette date comme celle de la réhabilitation du navigateur florentin.

Varnhagen, comme on l'a vu, avait préparé la voie et il ne restait plus qu'à la suivre. Déjà, en 1885, Cortambert avait pris les devants et Harrisse, sans s'engager à fond dans la controverse, s'était prononcé de manière à montrer qu'il partageait les vues des défenseurs de Vespuce. Fiske, Thacher et Uzielli devaient achever la démonstration qu'une saine et impartiale critique ne pouvait opposer aucune objection sérieuse aux assertions du navigateur florentin.

204. CORTAMBERT (Richard). *Améric Vespuce*, dans *Nouvelle Histoire des Voyages*, vol. I, Paris, Marpon et Flammarion, 1885, grd. in-8°, pp. 51-62.

Ce travail est court, mais important par l'ouvrage dont il fait partie et par la compétence de son auteur, qui embrasse complètement les idées de Varnhagen.

205. HARRISSE (Henry). *The Discovery of North America...*, Paris, Welter, 1892, in-4°, pp. VII-802. Pour Vespuce voir la deuxième partie, livre II, chapitres XI, X et XI, pp. 325-352, et les *Biographical notes*, à la fin, pp. 740-744, 8 colonnes.

Harrisse s'était proposé de consacrer un important ouvrage à Vespuce ; les circonstances et surtout le projet d'Uzielli, qui avait conçu le même dessein, le détournèrent de cette idée. Mais il a fait une grande place à notre Florentin dans sa *Bibliotheca Americana vetustissima*, où la notice sur la première édition du *Mundus Novus*, n° 22, forme une biographie très substantielle de Vespuce, ainsi que dans son monumental ouvrage anglais sur la découverte de l'Amérique du Nord, aux chapitres indiqués ci-dessus. En ce qui concerne le premier voyage de Vespuce, contesté ou nié par tant d'autres, l'éminent Américaniste déclare nettement qu'il a un caractère d'évidence *prima facie* qu'aucun critique consciencieux ne peut méconnaître, et il montre que la nomenclature d'une grande partie du littoral oriental americain, dans la carte de Cantino, ne peut venir que de Vespuce. Dans sa *Terre Neuve*, Harrisse ne parle qu'incidemment de Vespuce, mais il lui reconnaît, là encore, le mérite d'avoir vu que les régions à l'ouest des Antilles formaient un monde nouveau. Voyez le premier chapitre de cet ouvrage.

206. FISKE (John), 1892. — *Mundus Novus*, forme le chapitre VII, pages 1 à 212 du vol. I de *The Descovery of America*. Boston, 1892, 2 vol. in-8°.

Ce chapitre, qui forme presque la matière d'un volume entier, est la partie la plus remarquable d'un livre qui nous donne, dans un cadre peu étendu, la meilleure histoire de la découverte de l'Amérique qui ait été écrite. Fiske expose la question Vespuce sous toutes ses faces et montre qu'elle ne peut se résoudre qu'en faveur du navigateur Florentin, qui a bien fait, conclut-il, les quatre voyages qu'il relate dans ses lettres, qui n'a jamais prétendu avoir devancé Colomb à Paria et qui est resté étranger à l'attribution de son nom au Nouveau Monde. La critique avait déjà établi tous ces faits, mais on ne les avait pas encore présentés avec une telle abondance de preuves et une argumentation si vigoureuse. Après la publication de ce beau livre, personne ne songea plus, en Amérique, à contester la réalité et la valeur des découvertes de Vespuce.

207. UZIELLI (Gustavo). — *Le lettere di Amerigo Vespucci* e Documenti geografici del secolo delle scoperte, secondo il codice Riccardiano 1910 di Piero Vaglienti, scrittore sincrono, con le variante dei testi manoscrittr e stampa per cura di Gustavo Uzielli. Florence, Loescher et Seeber, 1893, 2 vol. in-folio.

Ouvrage resté malheureusement en projet.

L'influence du livre de Fiske se fit sentir en Italie presque autant qu'en Amérique. Pendant qu'à New-York la société de Numis-

matique se préparait à faire frapper une médaille en l'honneur de Vespuce, un enthousiaste et savant toscan, le professeur Uzielli, voulut aussi contribuer à la réhabilitation du navigateur florentin en publiant une édition monumentale de tous ses écrits, avec l'addition de nombreux documents relatifs à la vie et aux découvertes du personnage. Malheureusement cette savante publication, conçue sur une trop grande échelle, était dispendieuse, et malgré le concours que le duc de Loubat, Harrisse et l'auteur de ces lignes donnèrent à Uzielli, il fallut y renoncer après l'impression des premières feuilles.

Cet avortement d'une grande et belle œuvre est à jamais regrettable, car il est probable qu'elle ne sera jamais reprise. Uzielli qui avait réuni de vastes matériaux pour cet ouvrage, en utilisa une partie dans les écrits qui seront mentionnés ci-après.

208. UZIELLI. — *Le Toscanelli* : notes et documents concernant les rapports entre l'Amérique et l'Italie. Florence, Loescher et Seeber, janvier 1893, n° 1, grand in-8°, pp. 40 à 2 colonnes.

Cette publication ne fut pas plus heureuse que la précédente. Elle n'eut qu'un numéro unique rempli d'intéressants documents, dont plusieurs, relatifs à Vespuce, étaient alors entièrement nouveaux.

209. THACHER (John Boyd). — *The Continent of America*, its discovery and baptism, an essay on the nomenclature of the old continent. A critical and bibliographical inquiry into the naming of America and into the growth of the cosmography of the new world, together with an attempt to establish the landfall of Colombus on Watling island and the subsequent discoveries and exploration on the main land by Americus Vespucius. New York, W. Evarts Benjamin, 1896, in-fol., pp. XVII-270. Plusieurs illustrations et 17 fac-similés de cartes anciennes.

Cet ouvrage fut inspiré par celui de Fiske. Ce dernier n'avait pu s'étendre comme il l'aurait voulu et la documentation faisait défaut à son livre, surtout en ce qui concerne l'attribution du prénom de Vespuce au Nouveau Monde. Le *Continent of America* comble cette lacune. Le millionnaire, auteur de ce volume, manquait de savoir et d'esprit critique, mais il avait le goût des belles choses et surtout ce qui manquait à Uzielli, l'argent, et il put donner à ceux qui s'intéressent aux études vespuciennes un volume contenant une riche documentation. Le récit du premier voyage de Vespuce est reproduit en latin, en italien et en anglais. Une grande partie de l'ouvrage est consacrée au baptême de l'Amérique à Saint-

Dié et à la *Cosmographiæ Introductio*, dont les diverses éditions sont représentées par des fac-similés. La cartographie du temps tient aussi une place importante dans ce volume où le grand rôle qu'a joué Vespuce dans la découverte du Nouveau Monde est justement apprécié.

210. BANDINI et UZIELLI. — *Vita di Amerigo Vespucci* scritta da Angelo Maria Bandini con le postille inedite dell' autore, illustrata e commentata da Gustavo Uzielli. — Bibliografia delle opere concernanti Paolo Toscanelli ed Amerigo Vespucci per Giuseppe Fumagalli. Firenze, auspice il Comune, aprile 1898, in-fol., pp. XIV-131.

Cet ouvrage, publié par la municipalité de Florence à l'occasion d'un centenaire de Toscanelli et de Vespuce, se compose de deux parties dont la première et la plus importante est la reproduction de la vie de Vespuce de Bandini avec les notes manuscrites qu'il y avait ajoutées et celles, en nombre considérable, que Uzielli y a mises, ce qui en forme un livre nouveau. Les deux bibliographies de Toscanelli et celle de Vespuce dues à G. Fumagalli, auteur de celle de Colomb dans la *Raccolta Colombiana*, sont très bien faites. La première comprend 57 numéros, la seconde 280.

211. UZIELLI. — *Amerigo Vespucci* davanti la critica storica, Florence, M. Ricci, 1899, in-8°, pp. 31.

C'est un mémoire présenté au troisième congrès de géographie italienne, qui est consacré à l'exposé des controverses auxquelles Vespuce a donné lieu et surtout à l'énumération et à la description des manuscrits que nous possédons des relations de Vespuce. Uzielli admet que Vespuce fit le voyage, 1497-98, mais regarde comme authentiques les trois lettres que la plupart des critiques tiennent aujourd'hui pour apocryphes.

212. UZIELLI, *In Justice to Vespucci.* Lettre au *New York Times,* 21 octobre 1900. 3 colonnes.

Cette lettre à un des grands journaux de New-York est motivée par le désir de réagir contre l'opinion prédominante chez quelques Américains, que Vespuce avait usurpé un honneur qui appartenait à Colomb. Elle est très bien faite et rappelle en termes heureux les titres du navigateur florentin.

213. HARRISSE (Henry). — *Per Amerigo Vespucci.* Florence, M. Ricci, 1900, in-8°, pp. 8.

C'est une lettre adressée à Uzielli à propos de la publication annoncée des écrits de Vespuce. Harrisse remarque que Vespuce

n'a rien à craindre des futures révélations de l'histoire et profite de cette occasion pour soumettre à une sévère critique le livre de Markham, dont il démontre les nombreuses erreurs de fait et de raisonnement. Le parti-pris de dénigrer Vespuce dont témoigne cet ouvrage avait exaspéré Harrisse, qui dans ses conversations particulières s'exprimait à cet égard avec une extrême vivacité.

214. BOURNE (Edward Gaylord). — *The Naming of America* dans *The American Historical Review*. Washington, 1904, n° d'octobre.

Dans l'accord presque unanime que les auteurs modernes ont montré depuis la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, en parlant du mérite et de la bonne foi de Vespuce, on ne relève guère qu'une note discordante. Elle vient cependant d'un critique ordinairement judicieux et bien renseigné. Dans l'article ci-dessus mentionné, M. Bourne s'est plu à rééditer toutes les critiques formulées contre le navigateur florentin par ceux qui n'avaient pas pris la peine de s'éclairer à la lumière des sources originales : la grande réputation qu'on lui a faite vient de son talent d'écrivain, de l'art avec lequel il a su se faire valoir et de la singulière méprise que tout le monde a commise de prendre son expression de Monde Nouveau au propre, alors qu'il ne l'a employée qu'au figuré ! Il est difficile d'être plus malheureux dans le choix des critiques que peuvent soulever les récits de Vespuce. Il ne savait écrire ni en latin, ni en espagnol, ni même dans sa propre langue. Les lettres que nous avons de lui en italien sont de véritables charabias. Il ne prit aucune part à la publication de ses relations, qui n'étaient pas destinées à la publicité, et il est de toute évidence que par son Monde Nouveau il entendait un monde autre que celui que nous connaissons, autre que l'Asie. Mais les assertions souvent répétées finissent par prendre une autorité qui en impose aux meilleurs juges.

215. OBER (Frederick A.). — *Amerigo Vespucci. Heroes of American History*. New York. Harper, 1907, in-18, pp. 258. Illustration.

Livre médiocre et qui ne montre pas chez son auteur une connaissance suffisante de son sujet, mais qui a le mérite de présenter au grand public, sous une forme agréable, un exposé des découvertes de Vespuce conforme aux derniers résultats de la critique.

X. — CARTES DES VOYAGES DE VESPUCE

216. AMAT DI S. FILIPPO. — *Itinerari* dei principali Viaggiatori Italiani... Dans Studi Biografici e Bibliografici... Rome, 1882, vol. I.

Indique la route suivie par Vespuce dans ces cinq voyages.

217. VARNHAGEN. — *Carte de l'Océan Atlantique* avec l'indication approximative des voyages d'Amerigo Vespucci. Prague. S. d. 1843?

Les itinéraires sont tracés d'après les vues de l'auteur. Ce sont, d'ailleurs, celles qui sont généralement adoptées aujourd'hui.

Fiske a inséré dans la partie de sa *Discovery of America* deux petites cartes indiquant, l'une la route de Vespuce à son premier voyage, vol. I, p. 54, l'autre celle suivie à ses trois autres voyages.

XI. — BIOGRAPHIES ET BIBLIOGRAPHIE DE VESPUCE

Parmi les vies ou biographies de Vespuce que nous possédons, les seules qui aient quelque importance sont celles déjà citées de Bandini, n°s 162 et 210, de Canovai, n° 172, de Lester, n° 182, de Fiske, n° 206, et de Ober, n° 215. Le meilleur de ces résumés sur l'œuvre du navigateur florentin est sans contredit celui de Fiske. Il faut mentionner à part, cependant, la notice judicieuse que Harrisse lui a consacrée dans les substantielles *Biographical notes* de sa *Discovery of North America*. Mentionnons aussi pour mémoire les courtes notices insérées dans les ouvrages suivants :

218. MORERI, Grand dictionnaire. Vol. X, 1759.
LACORDAIRE, Encyclopédie nouvelle. Vol. I, 1841.
MICHAUD, Biographie universelle. Vol. I, 1845.
NAVARRETE, Opusculos, Madrid, 1848. Vol. I.
— Biblioteca Maritima. Madrid. 1851. Vol. I.
FERD. DENIS, Biographie générale. Paris, vol. 46, 1866.
P. CHAIX, Le Globe, Genève, 1867.
FIGUIER, Améric Vespuce dans : Vies des savants illustres. Paris, 1867, in-12.
AMAT DI S. FILIPPO, Studi biografici e bibliografici sulla storia della Geografia in Italia. Rome. 1882. Vol. I.

Il n'y a qu'une Bibliographie de Vespuce, c'est la suivante.

219. FUMAGALLI (Giuseppe). *Bibliografia di Amerigo Vespucci*, à la suite de la Vita di Amerigo Vespucci de Bandini, édition Uzielli. Florence, 1898, in-fol.

Bibliographie très complète comprenant 280 numéros. Fumagalli a aussi traité de la Bibliographie de Vespuce dans celle qu'il a consacrée à Colomb pour la grande *Raccolta Colombiana*.

III. — ÉCRITS SUR L'ORIGINE DU NOM D'AMÉRIQUE.

Il y a toute une littérature sur l'origine du nom d'Amérique. Pour ceux qui savent, ce nom vient de Vespuce; pour d'autres, en petit nombre, il aurait une origine américaine.

1. — ORIGINE VESPUCIENNE DU NOM.

Au chapitre III de la première partie de cette Bibliographie (*Les quatre navigations*), on trouvera tous les renseignements que nous possédons sur la *Cosmographiæ Introductio*, où Waldseemuller, dit Ilacomilus, et ses collègues du Gymnase Vosgien suggèrent de donner au Nouveau Monde le prénom d'Améric Vespuce. Au cours de notre texte, nous avons aussi indiqué, avec les observations critiques nécessaires, les divers écrits qui se rapportent au sujet. On ne fait donc ici que donner, par ordre de date, une liste plus complète de ces derniers écrits.

220. WIESENER (L.). — *Améric Vespuce* et Christophe Colomb. La véritable origine du nom d'Amérique. Paris, 1866, in-8°, 27 pages. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, juillet-décembre 1866).

221. LEPAGE (Henri). — *Le duc René II et Améric Vespuce*. Nancy, 1875, in-8°, 14 pages. (Extrait du *Journal de la Société d'Archéologie de Lorraine*).

222. WINSOR (Justin). — *Critical and Bibliographical notes* on Vespucius and the naming of America. Dans *Narrative and critical history of America*, du même. Vol. II, Boston, 1884, grd. in-8°, pp. 153-179.

223. MEAUME (Ed.). *Recherches critiques* et bibliogra-

phiques sur Améric Vespuce et ses voyages. Nancy, 1888, in-8°, 51 pages.

224. HUGUES (Luigi). — *Sul nome America*. Trois mémoires publiés dans le *Bollettino della Società Geografia Italiana* de juillet 1886, de mai 1888 et de juin même année.

225. HURLBUT (Geo. C.). — *The Origin of the name of America* (*Bulletin of the American Geographical Society*, New-York, june 1888, in-8°, pp. 183-196 et 235-238).

226. GAFFAREL (Paul). — *De l'origine du mot Amérique*, s. l. n. d. [Dijon 1890], in-8°, 32 pages.

227. GALLOIS (L.). — *L'école Alsacienne-Lorraine*, formant le ch. IV de la thèse de l'auteur sur les géographes allemands de la Renaissance. Paris, Leroux, 1890, in-8°, cartes.

228. SAVE (Gaston). — *Gauthier Lud* et le Gymnase Vosgien. Saint-Dié, 1890, in-8°, 50 pages. (Extrait du *Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne*, vol. XV).

229. U. C. — *La découverte de l'Amérique* et l'étymologie de ce nom. *L'Université catholique*, Lyon, 15 juillet 1891, in-8°,6 pages).

230. MASON (Frank H.). — *The Baptismal Font of America* (*Harpers Monthly Magazine*, october 1892. New-York, pp. 651-669, illustrations).

231. HAMY (E. T.). — *Quelques observations* sur l'origine du mot Amérique, communiquées au VIII[e] Congrès des Américanistes. Paris, Leroux, 1892, in-8°, 12 pages.

232. PECTOR (Désiré). — *Sur le nom Amérisque*, Paris, 1892, in-8°, 8 pages.

233. GALLOIS (L.). — *Lyon et la découverte de l'Amérique*. Note sur les éditions lyonnaises de la *Cosmographiæ Introductio* (*Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, 1[er] juillet 1892, in-8°, 20 pages).

234. BARDY (Henri). — *La marraine de l'Amérique*. Discours prononcé le 26 février 1893, in-8°, 24 pages.

235. BARDY. — *Un exemplaire de la Cosmographiæ*

Introductio, 25 avril 1507. Saint-Dié, 1893, in-8°, 24 pages. Planches.

236. POIDEBARD (Alexandre). — *Sur un livre imprimé à Lyon* en 1535 à propos de l'étymologie du nom de l'Amérique (Congrès des Américanistes de Huelva, en 1892, Madrid, 1894, vol. I, pp. 215-220).

237. GALLOIS (L.). — *Améric Vespuce* et les Géographes de Saint-Dié. Florence, 1899, in-8°, 16 pages. (Extrait des *Atti del III Congresso Geografico Italiano*). Reproduit avec quelques changements et l'addition d'une note sur le Gymnase Vosgien, dans le Bulletin de la Société de Géographie de l'Est, 1er trimestre de 1900. Nancy.

238. CHARLES (Heinrich). — *The Romance of the name America*. New-York, The St Die Press, 1909, in-8°, 20 pages.

239. WEICH (Ad.). — *Pourquoi et comment* la ville de Saint-Dié est devenue la marraine de l'Amérique. St Dié, Ad. Weich, s. l. n. d. [1911], in-8°, 57 pages; illustrations.

240. FERRY (Raoul). — *Saint Dié* des Vosges, marraine de l'Amérique. Discours prononcé le 26 fév. 1911. Saint-Dié, C. Cuny, s. l. n. d. [1911], in-8°, 24 pages. Illustrations.

241. INAUGURATION DE LA PLAQUE COMMÉMORATIVE du Baptême de l'Amérique et les fêtes Franco-Américaines des 15 et 16 juillet 1911. Saint-Dié, s. l. n. d. [1911], in-8°, 67 pages. (Extrait du Bulletin de la Soc. Philomatique, Saint-Dié, 36e année).

II. — SUR L'ORIGINE AMÉRICAINE DU NOM D'AMÉRIQUE

Bien que les preuves soient nombreuses et incontestables que c'est le prénom de Vespuce qui a été donné au Nouveau Monde, il s'est trouvé des savants et des érudits pour se férir de l'idée que le mot Amérique était un mot d'origine indienne et que par conséquent c'est à l'Amérique même que le Nouveau Monde doit le nom qu'elle porte. Et comme avec de l'esprit et du savoir toutes les thèses peuvent être soutenues — plus ou moins bien —, il y a, comme on va le voir, toute une littérature sur celle-ci.

242. MARCOU (Jules). — *Sur l'origine du nom d'Amérique.*

Extrait du Bulletin de la Société de Géographie. Paris, juin 1875, in-8°, 11 pages.

243. MARCOU. — *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique.* Extrait du Bulletin de la Société de Géographie, Paris, 1888, in-8°, 85 pages.

244. MARCOU. — *Nuevas investigaciones sobre el origen del nombre America...* Traduccion de J. D. Rodriguez, Managua, 1888, in-8°, 90 pages.

245. MARCOU. — *Derivation of the name America* From the Smithsonian report for 1888, Washington, 1890, in-8°, 27 pages, cartes, fac-similé.

246. MARCOU. — *Amerriques, Amerigo Vespucci et Amerique.* Paris, Leroux, 1892, in-8°, 56 pages.

247. MARCOU. — *Inscription du nom indigène Amérique* sur des cartes du XVIe siècle. (Congresso de Americanistas de Huelva en 1892. Madrid, 1894, vol. I, pp. 199-213).

248. LAMBERT (F. H.). — *The origin of the name of America* from the national History of the Peruvian. S. L. s. d. [New-York, 1888], in-8°, 26 pages.

249. SAINT-BRIS (Thomas de). — Pseudonyme du précédent. — *Discovery of the origin of the name of America*, New-York, 1888, in-8°, 140 pages. Carte. Réimprimé la même année d'abord sous le titre de *The Empire of Amaraca* puis sous celui de *Discovery of the origin of the name America.*

250. [LAMBERT (T. H.)]. — *Viajes de Vespucio y Caboto, America, nombre de origen indigena...* Barcelona, 1892, in-8°, 27 pages.

251. PINART (A. L.). — *De l'origine du nom d'Amérique;* recherches nouvelles. Communication orale faite à la Société de Géographie le 30 novembre 1891 et ensuite lithographiée s. l. n. d., 8 feuillets in-fol.

252. LECOCQ (Mlle Maria). — *Observations sur les mots America, Amérique et les homophones.* Première partie : Observations sur les mots Amérique et America. (Congreso

de Américanistas de Huelva en 1892. Madrid, vol. I, 1894, pp. 191-203).

253. FRANCIOT-LEGALL, Pseudonyme de Mlle Lecocq. — *L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène?* Documents cartographiques. Paris, Chadenat, 1892, in-8°, 88 pages. Planches.

254. HORSFORD (Eben Norton). — *Origin of the name America* (Congreso de Americanistas de Huelva en 1892. Madrid, 1894. Vol. I, pp. 159-172).

255. GARY (l'abbé Justin). — *Quelle est l'origine du nom d'Amérique* (Congreso de Americanistas de Huelva, 1892, Madrid, 1894, vol. I, pp. 173-179).

256. CORDERO Julio Febrers. — *El nombre de America* Congreso de Americanistas, Madrid, vol. I, 1894, pp. 313-330).

III. — OUVRAGES RELATIFS A WALDSEEMULLER ET A SES CARTES

Waldseemüller ayant exercé une influence considérable, déterminante même, sur l'acceptation et la propagation du nom d'Amérique, on indique ici les ouvrages relatifs à son œuvre et aux cartes qu'il a dressées pour accompagner la *Cosmographiæ Introductio* où figure pour la première fois cette dénomination géographique.

257. D'AVEZAC. — *Martin Hylacomylus. Waltsemüller*, ses ouvrages et ses collaborateurs. Voyage d'exploration et de découvertes à travers quelques épîtres dédicatoires, préfaces et opuscules en prose et en vers du commencement du XVIe siècle : notes, causeries et digressions bibliographiques et autres, par un géographe bibliophile. Paris, Challamel, 1867, in-8°, pp. x-176.

Cet ouvrage parut d'abord en plusieurs parties dans les *Annales des Voyages* de l'année 1866. C'est un recueil un peu confus, mais très érudit et très documenté sur les auteurs et les éditeurs de la *Cosmographiæ Introductio*, dans laquelle les *Quatuor navigationes* de Vespuce furent publiées pour la première fois et où le nom d'Amérique fut attribué au Nouveau Monde.

258. GÉRARD (Albert). — *Martin Waldseemüller*, savant géographe. Saint-Dié s. d. [1882], in-8°, 27 pages. (Extrait du Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne, années 1881-82.

259. GALLOIS (L.). — *Waldseemüller, chanoine de Saint-Dié*, in-8°, 9 pp. Bulletin de la Société de Géogr. de l'Est, Nancy, 1900, 2e trimestre.

260. WIESER (Dr Fr. R. v.). — *Die Älteste Karte mit dem Namen America* aus dem Jahre 1507 and die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des Martin Waldseemüller (Abdrück aus Petermanns Mitteilungen, 1901, Heft XII, s. 271-275, in-8°, 12 pages).

261. SOULSDY (Basil H.). — *The First map* containing the name America. Londres, 1902, in-8°, 9 pages. (Extrait du Geographicae Journal for February 1902).

262. FAVERY (A. Schalck de La). — *La première carte* contenant le nom d'Amérique. Paris, Masson, s. d. in-8°, 18 pages. (Extrait de Revue des Revues, mai 1902).

263. FISCHER ET WIESER. — *The oldest map with the name America of the year 1507 and the Carta Marina of the year 1517 by* M. WALDSEEMÜLLER (*Ilacomilus*). *Edited with the assistance of the Imperial Academy of sciences at Vienna by Prof.* Jos. FISCHER S. J. *and Prof.* FR. R. v. WIESER. Insbruck, Wagnersche Universitäts-Buchhandlung. Londres. Henry Stevens, Son and Stiles, 1903, gr. in-fol. Texte anglais et allemand en regard, pp. 52 à 2 colonnes et 26 grandes cartes fac-similé, plus 41 illustrations ou petites cartes.

C'est dans cet important ouvrage que les deux auteurs publièrent le fac-similé des deux grandes cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516, découvertes par le P. Fischer dans la bibliothèque du château de Wolfegg.

Le texte étudie les deux cartes et se termine par un Appendice donnant, en colonnes parallèles, la nomenclature de ces deux cartes et celles de King, de Cantino, de Canerio, de Ruysch et de la *Tabula Terre nove* du Ptolémée de 1513.

264. HERBERMANN (Ch. Geo). — *The first map*

bearing the name America, dans United States Catholic Historical Society. Historical Records. Vol. III, Part I, New-York, 1903, in-8°, pp. 10 et carte.

La carte, sur une feuille, reproduit la réduction de la grande carte de 1507 donnée dans l'ouvrage de Fischer et de Wieser : *The first map*.

265. HERBERMAN. — *The Waldseemüller* map *of 1507*. Avec un fac-similé de la carte, 22 pages in-8°. U. S. Catholic Historical society. Historical Records. Vol III, Part II, New-York. 1904.

266. WAGNER (Hermann). — *Jos. Fischer und Fr. v Wieser*, Die Alteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 und die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller. (Extrait des Göttingischen gelehrten Anzeigen 1904, N° 6, 13 pages).

267. STEVENSON (E. L.). — *Martin Waldseemüller* and the early Lusitano-Germanic cartography of the New-York. (Bulletin of the American Geog. Society April, 1904, 22 pages).

269. STEVENSON. — *Fischer and Wiessr :* The Waldseemüller maps. (American Historical Review, octobre, 1904, 6 pages).

270. GALLOIS (L.). — *Le nom d'Amérique* et les grandes mappemondes de Waldseemüller de 1507 et 1516. (Annales de Géographie 15 janvier 1904, pp. 29-36).

270 *bis*. HEAWOOD. (Ed.). — *The Waldseemüller fac-similé*. Geographical Journal for june 1904, in-8°, pp. 10.

271. RAVENSTEIN (E. G.). — *Die Waldseemüllerchen Karten*. (Extrait de Geographische Zeitschrift, 1906, fascicule 3).

272. FERRY (René). — *Notes explicatives* sur la Cosmographiæ Introductio et les cartes de Waldseemüller de 1505 et de 1516. Saint-Dié, s. d. [1911], in-8°, pp. 34.

AMERIC VESPUCE

DEUXIÈME PARTIE

SA VIE

ET SES VOYAGES

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE DE VESPUCE

I. — ANCIENNES PRÉVENTIONS CONTRE VESPUCE.

La mémoire de Vespuce a été pendant longtemps l'objet de singulières préventions, qui, pour tous, ne sont pas encore entièrement dissipées. On l'a accusé de duplicité et de faux. On s'est imaginé qu'il avait cherché par de sourdes menées à ravir un honneur qui appartenait à Colomb; on a même mis en doute la réalité de quelques-uns des voyages qu'il dit avoir faits. Les recherches de Humboldt, complétées et confirmées par bien d'autres, ont fait tomber la plus grave de ces accusations, car personne ne croit plus aujourd'hui que Vespuce ait été pour quelque chose dans la suggestion faite en 1507, à Saint-Dié, de donner son nom au Nouveau Monde, suggestion qui fut si généralement et si rapidement accueillie. Mais peut-être conserve-t-on encore quelques doutes sur les circonstances qui ont conduit à cela, ainsi que sur la réalité et l'importance des découvertes de ce grand calomnié, bien que la critique ait apporté sur ces points des éclaircissements nombreux qui doivent être considérés comme concluants.

Les fêtes commémoratives de ce qu'on a appelé le baptême de l'Amérique, qui ont été célébrées avec éclat en 1911 à Saint-Dié des Vosges, où eut lieu ce baptême, nous ont fourni l'occasion d'examiner les pièces de ce long procès et nous nous proposons de montrer quelle a été la véritable part de Vespuce dans la découverte de l'Amérique. Nous le ferons aussi sommairement que possible, mais en n'omettant aucun fait essentiel et en ne passant sous silence aucun document authentique ou utile.

II. — NAISSANCE DE VESPUCE. SA FAMILLE.

Amerigo Vespucci naquit à Florence, le 9 mars 1451. Son père

était notaire, de bonne et ancienne famille, originaire de Peretolla, près de Florence. Il s'appelait Anastagio et était fils d'Amerigo, nom qu'avaient également porté plusieurs de ses ancêtres. Il épousa Elisabetta Mini dont il eut quatre fils. Americ était le second. Il fit ses études sous la direction de son oncle Giorgio Antonio Vespucci, savant religieux de l'ordre des Dominicains, qui eut aussi pour élève, à la même époque, Piero Soderini, plus tard gonfalonier de Florence. Amerigo ne paraît avoir fait que de médiocres progrès dans les lettres, car ce qui nous reste de ses Relations ne montre aucune qualité littéraire. Cependant, on a découvert de nos jours des manuscrits de lui sur des questions de grammaire et de philosophie qui dénotent un esprit élevé (32). Ses goûts le portant vers les voyages, il est probable qu'il s'attacha particulièrement aux mathématiques et à la cosmographie, sciences qui étaient alors en vogue et dans lesquelles il se montra plus tard très habile. Tout jeune encore, il accompagna en France son parent Guido Antonio Vespucci, qui y avait été envoyé, en 1478, par la république pour rechercher l'alliance de Louis XI. Il est probable qu'il rentra à Florence en 1480 avec l'ambassadeur, auquel on croit qu'il servit de secrétaire (33).

De bonne heure, il entra dans la grande maison de commerce de Médicis, de Florence, qui avait des comptoirs partout et faisait beaucoup d'affaires avec l'Espagne. C'est là, évidemment, qu'il se lia avec Lorenzo di Piero Francesco di Medici, auquel plus tard il adressa des Lettres et qu'il ne faut pas confondre avec Laurent le Magnifique, dont il était le cousin, mais aussi l'adversaire, sinon l'ennemi (34).

III. — SÉJOUR EN ESPAGNE ET AU PORTUGAL

En 1491, le 10 novembre, il partit pour l'Espagne et en 1492 (35)

(32) Voyez *Le Toscanelli*, Florence, janvier 1893, n° 1, pp. 21-26. Il s'agit d'un manuscrit autographe de Vespuce appartenant à la bibliothèque Riccardiana de Florence.

(33) Uzielli, qui a comparé l'écriture des dépêches de Guido Antonio Vespucci avec celle des manuscrits mentionnés plus haut, croit qu'elles sont de la même main (*Le Toscanelli*, p. 25).

(34) La maison à laquelle Vespuce appartenait avait pour chefs les deux frères, Lorenzo et Giovanni di Medici, d'une autre branche que celle de Laurent le Magnifique, qui en était jaloux à cause de ses richesses et qui était son débiteur. A la suite d'une violente altercation avec le maître de Florence, Lorenzo et Giovanni durent fuir et ils se réfugièrent en France, où Charles VIII leur fit bon accueil.

(35) Lettre de Vespuce en date de Séville 30 décembre 1492. Govi, dans *Rendiconti* della R. Accademia dei Lincei, vol. IV. Rome, 1888.

on le trouve à Séville, agissant pour le compte de sa maison de commerce, mais déterminé, dès lors, à entreprendre des voyages. A cette époque ou peu après, il entra en rapports avec le grand armateur florentin, Juanoto Berardi, qui habitait Séville et que les Rois Catholiques chargeaient de l'approvisionnement et de l'affrétement de la plupart des navires destinés aux nouvelles régions. Il n'était point employé par cet armateur en quelque qualité subalterne, comme on l'a dit, car, dans un document en date du 15 décembre 1495, écrit à la veille de sa mort, Berardi l'appelle son ami et le nomme son exécuteur testamentaire (36). C'est en cette qualité, que, le 12 juin 1496, il reçoit d'un trésorier de l'État, Pinelo, une somme de 10.000 maravédis (37).

On perd sa trace pendant quelque temps, mais lui-même nous dit que de mai 1497 à octobre 1498 et de mai 1499 à septembre 1500, il fit deux voyages aux nouvelles régions pour le compte de l'Espagne. A cette époque, cédant aux sollicitations du roi Manoel (38), il passa en Portugal et entreprit peu après sa troisième et plus célèbre navigation, qui dura du mois de mai 1501 au mois de septembre 1502. Aussitôt de retour, ou peu après, il adressa à Lorenzo di Piero Francesco di Medici une relation de ce voyage qui fut immédiatement traduite de l'italien en latin et publiée à maintes reprises sous le titre de *Mundus Novus* (39).

De novembre 1503 à juin 1504, il accomplit son quatrième voyage, qui échoua, à en juger parce que nous en savons, mais qui devait avoir pour lui une grande importance. Le 4 septembre il adressa, de Lisbonne, une relation, en italien, de ses quatre navigations à Piero Soderini, et peut-être une autre aussi, en français, au duc René de Lorraine. La première fut publiée, dans son texte original, à Florence, en 1505 ou 1506, au plus tard (40); la seconde, traduite en latin, parut à Saint-Dié en 1507 (41).

(36) *Documentos escogidos*, publiés par la duchesse d'Albe, Madrid, 1891, p. 202.

(37) Navarrete, *Viages*, vol. III, p. 317.

(38) Voyez sa troisième navigation dans la *Cosmographiae Introductio*, fol. 86 du fac-similé Wieser.

(39) Voyez le chap. I des *Sources*.

(40) C'est l'ouvrage connu sous le titre de *Lettera di Amerigo Vespucci* contenant la relation de ses quatre voyages, datée de Lisbonne, 4 septembre 1504. Voyez le chap. II des *Sources*.

(41) Sur cette traduction latine d'une version française faite évidemment sur le texte italien original cité à la note précédente. Voyez le chap. III des *Sources*.

IV. — RETOUR EN ESPAGNE

C'est à ce moment qu'il décida de retourner en Castille. On ignore le motif de cette décision, mais on peut supposer qu'il y fut poussé par le désir de reprendre son projet de passer aux Indes par le Sud-Ouest, qui venait d'échouer à son quatrième voyage et auquel le Portugal, vraisemblablement, n'était pas disposé à revenir immédiatement. Il est à croire aussi que Vespuce ne fut pas satisfait des procédés du Portugal qui, à cette époque, ne se montrait guère généreux pour ses navigateurs. C'est alors, en effet, que Magellan quittait le service de ce pays pour s'attacher à l'Espagne. L'astronome portugais Ruy Falerro et l'armateur Christophe de Haro devaient faire de même (42). On sait que Vasco de Gama éprouva aussi l'ingratitude de son gouvernement. Toujours est-il qu'à peine arrivé en Castille on le voit s'occuper d'une entreprise du même genre (43). Le 5 février 1505, nous le trouvons à Séville, en rapport d'amitié avec Colomb, qui lui donne une chaude lettre pour son fils Diego, qui était à la cour défendant les intérêts de son père, alors très compromis (44). Il faut noter qu'aux termes de cette lettre, ce n'est pas Colomb qui recommande Vespuce, c'est lui, Colomb, qui attend des services de Vespuce, ce qui indique que celui-ci était bien en cour. Il l'était, en effet, car dès qu'il se fut rendu auprès du roi, qui était alors à Toro, on décida d'organiser une importante expédition destinée à chercher à passer aux Indes par l'Ouest. On reprenait évidemment le projet que Vespuce avait tenté de réaliser à son quatrième voyage, ainsi que nous le montrerons plus loin. Vespuce et Vincent Yanez Pinzon, qui devaient avoir le commandement de cette entreprise, se rendirent alors en Andalousie pour s'occuper de sa préparation, et le premier se fixa à Séville, où il épousa une dame espagnole nommée Maria Cerezo. Le 24 avril 1505, il obtint la naturalisation espagnole, qui lui fut conférée « pour les bons services qu'il avait « rendus à la couronne et pour ceux qu'il lui rendrait encore (45) ».

Le 17 mai et le 5 juin, deux documents le montrent s'occupant, toujours avec Pinzon, de la grande expédition projetée ; mais à partir de cette dernière date on le perd de vue pendant 15 mois, c'est-à-dire jusqu'au 23 août et au 15 septembre 1506, époque à

(42) D'Avezac, *Considérations géographiques...* Paris, 1857, p. 19.

(43) Voyez ce que M. Denucé dit à ce sujet, dans son livre récent sur *Magellan et la question des Moluques*. Bruxelles, 1911, in-4°, pp. 61-63.

(44) *Raccolta Colombiana, Scritti*, vol. II, p. 253, n° 57.

(45) Navarrete, *op. cit.*, vol. III, document n° IV, pp. 292-293.

laquelle on le retrouve activant l'organisation de l'entreprise aux Indes, sur laquelle on fondait de grandes espérances. Bien que nous ne connaissions pas la route que l'on devait prendre pour l'exécution de ce projet, il n'est pas douteux, étant données les idées de Vespuce sur l'existence au Sud-Ouest d'un grand continent distinct de l'Asie, qu'il se proposait de passer au pays des épices, non en cherchant un détroit dont ses précédentes explorations ne lui avaient pas démontré l'existence, mais en doublant la pointe australe de ce continent — son Monde Nouveau —, qu'il ne devait pas croire très éloignée. Malheureusement, il fallut renoncer à cet intéressant projet, à cause des vives représentations des Portugais, qui prétendaient, non sans raisons, que la région où les Castillans se proposaient d'aller faire des découvertes leur avait été attribuée par le Saint-Père.

Ici s'ouvre une autre lacune dans la vie de Vespuce. Depuis le 15 septembre 1506, on ne retrouve plus son nom dans les documents jusqu'aux mois de février et de mars 1508, époque à laquelle on constate sa présence à la cour, à Burgos (46). Ce serait dans cette période obscure de la vie de Vespuce, ou dans celle mentionnée plus haut, comprise entre le 5 juin 1505 et le 23 août 1506, que certains auteurs placent un cinquième et un sixième voyage de notre Florentin aux régions nouvelles.

Nous revenons plus loin sur ce point.

V. — PILOTE MAJOR

Il y a quelques raisons de croire que, malgré l'opposition du Portugal, la Castille ne renonçait pas à l'idée de pénétrer dans les Indes par l'Ouest, car une nouvelle expédition à destination des Moluques fut préparée en silence, et cette fois encore elle devait être confiée à Vespuce (47). Mais les Portugais veillaient et, tout en y mettant les formes voulues, ils soutinrent que les Moluques leur appartenaient. L'Espagne dut céder et l'expédition abandonnée. C'est à ce moment, 22 mars 1508, que Vespuce fut nommé pilote en chef de la Casa de Contratacion — pilota mayor — poste

(46) Navarrete, *op. cit.*, vol. III, p. 322.

(47) Ces renseignements nous viennent de deux courtes dépêches écrites en 1508 par Francesco de Cornaro, ambassadeur de Venise en Espagne. Ces dépêches, signalées par Rawdon Brown à Harrisse, furent insérées par lui dans ses *Additions* à sa *Bibliotheca Americana*, p. xxvii. Elles ont été reproduites par Berchet, dans la *Raccolta Colombiana*, *Fonti italiane*, vol. I, nos XIII et XIV. Cornaro ou Corner avait remplacé Vianello, dont il sera question plus loin.

de la plus grande importance à l'époque, qui paraît avoir été créé pour lui et qui lui assura un traitement de 50.000 maravédis, porté plus tard à 75.000 (48). Le 18 août, il fut chargé de l'examen de ceux qui se destinaient à prendre du service comme pilotes royaux, ainsi que de la préparation du Padron Real, c'est-à-dire de la carte nautique officielle d'après laquelle les pilotes devaient se diriger pour leurs navigations vers les régions nouvelles (49).

On ne sait rien de Vespuce après cette date. Il mourut à Séville le 22 février 1512, étant toujours pilote mayor et laissant une veuve qui hérita de sa pension. Il avait auprès de lui son neveu, Jean, qui était un excellent cosmographe et qui fut après lui pilote de la Casa de Contratacion (50).

(48) NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, document VII et VIII, pp. 297-298.

(49) NAVARRETE, *op. cit.*, vol. III, n° IX, pp. 299-300.

(50) Jean Vespuce était le fils du frère aîné d'Americ, Antonio. On ignore la date de son établissement en Espagne, mais il dut y rejoindre son oncle étant jeune et, comme lui, s'adonna entièrement à la cosmographie. Il faut croire qu'il se distingua dans cette voie puisque trois mois seulement après la mort d'Americ, le 22 mai 1512, il fut nommé pilote de la *Casa de Contratacion*, administration importante que l'on nommerait aujourd'hui Ministère des Indes. (NAVARRETE, III, n° XII, p. 306). Le 22 juillet suivant, lui et Juan Diaz de Solis furent chargés de dresser et de tenir au courant le *Padron real*, c'est-à-dire la carte officielle des possessions espagnoles d'outre mer. Juan ne fut pas un simple cosmographe de cabinet; ainsi que son oncle, il voyagea, et on sait qu'il accompagna Pedrarias Davila, comme pilote mayor, dans son expédition de 1514 (MARTYR, *De Orbe Novo*, Dec. II, ch. VII, p. 194, Ed. Gaffarel). En 1515, lors de la contestation sur la situation du cap Saint-Augustin, que les Portugais prétendaient être dans la partie du monde qui leur avait été reconnue, Jean Vespuce fut nommé membre de la commission chargée de trancher ce point (HERRERA, Dec. II, liv. I, ch. XII), et en 1519 il fut aussi de celle de Badajos à laquelle Charles-Quint confia la mission de se prononcer sur la véritable situation des Moluques, que les Portugais disaient être dans leur lot (HERRERA, *op. cit.*, D. III, LVI, ch. VI). Pour une raison qui n'est pas connue, il perdit sa situation en 1525, mais peu de temps après il fut désigné pour remplacer Sébastien Cabot, envoyé à la Plata, comme examinateur de pilotes (HERRERA, D. III, liv. IX, ch. III). On ignore la date de sa mort, mais comme son oncle, il laissa une bonne réputation. Martyr en dit le plus grand bien.

De toutes les cartes que Jean Vespuce dut faire comme cosmographe officiel deux seulement sont connues. L'une est une carte du monde sur projection polaire de 35 centimètres environ, dont il y a deux éditions, la première, sans date, mais qui est probablement de 1523, la seconde datée de 1524 et qui faisait partie de la collection Lichstenstein de Vienne. La première a été reproduite sur une échelle réduite par Harrisse dans sa *Discovery*, pl. XX, et ainsi que par Nordenskiold, sur une plus grande échelle, dans son *Periplus*, pl. XLVII. C'est, dit ce dernier, le premier planisphère connu sur projection polaire équidistante (*Fac-similé*, *Atlas*, p. 136 et *Periplus*, p. 153).

La seconde carte, nouvellement découverte par Quaritch, est un magnifique planisphère s'étendant du 67° de latitude septentrionale au 55° de latitude australe. Le premier méridien passe par l'île de Fer et le 180° par les Philip-

Pour compléter cet aperçu de la vie de Vespuce, nous allons passer en revue chacun des quatre grands voyages dont il nous a laissé des relations, en nous arrêtant aux principales critiques que ses assertions ont soulevées, et nous dirons ce qu'il faut penser d'un cinquième et d'un sixième voyage qu'on lui attribue.

pines. Il est daté de Séville 1526 et est signé Ju° Vespuci. Pour une description détaillée de ce beau manuscrit cartographique voir le catalogue Quaritch, n° 312 de juillet 1914, où il est coté au prix mignon de 1,500 livres, soit 37,500 francs.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE PREMIER VOYAGE

10 mai 1497. — 15 octobre 1498.

(Honduras, Yucatan, Golfe du Mexique, Floride).

Ce premier voyage de Vespuce, qui le montre précédant Colomb à la terre ferme, est celui qu'on a plus particulièrement mis en question. Il n'en a donné qu'une relation, c'est la première des quatre navigations de sa *Lettera*. Elle existe sous deux formes : le texte italien original, dont il y a plusieurs variantes sans valeur, et le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio*.

I. OBJET DU VOYAGE

Lorsque l'expédition dont Vespuce faisait partie, nous ignorons en quelle qualité, mais dont il fut le seul historien (51), mit à la voile pour aller à la découverte de régions nouvelles, dans la direction de l'Ouest, le Nouveau Monde n'était encore connu que jusqu'aux Antilles et l'existence du grand continent qui devait plus tard porter le nom du navigateur florentin n'était pas soupçonnée. Colomb, à ses deux premiers voyages n'avait pas pénétré dans le golfe du Mexique et aucun de ceux qui, après lui mais avant Vespuce, avaient suivi ses traces n'était allé plus loin. Seul,

(51) Vespuce lui-même est, en effet, le seul qui relate ce voyage. Mais si aucun autre contemporain ne le mentionne expressément, il y a des documents qui en font foi indirectement. Les cartes de Cantino, de Canerio, de King et du Ptolémée de 1513, par exemple, qui nous montrent certains contours et une nomenclature géographique dont l'origine ne peut venir que de Vespuce. On ne saurait d'ailleurs écarter un témoignage pour la seule raison qu'il est unique et dans le cas de Vespuce cela est d'autant plus difficile qu'il a laissé la réputation d'un parfait honnête homme, dont le savoir était reconnu et apprécié par tout le monde.

Jean Cabot, qui était parti de Bristol en même temps que Vespuce quittait Cadix, devait toucher au Labrador un mois après : le 24 juin 1497 (52), six jours seulement avant que le premier n'aboutit au Honduras. L'expédition dont l'heureux Florentin faisait partie ne pouvait avoir d'autre objet que de s'assurer si, au-delà de la limite atteinte par Colomb, il n'y avait pas d'autres terres. Elle n'avait certainement pas en vue les extrémités orientales de l'Asie, car, contrairement à ce que l'on croit généralement, l'idée de Colomb que les Antilles faisaient partie des Indes Orientales, n'avait obtenu aucune créance, et Vespuce, moins que tout autre, s'il était le cosmographe qu'on assure qu'il était, ne pouvait admettre que l'Asie se prolongeât jusqu'à 40 degrés des Canaries. On ne trouve pas trace dans les écrits du temps que cette conception extravagante de Colomb ait été partagée par aucun navigateur ayant quelques notions de cosmographie.

II. — ITINÉRAIRE : LARIAB-PARIA

Partie de Cadix le 10 mai 1497 (53) avec quelques navires dans le but de découvrir de nouvelles terres, l'expédition se dirigea sur les Canaries, où elle relâcha huit jours, ce qui nous reporte au 24 mai, si l'on suppose que le passage de Cadix à ces îles dura six jours. L'expédition remit à la voile en prenant sa route par l'Ouest quart Sud-Ouest et navigua ainsi pendant trente-sept jours, c'est-à-dire jusque vers le 1er juillet (54), date à laquelle on arriva à une côte qu'on jugea être continentale (55) et qui se trouvait dans la

(52) Harrisse qui a fait de longues et spéciales études sur les Cabot ne donne pas cette date comme certaine, mais dit que la découverte doit avoir eu lieu à une date antérieure très rapprochée de celle-là (*The Outcome of the Cabot quarter centenary*. New-York, oct. 1898.

(53) Nous suivons les dates données par le texte italien original. D'après le texte latin, l'expédition mit à la voile le 20 mai et c'est vingt-sept jours après avoir quitté les Canaries qu'elle atteignit la terre ferme. L'inexactitude de ce texte est démontrée par le fait qu'après avoir dit que l'expédition dura dix-huit mois, la date de sa terminaison est placée en octobre 1499, au lieu d'octobre 1498, comme le porte le texte italien, ce qui lui donnerait une durée de vingt-neuf mois.

(54) On arrive à cette date de la manière suivante :

Départ....................................	10 mai.
Voyage aux Canaries six jours.....	16 mai.
Séjour à ces îles, une semaine......	25 mai.
Départ....................................	25 mai.

Navigation pendant trente-sept jours, soit six jours en mai et trente en juin. Arrivée le 1er juillet.

(55) *Una terra ch' la giudicamo essere ferma* (faç-similé, p. 4). Un peu plus

zone torride, au 16° degré de latitude Nord et à 1.000 lieues des Canaries, ce qui nous reporte au golfe de Honduras, ou dans ces parages, car on ne peut prendre à la lettre les latitudes et les longitudes déterminées à cette époque par des procédés imparfaits, donnant des résultats qui variaient de un ou plusieurs degrés (56).

De là l'expédition se dirigea vers le Nord-Ouest en suivant les contours de la côte, et deux jours après elle s'arrêta à un port où elle paraît avoir fait un séjour assez prolongé, car la relation s'étend longuement sur la vie et les usages des indigènes. On pouvait se trouver alors au fond du golfe de Honduras. Reprenant le cours de sa navigation, et toujours en longeant les côtes, l'expédition relâcha au cours de sa route sur divers points, dont deux doivent être mentionnés. Le premier avait cela de particulier que les habitations des indigènes étaient bâties sur l'eau comme à Venise, ce qui fit donner à cette localité le nom de *Veneziola* ou petite Venise. On a objecté que les habitations ainsi décrites furent découvertes, non par Vespuce, mais par Hojeda, qui, dans son voyage de 1499-1500, dont Vespuce faisait également partie, ainsi qu'on le verra plus loin, les trouva près du lac Maracaybo, dans le Venezuela actuel, dont le nom vient précisément de cette particularité. Mais, comme on a constaté que d'autres villages de ce genre existaient alors le long de cette côte, on ne voit pas pourquoi l'expédition de Vespuce, qui suivait constamment le littoral, ne les aurait pas également aperçus. Varnhagen et tous les critiques favorables au navigateur florentin reconnaissent dans cette région celle de Tabasco, au fond du golfe de Campèche.

Le second point est celui que le texte italien original appelle *Lariab* et qui est désigné dans la version latine de la *Cosmographiæ Introductio* par le nom de *Paria*. Cette dernière mention a sou-

haut, parlant des résultats acquis dans ce voyage, Vespuce dit que lui et ses compagnons découvrent des terres continentales. *Molta terra ferma*, ib. 3.

(56) Sur ce point que les déterminations des latitudes et des longitudes, de ces dernières surtout, variaient souvent de plusieurs degrés, tout le monde est d'accord. La distance de 1.000 lieues, indiquée par Vespuce comme étant celle parcourue des Canaries a son premier atterrage, est trop faible si cet atterrage eut lieu au golfe de Honduras. Mais il faut tenir compte des courants qui n'avaient pas encore été observés à cette époque et qui ont dû faire paraître la route plus courte qu'elle ne l'était en réalité.

C'est sans doute pour cette raison que Varnhagen a placé le premier atterrage de Vespuce à Gracias a Dios, qui est plus au Sud (*Le Premier Voyage*, p. 7). Markham estime que la direction et la distance indiquées devaient conduire les navigateurs au golfe de Paria (*The letters*, p. XXVI). Harrisse est d'avis qu'on pourrait placer ce premier atterrage à la Guyane, c'est aussi l'avis de Hugues (*Alcune considerazioni*, p. 13). Pour arriver à cette conclusion, il faut supposer que les textes portent à tort 16° de latitude et qu'il faut lire 6°. Canovai et d'Avezac n'ont pas reculé devant cette supposition.

levé une objection qui a longtemps paru insurmontable. Comme il était de notoriété publique que la découverte de Paria appartenait à Colomb, et comme le premier voyage de Vespuce ne fut d'abord connu que par le texte latin de Jean Basin, où le nom de Paria est substitué à celui de *Lariab*, on crut que le navigateur florentin avait voulu s'attribuer un mérite qui revenait incontestablement au grand Gênois et on n'hésita pas à nier la réalité de son premier voyage. Las Casas, qui était tout dévoué à la mémoire de Colomb, est le premier qui fit valoir cette objection, sur laquelle il insista avec la chaleur qu'il mettait toujours à défendre celui dont il s'était fait l'historiographe (57). Herrera reprit l'argument à son compte (58), d'autres répétèrent ce qu'il avait dit. A défaut du texte texte italien, qui aurait permis de rectifier immédiatement l'erreur, mais qui ne fut connu que très tardivement, il aurait suffi de lire attentivement le texte latin pour voir qu'il ne pouvait être question de Paria, puisque Vespuce dit en termes précis que le lieu dont il parle se trouve dans la zone torride, près du parallèle du Tropique du Cancer et par le 23e degré de latitude nord. Schöner ne s'y est pas trompé, car sur son globe de 1520 on lit *Paria* à la place même où Vespuce met *Lariab*. Il a vu là une similitude de noms, mais il n'a pas cru qu'il s'agissait de la côte de Paria de l'Amérique du Sud découverte par Colomb en 1498. Les indications et la direction que suivait l'expédition, qui tournait le dos à Paria, donnent lieu de croire qu'on se trouvait alors dans la région qu'arrose le rio Panuco et dans le voisinage de Tampico (59).

III. — LE GOLFE DU MEXIQUE, LA FLORIDE, L'ILE ITY.

Les navigateurs reprirent leur route, après avoir séjourné assez longtemps dans cette province de Lariab, où ils furent très bien accueillis. D'après les textes, ils auraient encore pris le rumb du Nord-Ouest, et franchirent une distance de 870 lieues, en conti-

(57) Las Casas, *Historia*, t. I, ch. cxl.

(58) Herrera, *Historia general*, Dec. I, liv. IV, ch. ii.

(59) Ces remarques, qui nous semblent concluantes, n'ont pas paru telles à plusieurs auteurs. Markham, par exemple, croit que c'est *Lariab* qui est une faute d'impression ou de copiste et qu'il faut lire *Paria* (*Letters of Amerigo Vespucci*, p. 74, note). On remarque que Lariab ne se lit cependant sur aucun document cartographique, tandis qu'on y trouve quelquefois celui de Paria. Mais cela vient, sans doute de ce que le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio* était le plus répandu. Varnhagen a fait remarquer que la syllabe *ab* se retrouve fréquemment dans la langue des indiens qui occupent la côte à laquelle Vespuce donne le nom de Lariab.

nuant à suivre les sinuosités du littoral, comme ils n'avaient cessé de le faire. Mais il y a là, évidemment, une erreur, car 870 lieues dans la direction du Nord-Ouest nous conduisent jusque vers la Californie, en traversant tout le continent ; il faut donc lire Nord-Est ce qui indique la seule direction que les navigateurs pouvaient prendre (60). Ils côtoyèrent ainsi le littoral du Mexique, de la Louisiane et de la Floride, dont ils contournèrent la péninsule pour remonter vers le nord jusqu'à un magnifique port, où ils résolurent de relâcher pour réparer leurs navires qui étaient en mauvais état (61). Il y avait alors 13 mois qu'ils avaient quitté Cadix, ce qui nous reporte au mois de juin 1498.

De ce port, où ils restèrent 37 jours et qu'on place quelque part sur la côte orientale américaine entre le cap Cañaveral et la baie de la Chesapeak, ils partirent pour se rendre à un archipel situé à 100 lieues à l'Est-Nord-Est, que l'on suppose être celui des Bermudes (62). Il y arrivèrent après sept jours de navigation et attaquèrent les naturels dans une île appelée Ity, où ils firent 258 prisonniers, dont 222 furent conduits à Cadix pour y être vendus comme esclaves. C'est le 15 octobre 1498 que se termina cette longue exploration, qui avait duré 18 mois (63).

(60) Varnhagen a suggéré une autre explication. Il croit que le langage de Vespuce, qui est confus, peut vouloir dire qu'on partit de Lariab dans la direction du Nord-Ouest, et qu'on suivit la côte pendant 870 lieues. (*Le Premier Voyage*, pp. 22, 23). L'explication est plausible, car le littoral du golfe du Mexique est très accidenté et les voyageurs n'ont pu faire la longue route indiquée sans changer plusieurs fois leur rumb.

(61) Il est difficile d'identifier le magnifique port de la côte orientale de la Floride dont parle Vespuce. Varnhagen croit qu'il atteignit le cap Cañaveral par le 28' 30 de la latitude Nord. Thacher le mène jusqu'au cap Hatteras. Pour Hugues, qui limite l'itinéraire entier de ce voyage entre la Guyane et le delta de la Magdelena, ce beau port serait le golfe de Darien (*Alcune considerazoni*, pp. 18-22). C'est prendre de bien grandes libertés avec le texte, qui ne peut se plier à cet itinéraire restreint sans y faire de nombreux changements.

(62) Il n'y a aucun archipel à 100 lieues à l'Est de la côte orientale américaine. Les îles Bermudes sont les seules que l'on trouve dans la direction indiquée, mais elles sont bien plus loin. L'île Ity mentionnée comme faisant partie de cet archipel n'a pu être identifiée. Il y a évidemment quelque erreur dans ces indications. L'objection à voir là l'une des Bermudes est que ces îles n'étaient pas habitées quand on les découvrit longtemps après ; mais elles ont pu l'être auparavant. Markham dit que si le voyage de Vespuce a réellement eu lieu, son île Ity peut être reconnue dans l'une des Bahamas. (*The Letters of Am. Vespucci*, p. XXVII). Dans ce cas, Vespuce ne serait pas monté jusqu'au cap Cañaveral. Cette manière de voir est admissible.

(63) Les deux textes disent que la durée de l'expédition fut de 18 mois ; elle ne fut en réalité que de 17 mois d'après les dates données. Le texte latin porte que c'est le 15 octobre 1499 qu'on arriva à Cadix. Mais il y a là évidemment une erreur de copiste ou d'imprimeur, car s'il en était autrement, l'expédition aurait duré 30 mois au lieu de 18. Le texte italien original dit bien d'ailleurs

IV. — OBSERVATION CRITIQUE

En traçant cet itinéraire du premier voyage de Vespuce, nous croyons avoir suivi d'aussi près que possible le texte italien de la *Lettera*, qui seul mérite créance. Les auteurs qui ont procédé autrement, en voulant tenir compte de textes dont l'authenticité est douteuse, pour dire le moins, ont fait suivre à Vespuce des routes qui diffèrent singulièrement entre elles. Ainsi, Bandini lui fait parcourir toute la côte de l'Amérique du Sud à l'Est et à l'Ouest du golfe de Paria. Canovai le conduit jusqu'au lieu appelé aujourd'hui Panuco, sur la côte Orientale du Mexique, Bartolozzi le mène à l'extrémité de la péninsule du Yucatan ; Humboldt estime que les limites de son exploration sont comprises entre le 5e degré de latitude boréale et le cap de la Vela. D'Avezac ne lui fait parcourir que les côtes septentrionales de l'Amérique du Sud et, d'accord avec Navarrete, met près de Cumana le meilleur port du monde signalé par la relation de Vespuce.

Nous estimons que, sous prétexte de les corriger, on ne peut toucher aux textes originaux que dans des cas tout à fait exceptionnels et alors qu'il y a pour cela des raisons péremptoires. En procédant comme nous l'avons fait, le récit de Vespuce reste plus intelligible et s'accorde mieux avec les faits connus.

15 octobre 1498 au lieu de 1499. Harrisse cependant, sans s'expliquer à cet égard, adopte la date du texte latin. (*Discovery*, p. 574). On n'est pas fondé à préférer au texte italien un autre texte qui n'est qu'une traduction d'une traduction.

CHAPITRE TROISIÈME

LES OBJECTIONS AU PREMIER VOYAGE DE VESPUCE

Si la relation que nous venons de résumer, en suivant les documents d'aussi près que possible, est authentique, elle montre que Vespuce fut le premier qui fit le périple entier du Golfe du Mexique, depuis la péninsule du Yucatan jusque et y compris celle de la Floride, et qu'il reconnut ainsi le caractère continental de l'Amérique du Nord. Elle montre encore qu'il précéda Colomb d'un an dans la découverte qu'il existait un vaste continent à l'Ouest des Antilles, puisqu'il abordait à ce continent en juillet 1497, alors que le grand Génois n'atteignit la terre ferme que le 5 août 1498 (64).

Ce sont là des faits qui tiennent une grande place dans l'histoire des découvertes géographiques, et, comme ils ne nous sont connus que par Vespuce même, comme aucun autre document que sa propre relation ne mentionne le voyage où ils ont été constatés, on s'est demandé si ce voyage avait réellement eu lieu à l'époque et dans les conditions indiquées, et s'il ne faudrait pas voir dans ce récit de Vespuce une fraude perpétrée par lui, à l'aide d'indications recueillies postérieurement par d'autres navigateurs et qu'il se serait appropriées, pour s'attribuer la priorité d'importantes découvertes qui ne lui appartiennent pas.

A l'appui de cette supposition, on fait remarquer qu'outre le silence des documents et des auteurs sur un voyage aussi extraordinaire, le récit de Vespuce soulève les objections suivantes :

(64) Colomb découvrit l'Amérique du Sud au cours de son troisième voyage, commencé en mai 1498 et terminé en novembre 1500. Le 31 juillet, il était en vue de la Trinidad à l'entrée du golfe de Paria, et le 5 août 1498 ses hommes débarquèrent sur la terre ferme. Il était alors malade et il n'est pas certain qu'il ait lui-même foulé le sol qu'il venait de découvrir, fait qui n'a d'ailleurs aucune importance. La priorité de Vespuce, en ce qui concerne la première vue du continent, n'en a pas davantage. Le mérite du navigateur Florentin n'est pas là.

Il n'y nomme pas les chefs de l'expédition qu'il raconte et parle comme s'il était l'un d'eux. Il ne nomme non plus aucun de ses compagnons.

Son itinéraire l'oblige à avoir fait le périple entier du Yucatan et de la Floride, et l'existence de ces deux grandes péninsules lui échappe.

Il côtoie un territoire où les traces d'anciennes civilisations abondent ; il y aborde, il entre en rapports assez étroits avec les Indiens du voisinage et ne soupçonne rien de ces faits. Il ne connaît pas non plus l'existence des Mexicains, que ces Indiens ne pouvaient ignorer.

Longeant de très près la terre, il passe devant l'embouchure de deux grands fleuves, le Rio del Norte et le Mississipi, sans les voir.

Les indications de latitude, de longitude, de direction et de distance qu'il donne sont presque toujours erronées. Un cosmographe instruit comme il l'était n'aurait pas commis de telles erreurs, s'il avait fait lui-même le voyage qu'il raconte.

Ces objections n'ont pas la portée qu'on croit pouvoir leur donner.

I. — OBJECTION QUE CE VOYAGE EST CELUI D'HOJEDA

En ce qui concerne le silence des documents sur la première expédition de Vespuce, on a fait observer que notre navigateur ne dit pas qu'il en était le chef et qu'il se pourrait que la relation qu'il nous donne fût celle d'un des voyages du temps que nous savons avoir eu lieu et dont il aurait fait partie à un titre quelconque. Malheureusement, aucune exploration connue ne correspond à celle que Vespuce relate, et toutes les tentatives qu'on a faites pour reconnaître sa première expédition dans l'une de celles que mentionnent les auteurs ont échoué. Il se peut que ce premier voyage de Vespuce ait été une de ces expéditions clandestines comme il y en eut alors beaucoup. Il est possible aussi que ce fut une de celles, organisées par des particuliers, qui eurent lieu après que les Rois de Castille eurent révoqué le décret qui interdisait tout voyage aux Indes sans autorisation. Gomara dit que beaucoup de gens profitèrent de la liberté qui leur fut ainsi accordée.

Selon Les Casas, dont la manière de voir sur ce point a été adoptée par Navarrete, par Humboldt, par Major et quelques autres, ce premier voyage du navigateur florentin ne serait autre que celui accompli en 1499-1500 par Hojeda, en compagnie de Vespuce lui-même et de La Cosa. Ce serait, dans ce cas, le second voyage de Vespuce, qu'il aurait dédoublé pour en tirer le premier.

Telle était l'opinion de Peschel, à laquelle Hugues paraît se ranger (65). Un examen attentif des renseignements que nous possédons sur ce voyage d'Hojeda ne confirme pas cette supposition ; sans doute on relève quelques points de ressemblance entre les deux expéditions, mais les différences sont bien plus grandes. Les dates ne sont pas les mêmes ; différente aussi était leur destination. Elles ne visitèrent pas les mêmes régions ; l'une explora celles au Nord de l'équateur, l'autre celles au Sud ; cette particularité seule suffit pour écarter l'identité qu'on cherche à établir, et peu de personnes aujourd'hui y croient. Las Casas lui-même ne l'a admise que parce que le texte qu'il avait sous les yeux faisait aller Vespuce à Paria.

A cette supposition on a cru pouvoir en substituer une autre, qui n'est pas mieux fondée.

II. — OBJECTION QUE C'EST CELUI DE PINZON ET DE SOLIS

Varnhagen, que plusieurs auteurs ont suivi, Fiske notamment, a cru que c'est avec Pinzon et Solis que Vespuce fit son premier voyage. Ces deux navigateurs sont bien connus par leur célèbre exploration des côtes du Brésil en 1508 ; mais on leur attribue aussi un autre voyage, antérieur à celui-là, qui aurait eu lieu en 1506. Ni cette date, ni le théâtre de l'exploration, ni le voyage même ne nous sont connus d'une manière certaine, et un critique qui fait autorité en ces matières, Harrisse, nie qu'il ait eu lieu. Pour ce dernier, il n'y eut qu'un voyage, celui de 1508, qui eut le Brésil pour objectif (66). Cependant, comme Oviedo et Gomara parlent vaguement de la découverte du Honduras par Pinzon et Solis, avant Colomb (67), on a supposé que le voyage où cette découverte aurait eu lieu était celui que Vespuce donne pour être le premier qu'il ait fait. Mais, pour arriver à cette identification, il faut changer la date de cette expédition de Pinzon et de Solis que Herrera place en 1506 et qu'il dit avoir eu lieu à la suite du quatrième voyage de Colomb (68). Il faut encore étendre le champ de l'exploration de Pinzon et de Solis jusqu'à la Floride et au delà, alors que tous les témoignages que nous avons à ce sujet limitent leur course au Yucatan et à l'entrée du golfe du Mexique.

(65) *Alcune considerazioni sul primo viaggio di Amerigo Vespucci*, Rome, 1885, p. 5.

(66) Voir sa *Discovery of North America*, pp. 453-464, où la question est discutée à fond.

(67) Oviedo, *Historia general*, 1851, vol. II, p. 140. — Gomara, *Historia*, cap. LV, fol. 63 recto et verso. Ed. de 1553.

(68) Herrera, déc. I, liv. VI, ch. xvii.

Il n'y a donc que des ressemblances éloignées entre les deux explorations, et, pour montrer que le premier voyage de Vespuce a eu des résultats confirmés autrement que par les seules assertions de ce navigateur, il n'est pas nécessaire de dénaturer les documents. Nous avons, par exemple, des témoignages cartographiques qui semblent concluants à cet égard. Le premier est celui de La Cosa, qui connaissait Vespuce, avec lequel il avait voyagé, et qui trace en 1500 un planisphère où Cuba figure comme une île, fait qu'il n'a pu connaître à cette date que par Vespuce, qui a dû nécessairement passer entre cette île et la Floride, qu'il a contournée. Un autre témoignage, décisif celui-là, est donné par Cantino, cet Italien qui était au Portugal en même temps que Vespuce, Italien comme lui, et qui envoie en 1502 au duc Hercule d'Este une carte représentant les derniers résultats des explorations aux régions nouvelles, où figure la péninsule floridienne entière, avec toute une nomenclature dont l'origine est absolument inconnue. D'où pouvait-elle lui venir si ce n'est de Vespuce ? (69)

Enfin, on peut citer encore la *Tabula terre nove* du Ptolémée de 1513, qui a été dessinée à Saint-Dié en 1508, au plus tard, d'après une carte reçue du Portugal un peu auparavant et où l'on retrouve la péninsule floridienne de Cantino avec sa nomenclature, plus le golfe du Mexique. A cette époque, la première expédition de Vespuce pouvait seule fournir ces indications, qui sont plus complètes que celles données par Cantino, ce qui motive et justifie la supposition que la carte envoyée du Portugal au duc René, en même temps probablement que le texte des quatre navigations, venait de Vespuce lui-même, ou de quelqu'un qui était d'accord avec lui.

III. — L'OBJECTION DE L'ALIBI

Une autre objection au premier voyage de Vespuce, objection qui s'est maintenue plus longtemps, parce qu'elle paraissait péremptoire, c'est qu'à l'époque où ce voyage est placé, on constate la présence du Florentin en Espagne. Cette assertion vient d'un historien sérieux, Muñoz, qui assure avoir vu des pièces

(69) Fiske a répondu affirmativement à cette question (*The Discovery of America*, vol. II, p. 82), et Harrisse, dans une note manuscrite à cet ouvrage, a confirmé cette manière de voir. Plus tard, dans son grand ouvrage : *The Discovery of North America*, p. 334, il s'est montré encore plus explicite à cet égard. Notons cependant que dans ses *Corte Real* qui sont antérieurs de dix ans à la *Discovery* il avait été moins affirmatif. Voyez p. 181 et les chapitres IX et X de cet ouvrage.

établissant ce fait, que d'autres auteurs, tout aussi autorisés, comme Navarrete, Irving et Humboldt n'ont pas hésité à avancer après lui (70). S'il fallait une nouvelle preuve que les citations de quelque part qu'elles viennent doivent toujours être vérifiées, on la trouverait ici. Harrisse a fait cette vérification ; il a examiné les pièces qui prouveraient cet alibi et il a montré qu'elles ne prouvaient rien : il a cherché s'il en existait d'autres plus explicites à cet égard et il ne les a pas trouvées (71). Devant cette déclaration d'un maître qui ne se payait pas de mots, il a bien fallu renoncer à soutenir que Vespuce était en Espagne à l'époque où il raconte qu'il explorait les côtes du Nouveau Monde.

IV. — AUTRES OBJECTIONS

Les mauvaises raisons n'ont pas manqué pour contester la réalité du premier voyage de Vespuce. Une de celles avancées fréquemment c'est que, s'il avait fait ce voyage, la couronne n'aurait pas manqué de s'en prévaloir lors du procès que Diego Colomb lui intenta pour recouvrer les droits qui lui revenaient sur les pays découverts par son père. Il s'agissait alors de la Côte des Perles, dont la découverte était contestée à Colomb, et non du Honduras et de la région du Nord-Ouest, sur laquelle les héritiers de Colomb n'avaient aucune prétention. Si Vespuce s'était donné pour être le premier découvreur de la côte de Paria et non de celle de Lariab, la couronne, qui s'efforçait de prouver que la priorité de cette découverte n'appartenait pas à Colomb, n'aurait pas manqué d'invoquer ce fait et Hojeda, qui témoigna dans ce procès et qui n'avait jamais été des amis de Colomb, se serait empressé de s'expliquer à cet égard, lui, qui avait eu Vespuce pour pilote et qui devait savoir où il était allé. Son silence à cette occasion est une preuve

(70) Voir pour l'assertion de Muñoz et celle de Navarrete la *Colleccion de Viages* de ce dernier, vol. III, p. 317. Pour celle de Washington Irving voir l'appendice IX à son *Histoire de Colomb*, vol. IV, p. 183, édit. originale, et pour Humboldt son *Examen critique*, vol. IV, pp. 167-168. Markham est aussi de ceux qui nient la réalité du premier voyage de Vespuce (*The letters of Amerigo Vespucci*, Londres, Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. xxv et sq.).

(71) Harrisse a développé cette assertion, pp. 354-357 de sa *Discovery* et la résume p. 673. Bien avant cela, il avait exprimé cette opinion dans une lettre à Uzielli en date de mars 1900 (Uzielli, *Per Amerigo Vespucci*. Florence, 1900). Plus tard il y est revenu dans : *Autographes de Christophe Colomb*, Paris, 1893, in-8°, p. 32, où il affirme que Vespuce a pu être en mer de mai 1497 à octobre 1498, comme il le prétend. Je tiens de Harrisse qu'il est le premier qui ait démontré que l'alibi qu'on prétendait établir contre Vespuce n'existe pas.

que le Florentin ne prétendait pas à cette découverte et que personne ne la lui attribuait (72).

On a dit aussi que, si la Floride avait été découverte par Vespuce en 1498, on n'aurait pas concédé à De Soto, en 1512, le privilège de la découvrir à nouveau. Cette objection est spécieuse. Le premier voyage de Vespuce n'ayant été suivi d'aucun autre dans la même région, on oublia les découvertes qu'il y avait faites, qui ne furent ni vérifiées, ni confirmées par aucune prise de possession. Lorsque, longtemps après, Ponce de Léon entreprit d'aller à la découverte du côté de la Floride, dont on connaissait cependant l'existence, il n'y avait aucun motif pour ne pas lui concéder les terres qu'il y reconnaîtrait, puisque les découvertes de Vespuce étaient restées sans effet.

Enfin l'omission de ce voyage de Vespuce dans les documents du temps ne saurait non plus être considérée comme une preuve qu'il n'a pas eu lieu. Humboldt a cité des cas d'omission de faits historiques bien avérés aussi extraordinaires que celui-là. Ainsi, les Archives de Barcelone ne mentionnent pas la réception solennelle que les Rois Catholiques firent à Colomb, au retour de sa découverte, et Marco Polo ne parle ni du thé qui était d'un usage général en Chine, ni de la Grande Muraille de ce pays qui était une construction extraordinaire (73). Ajoutons que Barros, qui eut à sa disposition toutes les Archives du Portugal, semble ignorer l'existence de Cadamosto, dont les voyages sont authentiques.

En résumé, il semble qu'il n'y ait aucune raison sérieuse pour regarder le premier voyage de Vespuce comme n'ayant pas eu lieu. Ainsi que le remarque fort judicieusement Humboldt, les difficultés dans lesquelles on tombe en tenant pour fictif ce premier voyage de Vespuce sont plus inextricables encore que celles qui se présentent si on le regarde comme faux (74).

Sans doute, la relation qu'il nous en donne soulève des objections; mais il ne faut pas oublier que cette relation n'est pas un rapport qui vise à être complet. C'est une simple lettre à un compatriote qui n'a d'autre objet que de l'intéresser, et dont Vespuce prend soin de dire qu'elle n'est qu'un abrégé d'un journal complet qu'il achève de rédiger. Si nous avions ce document, dont on a perdu les traces, on y trouverait des indications plus précises que celles données dans le résumé et probablement aussi une réponse aux objections que ce résumé motive.

Pour nous le procès fait à Vespuce est jugé. Si l'on mettait dans l'examen critique des preuves qui nous restent des premiers voyages

(72) Voir sur ce point FISKE, *op. cit.*, vol. II, pp. 59-61.

(73) *Examen critique*, vol. IV, pp. 66, 67.

(74) *Examen critique*, vol. IV, p. 34.

de découverte accomplis en Amérique, le scepticisme auquel on veut soumettre la première relation de Vespuce, il faudrait en rejeter plus d'une, à commencer par celle relative au voyage de Jean Cabot, en 1498, que tout le monde accepte sur des témoignages bien moins valables que celui de Vespuce.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE DEUXIÈME VOYAGE DE VESPUCE

16 mai 1499 — 8 sept. 1500.

(Cap Saint-Roch et le Brésil ; Paria, Golfe de Vénézuela).

I. — CE QUE L'ON CONNAISSAIT DE L'AMÉRIQUE AU DÉPART DE VESPUCE

Vespuce, comme on l'a vu, était rentré à Cadix le 15 octobre 1498. Pendant son absence et pendant la préparation de son second voyage, Jean Cabot avait reconnu de nouveau le littoral occidental d'une partie de l'Amérique du Nord. La première fois — 1497-1498 —, après avoir touché au Labrador, il était remonté jusque vers le 65e degré de latitude pour redescendre ensuite jusqu'à l'extrémité méridionale de Terre-Neuve, et, à son second voyage — 1498-1499 —, il avait longé toute la côte comprise entre Terre-Neuve et les Carolines, peut-être même était-il descendu jusqu'à la Péninsule Floridienne. D'autre part, Colomb, qui s'était mis en route pour son troisième voyage (30 mai 1498) avait découvert Trinidad — 31 juillet —, et, quelques jours après, la région de Paria, c'est-à-dire la Terre ferme où il aborda le 6 août. Rentré à la fin de ce mois à Saint-Domingue, il avait renvoyé une partie de sa flotte en Espagne, où elle porta le récit de sa grande découverte.

Au moment donc où Vespuce partait pour son second voyage, 16 mai 1499, on ne connaissait encore du Nouveau Monde que les Antilles, qu'une partie de la longue ligne de côtes qui s'étend depuis le cap Chudlez, au Nord, jusqu'au Honduras, et que la région de Paria, avec quelques-unes des îles avoisinantes. Mais, excepté en ce qui concernait les Antilles, qu'on avait souvent visitées, toutes ces découvertes étaient incertaines et incomplètes. Ni Colomb, ni Cabot et ni Vespuce n'avaient pu faire, aux lieux où ils abordèrent ou dont ils constatèrent l'existence, un séjour assez prolongé pour

en relever exactement la situation ainsi que les contours. Pour ce qui est de Cabot et de Vespuce, particulièrement, le champ de leurs explorations avait été si étendu que les observations faites étaient restées sommaires ; c'est à peine s'ils avaient pu nommer quelques-uns des points reconnus à la hâte et, parmi les plus anciennes dénominations géographiques de ces diverses régions, il est difficile de reconnaître celles qui viennent d'eux.

II. — HOJEDA CHEF DE L'EXPÉDITION. — LES SOURCES

Le deuxième voyage de Vespuce se fit sous le commandement de Alonzo de Hojeda, qui le prit avec lui comme pilote, ainsi que La Cosa et d'autres. C'est Hojeda lui-même qui le dit (75). La seule relation authentique que nous avons de ce voyage vient de Vespuce même : c'est la deuxième des quatre navigations données dans la *Lettera* et dans le volume de Saint-Dié. Il y en a une autre qui est également attribuée au navigateur florentin, mais qui est certainement apocryphe, car on l'y voit exprimer des idées qui sont tout à fait contraires à ses opinions, comme celle de l'identité de son *Mundus Novus* avec les extrémités orientales de l'Asie (76).

(75) Déposition de Hojeda, NAVARRETE, vol. III, p. 544. Bartolome Roldan, qui avait accompagné Colomb à son premier voyage, ainsi qu'au troisième, et qui était rentré en Castille avant lui, fit aussi partie de l'expédition d'Hojeda comme pilote. Pour d'autres membres de cette expédition, voyez NAVARRETE, *op. cit.*, pp. 543-545. Malgré le témoignage précis d'Hojeda qu'il prit avec lui : *Morigo Vespuche e otros pilotos*, quelques auteurs ont pensé que ce second voyage de Vespuce devait être identifié à celui de Diego de Lepe, qui commença en décembre 1499 et se termina dans la seconde partie de l'année 1500. De ce nombre sont d'AVEZAC, *Les voyages d'Americ Vespuce*, p. 106 et HUGUES, *Alcune considerazioni*, p. 15, note. Pour Humboldt ce voyage est le même que celui de Vincent Yanez Pinzon de 1499-1500 (*Examen critique*, vol. IV, p. 200). Mais l'opinion la plus généralement partagée est que c'est bien avec Hojeda que Vespuce accomplit sa seconde navigation. Sans se prononcer explicitement, Harrisse est aussi de cet avis. (*Discovery*, pp. 329 et 679). Nous ne croyons pas qu'il soit sérieusement contestable.

(76) C'est ainsi qu'on y fait dire à Vespuce que son intention est de voir s'il peut atteindre le cap Catigara de Ptolémée, qui est près du Sinus Magnus : *Mia intenzione era di vedere se potevo volgere uno cavo di terra, che Ptolomeo nomina il cavo di Cattegara, que è giunto con il Sinus Magno* (Bandini, p. 66) ; ailleurs il déclare que la terre qu'il vient de reconnaître forme la fin de l'Asie : *che questa era terra ferma, che la dico è confini del l'Asia* (*op. cit.*, p. 76).

Si Vespuce avait eu des idées semblables, il les aurait fait connaître dans les relations bien authentiques que nous avons de lui, qui furent publiées de son vivant. Ajoutons que Varnhagen, qui s'était rendu à Florence exprès pour étudier le manuscrit de cette pièce, déclare que le papier est moderne et que ni l'écriture ni la signature ne sont de Vespuce. (*Amerigo Vespucci*, p. 67 et *Examen*, pp. 69-70). Uzielli, qui croyait à l'authenticité de la pièce, reconnaît

Cette pièce, adressée à Lorenzo di Pier Francesco di Medici, est datée de Séville, 18 juillet 1500, ce qui est une autre et décisive preuve de son caractère apocryphe, puisque Vespuce ne revint de son second voyage que le 8 septembre de cette même année 1500, date que donnent les deux textes italien et latin. Elle provient d'un recueil manuscrit de Voyages, fait par Pero Vaglienti, Florentin, mort en 1514, et qui appartenait alors à la Bibliothèque Riccardiana de Florence. Elle a été publiée pour la première fois par Bandini en 1745, puis par Canovai et par Varnhagen; Berchet ne l'a pas admise dans la *Raccolta colombiana*.

Nous n'avons aucune relation de Hojeda, mais dans les procès dits de Colomb, où le Fiscal prétendait prouver que la priorité de la découverte de Paria n'appartenait pas au Grand Génois, Hojeda fut appelé à témoigner sur ce qu'il savait à cet égard et sa déposition donne plusieurs indications intéressantes sur son propre voyage, qui concordent assez bien avec le récit de Vespuce. Les témoignages de Andrès, de Morales et de Nicolas Perez ajoutent quelques détails à ceux donnés par Hojeda (77), Las Casas a aussi parlé de ce voyage, mais il emprunte à la relation de Vespuce tout ce qu'il en dit (78) et Herrera se borne à le copier (79).

III. — DÉCOUVERTE POSSIBLE DU BRÉSIL

Cette seconde expédition de Vespuce se composait de trois navires et avait pour objet de continuer les découvertes faites par Colomb à Paria dans son troisième voyage, dont on venait de recevoir la relation (80).

quelle est de la main de Vaglienti (Le *Toscanelli*, p. 30), ce qui, d'ailleurs, n'est pas une garantie. Pour nous le caractère apocryphe de cette relation est démontré par son contenu.

(77) Ces témoignages ont été recueillis par Navarrete, *Viages*, vol. III, pp. 541, 563 et 534. Celui de Hojeda se trouve en anglais, dans le volume de Markham sur Vespuce, pp. 30-31. On trouve aussi quelques indications sur le voyage d'Hojeda dans les instructions rédigées pour Pierre de Hojeda, son neveu, qui devait aller dans la même région. Navarrete, *Viages*, vol. III, in-8°, p. 705.

(78) Las Casas, *Historia*, liv. I, ch. clxiv.

(79) Herrera, *Historia*, Décade I, liv. I, chap. i, ii, iii et iv. Prévost a reproduit à peu près littéralement toute cette partie d'Herrera, *Hist. gén. des Voyages*, vol. XII, pp. 86-93, édit. in-4° de Paris.

(80) C'est Las Casas qui donne ces renseignements; il ajoute que c'est Fonseca, alors directeur des affaires des Indes et ennemi de Colomb, qui poussa Hojeda et qui lui communiqua les renseignements reçus du Grand Génois (*Historia*, liv. I, ch. clx). Las Casas et F. Colomb (*Historia*, ch. lxxxiv), parlent de quatre navires. Hojeda n'a donné aucune relation de son voyage. Tout ce

Elle partit de Cadix le 16 mai 1499 (81) et fit voile pour le cap Vert. Elle s'approvisionna à l'île Fogo et fit voile dans la direction du Sud-Ouest. Après 44 jours de voyage, elle atteignit une terre nouvelle qu'on jugea être continentale (82) et venir à la suite de celle reconnue au premier voyage. Elle se trouvait au 5e degré de latitude sud, c'est-à-dire près du cap Saint-Roch. On était alors au 27 juin et Vespuce remarque que la longueur des jours et des nuits était égale.

Si ces faits sont exacts, Vespuce et Hojeda ont précédé au Brésil, Vincent Yanez Pinzon, ainsi que Cabral, puisque c'est seulement le 26 janvier 1500 que le premier reconnut le cap de la Consolation, appelé plus tard Saint-Augustin, et que le second ne toucha à sa terre de Vera Cruz que le 23 avril suivant (83). Quant à la découverte de Diego de Lepe, qui lui aussi vit cette côte, nous n'en connaissons pas la date exacte ; mais nous savons qu'il partit de Palos un mois après Pinzon et que sa découverte ne peut être que postérieure à la sienne.

IV. — VINCENT YANEZ PINZON AU BREZIL.

La véritable date de la découverte de Pinzon ayant ici une grande importance, il est nécessaire de montrer qu'elle a bien eu lieu en janvier 1500.

Dans sa déposition du 21 mars 1513, Pinzon dit qu'il a décou-

qu'il a dit à ce sujet se borne à la déposition citée plus haut. Navarrete a résumé tout ce que l'on sait de ce voyage d'après des sources d'une autre provenance que celle de Vespuce (*Viages*, III, pp. 539 et 541). Comme Las Casas il est très hostile au navigateur florentin.

(81) Date donnée par le texte italien. Le texte latin de Saint-Dié dit simplement en mai 1488 (*sic*). Le texte de Vaglienti porte 18 mai 1499.

(82) *Una nuova terra e la guidicámo essere terra ferma*, porte la *Lettera* (fac-similé Quaritch, fol. III. Hojeda, dans sa déposition, s'exprime à peu près de même : *E descubrió al mediodia la Terra ferme* (Navarrete, III, p. 544).

(83) Carta de Pero Vaz de Caminha du 1er mai 1500. Cet important document a été souvent publié notamment dans la *Corografia Brazilica* du Père Ayres de Cazal, Rio de Janeiro, 1817, 2 vols. in-8°, Vol. I, pp. 12 et sq, et dans le vol. IV, p. 179 et sq. des *Noticias para a historia geografia das naçoes ultramarinas* publiées par l'Académie des Sciences de Lisbonne en 1826, 8 vol. in-8°. Mais ces textes sont inexacts. Les seuls qui soient rigoureusement conformes à l'original sont ceux donnés par Texeira de Aragoa dans sa *Breve noticia sobre o descobrimento da America*, Lisbonne, 1892 in-fol. p. 65 et par les auteurs des *Alguns documentos*, p. 108 et sq. Il y a une traduction française de cette lettre dans le *Journal des Voyages*, Paris, 1821, vol. IX. D'après la lettre de Mestre Joao, médecin de l'expédition, la découverte aurait eu lieu le 27 août.

vert depuis le cap de Consolation — *desde el cabo de Consolacion* — qui s'appelle maintenant cap Saint-Augustin — *e agora se llama cabo de Sant-Augustin* — toute la côte de l'Ouest 1/4 Nord-Ouest... jusqu'a la Bouche du Dragon (84). On voit ensuite dans la patente royale accordée à Pinzon le 6 septembre 1501 que les Rois catholiques lui tiennent ce langage : Vous avez découvert certaines îles et terre ferme auxquelles vous avez donné les noms de Santa Maria de la Consolacion e Rostro hermoso (85). Quant a la date du 26 janvier 1500, elle est donnée par Pierre Martyr qui dit : sept des calendes de février (86), date qui est confirmée par Herrera (87). La légende de la carte de La Cosa dit bien que la découverte eut lieu en 1499, mais cela peut s'expliquer par le fait que selon un comput alors usité en Espagne, l'année commençait le 25 mars, de sorte que janvier 1499, d'après cette manière de compter, correspondait, d'après la notre, à janvier 1500. Lors même d'ailleurs que ce serait en 1499 que Pinzon arriva à la côte du Brésil, il n'a pu y précéder Vespuce et Hojeda qui y étaient en juin, puisque c'est seulement en novembre de cette année qu'il partit de Palos. Tous les documents sont d'accord sur ce dernier point. Remarquons que le Manuscrit de Ferrare et le *Libretto*, placent aussi la découverte de Pinzon en janvier 1500 (88).

Il est donc certain — si on accepte la relation donnée par Vespuce de son second voyage — que les dates indiquées ci-dessus sont celles qu'on doit accepter.

V. — LE TÉMOIGNAGE DE HOJEDA. — LE SILENCE DE P. MARTYR.

Mais la critique peut-elle accepter cette relation ? Les objections qu'on y a faite sont de diverses natures. La plus sérieuse est le langage tenu par Hojeda dans sa déposition de 1513 sur les lieux qu'il visita à ce voyage. Non seulement il garde le silence sur son atterrage au Brésil, mais encore il contredit implicitement Vespuce en disant que c'est à 200 lieues en deçà, c'est-à-dire au Sud de Paria que ses découvertes commencèrent, ce qui nous reporte vers Surinam ou le Maroni, dans la Guyane Hollandaise, vers le 6° de latitude septentrionale. Nous voilà, en effet bien loin du

(84) Navarrete, *Viages*, vol. III, p. 547.

(85) Da Sylva. *L'Oyapoc*, vol. II, p. 479 où se trouve, pour la première fois, le texte de cet important document.

(86) *De Orbe Novo*. Décade I, ch. IX.

(87) Décade I, liv. IV, ch. VI.

(88) *Le Libretto*, Fac-similé Thacher, dans son *Columbus*, ch. XXIX.

Cap Saint-Roch ou de tout autre port de la côte brésilienne, et si l'on doit s'en tenir uniquement à la déposition de Hojeda elle ne peut se concilier avec le récit de Vespuce. Dans ce cas, comme le dit d'Avezac, qui a soulevé cette objection, il faut rayer Hojeda de la liste des découvreurs au Brésil (89). On ne saurait toutefois se hâter de conclure ainsi. Outre que Hojeda n'était appelé à déposer que sur la découverte de Paria, dont le fisc contestait la priorité à Colomb, il a pu volontairement se taire sur son atterrage au Brésil parce qu'il était interdit aux navigateurs espagnols de toucher aux possessions que la Bulle papale et le traité de Tordesillas avaient reconnues aux Portugais et que lui-même avait été blâmé pour l'avoir fait à son second voyage. Vespuce n'était pas dans le même cas parce que sa relation destinée à un personnage étranger n'avait aucun caractère officiel. Le silence d'Hojeda sur ce point ne prouve donc rien contre l'assertion de notre Florentin. Remarquons d'ailleurs que lorsque Hojeda arriva à Haiti, en septembre 1499, il dit à Roldan qu'il venait de découvrir 600 lieues de côtes nouvelles (90).

Il en est de même de l'ignorance où Pierre Martyr semble être de ce voyage, dont il ne dit rien. Certes il est surprenant qu'un chroniqueur aussi avide de se renseigner qu'il l'était n'ait pas connu une entreprise de cette importance, mais remarquons bien que s'il ignore le témoignage de Vespuce, il ignore également celui de Hojeda, qui est authentique et qui ne permet pas de mettre en doute celui du Florentin, au moins en ce qui concerne la réalité du voyage en question.

VI. — TÉMOIGNAGES DE LA COSA ET D'EMPOLI

Ces objections ne semblent donc pas péremptoires et on peut y opposer le témoignage de la carte de La Cosa de 1500 qui apporte une confirmation indirecte des découvertes que Vespuce dit avoir faites au cours de son second voyage. Cette carte montre en effet, ainsi que Harrisse l'a fait voir (91), toute la région découverte par Pinzon au Sud de l'Equateur et celle reconnue par Vespuce et Hojeda au Nord de cette ligne, jusqu'au cap de la Vela. Or, La Cosa faisait partie de ce voyage. Il faut encore noter ce propos d'Empoli qui, ayant touché au Brésil au cours de son voyage de

(89) D'Avezac. *Les voyages de Vespuce....*, p. 93.
(90) Voir la lettre de Roldan citée ci-après, dans Navarrete, vol. III, p. 7, note.
(91) Harrisse, *Discovery*, pp. 331-332.

1503 avec Albuquerque, dit que ce pays — le Brésil — avait été découvert par Vespuce (92).

Suit-il de là que la première découverte du cap Saint-Augustin appartienne également à Vespuce et à Hojeda, comme quelques-uns l'ont cru ? Nous ne le pensons pas. Le cap Saint-Augustin est à trois degrés plus au Sud que le cap Saint-Roch et Vespuce ne paraît pas être descendu jusque là à son second voyage. Il y a, d'ailleurs un témoignage décisif sur ce point, c'est celui déjà cité de La Cosa qui, sur sa fameuse carte de 1500, écrit, en face du cap Saint-Augustin, qu'il a été découvert pour la Castille par Vincent Yanez [Pinzon] (93). En résumé donc, il semble que la première expédition espagnole qui découvrit le Brésil fut celle de Vespuce et de Hojeda et que ces deux navigateurs y arrivèrent le 27 juin 1499; que le 26 janvier suivant Pinzon découvrit, un peu plus au Sud, le cap de la Consolation, aujourd'hui Saint-Augustin; qu'un mois après Diego de Lepe vit la même côte, qui fut revue pour la quatrième fois par Cabral le 22 avril 1500 (94).

VII. — PRIORITÉ DE LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL PAR LES PORTUGAIS

Il va de soi qu'il ne s'agit ici que de la découverte du Brésil par les Espagnols, car les Portugais revendiquent, non sans quelque raison, la priorité de cette découverte. Des documents anciens, tels que des concessions royales de terres nouvelles découvertes ou à découvrir dans la mer Océane, des témoignages respectables comme ceux de Fructuoso et de Duarte Pacheco, des cartes de la première partie du xve siècle, comme celles de Becharia et de

(92) Ramusio, vol. I, éd. de 1554, p. 158; édition de 1578, p. 145.

(93) Malgré la valeur de ce témoignage que d'autres confirment d'ailleurs, un écrivain Brésilien, auteur d'un excellent ouvrage sur la chorographie du Brésil, le P. Ayres de Cazal, soutient que ce n'est pas le cap Saint-Augustin que Pinzon découvrit et auquel il donna le nom de Consolacion, mais le cap du Nord, qui est par le 2° de latitude Nord, c'est-à-dire dans la Guyane française. Le véritable découvreur du cap Saint-Augustin serait Gaspar de Lemos, qui l'aurait vu en rentrant au Portugal avec la nouvelle de la découverte de la Terre de la Vera Cruz, par Cabral (*Corografia Brazilica*, Rio de Janeiro, 1818, 2 vol. in-8°, vol. I p. 34). Le P. Cazal, pour qui Vespuce est un faussaire, ne donne aucune preuve de ce qu'il avance là.

(94) Pour les raisons avancées de part et d'autre dans la discussion de ces points importants, voir D'Avezac, *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil* (N° 184 de la Bib.) pp. 67 et passim. Varnhagen a répondu dans son *Examen de quelques points de l'Histoire géographique du Brésil* (Bibl. N° 186), pp. 11 et sq., et d'Avezac a répliqué dans les *Voyages de Vespuce* (Bibl. N° 187), pp. 87 et sq.

Bianco, des légendes très répandues, et des indications de différents genres, autorisent l'assertion, la supposition si l'on veut qu'avant les expéditions connues de Vespuce, de Pinzon, de Lepe et même de Cabral, quelques-uns de ces hardis et aventureux Portugais qui naviguaient alors en grand nombre, de Lisbonne aux îles du cap Vert et à la Guinée, avaient abordé, par hasard ou en cherchant fortune, à la côte brésilienne qui est si rapprochée de celle de l'Afrique Occidentale. Ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur des preuves ou indications ainsi fournies et des conséquences qu'on en peut légitimement déduire. Un érudit portugais les a toutes réunies avec soin et les a commentées judicieusement. Nous renvoyons à ce petit, mais substantiel, ouvrage pour un exposé complet de la question (95).

En ce qui concerne Cabral, disons toutefois, qu'il ne saurait y avoir aucun doute sur le fait qu'il n'est pas le premier découvreur portugais du Brésil. Nous possédons à cet égard deux témoignages irrécusables. Le premier est celui de Duarte Pacheco, cosmographe, navigateur diplomate et haut fonctionnaire, dont le caractère inspire toute confiance, qui dit lui-même que, le roi Manoel l'ayant envoyé, en 1498, à la découverte du côté de l'Occident, il constata l'existence d'un vaste continent qui s'étendait au-delà du 28e degré de latitude australe et qui était très peuplé (96). Le second témoignage est celui de Maître João, médecin de Cabral, qui, dans une lettre datée de la Vera Cruz, du 1er mai 1500, qu'il adressa au roi pour l'aviser de la découverte de la terre de la Vraie Croix, lui dit que, s'il veut connaître la situation de cette terre, il n'a qu'à se faire présenter la mappemonde de Pero Vaz Bisagudo

(95) Fonseca (Faustino da). *A Descoberta do Brasil.* Deuxième édition, Lisbonne, Libraria central, 1908, in-8° pp. 346.

Ouvrage substantiel qui dans un cadre restreint contient un nombre considérable de faits bien contrôlés, la plupart peu connus. Fonseca n'a puisé qu'à des sources portugaises et espagnoles. Il n'a pas connu les travaux en langues étrangères se rapportant aux questions qu'il traite.

(96) Duarte Pacheco Pereira. — *Esmeraldo de Situ Orbis.* Edit de Azevedo-Basto, Lisbonne, Imprimerie nationale, 1892, in-fol., pp. xxxiv-128.

Il faut dire que des auteurs même Portugais, entre autres M. Azevedo Basto (note à son édition de l'*Esmeraldo*, p. 7), entendent ce passage comme se référant à une tentative de découverte que Cabral aurait réalisée. Faut-il donc croire que Pacheco n'a pas dit ce qu'il voulait dire et que son intention était seulement de faire savoir qu'en 1498, le roi Manoel l'avait envoyé en reconnaissance du côté du Brésil, peut-être parce qu'il soupçonnait qu'il y avait là une terre nouvelle à découvrir, et qu'il revint de ce voyage avec des renseignements dont Cabral confirma l'exactitude, deux ans plus tard ? C'est possible, mais même dans ce cas, nous croyons qu'il faut admettre avec M. Fonseca (pp. 314-317) et avec le général de Brito Rebello (*Livro de Marinharia*, Lisbonne, 1913, gr. in-8°, p. xli), que Pacheco a précédé Cabral au Brésil.

où elle est indiquée (97), ce qui suppose nécessairement que cette terre avait été vue antérieurement et qu'on en avait relevé la situation.

Ces deux découvertes, à moins que celle de Pacheco ne soit celle portée sur la carte mentionnée par Joäo, ce qui est fort possible, assurent en fait aux Portugais, la priorité pour cet événement, même si on ne doit tenir aucun compte des indications se rapportant à d'autres voyages. Mais cette priorité n'a aucune importance. Une découverte n'est effective que lorsqu'elle a une suite. Qu'importe que Pacheco et d'autres aient vu le Brésil les premiers, si personne ne l'a su, si on n'en a pas pris acte? Qui peut dire combien de fois les Antilles ont été vues, avant la grande entreprise de Colomb, par des pilotes égarés ou aventureux dont les noms sont restés inconnus? La découverte en pareil cas, est comme si elle n'avait pas eu lieu; celle de Cabral étant la seule qui ait été constatée par des documents authentiques, la seule dont le Portugal ait pris acte et qu'il ait notifiée au monde, est la seule qui compte. Remarquons aussi que Cabral est le seul qui donne un nom à la région à laquelle il avait abordé. Il l'appela d'abord terre de la Vraie Croix, puis terre de la Sainte Croix (98) et c'est cette dernière désignation qui prévalut jusqu'au moment où elle fut, elle-même, remplacée par celle de terre du Brésil. Il paraît aussi que dans les premiers temps on donna à cette région le nom de Terre des Perroquets, à cause, sans doute, des beaux oiseaux de cette espèce que les premiers découvreurs y trouvèrent et portèrent à Lisbonne (99).

(97) Cette lettre du physicien et chirurgien de l'expédition est dans les *Alguns Documentos*, p. 122 et dans le volume de Baena *O Descobridor de Brazil*, Lisbonne, 1897, p. 95. Pero Vaz Bisagudo s'appelait en réalité da Cunha (Note de M. Basto à la lettre de Joao). Je n'ai pu déterminer qui était ce personnage.

(98) *Vera Cruz* et *Santa Cruz*. — Le nom de terre de la Vraie Croix — *Vera Cruz* — paraît être celui que Cabral voulut donner à la terre qu'il venait de découvrir en se rendant aux Indes Orientales en 1500, car c'est celui dont font usage les deux personnages qui, les premiers, firent connaître cette découverte au roi Manoel: Pedro Vaz de Caminha dans sa lettre datée de Porto Seguro, de la *Vera Cruz*, le 1er mai 1500, et Maître Joao, pilote de Cabral, dans sa lettre au roi de la même date (*Alguns documentos*, Lisbonne, 1892, in-fol., p. 122). Cependant le premier et plus ancien historien du Brésil, Magalhanes de Gandavo, dont l'ouvrage date de 1574, dit que Cabral donna le nom de Sancta Crux à sa nouvelle découverte parce que c'est le 3 mai, jour où l'église honore la Sainte Croix, qu'il prit cette décision. En tout cas ces deux dénominations firent bientôt place à celle de Brésil.

(99) Cette dénomination de terre des Perroquets ne fut employée que dans un sens vulgaire. On ne la trouve que dans quelques documents et elle ne tarda pas à disparaître.

VIII. — FIN DE L'EXPÉDITION. — RETOUR A CADIX.

Revenons maintenant à la suite de l'expédition. Du 5e degré de latitude où elle aperçut le continent et où la côte était marécageuse, on descendit vers le Sud pendant une quarantaine de lieues dans l'espoir de trouver un mouillage convenable. La violence des courants ne permettant pas de continuer dans cette direction, on vira de bord et on remonta vers le Nord-Ouest en suivant la côte jusqu'à un golfe à l'entrée duquel se trouvait une grande île. C'était évidemment le golfe de Paria et l'île de la Trinité, découverte par Colomb le 1er août 1498.

Dans ce golfe, les navigateurs eurent, sur un point, à combattre les naturels ; sur un autre, ils furent bien reçus et ils y séjournèrent quelque temps, après quoi ils regagnèrent la côte extérieure en passant, sans doute, par la bouche du Dragon et arrivèrent à une grande île située à 15 lieues au large, qui ne peut être que l'île Margarita. De là, ils passèrent à une autre grande île, habitée par des gens de haute stature, à laquelle ils donnèrent le nom d'île des Géants, île que l'on reconnaît dans celle de Curaçao. Ils seraient alors entrés dans le golfe de Venecia (Venezuela), où ils auraient fait un assez long séjour, pendant lequel ils obtinrent des Indiens un grand nombre de perles. Tout cet itinéraire, tracé par Vespuce, est conforme substantiellement à ce que dit Hojeda lui-même dans la courte déposition où il raconta son voyage (100).

Après avoir poussé leur reconnaissance un peu plus loin, jusqu'au Cap de la Vela peut-être, et avoir réparé leurs bâtiments, les navigateurs résolurent de rentrer en Castille et prirent la route d'Antilia (Española) que Colomb, dit Vespuce, avait découverte. Ils avaient navigué tout le temps, dit-il encore, dans la zone torride et reconnu la côte depuis le 5e degré de latitude Sud jusqu'au 15e degré de latitude Nord, chiffre qu'il faut peut-être réduire de deux ou trois degrés, car au 15e parallèle ils se seraient trouvés au Honduras. A l'île Espagnole, où les explorateurs eurent des difficultés avec les gens de Colomb, ils restèrent quelque temps, puis rentrèrent à Cadix, où ils arrivèrent le 8 septembre 1500.

Cette date du 8 septembre 1500, que nous donnent le texte original de la *Lettera* et la version latine de Saint-Dié, soulève une objection qui a embarrassé plusieurs critiques. Nous possédons, en

(100) Déposition mentionnée ci-dessus où il dit qu'il découvrit la terre ferme au Sud et en parcourut la côte pendant 200 lieues jusqu'à Paria, d'où il sortit par la bouche du Dragon... continuant son exploration il reconnut la côte jusqu'au golfe des Perles et l'île Margarita où il atterrit... Il poussa ensuite jusqu'à l'île des Géants et au golfe de Venecia » (NAVARRETE, *op. cit.*, p. 544).

effet, un document authentique qui établit que Hojeda était à Haïti en septembre 1499 avec La Cosa. C'est une déposition de Cristobal Garcia qui dit que ces deux navigateurs arrivèrent là en barque parce qu'ils avaient perdu leur navire ainsi qu'un certain nombre de leurs hommes. On ne saurait dire que ce témoin se trompe, car Las Casas cite une lettre de Roldan, l'un des compagnons de Colomb, qui se trouvait à la même époque à Haïti et qui constate aussi l'arrivée à cette île de Hojeda et de La Cosa (101). Roldan, il est vrai, parle comme si Hojeda avait encore ses navires, mais cette différence entre son témoignage et celui de Garcia laisse subsister le fait que Hojeda et La Cosa étaient à Haïti en septembre 1499, alors que d'après Vespuce son exploration ne se termina qu'un an après. Pour écarter cette difficulté on a supposé que la date du 8 septembre 1500 était erronée et qu'il fallait placer le retour de Vespuce à une époque plus reculée. Mais on ne voit pas la nécessité de cette correction. Soit par suite de la perte du navire qu'ils montaient, comme le dit Cristobal Garcia, soit pour tout autre raison, Hojeda et La Cosa ont bien pu renoncer à continuer leur exploration et laisser Vespuce la terminer. Notre Florentin ne dit rien de cela, mais encore une fois il faut se souvenir que la lettre où il raconte son second voyage est une communication particulière dans laquelle il n'a fait entrer que ce qui pouvait intéresser celui auquel il s'adressait.

Dans cette hypothèse, Vespuce serait resté une année dans la région du golfe de Venezuela et cette année aurait été employée à réparer son navire et à trafiquer avec les Indiens pour en obtenir des perles, dont il porta un grand nombre en Castille. Ce long séjour dans les mêmes localités est un peu surprenant, mais, si Vespuce était rentré en même temps que Hojeda ou avant le 8 septembre 1500, on ne voit pas pourquoi il aurait placé son retour à cette dernière date.

Hojeda, comme on l'a vu, parle de ses découvertes à peu près de la même manière que Vespuce, et il précise que ni Colomb ni personne n'avait vu les 200 lieues de côtes qu'il reconnut avant d'arriver à Paria en remontant du Sud au Nord. Dans ce voyage nos deux navigateurs auraient donc été les premiers à reconnaître cette partie du littoral américain comprise entre leur point d'atterrage, vers le 5° de latitude Sud, jusqu'à la région de Paria découverte par Colomb. Ils seraient alors passé, sans s'y arrêter, que nous sachions, mais peut-être en constatant leur existence, devant le Rio Para, l'Amazone, l'Oyapoc, l'Essequibo et l'Oré-

(101) La déposition de Cristobal Garcia est donnée par Navarrete, *op. cit.*, vol. III, p. 544. La lettre de Roldan est citée par Las Casas, qui n'en donne qu'une partie. *Historia*, vol. II, pp. 392-393.

noque. Après avoir visité le golfe de Paria, où l'on peut supposer que Hojeda se sépara de Vespuce pour se rendre à Española, l'expédition reprenant son exploration dans la direction de l'Ouest, au delà de Paria, aurait parcouru une autre région nouvelle, celle comprenant les îles Margarita et Curaçao, le golfe de Venecia, aujourd'hui golfe de Vénézuela ou de Maracaybo, et enfin le cap de la Vela, à l'extrémité de la péninsule de Goajore, par le 74° 30" de longitude Ouest de Paris.

Bien que sur certains points les renseignements de source vespucienne ne concordent pas entièrement avec ceux qui viennent d'Hojeda, on ne peut douter qu'ils parlent l'un et l'autre de la même exploration, dont les découvertes sont aussi bien établies que celles de nombre d'autres de la même époque. Tout ce qu'on peut reprocher au Florentin, c'est de ne pas avoir nommé Hojeda, qui en était le chef, ce qui ne prouve pas qu'il la dirigeait nautiquement et que Vespuce n'ait pas eu une part considérable dans la direction de la route suivie, ainsi que dans la détermination des lieux reconnus et du caractère continental de la côte.

CHAPITRE CINQUIÈME

LE TROISIÈME VOYAGE DE VESPUCE

10 mai 1501 — 7 septembre 1502.

(Cap Saint-Roch, cap Saint-Augustin, La Plata, Terre Antarctique).

I. — CE QU'ON CONNAISSAIT DE L'AMÉRIQUE AU DÉPART DE VESPUCE

Nous arrivons à la mieux connue, sinon à la plus importante des navigations de Vespuce, celle qui eut en tous cas le plus de vogue et qui fit en grande partie sa célébrité.

Pendant les deux années qui s'écoulèrent entre son départ pour sa seconde navigation, le 16 mai 1499, et sa mise à la voile pour la troisième, en mai 1501, les découvertes dans les régions nouvelles s'étaient multipliées et on avait appris à en connaître le véritable caractère.

Le littoral oriental avait été reconnu dans une grande partie de son étendue et, bien que quelques points fussent encore inexplorés, on savait qu'à l'Ouest des Antilles une longue ligne de côtes, dont personne n'avait soupçonné l'existence, se prolongeait du Nord au Sud. Au nord, Corte Real, suivant à son insu les traces de Cabot, avait, en 1500 et en 1501, longé le littoral du Labrador, puis celui de Terre-Neuve et était descendu plus au Sud, sans qu'on puisse dire jusqu'à quel point ; mais avait parfaitement reconnu le caractère continental de la région (102). Au centre, personne encore n'avait

(102) Lettre de Pietro Pasqualigo, en date du 19 octobre 1501, rendant compte des découvertes de Gaspar Corte Real dans laquelle il dit que ce Portugais découvrit un pays complètement inconnu dont il parcourut six à sept cents milles de côtes sans en trouver la fin, ce qui le porta à croire que c'était la terre ferme. Cette pièce a été publiée pour la première fois par Harrisse dans ses *Corte Reale*, Paris, 1883, pp. 50, etc.

tenté de reprendre la route suivie par Vespuce, à partir du Honduras jusqu'à la Floride, mais Las Bastidas et La Cosa, dans un long et fructueux voyage commencé en octobre 1500 et terminé en 1502 seulement, allaient reconnaître toute la partie de cette région comprise entre le cap de la Vela et le golfe de Darien, ou même Nombre de Dios. Au Sud Vincent Yanez Pinzon, Lepe et Cabral avaient redécouvert le Brésil, déjà vu par Vespuce. Le premier avait osé s'engager dans le vaste Amazone, et le dernier, qui était descendu jusqu'à Porto-Seguro par le 15° 26' de latitude méridionale — 2 mai 1500 — avait, comme on l'a vu, donné à la région le nom de Vera Cruz ; qui devait bientôt disparaître pour faire place à celui de Brésil (103).

Faisant allusion à cette lettre qu'il ne cite pas, mais qu'il devait produire dans le sixième volume de son *Examen critique*, qui n'a jamais paru, Humboldt a dit que, depuis le mois d'octobre 1501, on savait en Portugal que les terres du Nord étaient contiguës à celles du Sud (*Op. cit.*, vol. IV, pp. 261-62). La lettre de Pasqualigo n'autorise pas cette assertion. Pendant plusieurs années encore on devait ignorer si le continent découvert au nord par les Cabot et les Corte Real était unis à celui découvert au Sud par Vespuce et par Colomb.

(103) *Le nom de Brésil.* — La dénomination de Brésil est de beaucoup antérieure à la découverte du Nouveau Monde et les circonstances qui ont amené son application à une grande région de l'Amérique du Sud peuvent être rappelées avec intérêt.

On donnait au moyen âge le nom de brésil à un bois de teinture qui se tirait de l'Inde et qui faisait l'objet d'un commerce très important. La plupart des anciens voyageurs en Orient en parlent, entre autres, Odoric, Montecorvino, les deux Mahométans et Marco Polo. L'arbre qui fournit ce bois est le *Cæsalpinia Saepan* de Linné, dont il y a plusieurs essences. Il demande une quinzaine d'années pour atteindre toute sa croissance. La couleur rouge de son bois le faisait comparer au charbon ardent, de là les noms de brasile, qui vient de bragia, brascia, *braise*. Les Italiens, qui étaient les principaux agents de ce commerce firent de ce nom *berzi*, *barzi*, *verzi* et *verzino*. Ces deux dernières dénominations, dit Heyd, restèrent les plus usitées (*Histoire du commerce du Levant*, Leipzig, 1885, 2 vol. in-8°, vol. II, p. 587). Dès les premières années de la découverte du Nouveau Monde, on reconnut qu'une variété de cet arbre précieux, le *Cæsalpinia echinata*, y croissait en grande quantité. Ainsi, Colomb rapporte qu'à son second voyage il vit à Haïti des forêts de ce bois « que les Italiens appellent *Verzino*, et Pierre Martyr qui donne ce renseignement (*De Orbe Novo*, D. I. ch. IV, p. 61, éd. Gaffarel), ajoute que les Espagnols trouvèrent beaucoup de ce même bois dans les iles de Paria (*Op. cit.*, D. I, ch. IX, p. 112).

Ces faits firent croire que l'arbre au bois écarlate était originaire de l'Amérique et, comme on ne tarda pas à reconnaître qu'il croissait aussi avec abondance dans la région découverte par Vespuce, par Pinzon et par Cabral, c'est là principalement que les Espagnols, les Portugais et même les Français allaient le chercher plutôt qu'aux Indes orientales. Ce commerce devint très important et amena tout naturellement ceux qui s'y livraient à regarder le pays où ils trouvaient cette denrée à proximité et en si grande abondance comme étant celui du bois de Brésil. De là la substitution de ce nom à celui de

Les résultats des explorations faites jusqu'alors se bornaient, on le voit, à la constatation de l'existence de cette longue ligne côtière occidentale, qu'on n'avait pas encore suivie dans toute son étendue, mais qui paraissait divisée en deux grandes parties. La première commençait presque aux régions polaires et descendait jusqu'au littoral oriental du Mexique. Elle était peu connue et on ne pouvait que soupçonner qu'elle formait une terre continentale. La seconde ligne était celle de la région que nous appelons aujourd'hui l'Amérique du Sud. Elle était bien mieux connue et sa proximité de la grande protubérance africaine, ainsi que son étendue, confirmaient auprès des plus hésitants la croyance qu'on se trouvait en présence d'une terre continentale indépendante de toute attache asiatique.

L'idée que toute la région découverte par Colomb, aussi bien les îles que la terre ferme, se trouvait bien en avant de celle formant les extrémités orientales de l'Asie datait de l'époque même où le grand Génois en avait révélé l'existence. Son assertion que les premières faisaient partie des archipels de l'Inde et que la seconde était l'Asie même n'avait trouvé que peu d'oreilles crédules. Ceux, en très petit nombre, qui s'étaient montrés disposés à l'en croire avaient vite compris que des îles découvertes à une si courte distance de l'Ancien Monde et qui n'étaient peuplées que de sauvages nus, ne pouvaient être ces Indes orientales dont la richesse et la brillante civilisation étaient légendaires depuis l'antiquité. Et quand on eût constaté que tous les points de la terre ferme où on avait pu aborder étaient ou déserts ou faiblement occupés par des hommes aussi arriérés que ceux des îles, les derniers doutes, que seuls les gens étrangers aux saines notions de cosmographie avaient pu garder sur les assertions de Colomb, s'étaient dissipés.

Cependant la partie septentrionale des terres nouvellement découvertes était encore si peu connue et l'ignorance où tout le monde se trouvait à cette époque sur la véritable configuration des

Santa-Cruz que Cabral avait choisi. Ce changement de nom doit être à peu près contemporain de la découverte, car sur deux des plus anciennes cartes du temps qui nous restent, celle de Canerio et celle dite de Kunstmann n° 2, qui sont l'une et l'autre de 1502, on lit, un peu au Sud de Porto Seguro, la légende *Rio de Brazil*, qui indique vraisemblablement l'un des endroits où l'on chargeait le bois de Brésil. Peut-être est-ce là que Coelho prit celui qu'il porta à Lisbonne, en 1504, d'après Damien de Goes. On verra plus loin que Vespuce qui faisait partie de l'expédition de Coelho prit aussi sur cette côte un chargement de ce même bois. Les deux cartes de 1502 qu'on vient de mentionner portent aussi la dénomination de terre de la Sainte Croix, qui ne tarda pas à disparaître complètement. On ne la trouve plus sur la *Terre nove* du Ptolémée de 1513, sur le Globe de Schöner de 1520, sur la belle carte de Ribero de la même date et sur la plupart des cartes postérieures.

régions polaires était si grande, qu'on n'osait affirmer que les côtes vues par les Cabot, par les Corte Real et par Vespuce à son premier voyage ne se rattachaient pas, du côté du Nord-Ouest, aux extrémités orientales de l'Asie. Mais on était bien mieux renseigné en ce qui concerne la partie méridionale de la terre ferme, dont le caractère continental se laissait facilement deviner.

Pour compléter la connaissance du littoral entier de cette terre ferme, il ne restait plus, en 1501, qu'à constater jusqu'où elle s'étendait tant au Nord qu'au Sud et à explorer la partie non encore visitée comprise entre le Darien et le Honduras, afin de s'assurer si les divers tronçons de côtes, dont l'existence avait été constatée, se reliaient ensemble de manière à former un seul continent, où s'ils étaient séparés par quelque détroit ou espace maritime permettant de pénétrer plus en avant vers l'Orient.

Une carte du Nouveau Monde au moment où Vespuce se mettait en route pour la troisième fois montrerait donc, outre les îles dont la situation était bien déterminée, une ligne côtière s'étendant à l'Ouest dont ni les limites septentrionales et méridionales, ni la partie centrale n'avaient encore été relevées, mais que l'on ne croyait pas être celles de l'Asie. Le troisième voyage de Vespuce allait confirmer et vulgariser cette croyance, déjà fortement entrée dans les esprits, en entraînant la conviction que l'Amérique du Sud, tout au moins, formait réellement un Monde Nouveau dans toute l'acception du terme.

II. — DÉBUT DU VOYAGE

Comme on l'a vu ci-dessus, Vespuce a donné deux relations de son troisième voyage; celle de la *Lettera* sur ses quatre navigations et celle qui fait l'objet du *Mundus novus*. Cette dernière est antérieure à l'autre et on y trouve de nombreux détails sur les mœurs, usages et caractères physiques ou moraux des Indiens. L'autre est plus explicite sur les particularités géographiques du voyage; sans elle nous serions encore plus mal renseignés que nous ne le sommes sur le théâtre de l'exploration. Il y a aussi quelques différences dans les dates et dans quelques détails donnés par les deux versions, mais elles sont, comme on le verra, sans importance.

Il y a une troisième rélation de ce voyage, attribuée à Vespuce, qui vient des manuscrits de Vaglienti mentionnés ci-dessus. Cette pièce ne contient rien qui soit contraire aux idées connues du navigateur; mais on doute de son authenticité, tant à cause du style, qui ne paraît pas être celui de Vespuce, que de sa provenance,

qui est suspecte. Elle a été publiée pour la première fois par Bartolozzi en 1789; comme celle du 18 juillet 1500 elle a été exclue de la *Raccolta colombiana* (104).

Ce troisième voyage de notre Florentin est le premier des deux qu'il fit pour le compte du Portugal. Cédant aux pressantes sollicitations du roi Manoel, il s'était rendu en 1500, à Lisbonne, où on l'avait prié de prendre part à une expédition composée de trois navires qui allait se mettre en route pour les régions nouvelles de l'Ouest. On a supposé que cette expédition était celle que ce prince envoya, à une date restée incertaine, à la découverte de la Plata sous le commandement de Dom Nuno Manoel (105); mais en réalité peu de raisons justifient cette hypothèse. Avec Harrisse on croirait plutôt que cette entreprise fut organisée pour confirmer et achever la découverte accidentelle du Brésil, faite le 22 avril 1500, par Cabral, qui en avait aussitôt avisé le roi en lui envoyant Gaspar de Lemos (106). Nous voyons, en effet, dans la lettre que Pero Vas Caminha écrivit au roi pour lui apprendre cette découverte et dont Lemos fut chargé, que l'attention du monarque est appelée sur les avantages qu'offre la nouvelle terre dont l'un des principaux serait de servir de point de relâche pour les navires allant aux Indes. On s'explique donc que le roi Manoel, sachant que Vespuce venait de faire un voyage à cette région et connaissant sa réputation d'astronome ou de cosmographe compétent, ait attaché un grand prix à s'assurer de ses services et ait réitéré ses instances dans ce but.

Vespuce finit par y céder et l'expédition à laquelle on l'attacha mit à la voile le 10 mai 1501 (107). Il n'en était pas le commandant, lui-même le reconnaît, mais il paraît avoir pris une grande part à sa direction. Elle se rendit d'abord aux Canaries et de là sur les côtes d'Afrique, où elle relâcha trois jours en un lieu qui n'est pas nommé, et onze jours à un autre plus au Sud, appelé Besechiece, qui se trouve, dit Vespuce, sous la zone torride et par le 14° de latitude. C'est le cap Vert, qui est au 14° 43'5" de latitude N. (108). Il semble que les navigateurs rencontrèrent là l'expé-

(104) Voir la Bibliographie, chap. IV, paragraphe 3.

(105) Cette supposition vient de Varnhagen, qui n'a d'autre raison pour la motiver, si ce n'est que Manoel allait à la découverte dans la région où alla aussi Vespuce (*Nouvelles Recherches*, pp. 9, 10 et 56). L'érudit qui a édité pour Quaritch la *Lettera* de Vespuce, M. Kerney a accepté cette opinion ainsi que Gravier (*Les Normands sur la route des Indes*... Rouen, 1880, pp. 44).

(106) *Discovery of North America*... pp. 349-351 et 686.

(107) C'est la date que donne la *Lettera* et la traduction Basin. Le *Mundus Novus*, qui est une traduction d'un texte italien que nous n'avons plus, dit 14 mai.

(108) On trouve ce nom de Besechiece orthographié de différentes manières

dition de Cabral qui revenait de Calicut (109). De ce point ils firent voile dans la direction du Sud-Ouest et naviguèrent pendant soixante-sept jours près de la ligne équinoxiale. Au cours de ce trajet ils constatèrent qu'au mois de juin il faisait très froid et que les jours et les nuits étaient d'égale longueur.

III. — LE BRÉSIL ; LA TERRE AUSTRALE

Le 17 août (110) ils jetèrent l'ancre et se confirmèrent dans l'idée que la terre à laquelle ils abordaient n'était pas une île, mais bien un continent (111). Elle était très peuplée et se trouvait par le 5e degré de latitude Sud, c'est-à-dire vers le cap San Roque, dont le nom vient probablement d'eux (112). De ce lieu, dont ils prirent possession au nom du roi de Portugal (113) et où ils perdirent plusieurs hommes qui, étant tombés entre les mains des naturels, furent aussitôt dévorés par eux, ils reprirent leur route dans la direction de l'Est-Sud-Est et se trouvèrent, après avoir fait

dans les diverses éditions et traductions des lettres de Vespuce. Mais le texte du *Mundus Novus*, plus explicite en ceci que celui de la *Lettera*, dit qu'il s'agit du Promontoire Ethiopique de Ptolémée, appelé depuis cap Vert, et auquel les nègres donnent ce nom de Besechiece. Ptolémée désigne le cap Vert sous le nom de Promontoire de la Corne du Couchant. Voir sur ce point une intéressante note de Humboldt, *Examen critique*, vol. V, pp. 11-14.

(109) Ce fait est inféré de ce que dit un pilote de Cabral, qui rapporte qu'en revenant de Calicut, ils rencontrèrent au port de *Beseneghe* trois navires que le roi Manoel envoyait pour continuer la première découverte de Cabral. Dans les conditions et à la date indiquées, ces trois navires ne pouvaient guère être que ceux formant l'expédition dont Vespuce faisait partie. Voyez la *Navigation du capitaine Pierre Alvarez*, dans la collection Temporal, vol. II, p. 27. Cette relation fut publiée pour la première fois par Ramusio, vol. I, fol. 127, verso. Il y a d'ailleurs une relation attribuée à Vespuce même où il rend compte de sa rencontre au cap Vert des navires de Cabral. Nous nous expliquons plus haut sur cette relation, que Baldelli a publiée pour la première fois (Bibliographie, chap. IV, 2).

(110) Le *Mundus Novus* dit 7 août.

(111) *Ibi eam terram cognovimus non insulam sed continentem esse* (*Mundus Novus*). Le texte italien de Vicence, 1507, dit la même chose. La *Lettera* porte simplement « une nouvelle terre », *terra nuova*, et le texte de Basin transforme cette terre en île *insula quædam*.

(112) On juge qu'il en fut ainsi parce qu'on ne connaît aucune navigation antérieure à celle de Vespuce, si ce n'est celle de Vespuce lui-même, qui en 1499, avait déjà touché à ce cap, dans laquelle ce nom aurait pu être donné, et aussi parce que l'église honore saint Roch le 16 août et qu'il était d'usage, à l'époque, de donner aux points successivement découverts le nom du saint dont la fête tombait ce jour-là. Le cap Saint-Roques est au 5°29'15" de latitude Sud.

(113) Le texte italien dit simplement le Roi. Le texte de Saint-Dié porte : le roi d'Espagne.

150 lieues, à un cap, situé à 8 degrés de latitude Sud, auquel ils donnèrent le nom de Saint-Augustin (114).

Ils reprirent alors leur route vers le Sud-Ouest, car on s'était aperçu que la côte inclinait dans cette direction, et abordèrent le 1er novembre, sans doute, jour de la Toussaint, dans une baie à laquelle ils donnèrent ce nom : *Bahia de Todos os Santos* (115), où ils paraissent être restés cinq jours, et où ils prirent avec eux deux indigènes qui consentirent à les accompagner. Continuant leur voyage dans la même direction et toujours suivant la côte, ils dépassèrent le Tropique du Capricorne et descendirent jusqu'au

(114) Le texte de Basin porte dans un passage Saint-Vincent et dans un autre Saint-Augustin. Si les navigateurs de cette expédition se conformèrent à un usage rappelé ci-dessus, c'est le 28 août, jour de la Saint-Augustin qu'ils virent le cap de ce nom. Sa première découverte appartient en réalité à Vincent Yanez Pinzon, qui précéda Vespuce sur cette partie de la côte du Brésil; mais il donna à ce lieu le nom de *Santa Maria de la Consolacion*. Celui de Saint-Augustin, qui est resté, ne peut venir que de Vespuce, car on ne connaît aucun autre navigateur qui aurait été en position de choisir cette désignation à l'époque indiquée. Il y a d'ailleurs d'autres preuves que Vespuce reconnut ce cap, qu'il détermina sa situation et lui donna le nom de Saint-Augustin. Quand il s'est agi en 1515 de fixer la situation de ce lieu, que les Portugais réclamaient comme étant dans la sphère qui leur avait été attribuée en vertu de la ligne de démarcation papale, on nomma à cet effet une commission de pilotes dont Sébastien Cabot, Jean Vespuce et Nuno Garcia faisaient partie. Le premier déclara que Vespuce avait lui-même pris la hauteur du cap Saint-Augustin et que c'était un homme très habile en cette matière. Le second exposa que son oncle était allé deux fois à ce cap, qu'il possédait ses relations et que la latitude indiquée était la vraie. Enfin, Nuno Garcia dit qu'il s'en rapportait à l'opinion de Vespuce à cet égard (Navarrete, *Viajes*, vol. III, pp. 319-320).

Il semble donc bien établi que le nom de Saint-Augustin vient de Vespuce. Ce cap est au 8°21' de latitude Sud; il ne se trouve donc pas à 150 lieues du cap San Roque que Vespuce place lui-même au 5°. Il y a là certainement une erreur. Les textes varient d'ailleurs sur ce point; celui de Baccio-Valori, reproduit par Bandini, porte 50 leghe (p. 52). Dans le *Mundus Novus* on lit 300 lieues. Notons bien qu'il ne s'agit ici que de l'attribution du nom de Saint-Augustin au cap que Pinzon avait découvert et auquel il avait donné le nom de cap de la Consolation, comme il est dit ci-dessus, nom que lui-même reconnaît avoir été remplacé par celui de Saint-Augustin.

(115) Ni dans la troisième relation de la *Lettera*, ni dans le *Mundus Novus*, il n'est question de cela. C'est dans la relation de son 4e voyage de la *Lettera* qu'il mentionne incidemment ce fait. Bahia est au 13°0'4" de latitude Sud. Il est à remarquer que le texte italien de la *Lettera* porte la *Vadia di tucti e sancti* (Fac-similé Quaritch, dernier feuillet recto), expression que le traducteur latin du texte de la cosmographie de Saint-Dié a rendu par *Omnium Santorum Abbaciam.* — Abbaye de tous les saints (Fac-similé Wieser, fol. 101), erreur qui est passée à la carte de Ruysch de 1508, ainsi qu'à la *Tabula Terre Nove* du Ptolémée de 1513, qui a été reproduite dans les Ptolémée de 1520, 1522, 1525, 1535 et 1541. La carte de Cantino qui est antérieure à la *Lettera* et qui doit venir en partie tout au moins de Vespuce même, porte *Baia de todos sanctos*, celle de Canerio de même. Humboldt s'est singulièrement trompé dans son explication de cette erreur (*Examen critique*, vol. IV, pp. 157-158).

32ᵉ degré de latitude, où Vespuce fit des observations astronomiques. On peut admettre qu'ils découvrirent, en passant, à la date du 1ᵉʳ janvier 1502, la baie de Rio de Janeiro, où se trouve aujourd'hui la capitale du Brésil, bien que les textes ne le disent pas (116).

Convaincus alors qu'ils ne trouveraient dans cette région aucune des richesses minérales qu'ils cherchaient, les navigateurs résolurent donc de porter leur exploration ailleurs. Le 15 février, après avoir longé encore le littoral pendant quelque temps et être descendus peut-être jusqu'à l'embouchure de La Plata (117) ils laissèrent la côte à droite et firent voile dans la direction du Pôle antarctique, dont ils s'approchèrent jusqu'au 52ᵉ degré de latitude australe (118). Du trois au sept avril, ils essuyèrent de très mauvais temps qui dégénérèrent en tempête, et pendant un moment ils se crurent perdus. Le 7 ils découvrirent une nouvelle terre qu'ils longèrent pendant 20 lieues et qui leur parut inhabitable à cause de son aridité et de sa température glaciale.

C'est de cette terre, dont il est impossible de déterminer la situation, si ce n'est qu'elle devait être au S.-O. de la Plata (119),

(116) Si les voyageurs suivaient la côte comme Vespuce le dit, il est impossible que la magnifique baie de Rio de Janeiro leur ait échappé, et ils ont pu la prendre pour l'embouchure d'une rivière, de là le nom de Rivière de Janvier. La date à laquelle Vespuce devait se trouver dans ces parages autorise cette supposition. Rio de Janeiro est par le 22°54'7" de latitude Sud.

(117) D'après la version du *Mundus Novus*, Vespuce, en se dirigeant vers le pôle antarctique, aurait dépassé le tropique du Capricorne de 17 degrés et demi, ce qui nous reporte au 41° de latitude australe. Il aurait dans ce cas atteint et même dépassé l'embouchure de la Plata. Il est à remarquer que Beneventano dit, dans sa dissertation ajoutée au Ptolémée de 1508, que les Portugais ont navigué jusqu'à la latitude australe de 50°, et que, sur la carte de Ruysch du même Ptolémée, on lit à l'extrémité du *Mundus Novus* une légende portant que les marins portugais sont parvenus jusqu'au 50ᵉ degré de latitude australe, sans cependant être arrivés à l'extrémité de ce monde.

(118) C'est ce que porte la *Lettera*. Le *Mundus Novus* dit à deux reprises 20 degrés. Dans un autre passage de ce même texte, on lit que les navigateurs s'avancèrent jusqu'à 17 degrés et demi du pôle, ce qui nous reporterait au 73°30' de latitude australe, chiffre évidemment erroné. Hugues, comme Varnhagen, croit que les navigateurs ne descendirent pas plus loin que le 54ᵉ degré (*Il terzo Viaggio*, Firenze, 1898, in-8°, p. 37).

(119) Varnhagen croit que c'était la Géorgie du Sud, qui fut redécouverte en 1775 par Cook et qui se trouve par 54°30' de latitude Sud et par 28°16 de longitude Ouest (*Amerigo Vespucci*, Lima, 1865, p. 111).

Cependant Bougainville pensait qu'il s'agissait des îles Malouines, qui sont près du détroit de Magellan, et Humboldt paraît favorable à cette manière de voir, car il dit que l'expédition a pu être entraînée à son insu jusque dans ces parages. Hugues se range à l'opinion de Varnhagen (*Il terzo Viaggio*, p. 328). M. Groussac, qui a soumis cette relation de Vespuce à une critique serrée, suggère que, si l'on suppose que Vespuce, au lieu de se diriger au S.-E. pour continuer sa route, prit celle du Sud-Ouest, la terre glaciale qu'il dit avoir longée

que l'expédition fit voile pour la côte d'Afrique. Le 10 mai, elle était à Sierra Leone, où elle relâcha quinze jours et d'où elle partit pour les Açores. Le 7 septembre 1502 l'expédition arriva à Lisbonne, après 15 mois de navigation.

IV. — IMPORTANCE ET AUTHENTICITÉ DE CE VOYAGE

Comme on l'a dit ci-dessus, c'est dans le *Mundus Novus* que Vespuce s'attache à délimiter la région qu'il a découverte et à montrer qu'elle formait un monde nouveau. Cependant, bien que, dans ses deux premières relations, il parle comme s'il croyait que toutes les côtes qu'il avait reconnues se continuaient et formaient un seul continent, dans le *Mundus Novus* il limite expressément ce continent à la partie comprise entre le 8e et le 50e degré de latitude sud (120), et c'est vraisemblablement à cette particularité qu'est dû le grand succès de cette plaquette aujourd'hui si rare, qui fut, à l'époque, encore plus souvent réimprimée que la première lettre de Colomb. Elle est, d'ailleurs, plus remarquable à bien des égards. Sans doute on y trouve, ainsi que dans la version italienne des quatre navigations, des erreurs qui nous choquent aujourd'hui, mais qui étaient alors fréquentes et qui n'ont rien de surprenant. Malgré cela, on voit que l'auteur de cette relation était un véritable cosmographe, dont le savoir l'emportait de beaucoup sur celui de Colomb. La critique ne doit pas dissimuler toutefois que cette relation de Vespuce témoigne de prétentions scientifiques que ce qu'il rapporte ne justifie pas. Ainsi, il assure avoir mesuré la circonférence de nombre de constellations et déterminé leur diamètre. S'il l'a fait, on ne le voit pas. On jugerait même d'après ce qu'il dit, ou ce que son traducteur lui fait dire, qu'il n'a pu le faire. Peut-être a-t-il réservé pour sa relation complète, dont il parle à différentes reprises, de plus amples détails à ce sujet, ou peut-être encore est-ce le traducteur, un homme instruit cependant, qui n'a pas compris son langage? En l'absence du texte original que personne n'a connu, on ne peut trancher cette question.

pendant 20 lieues serait les falaises de la Patagonie (*Les îles Malouines, nouvel exposé d'un vieux litige*, Buenos-Ayres, Conti frères, 1910, in-8°, pp. 185, cartes, p. 78.

(120) « Une partie de ce Nouveau Continent se trouve sous la zone torride, au delà de la ligne équinoxiale et vers le pôle antarctique. Il commence, en effet, au huitième degré de la dite latitude australe, et nous naviguâmes si longtemps le long du rivage que nous parvînmes au delà du Tropique du Capricorne, où nous trouvâmes que le pôle antarctique formait par rapport à l'horizon, une altitude de 50 degrés (*Novus Mundus*, édit. Lambert, fol. a. III).

Ajoutons cependant que tout ce qu'on sait de Vespuce donne à penser qu'il a aussi dit autre chose que ce qu'on lit aujourd'hui dans le *Mundus Novus*.

Quant à l'authenticité de l'expédition même, elle ne saurait faire l'objet d'un doute pour les esprits non prévenus. Sous la date de 1501, Galvao la raconte substantiellement dans les mêmes termes que Vespuce, sans nommer celui-ci, il est vrai, mais sans donner aucun autre nom. Gomara la mentionne également (121). Il y a aussi une allusion à ce voyage dans la dissertation que le moine Marco Beneventano ajouta au Ptolémée de 1508, lorsqu'il dit que la terre de Santa-Cruz va en décroissant jusqu'au 37e degré de latitude australe et qu'on a navigué jusqu'au 50e degré. Enfin, sur la carte de Ruysch de ce même Ptolémée, une légende placée à la côte du Brésil porte que les marins ont exploré cette partie de la terre et sont parvenus jusqu'au 50e degré de latitude, mais n'ont pas atteint son extrémité australe. A quelles découvertes ces auteurs et cartographes faisaient-ils allusion, si ce n'est à celles de Cabral et de Vespuce?

Il importe peu que Vespuce ait ou n'ait pas commandé cette expédition de 1501-1502, et qu'on n'ait pu trouver dans les archives portugaises aucune indication qui s'y rapporte. Ce qui est certain, c'est qu'une exploration comme celle qu'il décrit et dont il dit avoir été le commandant effectif (122), eut lieu à l'époque même qu'il précise, car nous en trouvons les résultats dans les documents cartographiques du temps.

Si ce n'est de Vespuce, d'où viennent, en effet, les dénominations de Cap Saint-Roch, de Saint-Augustin, de San Miguel, du Rio de San Francisco, de la Baie di Tutti li Santi, du port de San Vicentio et autres, qu'on lit sur les cartes de Canerio, de Cantino et de Kunstmann n° 3, qui sont de l'année 1502, et d'où elles sont passées, en partie, sur la carte de Ruysch de 1508 et en totalité sur celles des *Terre Nove* du Ptolémée de 1513, que l'on sait dater de 1508 au moins et provenir de sources portugaises?

On dira, et on a dit, qu'elles peuvent venir de navigateurs inconnus qui ont reconnu les côtes de l'Amérique du Sud avant la rédaction des cartes de Canerio et de Cantino, comme Vincent Yanez Pinzon, Diego de Lepe et autres dont les navigations se placent à cette époque. Mais il y a une particularité qui montre

(121) Voir la bibliographie, n° 153.

(122) Vespuce dit que l'amiral qui commandait l'expédition était absolument incapable et qu'on dut s'en remettre à lui pour la diriger. Peut-être pourrait-on voir dans cette circonstance la raison pour laquelle les documents ne donnent pas le nom de cet amiral, que Vespuce lui-même a généreusement caché.

que ces noms ont été donnés dans le même voyage, c'est l'usage, mentionné plus haut, suivi par les navigateurs du temps, de nommer les lieux marquants qu'ils reconnaissaient d'après le saint que l'église fêtait le jour de la découverte; et comme ces fêtes, avec les noms qui y sont attachés, se suivent de près dans l'ordre chronologique, on est fondé à dire que c'est au cours d'une même exploration, qui suivait la côte en descendant vers le Sud, qu'ils ont été choisis, ce qui se rapporte exactement au troisième voyage de Vespuce (123).

Remarquons, d'ailleurs, que Vincent Yanez Pinzon, qui arriva à la côte du Brésil, le 26 janvier 1500, et qui donna au cap Saint-Augustin qu'il découvrit le nom de *Santa Maria de la Consolacion*, d'où il remonta vers le Nord, n'a pu reconnaître, à ce voyage, aucun point au Sud de ce cap. Il en est de même de Diego de Lepe. Ce navigateur, qui mit à la voile en décembre 1499, n'a certainement pas mis huit mois pour se rendre à la côte du Brésil, qui était sa destination. Il ne pouvait donc pas être au cap Saint-Augustin le 28 août, jour où il faudrait qu'il y eût été pour nommer ce cap d'après ce saint. Velez de Mendoza, qui navigua dans la même région de décembre 1499 à juillet 1500, n'a pu arrêter des désignations qui furent choisies après le mois d'août. Ces désignations ne viennent pas non plus de Cabral, qui ne resta que quelques jours à Porto Seguro, où il avait abordé peut-être accidentellement et d'où il fit voile directement pour Calicut. Enfin, on ne connaît même pas la date du voyage que Nuño Manoel aurait fait à la Plata, voyage que Varnhagen et d'autres identifient à celui de Vespuce dont nous parlons, ce qui, après tout, ne change rien.

On est donc en droit de déduire de tous ces faits la conclusion que Harrisse en a judicieusement tirée, à savoir que, de toutes les

(123) Ruge a donné un curieux tableau de la nomenclature géographique qui, pour la raison indiquée, doit venir de Vespuce (*Die Entwickelung der Kartographie von Amerika bis 1570*, Gotha, 1872, in-fol, p. 19); Harrisse, qui a étudié soigneusement tous les voyages qui eurent lieu sur la côte en question avant la rédaction des premières cartes, a trouvé que cette nomenclature n'a pu venir que de Vespuce (Voyez le chap. x de la *Discovery*, pp. 335-352). Ainsi que Ruge et Harrisse, M. Gallois avait parlé dans le même sens (Voyez aussi p. 13, où M. Gallois dit que l'expédition de Vespuce est la plus récente de celles dont les résultats soient mentionnés sur cette partie de la première carte de Canerio.

Enfin, le dernier commentateur de cette carte, le professeur Stevenson, qui en a donné une magnifique reproduction, accompagnée d'un texte critique, s'exprime à cet égard de la manière suivante :

« To none more than to the voyage of Vespucci, we must look for the origin of the majority of the names found on Canerio's chart ». Ed. L. Stevenson, *Marine World chart of Nicolo de Canerio Januensis*, 1502 (circa). *A critical Study with fac-simile*. — New-York, 1908, in-8° et in-fol, p. 48 du texte.

entreprises transatlantiques connues, seule la troisième navigation de Vespuce réunit la double condition d'avoir eu pour théâtre la région à laquelle appartiennent les noms cités, et de s'être terminée à temps pour que ces noms figurent sur les premières cartes de l'époque, dont les auteurs n'ont pu se renseigner ailleurs.

Voilà, il semble, des preuves de l'authenticité du troisième voyage de Vespuce, qui ont bien plus de poids que toutes les raisons qu'on a avancées pour regarder ce mémorable voyage comme apocryphe ou comme n'ayant eu ni le caractère ni les résultats que Vespuce lui a donnés (124).

V. — LES RÉSULTATS

Nous croyons donc qu'on est autorisé à dire que la partie de la côte orientale de l'Amérique du Sud, comprise entre le cap Saint-Roque et La Plata, fut explorée par Vespuce et ses compagnons en 1501 et 1502 et que les points suivants marquent les principales étapes de cette exploration :

Le cap Saint-Roch, le 16 août 1501.

Le cap Saint-Augustin, le 28 août.

La Baie de Tous les Saints, aujourd'hui Bahia, le 1er novembre.

Le cap Saint-Thomas, le 31 décembre.

Rio de Janeiro, le 1er janvier 1502.

Le port d'Angra dos Reis, Baie des Rois, le 6 janvier.

L'île Saint-Sébastien, le 20 de ce mois.

Et la rivière Saint-Vincent, le 22 du même mois (125).

C'est, comme on l'a vu, le 15 février qu'ils seraient arrivés à la Plata et c'est le 7 avril qu'ils firent leur dernière découverte, celle d'une terre australe que la critique moderne n'a pu identifier d'une manière certaine, mais dont les cartographes du temps semblent avoir tenu grand compte. Vespuce termine sa relation en exprimant la conviction qu'il a reconnu la quatrième partie du monde qui peut être considérée, ajoute-t-il, comme formant un autre hémisphère.

(124) Le savant géographe italien, Luigi Hugues, qui s'est beaucoup occupé de Vespuce et qui a écrit sur ses voyages plusieurs monographies érudites, dans lesquelles le cosmographe florentin est souvent sévèrement jugé, déclare cependant qu'il n'est pas permis de douter de ce qu'il dit de ses navigations de la côte du Brésil à la terre australe (*Il terzo Viaggio*, p. 41).

(125) Voir pour plus ample justification de cet itinéraire D'Avezac : *Considérations géographiques sur l'Histoire du Brésil*... Paris, 1857, p. 175 et pour les anciennes cartes où figurent ces noms : Harrisse, *Discovery*, p. 385, et Ruge, *op. cit.*, p. 19.

CHAPITRE SIXIÈME

LE QUATRIÈME VOYAGE DE VESPUCE

10 mai 1503 — 18 juin 1504.

(Ile Fernando de Noronha, côte du Brésil jusqu'au 18°
de latitude S.)

I. — OBJET DU VOYAGE : MALACA PAR LE SUD-OUEST

Ce quatrième voyage de Vespuce avait pour lui une très grande importance, car après avoir démontré, ou tout au moins soutenu avec raison, que la terre ferme découverte à l'Ouest des Antilles était un monde nouveau, autre que celui de l'Asie, il espérait compléter son œuvre en montrant que pour se rendre aux Indes Orientales il fallait contourner au Sud cette partie de la terre ferme dans laquelle il avait plus particulièrement reconnu un Monde Nouveau, ce qui suppose qu'il ne croyait pas à l'existence d'un passage dans la région centrale ou tout au moins qu'il considérait la route par le Sud comme étant la plus sûre. Les paroles significatives par lesquelles il termine sa troisième relation ne laissent aucun doute sur son intention : « Je me propose de faire « un quatrième voyage. Je suis en pourparler pour cela et j'ai déjà « la promesse de deux navires avec leur armement pour me mettre « à la recherche de nouvelles contrées par le vent dit d'Afrique, « vers le Sud, du côté de l'Orient. Dans ce voyage je pense faire « beaucoup pour la gloire de Dieu, pour le bien de ce royaume et « pour l'honneur de mes vieux jours. Je n'attends plus que le con- « sentement de notre sérénissime Roi » (126).

(126) *Mecum cogito adhuc efficere quartum diem, et hoc pertracto : et jam mihi duarum navium cum suis armamentis promissio facta est, ut ad perquirendas novas regiones versus meridiem a latere orientis me accingam per ventum qui Africus dicitur. In quo die multa cogito efficere in Dei laudem et hujus*

Vespuce est tout aussi explicite en commençant la relation de son quatrième voyage, qu'il dit nettement avoir pour objet « l'île « de Malaca, située vers l'Orient, que l'on représente comme très « riche et qui sert d'entrepôt aux navires venant du Gange et de « la mer des Indes ». Il n'ajoute pas, il est vrai, qu'il se propose d'y aller par l'Occident, mais le désir qu'il exprime en terminant sa troisième relation, les idées que nous lui connaissons et le récit même qu'il va faire, montrent que c'est bien en prenant cette voie qu'il prétendait s'y rendre. Gomara dit que c'est en 1501, lors du troisième voyage de Vespuce, que le roi Manoel le chargea de chercher dans les parages du cap Saint-Augustin un passage vers les Moluques — *a las Malucas* — expression géographique alors assez indéfinie que l'on employait aussi pour désigner la péninsule de Malaca (127). Mais Gomara doit confondre ici le troisième voyage de Vespuce avec son quatrième, car rien n'indique dans les deux relations que le Florentin a données de son troisième voyage qu'il avait alors le dessein de chercher un détroit permettant le passage aux Indes. On est au contraire fondé à inférer de son langage qu'il ne croyait pas à l'existence de ce passage.

II. — COLOMB ET LE DÉTROIT

A cette époque, les Portugais, comme les Castillans d'ailleurs, se préoccupaient de la découverte d'un passage au travers des terres nouvelles, par lequel on pourrait arriver facilement aux pays des épices. Les uns et les autres avaient le même intérêt à cette découverte et ils croyaient à sa possibilité, parce qu'ils s'étaient bien rendu compte que la terre ferme n'était pas l'Asie, comme Colomb l'affirmait. Harrisse a soutenu que le grand Génois lui-même avait cherché ce détroit (128), et M. Denucé a repris cette thèse (129). Nous ne saurions partager cette manière de voir, qui suppose nécessairement que Colomb avait reconnu que sa terre ferme n'était pas l'Asie. Or on peut montrer que jusqu'à sa mort il persista dans la croyance qu'il avait atteint les extrémités orientales de l'Asie. Sa lettre de 1503 suffirait seule à établir le

regni utilitatem et senectutis mee honorem; et nihil aliud expecto nisi hujus serenissimi regis consensum (Fac-similé Fontaine du *Mundus Novus*, dernier feuillet, Bibliographie, nº 14).

(127) Humboldt, *Examen critique*, V, p. 127. Pour le texte de Gomara, voir le chapitre 87 de *Historia de las Indias*, Édition de 1554, fol. 113.

(128) *The Discovery*, pp. 104 et sq.

(129) Jean Denucé, *Magellan, la question des Moluques et la circumnavigation du Globe*. Bruxelles, Hayer, 1911, in-4º, 433 pages, p. 58.

fait. Ce que Colomb cherchait à son dernier voyage c'était, non un détroit mettant l'Atlantique en communication avec le Pacifique, mais un passage conduisant au golfe du Gange, qu'il croyait tout près de sa terre de Veragua (130). Les navigateurs et les cosmographes ses contemporains, qui ne partageaient pas ses illusions, pouvaient penser autrement, mais pas lui. En réalité, il n'y avait aucune autre raison de croire à l'existence de ce passage que le vif désir qu'on avait de le trouver, à cause du grand profit qu'on espérait en tirer.

III. — VESPUCE ET LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Vespuce, le premier, paraît avoir eu, relativement au moyen de passer aux régions des îles par la voie de l'Ouest, des idées raisonnées basées sur des indications réelles. Comme il a dit et répété dans ses diverses relations que les côtes qu'il avait explorées sont celles d'un Monde Nouveau, et qu'il n'y a relevé aucune trace de passage ou de détroit, on est fondé à dire qu'il ne croyait pas que ce

(130) A son quatrième voyage, lorsqu'il se trouvait sur la côte de Véragua, Colomb apprit des Indiens qu'à neuf journées de marche il y avait un pays nommé *Ciguare* qui était entouré par la mer et dont les habitants, richement vêtus, faisaient usage de canons, connaissaient les chevaux et ornaient leurs femmes de précieux joyaux. (Colomb, *Lettre* dite *rarissime*, du 7 juillet 1503, dans Navarrete, vol. I, p. 299). Pour notre Génois, qui était persuadé qu'il se trouvait sur les côtes de l'Asie, une telle description, — invention de quelque Indien désireux de plaire au maître qui ne s'inquiétait que de l'existence de l'or, — ne pouvait s'appliquer qu'à une des opulentes contrées de l'Inde. Et comme Ptolémée, qu'il cite souvent et dont il possédait un exemplaire qui existe encore, avait placé son grand Golfe asiatique, *Magnus sinus*, à l'est de la presqu'île Malaise, où se trouve notre golfe de Siam, c'est-à-dire à une latitude correspondant à peu près à celle de Véragua, Colomb se persuada aisément que c'était de ce golfe dont les Indiens lui avaient parlé et que, s'il existait un détroit ou un moyen quelconque d'y arriver, il pourrait atteindre sans difficulté le Gange, qui le mettrait à portée de la région des épices. De là son ardeur à chercher ce détroit ou ce passage, car, ainsi que l'a fait remarquer Humboldt (*Examen Critique*, vol. I, p. 350), le mot *estrecho* peut être pris dans le sens d'isthme et signifier un passage par terre aussi bien que par mer.

L'examen des textes ne confirme donc pas la supposition que Colomb avait enfin reconnu que sa terre ferme n'était pas celle des extrémités orientales du monde connu et qu'à son dernier voyage il cherchait un détroit qui lui permettrait d'arriver enfin à cette terre asiatique, objet de tous ses rêves depuis le moment où il avait cru reconnaître une partie du royaume de Cathay dans Cuba et Cypangu dans l'île Espagnole. S'il avait entrepris de se rendre à la mer dont lui parlaient les Indiens de Véragua, au lieu de chercher des mines d'or, douze ans avant Balboa, il aurait découvert le Pacifique. Il est mort sans même soupçonner son existence.

passage pouvait se trouver quelque part sur cette côte. Mais les faits observés dans son dernier voyage peuvent lui avoir suggéré un plan qui n'a rien de chimérique. Lors de ce voyage, il était descendu assez loin vers le Sud pour croire qu'il avait atteint les limites de son Monde Nouveau. La direction des côtes, qui fléchissent sensiblement vers l'Ouest, et le golfe qui forme l'embouchure de la Plata, s'il alla jusque là, ce qui est plus que probable, durent tout naturellement lui donner cette conviction. S'il ne l'avait pas eue, il semble qu'il aurait continué à longer les côtes dans la direction du Sud, pour voir jusqu'où s'étendait le continent qu'il avait découvert.

Il est donc permis de dire que Vespuce dut rentrer à Lisbonne avec la certitude qu'il n'existait aucun autre moyen de se rendre aux contrées de l'Extrême Orient que de contourner au Sud le continent dont il avait constaté la continuité des côtes jusqu'à la Plata, et que son ambition était de réaliser ce projet. Si cette supposition est fondée, on peut soutenir avec M. Denucé, que c'est à Vespuce que revient incontestablement l'honneur d'avoir le premier attiré l'attention sur le passage vers l'Asie par le Sud-Ouest, que Magellan devait franchir vingt ans plus tard (131). Remarquons à ce sujet que c'est Jean Vespuce, neveu et successeur d'Améric comme pilote royal, et possesseur des papiers de son oncle, qui rédigea les instructions de Magellan ; que Pigafetta, dans sa relation de la découverte du détroit portant le nom de ce navigateur, dit qu'on croyait autrefois que la Plata était un canal par lequel on pouvait passer dans la mer du Sud (132), assertion que confirme le *Diario* de Francesco Albo, un autre des compagnons de Magellan (133). Il semble résulter de ces faits qu'à son troisième voyage, Vespuce crut que la vaste embouchure de la Plata, qu'il ne dépassa pas, pouvait être la limite méridionale de son Monde Nouveau et que par là seulement on pourrait arriver à la région des épices.

(131) Jean Denucé, *Magellan, la question des Moluques et la circumnavigation du Globe*. Bruxelles, Hayer, 1911, in-4°, p. 433. Un des bons historiens modernes du Brésil, Southey, a fait remarquer, il y a longtemps, que si Vespuce avait pu prolonger son voyage, il est probable que le détroit de Magellan porterait son nom (*History of Brazil*, London, Longman. 1810, 3 vol. In-4°. Vol. I, pp. 18 et 27.

(132) Pigafetta, *Premier voyage autour du Monde*. Edition française de Paris, an IX, in-8°, p. 23.

(133) Voir ce *Diario* dans Navarrete, *op. cit.*, vol. IV, p. 211 sous la date du 10 mars 1520

IV. — GONÇALVE COELHO CHEF DE L'EXPÉDITION

Comme Vespuce ne prétend pas avoir commandé sa quatrième expédition et qu'il reconnaît expressément au contraire qu'elle avait un chef, dont il ne dit pas de bien, mais dont il ne donne pas le nom, on s'est demandé qui ce chef pouvait être. La réponse à cette question est assez facile. On connaît, en effet, une expédition portugaise qui a tant de rapports avec celle que raconte Vespuce que leur identification ne peut être mise en doute. C'est celle de Gonçalve Coelho, qui eut lieu à la même époque, qui partit du même port avec le même nombre de navires, qui navigua dans les mêmes mers et qui eût les mêmes aventures (134). Nous n'avons malheureusement aucune relation de ce navigateur et tout ce que nous savons de son voyage vient de Damien de Goes, qui en dit fort peu de chose (135). De Vespuce, il ne nous reste, concernant ce voyage, que la quatrième relation de la *Lettera* et des *Quatuor navigationes*.

V. — L'ILE DE NORONHA.

L'expédition portugaise pour Malaca, par la voie du Sud, dont Vespuce faisait partie et dans laquelle il paraît avoir joué un rôle prépondérant, se composait de six navires, dont l'un était commandé par lui. D'après son récit, elle partit de Lisbonne le 10 mai 1503. Mais s'il s'agit, comme tout l'indique, de l'expédition de Coelho, le départ n'aurait eu lieu qu'un mois plus tard, le 10 juin,

(134) Southey, le premier, a identifié l'expédition de Coelho avec la quatrième de Vespuce. *History of Brazil*, 1810, vol. I, p. 20. Note. Depuis, la plupart des critiques ont été de cet avis notamment, Navarrete, Varnhagen, Humboldt, D'Avezac, Gravier, Kerney, Denucé.

(135) Damiao de Goes, *Cronica do serenissimo senhor rey D. Manoel*, Lisbonne, 1749, in-fol. Chapitre LXV, p. 87. Voyez la B., N° 158. Plusieurs auteurs du XVIe et du XVIIe siècle mentionnent aussi l'expédition de Coelho mais ils ne font guère que copier ou paraphraser Goes. Voir, entre autres : Osorius, *De Rebus Emmanuelis* 1571. Liv. II, p. 84. — Vasconcellos (Simao), 1663. *Chronica da compania de Jesu do Estado do Brasil*. Liv. I, n° 19, p. XXXVII, édit. de 1865, in-4°. — Remarquons toutefois que ni Barros, ni Faria y Souza n'en parlent.

Il existe une relation anonyme en allemand datant du commencement du XVIe siècle, dans laquelle Varnhagen a cru reconnaître le voyage de Coelho et de Vespuce (*Nouvelles Recherches*, pp. 1, 11 et 49) : c'est la plaquette *Copia der Newen Zeytung aus Presillig*, B. A. V. N° 99. Mais les faits qui y sont mentionnés semblent se rapporter plutôt à un voyage plus récent.

ce qui est bien plus probable, car dans le premier cas les navigateurs auraient mis trois mois entiers pour atteindre la première terre américaine, ce qui paraît bien invraisemblable. Il est vrai qu'en quittant le Cap Vert où il s'était d'abord rendu, le commandant de l'expédition voulut, malgré l'avis contraire de ses capitaines, tenter une reconnaissance de la côte de Sierra Leone et que cela fit perdre du temps. La reconnaissance ne put avoir lieu, d'ailleurs, et on revint au véritable but que l'on avait en vue. Après avoir fait 300 lieues — il faudrait lire 500 — dans la direction du Sud-Ouest (136) on arriva, le 10 août, jour de la saint Laurent, en vue d'une île magnifique située à trois degrés au-dessous de l'Equateur. Le vaisseau amiral s'étant perdu là, Vespuce fut chargé d'aller reconnaître cette île et y chercher un bon port. Il constata qu'elle avait deux lieues de long et était inhabitée, mais peuplée d'une infinité d'oiseaux qui se laissaient prendre à la main, ce qui indique que les hommes n'y avaient pas encore pénétré (137). C'était, assure-t-on, l'île Fernando de Noronha, qui se trouve par le 3° 50" de latutude Sud (138).

VI. — BAHIA, LE CAP FRIO.

Pendant ce temps le commandant de l'expédition, pour une raison qui n'est pas expliquée, se serait éloigné avec les autres navires. Vespuce, resté seul avec son bâtiment et un autre qui l'avait rejoint, attendit son chef huit jours, après quoi il reprit sa route dans la direction de l'Ouest, et, au bout de dix-sept jours de navigation, atteignit le port de Bahia, par le 12° 58' de latitude australe, découvert au voyage précédent. Là encore Vespuce attendit inutilement son amiral pendant deux mois. Il décida alors de continuer son exploration dans la direction du Sud et longea la côte pendant 260 lieues, ce qui le conduisit a un port situé, dit la relation, par le 18° de latitude australe et par le 37° de longitude ouest de Lisbonne. Comme il n'y a point de port ainsi situé, on a supposé qu'il s'agit du port du cap Frio, qui est au 23° 0' 42" de latitude Sud (138). Vespuce séjourna là cinq mois, c'est-à-dire

(136) Le texte porte *Sudest*, mais c'est évidemment par erreur. La route suivie le montre. Le latin dit *Suduesum*.

(137) Vespuce ne dit pas positivement que c'est lui et ses compagnons qui découvrirent cette île, mais son langage donne à le croire. Humboldt, après avoir examiné les faits, croit que c'est bien Vespuce qui vit le premier cette île (*Examen critique*, vol. V, pp. 131-137).

(138) Cette opinion de Humboldt, qui était aussi celle de Varnhagen (*Amerigo Vespucci*, p. 114) soulève une grave objection. Il existe un acte en date

pendant la fin de l'année 1503 et le commencement de la suivante, et employa ce temps à la construction d'un fortin où il laissa 24 hommes, 12 pièces d'artillerie et d'autres armes. Il fit voile alors pour Lisbonne, où il arriva le 18 juin 1504 (139) avec un chargement de bois du Brésil (verzino). Quant à Coelho, tout ce que nous savons de la fin de son entreprise, c'est qu'il rentra au Portugal avec deux navires portant aussi un chargement de bois du Brésil, avec des singes et des perroquets (140).

Avec le quatrième voyage de Vespuce se terminent ses découvertes. On lui en a prêté plusieurs autres qui sont examinés plus loin, mais dont il est impossible d'établir l'authenticité ; lors même, d'ailleurs, que l'un d'eux aurait eu lieu, cela n'ajouterait rien à ce que nous lui devons. Son quatrième voyage même n'a fait que le confirmer dans des idées qu'il avait formées auparavant, notamment dans sa conviction que l'Amérique du Sud, tout au moins, formait un Monde Nouveau, dans toute l'acception du terme, et que la véritable route des Indes par l'Orient était celle que prit plus tard Magellan.

du 6 janvier 1504 par lequel le roi fait donnation de cette île à Fernando de Noronha et où il est dit qu'elle avait été nouvellement *retrouvée* par lui. C'était donc une île déjà connue en janvier 1504, qu'on donnait à Noronha et, comme à cette date Vespuce n'était pas encore revenu de son quatrième voyage, il est difficile de croire qu'il en a été le premier découvreur. D'un autre côté, la carte de La Cosa, qui est de 1500, indique des îles *descubiertas por el rey de Portugal* dans une situation qui correspond à peu près à celle de l'île Fernando de Noronha avec ses îlots voisins. Walckenaer d'accord avec Santarem, y a reconnu ce groupe (*Analyse du Journal de navigation... de Pedro Lopez de Souza*, Paris, 1840, in-8°, p. 43). Santarem croit que la découverte peut avoir eu lieu le 24 juin 1500, jour de la saint Jean. VARNHAGEN, *Amerigo Vespucci*, p. 115, note.

(139) Voici, d'après Hugues, la chronologie de la fin de ce voyage :

15 août 1503. Départ de Lisbonne.
3 sept. — Arrivée à la Baie de tous les Saints.
7 nov. — Départ de cette Baie.
12 — — Arrivée à un port plus au sud, cap Frio?
12 avril 1504. Départ de ce port.
18 juin — Arrivée à Lisbonne.
(*Raccolta Colombiana, Fonti,* vol. II, p. 128).

(140) DAMIEN DE GOES, *loc. cit.*

CHAPITRE SEPTIÈME

D'UN CINQUIÈME VOYAGE ATTRIBUÉ A VESPUCE AVEC LA COSA

de 1504 à 1506.

I. — RETOUR DE VESPUCE EN ESPAGNE

Très peu de temps après être revenu de son quatrième voyage, Vespuce, comme nous l'avons dit plus haut, quitta Lisbonne et reprit du service en Espagne. Les circonstances qui ont motivé ce nouveau changement ne sont pas connues ; mais il est à présumer que le roi Manoel ne fit pas à notre navigateur la situation à laquelle il était en droit de s'attendre après les sollicitations dont il avait été l'objet et les services qu'il croyait avoir rendus par ses deux voyages à la côte du Brésil. A la date à laquelle il terminait à Lisbonne sa *Lettera*, le 4 septembre 1504, il n'était certainement pas fixé sur ce qu'il allait faire, puisqu'il y dit qu'il ne connaît pas les intentions du Roi à son égard. Toujours est-il que le 5 février suivant, il était à Séville, en route pour se rendre à Toro, où il avait été appelé par le roi Ferdinand. Nous voyons, par les termes de la lettre que Colomb lui donna à ce moment, que la fortune lui avait été contraire et que ses travaux ne lui avaient pas porté le profit auquel il s'attendait, ce qui indique clairement qu'il aurait été déçu dans les espérances que les avances du roi de Portugal lui avait fait concevoir.

Vespuce était allé à Toro pour s'entendre avec la cour au sujet d'un grand voyage de découverte dans la région des épices, que le roi Ferdinand avait à cœur et dont il paraît que Vincent Yanez Pinzon fut le promoteur. Nous ignorons par quelle voie ce voyage devait se faire, mais la participation de Vespuce à sa préparation, au moment où il revenait d'une expédition qui avait eu précisément pour objet d'aller aux Moluques par le Sud-Ouest, autorise la

supposition que c'est cette même route qu'on devait prendre. Des documents authentiques nous le montrent travaillant peu après en Andalousie, de concert avec Pinzon, à l'organisation de cette entreprise jusqu'au 15 septembre 1506, date à laquelle il n'en est plus question. Il n'est pas douteux que ce soit à la suite des pressantes représentations des Portugais, qui prétendaient que la région des Moluques, où l'on voulait aller, leur appartenait, aussi bien aux termes des Bulles papales qu'à ceux des traités, que la Castille renonça à cette entreprise, sur laquelle on fondait de grandes espérances, mais il n'est pas aussi certain que cette renonciation fut sincère et réelle.

II. — LA LETTRE DE VIANELLO

Il existe, en effet, une lettre d'un ambassadeur de Venise auprès de la cour de Castille, Hieronimo Vianello (141), où il est question d'un voyage de Vespuce postérieur à celui terminé en juin 1504, qu'aucun autre document ne mentionne et qu'on pourrait peut-être identifier, — s'il était bien établi, — à celui pour l'exécution duquel on avait enlevé notre Florentin au Portugal et auquel il avait fallu renoncer, ostensiblement tout au moins. Cette lettre, qui est datée du 23 décembre 1506, rapporte que *Zuan Biscaino* et Almerigo Florentino étaient de retour avec deux navires d'un voyage qu'ils auraient fait à 2.000 lieux du Détroit d'Hercule, dans la direction du Sud-Ouest de l'île Espagnole, c'est-à-dire de Haïti. Il est certain qu'il s'agit ici de Juan de La Cosa, qui était Basque et qui s'appelait Juan, et du Florentin Vespuce, dont le prénom était Améric ; mais est-on autorisé à voir dans le fait mentionné par Vianello la preuve d'un cinquième voyage de Vespuce, exécuté sans bruit, pour remplacer celui auquel il avait fallu renoncer ?

En ce qui concerne Vespuce, cela est possible à la rigueur, puisque aucun texte ne montre qu'il était en Espagne entre le 5 juin 1505, date à laquelle il s'occupait encore de l'expédition projetée, et le milieu de septembre 1506, époque à laquelle il paraît que la *Casa de contratacion* le chargea d'aller informer le roi que cette expédition ne pourrait être prête avant février 1507 (142). Il y a

(141) Cette lettre fut découverte par Ranke dans le Journal de Marino Sanuto qui alors était inédit. Il la communiqua à Humboldt et celui-ci en a donné une partie au volume V de son *Examen critique*, p. 157. Mais, depuis, Varnhagen en a trouvé un autre texte qu'il a publié intégralement dans ses *Nouvelles recherches*, pp. 12-14. Berchet l'a aussi donnée dans la *Raccolta Colombiana*, *Fonti*, vol. II, n° 85, p. 185, et il en existe une copie dans le manuscrit de Ferrare. Voir les *Sources*, n° 32. Les dates varient dans ces différents textes.

(142) Pour la justification des faits avancés ici, voir Navarette, vol. III,

donc une période de quinze mois pendant laquelle Vespuce a pu s'absenter d'Espagne et faire un cinquième voyage; mais il faut dire que, si la chose est possible, elle est bien improbable, car tous les faits mentionnés semblent indiquer que Améric resta occupé, pendant ces quinze mois, de l'expédition en question, au succès de laquelle il devait être aussi intéressé que la couronne. En tout cas, ce ne peut être en décembre 1506, date de la lettre de Vianello, qu'il faudrait placer son retour, puisque sa présence en Espagne est constatée avant cette date (143).

Nous nous heurtons à une difficulté encore plus grande, si notre Florentin fit ce cinquième voyage avec La Cosa. C'est en 1504 que ce dernier partit pour le Darien, alors appelé Uraba (144). Or, en septembre 1504, Vespuce était à Lisbonne, et de février à juin 1505, il était en Espagne. Il n'a donc pu s'embarquer pour un long voyage ni en 1504, ni avant juin 1505, date à laquelle La Cosa était en route depuis plusieurs mois. De plus, La Cosa partit avec quatre navires et l'expédition dont parle Vianello n'en avait que deux. Enfin, les documents nomment plusieurs des compagnons de La Cosa à ce voyage, et Vespuce n'est pas du nombre. Il est donc certain qu'aucune expédition conduite par Vespuce et par La Cosa n'est rentrée en Espagne à la fin de l'année 1506.

Cependant, comme il est inadmissible qu'un agent diplomatique ait entretenu son gouvernement d'une entreprise maritime qui n'aurait pas eu lieu, on doit supposer qu'il s'est trompé en associant Vespuce à l'expédition de La Cosa, qui se termine en 1506, expédition à laquelle on doit affirmer que notre Florentin n'a pu prendre aucune part, à moins qu'on ne tienne pour erronés les documents authentiques qui constatent sa présence au Portugal et en Espagne pendant le temps même que La Cosa traversait les mers et explorait la région du Darien.

III. — IMPROBABILITÉ DE CE VOYAGE.

Humboldt, qui a bien vu toutes les difficultés que soulève le récit de Vianello, si on le prend à la lettre, suppose qu'il a voulu parler

pp. 294 et 321 et vol. II, nº 160, p. 317. Voir aussi Herrera, D. I. liv. VI, ch. XVI et liv. VII, ch. I.

(143) C'est-à-dire du 15 septembre 1506 — date à laquelle la Casa de contratacion le charge de porter un message au Roi expliquant que l'expédition qu'on préparait avec lui et Pinzon ne pourrait être prête avant février 1507 (Navarrete, III, p. 321) — à novembre 1506, date à laquelle il est appelé à la cour (Harrisse, *Discovery*, p. 743 et 744), d'après les papiers de Muñoz.

(144) Navarrete, *Viages*, III, p. 109, Lettre de la reine du 7 septembre 1503; voyez aussi p. 161 et Humboldt, *Examen critique*, IV, p. 128.

du quatrième voyage de La Cosa, celui qu'il fit de 1504 à 1506. Dans cette hypothèse, Vianello aurait mêlé dans sa lettre ce qui appartient à plusieurs voyages et, par erreur de mémoire, le nom de Vespuce se serait trouvé accolé à celui de La Cosa (145). Ni D'Avezac, ni Varnhagen n'acceptent cette manière de voir. L'un date le voyage de l'année 1504, l'autre le place entre le 1er mai et le 23 septembre 1505. Luigi Hugues, qui reconnaît qu'il est impossible que Vespuce ait été le compagnon de La Cosa dans l'expédition de 1504-1506, croit que rien ne s'oppose à admettre que c'est dans l'expédition de 1507-1508 qu'il fut associé au célèbre pilote de Colomb. Ce serait son cinquième voyage. Il aurait commandé l'une des deux caravelles qui composaient cette expédition, *La Pinta*, et La Cosa l'autre, appelée *Huelva*. Les pilotes auraient été Martin de los Reyes et Juan Correa. Le savant professeur voit une confirmation de cette supposition dans le fait que Vespuce fut nommé pilote major en mars 1508 et La Cosa confirmé dans sa charge d'alguazil major d'Uraba en juin de la même année (146). Assurément rien, chronologiquement, ne s'oppose à cela, mais assurément aussi il faut alors mettre de côté la lettre de Vianello, qui n'a pu parler en décembre 1506 ou même en décembre 1507, comme on a suggéré de lire, d'une expédition qui n'est rentrée en Espagne qu'en 1508.

Les hypothèses de D'Avezac, de Varnhagen et de Luigi Hugues obligent à changer la date du document sur lequel on se fonde pour les avancer, ce qui est toujours hasardeux. Seule la conjecture de Humboldt échappe à cette condition et paraît pour cette raison plus vraisemblable. Nous estimons donc qu'il n'y a aucune preuve, aucune indication probante même, que Vespuce ait fait le cinquième voyage qu'on lui attribue d'après la lettre de Vianello, qui a dû parler d'une expédition à laquelle Vespuce était resté étranger.

(145) *Examen critique*, vol. V, pp. 163 et 166.

(146) Hugues (L.), *Amerigo Vespucci*, in *Raccolta Colombiana*, part V, col. II, p. 132. Dans une communication qu'il fit au 3e Congrès de Géographie, Hugues avait exprimé une autre opinion. Varnhagen pense comme lui que Vespuce a pu faire un cinquième voyage de 1507 à 1508 (*Amerigo Vespucci*, p. 117).

CHAPITRE HUITIÈME

D'UN SIXIÈME VOYAGE ATTRIBUÉ A VESPUCE EN 1508 AVEC LA COSA

I. — LES DÉPÊCHES DE CORNARO.

Un sixième voyage a été attribué à Vespuce, d'après les termes de deux courtes dépêches écrites en 1508 par Francesco de Corner ou Cornaro, ambassadeur de Venise en Espagne, qui dit qu'on préparait alors dans ce pays une importante expédition aux Moluques, dont le commandement devait être confié à notre Florentin, et dont la mise à la voile était prochaine (147). C'est la seule indication que nous ayons à ce sujet, et on est fondé à en inférer qu'à cette époque on pensait réellement, en Espagne, à une nouvelle expédition pour la recherche d'un passage aux Moluques, dont Vespuce devait avoir le commandement.

Mais cette expédition a-t-elle eu lieu ? Harrisse l'avait d'abord cru, et il s'exprime à cet égard d'une manière très affirmative dans deux passages différents de sa *Bibliotheca Americana Vetustissima* (148). Plus tard il est revenu sur cette opinion, ainsi qu'on le verra plus loin. Pour Fiske, l'expédition dont parle Cornaro forme le sixième voyage de Vespuce ; elle se serait faite avec La Cosa et aurait eu le golfe du Darien pour destination (149). D'autres ont pensé de même.

La difficulté que soulève cette supposition, qui n'a d'autre base

(147) Ces dépêches, signalées par Rawdon Brown à Harrisse, furent insérées par lui dans ses *Additions* à sa *Bibliotheca Americana*, p. XXVII. Elles ont été reproduites, d'une manière plus correcte et avec les dates exactes, par Berchet dans la *Raccolta Colombiana, Fonti italiane*, vol. I, nos XIII et XIV, Cornaro ou Corner était le successeur de Vianello.

(148) ADDITIONS, pp. XXVII et XXVIII.

(149) *The Discovery of America*. New-York, 1892, vol. II, p. 175. Texte et note.

que les quelques lignes de Cornaro, est l'impossibilité de la concilier avec des faits connus de la vie de La Cosa et de Vespuce.

En ce qui concerne La Cosa, on sait qu'il partit pour les régions nouvelles en 1507, — la date exacte n'est pas connue, — avec deux navires : le *Huelva* et la *Pinta*, ayant pour pilotes l'un, Martin de los Reyes, l'autre, Juan Correa. Nous ignorons la date exacte de son retour, mais le 17 juin 1508 il était en Espagne, puisque c'est à cette date que la reine Juana le confirma dans ses fonctions d'alguazil mayor d'Uraba, que la reine Isabelle lui avait attribuées (150), et le 15 juin 1509 on le retrouve encore en Espagne (151). Ce serait donc dans l'année comprise entre cette dernière date et celle du 17 juin 1508 qu'il aurait fait avec Vespuce le voyage que l'on dit être le sixième du Florentin.

II. — IMPROBABILITÉ DE CE VOYAGE.

Outre que ce voyage de La Cosa, qui serait son huitième au Nouveau Monde (152), est inconnu de tous les auteurs, il est impossible que Vespuce y ait pris part. Nous avons, en effet, la preuve que pendant toute l'année 1508 notre Florentin était en Espagne. Ainsi, nous voyons qu'en février et mars il est appelé à la cour, qui était alors à Burgos, et, comme c'est à Burgos même, en juin et en juillet, que Cornaro écrivit ses deux lettres, il était certainement en position d'être bien renseigné sur le projet de voyage dont il parle et sur l'intention qu'on avait d'en confier l'exécution à Vespuce. Mais il ne suit pas de là que les choses se soient passés ainsi. Si cette expédition a eu lieu, ce dont nous n'avons aucune preuve, Vespuce n'en fit certainement pas partie, car le 22 mars il est nommé pilote-mayor, fonction importante qui l'obligeait à rester en Espagne, et le 6 août une cédule royale augmente son traitement en même temps qu'elle lui impose de nouvelles obligations,

(150) Navarrete, *Viajes*... Vol. III, n° xxix, p. 118.

(151) Harrisse, *Discovery*, p. 712, d'après les papiers de Muñoz.

(152) Voici la série des voyages de La Cosa :

1er Voyage avec Colomb, comme pilote de la Santa-Maria, 3 août 1492-15 mars 1493.

2e Voyage avec Colomb, 25 septembre 1493-11 juin 1496.

3e — avec Hojeda et Vespuce, 16 mai 1499-septembre 1499 à Haïti.

4e — avec Rodrigo de Bastidas, octobre 1500-septembre 1502.

5e — : 1504-1506.

6e — avec Martin de Los Reyes et Juan Correa, 1507-avant 17 juin 1508.

7e — avec Hojeda, 10 novembre 1509, meurt le 28 février 1510 à Carthagène.

entre autres celle de réunir les éléments nécessaires pour établir le *Padron real* ou carte type pour les navigations nouvelles (153). Enfin le 9 décembre, toujours de l'année 1508, il écrit de Séville au cardinal Ximénès une lettre dont nous possédons encore le texte (154), et à dater du mois de juin 1509 jusqu'à sa mort on constate qu'il touche régulièrement ses émoluments. Il est donc hors de doute que Vespuce ne s'est pas éloigné d'Espagne en 1508, et qu'il n'a pu, par conséquent, faire aucun voyage transatlantique au cours de cette année.

Il ne s'en suit pas, cependant, que l'entreprise maritime, destinée à la recherche des Moluques par l'Ouest, dont parle Cornaro n'a pas été en préparation. Tout indique, au contraire, qu'il s'agit de celle que Vespuce et Pinzon préparaient en 1506 et 1507 et que les représentations du Portugal firent échouer. Harrisse suppose, avec raison, il semble, qu'un des navires ainsi équipés fut mis à la disposition de Pinzon et de Solis, qui s'en servirent pour faire leur célèbre voyage aux côtes septentrionales de l'Amérique, qui commença le 29 juin 1508 et se termina le 14 novembre 1509 (155) avec un grand profit pour les deux navigateurs.

(153) Navarrete, *op. cit*,, vol. III, n° ix, p. 299.

(154) *Cartas de Indias*, p. 5 et *supra*, page 72.

(155) Le *Discovery*, p. 731 et 743. Sur l'itinéraire suivi dans ce voyage, itinéraire qui est contesté, voyez p. 453 et sq. du même ouvrage et Navarrete, *op. cit.*, vol. III, p. 558.

CHAPITRE NEUVIÈME

D'UN VOYAGE AUX GRANDES INDES ATTRIBUÉ A VESPUCE EN 1504-1506 AVEC FRANCISCO D'ALMEIDA

I. — RELATION HOLLANDAISE DE L'EXPÉDITION D'ALMEIDA AUX INDES

Au cours de l'année 1893, M. C. H. Coote, conservateur du département des Imprimés au British Museum, découvrit dans ce vaste dépôt une plaquette flamande de douze feuillets qui était restée inaperçue jusqu'alors et qui l'intéressa vivement. Cette plaquette, considérée comme très rare, avait été imprimée à Anvers par Jan Van Doesborch en décembre 1508 ; elle porte un long titre, commençant par les mots *Die Reyse van Lissebone*, et dont voici la traduction : [*Le voyage de Lisbonne pour aller à l'île de Nagore dans les grandes Indes, au delà de Calicut et de Cochin, où se trouvent les produits des épices. Des choses merveilleuses qui nous arrivèrent là et que nous observâmes, ainsi qu'il sera dit ci-après. Ce voyage fut entrepris par la volonté et sur l'ordre du sérénissime roi de Portugal Emmanuel*]. Ce petit ouvrage est divisé en deux parties distinctes, l'une, consacrée à une description géographique de la Guinée, de la baie de Delagoa, de l'Arabie, des Grandes Indes et du royaume de Cochin. L'autre, portant le titre suivant : *Le voyage aux Indes, à Calicut et aux nouvelles contrées qui furent découvertes de notre temps dans l'année de notre Seigneur 1500 au mois de mars.* Suit une lettre donnant la relation d'un voyage aux Indes Orientales, qui commence par ces mots : *A mon ami Lorenzo, moi Albericus*, etc.

II. — MÉPRISE DE COOTE

La ressemblance de ce début avec celui du *Mundus Novus* de Vespuce, qui commence de la manière suivante : *Albericus Vespucius Laurentio Petri Francisci de Medicis*, parut à M. Coote une raison suffisante pour attribuer cette lettre à notre Florentin et pour y reconnaître l'une de celles aujourd'hui perdues auxquelles il fait allusion dans ce même *Mundus Novus*. Cette identification, qui, pour M. Coote, ne fait pas l'ombre d'un doute, soulève cependant une première difficulté assez grande, c'est qu'aux termes de ce texte flamand, l'expédition dont il est rendu compte commença le 21 mars 1500 et se termina le 15 novembre 1501, alors que Vespuce ne revint de son voyage avec Hojeda que vers la fin de l'année 1500 et qu'en novembre 1501 il était en route pour son troisième voyage depuis plusieurs mois.

Mais, ayant constaté que les faits rapportés par ce texte concordaient exactement avec ceux de l'expédition que Dom Francisco de Almeida conduisit aux Indes en 1505-1506, M. Coote conclut avec raison que c'était de cette expédition qu'il était question et que les dates données devaient être erronées, d'où suivait, pour lui, cette conséquence que Vespuce avait accompagné Almeida et qu'il était bien l'auteur de la lettre flamande, ainsi que les premiers mots de cette pièce l'indiquaient. Notre auteur se confirma dans cette manière de voir par le fait, qu'il relève, que Vespuce a exprimé, dans ses écrits authentiques, l'intention d'aller aux Moluques, et par le témoignage d'un fonctionnaire des Indes, Alonso Çuaco, qui, parlant de ces îles, a dit que Vespuce y était allé (156). Mais ces deux faits ne prouvent rien : c'est par l'Ouest que notre Florentin voulait aller aux Indes, et Çuaco, dont on ne cite qu'une phrase, a évidemment confondu le projet bien connu de Vespuce d'aller à la recherche des Moluques avec l'exécution de ce projet qu'il ne put réaliser.

Lors même d'ailleurs qu'on pourrait passer outre sur ces objections, il y en a d'autres qui sont plus graves. En effet, la date de l'expédition d'Almeida ne se concilie pas plus avec les faits bien avérés de la vie de Vespuce, que celle donnée par le texte flamand qu'il a fallu écarter. Ainsi, nous possédons la preuve documentaire de la présence de Vespuce en Espagne après le 25 mars 1505, date du départ d'Almeida avec sa flotte, et le 15 septembre 1506, c'est-à-dire deux mois avant le retour à Lisbonne de l'auteur de la lettre, il remplissait une mission auprès du roi. De plus, le Laurent de

(156) Voir *supra* les sources n° 141.

Médicis auquel Vespuce est censé écrire en 1506 était mort depuis trois ans. M. Coote ne méconnaît pas l'importance de ces objections, mais il n'en tient délibérément aucun compte. D'après sa manière de voir, il ne lui appartient pas d'expliquer les difficultés chronologiques qu'on rencontre dans la vie de Vespuce. Cela ne le regarde pas. Son devoir à lui consiste simplemeut à produire le texte nouveau qu'il a découvert et à laisser aux critiques compétents le soin de chercher l'explication des obscurités et des contradictions qu'il présente. Dégagé de tout soucis à cet égard, il affirme nettement que sa lettre flamande a la même valeur historique que la *Lettera* ou le *Mundus Novus* et, fort de cette conviction, il l'a livrée à la publicité comme une relation de Vespuce d'un voyage fait par lui aux Indes Orientales, commencé en mars 1505 et terminé en septembre 1506 (157).

III. — RÉFUTATION DE HARRISSE

Bien que tiré à petit nombre, ce volume déconcertant, étant donné le savoir incontestable de son auteur, fit sensation auprès de ceux qui s'occupaient spécialement de l'histoire des découvertes maritimes et qui ignoraient complètement les choses extraordinaires qu'on prétendait leur révéler avec tant d'assurance, sur des données si mal étudiées. M. Harrisse, qui n'était pas patient et qui n'avait aucune indulgence pour les erreurs des autres, prit immédiatement la plume et fit bon marché de la thèse de M. Coote. En une cinquantaine de pages nourries de faits irréfutables, il démontra :

1° Que l'auteur du petit livre contenant la lettre que M. Coote attribue à Vespuce est Balthazar Sprenger, qui fit partie de l'expédition d'Almeida et qui, à son retour, donna une relation de son voyage, dont un texte latin manuscrit plus ou moins exact circula pendant quelque temps, mais dont il donna lui-même, en 1509, une édition allemande correcte, imprimée, croit-on, à Augsbourg ;

2° Qu'un imprimeur d'Anvers, Jan van Doesborch, fit faire une mauvaise et inexacte traduction flamande du texte latin manuscrit de Sprenger, dans laquelle on substitua à la phrase de début de la lettre : *Moi Balthazar Sprenger ayant été prié par des amis* etc... les mots suivants : *Mon ami Lorenzo, moi*, *Alberic*, etc., falsification

(157) *The Voyage from Lisbon to India 1505-6, being an account and Journal by Albericus Vespucius translated from the contemporary flemish and edited with prologue and notes by* C. N. Coote. London. B. F. Stevens, 1894. In-8°, pp. xvii-56 avec fac-similé du texte traduit.

qui avait évidemment pour objet de faire croire que la lettre était de Vespuce, dont ce même Doesborch avait édité, avec succès, un peu auparavant une version hollandaise du *Mundus Novus*, qui, comme on le sait, est dédié à Laurent de Médicis et où notre Florentin est appelé Alberic.

C'est ce volume, imprimé en 1508, que M. Coote eut la mauvaise fortune de prendre pour être de Vespuce. La réfutation péremptoire, mais un peu brutale, de cette erreur par Harrisse a mis fin pour toujours à la supposition, qu'un examen superficiel de ce volume pouvait justifier, que notre Florentin avait fait un voyage aux Grandes Indes avec Almeida en 1505-1506 (158).

(158) *Americus Vespucius. A critical and documentary review of two recent English books concerning that navigator by* HENRY HARRISSE. London, B. F. Stevens, 1895. In-8°, p. 72.

CHAPITRE DIXIÈME

DE LA DÉCOUVERTE DE L'AUSTRALIE EN 1499 ATTRIBUÉE A VESPUCE

I. — ANCIENNETÉ DE L'HYPOTHÈSE D'UN CONTINENT AUSTRAL

Le voyage aux Grandes Indes prêté à Vespuce par M. Coote n'est pas le seul qui lui ait été attribué dans les régions orientales. Un érudit, mais trop enthousiaste archiviste de Melbourne, M. Petherick, veut que notre Florentin ait poussé ses explorations jusqu'à l'Australie, dont il serait le premier découvreur.

Disons tout d'abord qu'alors que l'hypothèse de M. Coote ne repose que sur un texte falsifié, celle de notre Australien s'appuie sur au moins un document cartographique authentique et sur des considérations qui peuvent être discutées. Voyons comment elle est née et s'est ensuite développée.

L'idée qu'il existait un continent austral date de l'antiquité grecque. On en trouve l'expression, notamment, chez Hipparque, chez Méla, chez Ptolémée, chez Marcien d'Héraclée et d'autres, dont les vues purement théoriques ne s'appuyaient sur aucune donnée expérimentale. Le moyen âge hérita de cette hypothèse et on peut avancer que, lorsque Vespuce nous dit qu'il s'éloigna de la côte américaine pour descendre au Sud-Est jusqu'au 52e parallèle, il pensait à ce continent austral dont une tradition continue avait gardé le souvenir, et espérait peut-être l'atteindre. C'est au cours de son troisième voyage, qui eut lieu de 1501 à 1502, qu'il fit cette tentative. Mais il existe quelques indications qui prêtent à la supposition qu'avant cette date Vespuce lui-même, ou un autre, avait réussi à aller jusqu'à cette terre australe. Nous possédons, en effet, plusieurs documents géographiques dont l'authenticité n'est pas en question, qui témoignent du fait, d'une manière un peu vague, il est vrai, mais assez explicite pour fixer l'attention.

II. — LE GLOBE DES JAGELLONS

Le premier et le plus important de ces documents est le petit globe de la bibliothèque universitaire des Jagellons, à Cracovie. Ce globe n'est pas daté, mais l'examen des contours qu'il présente et des légendes qu'il porte montre qu'il a été établi de 1509 à 1511 au plus tard (159). Sa particularité la plus remarquable est la représentation d'une vaste terre australe qui s'étend du 115e au 160e degré de longitude à l'Est de l'île de Fer, entre le Tropique du Capricorne et le 60e de latitude Sud. Sur ce continent, qui affecte une forme bizarre, on lit la legende suivante : *America, noviter reperta.* On ne saurait dire qu'il y a là une erreur d'un géographe ignorant qui a cru que la terre où il inscrivait cette légende était le Monde Nouveau de Vespuce, puisqu'à l'opposé de cette terre, il place, où il doit l'être, le *Mundus Novus* de notre Florentin. Il y a, d'ailleurs, d'autres monuments géographiques qui montrent que l'auteur du *Globus Jagellonicus* a été l'interprète d'une tradition courante de son temps.

III. — LE GLOBE DE LENOX

Ainsi, le globe de Lenox, qui date d'une époque un peu antérieure, est une sorte de duplicata de celui des Jagellons. Tous deux

(159) Ce globe, formé de deux calottes en cuivre pouvant s'ouvrir, contient à l'intérieur un ingénieux mouvement d'horlogerie qui le fait mouvoir. Il mesure 73 m. 1/2 et porte des méridiens et des parallèles espacés de dix en dix degrés. Le premier de ces méridiens passe à l'île de Fer, le dernier, à l'Est, est le 250e, de sorte que Zipangu figure au Nord-Ouest de l'Amérique du Sud. L'Amérique du Nord n'y est représentée que par quatre îles, dont l'une très grande. L'île Isabella (Cuba), a aussi des dimensions considérables et conserve sa forme insulaire. L'Amérique du Sud, qui descend jusqu'au 60 parallèle, porte au centre, la légende *Mundus Novus. Terra Sanctae Crucis.* La *Terra de Brazil* figure tout à fait à l'Ouest sur l'Océan que Balboa découvrit un peu plus tard. La date approximattive de 1510, assignée à ce globe, a été déterminée par le D. Tadeuska Estreichera dans deux mémoires, l'un en polonais (*Globus Biblioteki Jagiellonskiej z Poczatku wieku* XVI. Cracovie. 1900, in-8°; pp. 18) ; l'autre, en allemand, qui a paru dans le *Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie*, n° de mars 1900. Ce curieux globe est peu connu. A ma connaissance il n'a été étudié que par M. Estreicher, qui en a fait faire un petit fac-similé sur projection plane. C'est le second globe où apparaît le nom d'Amérique, le premier est celui dit de Hauslab-Liechtenstein que l'on date de 1507 (Fischer et Wieser) ou de 1509 (*Discovery*, p. 467) ou de 1510 (Nordenskiold, *Periplus*, p. 150, et que l'on attribue, à tort selon nous à Waldseemüller.

présentent, à très peu de choses près, les mêmes contours et les mêmes légendes. Le *Mundus Novus* de Vespuce et le continent austral de Cracovie y figurent également dans la même situation et avec les mêmes légendes, moins celle *America noviter reperta* qui manque seule à celui de Lenox ; cette particularité et l'absence de graduation indiquent clairement que ce dernier globe est le plus ancien des deux (160). L'auteur du *Globus Jagellonicus* y a ajouté les degrés de longitude et de latitude, ainsi que la légende avec le nom d'America.

IV. — GLOBES ET CARTES OU FIGURE LE CONTINENT AUSTRAL

Après ces deux globes on en trouve trois autres, ainsi que plusieurs cartes où apparaît encore la terre australe à peu près de la même manière. Ce sont, par ordre de date :

La carte de Antoine de la Salle de 1522, où l'on voit une sorte d'extension continentale polaire du Sud-Est de l'Asie, dans une situation qui, selon Nordenskiold, correspond à peu près à celle de l'Australie (161).

La carte sur projection polaire de Jean Vespuce, de 1523 ou 1524, qui montre un continent se détachant du pôle Sud, mais bien plus à l'Ouest que ne le serait l'Australie, et portant les mots *Terra Australe*. On peut se demander si en donnant cette situation occidentale à cette terre Jean Vespuce n'a pas voulu indiquer celle que son oncle avait reconnu à la fin de son troisième voyage (162).

(160) Le globe dit de Lenox, parce qu'il passa en 1885 dans la riche collection de cet amateur américain, fait partie aujourd'hui de la Bibliothèque publique de New-York. Son diamètre est de 127 m. et il n'est pas gradué, mais il y a une échelle à la marge. M. Da Costa qui l'a décrit, en 1899, dans le *Magazine of American history*, le date du cours de l'année 1510 ou du commencement de 1511. Nordenskiold le place en 1510 (*Fac-similé Atlas*, p. 75, *Periplus*, p. 150) et Harrisse en 1511 (*Discovery*, n° 87 de la cartographie). C'est certainement le plus ancien globe où figure le Nouveau Monde, bien que le nom d'Amérique n'y paraisse pas. M. Gravier a donné une traduction du mémoire de M. Da Costa avec un beau fac-similé, Rouen, 1880, petit in-4°.

(161) *Fac-simile Atlas*, p. 100. Cette carte parut dans un ouvrage portant le titre curieux de *La salade nouvellement imprimée....* Paris, 1522, in-fol. (Brunet, vol. III, p. 854). Nordenskiold en a donné un fac-similé dans l'Atlas ci-dessus indiqué, p. 36. Sur l'extension indiquée au texte on lit ces deux mots : *Pathales regio*, empruntés à Pline qui désigne ainsi un important port de l'Asie orientale (Liv. II, 75, 3). Cette dénomination se retrouve sur la partie australe de plusieurs cartes ou globes de cette époque.

(162) Il y a un fac-similé de cette carte dans la *Discovery* de Harrisse, pl. XX, p. 530 et un autre plus lisible, dans le *Periplus* de Nordenskiold, pl. 47.

Le globe doré de 1528 montrant un vaste continent austral dont la partie supérieure atteint presque le Tropique du Capricorne (163).

La carte d'Oronce Finé de 1531, où on lit au pôle antarctique : *Terra australis recenter inventa sed nondum plene cognita* (Terre australe récemment découverte mais non encore entièrement explorée (164).

Le globe de Bois, de 1535, qui est d'une tout autre école que ceux mentionnés plus haut et qui porte au pôle Sud la même légende que celle qui se lit sur la carte d'Oronce Finé, mais avec l'importante addition de la date de la découverte de la terre australe mentionnée : *anno 1499* (165).

La carte d'Oronce Finé de 1536, avec la même légende que celle de 1531 (166).

Le globe de Vopel de 1642, qui reproduit encore cette légende, plus la date indiquée dans le globe de Bois de 1535 : 1499 (167).

On pourrait ajouter à cette liste quelques autres documents comme le globe de Schoner de 1533, qui a tant d'affinités avec les cartes d'Oronce Finé, et où on retrouve la légende relative à la terre australe nouvellement découverte et pas encore complètement connue, mais cela est inutile pour l'objet que l'on a ici en vue.

V. — HYPOTHÈSE DE M. PETHERICK

Il résulte de la suite de ces documents, qui n'ont pas tous la même origine, mais qui portent des légendes, identiques quant au fond, inscrites sur la terre australe qui y figure, que cette terre ne doit pas son existence cartographique à une conception théorique

(163) Ce globe, connu aussi sous le nom Globe de de Bure, auquel il a appartenu, se trouve à la Bibliothèque nationale à Paris. Harrisse en a donné un fac-similé (*Discovery*, p. 562).

(164) Cette carte fait partie du *Novus Orbis* de 1532, édition de Paris. Il y en a un fac-similé un peu réduit dans la thèse de M. Gallois, *De Oroncio Finaeo* Paris, Leroux, 1890. C'est le n° 197 de la cartographie de la *Discovery* de Harrisse.

(165) Ce globe appartient à la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est le n° 222 de la cartographie de la *Discovery*, où on en trouve un fac-similé.

(166) Appartenant au Ministère des Affaires étrangères de Paris. Il y en a un fac-similé dans la thèse de Gallois citée plus haut. C'est le n° 224 de Harrise, *op. cit.* L'inscription qu'elle porte indique que la découverte récente à laquelle il est fait allusion est celle de 1499 attribuée à Vespuce. (Voyez Reinaud, *Continent austral*, p. 286.

(167) Cette carte a été étudiée par H. Michow, qui en a donné un fac-similé (Caspar Vopell... *Separat Abdruck aus Festschrift des Hamburgischen Amerika-Feier*, 1892.

empruntée à l'antiquité, mais à la croyance à une découverte réelle qui aurait eu lieu peu de temps avant le tracé des globes ou cartes qui nous la montrent. D'après trois de ces documents, la date de cette découverte serait la dernière du xve siècle : 1499. Et si nous nous en rapportons à l'un des deux plus anciens, le globe de Jagellon, le découvreur serait Vespuce, car l'inscription *America noviter reperta* ne peut avoir d'autre sens. C'est ainsi d'ailleurs que l'a entendue un savant australien, M. Petherick, qui a soutenu cette thèse avec une grande chaleur.

VI. — OBJECTIONS DIVERSES

Mais ici s'élève une assez grosse difficulté. Vespuce nous a raconté tous les voyages dans lesquels il fut engagé de 1497 à 1504, et il ne dit pas un mot de celui qu'il aurait fait aux extrémités de l'Asie Orientale, soit en 1499, soit à toute autre date comprise dans cette période. Et lors même qu'il aurait gardé le silence sur une entreprise aussi importante, ce qui serait bien surprenant de sa part, l'emploi qu'il dit lui-même avoir fait de son temps ne permet pas de lui attribuer un tel voyage. Ainsi, c'est du 10 mai 1497 au 15 octobre 1498 qu'il accomplit sa première navigation, et, sept mois après, il s'embarque pour son second voyage dont il revient le 8 septembre 1500. Le 10 mai 1501, c'est-à-dire neuf mois après, il part pour sa troisième exploration, qui se termine le 7 septembre 1502, et neuf mois plus tard, le 10 mai 1503, il entreprend sa quatrième navigation, qui dure treize mois. Si c'est en 1499 que Vespuce fit la grande découverte qu'on lui attribue, il ne put la faire que dans les sept mois qui s'écoulèrent entre son premier et son second voyage. Si c'est à une date postérieure qu'elle eut lieu, on ne trouve que deux intervalles, de neuf mois chacun, dans lesquels il aurait pu mener à bonne fin une entreprise aussi lointaine. Dans le premier comme dans les deux autres cas, cela est trop court. On n'accomplit pas en si peu de temps un voyage de découverte dans une région absolument inconnue, alors qu'il faut pour s'y rendre et pour en revenir franchir toute la distance qui sépare les extrémités de l'Europe occidentale de celles de l'Asie orientale.

M. Petherick ne tient compte d'aucune de ces difficultés, qu'il semble même ignorer. Il admet sans discuter que Vespuce découvrit l'Australie en 1499, ainsi que semblent l'indiquer les documents cités plus hauts, et suppose que Diego de Lepe accompagna le navigateur Florentin dans cette grande entreprise, ce qui complique la question sans l'éclaircir, comme on va le voir. Nous savons

peu de choses du premier voyage de ce Lepe, le seul dont il puisse être question ici. Mais le peu que nous en savons montre qu'il ne s'éloigna pas du littoral oriental de l'Amérique du Sud. Au témoignage de Las Casas, il partit de Palos en décembre 1499, c'est-à-dire six mois après Vespuce, et ce n'est que le 9 novembre 1500 qu'on constate sa présence en Espagne, sans qu'on sache exactement à quelle époque il y revint. Son voyage dura donc onze ou douze mois, pendant lesquels, d'après les dépositions prises au cours des procès dits de Colomb, il aurait touché la côte américaine à la hauteur du cap Saint-Augustin, puis serait descendu vers le Sud jusqu'à un point qu'on ne peut déterminer exactement, pour remonter ensuite vers le Nord jusqu'à Paria, d'où il aurait pris la route d'Espagne (168).

VII. — TÉMOIGNAGES SUPPOSÉS DE PIERRE MARTYR

Bien que brèves, ces indications sont assez explicites pour qu'il soit impossible d'associer Lepe à Vespuce ou à n'importe quel autre navigateur dans une exploration qui aurait eu, à cette époque, l'Australie pour destination. C'est cependant ce que fait M. Petherick, qui appuie son hypothèse sur cette considération que Pierre Martyr, rendant compte des nouvelles découvertes, parle d'un pays où croissent des arbres énormes et où vit un animal singulier à nul autre pareil, ce qui ne peut s'entendre, assure notre auteur, que de l'Australie, pays des arbres gigantesques et patrie du kanguroo qui est unique de son genre (169). Séduit par ce rapprochement, qui lui semble concluant, M. Petherick se demande où Vespuce et Lepe, dont Martyr a évidemment voulu parler, bien qu'il ne nomme que Vincent Yanez Pinzon, ont pu aborder,

(168) Diego de Lepe, qui fit deux voyages aux régions nouvelles, n'a laissé aucune relation, et tout ce que nous savons de lui vient d'une phrase de Las Casas (vol. II, p. 453) et des dépositions prises lors des procès où l'on chercha à diminuer la part que Colomb avait prise à la découverte de Paria et régions voisines. Navarrete a réuni les plus importantes de ces dépositions dans le vol. III de ses *Viajes*, n° 69, pp. 353-355. Notamment en ce qui concerne Lepe, pp. 548 et 553-555. Voir aussi *Examen critique*, vol. I, p. 314 et la *Discovery*, pp. 336-339 et 680.

(169) Le passage de Pierre Martyr auquel M. Petherick fait allusion est celui de la première Décade de l'*Orbe Novo*, ch. IX, p. 113, édit. Gaffarel, où, racontant le voyage de Vincent Yanez Pinzon au Brésil et à Paria en 1499-1500, il dit que les Espagnols virent des arbres que seize hommes ne pouvaient entourer et des animaux qui mettent leurs petits dans une poche stomachale. Cet animal est l'opossum, le seul des marsupiaux qu'on trouve en Amérique. Lepe ne faisait pas partie de ce voyage.

et trouve que ce doit être sur la côte Sud-Ouest du continent australien, entre King George's Sound et le cap Leeuvin.

Nous estimons que rien ne justifie de telles conclusions. Le savant australien, il est vrai, n'a encore fait connaître ses vues que d'une manière sommaire, et peut être convient-il pour juger définitivement sa thèse d'attendre le grand ouvrage, fruit de longues et patientes recherches, qu'il nous promet, où toutes les preuves de ses assertions seront données (170). Nous ne cachons pas toutefois que nous serions bien surpris de les y trouver.

VIII. — LA LÉGENDE D'UNE DÉCOUVERTE AUSTRALE PAR VESPUCE

Reste à chercher comment il se fait que les auteurs de documents géographiques, dont quelques uns remontent au début du XVIe siècle, ont pu donner créance a une légende aussi contraire à toute vraisemblance que celle de la découverte de l'Australie en 1499 et pourquoi l'un d'eux, le plus ancien probablement, a cru devoir attribuer cette découverte à Vespuce.

En relisant attentivement les relations de ce navigateur, on trouvera peut-être l'explication de cette méprise, car ce ne peut être autre chose. Vespuce paraît avoir embrassé avec ardeur l'idée de passer de l'Atlantique à la région méridionale de l'Asie Orientale, — celle des îles des Épices et des Moluques. — A deux reprises différentes nous le voyons tenter de le faire : à son troisième voyage quand il descend vers le Sud-Est jusqu'au 52e parallèle et côtoie une terre inconnue à laquelle il ne peut aborder, puis à sa quatrième navigation, entreprise pour tourner son Monde Nouveau à son extrémité méridionale, non encore atteinte à cette date, et se diriger ensuite vers les Moluques. Ces deux tentatives infructueuses ont dû certainement laisser des traces dans l'esprit de ceux qui s'y étaient associés, ou qui seulement en avaient été les confidents, et on conçoit que des géographes, imparfaitement renseignés à cet égard, mais qui savaient qu'on avait proposé à Saint-Dié de

(170) Nous ne connaissons les vues de M. Petherick sur la découverte de l'Australie par Vespuce que par trois lettres de lui qui ont paru dans les journaux suivants : *The British Australasian*, du 6 mai 1897, l'*Atheneum* de Londres, du 6 septembre 1902, et l'*Argus* de Sydney du 23 août 1911. Il a aussi exposé ses idées dans le *Sydney Herald* du 19 janvier 1911. Nous tenons ces documents de la complaisance de M. Petherick, qui nous a envoyé aussi le titre de l'ouvrage qu'il prépare sur la question : *The Discovery of Terra Australis; or South America and Australia the original great South continent of the 16th century cartographers...*, avec cartes et gravures. Nous prions cet aimable érudit d'agréer nos remerciements.

donner le prénom de Vespuce à la quatrième partie du Monde découverte par lui, aient cru qu'il s'agissait de la terre australe qu'il aurait aperçue à son troisième voyage et aient inscrit son nom sur cette terre figurée un peu au hasard aux extrémités de la région du Sud-Est vers laquelle il se dirigeait et où les anciens avaient placé leur continent austral.

Est-ce à dire que cette innovation cartographique soit l'œuvre de l'auteur du *Globus Jagellonicus*? On ne saurait le dire; nous serions disposé à croire que ce sphérographe avait devant lui une carte ou un globe semblable à celui de Lenox, et que sa part de collaboration à cette curieuse erreur se borne à l'insertion du mot *America* sur le tracé de son globe, à l'emplacement où d'autres documents avaient déjà fait figurer la *Terra Australis*. Si cette explication n'est pas valable, il faudra en chercher une autre, car on ne se hasarde pas beaucoup en tenant pour certain que ni Vespuce, ni aucun autre navigateur de son temps n'a découvert aucune partie du continent que nous appelons aujourd'hui l'Australie (171).

Il est vraisemblable qu'à l'époque où les Portugais briguaient la possession des Moluques, des navigateurs de cette nationalité parcoururent les mers de la région et eurent connaissance de l'Australie, que les Chinois et les Japonais devaient connaître depuis longtemps. D'autres navigateurs que les Portugais, des Espagnols notamment, et aussi des Français, prirent part à ces découvertes officieuses, si l'on peut employer ce mot, qui précédèrent celles officielles du commencement du XVIIe siècle. C'est ainsi que nous voyons l'Australie figurer sous le nom de *Java la Grande* sur les cartes de Pierre Desceliers de 1546, de Guillaume le Testu de 1555 et d'autres. Mais les découvertes de cette catégorie n'ont pas inspiré les auteurs des documents cités plus haut, qui ont été tracés sous l'influence des idées vespuciennes. Elles restent en dehors de notre cadre (172).

(171) M. Estreicher, qui a étudié si minutieusement le globe en question, explique autrement l'erreur. Selon lui, la terre portant le nom d'America est l'Amérique même, celle du Sud, que le sphérographe a mal placée. Mais alors il la fait figurer deux fois sur son globe, puisque le *Mundus Novus* de Vespuce y est aussi représenté.

Rugge a suggéré une autre solution, qui a au moins le mérite de la singularité. Ce prétendu continent décoré du nom d'*America* ne serait qu'un de ces monstres marins dont les cartographes du moyen âge se plaisaient à orner leurs cartes. Voilà un monstre d'une belle taille, puisqu'il couvre un espace de 40 degrés.

(172) Voir ce qu'ont dit à ce sujet MAJOR, *Early voyages to Terra Australis now called Australia*, Londres, 1869, passim. HARRISSE, *Discovery*, pp. 96-97 et surtout REINAUD, *Le Continent Austral*, Paris. 1893, chapitre VI et VII de la troisième partie. Voir aussi le *Periplus* de Nordenskiold, p. 196.

CHAPITRE ONZIÈME

IMPORTANCE DES DÉCOUVERTES DE VESPUCE

Le mauvais renom fait si injustement à Vespuce n'a pas permis de reconnaître le mérite et le véritable caractère de ses découvertes. Elles sont plus importantes qu'on ne le croit généralement.

Vespuce est celui de tous les navigateurs de l'ère des découvertes américaines qui a reconnu la plus longue étendue de côtes du Nouveau Monde. A son premier voyage, il parcourut la partie comprise entre le cap de Honduras ou celui de Gracias-à-Dios et la péninsule de la Floride ou peut-être la Géorgie. A sa deuxième exploration, il reconnut la côte s'étendant du cap Saint-Roque au golfe de Vénézuéla en remontant vers le Nord-Ouest. Le troisième voyage fut entièrement consacré à la région du Brésil, dont la côte fut suivie depuis le cap Saint-Roque jusque vers la Plata. Enfin, à la dernière partie de ses quatre navigations authentiques, il revisita une partie de la région qu'il avait déjà explorée au voyage précédent. Ainsi, à l'exception d'une partie de l'Amérique centrale, du Vénézuéla, de l'extrémité méridionale du continent, ainsi que son extrémité septentrionale, de la côte des États-Unis au nord de la Géorgie et de celle du Canada, Vespuce a reconnu le littoral entier de la partie du monde qui porte aujourd'hui son nom.

I. — LA THÈSE SUR LA RECHERCHE DU LEVANT PAR LE PONENT INCONNUE DES CONTEMPORAINS

Vespuce a non seulement devancé Colomb dans la découverte de la terre ferme, il en a deviné le véritable caractère, alors que le grand Génois lui-même commettait l'erreur incroyable de soutenir, après quatre voyages sur les lieux, qu'il avait atteint les extrémités

de l'Asie, dont cependant il était encore séparé par 140 degrés, c'est-à-dire par le double de la distance qu'il avait franchie!

Cette singulière illusion, qui ne pouvait naître que dans une intelligence étrangère aux principes fondamentaux de la cosmographie, même telle quelle était alors enseignée, ne troubla jamais Vespuce, et il a fallu recourir à des documents apocryphes ou à des textes falsifiés pour la lui attribuer. On ne trouve pas un mot dans ses récits authentiques qui permette de dire qu'à aucun moment de sa carrière il crut que les régions nouvellement reconnues à l'Ouest fissent partie de l'Asie ou en fussent à proximité. En cela il fut supérieur à Colomb.

Il n'est pas douteux que ce sont les voyages et les observations de Vespuce qui achevèrent la démonstration que les nouvelles régions formaient réellement un monde nouveau, distinct de l'Asie, car il faut dire qu'on s'en était douté dès le lendemain de la découverte. On pourrait même avancer qu'on n'avait jamais mis le fait en question. A ceux qui acceptent sans examen la tradition colombienne, une pareille assertion peut paraître extraordinaire. Il est de fait, cependant, que les recherches les plus minutieuses dans les documents du temps n'ont révélé l'existence d'aucun témoignage favorable à la thèse de Colomb, qu'il avait cherché à atteindre les extrémités orientales de l'Asie. Et, chose plus extraordinaire encore, il semble qu'il n'ait jamais été question de cela à l'époque et qu'avant la publication du livre du fils du Découvreur en 1571, et la divulgation, à la fin du XVIe siècle de l'*Historia de las Indias* de Las Casas, on ne connaissait pas la prétention du grand Génois d'avoir toujours voulu aller aux Indes. Ce qui est bien certain, c'est que, sans mentionner les capitulations intervenues entre Colomb et les Rois Catholiques, où on ne trouve pas un mot de cela, tous les auteurs du temps — le Découvreur lui-même, son fils et son panégyriste, Las Casas exceptés, — gardent un silence complet sur ce fait, auquel ils ne font même pas allusion, ce qui serait vraiment incompréhensible, si réellement on avait su que c'était ce que Colomb se proposait de faire et si on avait cru, ne fût-ce que pendant très peu de temps après son retour, qu'il avait fait une découverte aussi importante que celle d'une nouvelle route pour aller aux pays des épices, dont l'Espagne seule devait profiter!

II. — TÉMOIGNAGE DE LA CARTE DE LA COSA

Si, malgré toutes les raisons qu'il y avait, même alors, de ne pas croire à la proximité de l'Asie, Colomb persista jusqu'à ses derniers moments à se bercer de cette illusion, on peut dire qu'il fut le seul

à le faire. Dès l'année 1500, un cosmographe qui avait été son pilote, et qu'il avait obligé à signer une déclaration portant que Cuba était une partie de l'Asie, La Cosa, dressait une mappemonde qui prouve qu'il savait que tel n'était pas le cas et que les terres découvertes au-delà des Antilles ne faisaient pas partie du vieux monde. Cette mappemonde montre en effet Cuba sous sa forme insulaire, ainsi qu'une longue côte continentale qui s'étend du Nord au Sud, à l'Ouest de cette île. On a dit que cette côte était celle de l'Asie Orientale, que La Cosa devait croire à proximité comme le croyait Colomb, mais la preuve que ce n'est pas ce qu'il a voulu montrer, c'est qu'on ne voit sur cette côte aucun des noms bien connus de cette partie de l'Ancien Monde. Il n'y inscrit des légendes qu'aux extrémités de l'Amérique Septentrionale et sur la région de l'Amérique du Sud qui seules alors avaient été vues. Eh bien ! comment aurait-il pu dresser ces deux sections de sa carte, s'il n'avait ajouté foi au témoignage de Vespuce ? Quel autre navigateur avait alors parcouru ces deux régions comprises, l'une entre celle vue au Nord par Cabot et le Yucatan au Sud, l'autre entre le cap de la Vela et le cap Saint-Augustin ? Ce qu'il avait vu lui-même et ce que Hojeda et Pinzon purent lui dire doivent l'avoir renseigné en partie, mais mieux que personne Vespuce était en mesure de l'éclairer complètement.

III. — AUTRES TÉMOIGNAGES

Une autre indication que la constatation de l'existence d'un continent autre que celui de l'Asie date des premiers temps de la découverte, c'est le document trouvé par Ranke dans les Archives de Venise, d'où il résulte qu'au mois d'octobre 1501, on savait en Portugal ou du moins que l'on croyait savoir que les terres du Nord, découvertes par les Corte-Real, étaient contiguës aux Antilles et à la terre des Perroquets, c'est-à-dire au Brésil (173). Et cette indication n'est pas la seule de ce genre que nous ayons. Ainsi, la ligne de côtes que la carte de Cantino présente au Nord-Ouest de Cuba et en face de la protubérance africaine ne peut être celle de l'Asie, puisqu'à l'extrémité opposée de cette carte on voit tracée dans tous ses détails la côte orientale asiatique. Cette observation s'applique également à la carte de Canerio, qui n'a fait que copier, en l'augmentant de quelques traits nouveaux, celle de Cantino. Les cartes de King et de Kunstmann, qui sont de la même époque,

(173) Il s'agit de la lettre de Pasqualigo que nous avons citée *supra*. Voyez note 141 et l'*Examen critique*, vol. IV, p. 262.

représentent aussi une grande partie de la région continentale nouvelle, dont pas un seul nom n'est emprunté à la nomenclature géographique de l'Asie Orientale.

On peut se demander si les auteurs de ces cartes, qui sont les plus anciennes que nous ayons après celle de La Cosa, n'ont pas puisé à des documents verbaux ou écrits antérieurs aux deux premiers voyages de Vespuce et ne l'ont pas ainsi devancé dans l'expression de l'idée que les nouvelles régions ne faisaient pas partie de l'Asie? Cela est possible, assurément, car du temps même de Colomb et avant le troisième voyage de Vespuce il y eut nombre d'explorations secondaires ou anonymes vers les régions nouvelles dont nous ne possédons ni relations ni cartes, mais au récit desquels on doit certainement une partie de la riche nomenclature qui figure sur les cartes mentionnées plus haut, puisqu'elle ne vient pas toute des lettres de Colomb et de Vespuce, ni de celles d'aucun navigateur connu. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que les cartes en question sont d'origine portugaise et que la plus importante des trois, celle de Cantino, qui en partie a servi de modèle aux deux autres, a été dressée à Lisbonne à l'époque même ou Vespuce y était.

III. — RÔLE DE VESPUCE DANS LA DÉMONSTRATION QUE LES RÉGIONS NOUVELLES FORMAIENT UN MONDE NOUVEAU

Ces considérations, suffisent, il semble, pour justifier l'assertion que si Vespuce, ne fut pas le premier à penser que les nouvelles régions étaient distinctes de l'Asie, il fut certainement le premier qui se trouva en position d'affirmer le fait avec autorité, ce qu'il fit sans hésitation à l'époque même, sinon avant, où Cantino, Canerio et l'auteur anonyme de la carte portugaise de Kuntsmann traçaient ces curieux documents.

Remarquons, en effet, que c'est dans son *Mundus Novus*, écrit en 1502 ou en 1503 au plus tard, que Vespuce a affirmé nettement et a différentes reprises, que les régions nouvellement découvertes formaient un monde autre que celui de l'Asie, connu de toute antiquité. Que ce soit alors seulement et non à son voyage contesté de 1497-1498, ou à sa seconde exploration, comme il le dit, qu'il arriva à cette conviction, toujours est-il qu'il l'exprime d'abord en 1502 ou 1503, puis dans sa lettre du 4 septembre 1504 (et qu'à cette époque, personne encore n'avait écrit pareille chose). On est donc fondé à dire que, même en supprimant complètement le premier voyage de Vespuce, le mérite d'avoir deviné le véritable caractère des terres que Colomb prenait pour l'Asie appartient en

propre à l'auteur du *Mundus Novus*. Et tant qu'on n'aura pas découvert quelque document ou quelque témoignage qui lui enlève la priorité de cette conception géniale, on ne pourra lui ravir l'honneur auquel il prétendait et le faire descendre de la place élevée que les investigations d'une critique impartiale obligent à lui assigner.

Notre Florentin comprit-il que la vaste étendue de cette côte qu'il avait longée se prolongeait sans interruption en formant le littoral d'un seul continent ? On peut se le demander. Vespuce dit, en effet, dans sa première relation, qu'après avoir navigué à l'Ouest pendant un certain nombre de jours, il atteignit une terre inconnue qu'il jugea être continentale (174), et qui se trouva être réellement une partie de l'Amérique centrale. Quand il donne la relation de son second voyage, entrepris peu après pour explorer une région voisine de la première, il maintient son opinion que les côtes qu'il reconnut alors appartenaient à la terre ferme (175).

Dans la partie de ses quatre relations consacrée à son troisième voyage, il omet de dire que la région parcourue alors était cette même terre continentale qu'il avait déja vue deux fois, mais dans son *Mundus Novus*, qui est relatif à cette troisième navigation, il s'explique très nettement à cet égard, car il commence par rappeler qu'il a déjà donné des renseignements sur les terres que lui et ses compagnons ont cherchées et trouvées précédemment : terres, ajoute-t-il, qu'il est permis d'appeler Monde Nouveau, expression qui se retrouve plusieurs fois sous sa plume (176).

IV. — PORTÉE CHEZ VESPUCE DE L'EXPRESSION MONDE NOUVEAU

Il est nécessaire d'ouvrir ici une parenthèse pour répondre à une objection qui a été plusieurs fois formulée avec quelque appa-

(174) *Una terra che la giudicamo essere terra ferma* (*Lettera...* fac-similé Quaritch fol. a, ii, verso). Le latin de la *Cosmographiæ Introductio*, porte : *terræ cuidam applicavimus, quam firmam fore existimavimus* (fac-similé de Wieser, fol. 46).

(175) ··· *Fumo a tenere ad una nuova terra e la giudicamo essere terra firma* (Lettera, fac-similé Quaritch, fol. b. iii recto).

...*Terram quandam novam tandem tenuimus, quam quidem firmam existere censuimus* (Fac-similé Wieser, iij recto).

(176) *Quasque novum mundum appellare licet.* Premier paragraphe de toutes les éditions latines du *Mundus Novus*. Plus loin il reproduit cette assertion sous différentes formes : « J'ai découvert un continent », « ce que j'ai vu dans ce Monde Nouveau » ; « nous avons reconnu que cette terre était un continent ». « Une partie de ce nouveau continent ».

rence de raison. Il s'agit de la portée de l'expression de *Nouveau Monde* dont s'est servi Vespuce et du sens qu'il lui donnait. Cette expression se trouve fréquemment dans les auteurs du temps, qui l'emploient le plus souvent au sens figuré. En parlant des régions nouvellement découvertes, tant en Afrique qu'à l'Occident, quand on disait le « Nouveau Monde » on entendait généralement par là les régions récemment connues et inexplorées jusqu'alors, mais non des contrées dont l'existence n'était pas établie avant leur découverte et qui étaient distinctes de l'Asie.

Vespuce aurait-il employé l'expression dans le même sens, c'est ce qu'on croit pouvoir montrer en citant des phrases de Colomb lui-même où il parle des terres qu'il a découvertes comme d'un Monde Nouveau ou d'un autre monde, bien qu'il crut qu'elles étaient asiatiques. Pourquoi Vespuce se serait-il exprimé autrement ? Il a simplement fait comme Colomb et dès lors le mérite exceptionnel qu'on veut lui reconnaître d'avoir reconnu que ces terres nouvelles ne faisaient pas partie de l'Asie disparaît. Mais il ne saurait y avoir aucun doute sur le sens que Vespuce donne à cette expression, car il l'explique très clairement au début de sa troisième relation, en disant qu'il est juste d'appeler Monde Nouveau les terres récemment découvertes, parce qu'elles étaient inconnues des Anciens, qui croyaient que la plus grande partie de l'espace au sud de l'Equateur était occupé par les eaux. Cette opinion, ajoute-t-il, était erronée « parce que j'ai découvert dans cette région un continent peuplé et fertile » (177).

Il y a d'ailleurs une autre preuve que Vespuce distinguait, dès l'année 1501 au moins, les terres nouvelles de l'Asie, c'est la date des deux cartes de La Cosa et de Cantino, où ces terres figurent comme un continent interposé entre les deux extrémités du Vieux Monde. Ces deux cartes, sont, on le sait de 1502. L'une est d'un cosmographe espagnol que Vespuce connaissait bien et avec lequel il avait voyagé ; l'autre est d'un cartographe italien qui la dressa à Lisbonne pendant que Vespuce y était. Lors même que les auteurs de ces deux cartes n'auraient pas utilisé des renseignements fournis par Vespuce, qui était lui-même cosmographe et cartographe et qui avait visité les régions nouvelles, ils étaient certainement d'accord avec lui sur l'existence indépendante de l'Asie de ces nouvelles régions. L'auteur du *Mundus Novus* n'aurait pas écrit ce qu'il a écrit, s'il avait pensé autrement.

Vespuce faisait donc la distinction que Colomb se refusa toujours à faire, et c'est en quoi, précisément, il montra plus de savoir et plus de sens critique que l'illustre génois. Il semble que tout

(177) Voyez sur ces objections l'article de BOURNE, *The naming of America*. American Historic, Review, oct. 1914.

d'abord il eut la vision bien nette que ce n'est pas seulement la partie que nous appelons aujourd'hui Amérique du Sud qui formait un Monde Nouveau, mais que toute l'étendue de la côte qu'il avait suivie à ses différents voyages appartenait à la même formation continentale. Il est évident, cependant, qu'il ne s'arrêta pas à cette idée et qu'après mûres réflexions ou peut-être plus amples informations, il finit par croire que l'Amérique du Sud seule devait être considérée comme un continent distinct de celui auquel Colomb avait abordé.

C'est cette conception qu'il fit partager au monde. Les cartes de Cantino, de Canerio et celles dites de Kunstmann, qui sont toutes quatre de 1502, celle de Ruysch du Ptolémée de 1508, qui est la première carte gravée où figure une partie des nouvelles régions, les publications de Saint-Dié en 1507, avec les cartes de Waldseemüller qui les accompagnaient et d'autres qu'il serait facile de citer témoignent du fait. L'influence de Vespuce sur la cartographie et la conception géographique du temps fut donc bien plus grande que celle de Colomb. La thèse de celui-ci, qu'il avait mis à la voile en 1492 pour aller aux Indes par une nouvelle voie et qu'il y était allé, ne trouva que des oreilles incrédules. Il n'y a pas de cartes postérieures au retour de Colomb en 1493 montrant le monde comme il croyait avoir constaté qu'il était, tandis qu'il en a un grand nombre traduisant la conception de Vespuce. Ce dernier se trompait en coupant par le milieu la grande formation continentale de l'hémisphère occidental, et en faisant de sa partie australe une île ; mais cette conception était bien plus près de la vérité que celle de Colomb, qui restait purement chimérique. Chaque découverte nouvelle à l'Ouest modifiait la forme et l'étendue du Monde Nouveau de Vespuce, mais le laissait subsister et le rapprochait de plus en plus de la réalité, tandis que les idées de Colomb s'effaçaient rapidement et n'ont guère laissé de traces cartographiques.

Les relations de Vespuce donnent lieu à une autre remarque qu'il faut noter. C'est que, contrairement à Colomb, qui, tout en peignant les indigènes des îles nouvelles comme des gens naïfs, innocents, doués de vertus angéliques, croyait néanmoins aux hommes à queue, aux sirènes et à des îles habitées par dea femmes seules, lui, Vespuce, ne commet aucune de ces erreurs. Il décrit les Indiens tels qu'ils sont réellement, c'est-à-dire barbares, grossiers, cruels et superstitieux. Il paie cependant son tribut à la crédulité du temps et à la croyance au merveilleux si généralement répandue au moyen âge, quand il parle d'hommes à stature gigantesque et de femmes douées d'une longévité extraordinaire, mais ces traits sont exceptionnels chez lui, et en général ses descriptions

et ses peintures ne sont pas en contradiction avec celles des voyageurs plus récents et en position d'être mieux renseignés. Il y a là une preuve d'esprit d'observation et de bon jugement, qui est tout à l'honneur de ce navigateur si souvent mal compris et injustement censuré.

CHAPITRE DOUZIÈME

ACCUSATEURS ET DÉFENSEURS DE VESPUCE

Dans les paragraphes précédents, on a vu que la grande croisade prêchée contre Vespuce prend sa source dans la croyance que le navigateur florentin prétendait avoir découvert Paria avant Colomb, alors que jamais rien de semblable n'est sorti de sa plume. Mais ce n'est que de nos jours qu'on a vu la source de cette erreur, et, pendant trois siècles, on s'est plu à accabler Vespuce des reproches les moins mérités. Inaugurée par Las Casas (178), cette campagne a été continuée par Herrera (179), et nombre d'auteurs du XVIe et du XVIIe siècle, comme le cosmographe Schöner, le théologien Servet, le jurisconsulte Solorzano, le jésuite Pedro Simon et d'autres y ont apporté leur collaboration inconsidérée, sans ajouter d'ailleurs aucun fait nouveau à ceux qu'avaient mentionnés Las Casas.

Plus tard, les écrivains se sont bornés à répéter ce que leurs prédécesseurs avaient dit, et l'on vit le père Cazal, Tiraboschi, Charlevoix, Navarrete, Robertson, Muñoz et Washington Irving s'inscrire successivement en faux contre la plupart des assertions de Vespuce. Mais c'est de notre temps que les attaques les plus vives et les moins justifiées ont été dirigées contre cet honorable navigateur, dont l'existence laborieuse, tranquille et relativement obscure ne laisse prise à aucune critique fondée.

Santarem a écrit un volume pour démontrer qu'il était un imposteur (180). Marcou lui a fait le singulier reproche d'avoir changé

(178) L'évêque de Chiapas a longuement parlé des mensonges de Vespuce. Les chapitres 140 et 144 à 149 de son livre I sont entièrement consacrés au navigateur florentin et à Hojeda, au voyage duquel il veut montrer que Vespuce a emprunté les éléments du récit de sa première navigation.

(179) *Historia*, déc. I, livr. III, ch. II et VI. Bib. n° .

(180) *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Ves-*

son nom pour le faire donner au Nouveau Monde (181) et Sir Clements Markham, que Major avait devancé dans cette voie (182), a enrichi la collection Hakluyt d'un volume où, avec son grand savoir, si mal employé dans la circonstance, et son habile dialectique, tout ce qu'a dit Vespuce est dénaturé à son détriment (183).

Il est vrai que l'injustice de ces attaques a provoqué une réaction salutaire, qui a remis les choses à leur place ou à peu près. Les défenseurs de Vespuce n'ont pas manqué, et ils n'ont pas craint de montrer où était la vérité, car il faut du courage pour combattre des opinions accréditées de longue date et qui semblent si bien justifiées qu'on regarde comme inutile de les examiner à nouveau.

Les auteurs espagnols et portugais du XVI[e] siècle s'occupèrent peu de Vespuce ; Oviedo, Galvam, Damien de Goes, Barros, Castanheda et Osorius ne le nomment pas. C'est là un fait très curieux, difficilement explicable, dont les critiques de Vespuce s'efforcent de tirer grand parti. Mais, s'il est étrange que ces auteurs n'aient pas mentionné les voyages de ce navigateur, il n'est pas moins surprenant qu'aucun d'eux n'ait jugé à propos de contredire ses assertions, qui avaient reçu la plus grande publicité.

D'un autre côté, Pierre Martyr, qui vivait dans un milieu où on ne pouvait rien ignorer des faits concernant notre explorateur, parle avec éloge de ses connaissances en astronomie nautique,

puce et ses voyages, par le vicomte de Santarem. Paris. Arthur Bertrand, s. d. (1842), in-8°, pp. XVI-284. Bib. n° .

Cet ouvrage se compose d'un mémoire que l'auteur avait envoyé à Navarrete, et que celui-ci a publié au tome III de ses *Viages*, doc. n° XV, d'additions à ce mémoire, insérées d'abord dans le *Bulletin de la Société de géographie* des années 1835, 1836 et 1837, et d'une suite à ces additions. L'auteur s'attache surtout à énumérer les auteurs qui n'ont pas connu Vespuce et à montrer qu'il n'a découvert ni le continent avant Colomb, ni le Brésil avant les Portugais.

(181) *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, par Jules Marcou (Paris, Société de Géographie, 1888, in-8°, pp. 85).

(182) *The life of Prince Henry of Portugal surnamed the Navigator....* by Richard Henry MAJOR. Londres, Ascher et C[ie], 1868, in-8°. pp. LIII-487. Voyez pages 366-388. Major toutefois se montre bien plus réservé que Markham.

(183) *The letters of Amerigo Vespucci and other documents illustrative of his career, translated with notes and an introduction*, by Clements R. Markham, Londres, Hakluyt Society, 1894, in-8°, pp. XLIV-121. Bib. n° 201.

Ce volume est une collection des Relations de Vespuce et de quelques documents le concernant, parmi lesquels les passages où Las Casas a si vivement pris à parti le navigateur florentin tiennent une grande place. Dans l'introduction, l'auteur, passant en revue la vie de Vespuce, le représente comme n'étant ni cosmographe, ni navigateur. Il faut lire cette introduction pour voir jusqu'à quel point d'honnêtes documents peuvent se prêter à d'outrageantes interprétations.

ainsi que de son habileté comme marin (184), et Gomara, faisant allusion aux critiques de Servet mentionnées plus haut, dit qu'il y en a qui se plaisent à noircir la réputation du Florentin (185). Ce n'est qu'au XVIII[e] siècle qu'on entreprit sérieusement de reviser le procès fait à Vespuce. En 1745, Bandini attacha le grelot (186). Il réunit les textes et les fit précéder d'une notice critique qui commença à ouvrir les yeux, jusqu'alors fermés à l'évidence même. Malheureusement Bandini avait accueilli quelques textes frelatés ou apocryphes, qui firent tort à sa thèse, que Canovai reprit en 1788 avec plus de succès. Son éloge de Vespuce, écrit avec élégance et sur un ton assez vif, provoqua un déluge de pièces pour et contre son héros (187).

Ne pouvant entrer ici dans de plus amples détails sur cette longue controverse et sur toutes les publications auxquelles elle a donné lieu, nous nous bornons à dire qu'elle fut reprise avec éclat quand Humboldt publia les deux derniers volumes de son admirable *Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, qui sont entièrement consacrés à Vespuce (188). Éclairé par un sens critique presque toujours infaillible et par son érudition qui était immense, il vit bien que Vespuce était calomnié, mais, trompé par

(184) Parlant de Jean Vespuce, neveu d'Americ, Martyr dit qu'il avait hérité de son oncle une grande habileté dans l'art de la navigation et le calcul des positions (*De Orbe Novo*, déc. II, ch. VII). Plus loin il dit de Vespuce « que c'est un homme très versé dans cet art [la cartographie] et qui, sous les auspices et aux frais des Portugais, a dépassé de plusieurs degrés la ligne équinoxiale » (*Ibid.*, ch. X).

(185) Il s'agit des deux Ptolémées, de 1535 et de 1541 édités à Lyon par le malheureux Michel Servet. Dans ce même passage, Gomara écrit que Vespuce assure qu'il a navigué jusqu'à 40 degrés au delà de la ligne. Je crois, ajoute-t-il, qu'il a beaucoup navigué (*La Historia*, ch. LXXXVII, fol. 115 recto, édit. de 1554).

(186) *Vita e lettera di Amerigo Vespucci, gentiluomo Florentino, raccolta e illustrata dall' Abbate Angelo Maria Bandini.* Florence, 1745, petit in-4°, pp. LXXVI-128, un feuillet d'errata, frontispice illustré, tableau généalogique. Les feuillets paginés en chiffres romains contiennent la vie de Vespuce. Pour les lettres reproduites voyez la Bib. n° 162.

(187) *Elogio d'Amerigo Vespucci, che ha riportato il premio della nobile Accademia Etrusca di Cortona nel di 15 d'ottobre dell' anno 1788. Con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore.* Florence, 1788, in-4°, pp. VIII-80, portrait.

Réimprimé plusieurs fois, traduit en anglais par Lester, *Life and Voyages... of Vespucci.* New-York, 1853. Bibl. n[os] 166 et 182.

(188) Le titre donné ci-dessus est le faux titre. L'ouvrage est véritablement intitulé *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique au* XV[e] *et au* XVI[e] *siècles*, par Alexandre de Humboldt. Paris, Gide, 1836-1839, 5 vol. in-8°, cartes. C'est l'édition ordinaire identique à celle grand in-folio, avec atlas également in-folio, qui parut chez le même éditeur en 1834. Il devait y avoir une suite, qui ne fut jamais publiée. Bib. n° 180.

des assertions inexactes de Muñoz et par le texte latin des Quatre navigations de la *Cosmographiæ Introductio*, qui est rempli d'erreurs, il ne put aller jusqu'où il aurait été certainement, s'il avait connu le texte italien original de la *Lettera*. Son étude fit néanmoins la lumière sur nombre de points, et lorsque Santarem, qui s'en tenait imperturbablement aux vieilles accusations portées contre Vespuce, voulut les produire de nouveau, il trouva dans Varnhagen, diplomate brésilien, admirablement armé pour soutenir cette discussion, un adversaire dont les coups répétés mirent fin pour un bon moment à toute polémique à ce sujet (189). Elle ne fut reprise que longtemps après, par l'éminent président de la société Hakluyt, Clements R. Markham, qui réédita avec habileté toutes les vieilles histoires imaginées pour faire tort à Vespuce, mais qui trouva dans Harrisse un impitoyable critique (190).

Depuis lors, la question a changé de caractère. Les travaux considérables d'Uzielli, qui s'était consacré avec ardeur à la réhabilitation du malheureux Florentin (191), et la sévère analyse critique de tous les éléments de la controverse par Fiske, dans son admirable *Histoire de la découverte de l'Amérique* (192), ne permettent

(189) On a de Varnhagen quatre grosses plaquettes in-folio sur Vespuce, qui contiennent toutes les pièces relatives à la question. On trouvera à la Bibliographie l'énumération critique de tous les travaux de cet habile défenseur de Vespuce.

(190) Pour ce qu'a dit Harrisse de Vespuce, voir la Bibliographie n°s 203, 205 et 213. Sans trancher les questions soulevées à son sujet, il a laissé voir qu'il n'était pas de ceux qui prendraient parti contre lui. Voyez particulièrement le chapitre *The Vespucian data*, dans sa *Discovery of North America*, pp. 335-352, et l'article *Vespuccius* dans les *Biographical notes* du même ouvrage. On trouvera sa critique de Markham dans l'ouvrage suivant : *Americus Vespuccius : A critical and documentary Review of two recent english books concerning that navigator*. Londres, B. F. Stevens, 1895, in-8°. Le premier des deux livres examinés dans cet ouvrage est celui de Markham, le second celui de Coote.

(191) Uzielli a écrit plusieurs intéressants mémoires sur Vespuce, qui sont insérés dans les comptes rendus des divers congrès historiques et géographiques auxquels il prenait part. Mais il avait laborieusement préparé une importante collection qui devait comprendre tous les textes relatifs à Vespuce avec fac-similés, variantes et commentaires critiques, qui n'a pu voir le jour à cause des grands frais que sa publication entraînait. Cependant, à l'occasion du 4me centenaire de Toscanelli et de Vespuce, l'ouvrage suivant, qui devait faire partie de cette collection, a été publié :

Vita di Amerigo Vespucci escrita da Angello Maria Bandini, con le postille inedite dell' autore, illustrata e commentata da Gustavo Uzielli, *Bibliografia delle opere concernante Paolo Toscanelli ed Amerigo Vespucci, per* Giuseppe Fumagalli. Florence, 1899, in-fol. 136 pp. avec un beau frontispice.

(192) *The Discovery of America, with some account of ancient America and the spanish conquest*, by John Fiske, en 2 volumes. Boston et New-York, Houghton, Mifflin et Cie, 1892, 2 vol. in-8° avec illustrations cartographiques.

Ouvrage de premier ordre, la meilleure histoire de la découverte et de la

plus d'incriminer les assertions et les actes de Vespuce avec la légèreté inconsciente dont témoignent tant d'ouvrgges antérieurs à ceux-là (193).

En somme, les accusations sérieuses portées contre Vespuce sont uniquement basées : 1° sur la supposition erronée qu'il prétendait avoir découvert la région de Paria avant Colomb; sur la supposition également erronée que des documents constataient sa présence en Espagne à l'époque même où il assure avoir fait ses deux peemiers voyages; et 3° sur la croyance qu'il avait agi de manière à faire attribuer son nom à l'Amérique. On sait aujourd'hui qu'aucun de ces griefs n'est justifié, et si quelques auteurs, attardés dans les anciennes voies, doutent encore de la réalité et de l'importance des voyages de Vespuce, personne ne voit plus en lui le fourbe sous les traits duquel on se plaisait autrefois à le peindre, et on ne s'étonne plus de lui voir élever des statues à côté de celles de Colomb.

conquête de l'Amérique qui existe. La partie intitulée *Mundus Novus,* qui occupe les pages 1-212 du vol. II, esl relative à Vespuce et aux conséquences historiques et géographiques de ses explorations.

(193) Mentionnons encore parmi les défenseurs modernes de Vespuce, Thacher, qui a écrit un livre important sur le navigateur florentin : *The Continent of America, its discovery and its baptism...* New-York, W. E. Benjamin, 1896. In-fol., planches et fac-similé, et le célèbre libraire anglais Bernard Quaritch, qui a publié à grands frais un fac-similé de l'édition originale des quatre navigations de Vespuce, avee traduction et notes explicatives très compétentes.

CHAPITRE TREIZIÈME

DROITURE ET COMPÉTENCE DE VESPUCE
SON ŒUVRE ET CELLE DE COLOMB

L'esquisse que nous avons donnée de la vie de Vespuce le montre, comme tout ce que nous savons de lui, sous un jour favorable. Il eut l'estime de tous ceux au service desquels il consacra son temps et ses aptitudes, ainsi que l'amitié de plusieurs d'entre eux. Il ne paraît pas avoir navigué avant son voyage de 1497-98. Cependant, on ne peut mettre en doute qu'il eût de sérieuses connaissances cosmographiques et nautiques. S'il n'avait pas été versé dans ces sciences, les rois de Portugal et de Castille ne se seraient pas disputé son concours et on ne lui aurait pas donné dans ce dernier pays le poste important de pilote major, auquel incombait à l'époque une grande responsabilité.

Rien dans ses relations ne trahit l'incompétence nautique, elles montrent au contraire, mieux que toutes celles du temps que nous possédons, le savoir réel de leur auteur en cette matière. Elles laissent voir, il est vrai, une confiance en soi-même qui n'est peut-être pas exempte de prétention, mais quel est le voyageur qui n'eut pas cette faiblesse ! Elles donnent certainement l'impression de la sincérité, et, si on les lit sans l'arrière-pensée qu'elles sont mensongères, on n'y trouvera rien qui puisse les mettre en suspicion.

Bien différent de Colomb, qui rappelle à chaque instant les grands services qu'il a rendus aux souverains, les vastes territoires dont il leur a assuré la possession, l'or qu'il leur a fait gagner, il ne parle de ce qu'il a fait qu'en termes très simples et constate à peine l'importance de ses découvertes. Ce sont là, assurément, des traits qui inspirent confiance et qui éloignent toute idée de fraude dans ses récits ou de duplicité dans ses actes.

S'il est vrai, ainsi qu'on l'a justement fait remarquer, que ni les documents espagnols ni ceux du Portugal ne mentionnent Vespuce

comme ayant été chargé d'aucune exploration maritime, il ne résulte pas de là que les expéditions dont il parle soient inventées. Dans aucun de ses écrits il ne se met au premier plan; il laisse voir certainement que son rôle était important, mais cela ne saurait lui être justement reproché, car il était en réalité le premier ou l'un des premiers cosmographes de son temps, et s'il n'a jamais commandé en chef, il a certainement pris une part considérable à la direction des entreprises maritimes pour lesquelles on s'était assuré son concours.

On lui a reproché d'avoir tu les noms de ceux avec lesquels il fit les voyages et les découvertes dont il parle, afin d'échapper au contrôle de ses assertions; mais ce contrôle a pu s'exercer facilement, car, lorsqu'il mourut, ses relations avaient déjà été imprimées une dizaine de fois et étaient répandues dans toute l'Europe. Elles n'ont été contredites, cependant, que par Las Casas, qui, comme on l'a vu ci-dessus, ne connaissait qu'un texte inexact de Vespuce.

Remarquons, d'ailleurs, qu'on est parvenu à déterminer assez exactement les noms de ses compagnons et que pas plus ceux-là que d'autres ne l'ont accusé de mauvaise foi.

Mais laissons de côté ces spéculations oiseuses sur le rang plus ou moins élevé que Vespuce eut dans les expéditions dont il fit partie à un titre quelconque; elles n'ont aucun intérêt scientifique. L'essentiel est que ces expéditions ont réellement eu lieu dans les conditions qu'il décrit; que, seul, il revendique comme ayant été faites sous sa direction, ou d'après ses conseils, les découvertes dont témoignent les cartes du temps, et que personne, parmi les contemporains, adversaires, ennemis ou indifférents, ne les lui conteste.

On peut avancer sans aucune exagération que la plupart, sinon toutes les critiques dirigées contre l'œuvre de Vespuce furent inspirées surtout par la crainte chimérique que, si les découvertes qu'il revendiquait étaient véritables, Colomb en serait diminué. Rien n'est moins vrai.

L'œuvre de Colomb est bien distincte de celle de Vespuce. Le grand Génois avait découvert un groupe considérable d'îles que tout le monde regardait alors comme indépendantes de toute attache continentale, et prétendait avoir atteint les extrémités orientales de l'Asie Le Florentin n'avait aucune prétention de ce genre. Il croyait que la longue ligne des côtes qu'il avait reconnues n'était point celles de l'Asie, et il ne revendiquait pas l'honneur d'avoir touché avant Colomb au grand continent occidental, quoique lui et ceux qui l'avaient accompagné à son premier voyage pussent le faire; sa seule prétention était d'avoir constaté l'exis-

tence d'une grande terre continentale qui s'étendait au Sud de celles auxquelles Colomb avait abordé à ses deux derniers voyages, et qui lui paraissait en être entièrement séparée.

Aujourd'hui que nous avons pénétré le secret de la constitution géologique des terres de l'hémisphère occidental, nous savons que les Antilles ne sont qu'une dépendance de la grande masse territoriale qui s'étend à l'Ouest ; mais, au lendemain de la découverte, cette vérité scientifique n'apparaissait pas encore à tous et les grandes îles de l'Atlantique étaient considérées comme une formation distincte du continent. Sans doute celui qui avait trouvé le chemin de ces îles avait montré la route qui devait conduire à la terre ferme et, à ce titre, Colomb était bien le véritable découvreur du Nouveau Monde, quoiqu'il ignora toujours sa découverte. L'Amérique, a dit Humboldt, est à celui qui en a vu le premier la plus petite partie. Rien n'est plus vrai, et la gloire de Colomb n'est pas diminuée parce qu'un autre a touché avant lui la terre ferme. Mais, dans le vaste enchaînement des choses de ce monde où tout se tient, il n'est pas toujours facile de marquer où commence et où s'arrête l'œuvre de ceux qui entreprennent de dévoiler les mystères de la nature. Si la découverte de Vespuce n'aurait pu avoir lieu sans celle de Colomb, la découverte de ce dernier lui-même ne se serait pas faite sans celles de ses prédécesseurs. On est toujours le continuateur de quelqu'un et seul le temps peut faire le juste départ de ce qui appartient légitimement aux uns et aux autres.

Est-ce dire que ces deux hommes se valaient? Assurément non. Colomb avait une fermeté de caractère et une vigueur intellectuelle que n'a jamais montrées Vespuce, qui semble avoir été incapable d'occuper un premier plan. Supérieur au grand Génois comme cosmographe, il lui était inférieur sous tant d'autres rapports qu'on ne saurait mettre l'un en parallèle avec l'autre. Colomb ne découvrit pas l'Amérique par hasard, comme on l'a longtemps cru ; il avait déduit son existence de faits soigneusement recueillis et judicieusement observés. Il trouva ce qu'il avait cherché ; sa découverte fut l'œuvre de son génie et lui seul en a méconnu la portée en s'imaginant que ce qu'il avait trouvé, après l'avoir cherché, était l'Asie. Rien de semblable chez Vespuce, qui fut avant tout un observateur judicieux et un homme heureux. Les circonstances l'ont servi, les événements l'ont porté. Son œuvre fut néanmoins considérable. Il n'a pas seulement précédé Colomb au Nouveau Monde ; il est encore le premier qui ait reconnu que ce Monde Nouveau n'était pas l'Asie ; avant tout autre il a vu qu'il pouvait être contourné et que c'était en prenant cette route qu'on pourrait arriver aux Indes. Ses prétentions, telles qu'elles résultent de ses relations authen-

tiques, étaient donc légitimes, et c'est ainsi qu'en jugèrent les contemporains. En effet, les navigateurs et pilotes dont il avait été le compagnon ou le collaborateur, les grands personnages avec lesquels il s'était trouvé en rapports personnels, comme les rois Ferdinand et Manoel, le gonfalonier Soderini et le duc René; les quatre Colomb : Christophe, Barthélemy, Diégo et Fernand; les pilotes La Cosa, Hojeda, Pinzon et Roldan, pour ne citer que ceux-là, étaient vivants lorsque parurent, en latin, en italien, en français et en allemand, les relations de Vespuce, et pas un de ceux qu'il mettait en cause ou qu'il lésait dans leurs droits, si ce qu'il disait était faux, ne se leva pour le contredire et pour flétrir son imposture.

Enfin, le plus intéressé de tous a rétabli la vérité, si elle était méconnue à son détriment : Colomb lui-même honorait Vespuce de son amitié et remarque qu'on ne lui rendait pas justice (194). Le fils du grand Génois, Fernand, qui fut son biographe, a une attitude qui serait bien extraordinaire, si Vespuce s'était posé en rival de son père ou s'il avait été considéré comme tel. Lui, qui possédait dans sa fameuse bibliothèque un exemplaire du *Mundus Novus* ainsi que la *Cosmographiæ Introductio*, qu'il a lue et annotée, ne se formalise ni ne s'étonne des assertions qu'on y trouve (195), alors qu'il s'emporte en invectives offensantes contre Giustiniani, dont le seul tort avait été de noter l'origine plébéienne de son père (196).

Ces considérations autorisent la conclusion que l'attribution du nom d'Améric Vespuce à l'Amérique du Sud est tout aussi justifiée que l'aurait été celle qu'on aurait pu faire de celui de Colomb. Le grand Génois et le grand Florentin sont les véritables découvreurs du Nouveau Monde, et c'est avec raison que leurs deux noms sont toujours associés, à l'exclusion de celui de Cabot, car, bien que cet intrépide marin ait touché à ce Nouveau Monde avant l'un et l'autre (197), il n'a compris ni l'importance, ni le véritable caractère de sa découverte, qui n'a pas eu la même influence sur le développement de nos connaissances géographiques.

(194) Lettre de Colomb à son fils Diégo en date du 5 février 1505 (*Raccolta Colombiana, Scritti*, vol. II, p. 253.

(195) Ces deux ouvrages portaient, dans la Bibliothèque de Fernand Colomb, le premier le n° 3041, l'autre le n° 1773, ainsi qu'on peut le voir dans le *Registrum* de cette bibliothèque, dont M. Archer M. Huntington a donné une reproduction fac-similé, New-York, 1905, in-fol. Les annotations du fils du grand Génois à la *Cosmographiæ Introductio* sont attestées par Harrisse, qui les a lues. *Fernand Colomb*, Paris, Tross, 1872, grand in-8°; pp. 144-145.

(196) Voyez sur ce point nos *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, Paris, Welter, 1905, in-8°, note 8, p. 52.

(197) Jean Cabot atterrit au Labrador le 24 juin 1497, croit-on; Vespuce découvrit la côte du Honduras vers le 1er juillet de la même année, et Colomb vit la terre ferme pour la première fois, le 5 août 1498, au golfe de Paria.

AMERIC VESPUCE

TROISIÈME PARTIE

L'ATTRIBUTION DE SON NOM AU NOUVEAU MONDE

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS NOMS DU NOUVEAU MONDE

I. — LES INDES OCCIDENTALES

Avant de faire connaître les circonstances qui amenèrent l'attribution du prénom de Vespuce aux régions nouvellement découvertes à l'Ouest, il n'est pas sans intérêt de rappeler comment ces régions étaient alors considérées et par quels termes on les désignait.

Écartons d'abord une idée préconçue, qui ne permet pas de voir les choses telles qu'elles sont et qui est cependant si généralement accréditée que la critique a grand'peine à y substituer la réalité. Cette idée est que Colomb partit de Palos en 1492 pour aller aux Indes Orientales par la voie de l'Occident, et qu'à son retour on crut, comme il le disait, qu'il avait été jusqu'aux Indes. Si tel fut le cas, il n'y en a d'autre preuve que le témoignage de Colomb lui-même et ceux de ses deux biographes originaux : son fils et Las Casas. C'est sur ces témoignages, qu'on peut réduire à un seul, car Fernand Colomb et l'évêque de Chiapas ne font que répéter celui du Découvreur, sans y rien ajouter, que s'est constituée la légende de la recherche du Levant par le Ponant, légende qui n'a d'autre fondement que ces témoignages intéressés et suspects. Intéressés, parce que Colomb, qui en est la source unique, mettait toute sa gloire dans la découverte qu'il croyait avoir faite d'une route nouvelle pour se rendre aux extrémités orientales de l'Asie, suspects parce qu'il est impossible d'en trouver ailleurs la moindre confirmation.

Nous ne pouvons fournir ici la preuve de ces assertions qui, il y a quelques années à peine, auraient paru si extraordinaires ; nous les avons données ailleurs. Bornons-nous à dire qu'avant le retour de Colomb de sa grande entreprise, on ne trouve pas une

seule fois, dans les documents et dans les écrits du temps, ce nom des Indes — qui va devenir celui des pays qu'on venait de découvrir, — ce qui serait vraiment inexplicable si, auparavant, il avait été question d'y aller par une nouvelle voie, si le projet que Colomb eut tant de peine à faire agréer consistait précisément en cela, et si c'est, comme il le dit, pour l'exécution de ce projet que fut organisée la mémorable expédition de 1492. Ce n'est, en effet, qu'après la rentrée de cette expédition à Palos et après que son chef eut officiellement déclaré qu'il revenait des Indes que l'expression de *las Indias* commença à être employée. C'est dans la lettre des Rois Catholiques du 30 mars 1493, invitant Colomb à venir les retrouver à Barcelone, qu'elle apparaît pour la première fois (198), et, à partir de ce moment, on la retrouve un peu partout, mais il faut faire remarquer que c'est alors dans un sens différent, qu'il est essentiel de noter.

Dans leur lettre du 30 mars, les souverains parlent des véritables Indes, des Indes Orientales, car, dans cette pièce, ils donnent à Colomb, qu'ils n'avaient pas encore vu depuis son retour, le titre de Vice-Roi des Iles qui ont été découvertes dans les Indes — *que se han descubierto en las Indias ;* — mais ils ne tardent pas à se corriger. Tout d'abord ils s'étaient entièrement rapportés à ce que leur avait écrit le nouvel Amiral, qui croyait avoir poussé jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale; moins de deux mois plus tard, après s'être mieux renseignés, ils parlent de ces mêmes îles comme étant situées dans les parages des Indes — *en la parte de las Indias* (199), distinction toujours maintenue depuis et qui est faite également dans les Bulles papales confirmant aux Rois catholiques la possession des îles découvertes par Colomb, qui y sont désignées comme se trouvant, non aux Indes, mais vers les Indes : *versus Indos* (200). Cette distinction, légère en apparence, est cependant significative. Elle montre que les souverains, tout en ayant égard aux assertions de Colomb, alors dans tout l'éclat de son triomphe, ne croyaient pas que les terres qu'il avait découvertes fissent partie des régions asiatiques et que c'est dans ce sens qu'ils en parlèrent au Saint Père, lorsqu'ils lui demandèrent de leur en confirmer la légitime possession. L'interprétation donnée ici à ce changement dans la manière de désigner les nouvelles terres est confirmée par le silence de tous les historiens espagnols ou portugais, contemporains de Colomb, sur sa prétention d'avoir

(198) Navarete, *Viages*, vol. II, p. 21.

(199) Cédules du 20 et du 23 mai 1493.

(200) Bulle du 3 mai 1493. Le texte de ces bulles, ainsi que celui des autres bulles du même mois, montre clairement que, pour le Saint Père, il s'agissait de terres éloignées inconnues jusqu'alors, mais non des Indes Asiatiques.

toujours voulu aller jusqu'aux Indes et d'en être revenu, prétention qu'ils semblent même n'avoir jamais connue ou qu'ils ne prennent pas au sérieux (201).

La distinction entre les Iles faisant partie des Indes ou situées seulement, soit dans leur parage, soit sur leur route, était justifiée par les connaissances géographiques que l'on possédait alors et, partant, légitime. A la fin du xv[e] siècle, le principe de la sphéricité du globe était généralement admis en Espagne, où les dominicains enseignaient à l'université de Salamanque les doctrines d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, défenseurs convaincus et savants de cette théorie scientifique. On savait donc qu'en naviguant toujours à l'Ouest on finirait par rencontrer les extrémités orientales de l'Asie et par conséquent les Indes. Ce qu'on ignorait, c'est la distance qu'il y avait à franchir pour les atteindre. On n'ignorait pas que cette distance devait être considérable, mais comme on ne connaissait pas la véritable grosseur du globe, on ne pouvait la déterminer, et, comme les îles découvertes par Colomb se trouvaient au delà de la région naviguée jusqu'alors par les Portugais et les Castillans, on était fondé à les considérer comme étant sur la route des Indes. Peut-être même que ceux qui n'avaient pas suffisamment étudié Ptolémée, ou qui s'en rapportaient simplement aux opinions des anciens, opinions que le cardinal d'Ailly et d'autres auteurs du moyen âge avaient reproduites sans esprit critique, pouvaient-ils supposer qu'elles devaient être placées dans le voisinage des Indes.

Telle était l'idée qu'on se faisait, dès le retour de Colomb, des nouvelles terres découvertes par lui. Malgré leur dénomination d'Indes, personne alors — Colomb excepté — ne croyait qu'il fallait voir en elles les Indes asiatiques, pays de production de ces épices objet d'un commerce si important à cette époque. La prompte addition du mot *occidentales* vint d'ailleurs compléter, en la rectifiant, cette dénomination inexacte. Bien qu'on ignore la date exacte de cette désignation complémentaire, on sait qu'elle remonte aux premiers temps de la découverte, car on la trouve dans un mémoire rédigé pour Colomb, qui est inséré dans les cartulaires qu'il fit établir sous ses yeux en 1502 (202). On est fondé

(201) Pour les Portugais, voir Ruy de Pina, Resende et Barros. Pour les Espagnols, voir Gomara et Oviedo, ce dernier surtout qui connut tous les Colomb, ainsi que les principaux compagnons du Découvreur. Herrera seul fait exception, mais Herrera n'était pas un contemporain et tout ce qu'il dit de la grande découverte est emprunté à Colomb lui-même, à son fils et à Las Casas. Il ne cite pas un document, pas un témoignage du temps confirmant le leur.

(202) C'est le document n° 43 du cartulaire de Gênes. Ce document est une réponse à des objections légales soulevées par la couronne dans l'interprétation des droits de Colomb d'après les capitulations intervenues entre lui et

à croire, que si l'homme de loi qui rédigea cette pièce se servit de l'expression d'Indes occidentales, c'est qu'elle était courante au moment où il écrivait, ce qui suppose qu'elle existait depuis quelque temps déjà. Fernand Colomb, qui termina son livre en 1539, dit qu'elle vient de son père même (203), ce qui est difficile à croire, car elle a un sens contraire aux idées de Colomb. En tous cas elle devint rapidement d'un usage général et, en Espagne, c'est la seule qu'on employa dans les documents officiels, ainsi que pour les cartes, jusqu'au XVIIIe siècle. Avec le temps, cependant, elle finit par ne désigner que l'archipel à l'Est du continent américain. C'est dans ce sens qu'on l'emploie encore, particulièrement en anglais.

II. — LE MONDE NOUVEAU

Colomb le premier s'est servi de l'expression de Nouveau Monde pour désigner les régions qu'il avait découvertes, mais c'est dans un sens figuré qu'il l'emploie et non pour indiquer que ce Nouveau Monde n'était pas celui qu'on connaissait de tout temps ; il ne pouvait lui donner ce sens, puisqu'il était convaincu que ces régions faisaient partie de l'Asie. Son frère Barthélemy précise d'ailleurs ce qu'il entendait par là, en inscrivant les mots *Mondo Novo* sur l'Amérique centrale de sa carte de 1505, où elle figure comme une projection de l'Asie.

Pierre Martyr paraît avoir été le premier à donner à l'expression son sens littéral, celui qu'il a aujourd'hui pour tout le monde. Dans plusieurs de ses lettres des mois de mai, de septembre et d'octobre 1493, il relate les découvertes de Colomb et fait connaître sa prétention d'avoir atteint les Indes, mais en des termes qui montrent clairement qu'il ne la trouve pas justifiée, car il prend bien soin de dire que c'est ce que Colomb croit, ce qu'il pense, mais que cela est contraire à la grandeur de la sphère. C'est après avoir fait ces réserves qu'il parle des régions occidentales nouvelles comme formant un Monde Nouveau. Il ne saurait donc y avoir aucun doute sur le sens qu'il attache à l'expression.

Ce que Pierre Martyr pensait en 1493 et 1494 du prétendu caractère asiatique des terres découvertes par Colomb, ses contemporains le pensaient également; on le voit par ce qu'ils disent en parlant de ces découvertes. Cependant aucun d'eux ne fait usage de cette dénomination de Nouveau Monde, au moins dans le sens où

les Rois catholiques. Dans tout le cours de la pièce, on ne se sert que du mot *Indias*, mais vers la fin on trouve *Yndias occidentales*, p. 286.

(203) COLOMBO Fernando, *Historie*, 1571, ch. VI, fol. IV.

l'employait Martyr. Avant la publication du *Mundus Novus* de Vespuce, en 1503 ou 1504, on désignait ces nouvelles régions par le nom officiel de *Indias Occidentales,* qui indiquait bien qu'il ne fallait pas les confondre avec les Indes orientales et qu'elles faisaient partie d'un Monde Nouveau sur lequel les puissances reconnues n'avaient aucun droit, d'où suivait cette conséquence qu'on pouvait légitimement en prendre possession. C'était d'ailleurs pour faire des découvertes de ce genre que les Rois catholiques avaient contracté avec Colomb.

La première carte où apparaît ce nom de Monde Nouveau est celle de Ruysch, de 1508, qui est postérieure d'un an à l'œuvre du Gymnase vosgien, mais dont l'auteur ne s'est inspiré que de Vespuce, en ce qui concerne tout au moins cette partie de sa carte.

Nous allons voir maintenant comment, sous l'action des cosmographes de Saint-Dié, cette dénomination qui fut peu de temps en usage fit place à celle d'Amérique, qui a fini par prévaloir et à s'étendre au continent tout entier.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE GYMNASE VOSGIEN

I. — SAINT-DIÉ ET LES FONDATEURS DE SON GYMNASE

C'est dans la petite ville de Saint-Dié, enfouie au milieu des Vosges, et aujourd'hui encore éloignée de tout grand centre, que, par un concours de circonstances bizarres qui eurent des conséquences invraisemblables, le Nouveau Monde reçut, il y a quatre siècles, le nom du navigateur florentin Améric Vespuce.

Si isolée qu'elle fût, la ville de Saint-Dié (204) était, au commencement du xvie siècle, un de ces petits centres intellectuels, moins rares à cette époque qu'on n'est porté à le croire.

Bien que faisant partie du duché de Lorraine sur lequel régnait alors le duc René II, d'Anjou (205), Saint-Dié était une ville ecclé-

(204) Saint-Dié, Diez ou Déodat, vulgairement Dieudonné, était évêque de Nevers en 655. Il abandonna son siège pour se vouer à la prédication et au prosélytisme et passa en Lorraine, où il fonda, vers 669, dans le beau vallon qui se développe au confluent de la Meurthe et du ruisseau de Robache, et auquel il donna le nom de Val de Galilée, un monastère autour duquel se forma la ville de Saint-Dié, dont la juridiction métropolitaine lui fut attribuée et resta à ses successeurs. C'est ce monastère qui devint plus tard le célèbre chapitre que l'on identifie avec le Gymnase vosgien. Saint-Dié, dont le fondateur mourut en 679, ne fut complètement sécularisé qu'au xve siècle.

(205) Il était d'Anjou par sa mère Yolande, fille du bon roi René d'Anjou, lequel était devenu duc de Lorraine par son mariage avec Isabelle, fille de Charles II de Lorraine, dont elle hérita en 1431.

En 1453, René avait cédé son duché de Lorraine à son fils Jean de Calabre, dont le fils Jean Nicolas mourut en 1470 sans postérité, ce qui donna la couronne ducale à René II, en 1473. C'est son deuxième fils, Claude, qui devint la tige de la grande maison de Guise. La Lorraine, à cette époque, était considérée comme vassale de la France, et dans le conflit entre Louis XI et Charles le Téméraire, qui fut tué le 5 janvier 1477 sous les murs de Nancy, René combattit pour la France à la tête des Suisses et des Lorrains.

En 1453, son duché fut reconnu nominalement indépendant, mais il resta

siastique gouvernée par un chapitre qui ne relevait que du Saint-Siège et de l'Empire, mais dont la juridiction temporelle et spirituelle s'étendait sur une partie de la région. Son grand prévôt, qui avait des attributions quasi-épiscopales, était un personnage très important, toujours choisi en haut lieu. Le cardinal Pierre d'Ailly fut l'un d'eux (206). Comme son aïeul le bon roi René, le duc régnant était un mécène éclairé et généreux, qui aimait les lettres et les arts. Grâce à sa protection, il se forma à Saint-Dié une sorte d'académie connue depuis sous le nom de Gymnase vosgien, composée d'un petit nombre de lettrés et d'érudits, dont les noms et les écrits ont été soigneusement relevés par les Déodatiens, qui regardent le Gymnase vosgien comme une des plus anciennes associations savantes de l'Europe. Le fait, cependant, n'est pas bien établi et on a pu se demander si ce Gymnase avait été réellement une association d'érudits, ou si plutôt il ne fallait pas voir dans ce nom la simple désignation d'une maison d'édition, comme on dirait aujourd'hui. La marque typographique de la *Cosmographiæ Introductio* semble confirmer cette manière de voir. Le Gymnase vosgien serait, dans ce cas, les auteurs et imprimeurs de ce livre, dont les initiales se trouvent dans cette marque. Il est certain qu'on n'enseignait pas à ce Gymnase et il n'y a aucune trace qu'on y tenait des réunions savantes ou littéraires. On ne saurait douter, toutefois, qu'il s'était formé à Saint-Dié, au commencement du XVIe siècle, un groupement d'humanistes qu'animait l'esprit de la Renaissance et qui, ayant le goût des lettres, avec la curiosité des choses de la géographie, alors féconde en surprises intéressantes, unissaient leurs efforts dans des travaux scientifiques et littéraires. Le nombre, relativement considérable pour une si petite ville, de ceux qui faisaient partie de ce cénacle montre l'importance qu'il avait prise (207).

en fait sous la domination de la France, et en 1737, sous le huitième successeur de René, François-Étienne, il fut donné en usufruit à Stanislas Leczinski pour revenir définitivement à la France, ce qui eut lieu en 1766. Pendant ce temps le dernier duc de sang lorrain, François-Étienne, se faisait élire empereur d'Allemagne en 1745 et devenait ainsi la tige de la maison d'Autriche-Lorraine.

(206) D'Ailly fut grand prévôt de Saint-Dié de 1414 à 1420, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Bien que les fonctions fussent nombreuses et importantes, il semble n'avoir jamais habité Saint-Dié. C'était l'opinion de l'abbé Salembier qui a consacré diverses études à ce prélat.

(207) Outre les trois Lud, Waldseemüller, Ringmann et Jean Basin, mentionnés plus longuement ci-après, l'auteur d'une curieuse étude, résultat de longues recherches dans des documents inédits, cite une douzaine de membres du Gymnase vosgien, distingués à divers titres. La plupart étaient chanoines ou dignitaires du chapitre de Saint-Dié. Seuls, parmi ceux qui s'occupèrent de la publication de la *Cosmographiæ Introductio,* Nicolas Lud et Ringmann

La propagation des livres qui, à cette époque, n'étaient pas facilement accessibles, paraît avoir été l'un des objets du Gymnase, et comme la librairie était alors étroitement liée à l'imprimerie, car le plus souvent les auteurs imprimaient et vendaient eux-mêmes leurs ouvrages, le plus influent des membres du cénacle, Gauthier Lud, résolut d'établir à Saint-Dié une officine de librairie ét d'imprimerie. Le fait date, croit-on, de 1507. En tout cas, c'est la date que porte le premier livre connu qui sortit de cette officine : la *Cosmographiæ Introductio*. C'est dans ce petit ouvrage, destiné à devenir célèbre, que figure pour la première fois le nom d'Amérique. Avant de montrer comment cela se fit, disons quelques mots de ceux qui eurent part à cette curieuse publication.

II. — GAUTHIER LUD

Gauthier Lud, qui fut à la fois le fondateur du Gymnase Vosgien et l'introducteur de l'imprimerie à Saint-Dié, était aussi chanoine du chapitre de cette petite ville et chapelain du duc René. C'était un érudit lettré doublé d'un artiste : il appartenait à une famille notable (208) et avait de la fortune, dont on le voit faire le meilleur usage. Il naquit en 1448, on ignore exactement où, mais très probablement en Lorraine et peut-être à Saint-Dié, car sa mère était déodatienne. En 1484 il était déjà membre du chapitre de la ville et secrétaire du prince. Sa résolution d'établir une imprimerie à Saint-Dié fut probablement stimulée par le grand désir de publier sous ses yeux une nouvelle édition de Ptolémée dont il avait conçu le dessein depuis quelque temps et pour lequel il s'était assuré le concours de deux érudits qui prirent une grande place dans le Gymnase Vosgien : Waldseemüller et Ringmann, dont il sera parlé plus loin.

Lud s'était préparé à ce grand travail par la publication d'un Miroir du Monde — le *Speculi Orbis*. — qui parut à

étaient laïcs. (Gaston Save, *Vautrin Lud et le Gymnase vosgien*. Extrait du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, vol. XV, année 1889-1890. Saint-Dié, in-8° avec planche, p. 50).

(208) Son père appartenait au service militaire des princes de Lorraine. Son frère aîné, Jean, qui fut aussi l'un des secrétaires du duc, était l'auteur d'une sorte de chronique publiée en 1500, intitulée *Dialogue de Jahannes* et écrite toute à l'honneur du duc. Les Lud paraissent être originaires de Provence. Gauthier, qui nous occupe plus particulièrement ici, s'appelait en réalité Vautrin ou plutôt Valtrin, ainsi que le porte son testament écrit en 1526. Mais dans les textes latins ce nom prit la forme de Gualterus, d'où le français Gauthier. Sur ces deux personnages, voyez le mémoire de Gaston Save, cité ci-dessus, le discours de M. René Ferry, du 26 février 1911, et l'*Histoire littéraire de l'Alsace*, de Ch. Schmidt, t. II, p. 110 et sq.

Strasbourg en 1507 (209). C'est un petit ouvrage de cosmographie sommaire dont Lud avait une très haute idée, si l'on en juge par ce qu'il en dit dans sa dédicace au duc René, qui est datée de Saint-Dié 1507. Au cours de l'ouvrage il annonce la publication prochaine de son Ptolémée, fait allusion aux voyages de Vespuce et mentionne la race américaine — *Gentis mo ... Americi* — nouvellement découverte, ce qui est assez curieux, car ce *Speculi Orbis* est antérieur à la *Cosmographiæ Introductio* où Waldseemüller suggéra de donner le nom d'Amérique au Nouveau Monde (210).

La mort du duc René, qui eut lieu le 10 décembre 1508, priva Lud d'un concours précieux sur lequel il comptait probablement et mit fin à ses projets de publications savantes (211). Quelques années après, il disposa de son imprimerie, qui passa, en 1512, à l'imprimeur Jean Schott de Strasbourg. Lud mourut en 1527, laissant la réputation d'un homme de bien qui consacrait son temps et ses ressources à des fondations religieuses et d'instruction publique.

III. — NICOLAS LUD

Son neveu, Nicolas, fils de son frère Jean, joua aussi un rôle

(209) On ne connaît que trois exemplaires de ce *Speculi Orbis*, l'un fut découvert en 1862 par le bibliographe américain Henry Stevens et se trouve au *British Museum*. Des deux autres l'un est à Vienne, l'autre à Leipzig. Le premier exemplaire a été signalé par Stevens à Major, qui en a longuement parlé dans son mémoire sur la carte de Léonard de Vinci. Londres, 1865, in-4, ainsi que dans son *Prince Henry*, Londres, 1883. Harrisse et d'Avezac l'ont décrit, l'un dans sa *B. A. V.*, n° 49, l'autre dans son *Hylacomylus*, pp. 61 et sq., où l'on trouve le texte et la traduction des principaux passages de l'ouvrage.

C'est une plaquette de 4 feuilles in-4°, sortie en 1507 de l'officine strasbourgeoise de Jean Grüninger. Dans sa dédicace au duc René, Lud parle de son livre comme d'une description du Monde qui l'a longtemps occupé et à laquelle il a donné ce titre de *Miroir du Monde*. Voir la Bib., n° 148 *bis*.

(210) La *Cosmographiæ Introductio* parut le 25 avril 1507 et la dédicace du *Speculi Orbi* au duc René est datée de Saint-Dié 1507, sans indication de mois et de jour. Mais, au cours de l'ouvrage, Lud parle de la Relation des voyages de Vespuce qu'il tenait du duc René et qu'il avait chargé Basin de traduire, en des termes qui montrent qu'à ce moment cette relation n'était pas encore imprimée. L'impression du *Speculi Orbis* est donc antérieure à celle de la *Cosmographiæ Introductio*.

(211) M. Weick suppose qu'outre la *Cosmographiæ Introductio*, il y eut bien d'autres ouvrages imprimés à Saint-Dié dont on a perdu la trace (*Pourquoi la ville de Saint-Dié est devenue la marraine de l'Amérique*. *Saint-Dié* s.d. [1911], in-8, p. 40). Mais cette supposition ne s'appuie sur aucune preuve documentaire. *La Grammatica Figurata* de Ringmann, publiée en 1509 et quelques plaquettes sans importance sont les seuls autres produits de l'imprimerie des Lud que nous connaissons aujourd'hui.

dans le Gymnase Vosgien. C'est dans sa propre maison, maison qui existe encore, et qui porte une inscription commémorative, qu'on installa l'imprimerie créée par son oncle, dont il fut le collaborateur actif et dévoué. Après la mort du duc René, il devint secrétaire et conseiller du duc Antoine son successeur. Il fut aussi maître général des mines de Lorraine, qui était un poste important et fructueux.

IV. — MARTIN WALDSEEMULLER

Il n'est pas douteux que ce collaborateur de Lud était Fribourgeois, car lui-même se donne pour tel. On ignore la date exacte de sa naissance, mais on sait que le 7 décembre 1490 il fut admis comme élève à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (212), ce qui suppose qu'il avait alors une dizaine d'années. Il serait donc né vers 1480. Selon l'usage du temps, qui autorisait ceux dont les études savantes étaient la vocation à donner à leur nom une forme grecque ou latine, il traduisit le sien en celui de *Ilacomilus*, c'est-à-dire, meunier de la forêt (213), nom sous lequel il fut plus généralement connu. Il passa à Saint-Dié on ne sait pas au juste à quelle époque, mais sûrement avant 1507, puisqu'il y a une lettre de lui en date du 5 avril de cette année qui montre qu'il était alors occupé dans cette ville d'une publication savante (214) et que son nom figure aux premières pages de la *Cosmographiæ Introductio* qui parut le 27 avril 1507. On ignore aussi s'il alla de lui-même à Saint-Dié ou s'il y fut appelé, ce qui cependant paraît plus probable si l'on en juge par les termes de la lettre du 5 avril ci-dessus mentionnée, où il parle de Gauthier et de Nicolas Lud comme étant ses patrons — *dominis meis* — ce qui ne saurait vouloir dire qu'il était un simple employé. Nous voyons, en effet, que Lud parle de lui dans son *Speculi Orbis* comme d'un collaborateur très

(212) Humboldt, *Examen critique*, vol. IV, p. 105.

(213) Les deux racines grecques sont Hylè, forêt, en allemand Wald, et Mylos, meule, en allemand Müller meunier. Cette étymologie a fait hésiter sur la véritable forme du nom de Waldseemüller, que l'on trouve orthographié de différentes manières. Il y a deux lettres de notre personnage ; l'une signée Waldesmüller, l'autre Wualdesmüller. D'Avezac écrit Waltzemüller. L'orthographe que nous avons suivie est celle généralement adoptée. Il y a aussi des variantes dans l'orthographe de son nom grécisé. D'Avezac écrit Hylacomylus, mais lui-même écrit Ilacomilus dans la *Cosmographiæ Introductio* et dans sa lettre à Amerbach.

(214) Lettre de Waldseemüller à Joannes Amerbach, à Bâle. Saint-Dié, lundi de Pâques [5 avril] 1507. Se trouve en latin dans Schmidt : *Mathias Ringmann (Philesius), Humaniste, Alsacien et Lorrain*, in *Mémoires de la Société d'archéologie de Lorraine*, vol. III, Nancy, 1875, p. 225.

savant, et ses initiales dans la marque d'imprimerie du Gymnase Vosgien montrent qu'il était là autre chose qu'un simple correcteur d'épreuves, *castigator* comme on disait alors. Ainsi que nous l'avons dit plus haut les imprimeurs, à l'époque dont nous parlons, étaient pour la plupart de véritables érudits qui participaient directement à la confection des livres qu'ils imprimaient.

Waldseemüller dut quitter Saint-Dié en 1507, car en février 1508 nous le trouvons à Strasbourg occupé à la publication, dans la *Margarita Philosophica* de Grégoire Reisch, d'une partie consacrée à l'architecture (215). En 1509 il est encore à Strasbourg, où il publie une nouvelle édition de la *Cosmographiæ Introductio* et où il prépare sa belle édition du Ptolémée qui paraîtra en 1513. Il ne paraît pas cependant avoir rompu avec Saint-Dié et avec le Gymnase Vosgien, car il résulte de documents publiés par M. Gallois qu'en 1512 il demande au duc de Lorraine d'aplanir les difficultés qui s'opposaient à ce qu'il prît possession d'un canonicat du chapitre de Saint-Dié qui lui avait été attribué (216).

On ne sait plus rien de lui, sinon qu'il n'existait plus en mars 1522, date de la publication du Ptolémée de Strasbourg, à laquelle il contribua et où le fait est constaté dans une note. Comme d'un autre côté sa prébende ne fut attribuée à un autre qu'en 1524, on peut admettre, avec M. Gallois, qu'il mourut vers 1522 chanoine de Saint-Dié (217). On s'arrêtera plus loin sur l'importance de son œuvre géographique.

V. — MATHIAS RINGMANN.

Quoi qu'il mourut bien jeune et qu'il ne vécut que peu de temps à Saint-Dié, Mathias Ringmann tint une grande place dans le Gymnase Vosgien, dont il fut certainement le membre le plus sympathique. Il naquit en 1582 dans un village des Vosges, on ne sait lequel, et prit le nom de Philesius — l'affectueux — (218) qui

(215) Cette partie a pour titre *Architecturæ* et *perspectivæ rudimenta*, elle parut dans la 3e édition de la *Margarita* publiée à Strasbourg, le 31 mars 1508, par Jean Gruninger. D'Avezac en a donné une description complète : *Martin Hylacomylus*, Paris, 1867, pp. 104 et sq. Waldseemuller a fait précéder ce travail d'une dédicace à Ringmann, sur laquelle nous aurons à revenir et dont on trouvera le texte et la traduction dans le *Martin Waldseemuller* d'Albert Gérard, Saint-Dié, 1882, pp. 16-17.

(216) Gallois, *Améric Vespuce et Waldseemuller, chanoine de Saint-Dié*. Extrait du *Bulletin de la Société de l'Est*, Nancy, 1900, pp. 32-33.

(217) Gallois, *Op. cit.*, p. 33.

(218) D'après une autre interprétation, ce nom pourrait venir de celui de la vallée où il esait né, le Val de Villé, appelé alors *Philesia vallis*. (R. Ferry,

était bien adapté à sa nature, et y ajouta le terme de Vogesigena pour bien indiquer son origine vosgienne. Il etudia d'abord à Heidelberg, puis à Paris, où il suivit les cours du professeur Jacques Le Fèvre d'Etaples, que l'étendue et la variété de ses connaissances avaient rendu fameux. Là sans doute il fit la connaissance du célèbre architecte véronais Giovanni Giocondo de Vérone (219), qui dirigeait alors la construction du Pont-Notre-Dame et qui parait lui avoir inspiré une grande admiration pour Vespuce, car, rentré à Strasbourg, il publia en 1505, sous le titre de *De Ora Antarctica* (220), une nouvelle édition de la version latine du troisième voyage de ce navigateur, faite par ce même Giocondo, traduction dont il y avait déjà eu plusieurs éditions, mais à laquelle il ajouta une épître en vers tout à l'honneur du découvreur florentin.

Après un court voyage en Italie, on le retrouve à Strasbourg en 1506, cumulant les fonctions de maître d'école avec celles de correcteur d'épreuves et employant ses loisirs à ajouter, selon le goût du temps, des épîtres, des dédicaces et des acrostiches à des ouvrages publiés par d'autres. En 1507, il s'attache à un travail plus sérieux et publie une excellente traduction allemande des commentaires de César. Immédiatement après cette publication, on constate la présence de Ringmann à Saint-Dié (221) sans qu'on sache comment il y fut amené, mais où il semble qu'il était déjà

Discours du 11 février 1911, dans *Saint-Dié des Vosges*, Saint-Dié, C. Cuny, 1911, p. 10).

(219) Fra Giovanni Giocondo appartenait à l'ordre des Dominicains. C'était un homme d'un grand savoir : humaniste, épigraphiste et surtout architecte. Il naquit à Vérone vers 1430 et était déjà célèbre comme architecte lorsque Louis XII l'appela à Paris, où il paraît avoir vécu de 1499 à 1507, et où il construisit le pont de Notre-Dame et celui de l'Hôtel-Dieu. Il mourut octogénaire, à Rome probablement.

(220) *De Ora Antarctica per regem Portugallie pridem inventa*, etc. (Des rivages antarctiques récemment découverts par le roi de Portugal), Strasbourg, Mathias Hupfuss, 1505, in-4°, six feuillets. Pour le titre complet, voir le n° 13 à la Bibliographie.

Ni au titre ni dans le texte de cette édition il n'est dit que la traduction donnée par Ringmann soit de Giovanni Giocondo, mais la comparaison de ce texte avec celui des nombreuses autres éditions que nous possédons de ce voyage, sous le titre de *Mundus Novus*, notamment avec celle quel'on peut considérer aujourd'hui comme la première (n° 1 de Fumagalli, où Giocondo est nommé — *Jocondus interpres* —) ne laisse aucun doute à cet égard. Lud lui-même, d'ailleurs, dit dans son *Speculi Orbis* que cette traduction est du « Veronois Giocondo qui exerça à Venise la profession d'architecte ». Voyez le texte latin du passage dans d'Avezac, *Hylacomylus*, p. 65. L'épître en l'honneur de Vespuce est reproduite, avec quelques variantes, dans la *Cosmographiæ Introductio*.

(221) Bardy. *La marraine de l'Amérique*. Discours du 20 fév. 1893. Saint-Dié, s. d., in-12, p. 24.

arrivé en avril 1507, date de la publication de la *Cosmographiæ Introductio*, dont une épître à l'empereur et un avertissement en vers en tête des Quatre navigations de Vespuce sont de lui. Peut-être est-ce Waldseemüller, qu'il avait dû connaître à Strasbourg, qui l'y fit appeler, ou peut-être s'y rendit-il sur une invitation de Lud, qui préparait alors son édition de Ptolémée, et qui crut qu'il pouvait lui être utile ? En tous cas, rien n'indique qu'il ait collaboré à la *Cosmographiæ Introductio* autrement que par les deux pièces de vers mentionnées plus haut. S'il la fait, c'est probablement à distance, car son *Cæsar* ne fut achevé d'imprimer que le 7 mars 1507 et il est à croire qu'il ne quitta pas Strasbourg avant d'en avoir corrigé les dernières épreuves (222).

On perd sa trace jusqu'en mars 1508, date à laquelle on le trouve professeur de cosmographie à Bâle (223), situation qu'il ne paraît avoir occupée que temporairement, car on le voit cette même année aller en Italie à la recherche d'un manuscrit de Ptolémée.

En 1509 il reparaît à Saint-Dié où Lud le détermine, pour se reposer intellectuellement, à écrire une grammaire drôlatique qui fut imprimée par eux-mêmes à Saint-Dié, avec une dédicace de Lud à Hugues des Hazards, évêque de Toul, dans laquelle il parle de Ringmann comme étant son correcteur d'imprimerie, toujours occupé à tourmenter jour et nuit ses bouquins grecs (224). Ringmann paraît être resté en Lorraine pendant les dernières années de sa vie, qui furent pénibles, car il se voyait mourir, miné qu'il était par la phthisie. Sentant sa fin approcher, il retourna à Strasbourg, où il se trouvait le 1er avril 1511. C'est là probablement qu'il mourut peu après. Il avait 29 ans. Ses amis, dont l'un était Beatus Rhenanus, lui firent élever une pierre tombale dans le cloître de Saint-Jean de Schlestadt (225).

(222) SCHMIDT, *Histoire littéraire de l'Alsace*, vol. II, p. 109. Lud connaissait Ringmann, depuis 1507 au moins, puisqu'il en parle et cite de ses vers dans son *Speculi Orbis* imprimé cette même année. Voyez le passage dans l'*Hylacomylus* de D'AVEZAC, p. 66.

(223) Lettre dédicatoire de Waldseemüller à Ringmann. Elle n'est pas datée, mais elle est dans l'édition de la *Margarita* qui parut à Strasbourg le 31 mars 1508.

(224) Ce livre, dont on trouvera le titre entier dans Brunet, article *Philesius*, n'existe plus. SCHMIDT, qui a vu l'exemplaire aujourd'hui détruit de la Bibliothèque de Strasbourg, la décrit minutieusement dans son excellente *Histoire littéraire de l'Alsace*, vol. II, pp. 118 et sq. Voyez aussi SAVE : *Vautrin Lud et le Gymnase Vosgien*, Saint-Dié, 1890, pp. 22 et sq. La dédicace de Lud est datée du 1er avril 1509.

(225) La notice la plus complète que nous ayons sur Ringmann est celle que Charles SCHMIDT lui a consacrée dans le vol. III des *Mémoires de la Société d'Archéologie Lorraine*, Nancy, 1875, et qu'il a reproduite, en grande partie, dans son *Histoire littéraire de l'Alsace*, vol. II, pp. 87-132. La plupart des faits mentionnés ci-dessus sont empruntés à cet excellent travail.

VI. — JEAN BASIN

Ce membre du Gymnase Vosgien, dont Lud parle comme d'un poète insigne naquit, à Sandaucourt, près de Neufchâteau, dans les Vosges, mais on ignore à quelle date. En 1493, il était curé de Wissembach et en 1507 on le trouve vicaire de l'église Notre-Dame, à Saint-Dié, où il était réputé pour l'élégance de son style, ce qui lui valut d'être choisi pour traduire en latin les Quatre navigations de Vespuce. Cette traduction, qui forme la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio*, ayant été faite sur une version française aujourd'hui perdue, on ne peut juger de son exactitude; mais divers passages de ce travail montrent que son auteur n'avait pas le sens critique très développé. Il fut, successivement, secrétaire du chapitre de Saint-Dié, puis chanoine.

On ne connaît qu'un livre de cet humaniste, c'est un manuel épistolaire sur l'art de bien dire et de bien écrire des lettres, qui fut publié à Saint-Dié en 1507 par l'officine du Gymnase et dont il paraît qu'il n'existe plus qu'un seul exemplaire (226). Basin était l'ami du poète Pierre de Blarru, l'auteur de la *Nancéide*, poème épique en latin sur la guerre dans laquelle Charles-le-Téméraire, vaincu par le duc René, périt devant Nancy (227). Blarru, qui était devenu aveugle, mourut dans les bras de Basin en lui léguant le manuscrit de ce poème que celui-ci publia en 1518 en y ajoutant des sommaires et diverses pièces de vers. Lui-même mourut en avril 1523 (228).

Le gymnase ou cénacle vosgien comprenait bien d'autres membres, distingués à divers titres, que ceux dont nous venons de parler. Mais notre objet n'étant que de faire connaître ceux qui ont pris une part quelconque à la publication de la *Cosmographiæ Introductio* nous avons dû nous borner à ceux-là (229). On va maintenant faire l'historique de cet important petit livre.

(226) Ce livre ne figure pas dans Brunet. Il y en avait un exemplaire à la Bibliothèque de Strasbourg, que D'Avezac a décrit (*Op. cit.*, pp. 70 et sq.). Il a été détruit en 1870. Le seul qu'on connaisse maintenant est à la Bibliothèque Nationale. C'est un petit in-4°, du même format que la *Cosmographiæ Introductio* et imprimé avec les mêmes caractères.

(227) Il y a une traduction française de ce volumineux mais curieux poème, publié à Nancy en 1840, 2 vol. in-8°.

(228) M. Ch. Pfister a publié dans le *Bulletin de la Société Philomathique* de Saint-Dié, année 1910-11, le testament de Basin, suivi d'une courte biographie. On trouvera aussi d'intéressants renseignements sur le personnage dans l'*Histoire littéraire de l'Alsace*, de Schmidt, et dans le Mémoire de Save, cité plus haut.

(229) Ceux que la matière intéresse trouveront dans les écrits cités au cours de ce chapitre, notamment dans le bel ouvrage de Schmidt et dans le petit travail de Save, une foule d'indications sur les autres personnalités qui ont contribué au bon renom du Gymnase Vosgien.

CHAPITRE TROISIÈME

LA COSMOGRAPHIAE INTRODUCTIO ET SON AUTEUR

I. — ORIGINE DE CET OUVRAGE

A l'époque où Lud introduisait l'imprimerie à Saint-Dié, les questions de géographie, que l'on confondait avec la cosmographie, occupaient beaucoup les érudits. Les nouvelles découvertes maritimes, qui se suivaient rapidement depuis un demi-siècle, aux extrémités du monde connu, leur donnaient un intérêt particulier, qu'entretenait la publication des lettres de Colomb et de Vespuce, imprimées et réimprimées fréquemment au début du XVI[e] siècle, tant en latin qu'en espagnol, en allemand et en français.

Parmi les ouvrages qui traitaient de ces matières, la cosmographie de Ptolémée tenait la première place. Le célèbre géographe alexandrin jouissait alors d'une autorité incontestée. Son livre, qui résumait tout ce que les anciens savaient relativement à l'étendue du monde, à ses divisions, à ses climats, ainsi qu'à d'autres particularités essentielles, était partout recherché et on ne cessait de le réimprimer, en apportant à chaque édition nouvelle les corrections et les additions nécessaires pour le mettre à point.

La langue grecque n'ayant commencé à se répandre en Occident qu'au XV[e] et au XVI[e] siècle, quand la prise de Constantinople par les Turcs eut chassé des centres lettrés de l'empire d'Orient la plupart des savants chrétiens, c'est en latin que l'œuvre de Ptolémée fut mise à la portée des érudits et des curieux. Un des rares hellénistes de l'époque, le toscan Jacques Angelo, reprenant la traduction commencée par Emmanuel Chrysoloras, mort en 1415, s'empressa de l'achever, et c'est cette traduction que pendant longtemps on réimprima, quoiqu'elle

fût défectueuse. Elle parut pour la première fois en 1475 (230), et en 1490 il y en avait déjà eu six éditions, qui, toutes, portaient des corrections au point de vue du texte (231) er dont quelques-unes avaient reçu d'utiles additions. Aucune, cependant, ne traitait des nouvelles découvertes. Et ce n'est qu'en 1508 qu'il en parut une à Rome à laquelle on avait ajouté un supplément relatif à ces découvertes, ainsi qu'une carte qui les représentait graphiquement (232).

Comme nous l'avons vu, Lud avait conçu l'idée de donner une édition savante de ce célèbre ouvrage et, dans ce but, il s'était assuré le concours de deux jeunes érudits spécialement aptes à ce genre de travail: Martin Waldseemüller, à la fois mathématicien, cosmographe et dessinateur émérite, et Mathias Ringmann, humaniste qui, quoique âgé de vingt-cinq ans à peine, avait déjà donné des preuves de grand savoir et d'une rare facilité de plume. C'est pendant que Lud préparait cette importante publication, qu'il avait annoncée au duc René dans la dédicace de son *Speculi Orbis*, ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, que ce Prince reçut une relation des quatre voyages de Vespuce, qu'on ne connaissait alors que par son *Mundus Novus*, relatif à son troisième voyage. Le Duc communiqua cette relation à Lud, qui la jugea très importante, et, comme elle contenait des indications qui, à son point de vue, complétaient et rectifiaient celles données dans le Ptolémée projeté, il fut décidé qu'on la publierait à la suite d'une introduction destinée à faciliter l'intelligence de l'œuvre du géographe grec.

C'est ainsi que, moins de deux mois après l'arrivée de Ringmann à Saint-Dié, on fit paraître dans cette ville le petit livre, devenu

(230) Il y a une édition qui porte la date de 1462, mais tous les bibliographes savent qu'il y a là une erreur typographique et qu'il faut lire une autre date, probablement celle de 1482.

(231) L'édition de 1478 fut revue par G. Gemistus et D. Calderinus; celles de 1482, de 1486 et de 1490 le furent par Nicolo Donis. Celle de 1507 eut les soins de Marcus Beneventano et de Joannes Cota, et celle de 1511, ceux de Bernard Sylvanus. Ce n'est qu'en 1525 que Pirckheimer retraduisit l'œuvre entièrement. Avant cela Regiomontanus en avait commencé une nouvelle traduction, que Toscanelli devait revoir.

(232) Il s'agit de l'édition de Rome de 1508 publiée par Evangelista Tosinus avec les corrections de Marcus Beneventano et de Jean Cota et d'importantes additions. C'était un nouveau tirage d'une édition que le même éditeur avait publiée l'année précédente, mais avec des augmentations en plus qui consistaient en une description du Monde Nouveau par Marcus Beneventano, dans laquelle il avait compris Terre-Neuve, ainsi que la terre de Santa-Crux, qui désignait le Brésil, et une mappemonde embrassant les nouvelles régions, dressée par Jean Ruysch. Avant la découverte, faite de nos jours seulement, de la carte de Waldseemüller de 1507, dont il sera question ci-après, c'était la première carte imprimée représentant une partie de l'Amérique, mais sans ce nom.

depuis fameux, intitulé *Cosmographiæ Introductio*, qui contient, outre l'introduction à la géographie de Ptolémée, les quatre relations de Vespuce. Ce petit ouvrage, qui devait occuper tant de place dans l'histoire de la géographie, est, comme nous l'avons dit, celui où fut imprimé pour la première fois le nom d'Amérique. Il était accompagné de deux représentations du Monde formant une ou deux cartes distinctes, — le fait est incertain —, qui étaient dues à Waldseemüller et qui ont disparu pendant plusieurs siècles. L'une, certainement, et plus probablement les deux, ont été retrouvées récemment. Nous y revenons plus loin.

Voyons maintenant ce qu'on trouve dans cette rarissime Introduction à la Cosmographie et dans les deux cartes qui en formaient le complément.

D'après son titre même, la *Cosmographiæ Introductio* forme deux parties bien distinctes, l'une consacrée aux principes généraux, l'autre donnant les quatre navigations de Vespuce. La première partie commence après le titre, qui est suivi d'un distique de Ringmann à l'empereur Maximilien, dans lequel il fait l'éloge de l'auteur de l'ouvrage, qu'il dit être savant, et d'une préface adressée à ce même Maximilien par Martinus Ilacomilus, nom grécisé de Waldseemüller, qui lui dédie son livre et qui se met sous son égide, ainsi que le montrent les passages cités ci-après.

La partie consacrée à la cosmographie comprend neuf petits chapitres traitant successivement des matières suivantes : la géométrie, les cercles du ciel, la sphère, les cinq zones, les parallèles, les climats, les vents et les divisions de la terre. Puis viennent une note au lecteur et un court appendice sur l'usage du quadrant. A la fin du chapitre VIII il y a une figure, fixée par un onglet, représentant la sphère. Elle trouve sa place immédiatement après le feuillet *a i i j* et porte une longue inscription au dos sur laquelle nous reviendrons (233)).

Les « quatre navigations de Vespuce » qui forment la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio*, sont divisées en courtes sections consacrées chacune à l'un des quatre Voyages, dont l'auteur fait la relation et dont il fixe la date (234). C'est une

(233) C'est cette figure qui a été prise quelquefois pour une carte, ce qui a fait croire à des bibliophiles qu'il y avait des exemplaires de la Cosmographie où il s'en trouvait une. Un libraire allemand en avait annoncé un exemplaire de ce genre et avait ainsi mis l'eau à la bouche à tous les bibliophiles. Mais après examen, il dut reconnaître que ce n'était pas une carte. Les dernières lignes du chapitre VIII de la Cosmographie portent, d'ailleurs, que cette figure a seulement pour objet de montrer les pôles, les cercles grands et petits, l'Orient, l'Occident, les cinq zones, les degrés de longitude et de latitude, les parallèles, les climats, etc. (feuillet *a i i j*, v°).

(234) A l'occasion des fêtes de Saint-Dié en 1911, M. René Ferry a donné sous le titre de *Notes explicatives sur la Cosmographiæ Introductio et les cartes*

traduction d'un texte français de ces quatre navigations que le duc avait reçu du Portugal et que l'un des membres du Gymnase, Jean Basin, mit en latin à la requête de Lud. La critique a constaté que certaines des dates données dans cette version de seconde main ne se concilient pas entièrement avec celles qu'indiquent d'autres textes de Vespuce même, mais ces différences sont sans importance et ne changent rien au fond des choses.

Avant d'aller plus loin écartons une question préjudicielle.

II. — L'AUTEUR DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO

On a donné aux *Sources*, chapitre III, tous les renseignements nécessaires sur l'origine et les différentes éditions de ce petit, mais très important ouvrage. Nous avons maintenant à chercher s'il fut l'œuvre collective du Gymnase vosgien ou plus particulièrement celle de l'un de ses membres.

Le titre de l'ouvrage ne fournit aucune indication à cet égard, mais il n'en est pas de même de la dédicace, qui est adressée à l'Empereur Maximilien.

Dans des exemplaires portant la date du 25 avril 1507, qui est celle de la première édition, cette dédicace est faite par Ilacomilus (Waldseemüller), qui, tout en mentionnant le concours qu'il a obtenu de quelques collaborateurs, parle du livre comme s'il était de lui. Faite dans de telles conditions, une assertion de ce genre serait concluante si, dans d'autres exemplaires de l'ouvrage, portant exactement la même date, cette dédicace, dont les termes sont légèrement modifiés, n'avait pour auteur le Gymnase même, et si le nom d'Ilacomilus n'y était entièrement passé sous silence. Comment choisir entre deux indications aussi différentes? La plupart, sinon tous les critiques, ont pensé que c'est à la première qu'il faut se rapporter (235). On remarque, en effet, que, dans tous

de Waldseemuller une excellente description de ces ouvrages. Saint-Dié, s. d. 1911 in-8°.

(235) Les érudits modernes qui se sont plus particulièrement occupés de Waldseemüller sont tous d'accord sur ce point, que c'est à lui qu'il faut attribuer la rédaction de la *Cosmographiæ Introductio*, ainsi que les cartes mentionnées au titre de cet ouvrage. Voyez, entre autres, les écrits de Humboldt, de Wieser, de Fischer, de Gallois, de D'Avezac, cités au cours de ce travail. Cependant le fait a été mis en doute. M. Marcou, dans ses *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique,* Paris, 1888, in-8°, croit reconnaître plusieurs plumes dans notre cosmographie : celles des deux Lud, de Ringmann, de Basin et même de Waldseemüller. Pour lui, la position de ce dernier était celle d'un « simple employé », d'un « aide salarié (p. 26) », qui « avec une audace inouïe se donne pour l'auteur de l'ouvrage, sous le nom

les exemplaires ayant la dédicace d'Ilacomilus, cette dédicace est précédée d'un distique de Ringmann, adressé également à l'Empereur, où il explique pourquoi l'auteur du livre le lui dédie (236). Pour Ringmann, donc, l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* était Waldseemüller. Ringmann, il est vrai, était l'ami de Waldseemüller, mais il était également celui des autres membres du Gymnase et particulièrement de Gauthier Lud, qui en était le personnage le plus important et qui resta toujours en bonnes relations avec lui.

L'opinion que Waldseemüller est bien l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* et de ses cartes complémentaires s'appuie, il semble, sur des raisons qu'il est bien difficile d'écarter. Outre qu'il n'est pas vraisemblable que ce savant aurait eu l'impertinence de dédier à un souverain un livre qui n'était pas de lui et dont il se disait l'auteur, il était le véritable cosmographe du Gymnase, et nous ne voyons pas qui, parmi ses collègues, aurait pu écrire la *Cosmographiæ Introductio.*

Ringmann, que plusieurs auteurs ont mis en avant (236 *bis*) ne s'était pas fait remarquer par aucun travail de ce genre. C'était un lettré, un poète, un érudit, certes, mais non un cosmographe. Waldseemüller non plus, il est vrai, ne s'était pas encore fait connaître en cette qualité, mais ses travaux postérieurs montrent sa compétence en ces matières. Il y a d'ailleurs une raison très sérieuse de croire que Ringmann est resté étranger à la rédaction de la *Cosmographiæ Introductio*, c'est que très vraisemblablement il n'était pas à Saint-Dié pendant l'impression de cet ouvrage. Nous savons, en effet, que dans les premiers mois de l'année 1507 il était très occupé à Strasbourg de la publication de son *César*

cacophonique de Martinus Ilacomylus (p. 32) ». Suit une charge à fond contre cet accapareur qui était « vaniteux, vantard, prétentieux et ambitieux de renommée (p. 33) ».

(236) Ce distique est imprimé au verso du titre de la première édition de la *Cosmographie.* On le retrouve dans la 4e édition (fac-similé de Wieser, fol. 2), mais pas dans celles dites 2e et 3e, où Ilacomilus ne figure plus.

(236 *bis*) M. Ch. Heinrich, qui a publié à New-York une intéressante brochure sur l'origine du nom d'Amérique, nous a assuré courageusement que Lud était un intrigant qui voulait s'approprier la paternité de la *Cosmographiæ Introductio*, due entièrement à Ringmann (p. 8 et passim). Plus réservé, un libraire érudit de Saint-Dié, M. Weick, se borne à faire honneur à Ringmann des passages de cet ouvrage attribuant le nom d'Amérique au Nouveau Monde. On voit dans son mémoire, dont la typographie et l'illustration sont parfaites, un beau portrait d'un monsieur affectant une pose de conspirateur, au-dessous duquel on lit : *Mathias Ringmann : Celui qui a donné le nom à l'Amérique.* L'original ? de ce portrait est maintenant aux Etats-Unis. Le très sympathique et très érudit secrétaire de la Société Philomatique de Saint-Dié, M. René Ferry, a failli lui-même donner dans ce travers. Il s'est retenu à temps, heureusement.

dont la dernière feuille ne fut tirée que le 7 mars, et que c'est le 27 du mois suivant qu'on acheva d'imprimer la Cosmographie à Saint-Dié. Or, à cette époque, les travaux d'impression ne se faisaient pas avec la rapidité qu'on y met aujourd'hui. On s'y prenait d'avance, surtout lorsqu'il s'agissait d'un grand tirage comme celui de la *Cosmographie*, qui dut être imprimée au même nombre d'exemplaires que sa carte complémentaire, soit mille. De plus, les auteurs eux-mêmes participaient au travail quand il ne le faisaient pas entièrement. Dans ces conditions, il semble difficile que Ringmann soit arrivé à Saint-Dié à temps pour collaborer à la rédaction même de la Cosmographie, qui a un caractère spécial, et qu'il ait pu faire autre chose qu'y ajouter quelques vers, ainsi qu'il le reconnaît implicitement, en disant dans ces vers que l'auteur de la dédicace est celui de l'ouvrage.

Reste à expliquer le changement extraordinaire qu'on constate dans cette dédicace, changement jugé assez important pour motiver la réimpression, partielle d'abord, du livre, totale ensuite, qui a été indiquée ci-dessus, aux Sources, en décrivant les différentes éditions de cet ouvrage.

D'Avezac, qui le premier, a soumis cette question à une discussion sagace et approfondie, est arrivé à cette conclusion que Waldseemüller était bien l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio*, mais que le Gymnase, qui considérait l'ouvrage non sans raison comme son œuvre collective, aurait fait réimprimer les cahiers contenant la dédicace de son cosmographe pour y substituer la seconde. Ceci se serait fait pendant une absence de Waldseemüller, qui, à son retour, aurait protesté et fait rétablir la première rédaction. Il va de soi qu'en substituant le nom du Gymnase Vosgien à celui d'Ilacomilus comme auteur de la dédicace, on a dû aussi modifier certaines phases de cette dédicace pour montrer que l'œuvre était le fruit d'un travail collectif et non celui d'un seul (237).

Cette supposition, qui explique logiquement comment il se fait qu'il y ait des tirages de l'ouvrage portant, à la fin, la même date et, au commencement, deux dédicaces différentes, trouve aussi sa confirmation dans le fait que trahit la dédicace même de Waldseemüller, qu'il avait des ennemis, ou des adversaires, parmi les membres du Gymnase. On y lit, en effet, qu'il dédie son livre à l'Empereur pour se mettre à l'abri des intrigues de ses rivaux (238), et très peu

(237) Voir, pour des indications précises sur les fenillets qui auraient été réimprimés pour effectuer ces modifications, le Mémoire d'Ed. Meaume, déjà cité, pp. 37 et sq.

(238) Dans cette dédicace, Waldseemüller dit à l'Empereur qu'il a collationné, avec l'aide de quelques collaborateurs, les livres de Ptolémée avec le texte grec, qu'il a donné les quatre navigations de Vespuce, et qu'il a préparé, à

de temps après, en février 1508, écrivant, de Strasbourg à Ringmann, il lui rappelle leur labeur commun à Saint-Dié, ainsi que le sien que d'autres s'attribuent (239). Remarquons que c'est de Strasbourg que Waldseemüller écrit ainsi, ce qui autorise la supposition qu'il avait déjà quitté Saint-Dié quand on s'avisa de faire disparaître son nom de la première édition de la *Cosmographiæ Introductio.*

Il semble donc qu'il y ait des raisons déterminantes pour dire que Waldseemüller fut réellement l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio*, ce qui ne veut pas dire que le Gymnase Vosgien resta étranger à cette publication, qui n'aurait pu se faire sans son concours et dont il fut l'éditeur. C'est d'ailleurs l'opinion de tous les érudits modernes qui se sont occupés de cette question (240).

titre d'introduction préparatoire à l'usage de ceux qui étudient, une figure entière de la terre, tant sous forme solide que sous forme plane, et qu'il dédie cette introduction à S. M. afin de se mettre sous son égide à l'abri des intrigues de ses rivaux (*Cos. Intr.*, fac-similé, Wieser, fol. 3 et 4).

(239) Épître de Martinus Ilacomylus, fribourgeois, à Ringmann, à Bâle, dans la partie de l'édition de 1508 de la *Margarita philosophica nova*, qu'il écrivit sur l'architecture et la perspective. Texte et traduction dans D'Avezac, *op. cit.*, pp. 109-110, et dans Gérard, *Waldseemuller*, pp. 16-17. Humboldt a constaté que ce curieux passage a disparu des éditions de la *Margarita* postérieure à 1513. *Examen critique*, IV, p. 112.

(240) En 1911, lors des fêtes données à Saint-Dié à l'occasion du quatrième centenaire du baptême de l'Amérique, la Société philomatique de cette ville chargea son secrétaire, M. René Ferry, de faire un rapport sur la question. Il passa en revue avec une érudition sûre toutes les phases de ce curieux événement et, considérant qu'il s'agissait surtout d'honorer l'initiative prise par le Gymnase Vosgien, il conclut que le marbre commémoratif du grand fait qu'on voulait rappeler porterait les cinq noms des membres de ce Gymnase qui avaient seuls contribué à la publication de la *Cosmographiæ Introductio* : Gauthier et Nicolas Lud, Jean Basin, Mathias Ringmann et Martin Waldseemuller. Ce marbre qui dit exactement tout ce qu'il fallait dire dans la circonstance orne aujourd'hui la façade de la maison où fut imprimée la *Cosmographiæ Introductio*.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA SUGGESTION DE DONNER AU NOUVEAU MONDE LE PRÉNOM DE VESPUCE

I. — ORIGINE DES QUATRE NAVIGATIONS DE VESPUCE

Quand la version française des quatre navigations de Vespuce fut remise au Gymnase vosgien pour en faire la traduction latine, la relation de son troisième voyage, où se trouve imprimée pour la première fois son assertion sur le caractère continental des terres qu'il disait avoir découvertes, avait déjà été publiée à diverses reprises sous le titre explicite de *Mundus Novus*, et Ringmann, l'un des auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, avait lui-même réimprimé cette relation à Strasbourg en 1505, sous le titre de *Ora Antarctica*, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce document ne pouvait donc pas être inconnu des érudits du Gymnase vosgien.

On a vu aussi que la relation de Vespuce de ses quatre voyages venait du duc René, qui la communiqua a son secrétaire Lud, fondateur du Gymnase, lequel jugea qu'elle devait être publiée. Lud, qui nous donne ces renseignements, ajoute que c'est du Portugal que venait cette relation, qu'elle était en français, et qu'il la fit traduire en latin par un membre du Gymnase, Jean Basin, de Sandaucourt (241), poète et érudit dont le style élégant était admiré.

(241) Comme le fait que c'est du Portugal que le duc René reçut la version française des quatres voyages de Vespuce, que Jean Basin traduisit en latin, est assez singulier, nous donnons le texte même de Lud à ce sujet. S'adressant au duc René, il lui dit : *Quarum etiam regionum descriptionem ex Portugallia ad te, illustrissime rex Renate, gallico sermone missam Joannes Basinus Sandacurius insignis poeta, a me exoratus, qua pollet elegancia latine interpretavit.* — « Une description de ces régions [celles découvertes par Vespuce], qui de Portugal vous a été envoyée en langue française, illustre roi René, a été, à mon instante prière, traduite en latin par l'insigne poète, Jean Basin de Sanda-

Lud ne nomme pas la personne de qui le duc tenait cette relation, mais, si nous en croyons la dédicace qu'on lit en tête de la traduction de Basin, elle venait de Vespuce même. En effet, Vespuce, dans cette dédicace, s'adresse directement à l'illustre René, roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et de Bar, auquel il présente ses hommages, et dit que c'est sur le conseil de Benvenuto « un humble serviteur de Votre Maiesté » qu'il fait cet envoi. Il rappelle ensuite au duc qu'ils ont été autrefois liés d'amitié, quand ils étudiaient l'un et l'autre avec « mon oncle le frère Giorgio Antonio Vespucci (242) ».

Ces assertions extraordinaires semblent ne pas avoir frappé les premiers critiques, qui cherchèrent sérieusement où et quand Vespuce avait pu être le condisciple du duc de Lorraine. Un savant bibliographe a même réussi dans cette recherche et, pendant un moment, on crut tellement à sa démonstration, qu'il fut question de rappeler le fait par une plaque commémorative (243).

On ne tarda pas toutefois à reconnaître que le texte français envoyé au duc René n'était qu'une traduction inexacte et même un peu modifiée d'un texte italien, celui imprimé probablement à Florence, en 1505 ou 1506, sans aucune mention de destinataire (244), mais qui devait avoir été adressée à Piero Tomasso

cour, avec l'élégance qui le distingue (*Speculi Orbi*, dans le *Martin Hylacomylus*, de d'Avezac, pp. 66-67) ». Cependant, malgré la précision de ce texte, quelques auteurs, Meaume, entre autres, ont pensé que la version française reçue par le duc René avait été faite à Florence (*Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce*. Nancy, 1888, in-8°, p. 13). Fiske admet la possibilité que Vespuce ait écrit lui-même cette version en français, langue qu'il pouvait connaître, dit-il, puisqu'il avait accompagné son oncle à Paris en qualité de secrétaire, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus.

(242) *Cosmographiæ Introductio*, fac-similé Wieser, pp. 42,43.

(243) Meaume, *Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages*. Nancy, 1888, in-8°, p. 9. Le bibliographe qui découvrit que le duc René avait été dans sa jeunesse l'ami et le compagnon de Vespuce est le conseiller Beaupré, auteur de *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*, publiées à Nancy en 1845, ouvrage dans lequel on ne trouve pas, heureusement, que des assertions de ce genre. Un autre auteur lorrain, M. Lepage, a adopté les idées de Beaupré et admet que le duc René a pu aller en Italie dans sa jeunesse et suivre les leçons d'Antonio Vespuce.

(244) *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuouamente trouate in quattro suoi Viaggi*, s. l. n. d., petit in-4°, 16 feuillets de 40 lignes. Le dernier feuillet est daté de Lisbonne, 4 sept. 1504, et est signé : Amerigo Vespucci.

C'est la seule édition connue des quatre voyages de Vespuce rédigée par lui-même en italien ; et c'est le résumé d'une relation plus étendue écrite également par lui, mais aujourd'hui perdue. Elle n'est adressée à personne, mais le texte même montre que son premier destinataire était Soderini. Il n'y en a que peu d'exemplaires connus. Le Dr Court en possédait un, n° 366 de son catalogue, acheté 13,000 fr. par Quaritch, qui le revendit à M. Kalbfleisch, de

Soderini, gonfalonier de Florence de 1502 à 1512 et protecteur de Vespuce, dont il avait été réellement le condisciple (245). Ainsi, de deux choses l'une, ou Vespuce, désirant faire connaître ses découvertes au duc René, qu'il savait être intéressé à ces sortes de choses, aura fait traduire sa relation en français par quelqu'un qui ne prit point la peine de supprimer les passages indiquant que le destinataire original était Soderini, ou c'est quelque personnage résidant en Portugal et en rapport avec le duc René, qui lui envoya cette traduction du texte italien qu'il dut obtenir, toutefois, de Vespuce même, car il n'est pas vraisemblable que le texte imprimé à Florence était alors parvenu au Portugal. Toujours est-il que c'est de ce pays que vint cette version, et que Jean Basin, en la traduisant en latin, ne vit pas, ou ne voulut pas voir, qu'il résultait du texte même de la pièce qu'elle ne pouvait être dédiée au duc René (246).

A défaut de plus amples informations, il faut se contenter de cette explication ; mais elle n'est guère satisfaisante, car, dans l'un comme dans l'autre des cas supposés, le duc René, qui était le protecteur du Gymnase, a toléré qu'on imprimât et réimprimât sous ses yeux un volume portant une dédicace qu'il devait savoir ne pas lui être adressée, et Gauthier Lud a fait de même.

Tout cela est si extraordinaire qu'on est porté à excuser les auteurs qui ont cherché si réellement René n'avait pas connu Vespuce à Paris, à l'époque où celui-ci y était comme secrétaire d'ambassade. Mais alors même que cela serait possible, comment concilier cette supposition avec la phrase où Vespuce parle à celui auquel il s'adresse du temps de leurs études avec son oncle Antonio Vespuce, qui professait à Florence et qui ne vint jamais en France !

Quoi qu'il en soit, ces quatre navigations de Vespuce, qui forment la seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio*, contien-

New-York, lequel le fit traduire en anglais. Cette traduction a été publiée à Londres par Quaritch en 1893, avec un beau fac-similé du texte original. Voir *Les Sources*, chapitre II.

(245) Cela résulte du texte même de Vespuce et des renseignements que nous possédons sur sa jeunesse.

(246) Notons ici, en passant, la transformation par l'un des deux traducteurs de l'expression italienne *Vostra Magnificentia*, en « Votre Majesté ». On a constaté bien d'autres différences entre le texte italien et le texte latin, dont quelques-unes, comme celles relatives à certaines dates, ne semblent pas résulter de fautes de copistes ou de manque d'attention. Une autre différence qui ne peut s'expliquer par une erreur de ce genre est l'addition, après le nom de Giorgio Antonio Vespucci, que c'était l'oncle du navigateur. Le fait est exact, mais il n'est pas dans l'italien. Celui qui l'a noté, que ce soit l'auteur de la traduction française ou Basin lui-même, connaissait donc cette particularité et avait, par conséquent, des rapports avec Vespuce. Cela ne manque pas de surprendre.

nent plusieurs passages très explicites où notre Florentin exprime l'opinion que les côtes qu'il avait explorées étaient celles d'un Monde Nouveau. Nous les avons cités en analysant les divers voyages de Vespuce et il suffit de rappeler ici que notre Florentin avait fini par considérer que c'est à la partie de ces côtes s'étendant du cap San Roque à la Plata ou environs, qu'il convenait d'attribuer plus particulièrement le terme de Monde Nouveau.

Les auteurs de la partie théorique de la *Cosmographiæ Introductio* avaient donc sous les yeux, quand ils rédigeaient ce petit traité, un document authentique dû à Vespuce même, où il affirmait avoir découvert un Nouveau Monde et où il donnait à l'appui de cette assertion des raisons valables. Mais ce document n'était pas le seul que les cosmographes de Saint-Dié connaissaient où Vespuce avait avancé cette assertion. Il y en avait un autre antérieur à celui-là où il s'était exprimé à cet égard d'une manière encore plus explicite : c'est le *Mundus Novus* dont nous avons déjà dit quelques mots et sur lequel il faut revenir.

Le *Mundus Novus* est la relation de Vespuce qui a fait sa réputation. Elle fut imprimée et réimprimée en plusieurs langues dès son apparition (247), et piqua vivement la curiosité, car elle se rapportait à une région dont quelques points seulement avaient été reconnus. C'est celle qu'occupent aujourd'hui les Etats les plus prospères de l'Amérique du Sud : le Brésil et la République Argentine. A la date de ce troisième voyage de Vespuce (1501-1502), on avait déjà touché au cap St-Augustin, et la partie de la côte comprise entre ce

(247) Le texte italien original de cette relation est perdu et on ne la connaît que par une version latine traduite immédiatement en français et en allemand. Elle n'est pas datée, mais il y a de bonnes raisons de croire qu'elle doit avoir été écrite en 1503. On connaît treize éditions de cette version latine, toutes imprimées dans les premières années du XVIe siècle; mais une seule est datée, c'est celle de 1504 (n° 1 de la *Bibliographie de Fumagalli*, n° 31 de la *Bibliotheca Americana* de Harrisse). Toutes, moins une, celle de Paris, de Jehan Lambert, portent le titre de *Mundus Novus*; le libraire Fontaine, de Paris, a donné un fac-similé de celle-là. Dans toutes ces éditions, la relation est adressée à Laurent fils de Pierre de Médicis par Alberic Vespuce. Dans quelques-unes d'entre elles il est indiqué que la relation est traduite de l'italien par Jocundus. On sait qu'il s'agit de Fra Giovanni del Giocondo, de Vérone. Les autres éditions ne portent pas le nom du traducteur, mais c'est le même. Il y a une 14e édition latine donnée par Ringmann à Strasbourg, en 1505, sous le titre de *De Ora antarctica* (n° 15 de Fumagalli, n° 39 de Harrisse). Voyez les Sources, chapitre I.

Il y a dix éditions allemandes de cette relation, toutes imprimées en 1505 ou en 1506. Vespuce y est toujours désigné comme s'appelant Albericus. Le véritable prénom de ce navigateur, *Amerigo*, est imprimé pour la première fois dans la première édition de ses quatre navigations (*Lettera di Amerigo Vespucci*), qui parut en 1505 ou 1506.

Les éditions françaises et italiennes du *Mundus Novus* sont antérieures à la *Cosmographiæ Introductio.*

cap et l'Amazone avait été parcourue (248), mais personne n'était encore descendu plus au Sud, si ce n'est Cabral qui avait simplement touché par hasard à Porto Seguro, vers le 16e de latitude Sud.

On attacha à cette relation une importance considérable, parce qu'elle révélait l'existence d'une région nouvelle différente et distincte de celle que Colomb avait découverte. C'était certainement la croyance de Vespuce et probablement aussi celle de Colomb lui-même, qui entretenait avec le navigateur florentin des relations d'amitié que rien ne paraît avoir troublées. On pouvait supposer et quelques cosmographes, parmi lesquels Waldseemüller lui-même, firent cette supposition, que cette région était la continuation de celle découverte plus au Nord par Colomb à son troisième voyage, mais on n'en avait pas encore la preuve, et les présomptions étaient qu'elle formait un Monde Nouveau que personne n'avait vu et dans lequel on pouvait tout au plus reconnaître la Terra incognita ou l'Antichthon, dont l'existence, dans la région australe, avait été soupçonnée par Hipparque, par Ptolémée et par Pomponius Mela.

II. — LES SUGGESTIONS DE LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO RELATIVES A VESPUCE

Nous connaissons maintenant les documents qui déterminèrent les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio* à donner le prénom de Vespuce à l'Amérique du Sud, ou du moins à la partie de ce continent qui était connue, et voici les passages où ils formulent leur manière de voir à cet égard.

Au chapitre II, parlant de la terre connue de Ptolémée, il est dit que Americo Vesputio a récemment projeté plus de lumière sur elle (249).

Au chapitre V, on lit qu'outre les peuples connus habitant la zone torride, il y a ceux qui occupent cette grande partie de la terre récemment découverte par Americo Vesputio (250).

(248) A son troisième voyage, Colomb n'avait découvert que la région de Paria. Après lui, Guerro et Nino étaient aussi allés jusque-là (1499-1500). Mais à cette même époque Pinzon avait déjà reconnu toute la côte brésilienne, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à l'Amazone. Enfin Vespuce lui-même était probablement descendu, à son deuxième voyage, jusqu'au 5° de lat. Sud.

(249) *Anteaquam aliquis Cosmographiæ noticiam habere possit, necessum est ut spheræ materialis cognitionem habeat. Post quod universi orbis descriptionem primo a Ptholomæo traditam... et deinde per alios amplificatam, nuper vero ab Americo Vesputio latius illustratam facilius inteliget* (Folio Aiiij verso, fac-similé Wieser, p. 6).

(250) *...et maxima pars Terræ semper incognitæ, nuper ab Americo Vespuiio repertæ* (folio B ii j, verso, fac-similé Wieser, p. 18).

Au chapitre VII l'auteur nous apprend que, dans le sixième climat, vers l'Antarctique, se trouve la région la plus éloignée de l'Afrique, récemment découverte : Zanzibar, la petite Java et l'île Seula [?], ainsi que « la partie du monde que l'on peut appeler Amerigê, c'est-à-dire la terre d'Amerigo, pour ainsi parler, ou America, puisque c'est Amerigo qui l'a découverte » (251).

Enfin, au chapitre IX, on trouve le passage suivant encore plus explicite que les autres :

« Aujourd'hui ces parties de la terre (l'Europe, l'Afrique et l'Asie) ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vesputio, ainsi qu'on le verra plus loin. Et, comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amérigê, c'est-à-dire terre d'Amerigo, ou America, d'après l'homme sagace qui l'a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes de ses habitants par les quatre navigations d'Amerigo qui suivent » (252).

Il semble que les faits qui viennent d'être exposés, ainsi que les documents et les textes cités, expliquent tout naturellement comment les érudits du Gymnase de Saint-Dié ont été amenés à donner le nom de Vespuce au Nouveau Monde. On s'est demandé, cependant, si les membres de ce petit cénacle n'avaient pas eu quelques motifs particuliers de faire une aussi grande part à Vespuce dans la révélation de l'existence du Nouveau Monde, et on a fait à cet égard des suppositions qui doivent être mentionnées, bien que rien ne les justifie aujourd'hui.

La plus ancienne de ces suppositions vient de Las Casas. Elle a été mentionnée ailleurs. Ce dominicain, qui était un homme très passionné et qui manquait absolument de critique, ce qui était d'ailleurs le lot de tous les chroniqueurs espagnols du XV[e] et du XVI[e] siècle, s'imaginait que le navigateur florentin avait été pour quelque chose dans ce qu'on avait fait à Saint-Dié. Ne connaissant que le texte des Quatre navigations donné à la suite de la *Cosmo-*

(251) ...*In sexto climate Antarcticum versus, et pars extrema Africæ nuper reperta, et Zanzibar, Java minor et Seula insulæ, et quarta orbis pars* (*quam quia Americus invenit Amerigen, quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet*) *sitæ sunt* (Folio aiij. p. 25 du fac-similé Wieser). En marge du passage on lit le mot *Amerige*.

(252) *Nunc vero et hæ partes* [*Europa, Africa, Asia*] *sunt latius lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis iure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et gentis mores ex bis binis Americi navigationibus quæ sequentur liquide intelligi datur* (Feuillet 3, sans signature du cahier. Aiiij, p. 30 du fac-similé Wieser). En marge le mot *America*. C'est la première fois que ce mot ainsi orthographié est imprimé.

graphiæ Introductio, où l'on voit que Vespuce avait précédé Colomb à Paria, ce que Las Casas savait ne pas être exact, et croyant, d'après ce qu'on lit dans ce texte, que Vespuce avait dédié sa relation au duc René auquel il l'avait envoyée, l'évêque de Chiapas était fondé à voir dans ces deux faits des motifs suffisants de croire que le Florentin avait voulu frustrer Colomb d'un mérite qui lui appartenait.

Nous savons aujourd'hui que Vespuce n'a jamais prétendu avoir été à Paria avant Colomb, et que la dédicace imprimée en tête du texte de Saint-Dié des Quatre navigations n'était pas originairement destinée au duc de Lorraine, ce qui détruit toute accusation basée sur ces raisons. Il est évident que, si le navigateur florentin avait cherché à influencer le souverain, protecteur du Gymnase de Saint-Dié, il ne se serait pas borné à lui envoyer une copie ou une traduction d'une lettre familière écrite ostensiblement à un autre.

On a dit aussi, sans plus de raison, que c'est avec la complicité du roi Ferdinand que Vespuce a cherché à supplanter Colomb (253), et qu'il avait abusé de sa situation de pilote-major pour écrire son nom sur des cartes représentant le Nouveau-Monde ; mais cette accusation n'est pas mieux fondée que les autres, car le poste de pilote-major ne fut créé qu'après la publication de la *Cosmographiæ Introductio*. Il n'existe, d'ailleurs, aucune carte espagnole ou portugaise portant le nom d'Amérique qui soit antérieure à la mort de Vespuce. Ce n'est même qu'au XVIII[e] siècle que ce nom fut accepté par les cosmographes de la Péninsule.

La démonstration de ces faits, qui date déjà de longtemps et à laquelle Humboldt eut la plus grande part, aurait dû mettre fin aux injurieux soupçons dont le navigateur florentin fut l'objet, car il en résulte clairement, comme le judicieux auteur de l'*Examen critique* le dit, que le nom d'Amérique a été inventé et répandu à l'insu de Vespuce. Il n'en fut pas ainsi cependant, et plusieurs auteurs modernes, qu'on devrait croire mieux renseignés, ont réédité, en les aggravant, toutes les anciennes allusions que la critique avait écartées. On a vu que parmi ceux-là il faut placer Markham, qui va jusqu'à s'étonner qu'on ait fait Vespuce pilote-major, alors que La Cosa, Diaz de Solis, Vincent Yanes Pinzon et d'autres étaient, là (254). Un autre, un vrai savant, qu'on s'étonne de trouver en pareille compagnie, le professeur Jules Marcou, s'est laissé aller à dire de Vespuce des choses aussi dures qu'imméritées. Sa thèse, très originale et différente de toutes les autres, a été très discutée, et, comme elle a fait école, nous devons dire en quoi elle consiste

(253) ROSELLY DE LORGUES, *Histoire posthnme de Chr. Colomb*, Paris, 1885, in-8°, ch. II.

(254) MARKHAM, *The letters of Amerigo Vespucci*, Londres, 1894, p. XIV.

et comment d'autres ont cru la confirmer. On le fera dans le chapitre suivant.

III. — MOTIFS DE CETTE SUGGESTION

Pour le moment, il faut dire que les raisons qui ont déterminé le choix du nom de Vespuce pour l'attribuer au Nouveau Monde s'expliquent sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à aucune des suppositions qu'on a faites à ce sujet.

Ce n'est pas, comme on l'a souvent dit, parce que l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* ignorait l'importance de l'œuvre de Colomb, que cette suggestion a été faite. En 1507 on était parfaitement renseigné à cet égard dans toute l'Europe savante. A cette date il y avait eu déjà quinze éditions différentes en espagnol, en latin, en italien et en allemand, de la première lettre de Colomb racontant sa grande découverte. Cette lettre, il est vrai, ne parlait que des Antilles. Mais le *Libretto*, publié en italien en 1504, avait fait connaître son troisième voyage, celui où il découvrit la Terre ferme et sa lettre de 1503, relatant son quatrième voyage au continent avait été imprimée en espagnol et traduite en italien en 1505.

On ne saurait supposer que ces publications étaient restées inconnues à des érudits comme Lud, comme Ringmann et comme Waldseemüller, qui étaient des géographes de profession, ainsi que le montrent leurs travaux. Waldseemüller et ses collègues du Gymnase vosgien connaissaient donc toutes les découvertes de Colomb lorsqu'ils proposèrent d'attribuer le nom de Vespuce à une partie du Nouveau Monde. Ce qui est vraisemblable, ou plutôt évident, c'est qu'ils n'ont pas compris le véritable caractère de l'œuvre du grand Génois. Non encore complètement renseigné à cet égard, Waldseemüller pouvait et devait croire que, même après avoir touché à différents points de la Terre ferme, Colomb n'avait découvert qu'un archipel, alors que Vespuce affirmait qu'il avait constaté l'existence d'un continent nouveau situé au midi des îles trouvées par Colomb, avec lesquelles on ne pouvait le confondre. On voit par là que, pour Waldseemüller, le Nouveau Monde n'était pas ce que l'on entend aujourd'hui par ce terme : c'était seulement cette partie de notre Amérique méridionale dont Vespuce avait révélé l'existence et dont on ne connaissait pas encore les limites exactes. Cette partie des nouvelles régions était peut-être une continuation de cette découverte par Colomb, mais ce n'était pas moins une terre inconnue formant un Monde Nouveau, que personne n'avait encore vue et qui constituait réellement pour les cosmographes de ce temps une quatrième partie de la Terre. C'est à cette partie seule

qu'il s'agissait de donner le nom d'America. Ainsi considérée, cette désignation était toute naturelle; elle faisait honneur à Vespuce de ce qui lui appartenait réellement et, dans la pensée des membres du Gymnase, ne portait aucun préjudice à Colomb. Ce n'est que plus tard qu'on comprit que toutes les îles et terres découvertes par lui ainsi que par ses compagnons et successeurs constituaient le Nouveau Monde, et que celui qui le premier en avait indiqué le chemin en était le véritable découvreur.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA THÈSE DE L'ORIGINE AMÉRICAINE DU NOM AMÉRIQUE

Nous croyons avoir mis en pleine lumière toutes les circonstances qui montrent que le nom d'Amérique est purement d'origine européenne, et que c'est à Saint-Dié, en France, qu'il prit naissance. Ce fait, qui repose sur de solides preuves et qui est généralement admis, a cependant été contesté par plusieurs érudits qui se sont efforcés de montrer que ce nom est de provenance américaine, et que c'est par erreur, ou par fraude, qu'on a voulu le faire venir de Vespuce. Cette manière de voir a été soutenue avec tant de persistance qu'il n'est pas inutile de faire connaître sur quoi elle est basée.

1. Jules MARCOU. — Le premier et le plus compétent de ceux qui ont avancé cette opinion est M. Jules Marcou, savant français qui s'était fixé aux États-Unis, où il devint professeur de géologie à l'Université de Cambridge (Massachusetts), et qui est connu par divers remarquables travaux sur cette science. Sa thèse, qui l'a très sérieusement occupé, et qui a fait l'objet de plusieurs intéressantes lettres et brochures publiées en français, en anglais et en espagnol (255), peut être résumée de la manière suivante :

(255) A notre connaissance, M. Marcou a fait connaître ses vues pour la première fois dans une lettre adressée aux éditeurs de la *Nation*, journal hebdomadaire de New-York, qui publia cette lettre dans son nº du 10 avril 1884. Nous les retrouvons aussi dans une Revue américaine, l'*Atlantic Monthly*, de mars 1875. La même année il envoya à la Société de Géographie de Paris un mémoire intitulé : *Sur l'origine du nom d'Amérique*, qui fut publié dans le nº de juin du *Bulletin* de cette société. Onze ans plus tard, en septembre 1886, de Cambridge, où il résidait alors, il envoya à cette même société un nouveau mémoire sur le même sujet; elle le publia en 1888 et il y en a des tirages à part. Ce sont les *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*. Paris, 1888, in-8º, pp. 85. Ce mémoire fut traduit en espagnol par J. D. Rodri-

Il existe dans le Nicaragua une chaîne de montagnes à laquelle les Indiens donnent le nom d'Amerrisque, et dont la région était habitée, lors de la découverte, par une tribu portant le même nom. Ce nom, que les Européens écrivent de différentes manières : « Amerrique, Amerisque, Americ », ne figure pas sur les cartes et documents de l'époque, mais il y a des témoignages modernes qui suppléent à leur silence (256). Il paraît donc qu'il y a réellement

guez et publié la même année à Managua (Nicaragua). M. Marcou le traduisit lui-même en anglais et le donna au *Smithsonian Institution* qui l'inséra dans le volume de 1888 de ses *Reports* publié en 1890. Il y en a des tirages à part.

Ces Mémoires exposent la thèse de M. Marcou sous la forme absolue qu'il lui avait d'abord donnée. Celui mentionné ci-après appartient à sa seconde manière. Il a été présenté au Congrès des Américanistes de 1890 sous le titre de *Amerriques, Amerigho Vespucci et Amérique*. On le trouve dans le compte rendu de ce Congrès, pp. 118-189. A ce Congrès les vues de M. Marcou ont été critiquées par M. Hamy : *Quelques observations sur le mot America communiquées au VIIIe Congrès des Américanistes*, Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 12; par Désiré Pector : *Sur le nom Amerisque*, Paris, Leroux, 1892, in-8°, pp. 8, et aussi par MM. Jimenez de la Espada et le Dr G. Hellmann, de Berlin, dont les remarques n'ont pas été publiées. M. Ulysse Chevalier les a également critiquées dans l'*Université catholique*, Lyon, 15 juillet 1891, ainsi que M. Harrisse dans une lettre particulière à M. Marcou lui-même, dans laquelle, selon sa fâcheuse habitude, il s'est montré plus que dur. Au *Congrès des Américanistes* tenu à Huelva, en 1892, M. Marcou a envoyé une longue note intitulée : *Inscription du nom indigène Amérique sur des cartes du commencement du XVIe siècle*, tome I, p. 199-213. A ce même Congrès M. l'abbé Justin Gary a donné un petit mémoire intitulé : *Quelle est l'origine du nom d'Amérique*, vol. I. pp. 173-179, dans lequel il défend la thèse de M. Marcou.

(256) Nous avons surtout celui d'un naturaliste et géologue anglais, Thomas Belt, qui après avoir étudié les mines d'Australie, s'engagea avec une compagnie minière du Canada et alla résider au Nicaragua. Dans une lettre adressée à M. Marcou il déclare que les montagnes Amerrique lui sont bien connues, et que l'identité de ce nom avec celui du Nouveau Monde l'a surpris. Voir la lettre, qui est du 8 avril 1878, dans les *Smithsonian Reports* pour 1888, p. 648. M. Belt avait déjà constaté ces faits dans le livre suivant : *The Naturalist in Nicaragua : a narrative of a residence at the gold mines of Chontales*. London, 1873, in-8°.

Un autre témoignage, tout aussi positif, est celui d'un sénateur du Nicaragua Don José D. Rodriguez, qui écrit aussi à M. Marcou, à la date du 20 décembre 1887, qu'il connaît les Indiens de la Sierra Amerrique pour avoir eu des rapports personnels avec eux et qu'ils paraissent avoir formé anciennement une tribu puissante. (Même *Report*, p. 649).

Enfin il y a à ce sujet une autre preuve encore plus décisive, celle donnée par un président du Nicaragua: M. Adan Cardenas. Dans une lettre écrite à la date du 22 mai 1886, à Managua, capitale de cette république, et adressée à M. de Peralta, aujourd'hui ministre de Costa-Rica à Paris, alors membre du corps diplomatique à Washington, lequel lui avait demandé des renseignements sur ce point, ce président dit qu'il existe réellement, dans le département de Chontales au Nicaragua, une chaîne de montagnes connue sous le nom de *Amerrisques*, et que là vit une tribu indienne portant le même nom (*Bulletin of the American Geographical Society*, 1886, p. 316).

dans certaine région du Nicaragua un lieu appelé Amerique ou Amerrique, ou plutôt *Amerrisque*, et que les Indiens qui l'occupent sont désignés par le terme de *los Amerriques* (257).

Sur cette base, en apparence tout au moins très solide, M. Marcou assoit des faits que rien ne contredit, mais dont il tire des conséquences très hasardées. Ces faits sont que Vespuce, à son premier voyage, en 1497, et Colomb, à sa quatrième expédition, en 1503, visitèrent cette région du Nicaragua qui était réputée pour être riche en mines d'or, qu'ils se trouvèrent ainsi en rapports fréquents, étroits même, avec les Indiens Amerrisques qui connaissaient ces mines, et que Vespuce, à son cinquième voyage, prit encore contact avec les Amerrisques.

On peut soutenir que Vespuce a reconnu la côte orientale du Nicaragua à son premier voyage ; mais nous ignorons s'il y débarqua et s'il noua des relations avec les Indiens du pays. Quant à son cinquième voyage, nous n'en savons rien ; nous ne sommes même pas certain qu'il ait eu lieu. Nos renseignements sont plus étendus sur le quatrième voyage de Colomb. Nous savons qu'il pénétra dans la région de Veragua, qu'il communiqua là avec des Indiens qui portaient au cou des plaques d'or, que ces Indiens l'entretinrent des mines qu'on trouvait dans l'intérieur et qu'il envoya à leur recherche. Mais tout ceci se passait dans la région de Veragua, loin de la province de Chontales où habitaient les Indiens Amerrisques.

De ces faits, qui ne sont guère explicites, M. Marcou tire cette conclusion que Vespuce et Colomb, ainsi que leurs compagnons, rentrèrent en Espagne, connaissant parfaitement bien le nom indien d'Amerrisque, qu'ils ont dû répéter maintes fois dans les propos qu'ils tenaient au sujet de leurs deux derniers voyages, ce qui leur donna une sorte de popularité (258).

A ces témoignages M. Marcou ajoute le résultat de ses propres recherches, d'après lesquelles la terminaison en ique est très commune dans les dénominations géographiques tirées des langues américaines, ce qui est encore un point qu'il faut lui concéder. Pour le Nicaragua, voyez la note de M. Pector citée plus haut, et une autre lettre du président Cardenas insérée dans le *Bulletin de la Société de géographie américaine pour 1888*, p. 193.

(257) Le fait est encore établi par un avis judiciaire publié dans un journal de Granada, au Nicaragua, par un sieur Roman Morales, pour revendiquer la possession des terres appelées *Amerrisque*. Le texte de cet avis, qui est daté du 11 août 1885, a été publié par M. Désiré Pector dans son opuscule : *Sur le nom Amerrique*, Paris, Leroux, 1898, in-8°.

(258) « De retour en Europe, Colomb et surtout les hommes de ses équipages en racontant leur voyage, se sont vantés de la découverte de mines d'or, très riches, dont leur avaient parlé les Indiens de la côte du Nicaragua, en disant qu'elles étaient du côté de l'Amérique. De là une sorte de popularité donné au mot Amérique comme nom vulgaire de la partie des Indes découvertes par Colomb dans son dernier voyage... Ce nom d'Amérique, synonyme du pays de l'or par excellence, se sera répandu dans les ports de mer des Indes occiden-

Si l'on admet les faits avancés, cela est assez probable; il faut dire cependant que, dans ce cas, il est assez surprenant que ni Vespuce ni Colomb n'aient parlé de ces Indiens dans leurs relations, et que le nom d'Amerrisque soit resté complètement inconnu à tous les gens du temps (259). Si surprenant que soit un silence aussi complet et aussi général sur un fait de cette nature, on peut concéder qu'il n'est pas inadmissible; mais il n'en est pas de même d'une autre supposition de M. Marcou.

Selon lui, Vespuce, qui jusqu'en 1504 n'avait porté d'autre prénom que celui d'Albericus, qui était le sien, le changea vers cette époque en celui de Americus. M. Marcou est très affirmatif sur ce point. C'est, nous dit-il, un fait incontestable (260). Partant de là, il nous assure qu'en faisant ce changement Vespuce avait pour objet d'identifier sa personnalité avec le pays nouvellement découvert, et de montrer qu'il se distinguait de tous les autres Vespuce de Florence comme étant le grand explorateur du Nouveau Monde (261).

Par cette audacieuse substitution, l'ambitieux et peu scrupuleux Florentin aurait réussi à faire attribuer son nom d'emprunt à ce Nouveau Monde, bien qu'en réalité ce soit lui qui prit son nom à l'Amérique et non l'Amérique qui lui doit le sien (262).

Malheureusement pour cette ingénieuse thèse, le fait essentiel sur lequel elle se base est inexact : Vespuce s'appelait réellement Amerigo. Il existe de nombreuses pièces qui le prouvent, à commencer par les papiers de famille du navigateur (263). Il faut dire

tales, puis en Europe et, petit à petit, aura pénétré dans l'intérieur du continent Européen ». (J. Marcou, *L'origine du nom d'Amérique* dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, juin, 1875, p. 592. Voyez aussi les *Nouvelles recherches*, pp. 10-11).

(259) M. de Peralta, qui est un excellent juge en cette matière, m'a fait observer, d'ailleurs, que l'intérieur du Nicaragua n'a èté exploré qu'à partir de 1524 et que ni Vespuce, ni Colomb, ou leurs compagnons n'ont pu connaître en 1503 la *Sierra de los Ammerrisques* et les Indiens qui l'habitaient.

(260) *Nouvelles Recherches sur l'origine du nom d'Amérique.* Paris, Société de Géographie, 1888, p, 16.

(261) *Loc. cit.*

(262) *Loc. cit.*

(263) Uzielli a relevé ce nom dans un registre officiel de Florence où l'on voit que Amerigo, fils de Nastasio Vespucci, est né le 9 mars 1451 (1452 N. S.). Dans d'autres documents authentiques, il a trouvé le nom d'Amerigo répété nombre de fois (*Illustrazioni e note* à son Edition de Bandini, Florence, 1892, pp. 69-72).

Voici d'autres preuves que Vespuce portait son nom d'Amerigo :

Un manuscrit de sa main, écrit à Florence, avant son départ pour l'Amérique, avec la mention de sa main également : *Amerigo de ser Anastagio* (Uzielli, *Le Toscanelli*, n° 1, p. 21).

Une lettre à son père, en date du 18 octobre 1476, signée *Americus Vespu-*

que toutes ces pièces n'étaient pas connues quand M. Marcou écrivit ses deux premiers mémoires, et qu'il fut induit en erreur par le fait que toutes les éditions latines du *Mundus Novus*, — et il y en a, comme on l'a vu, un très grand nombre, — portent le nom d'*Albericus* qui, en apparence, est très différent de celui d'*Americus*, alors qu'en réalité, c'est une forme latine, incorrecte, il est vrai, mais qui était très usitée à Florence au moyen âge, de ce dernier nom qui vient de l'allemand Amalrich ou Amelrich, dont on a fait Albericus, Amaury et même Maury (264).

Telle est la première thèse de M. Jules Marcou. Mieux renseigné plus tard, il l'a reprise et l'a présentée au Congrès des Américanistes de 1890 avec des modifications qui ne sont pas sans importance.

Le fond de la thèse est le même cependant : c'est toujours des Indiens Amerrisques, du Nicaragua, dont le nom aurait été popularisé en Europe par les compagnons de Vespuce et de Colomb, que serait venu celui donné au Nouveau Monde par les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*. Seulement Vespuce n'aurait pas joué un rôle prépondérant dans ce baptême de l'Amérique. Le véritable parrain de cette partie du Monde serait Jean Basin, le chanoine de Saint-Dié, qui traduisit en latin les quatre navigations de Vespuce. C'est lui, et non Waldseemüller, qui serait l'auteur

cius. Publiée en fac-similé par Feuillet de Conches dans ses *Causeries d'un curieux*, vol. III. Un dossier de 68 lettres, datées de 1483, 1488, 1489, 1491 et adressées à *Amerigho di ser Nastagio*. (Harrisse, *Discovery of North America*, p. 740). Uzielli a eu aussi connaissance de ces lettres.

Une lettre datée du 30 décembre 1492, signée *Amerigho Vespucci* (G. Govi, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, 1888, p. 299, fac-similé dans Congrès des Américanistes de 1890, p. 160.

Testament de Juanoto Berardi, en date du 15 décembre 1495, où on lit *Amerigo Vespuchi mi... especial amigo* (Duchesse d'Albe : *Documentos escogidos...* Madrid, 1891, p. 202).

La *Lettera* à Soderini, datée de Lisbonne 4 septembre 1504 et signée *Amerigo Vespuci*.

La lettre de Colomb à son fils Diego, datée du 5 février 1505, où il appelle Vespuce *Amerigo Vespuchy* (Navarette, *Coleccion*, vol. I, p. 351).

Les lettres de naturalisation de Vespuce en Espagne en date du 24 avril 1505, où il est appelé *Amerigo Vespuche*.

Il y a un grand nombre d'autres documents de ce genre, mais ils sont, pour la plupart postérieurs à l'année 1505, époque à laquelle, selon M. Marcou, Vespuce aurait pris le nom d'Amerigo; ils ne prouveraient rien contre sa thèse.

(264) Voyez sur ce point l'extrait du Mémoire de M. von der Hagen, que Humboldt a donné dans son *Examen critique*, vol IV, p. 52 et sq. Quant à l'assertion qu'anciennement, à Florence, le nom de Alberico et celui de Amerigo étaient le même, elle vient de G. Govi, excellent juge en cette matière, qui l'a avancée dans un Mémoire publié à Rome, en 1888, dans les *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*.

principal de la *Cosmographiæ Introductio* : c'est lui qui aurait suggéré de donner au Nouveau Monde le nom des Indiens Amerrisques, qu'il savait être celui d'une partie de ce Nouveau Monde découverte par Vespuce (265).

Quant au rôle du voyageur florentin dans cette affaire, il aurait été indirect, mais très efficace. Comme il s'appelait déjà Amerigo, il n'avait pas besoin de prendre ce nom, mais il en aurait modifié l'orthographe pour le rapprocher davantage de celui des Indiens Amerrisques. C'est ainsi que lui, qui avait signé Amerigho avant 1507, écrivit désormais son nom avec deux r et sans h, pratique qu'il a fidèlement observée jusqu'à sa mort en 1512 (266). Vespuce, toutefois, ne se serait pas borné à cela. Il aurait fait partie d'une conspiration pour ravir à Colomb la gloire attachée à son nom, ou tout au moins l'aurait aidée en secret (267). En tout cas, loin d'avoir protesté contre l'acte du Gymnase vosgien, ce qui permet de croire qu'il en fut l'inspirateur, il l'accepta et le confirma (268).

Ces deux thèses, si ingénieusement et si ardemment soutenues, se réfutent par les faits exposés dans les paragraphes précédents, qui montrent comment les choses se sont passées.

Si, comme cela paraît certain, il a existé en Nicaragua une tribu d'Indiens qui portaient le nom d'Amerrisques, rien n'autorise à dire que ce nom était connu en Europe, et tout indique, au contraire, qu'il ne l'était pas.

Lors même, d'ailleurs, qu'il aurait été connu à Saint-Dié, cela serait indifférent, car les textes authentiques que nous possédons montrent clairement que c'est uniquement au prénom de Vespuce que les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio* ont emprunté celui qu'ils ont donné au Nouveau Monde. La manière dont Vespuce écrivait son prénom ne fut pour rien dans cette détermination : elle aurait été prise de toute manière, non parce que le navigateur florentin avait un nom qui rappelait celui d'une contrée américaine, mais parce qu'en réalité il fut le premier qui reconnut le caractère continental de l'Amérique du Sud, la seule qu'il regardait comme

(265) « Influencé et entièrement dirigé par le nom indigène *Amerrique*, — prononcé en français *Amérique*, — qui avait été apporté en Europe quatre années auparavant, et qui avait eu le temps de se répandre comme le nom d'un pays et d'une tribu indienne... Étant assuré des découvertes de Vespuce... peut-être par Vespuce lui-même... le chanoine Jean Basin... voyant une certaine analogie entre le prénom de Vespuce... et le nom assez populaire déjà d'*Amérique*...; pensa qu'une partie du Nouveau Monde était déjà appelée d'après le prénom de Vespuce... et l'a appelé *America* ». *Amerriques*, *Amerigho Vespucci*, etc. (*Congrès des Américanistes de 1890*, p. 146).

(266) *Op. cit.*, p. 153.

(267) *Op. cit.*, p. 142.

(268) *Op. cit.*, pp. 152 et 155.

formant un Monde Nouveau et la seule à laquelle les cosmographes de Saint-Dié entendaient donner son nom. Ce n'est ni lui ni eux qui ont étendu ce nom à l'Amérique entière.

2. M. DE SAINT-BRIS. — Il faut croire que la thèse du « nom de l'Amérique à l'Amérique » a quelque chose de particulièrement séduisant pour certains esprits, car elle a été plusieurs fois reprise après M. Marcou. Le plus remuant de ces novateurs était M. Thomas Lambert de Saint-Bris, qui a traité la question en anglais, en français et en espagnol, sous chacun de ses trois noms (269).

Le fond de la thèse est le même. Il s'agit toujours d'une contrée et d'une nation de l'Amérique pré-colombienne qui portaient un nom auquel on a emprunté celui d'Amérique. Seulement cette contrée ne se trouvait pas au Nicaragua, mais dans la partie septentrionale de l'Amérique du Sud, et ses habitants ne s'appelaient pas Amerrisques, mais *Amaraca*. Il n'est pas généralement connu, nous dit M. Lambert de Saint-Bris, que le nom d'America ou plutôt celui d'Amaraca est celui d'un territoire sacré d'une des plus importantes nations du Nouveau Monde. Effectivement, cela n'est pas connu ; mais notre auteur va nous renseigner à cet égard.

La métropole de ce territoire sacré s'appelait *Can-Amaraca* et se trouvait au Pérou, au sud de Quito. C'était un lieu de pèlerinage pour les Péruviens et il était prodigieusement riche en or. La région dont cette localité était le centre religieux formait un vaste empire, celui d'Amaraca qui s'étendait, à l'Est, jusqu'à Paria et aux bouches de l'Orénoque ; au Nord, jusqu'au Yucatan ; à l'Ouest, elle était limitée par le Pacifique, et au Sud elle descendait jusqu'au 5e parallèle. Toute la région était caractérisée par des déno-

(269). C'est sous le nom de T. H. LAMBERT, et par une longue lettre publiée dans le *New-York Herald* du 4 décembre 1888, sous le titre de *Why America ?* que cet auteur a fait connaître ses vues pour la première fois. Cette même année il les a exposées de nouveau à la Société de Géographie de New-York dans une conférence ayant pour objet *The origin of the name of America*. C'est encore en 1888 qu'il a publié, sous les deux titres suivants, son ouvrage principal, signé THOMAS DE SAINT-BRIS :

The empire of Amaraca. Origin of the national name, or thrilling adventures of the spanish pioneers. Le second titre porte : *Discovery of the origin of the name of America.* New-York, 1888, un vol. in-8°, p. 140, avec illustration et une curieuse carte.

En 1890, il a donné sur le même sujet : *Nomenclature historique et origines diverses*, sans indication de lieu, et, en 1892, il a publié à Barcelone, en espagnol, ses *Rectificaciones historicas*, dont il a fait un extrait publié en anglais dans la même ville, sous le titre de *America : A name of native origin*, in-12. En français, M. de Saint-Bris a publié à Nice deux plaquettes sans lieu ni date, l'une intitulée : *L'Empire de Amaraca* ; l'autre : *Coup d'œil des preuves historiques de l'origine indigène du nom Amérique.* Citons encore une longue lettre sur le nom d'Amérique publiée dans la *Revue diplomatique* du 19 août 1893.

minations géographiques qui se terminaient en *ca* : Cantamaraca, Andamarca, Vinamaca, Angarnaca, etc. (270). Les souverains de cet empire péruvien en étaient les chefs spirituels et temporels ; ils vivaient dans une grande splendeur.

Les Espagnols, conquistadores de la région du Pacifique, connaissaient tout cela. Ils savaient aussi que le grand prêtre de ces Amaracas, qu'on appelait *El dorado*, le doré, residait quelque part dans la région sacrée, et ils firent de vains efforts pour découvrir son sanctuaire où ils comptaient trouver des monceaux d'or. Mais c'est par le troisième voyage de Colomb, celui de 1498 à Paria, que l'on eut connaissance pour la première fois de ces Amaracas. A son quatrième voyage, le Génois aurait encore pris contact avec ces peuples et obtenu des indications précieuses sur la richesse de la province Amaracapana, qui correspond à l'ancien État de Barcelone dans le Venezuela.

Quant à ce nom même d'Amaraca, forme première de celui d'Amérique, il vient d'*Amararu* : le serpent, idole nationale du continent central. Les colons espagnols adoptèrent le nom indigène pour désigner leurs premiers établissements, et Vespuce, devenu pilote-major, l'inscrivit sur des cartes, ce qui le fit généralement connaître.

M. de Saint-Bris, comme on le voit, ne prête à Vespuce aucun rôle dans le baptême du Nouveau Monde.

Il croit que c'est uniquement par erreur que le Gymnase vosgien a agi comme il l'a fait; il pense que, c'est graduellement que le nom d'Amérique s'est imposé, et que, s'il est devenu celui de l'Amérique entière, c'est parce que Charles-Quint ordonna à Mercator de l'inscrire sur les cartes représentant les deux continents !

L'auteur de cette nouvelle démonstration de l'origine américaine du nom d'Amérique est un homme instruit et surtout convaincu. Ses écrits abondent en assertions formelles de faits étranges et en détails curieux qui frappent par leur nouveauté, mais qui ne rappellent rien à ceux auxquels ces matières sont bien connues. On se demande alors avec inquiétude d'où tout cela peut venir ; et si l'on veut se renseigner en se reportant aux nombreuses sources indiquées par l'auteur, on a le regret de n'y pas voir ce qu'il y a vu.

3. Alphonse PINART. — Cet américaniste est entré après M. de Saint-Bris dans la lice de ceux qui croient, malgré tout, que le nom d'Amérique vient du Nouveau Monde. Le 20 décembre 1891 il lut à la Société de Géographie de Paris un mémoire dont voici la substance (271).

(270) Voyez la carte annexée à l'ouvrage : *The Empire of Amaraca.*

(271) Ce mémoire a été lithographié sous le titre suivant : *De l'Origine du nom d'Amérique, Recherches nouvelles*, par A. L. Pinart. Paris, 1891, in-fol.,

Le nom donné au monde découvert par Colomb, commence-t-il par dire, « n'a rien, absolument rien à voir avec Americo Vespucci ». Une première preuve du fait, c'est qu'on ne donne pas à un pays un nom de baptême. A cet argument, emprunté d'ailleurs à Marcou, on peut répondre qu'il y a bien la Louisiane, la Géorgie, la Caroline et une foule d'autres noms de ce genre ; mais, selon M. Pinart, ce sont là des exceptions qui ne prouvent rien. Si, réellement, on avait voulu donner à l'Amérique le nom du navigateur et cosmographe florentin, on l'aurait appelée Vespucine ou Vespucie. Non, nous déclare-t-il, cette origine doit être écartée. Le nom d'Amérique ne vient pas de Vespuce ; il vient d'*Ameracapana*, ville aujourd'hui détruite, qui était située sur la côte de Cumana, probablement à l'endroit où se trouve maintenant Barcelone, dans le Venezuela, et qui était au XVIe siècle le centre d'un grand commerce d'esclaves. De là on expédiait à Española des troupeaux de captifs Indiens destinés à travailler dans les mines de cette île ou à être exportés en Europe. Les gens du pays et les marins qui assistaient ou qui prenaient part à ce trafic savaient que ces esclaves venaient d'Ameracapana, et, de retour dans leur patrie, ils parlaient de tout cela et répétaient ce nom d'*Ameracapana*, d'où est venu, tout naturellement, celui d'*America*.

Mais, objecte timidement M. Pinart lui-même, comment d'Ameracapana a-t-on pu faire America ? En y réfléchissant, il a trouvé la solution de ce problème et elle est bien simple. D'abord on a supprimé la terminaison *pana* ; reste alors *Ameraca*, et comme les auteurs espagnols du temps transmettaient très mal les mots indiens, dont l'accentuation leur échappait souvent, ils ont très bien pu entendre *America*. Voilà la solution de cette question qu'on est allé chercher bien loin !

On voit que la thèse de M. Pinart est entièrement empruntée à celle de M. de Saint-Bris, dont, cependant, il ne prononce pas le nom, ce qui n'a pas empêché le Président de la Société de Géographie de le féliciter sur la manière originale dont il avait traité la question. M. Pinart se faisait beaucoup d'illusions. Il croyait sincèrement connaître bien des choses qu'il ignorait et qu'il empruntait tranquillement à d'autres, souvent sans les comprendre.

4. Mlle LECOCQ. — Une autre des victimes de la tentation de faire venir d'Amérique le nom que porte actuellement le Nouveau Monde est Mlle Lecocq, qui appartenait au personnel enseignant

7 feuillets. Il est résumé dans le Bulletin de la Société de Géographie pour l'année 1891. M. Pinart avait annoncé un travail plus complet sur la question, qu'il se proposait de présenter au Congrès des Américanistes de Huelva. Mais il n'en a rien fait.

de la ville de Paris, et qui a présenté au Congrès des Américanistes tenu à Huelva en 1892 un premier mémoire à ce sujet (272).

Cette dame, très méritante et très sympathique à tous ceux qui ont eu l'avantage de l'approcher, n'a pas imaginé une nouvelle thèse sur la question. Très portée aux recherches philologiques, elle s'est bornée à vouloir confirmer par des considérations étymologiques les arguments de M. Marcou. Elle tient pour acquis que Amerisque est un mot indigène américain, qui veut dire Terre haute ou quelque chose ayant un sens approchant. Ce mot, il est vrai, ne se trouve pas dans les cartes du temps de la découverte; cependant, en y regardant de près, on l'y trouve sous d'autres formes. En effet, il y a dans les langues indiennes nombre de dénominations géographiques qui ont le sens de Terre haute, et dans lesquelles il est facile de reconnaître le mot Amérique. Ainsi, étymologiquement, *Beragua* (ou Veragua) a ce sens. *Opalaca* est un autre exemple de ce genre; mais l'exemple le plus frappant est celui de *Jamaica* qui est écrit, sur la carte de Canerio, *Tamarique*, et sur celle de Ruysch *Tamaraqua* (273). Ces transformations, nous assure Mlle Lecocq, s'expliquent par l'élision ou la mutation de certaines lettres.

Ces bases posées tout devient fort simple. Hylacomylus, c'est-à-dire Waldseemüller, qui connaissait tous ces noms ainsi que les lois de leur transformation, et qui, d'autre part, était un enthousiaste admirateur de Vespuce, s'est dit un jour : Pourquoi ne donnerions-nous pas Vespuce pour parrain à ces terres nouvelles, qui ont des noms comme ceux de *Tamarique*, de *Tamaraqua* et autres de ce genre? Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est ainsi que se fit le baptême de l'Amérique à Saint-Dié.

Mlle Lecocq appuie cette démonstration sur une liste vertigineuse

(272) *Observations sur les mots América, Amérique et les homophones.* (*Congreso internacional de américanistas*, Huelva, 1892. Madrid, 1894, 2 vol. in-8°. Vol. I, le seul publié, pp. 191-203).

En 1890, au Congrès tenu cette année à Paris, Mlle Lecocq avait déjà fait connaître ses vues sur cette question; mais, bien qu'on les ait discutées et qu'elle même ait pris part à la discussion, son Mémoire n'est pas inséré dans le compte rendu de ce Congrès. En 1896, elle revint sur le sujet par la publication, sous un pseudonyme, du Mémoire suivant, le plus développé qu'elle ait écrit : *L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène. Documents cartographiques. Documents linguistiques, par* X. Franciot-Legall. Paris, 1896. Ch. Chadenat, in-8°, pp. 88, cartes.

Au Congrès de 1900, Mlle Lecocq a donné le petit Mémoire suivant : *Notes pour un vocabulaire comparé des langues américaines et raccords aux langues de l'ancien Monde.* (*Congrès international des Américanistes, XIIe session*). Paris, Leroux, 1902. Voyez pp. 299-304. C'est un travail purement philologique.

(273) *Observations...* Dans le compte rendu du Congrès de Huelva, pp. 194-196.

d'exemples d'élision et de mutation de lettres, avec les mots auxquels ces mutilations auraient donné naissance. C'est dans son troisième mémoire, publié en 1896, qu'elle s'étend sur ce point. Elle y a complètement développé ses idées et s'est efforcée de fournir des preuves de ses arguments linguistiques, qu'aucune objection, même venant des maîtres comme Oppert et Hamy, n'a pu ébranler chez elle. La philologie comparée est une science qui a donné des résultats précieux; mais c'est aussi une science traîtresse qui cache des traquenards à ceux insuffisamment armés pour ce genre de recherches, et dans lesquels M[lle] Lecocq est souvent tombée.

5. M. HORSFORD. Un chimiste américain, Eben Norton Horsford, consacra sa vie à deux missions, dont l'une seulement, celle de faire une grande fortune, réussit au gré de ses désirs; l'autre, qui consistait à faire la démonstration que le Vineland des anciens Scandinaves correspondait aux Massachusets, échoua complètement. Cet ambitieux savant voulut aussi, dans ses moments perdus, démontrer que le nom de l'Amérique était d'origine américaine, et dans ce but, il présenta un mémoire au Congrès des Américanistes de Huelva (274). Seulement, l'idée de chercher cette origine dans quelque vocable du Nicaragua ou du Pérou lui parut baroque, et il en émit une autre qui était très simple, mais à laquelle personne n'avait pensé; ces choses-là arrivent souvent.

Tout le monde sait, nous dit M. Horsford, que Eric le Rouge, un célèbre loup de mer scandinave, découvrit au x[e] siècle la côte orientale des Etats-Unis actuels et y forma l'établissement connu dans les Sagas sous le nom de Vineland. Naturellement le nom de ce grand chef blanc devint familier à tous les Indiens; mais comme l'*r* s'élide dans leur langue et qu'ils affectent particulièrement la terminaison en *ca*, Eric devint pour eux *Em-i-ca*, d'où *Jamaica* et autres dénominations approchantes. Colomb eut connaissance de ce vocable aux Antilles, probablement à la Jamaïque même, et le porta en Europe au retour de son second voyage, dans lequel il découvrit cette île dont le nom indigène n'était qu'une forme de celui d'Amérique. Il n'en fallut pas davantage pour répandre ce nom, dont on constate la présence sous différentes formes dans les premières cartes du temps. C'est ainsi qu'on lit *Jamaigua*, *Tamarique et Itha Rigua* dans Cantino ; ces deux premiers noms et celui de *Yarqua* paraissent dans Canerio, *Tamaragua* se trouve chez Ruysch, *Ymaiqua* et *Riqua* sont dans le Ptolémée de 1513.

Le nom d'Amérique vient donc du norrain Erikr qui, en pas-

(274) *Origin of the name America, brief of argument by* EBEN NORTON HORSFORD. Cambridge, Massachusetts, dans *Congreso internacional de Americanistas*, Huelva; 1892. Madrid, 1892, vol. I, pp. 157-172.

sant d'abord par les langues des Indiens Algonquins et ensuite par celle des Européens qui le transcrivirent, est devenu Amérique.

6. AUTRES NOVATEURS. — Malgré l'insuccès des prétendues démonstrations de l'origine américaine du nom d'Amérique qui viennent d'être analysées, d'autres auteurs n'ont pas craint de ramasser les morceaux de cette malheureuse thèse pour tenter de la reconstituer, sans y rien ajouter d'ailleurs. Un professeur Wilde s'est essayé à cela il y a deux ans et, tout récemment, un érudit espagnol a suivi cet exemple, qui sera imité par d'autres. Il y a des erreurs qui exercent une telle séduction qu'on ne peut se résoudre à y renoncer. Il ne faut donc pas s'étonner si de temps en temps on apprend par les journaux qu'un monsieur a découvert que le nom du Nouveau Monde ne vient pas de Vespuce, mais du continent même qui le porte.

Quelque érudition et quelque ingéniosité qu'on y mette, toutes les tentatives de ce genre sont vouées au même sort. On peut démontrer, car cela est vrai, qu'il y avait nombre de localités dans le Nouveau Monde dont les noms indiens se rapprochent beaucoup de celui d'Amérique, mais on ne démontrera pas que l'un de ces noms était si connu des premiers colons espagnols, qui en faisaient un usage constant et qui en répandaient l'usage partout où ils allaient, qu'on finit par y voir une des désignations principales des nouvelles régions, parce qu'il n'y a pas l'ombre de preuve que les choses se soient passées ainsi.

Le nom indien Amerrisque n'a été révélé que de nos jours. Il n'existe aucun document du temps montrant qu'il était alors connu.

L'empire d'Amaraca n'a jamais existé que dans l'imagination de son créateur. On n'en trouve aucune trace ailleurs.

La ville d'Amaracapana a réellement existé à l'époque de la conquête et de l'occupation ; mais elle disparut bientôt avec les circonstances qui l'avaient fait naître. Les auteurs du temps la mentionnent à peine. Comment son nom aurait-il pu s'imposer à l'Amérique entière?

Enfin, nous avons une preuve documentaire authentique que l'Amérique du Sud n'a été appelée Amérique que parce que c'était le prénom du navigateur qui, le premier, a fait connaître que cette partie des nouvelles régions formait un Monde Nouveau. Nous verrons plus loin que l'extension de ce nom au continent entier fut l'œuvre des cosmographes du XVI[e] siècle.

CHAPITRE SIXIÈME

L'ŒUVRE DE WALDSEEMÜLLER

Revenons maintenant à la *Cosmographiæ Introductio* et a Waldseemüller, qui, comme on l'a vu, paraît en avoir été l'auteur principal et qui, en tout cas, eut une part considérable à l'acceptation et à la propagation du nom d'Amérique.

I. — LES DEUX FIGURES DU MONDE QUI ACCOMPAGNAIENT LA COSMOGRAPHIÆ INTRODUCTIO

Ce petit ouvrage écrit pour servir d'introduction au Ptolémée dont Waldseemüller, avec l'aide du Gymnase Vosgien, préparait une édition savante, était accompagné de deux figures du Monde, l'une *in plano*, l'autre *in solido*, destinées à compléter cette introduction. Ces deux figures qui sont mentionnées au titre même de l'ouvrage, ainsi que dans la dédicace, et dont il est aussi parlé au verso de la planche représentant un planisphère et au paragraphe final du chapitre IX (275), ne faisaient pas partie de cet ouvrage comme plusieurs auteurs l'ont cru. Il est certain aujourd'hui qu'elles formaient une publication séparée ; mais alors que la *Cosmographiæ Introductio*, qui n'a qu'une cinquantaine de feuillets de petit format, échappait à la destruction, puisqu'on en connaît

(375) Fol. 37 du fac-similé de Wieser pour la note finale. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seules indications que nous ayons à cet égard. Waldseemüller parle encore de ses cartes, et particulièrement de son planisphère, dans une épître par laquelle il dédie à son ami Ringmann son *Architecturæ et Perspectivæ Rudimenta*, publié en 1508 ; dans une autre épître au même Ringmann, insérée dans la partie iconographique et orthographique de la *Margarita Philosophica* de Reisch, dont il était l'auteur ; dans sa lettre à Amerbach du 5 avril 1507, Ringmann aussi en parle et Ortelius cite le planisphère.

encore un assez grand nombre d'exemplaires, les deux figures du Monde dont l'une, le planisphère, on le sait maintenant, couvrait douze feuilles, avaient complètement disparu, et ce n'est que de nos jours qu'on en a découvert un exemplaire unique.

Cette importante découverte date en effet de l'année 1900. Elle est due au professeur Joseph Fischer qui, en cherchant des documents pour son livre sur les navigations des Scandinaves en Amérique, trouva, fortuitement, dans la bibliothèque du château de Wolfegg, dans le Wurtemberg, appartenant aujourd'hui au prince François de Waldburg-Wolfegg, un gros Atlas in-folio, portant l'ex-libris du cosmographe Schöner, et contenant des cartes de son temps, parmi lesquelles on en trouva deux, d'un caractère extraordinaire, qui manquaient à toutes nos collections. Ce sont des planisphères magnifiques, en douze feuilles chacun, dans un parfait état de conservation, mais portant quelques corrections manuscrites évidemment dues au possesseur de ces cartes.

L'un n'est ni daté ni signé; mais en l'examinant de près le Père Fischer y reconnut la fameuse carte in-plano, mentionnée au titre de la *Cosmographiæ Introductio*, dont aucun exemplaire n'était arrivé à notre connaissance. L'autre est une carte marine portant le nom de Waldseemüller et datée de 1516. On n'en soupçonnait pas l'existence. Elle est étrangère à la *Cosmographiæ Introductio*. Il en sera question plus loin.

Le Père Fischer avisa immédiatement de sa découverte le professeur Wieser qui, depuis longtemps, était à la recherche des deux figures formant le complément de la *Cosmographiæ Introductio*, et qui se rendit immédiatement au château de Wolfegg, où il constata la réalité et l'importance de la découverte faite. Les deux belles cartes, ainsi mises à jour d'une manière si inattendue, ont été reproduites en fac-similé (276) et ont fait l'objet d'études sérieuses qui permettent d'en fixer le caractère et la valeur.

(276) *The oldest map with the name America of the year 1507 and the carta marina of the year 1516 by* M. WALDSEEMULLER (*Ilacomilus*). *Edited with the assistance of the imperial Academy of sciences at Vienna by Prof.* JOS. FISCHER S. J. *and Prof.* FR. R. V. WIESER. Insbruck. Wagner'sche Universitäts-Buchhandlung. Londres, Henry Stevens, son and Stiles, 1903, gr. in-fol. Voir la Bibliographie n° 263.

La plus importante de ces études est celle que les professeurs Fischer et Wieser ont mise en tête de la reproduction fac-similé des cartes, étude qu'ils ont résumée pour servir d'introduction à la reproduction fac-similé de la *Cosmographiæ Introductio* publiée à New-York en 1907, par la Société catholique historique.

Parmi les autres études, il faut citer celles de Ed. Heawood dans le *Geographical Journal* de Londres, juin 1904; — de Hermann Wagner dans les *Gottingischen gelehrten Anzeigen*, 1904, n° 6; — de Stevenson, dans le *Bulletin of the American Geographical Society* de New-York, n° d'avril 1904; — de

Nous allons voir d'abord ce qu'il y a à dire de la première, celle de 1507, qui nous intéresse plus particulièrement.

II. — LA CARTE IN PLANO DE 1507

Comme on vient de le voir, la carte que Fischer et Wieser ont reconnue pour être celle in-plano de la *Cosmographiæ Introductio* n'est ni datée, ni signée ; mais ces deux particularités n'ont aucune conséquence, puisqu'il est probable que c'est une épreuve que nous possédons et non l'un des exemplaires de la carte livrée à la publicité. Il n'y a pas de doute, d'ailleurs, que cette carte soit celle de Waldseemüller de 1507. Les preuves du fait sont nombreuses. La principale, qui pourrait dispenser des autres, est qu'elle a pour titre celui même que donne le petit traité dont elle est le complément : *Universalis Cosmographiæ secundum Ptholomaei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes*, et qu'elle est conforme aux indications fournies par ce traité, notamment à cette particularité, mentionnée au verso de la planche représentant une sphère, qu'on y voit les armes des principaux pays qui y figurent, et au fait plus important qu'on y lit le mot *America* sur cette partie du Nouveau Monde, dont la découverte était revendiquée par Vespuce (277).

C'est une carte d'une très grande dimension, destinée à former un panneau mural. Elle est très bien gravée, sur bois, avec de jolis ornements en bordure. Sa projection est celle de Ptolémée avec certaines modifications. Le titre se lit au bas de la carte. Au milieu de la bordure supérieure, à droite et à gauche d'un méridien central, le cartographe a placé deux petits hémisphères représentant l'Ancien et le Nouveau Monde, comme le fait la grande carte, mais avec quelques différences dans les détails. Les portraits de Ptolémée et de Vespuce — portraits de fantaisie naturellement — dominent la carte entière et complètent la déclaration qui se lit à la fin du texte de la *Cosmographiæ Introductio* et sur laquelle on reviendra plus loin, que pour la figure in-plano on a plus particulièrement suivi Ptolémée, tandis que pour l'autre on s'est conformé aux indications données par Vespuce (278).

Ravenstein dans *Geographische Zeitschrift*, de Leipzig, 1906 ; — de Soulsby, dans le *Geographical Journal* de Londres, n° de février 1902, — et enfin celles que M. Gallois a faites pour le troisième Congrès de géographie italienne. Florence, 1899, et pour les *Annales de Géographie*, de Paris, n° du 15 janvier 1904.

(277) FISCHER et WIESER, *The oldest map...*, pp. 8-10, où on trouvera d'autres raisons à l'appui du fait.

(278) Voir la *Cosmographiæ*, fac-similé Wieser, fol. 37-38, et le paragraphe suivant.

Cette carte, une des plus belles que nous ait léguées le Moyen Age, est graduée aussi bien en longitudes qu'en latitudes. Son premier méridien, qui devrait être celui de Ptolémée, lequel passait par les Canaries, la plus occidentale des terres connues de son temps, traverse l'île de Porto-Santo, disposition que Waldseemüller parait avoir emprunté à Canerio, qu'il copie la plupart du temps. Les climats et les vents sont indiqués. Le développement de la carte, à l'Est, est considérable : 270 degrés, et 90, par conséquent, à l'Ouest, dont 25 environ entre la protubérance occidentale de l'Afrique et l'Amérique du Sud, et une quarantaine entre les Canaries et Haiti. De sorte qu'il faut placer dans le petit espace restant toute l'Amérique et le Pacifique entier.

Cette extension extraordinaire de l'Asie vers l'Orient et la réduction de l'espace maritime s'étendant du côté de l'Occident ressemblent tant à ce que le globe de Nuremberg nous montre à cet égard, qu'on est fondé à dire que c'est à Behaim que Waldseemuller a emprunté cette conception. Des cosmographes, très compétents en cette matière, ont cependant supposé qu'il avait pu s'inspirer de documents antérieurs au globe de Nuremberg, que personne ne connait, et que Behaim lui-même aurait mis à profit. Nous avons traité cette question ailleurs et nous croyons avoir montré que ces documents n'existent pas. L'idée de la proximité des côtes orientales de l'Asie et de la possibilité de les atteindre en prenant par l'Ouest appartient bien à Behaim, qui ne s'est inspiré, pour la traduire graphiquement sur son globe, que des anciens et du cardinal d'Ailly, qui n'a été lui-même que l'interprète de ce qu'ils ont dit et écrit sur ce point (279).

Les autres sources auxquelles Waldseemuller a puisé pour les parties de sa carte représentant l'Ancien Monde sont suffisamment

(279) *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, vol. II, pp. 458-459. MM. Fischer et Wieser citent le globe de Laon (1493 ?), la carte de Martellus (1489 ?) et la carte King-Hamy (1502 ?), comme ayant pu influencer les idées de Waldseemüller relativement à la grande extension de l'Asie vers l'Est (pp. 25-26). Mais outre que la date de ces documents est incertaine, l'un, le globe de Laon, n'a aucun caractère scientifique, et l'autre, la carte de Martellus, n'est pas graduée. Ravenstein (*Geo. Journal*, oct. 1892, p. 462) et Gallois ont, cependant, exprimé des vues semblables, qui prennent leur source dans la croyance que Toscanelli avait tracé en 1474 une carte de ce genre, qui avait plus ou moins circulé parmi les savants et qu'on aurait imitée. Cette croyance est insoutenable, parce que Las Casas et Fernand Colomb seuls parlent de cette carte, qu'ils n'ont jamais vue, qu'ils ne disent pas avoir vue et qui est *absolument inconnue* à tous les contemporains. On n'est pas autorisé, d'ailleurs, à attribuer la conception d'une telle carte à un savant comme Toscanelli, qui connaissait à fond Ptolémée, par lequel l'argumentation de Marin de Tyr, sur la grande extension de l'Asie vers l'Orient, avait été complètement ruinée. Voir, sur cette question, le chapitre : *La conception géographique de Toscanelli*, dans notre *Histoire de la grande entreprise de Colomb*, vol. II, pp. 221 et sq.

connues. C'est d'abord Ptolémée et les cartes supplémentaires ajoutées aux diverses éditions de ce géographe, notamment celles d'Ulm de 1486. Puis vient Marco Polo, auquel sont empruntées la plupart des légendes de l'Asie Orientale.

Pour les parties de l'Afrique restées inconnues à Ptolémée, Waldseemüller ne s'est inspiré que de documents portugais, notamment des cartes de King, de Cantino et de Canerio, toutes trois de l'année 1502. Il y a cependant des parties intérieures de ce continent pour lesquelles il semble avoir fait usage de sources qui nous sont inconnues.

En ce qui concerne le Nouveau Monde, c'est encore aux documents d'origine portugaise, et plus particulièrement aux cartes de Cantino et de Canerio, que Waldseemüller a recours. Et les emprunts qu'il a faits à cette dernière, qui n'est après tout qu'une copie revue et augmentée de l'autre, sont si considérables, qu'on a pu dire que son planisphère était une édition nouvelle du portulan de Canerio, assertion qui est plus vraie de la carte de 1516 que celle de 1507.

La partie occidentale de cette grande carte représente deux continents : l'un, qui occupe la région boréale et qui s'étend du 54° au 12ᵉ degré de latitude septentrionale, porte, sur son littoral oriental qui se prolonge jusqu'à l'extrémité de la Floride, une nomenclature empruntée à Cantino et à Canerio, et dont la plus grande partie ne peut venir que de Vespuce. A l'Occident de la péninsule floridienne s'ouvre un vaste golfe suivi d'une terre sur laquelle on lit, à la hauteur du tropique du Cancer, un seul mot, *Paria*, emprunté évidemment au texte incorrect de Vespuce donné par la *Cosmographiæ Introductio* et qui est mis là pour *Lariab*.

Le deuxième continent, qui correspond au *Mundus Novus* de Vespuce, a la forme d'une très longue île qui se termine, du côté du Nord, vers le 8ᵉ degré de latitude septentrionale, où l'on voit un espace vide qui paraît être un détroit, et qui dépasse au Sud le 45ᵉ degré parallèle. C'est à la partie méridionale de cette île continentale, vers le tropique du Capricorne, qu'on lit pour la première fois sur un document cartographique imprimé le mot *America* (280), que Waldseemüller nous dit, dans la *Cosmographiæ Introductio*, avoir formé avec le prénom de Vespuce qu'il regardait comme le découvreur de cette vaste région, dont la nomenclature paraît aussi être principalement d'origine Vespucienne.

Ainsi, la plus grande partie de la section de cette grande carte, dite *in plano*, consacrée au Nouveau Monde, paraît avoir été dressée d'après des données qui viennent du navigateur florentin

(280) Voir ci-après p. 267, ce que nous disons de la carte trouvée par Stevens, qui pourrait être antérieure à celle de 1507.

par l'intermédiaire de la carte de Canerio, qui reproduit celle de Cantino, à laquelle on admet que Vespuce fournit des indications, et aussi par les relations mêmes de ce navigateur envoyées au duc René. Il faut encore noter que les découvertes de Colomb ne sont pas ignorées par Waldseemüller, qui les indique par une légende placée au milieu des îles de l'Océan occidental (281).

III. — LA FIGURE DU MONDE IN SOLIDO

C'est une question de savoir si les expressions *in plano* et *in solido*, de la *Cosmographiæ Introductio*, qui figurent au titre même de cet ouvrage : *Universalis Cosmographiæ descriptio tam in solido quam in plano*, se rapportent à deux documents séparés, dont l'un nous montrerait le Monde sous la forme d'un planisphère et l'autre sous celle d'un globe, ou si ces expressions doivent s'entendre d'une seule carte qui remplirait ce double office.

C'est la première opinion qui a prévalu et, comme il a été impossible, pendant longtemps, de contrôler cette opinion par l'examen de la pièce même, qui était perdue, elle a pu paraître assez vraisemblable ou ne soulever aucune objection péremptoire. Il n'en est plus de même depuis la découverte de la grande carte de 1507 de Waldseemuller, qui accompagnait certainement la *Cosmographiæ Introductio* et qui est sûrement aussi sa carte *in plano*, si elle n'est en même temps sa carte *in solido*.

En effet, cette carte de 1507 nous montre deux figures du Monde sous deux échelles différentes, l'une, la plus grande, qui embrasse la carte entière, est un planisphère très détaillé, couvert de légendes et dont tous les contours portent une riche nomenclature géographique. L'autre, au contraire, qui est petite, est inscrite au milieu de la bordure supérieure de la carte, et nous fait voir le Monde en deux hémisphères distincts, sur lesquels les longitudes et les latitudes sont tracées et qui représentent, chacun, une des moitiés de la sphère. C'est le premier exemple que nous ayons

(281) D'après une lettre à Ringmann datée de février 1508, et insérée dans la partie de la *Margarita* de Reisch relative à l'architecture, édition de 1508, Waldseemüller parle comme si sa carte avait été composée, dessinée et imprimée à Saint-Dié (Apud D'Avezac, *Hylacomilus...*, pp. 109-110). Harrisse (*Discovery*, p. 443) et Fischer et Wieser (*The Oldest map.*, p. 17, 20), ainsi que M. Gallois croient néanmoins qu'une carte aussi considérable n'a pu être entièrement exécutée à Saint-Dié et que l'impression, tout au moins, dut avoir lieu à Strasbourg. Cependant une légende de la carte de Waldseemüller de 1516, qui est aussi considérable, porte qu'elle a été faite (*consummatum*) à Saint-Dié.

d'une projection de ce genre qui nous montre la terre sous sa véritable forme globulaire.

Ne serait-ce pas là la représentation du Monde *in solido* dont parle la *Cosmographiæ Introductio* ? Si nous nous reportons au texte de cet ouvrage, nous y remarquons plusieurs passages qui paraissent confirmer cette manière de voir. Le premier se trouve dans une inscription imprimée au verso de la planche représentant une sphère, qui est insérée dans la première partie de l'ouvrage. On y lit ce qui suit : « Nous nous proposons, dans ce livret, « d'écrire une Introduction à la Cosmographie, dont nous avons « tracé une image sous forme tant sphérique que plane. En traçant « cette image sous la forme *in solido*, nous avons été gênés par le « manque d'espace ; mais la Mappemonde est plus étendue » (282).

Voilà donc Waldseemüller qui nous dit lui-même que, pour sa figure du Monde *in solido*, le manque d'espace l'a obligé à la restreindre, mais qu'il n'en a pas été de même pour sa figure *in plano*. Est-ce que cela ne se rapporte pas exactement à la grande carte de 1507, dans laquelle une plus petite, en forme de globe, est insérée ?

Dans la dédicace de son livre à l'Empereur Maximilien, Waldseemüller ne s'exprime pas moins clairement, quand il dit au souverain qu'il a préparé une figure de la terre entière, tant sous la forme plane que sous celle sphérique : *Totius Orbis typus tam in solido quam plano* (283). Il semble que Waldseemüller ne se serait pas exprimé ainsi, s'il eût voulu parler de deux documents séparés. Les passages suivants laissent la même impression :

A la fin de son traité, dans une page déjà mentionnée, expliquant comment il a procédé, notre cosmographe parle de la figure sphérique — *in solido* — qui est ajoutée — *additur* — au planisphère — *quod plano* — qu'il a tracé (284).

Dans sa dédicace à Ringmann de la partie sur l'architecture insérée dans la *Margarita Philosophica*, publiée à Strasbourg en février 1508, partie dont il est l'auteur, Waldseemüller rappelle à son ami qu'ils ont récemment l'un et l'autre, mais plus particulièrement par ses soins à lui, Waldseemüller, composé, dessiné et imprimé à Saint-Dié « une figure universelle de la terre tant en

(282) La planche portant cette inscription forme un double feuillet non chiffré ; elle n'est pas placée au même endroit dans tous les exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio*. Dans l'exemplaire fac-similé par Wieser elle est à la fin de l'ouvrage. Voici le texte du passage cité ci-dessus.

Propositum est hoc libello quamdam Cosmographiæ Introductionem scribere : quam nos tam in solido quam plano depinximus. In solido quidem spacio exclusi-strictissime. Sed latius in plano...

(283) *Cosmographiæ Introductio*, fol. 3 et 4 du fac-similé Wieser.

(284) *Op. cit.*, fol. 38.

« forme de globe qu'en planisphère — *Tam solidam quam* « *planam* (285) ».

Enfin, dans une lettre de Jean de Trittenheim, en date du 12 août 1507, ce bénédictin dit qu'il vient d'acheter pour un prix modéré « une belle carte sphérique du globe — *sphæram orbis* « *pulchram* — sur une petite échelle — *in quantitate parva*, — « récemment imprimée à Strasbourg, comprenant simultanément « un grand planisphère — *magna dispositione globum terræ in* « *plano expansum*, — montrant les îles et les régions récemment « découvertes par Americo Vesputio... dans la mer occidentale et « vers le Midi, jusqu'au 10e parallèle environ » (286).

Il est difficile de lire tous ces extraits en les rapprochant les uns des autres, sans en tirer cette conclusion que les figures ou représentations du monde *in solido* et *in plano* dont parle Waldseemüller, à différentes reprises et toujours dans des termes semblables, étaient destinées à montrer la terre dans la même carte, sous deux aspects différents : celui d'un globe de petite dimension et celui d'un grand planisphère. Nous croyons donc que la carte de Waldseemüller de 1507, récemment découverte, carte qui répond en tous points à ce que ce cosmographe dit lui-même qu'il voulait faire et qu'il a réellement fait, est celle à la fois *in plano* et *in solido*, dont il parle comme formant le complément de sa cosmographie, et qu'il n'y a plus lieu de chercher ailleurs cette dernière (287).

IV. — IDENTITÉ SUPPOSÉE DE LA FIGURE IN SOLIDO AVEC LA CARTE DITE DE HAUSLAB

L'opinion qui vient d'être formulée qu'on doit voir dans la seule carte de 1507, récemment découverte, les deux planisphères *in plano* et *in solido* dont il est plusieurs fois question dans la *Cosmographiæ Introductio*, n'est pas celle la plus généralement partagée.

Les savants découvreurs et commentateurs de cette belle et précieuse carte. le P. Fischer et le Dr Wieser, ne partagent pas

(285) Extrait de la *Margarita* dans d'Avezac, *op. cit.*, pp. 109-110.

(286) D'Avezac, même ouvrage, pp. 36-38, qui donne le passage cité, extrait de Joannis Trithemi, *Opera historica*, Francfort, 1601, in-fol. Pars II, pp. 551-553.

(287) C'est la conclusion à laquelle était arrivé Elter, avant la découverte du P. Fischer (*De Henrico Glareano geographo et antiquissima forma* « *Americae* » *commentatio*... Bonn, 1896, in-4°, pp. 21-23), et c'est celle qu'à formulée le professeur Stevenson, après avoir étudié cette carte. (*Bulletin of merican geographical Society*, New-York, avril 1904, p. 206).

cette manière de voir. Pour eux, comme pour le professeur Gallois, qui le premier a formulé cette idée, la carte de 1507 ne représente que celle *in plano*, et celle *in solido* doit être reconnue dans les fuseaux du globe dit de Hauslab-Lichtenstein. Ces fuseaux, qui ne sont pas datés et qui ne sont connus que depuis 1871 (288), offrent, en effet, de nombreux points de ressemblance avec la figure stéréographique dont parle Waldseemüller, et les savants géographes nommés ci-dessus les ont ingénieusement fait ressortir (289).

A l'appui de cette identification, on a aussi signalé l'existence d'un texte de Waldseemüller lui-même où il parle de sa figure *in solido* du Monde dans des termes qui indiqueraient que c'était un document distinct de sa figure *in plano*. C'est une lettre dans laquelle il dit que son *in solido* n'est pas encore imprimée et qu'il l'enverra plus tard à son correspondant (290). Cette manière de s'exprimer laisse certainement l'impression qu'il s'agit d'une carte séparée ne faisant pas partie de celle *in plano* dont il parle ailleurs. Mais alors comment concilier ce passage avec ceux cités plus haut qui ont une signification contraire? Remarquons que ces derniers passages, extraits de la *Cosmographiæ Introductio*, imprimée le 25 avril 1507, sont postérieurs à la lettre contenant le premier,

(288) C'est au Congrès de géographie de 1871 que ces fuseaux furent produits pour la première fois. Ils ont été reproduits maintes fois, notamment dans la thèse de M. Gallois mentionnée à la note suivante, dans le *Fac-simile Atlas* de Nordenskiold et dans l'ouvrage de Fischer et de Wieser, plusieurs fois cités au cours de cette étude.

(289) Voir les raisons que M. Gallois a avancées à l'appui de cette identification. Il les a données pour la première fois dans sa thèse sur les *Géographes allemands de la Renaissance*, Paris, 1898, in-8°, pp. 48 et sq. Il y est revenu dans son article sur *Lyon et la Découverte de l'Amérique* (Bulletin de la Société de Géographie de Lyon, juillet, 1892, pp. 102-108), et dans sa communication sur Vespuce au troisième Congrès de Géographie Italienne, pp. 9-10 du tirage à part. MM. Fischer et Wieser souscrivent entièrement à cette opinion (*The Oldest map.*, p. 15), ainsi que Ravenstein.

(290) Voici textuellement le passage. La lettre dont il est tiré est datée du 5 avril 1507 et est adressée par Waldseemüller à Amerbach, imprimeur à Bâle, dont il sollicite les bons offices pour obtenir le prêt d'un manuscrit de Ptolémée :

Solidum quod ad generale Ptholomei paravimus nondum impressum est; erit autem impressum infra mensis spacium. Et si Ptholomei illud exemplar ad nos venerit, curabo ut solidum tale et alia quaedam quæ filiis tuis prodesse poterunt ad te cum ipso Ptholomeo redeant, c'est-à-dire :

« La carte stéréographique (*Solidum*) que nous avons préparée pour l'édition complète de Ptolémée n'est pas encore imprimée, mais elle le sera dans un mois. Si cet exemplaire de Ptolémée nous parvient, je ferai en sorte que cette carte et certaines autres choses pouvant être utiles à vos fils vous parviennent avec l'exemplaire même de Ptolémée. (SCHMIDT, *Mathias Ringmann*, dans les *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, vol. III, Nancy, 1895, p. 227.

qui est datée du 5 avril même année. Ne se peut-il qu'au moment où Waldseemüller écrivait cette lettre, il n'était pas encore fixé sur la manière dont il présenterait ses deux figures du Globe et qu'il s'est ensuite décidé à les comprendre dans la même carte ?

Il ne faudrait pas hésiter à accueillir cette suggestion, si l'idée que les deux figures en question sont réunies dans la même carte ne soulevait une autre objection sur laquelle M. Gallois a particulièrement insisté. C'est que Waldseemüller lui-même a expliqué en quoi sa figure *in plano* différait de celle *in solido* et que, d'après cette explication, il aurait suivi Ptolemée pour la première, en laissant l'équateur là où le géographe grec le plaçait par erreur — c'est-à-dire un peu au Nord du golfe de Guinée, qu'il ne connaissait pas —, tandis que pour son *in solido*, il se serait conformé aux indications fournies par les cartes marines, en descendant l'équateur plus au Sud. Or, remarque-t-on, sur le grand planisphère, comme sur les petits hémisphères insérés en marge, l'équateur est tracé là où le place Ptolémée, de sorte qu'il n'y a aucune différence entre ces deux documents sur le point précis où, selon Waldseemüller lui-même elles devraient différer. Il faut donc chercher ailleurs le *in solido* de Waldseemüller, et, comme les fuseaux de Hauslab reproduisent les dispositions de l'*in plano* de la grande carte de 1507, excepté justement en ce qui concerne l'équateur, qui y est tracé conformément aux indications des cartes marines, on est fondé à reconnaître dans ces fuseaux la figure *in solido* que mentionne la *Cosmographiæ Introductio* (291).

Cette conclusion est plausible. Observons toutefois que la note où Waldseemüller explique en quoi son *in plano* diffère de son *in solido* n'est pas claire, et nous laisse un peu perplexe sur ce qu'il a réellement voulu dire. Il écrit, en effet, que pour ses cartes générales — *in Tabulis typi generalis* — il n'a pas toujours suivi Ptolémée, notamment en ce qui concerne les terres nouvelles, parce que ce géographe place mal l'équateur (292), alors que, si on se

(291) Gallois, lettre particulière à l'auteur, 18 déc. 1910.

(292) Voici le texte et la traduction de cet important passage.

Hęc pro inductione ad Cosmographiam dicta sufficiant si te modo ammonuerimus prius | nos in depingendis tabulis typi generalis non omni modo Sequutos esse Ptholomęum | pręsertim circa novas terras ubi in cartis marinis aliter animaduertimus ęquatorem constitui quam Ptholomęus fecerit.

Et proinde non debent nos statim culpare qui illud ipsum notauerint. Consulto enim foecimus quod hic Ptholomęum | alibi cartas marinas sequuti sumus. Cum & ipse Ptholomęus quinto capite primi libri. Non omnes continentis partes ob suę magnitudinis excessum ad ipsius peruenisse noticiam dicat | et aliquas quemadmodum se habeant ob peregrinantium negligentiam sibi minus diligenter traditas | alias esse quas aliter atque aliter se habere contingat ob corruptiones & mutationes in quibus, pro parte corruisse cognitę sunt. Fuit igitur necesse (quod ipse sibi etiam faciundum ait) ad nouas temporis nostri | traditiones magis intendere.

reporte à ses deux cartes du monde de 1507, la grande et la petite insérée dans celle-là, qui sont certainement des cartes générales, on voit que dans l'une et dans l'autre il a placé l'équateur là même où le place Ptolémée. Remarquons aussi que si la représentation du Monde sous la forme *in solido* doit être conforme à ce que dit Vespuce dans ses quatre relations, dont le texte suit cette explication, on ne doit pas trouver l'indication d'un détroit central dont Vespuce n'a pas dit un mot et à l'existence duquel tout indique qu'il ne croyait pas, puisque, lorsqu'il s'est agi de tenter le passage aux Indes par la voie de l'Ouest, il recommanda, avant Magellan de prendre par le Sud. Comment, dès lors, reconnaître le *in solido* de Waldseemüller dans les fuseaux de Hauslab, dont un des traits caractéristiques est la séparation de l'Amérique du Nord de l'Amérique du Centre et du Sud ?

Les deux petits hémisphères insérés dans la grande carte de 1507 ne soulèvent pas cette objection : on n'y voit aucune trace d'un détroit de ce genre, ce qui est, assurément, un trait de ressemblance avec le *in solido* de Waldseemüller, tracé en grande partie conformément aux indications de Vespuce, plus important que ceux relevés sur les fuseaux de Hauslab.

Il n'est pas contestable, d'un autre côté, que, si d'une certaine manière ces fuseaux ressemblent davantage à la petite carte insérée dans la grande, ils se rapprochent de celle-ci par d'autres traits, notamment par l'indication du détroit en question et par l'insertion

Et ita quidem temporauimus rem | vt in plano circa nouas terras & alia queppiam Ptholomeum : in solido vero quod plano additur descriptionem Americi subsequentem sectati fuerimus. (Fac-similé Wieser, pp. 37 et 38).

« Que ce qui vient d'être dit suffise comme introduction à la cosmographie, après avoir noté toutefois que dans le tracé des cartes du type général, nous n'avons pas suivi partout Ptolémée, surtout en ce qui concerne les nouvelles terres, lors que, dans les cartes marines, nous avons remarqué que l'équateur était fixé autrement que Ptolémée ne l'avait fait.

« Et par conséquent ceux qui auront noté cela ne doivent pas nous accuser trop vite. Car nous l'avons fait à dessein ; en effet, nous avons suivi dans un cas Ptolémée, dans un autre les cartes marines. Attendu que Ptolémée lui-même, chapitre v du premier livre, dit que toutes les parties du continent, à cause de l'excès de leur grandeur, ne sont pas parvenues jusqu'à sa connaissance, et que la situation de plusieurs, à cause de la négligence des voyageurs, lui a été transmise avec peu de soin, et qu'il y en a des autres dont la condition a varié de manière ou d'autre, à cause des altérations et des changements auxquels elles ont été partiellement sujettes. Il a donc été nécessaire (comme il dit qu'il a dû le faire lui-même) de s'en rapporter de préférence aux renseignements de notre temps.

« Nous avons donc adopté ce tempérament-ci, que, dans le planisphère *in plano*] en ce qui concerne les nouvelles terres et certaines autres choses, nous avons suivi Ptolémée ; mais dans la sphère mappemonde [*in solido*] qui est ajoutée au planisphère [*in plano*], nous avons suivi la description subséquente d'Americ.

du nom America sur la partie méridionale des nouvelles terres. Nous croirions donc plutôt que ces fuseaux ne sont ni le *in solido* de Waldseemüller ni une copie de cette figure, mais une carte composée avec des éléments empruntés à la grande carte de 1507 que nous possédons maintenant. En résumé, la raison déterminante qu'il y a de croire que les deux figures *in plano* et *in solido* que mentionne la *Cosmographiæ Introductio* sont comprises dans la même carte, c'est l'existence de celle de 1507 où ces deux figures nous sont présentées sous des formes caractéristiques. Si le *in solido* a été dessiné et publié à part, il y a là un double emploi dont on ne voit pas la nécessité. Ajoutons que si tel avait été le cas on aurait vraisemblablement trouvé cette carte avec celles de 1507 et de 1516 que Schöner avait réunies.

Un point cependant nous échappe, c'est la raison pour laquelle Waldseemüller donne, dans la même carte, deux planisphères représentant le Monde à la même date, dont l'un montre un détroit qui ne figure pas dans l'autre et porte le nom America, qui ne paraît pas non plus sur ce dernier. En ce qui concerne le détroit, on peut supposer que Waldseemüller n'était pas encore fixé sur son existence en 1507. D'autre part, il avait les relations de Vespuce où il n'en était pas question, et, de l'autre, il le voyait figurer sur les cartes des types de celles de Cantino et de Canerio, reçues du Portugal et qui semblent avoir été dressées d'après des indications dont Vespuce lui-même est la source. Cette espèce de contradiction a pu le faire hésiter à se prononcer dans un sens ou dans l'autre, et cette hésitation s'est peut-être traduite dans ses deux tracés. L'incertitude de Waldseemüller sur ce point a d'ailleurs duré assez longtemps, car dans sa *Terre nove*, du Ptolémée de 1513, et dans sa carte de la *Margarita* de 1515, il supprime ce détroit et le rétablit dans sa carte marine de 1516. Quant à l'absence du nom d'America sur la petite carte, on pourrait peut-être l'expliquer par cette raison que ce nom, venant de Waldseemüller, celui-ci n'avait pas à l'inscrire sur une carte dont l'objet était surtout de faire connaître les vues de Vespuce et non les particularités que lui suggéraient les diverses sources d'information qu'il utilisait.

On peut d'ailleurs se demander si l'espace vide qui figure au milieu de la partie américaine de la carte *in plano* représente réellement un détroit avec une mer libre séparant les nouvelles régions en deux parties, l'une septentrionale, l'autre méridionale. N'est-on pas autorisé à croire, au contraire, que cet espace vide indique seulement que cette partie n'a pas encore été explorée, et qu'on ignore s'il y a là un passage maritime ou une terre inconnue unissant les deux grandes régions précédemment découvertes ?

En ce qui concerne la carte insérée, ne peut-on attribuer

l'absence de toute indication de détroit ou de mer libre entre ce qu'on a appelé plus tard l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, à la petite échelle de la carte, qui ne permet guère de donner cette indication ? On a aussi remarqué que la côte occidentale de la partie méridionale de la petite carte, forme un angle plus aigu que sur la grande carte; mais, comme le remarque M. Heawood, cela s'explique par la différence dans la projection des deux cartes (293).

V. — LA CARTE DE WALDSEEMULLER TROUVÉE PAR HENRY STEVENS 1506-1507?

Avant d'aller plus loin, il convient de mentionner une autre carte de Waldseemüller où figure le nom d'Amérique, et qui paraît être antérieure à sa grande carte de 1507. C'est celle que M. Henry Stevens, de Londres, a découverte, il y a une dizaine d'années, dans un exemplaire du Ptolémée de 1513. Cette carte ne porte ni nom d'auteur, ni date, mais elle est évidemment du cosmographe de Saint-Dié, et on est autorisé à la dater de 1506 ou de 1507 au plus tard.

Les principales raisons qui motivent cette manière de voir sont que cette carte est identique à l'*Orbis Typus Universalis* du Ptolémée de 1513, que l'on sait être de Waldseemüller, à cette différence près que le nom d'Amérique, qui ne paraît pas sur la carte de 1513, figure ici en toutes lettres au milieu de la partie représentant le Sud du continent. Quant à la date, comme nous savons par Waldseemüller lui-même que, dès l'année 1505 ou 1506, il travaillait à Saint-Dié aux cartes supplémentaires qui devaient figurer dans le Ptolémée de 1513, on peut inférer de ce fait que la carte découverte par M. Stevens est l'une de celles qu'il avait faites à cette époque, qui est celle où il croyait que le nom de Vespuce devait être attribué aux nouvelles régions découvertes, ainsi que le prouve sa grande carte de 1507, qui porte le nom d'Amérique, que lui-même a supprimé dans sa carte de 1516.

Il semble donc que la carte découverte par M. Stevens doive être considérée comme l'expression de la première opinion de Waldseemüller sur la convenance d'attribuer le prénom du navigateur Florentin à la partie du Nouveau Monde qu'il avait plus particulièrement explorée, et que ce n'est qu'après être revenu sur cette manière de voir qu'il dressa sa *Terre nove* de 1513 et sa carte

(293) Heawood, *The Waldseemuller facsimiles. The Geographical Journal*, June, 1904, p. 6).

marine de 1516. Lors même d'ailleurs qu'on trouverait que les raisons indiquées ne suffisent pas pour attribuer à Waldseemüller la carte en question, il n'est pas moins vrai que c'est une carte du même type que celles, de 1507 et de 1513, et que, si elle n'est pas du cosmographe de Saint-Dié, elle a été certainement copiée sur l'une de celles dont il est l'auteur. Quant à la date, un examen de la pièce, au point de vue de ses contours, de sa nomenclature et de ses procédés techniques de fabrication, autorise la conclusion qu'elle est antérieure à la grande carte *in plano* et *in solido* de 1507, et que c'est, par conséquent, le premier document cartographique où figure le nom d'Amérique.

Cette curieuse carte, dont malheureusement il n'existe aucune reproduction, appartient aujourd'hui à la riche bibliothèque américaine de John Carter Brown, à Providence, Rhode-Island (États-Unis). Elle a été étudiée minutieusement par des experts américains et anglais, dont l'opinion est conforme à celle que nous exposons ici. Elle a aussi fait l'objet d'une étude intéressante par M. Soulsby, du British Museum (294).

VI. — LE PTOLÉMÉE DE 1513

L'œuvre de Waldseemüller ne se borne pas aux cartes faites pour la *Cosmographiæ Introductio*. Sans parler d'une carte de l'Europe dont nous n'avons pas à nous occuper ici, nous lui devons une importante carte marine qui est datée de 1516, et on lui attribue, non sans raison, toutes celles du supplément du beau Ptolémée de 1513.

Parlons d'abord de celles-ci.

Nous savons par Waldseemüller lui-même que, depuis l'année 1506, il s'occupait de dresser des cartes pour une édition savante du grand géographe alexandrin, que Gaultier Lud, propriétaire de l'imprimerie du Gymnase vosgien, voulait éditer avec sa collaboration et celle de Ringmann (295). Cette entreprise, à

(294) *The first map containing the name America.* (*The Geographical Journal*, Londres, février, 1902). M. Soulsby avait obtenu communication d'un mémoire dans lequel M. Stevens a étudié critiquement cette carte avec la compétence que lui donne sa grande expérience dans les questions de ce genre. Il serait à désirer que ce mémoire fut publié avec un fac-similé de cette carte.

(295) Dans son *Speculi Orbis* (Miroir du Monde), qui est de l'année 1507, Lud parle de son intention de donner, avec le concours de Waldseemüller, dont il constate le savoir, une édition nouvelle corrigée et augmentée de Ptolémée. (D'Avezac, *Martin Hylacomylus*, p. 66, où l'on trouve un extrait textuel de cet ouvrage, dont on ne connaît que quelques exemplaires. Voyez le nº 49 de la B. A. V. de Harrisse).

laquelle on attachait beaucoup d'importance, fut malheureusement abandonnée à la mort du duc René, en 1508. Ce prince était, en effet, le protecteur du Gymnase vosgien, qui, à partir de cette mort, semble avoir renoncé aux études et aux publications dont la ville de Saint-Dié pouvait à bon droit s'enorgueillir. L'imprimerie de Lud, avec tout son matériel, passa à l'imprimeur Jean Schott, de Strasbourg (296) ; deux notables de cette ville, Jacobus Ezler et Giorgius Ubelin, entreprirent de faire paraître le Ptolémée dont Lud et Waldseemüller avaient préparé la publication.

L'ouvrage parut à Strasbourg le 12 mars 1513, chez l'imprimeur Jean Schott, et forme un beau volume grand in-folio qui est considéré à juste titre comme un remarquable spécimen de la typographie strasbourgeoise au commencement du XVe siècle. On en trouvera une description exacte ci-dessous (297).

Waldseemüller lui-même donne son témoignage à cet égard dans sa lettre à Joannes Amerbach du 15 avril 1507, où il lui annonce qu'il va publier à Saint-Dié la Cosmographie de Ptolémée avec l'addition de nouvelles cartes. (Lettre publiée par Schmidt l'historien de la Littérature de l'Alsace dans les *Memoires de la Société d'archéologie lorraine*, vol. III. Nancy, 1875, p. 227 ; publiée aussi par Harrisse, *Discovery*, p. 441.

Enfin, dans un petit ouvrage publié en commun en 1511 par Waldseemüller et son ami Ringmann (*Instructio manuductionem praestans*), ce dernier, parlant de la grande carte du monde, de Waldseemüller, dit que depuis longtemps celui-ci consacrait son temps aux cartes de Ptolémée (*Apud* d'Avezac, *op. cit.*, p. 139).

(296) Il n'y a pas de preuves positives du fait, mais M. Beaupré a relevé diverses particularités qui indiquent que tel a été le cas, entre autres celle-ci : que les caractères avec lesquels le Ptolémée de 1513 a été imprimé sont identiquement les mêmes que ceux de la *Cosmographiæ Introductio* (Recherches..., p. 84 et notes).

(297) LE PTOLÉMÉE DE 1513. — *Première partie.* — 1° Le titre, avec l'indication sur ce titre même du contenu de cette partie.

2° Au verso du feuillet de titre : Lettre à Jacobus Ezler et à ses associés, de Pic de la Mirandole, neveu du célèbre polyglotte, parlant du voyage que Ringmann avait fait en Italie à leur compte, pour étudier des manuscrits de Ptolémée, et disant qu'il lui en avait procuré un très important. Datée de Ferrare 1508.

5° Au feuillet 2 : Dédicace à l'Empereur des deux éditeurs, datée de Strasbourg 15 mai 1513.

4° Au verso de ce feuillet : Indication sommaire des chapitres de Ptolémée.

5° Feuillets 5 à 60 : Texte latin de Ptolémée.

6° Table non paginée en 15 feuillets.

7° Au verso du 15e feuillet : Note au lecteur adressée par Gilles Grégoire Giraldi à Ringmann, pour lui expliquer le système de notation numérique des Grecs. Datée du 22 août 1508. Au bas de ce feuillet, date de l'impression et nom de l'imprimeur.

8° Les cartes de Ptolémée, savoir : 1 carte générale, 10 pour l'Europe, 4 pour l'Afrique et 12 pour l'Asie. Toutes doubles, une exceptée.

Deuxième partie. — Supplément. — 1° Titre, avec l'indication du contenu de cette partie.

Contrairement à ce que quelques auteurs ont avancé, Ringmann (Philésius) n'a pas refait la traduction de cette édition. C'est l'ancienne version de Jacques Angelo qui a été utilisée ; mais Ringmann, qui fit deux voyages en Italie pour étudier des manuscrits de Ptolémée, paraît avoir revisé cette version, et y ajouta en tous cas les noms grecs à côté des noms latins.

Dans aucune partie de ce Ptolémée les noms de Lud et de Waldseemüller, promoteurs de l'ouvrage, ne sont mentionnés. Les nouveaux éditeurs, qui étaient deux jurisconsultes qu'il n'y a aucune raison de regarder comme ayant eu des connaissances particulières en cosmographie, parlent comme si c'était à eux seuls que revenait le mérite d'avoir préparé et mis à jour cette belle publication. Dans l'avis au lecteur qui précède la deuxième partie, ils reconnaissent cependant que l'ouvrage a été commencé dans un coin des Vosges, sous le patronage du duc René, et que la carte marine, ainsi que plusieurs autres, avaient été livrées à l'impression par ce prince, avant qu'il ne mourût ; mais, ajoutent-ils, par suite de la négligence de quelques-uns, cet ouvrage, qu'ils reprennent maintenant et auquel ils vont donner tous leurs soins, fut délaissé pendant six ans.

On est fondé à inférer de ces assertions qu'ayant obtenu le privilège de reprendre et de mener à bonne fin la publication de Ptolémée préparée par Lud, les éditeurs Strasbourgeois obtinrent aussi ou prirent le droit d'utiliser les cartes auxquelles Waldseemüller avait longtemps travaillé en vue de cette publication. Cette déduction est justifiée par un passage du Ptolémée de 1522, où il est dit que les cartes de cette édition sont des réductions de celles de Waldseemüller. Rien dans ce passage n'indique, il est vrai, que ce sont les cartes du Ptolémée de 1513 qui ont été ainsi réduites ; mais, comme le nombre des cartes est le même dans les deux éditions, quelles représentent les mêmes régions et portent à une ou deux exceptions près les mêmes titres, et comme, en somme, elles se ressemblent tellement que, malgré les différences secondaires qu'on peut y constater, il serait difficile de les distinguer les unes des autres si elles étaient à la même échelle, il faut bien voir là un ensemble de raisons qui ne permettent guère de douter que les cartes du Ptolémée

2° Autre avis au lecteur relatif aux cartes nouvelles contenues dans ce supplément. Ni date ni signature, mais vient évidemment des deux nouveaux éditeurs.

3° Vingt cartes nouvelles, savoir : n° 1, *Orbis Typus*, n° 2, *Tabula Terre nove* et 18 cartes pour les diverses régions du monde. Toutes doubles, une exceptée.

4° Après les cartes, le traité *De locis ac mirabilibus Mundi*, 30 pages, compilation attribué à N. Donis, mais très probablement à tort. Elle avait déjà figuré dans les Ptolémées de 1486, de 1507 et de 1508.

de 1513 soient de Waldseemüller (298). Il faut dire, toutefois, que si tel est le cas, il est singulier que les éditeurs Strasbourgeois n'aient pas nommé un collaborateur aussi distingué que l'était Waldseemüller, et qu'il est encore plus extraordinaire que ce cosmographe, qui défendait jalousement ses droits, comme le montre son différend avec le Gymnase vosgien, à propos de la *Cosmographiæ Introductio*, n'ait jamais revendiqué la part considérable qu'il avait prise au Ptolémée de 1513.

Quoi qu'il en soit, la carte du Ptolémée de 1513, qui représente le Nouveau Monde, diffère sur plusieurs points essentiels de celle de Waldseemüller de 1507. Ainsi, tout ce Nouveau Monde n'y forme qu'un seul continent au lieu de deux, et le nom d'Amérique, qui figurait si ostensiblement sur la première en date, disparaît de l'autre. De 1507 à 1513 Waldseemüller avait donc modifié sa manière de voir sur ces deux points importants. Il se serait convaincu que les deux parties des nouvelles régions n'étaient pas séparées par un détroit, quoiqu'il n'y eût, en 1513, aucune autre raison pour croire cela que le premier voyage de Vespuce, et il aurait pensé qu'il n'y avait pas de motif valable pour donner le nom de ce même Vespuce à une partie du Nouveau Monde. Sur ce dernier point, il est certain que Waldseemüller avait modifié sa première manière de voir, car sa carte de 1516, dont nous allons maintenant parler, témoigne du fait.

VII. — LA CARTE MARINE DE 1516.

Ainsi que l'indique son titre, la carte de 1516 est une carte marine portugaise (299). Elle est datée, et son auteur, Waldseemüller, se fait connaître dans deux légendes (300). Une autre

(298) La plupart des critiques, Humboldt, d'Avezac, Harrisse et Gallois entre autres, sont de cet avis. Nordenskiold a formulé très nettement ses réserves à cet égard. (*Fac-similé Atlas*, pp. 21-22 et 69; *Periplus* pp. 178-179).

(299) *Carta marina navigatoria Portugallen. Navigationes atque tocius cogniti orbis Terre marisque formam naturamque situs et terminos nostris temporibus recognitos et ab antiquorum traditione differentes, eciam quor*[*um*] *vetusti non meminerunt autores, hec generaliter indicat.*

(300) La première de ces légendes, qui figure à gauche, au bas de la feuille 23 du fac-similé, porte : *Martinus Waldseemuller Ilacomilus. Lectori felicitatem optat incolumem.*

La seconde légende, qui se lit a la feuille 26, est : *Consumatum est in oppido S. Deodati compositione et digestione Martini Waldseemuller Ilacomili.*

Ainsi qu'on le fait remarquer plus haut, ces termes semblent indiquer que la carte a été imprimée à Saint-Dié; mais les experts en cette manière doutent qu'un ouvrage aussi considérable ait été entièrement exécuté dans une aussi petite ville, où l'imprimerie était nouvellement installée. Qu'elle y ait été des-

légende nous apprend qu'elle est dédiée à Hugues des Hasards, évêque de Toul, l'un des protecteurs du Gymnase vosgien, qui en fit les frais. Comme les cartes marines du temps, elle est couverte d'un réseau de lignes croisées indiquant les directions d'après la rose des vents. C'est un planisphère gradué en longitudes et en latitudes, mais qui n'embrasse pas la sphère entière. A l'ouest du premier méridien, qui est celui de Ptolémée, il s'arrête au 280e, soit 80 degrés à l'occident ; à l'est, il se termine au 152e. C'est-à-dire que toute la partie s'étendant entre ces deux méridiens, soit 128 degrés, partie comprenant les extrémités orientales de l'Asie et le Pacifique, manque (301).

On explique cette singulière omission par le fait que la carte de Canerio, qui servit de modèle à Waldseemüller pour sa carte plane de 1507, et qu'il copie ici encore, montre une omission semblablable (302). Mais notre cartographe n'avait pas hésité à combler cette omission dans sa carte plane de 1507, et s'il ne le fait pas ici, c'est qu'il juge que cela est inutile. La grande différence entre les deux cartes n'est pas là. Elle est dans ce fait que la carte in-plano de 1507 a été dressée, en ce qui concerne l'Amérique, d'après les idées de Vespuce, qui ne voyait pas dans les terres nouvelles une prolongation de l'Asie orientale, tandis que celle de 1516 est conçue selon le système de Colomb, qui croyait à cette prolongation. Ainsi, la région de la côte orientale américaine, se terminant par la péninsule Floridienne, région qui, sur la carte de 1507, porte à l'ouest l'inscription *Terra ulterior incognita*, porte ici les mots *Terra de Cuba-Asie partis*. Et Cuba qui, sur la première carte, est appelée *Isabella*, n'a ici aucun nom. Il y a là, évidemment, une réminiscence de la prétention avancée par Colomb, d'abord lors de son second voyage, au cours duquel il obligea son équipage à jurer que Cuba était une prolongation de la côte asiatique orientale, et ensuite à son troisième voyage, où il identifia la région de Paria à une partie de la côte asiatique.

Deux autres preuves que Waldseemüller avait, en 1516, renoncé aux idées de Vespuce, auxquelles il s'était d'abord si ardemment rallié, c'est la disparition du mot America, qui ne figure plus dans la carte de cette année, où ce qui était dans l'autre le Monde Nouveau de Vespuce devient la partie méridionale d'un vaste continent appelé *Brasilia sive Terra Papagalli*. Enfin, Paria, qui,

sinée, cela est pour ainsi dire certain ; mais la gravure et peut être l'impression doivent avoir eu lieu à Strasbourg. Gallois, *Annales*, 15 janvier 1904, p. 32, Fischer et Wieser, *op. cit.*, p. 20.

(301) Il faut noter que, d'après les chiffres que porte la carte, elle s'étendrait à l'Est jusqu'au 172° de latitude. Mais en examinant attentivement la carte, on voit qu'il y a là une erreur de copiste.

(302) Fischer and Wieser, *The First map.*, p. 30.

dans la carte de 1507, est inscrit avec raison où Vespuce avait placé Lariab, mot que la *Cosmographiæ Introductio* avait pris par erreur pour Paria, — est transporté à la région de l'Amérique du Sud où se trouvait réellement la région appelée de ce nom par Colomb.

Pour les contours généraux du Nouveau Monde, la carte de 1516 est exactement semblable à celle de 1507. L'une et l'autre ont reproduit ceux de Canerio. Mais la nomenclature diffère sur quelques points importants et est plus riche. Il y a aussi des variantes dans les grandes légendes.

Cette belle carte doit être considérée, ainsi que l'ont reconnu tous les critiques modernes, comme une nouvelle édition revue et augmentée, mais, à notre sens, non améliorée, de la carte de Canerio. A certains égards très importants, celle de 1507 lui est supérieure. Là, Waldseemüller est dans une meilleure voie quand, d'accord avec Vespuce, il regarde les terres continentales nouvellement découvertes comme distinctes de l'Asie, et quand il s'abstient, prudemment, de risquer aucune supposition sur ce qui peut se trouver plus loin, à l'Ouest. En 1516, il abandonne cette voie et semble ne pas savoir laquelle il doit suivre ; il efface le nom d'Amérique sur sa carte, ce qui ferait croire qu'ayant considéré que les titres de Colomb étaient supérieurs à ceux de Vespuce, il va subsister le nom du Génois à celui du Florentin, mais il n'en fait rien. Le nom de Colomb ne figure nulle part sur les parties continentales des nouvelles terres de sa carte et n'est mentionné que comme celui du découvreur des Antilles (303).

C'est cependant à Colomb qu'il emprunte, sans raisons apparentes, les traits qui déparent son œuvre. Admettre, dix ans après la mort de l'enthousiaste mais incompétent cosmographe qu'était Colomb, l'identité de tout ou partie des terres nouvelles avec les extrémités orientales de l'Asie, c'était embrasser une opinion qui alors ne reposait sur rien, si ce n'est sur l'assertion du seul Colomb, et à laquelle, contrairement à ce que l'on croit généralement, personne n'avait ajouté foi (304). Croire que l'Asie n'était qu'à 60 degrés des Canaries, alors qu'elle en était séparée par une distance trois fois plus grande, c'était aussi avancer une opinion dont l'absurdité sautait aux yeux et qu'un esprit scientifique ne pouvait prendre en sérieuse considération, tant elle était contraire aux principes les plus élémentaires d'une géographie raisonnée. Il suffisait d'ouvrir Ptolémée pour voir son peu de consistance et, en fait, seuls les cosmographes de cabinet, ceux qui se plaisaient à

(303) Légende au-dessous de l'île *Spanolla*.

(304) Nous avons donné la preuve de cette assertion dans notre *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, Ve étude, ch. I et II, vol. II, pp. 251-322.

dresser ces cartes luxueuses destinées à l'amusement des curieux, mais non à renseigner les pilotes, l'ont soutenue. Les cosmographes amateurs comme Behaim tombaient facilement dans cette erreur; les auteurs des portulans savaient l'éviter.

Ces considérations expliquent que la carte de 1516, dite marine bien à tort, dont les exemplaires enluminés devaient être d'un aspect si séduisant, n'exerça aucune influence utile. C'est l'œuvre d'un compilateur ingénieux qui pouvait être un savant mathématicien et qui savait réunir un grand nombre de faits, mais qui était incapable d'en déduire aucune de ces hypothèses lumineuses qui suppléent à l'absence de renseignements positifs.

A tout prendre, cette carte marque un recul dans la connaissance du monde et non un progrès. Ce qu'on y trouve de bon avait déjà été montré; le reste n'est pas susceptible de correction et doit être simplement écarté.

VIII. — LE PTOLÉMÉE DE 1520.

Les cartes de Waldseemüller du Ptolémée de 1513 reparaissent ici telles quelles, car elles ont été imprimées sur les mêmes bois. C'est une simple réimpression de l'édition précédente, faite par l'un de ses deux éditeurs, Georges Ubelin, et imprimée également à Strasbourg par Jean Schott, mais sans aucune addition nouvelle, sauf une courte préface, et avec la dédicace, les avis au lecteur, la lettre de Pic de la Mirandole, le traité *De Locis* et l'Index en moins. Dans le texte, on a aussi supprimé la nomenclature en grec qui est placée en marge. C'est en somme une édition plus économique que celle de 1513, sans autre valeur que celle qu'elle emprunte à la reproduction des cartes.

IX. — LE PTOLÉMÉE DE 1522.

Ce Ptolémée nous donne une troisième édition, mais cette fois sur une échelle un peu réduite, des cartes de Waldseemüller, des deux éditions de 1513 et de 1520 du géographe grec. Ni le titre ni la préface n'indiquent cela; mais le fait est établi par une note jetée au bas d'une page du texte, qui est de l'éditeur même de l'ouvrage (305).

(305) Voici le passage de cette note qui se rapporte aux cartes. On le trouve à la fin du texte de Ptolémée, au verso d'un feuillet paginé 100 :
Et ne nobis decor alterius elationem inferre videatur, has tabulas e novo a

Cet éditeur était Laurentius Phrisius (Laurent Fries), physicien, comme on disait alors, et mathématicien de Metz, qui voulut, à l'exemple des premiers éditeurs de l'ouvrage, ajouter au texte original du géographe une nouvelle documentation. Pour une raison qui nous échappe, il réduisit ou fit réduire l'échelle des cartes de Waldseemüller, mais il utilisa ingénieusement leur verso pour y placer des renseignements, empruntés aux relations du temps, sur les contrées auxquelles chaque carte se rapportait. Ces renseignements n'ont aujourd'hui aucun intérêt, mais à l'époque ils devaient en avoir. Il ajouta ainsi à son édition un index assez étendu et une introduction qui n'a malheureusement aucune valeur (306).

Martino Ilacomylo pie defuncto constructas, et im minorem quam prius unquam fuere formam redactas notificamus. C'est à dire : « Et pour qu'on ne croie pas que nous voulons nous faire honneur du mérite d'un autre, nous déclarons que ces cartes ont été construites à nouveau par Martin Ilacomilus, pieusement décédé, et qu'elles ont été réduites à un format moindre qu'on ne l'a jamais fait. »

Comme on l'a indiqué ci-dessus, Nordenskiold croit que ce passage signifie simplement que Waldseemüller a réduit expressément pour le Ptolémée de 1522 les cartes du Ptolémée de 1513, mais non que ces dernières soient de lui (*Periplus*, p. 179 *a*). Nous avons montré au paragraphe consacré au Ptolémée de 1513 qu'il ne pouvait être question, dans le passage cité plus haut, que de cartes de Waldseemüller. S'il en était autrement, les cartes que nous savons avoir été préparées pour le Ptolémée de 1513 par Waldseemüller n'auraient pas servi, et ce seraient, non ses propres cartes qu'il aurait réduites, mais celles d'un autre cosmographe.

(306) Ce Ptolémée parut à Strasbourg le 12 mars 1522, chez l'imprimeur Joannes Grienneger. Il est composé de la manière suivante :

1. Titre très détaillé indiquant les matières contenues dans le volume; 1 feuillet.
2. Préface de Thomas Aucuparius, toute à l'honneur de Vespuce. Colomb n'y est pas nommé ; 1 feuillet.
3. Table alphabétique ; 18 feuillets.
4. Errata ; 1 feuillet.
5. Texte de Ptolémée jusqu'au livre VII ; 65 feuillets. Le VIII[e] livre est inscrit sur une moitié du verso des cartes. Comme dans l'édition de 1513, les noms grecs sont donnés à côté des noms latins. La traduction est toujours celle d'Angelo avec les corrections de Ringmann.
6. Note au lecteur sur les cartes de Waldseemüller.
7. Table des cartes anciennes.
8. 27 cartes de Ptolémée, dont 10 pour l'Europe, 4 pour l'Afrique, 12 pour l'Asie, plus une carte générale, toutes doubles, avec des indications complémentaires au revers et un bel encadrement gravé sur bois.
9. 23 cartes nouvelles, dont 18 conformes à celles de 1513. Les 5 autres cartes sont : la *Terre nove* qui diffère sur bien des points de celle de 1513, l'Inde orientale, l'Inde supérieure et le Groenland, qui ne figurent pas dans l'autre édition, et l'*Orbis typus*, qui n'est pas la carte portant le même titre dans l'édition de 1513 et qui est signée des initiales de l'éditeur, L. F. Le nom *America* y figure. Le titre de ces cartes est inscrit dans une banderole qui se déploie au-dessus de chacune d'elles.

X. — L'ŒUVRE DE WALDSEEMULLER.

La revue que nous venons de faire de l'œuvre de Waldseemüller montre qu'après avoir embrassé avec enthousiasme l'idée de donner le prénom de Vespuce à la partie méridionale du Nouveau Monde, il n'est plus revenu sur ce point. Ce n'est, en effet, que dans la *Cosmographiae Introductio* et dans la double carte complémentaire de ce volume, qui datent de 1507, qu'il a avancé cette proposition, qu'il semble avoir promptement abandonnée, car ni dans sa *Terre Nove* du Ptolémée de 1513, qui était terminée depuis l'année 1508, ni dans sa grande carte marine de 1516, le nom d'Amérique ne figure. Remarquons aussi que Laurent Fries, qui reproduisit la première de ces deux cartes dans son Ptolémée de 1522, et qui ne se gêna pas pour y faire quelques additions, s'abstint cependant d'y ajouter le nom d'Amérique, ce qui indique certainement qu'il savait que Waldseemüller n'avait pas persisté dans sa première idée.

On attribue ce changement chez notre cosmographe à la conviction qu'il aurait acquise que Vespuce ne méritait pas l'honneur qu'il lui avait fait, et que le premier rôle dans la découverte du Nouveau Monde appartenait à Colomb. Cela est possible ; mais s'il en est ainsi, on se demande pourquoi Waldseemüller n'a pas substitué le nom du Génois à celui du Florentin dans ses cartes de 1513 et de 1516. Nous ne voyons pas d'ailleurs quels renseignements le cosmographe de Saint-Dié pouvait avoir sur Colomb en 1508 ou même en 1513, qu'il n'ait eu déjà en 1507. Ne croirait-on pas plutôt qu'il fut amené à changer d'avis sur ce point important, parce qu'il reconnut que les régions nouvelles découvertes à l'ouest des Antilles ne formaient pas deux continents séparés, comme il l'avait cru, ce qui, en fait, faisait disparaître le *Mundus Novus* de Vespuce, que l'on s'imaginait être une île continentale dont la plus grande partie s'étendait au sud de l'Equateur. Dans ces conditions, il n'y avait d'autre alternative que de supprimer le nom de Vespuce ou de l'attribuer au continent entier, ce que l'on fit plus tard, mais ce que Waldseemüller n'osa peut-être pas faire !

Il convient de dire quelques mots de la compétence de Waldseemüller comme cosmographe. Il semble qu'elle ait été exagérée.

10. L'introduction de l'éditeur, 8 feuillets, qu'on trouve tantôt avant, tantôt après les cartes.

Les cartes de ce Ptolémée ont été reproduites sans aucun changement — les mêmes planches ayant été utilisées pour cela — dans trois autres éditions de ce géographe, celles de 1525, de 1535 et de 1541.

Comme dessinateur et ornemaniste Waldseemüller mérite tous les éloges, et on doit aussi le regarder comme un mathématicien instruit. Mais ce que nous cherchons dans les cartes géographiques de l'ère des découvertes, c'est l'état de ces découvertes à la date que portent les cartes. Or celles de Waldseemüller nous renseignent très imparfaitement à cet égard. Non seulement il est en arrière de son temps pour les découvertes faites au Nouveau Monde, mais il ignore complètement celle des Portugais en Afrique et en Asie. Ainsi, les deux cartes de l'Asie Orientale et de l'Asie Supérieure du Ptolémée de 1522 sont entièrement empruntées aux récits de Marco Polo et au globe de Behaim (307). Ces deux cartes, il est vrai, ne sont peut-être pas de Waldseemüller, car elles ne figurent pas dans le Ptolémée de 1513 auquel les autres sont empruntées. Il est à croire cependant que, si elles n'étaient pas de Waldseemüller, l'éditeur du Ptolémée de 1522 l'aurait dit.

Quoi qu'il en soit, bien que la notoriété de Waldseemüller paraisse principalement due à sa suggestion de donner le prénom de Vespuce à une partie du Nouveau Monde (308), son influence sur la cartographie du XVIe siècle fut considérable. Non seulement sa suggestion fut promptement accueillie, mais on s'empressa de copier ses cartes. Son planisphère se reconnaît dans le *Globus Mundi* de Glareanus, publié en 1509 ou 1510, dans le *Tipus Orbis* d'Apien de 1520, reproduit nombre de fois, et dans l'*Universalis Cosmographia*, de Honter, de 1542 qui eut aussi de nombreuses éditions. Sa carte stéréographique se retrouve dans les fuseaux du globe de Hauslab, dans les deux hémisphères de Stobnicza de 1512, dans le Globe de Boulangier de 1514, et dans celui de Nordenskiöld de 1515 ? Sa *Terre Nova* de 1513 est copiée par l'auteur de la carte de la *Magarrita* de Reisch, de 1515. On grossirait consi-

(307) Voir sur ce point ce que dit Nordenskiold (*Periplus*, p. 161).

(308) Nous savons peu de chose de la vie de ce cosmographe ; comme on l'a vu plus haut, il semble qu'après la publication de la *Cosmographiæ introductio*, il y eut un refroidissement entre lui et Lud. Certainement leur brouille ne dura pas, car en 1509 Lud s'occupait toujours de son édition de Ptolémée qu'il ne pouvait donner sans le concours de Ringmann et de Waldseemüller. Ce doit être vers 1511 qu'il se fixa temporairement à Strasbourg, probablement pour collaborer au Ptolémée de 1513. Nous voyons par des documents publiés par M. Gallois, qu'en 1512 il sollicita l'appui du duc de Lorraine pour obtenir un canonicat de l'église collégiale de Saint-Dié, qui lui fut accordé l'année suivante. Il faut croire, comme le remarque M. Gallois, que ses relations avec Lud étaient alors amicales, car sans cela il ne serait certainement pas devenu chanoine de Saint-Dié (*Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1900, 2e trimestre, pp. 222-225).

Voir sur l'œuvre de Waldseemüller l'article de M. Gallois : *Le nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemuller de 1507 et 1516*, dans les *Annales de Géographie*, 15 janv. 1904. Les vues du savant professeur diffèrent sensiblement de celles exprimées ci-dessus.

dérablement cette liste s'il fallait y ajouter les cartes et globes dont les traits principaux sont empruntés à Waldseemüller sans que son nom soit mentionné, ce qui se faisait d'ailleurs constamment au XVIe siècle. Les nombreux globes de Schöner, qui n'était qu'un compilateur sans originalité, doivent être classés parmi ces contrefaçons plus ou moins déguisées (309).

(309) Voir sur ce point le grand ouvrage de FISCHER et WIESER *The oldest maps*, etc., p. 36.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE CONTINENT MÉRIDIONAL DISTINGUÉ LE PREMIER DE L'ASIE REÇOIT SEUL LE NOM D'AMÉRIQUE 1507-1538

I. — ANTAGONISME ENTRE L'IDÉE COLOMBIENNE ET L'IDÉE VESPUCIENNE

Quelles que soient les raisons qui déterminèrent Waldseemüller à faire disparaître le nom d'Amérique de ses publications postérieures à celles de 1507, il ne fut pas suivi dans cette nouvelle manière de voir par ses contemporains et par ceux de la génération suivante. Sa proposition fut, au contraire, accueillie avec un ensemble extraordinaire et s'accrédita si rapidement qu'il aurait été impossible de la faire écarter. En effet, moins de trente ans après la mort de Waldseemüller la dénomination d'Amérique s'était substituée à toutes les autres et avait pris l'acception générale qu'elle a conservée depuis. Rappelons brièvement les faits de cette évolution cartographique, qui a une plus grande portée qu'un simple hommage rendu à un navigateur heureux et perspicace.

L'œuvre de Vespuce ne périt point avec lui. Il avait été le champion d'une idée vraie, celle de la complète séparation des régions nouvelles de l'Ancien Monde, alors que Colomb soutenait obstinément la thèse de leur identification avec les riches contrées de l'Asie orientale. Après leur mort à tous deux, cet antagonisme entre deux conceptions géographiques aussi différentes persista pendant longtemps encore, bien qu'il changeât de caractère ou plutôt qu'on le portât sur un autre terrain. On avait vite reconnu que les Antilles ne pouvaient être les îles de l'Inde orientale et qu'il était également impossible de voir, dans aucune des parties de la terre ferme abordées au sud du tropique du Cancer, l'une des

provinces de Cathay et de Mangi, et, en ce qui concerne l'Amérique du Sud, la thèse de Vespuce prévalut sans difficulté. Mais il n'en était pas de même de l'Amérique du Nord, qui avait été à peine explorée et qu'on ne connaissait presque pas. Cette ignorance ouvrait la porte à toutes les hypothèses et c'est là qu'on chercha une confirmation de l'idée mère de Colomb. On peut donc dire que l'histoire de l'attribution du nom de Vespuce à l'Amérique du Sud d'abord, puis à l'Amérique du Nord, n'est autre chose que celle de cet antagonisme entre l'idée vespucienne de la séparation des deux mondes et celle colombienne de leur identification.

Arrêtons-nous un instant sur les principales phases de cette évolution géographique.

II. — LES PREMIERS NOMS DONNÉS A L'AMÉRIQUE DU SUD

On a vu au chapitre premier de cette troisième partie que tout d'abord on avait cru que les îles decouvertes par Colomb faisaient partie des Indes et qu'on leur avait donné le nom de *las Indias*, mais que cette erreur fut promptement corrigée par l'addition du mot *occidentales* à celui des Indes, ce qui suffisait pour distinguer ces îles des Indes véritables et pour montrer qu'on savait qu'elles n'étaient point asiatiques.

La découverte de la terre ferme ne changea pas cette dénomination, par laquelle on continua à désigner l'ensemble des régions nouvelles, dont chaque section reçut avec le temps et selon les circonstances une désignation spéciale. L'Amérique du Sud fut la première des deux grandes divisions continentales de cette terre ferme à être distinguée séparément et à recevoir une désignation particulière. Celles de terre de la Vraie Croix, de terre de la Sainte-Croix et de terre des Perroquets qu'on lui donna d'abord et qui venaient de Cabral ou de ses compagnons, n'eurent qu'une existence éphémère et firent bientôt place à celle de Monde Nouveau, indiquée par Vespuce qui, mieux que les autres découvreurs, avait reconnu que la longue ligne de côtes de cette région se rapprochait trop de l'Afrique pour appartenir à l'Asie.

La grande publicité donnée de 1503 à 1506 au *Mundus Novus* du Florentin accrédita cette idée et, lorsque les érudits du Gymnase vosgien reçurent les documents qui prirent place dans la *Cosmographiæ Introductio*, l'Amérique du Sud, avec son nom de Monde Nouveau, était la seule partie de ce Monde qui parut nettement déterminée et c'est, comme nous l'avons montré, à cette partie

seule que Waldseemüller et ses collègues de Saint-Dié proposèrent de donner le nom de celui qui en avait certainement deviné le véritable caractère, s'il n'en était pas le premier découvreur. Dans ces conditions, on s'explique aisément que cette suggestion ait été immédiatement accueillie. Les esprits étaient préparés à la recevoir.

III. — RAPIDE APPLICATION DU PRÉNOM DE VESPUCE A L'AMÉRIQUE DU SUD

Un an avant la publication de la *Cosmographiæ Introductio* et de la grande carte in-plano de 1507, où Waldseemüller avait avancé l'idée qui lui était suggérée par l'importance du rôle du Florentin dans la découverte du Nouveau Monde, un cosmographe plus connu que lui, Schöner, avait dit en parlant de Colomb et de Vespuce que l'un était le découvreur de nouvelles îles et l'autre celui d'un Nouveau Monde (310).

Ce qui est certain, c'est qu'aussitôt que la carte de 1507 fut connue, on s'empressa de la copier. Il nous reste plusieurs de ces copies ; l'une, dont on ne connaît pas l'auteur et qui doit dater de 1509, fait partie de la collection Hauslab-Lichtenstein ; l'autre, qui est du cosmographe Glareanus (Henri Loritz, de Glaris, en Suisse), est de 1510. Toutes deux portent le nom d'Amérique. L'année d'avant, un géographe anonyme écrivait dans une description de la terre, le *Globus Mundi* de Strasbourg, 1509, qui fut plusieurs fois réimprimé, que la quatrième partie du monde venait d'être découverte par *Americus*. En 1512, un érudit de grand renom, le suisse Joachim Watt, dit Vadianus, adressait à Rudolphus Agricola, de Vienne, une lettre plusieurs fois reproduite, dans laquelle il parle de Vespuce comme du découvreur du Nouveau Monde (311).

Cette même année, on publie à Nuremberg une édition de la Météorologie d'Aristote, avec des commentaires où se trouve un passage dans lequel Vespuce est désigné comme étant le découvreur des terres nouvelles (312). On date d'une ou deux années plus tard les fuseaux d'un globe attribué à Louis Boulangier, sur

(310) Lettre du 20 mai 1506, publiée en 1508 dans les *Dialogus de diversarum gencium sectis, mundi religionibus*... de Johannes Stamler, Augusta 1508. (Apud Winsor, *Columbus*, Boston, 1891, p. 543.)

(311) Cette lettre, imprimée pour la première fois à Vienne en 1515 (Winsor, *Narrative and critical history of America*, vol. II, p. 182), reparut dans les deux éditions de Mela du même Vadianus de 1518 et de 1522. Nos 92 et 112 de la B. A. V.

(312) Nordenskiold, *Fac-simile atlas*, p. 42.

lesquels on lit *America noviter reperta*. D'autres fuseaux, qui sont peut-être de 1514 ou de 1515, mais qui ne peuvent être postérieurs à l'année 1519, et qu'on attribue, sans raison d'ailleurs, à Léonard de Vinci, portent, dans la partie méridionale, l'inscription *America*.

Dans l'année 1515, il faut signaler la production de quatre globes dont les auteurs adoptent les idées de Waldseemüller. Les deux premiers, quoique de petites dimensions, sont très importants. L'un est du cosmographe Schöner, qui le fit pour accompagner une description de la Terre, où on lit que la quatrième partie du monde est nommée d'après Americo Vespucio, qui en fit la découverte en 1497. Le globe porte en gros caractères, au centre de la partie méridionale, le mot *America*. Le second globe est encore plus curieux, c'est celui de la Bibliothèque nationale de Paris, connu sous le nom de *Globe Vert*, que l'on attribue aussi à Schöner et qui est certainement de son école s'il n'est de lui. Le nom d'Amérique s'y lit à quatre endroits différents et, pour la première fois dans les documents cartographiques, on le voit inscrit sur l'Amérique septentrionale ainsi que sur l'Amérique centrale. Les deux autres mentions du nom se trouvent l'une à la partie supérieure de l'Amérique du Sud, l'autre vers le centre. Il est évident que, pour l'auteur de ce globe la découverte du continent entier appartenait à Vespuce. Les deux autres globes sont de la même époque, quoiqu'on ne puisse leur assigner une date précise. L'un fait partie de la collection Hauslab, l'autre n'est connu que par des fuseaux appartenant à Nordenskiold. Tous deux portent le nom *America* à la partie méridionale.

Sous la date de 1520, nous trouvons un autre globe de Schöner, le plus beau qu'il ait fait parmi ceux qui nous restent, car il en a fabriqué beaucoup. Celui-ci est conservé à Nuremberg et est de plus grandes dimensions que les autres. L'Amérique du Sud y figure sous le nom de *America vel Brasilia sive Papagalli terra*. Plus au Sud, il place un continent austral appelé *Brasilia interior*, qui est séparé de l'autre par un détroit, celui auquel on donna plus tard le nom de Magellan, mais qui, alors, n'était pas encore connu, puisque ce globe est antérieur au retour de del Cano. Ici Schöner s'inspire évidemment de Vespuce, qui avait deviné l'existence de ce détroit.

Une carte de cette même année 1520, qui a été longtemps célèbre, parce que l'on croyait que c'était la première où se trouvait le nom d'Amérique, est celle d'Apien, qui est datée et qui parut pour la première fois dans le Solinus de Camers, Vienne, 1520, et dans le Mela de Vadianus, Basle, 1522. L'Amérique du Sud y est appelée *America provincia*.

Deux ans plus tard, le mathématicien lorrain, Laurent Frisius, qui donna en 1522 une nouvelle édition du Ptolémée de 1513, substitua à l'*Orbis Typus* de Waldseemüller une autre carte générale à laquelle il donna le même titre, mais où figure le mot *America*, qui ne se lit pas dans l'autre, et Thomas Aucuparius, qui écrivit la préface de cette édition, y fait un grand éloge de Vespuce, sans dire un mot de Colomb. Le Nouveau Monde avait déjà figuré sous ce nom dans plusieurs éditions de Ptolémée, mais c'est la première fois que le nom d'Amérique y prend place. Nous le retrouverons dans la plupart des éditions suivantes du géographe Alexandrin, notamment dans celles de 1525, de 1535, de 1541, où la carte de Laurent Frisius est reproduite sans aucun changement. Mais il faut remarquer que, tout en gardant cette carte, l'éditeur des deux Ptolémées de 1535 et de 1541, qui était l'infortuné Michel Servet, brûlé vif plus tard, s'éleva contre la grande part que l'on faisait à Vespuce dans la découverte de l'Amérique, au détriment de celle qui revenait à Colomb.

Mais cette timide protestation n'eut guère d'écho car, soit par conviction, soit par habitude, la plupart des cartographes continuèrent à inscrire le nom d'Amérique sur la partie méridionale des cartes qu'ils dressaient. C'est ce que fit Sébastien Munster, un des plus célèbres cosmographes du temps, dans les cartes générales (*Typus Universalis*) qu'il donna aux Ptolémées de 1540, 1542, 1545, 1552 (313), ainsi que dans celles de sa Cosmographie universelle, ouvrage considérable qui fut plusieurs fois réimprimé de 1549 à 1675, en allemand, en latin et en français. Simon Gryneus éditeur des trois éditions de 1532, 1537 et 1555 du *Novus Orbis* de Basle, fit de même.

Les cartes de ce type, c'est-à-dire celles où l'Amérique du Sud seule est désignée par le nom de *America*, et où cette partie du continent prend un développement plus considérable que celui donné à la partie septentrionale, à laquelle on n'attribuait encore aucune désignation générale, sont si nombreuses qu'il serait impossible de les énumérer toutes (314).

Tous les cosmographes, cependant, ne suivirent pas ces exemples,

(313) Les Ptolémées édités par Munster contiennent deux cartes où figure l'Amérique. La première, le *Typus universalis*, est généralement attribuée à Munster, mais il se pourrait bien qu'elle fut de Gryneus, l'éditeur du *Novus Orbis*, où on la trouve également. La seconde, qui ne peut être que de Munster, puisqu'elle figure dans toutes les éditions de sa *Cosmographie*, porte le nom de *Novus orbis* sur le continent entier.

(314) Voici qnelques-unes des plus intéressantes :

1524-1566. Trois cartes d'Oronce Finée, l'une donnée au titre de son *De orbis situ... epistola*, sans date, mais qui est vraisemblablement de l'année 1524 ou d'une époque très voisine ; la seconde, qui appartient au *Novus Orbis* de 1532, édition de Paris, et la troisième, qui est de l'année 1536 et qui appar-

et parmi les cartes importantes qui nous restent du XVIe siècle, il y en a quelques-unes où le nom d'Amérique ne paraît pas du tout. Au nombre de celles-là il faut citer, en première ligne, la carte de Jean Vespuce de 1523 et 1524, où le nom d'Amérique, qui figurait déjà à cette date dans bien des documents géographiques et cartographiques, est supprimé, procédé assez singulier de la part du neveu de celui auquel ce nom était emprunté (315). Sur le planisphère de Turin, de 1523 environ, un des plus beaux qui nous restent de cette époque, on constate la même omission qui, ici encore, est évidemment intentionnelle. Mentionnons aussi, comme présentant cette particularité, la belle carte de Ribero de 1529 et la grande et curieuse mappemonde de Sébastien Cabot, de 1544 (316).

Jusqu'en 1538, les cartographes que les relations de Vespuce avaient convaincus, ou qui s'en rapportaient simplement à Waldseemüller, s'étaient bornés, comme on l'a vu, à n'attribuer qu'à l'Amérique du Sud le prénom du navigateur Florentin. Mais, à partir de cette date, cette dénomination géographique va commencer à prendre une acception plus générale qui, toutefois, ne deviendra définitive qu'après une longue lutte contre l'idée colombienne de l'identité des régions nouvelles avec les extrémités de l'Asie orientale, qu'on va voir renaître sous une autre forme et persister pendant plus d'un siècle.

tient au Ministère des Affaires étrangères de Paris. Cette dernière a été reproduite sans changement en 1566.

1530. Le *Typus Orbis Universalis...* d'Apien.

1534. La mappemonde de Joachim Vadianus.

1542. Celle de la cosmographie en vers de Johannes Honter, qui a été souvent réimprimée.

1551. Celle de Gemma Frisius, de l'Apien de cette date.

1554. Une grande et belle mappemonde anonyme de Venise, portant cette date.

1561. Les deux hémisphères du Ptolémée, de cette année.

1590. Là carte de Myritius de son *Geographicum Opusculum.*

1587. La carte du *De Orbe Novo* de P. Martyr, de Paris.

Mentionnons aussi, comme rentrant dans cette catégorie, le Globe Doré dit de De Bure, de 1528 ; celui de Vopel de 1543 et celui de Demengener de 1552.

(315) Cette omission peut s'expliquer par le fait que Jean Vespuce était aussi pilote royal de Castille, pays où la dénominatian d'Amérique ne fut acceptée qu'au XVIIIe siècle.

(316) Sur les cartes des cosmographes suivants, le nom d'Amérique est également supprimé.

1527. Robert Thorne.

1527. Vesconte Maggiolo.

1548. Gastaldi.

1556. Gaspard Vopel.

1560. Nicolas de Nicolay.

1563. Gregorio Sideri.

1566. Ramusio.

1574. Aloysius Cesaris.

CHAPITRE HUITIÈME

L'AMÉRIQUE DU NORD CONSIDÉRÉE COMME ATTACHÉE A L'ASIE

I. — RÉACTION EN FAVEUR DE L'IDÉE COLOMBIENNE

Dans les paragraphes précédents on a relevé les faits qui montrent que l'idée colombienne de l'identité des régions nouvelles avec une partie quelconque de l'Asie n'avait guère trouvé créance parmi les cosmographes et cartographes du temps, même avant que des explorations subséquentes eussent apporté de nouvelles raisons à l'appui de cette incrédulité. Un peu plus tard la découverte du Pacifique, en 1513, celle du Détroit de Magellan en 1519-1529, et la conquête du Pérou, dans les années suivantes, avaient confirmé la judicieuse supposition de Vespuce que tout au moins la partie méridionale des nouvelles régions occidentales, restée inconnue jusqu'à sa découverte par Colomb, formait un continent sans aucune attache avec l'Asie. Dans les trente ou quarante premières années du XVIe siècle, tous les explorateurs et géographes compétents étant d'acord sur ce point, on trouva naturel que ce continent portât le nom du navigateur florentin qui, le premier, en avait reconnu le véritable caractère.

Mais en ce qui concerne la partie septentrionale de ces nouvelles régions, on était loin d'avoir des opinions aussi arrêtées. Aucune découverte géographique n'avait eu lieu pouvant faire soupçonner que la terre ferme, dont de nombreuses reconnaissances le long de son littoral avaient démontré la grande étendue, était attachée ou non à l'Asie dans ses parties du Nord-Ouest encore complètement inconnues. La constatation que cette vaste terre se reliait au Monde Nouveau de Vespuce par un isthme à l'ouest duquel se développait un océan dont les proportions semblaient considéra-

bles, ne suffisait pas pour déterminer sa véritable place sur la sphère terrestre et ses rapports avec l'Ancien Monde. On voyait bien que les nouvelles terres s'avançaient entre les deux Océans à une grande distance dans la direction du Sud et qu'elles barraient de ce côté la route de l'Europe aux Indes, mais on ne pouvait conclure de là, ni que ces terres formaient une projection de l'Asie, ni qu'elles en étaient complètement isolées. Il était donc également possible de soutenir les deux hypothèses, qui, étant donnés les faits sur lesquels on pouvait s'appuyer, avaient la même valeur, rien à ce moment ne militant plus en faveur de l'une que de l'autre ; et on les voit se développer parallèlement pendant assez longtemps.

L'idée vespucienne de la complète séparation des nouvelles régions d'avec l'Ancien Monde et la thèse colombienne qu'elles en faisaient partie, thèse que l'expérience avait fait écarter en ce qui concerne l'Amérique du Sud, mais qui pouvait être vraie, appliquée à l'Amérique du Nord, se trouvaient donc encore en présence longtemps après la réforme vespucienne, et la cartographie du temps va les interpréter de différentes manières.

Les cartes appartenant au premier type sont nombreuses. Il suffit de mentionner ici les mieux connues : celles qui ont le plus contribué à faire prévaloir l'idée de la complète séparation des deux mondes. Ce sont celles de La Cosa de 1500, de Cantino et de Canerio, de 1502, où cette idée est seulement indiquée, parce qu'alors on ne pouvait faire davantage. Viennent ensuite celles de Waldseemüller de 1507, de Glareanus de 1509 ou 1510, de Sylvanus de 1511, de Stobnicza de 1512, de Reisch de 1515, d'Apien de 1520 et les deux globes de Schöner de 1515 et de 1520, où l'hypothèse est nettement avancée, car on y voit, à l'ouest des nouvelles régions, un océan oriental dans lequel figure le plus souvent la grande île japonaise Sypangu, ce qui ne peut laisser aucun doute sur ce que les auteurs de ces cartes voulaient montrer.

Après la découverte du Pacifique et celle du détroit de Magellan, les cartes séparant les deux Mondes deviennent plus nombreuses et plus précises, mais elles n'en conservent pas moins le caractère d'une hypothèse, dont l'expérience devait montrer la réalité.

Les cartes ou globes de l'autre type, celui qui réunit les deux Mondes, doivent davantage fixer l'attention. Avant de les faire connaître, arrêtons-nous un instant à une tentative intéressante de conciliation entre les deux systèmes.

II. — SYSTÈME DE RUYSCH 1508

En 1508 un géographe de talent donna au beau Ptolémée publié

à Rome cette année une carte dans laquelle il s'efforçait de montrer comment, d'après lui, une partie des nouvelles régions pouvait se relier à l'Ancien Monde. Sans nommer Vespuce, il place son *Mundus Novus* à l'extrémité méridionale de sa carte et divise la partie supérieure en deux sections.

La première, séparée de ce *Mundus Novus* par un espace maritime assez étendu, forme une île continentale se développant à l'ouest de l'île Espagnole jusqu'à une limite inconnue, mais très éloignée des extrémités orientales de l'Asie. Cette grande île, qui s'étend au nord du Tropique du Cancer, correspond aux États-Unis. La seconde section, qui est la plus considerable, comprend le Grönland, Terre-Neuve, ainsi que tout le Canada et se confond au Nord-Ouest avec le Nord-Est de l'Asie, de manière à former, dans son ensemble, une vaste péninsule asiatique. Le littoral classique de l'Asie orientale se détache au point de la jonction de cette péninsule avec l'ancien continent et descend vers le sud avec les contours et la nomenclature géographique que nous connaissons : Cathay, Quinsay, Zaiton, etc. (317).

Par cette curieuse conception géographique, qui trouvait sa justification dans l'ignorance où l'on était alors sur l'extension des nouvelles terres au Nord-Ouest, Ruysch s'était efforcé de concilier les connaissances acquises sur la géographie des extrémités orientales de l'Asie, qui ne permettaient pas de croire à leur proximité de l'Europe occidentale, comme le pensait Colomb, avec la croyance ancienne à l'unité continentale du Monde habité, qui était celle du découvreur.

Ce système trouva peu d'imitateurs, bien qu'il eût pendant quelque temps les préférences de certains cosmographes.

Le premier qui l'adopta fut Waldseemüller, qui l'appliqua à sa carte marine de 1516. On sait que cette carte n'est qu'une imitation ou plutôt une copie de celle de Canerio, qui n'était elle-même qu'une reproduction améliorée de celle de Cantino. Dans cette carte de 1516, comme pour celle in-plano de 1507, Waldseemüller copie purement et simplement les contours que ses deux prédécesseurs ont donnés à la partie de l'Amérique du Nord s'étendant du Grönland à la Floride et au golfe du Mexique ; mais sur la partie occidentale de cette région, que Cantino et Canerio avaient prudemment laissée en blanc, pour montrer qu'ils ne savaient pas jusqu'où elle s'étendait, et où lui-même avait inscrit, en 1507, *Terra ulterior incognita*, il écrit, cette fois : *Terra de Cuba Asie partis*. Cette légende et l'absence du mot *America* sur cette carte, con-

(317) La carte de Ruysch est bien connue et elle a été reproduite nombre de fois. Elle parut pour la première fois dans le Ptolémée de Rome de 1508. Nordenskiold en a donné un fac-similé parfait. (*Fac-similé Atlas*, pl. XXXII).

firment les autres indications que nous possédons sur la tendance nouvelle de Waldseemüller à rejeter les données recueillies par Vespuce, qu'il avait d'abord acceptées avec enthousiasme, pour se rapprocher de celles de Colomb. A la date tardive où elle se produisait, cette évolution malheureuse ne donne pas une idée avantageuse du sens critique de ce cosmographe.

On passe sous silence la carte de Magiolo, de 1511, où les régions polaires européennes et asiatiques sont réunies à celles de l'Amérique, qui se rattachent elles-mêmes aux Indes sans discontinuation, parce que ces indications y sont un peu confuses. L'auteur de cette carte manuscrite, qui est datée de Venise, peut avoir connu celle de Ruysch, qui ne lui est antérieure que de quelques années (318).

III. — RETOUR A L'IDÉE COLOMBIENNE : SCHONER

La conception colombienne que l'Amérique entière était une continuation de l'Asie reprit faveur, quand on apprit la découverte du Yucatan et du Mexique. La révélation de l'existence de ce dernier pays, les récits exagérés que l'on faisait de sa richesse et de sa civilisation semblèrent apporter une certaine confirmation à l'idée colombienne, et l'on vit alors surgir ces globes, ces cartes et ces systèmes de géographie fantaisistes, dus à des géographes de cabinet, qui prétendaient montrer que l'Amérique du Nord était soudée à l'Asie par le Nord-Ouest et que le Mexique n'était autre que le pays de Cathay.

La plus ancienne allusion à cette manière de voir que l'on connaisse vient de Pierre Martyr, qui écrivait, en 1519, qu'on suppose que la contrée Elyséenne découverte par Grijalva et dont Cortez avait commencé la conquête, se rattache peut-être aux plages septentrionales de Baccalaos (319). On ne sait de qui Martyr voulait parler.

(318) Cette carte fait partie d'un Atlas manuscrit de la Bibliothèque Hérédia, vendue à Paris en 1894. Un fac-similé en est donné au n° 2848 du catalogue. La région polaire est représentée sur cette carte, à l'Ouest par la *Terra de los Ingres*, à la suite de laquelle viennent, sans discontinuation, la *Terra de Lavorator*, la *Terra de Corte Real* et *India Occidentalis*. Magiolo était un cartographe italien qui a dressé un grand nombre de cartes. D'Avezac a décrit l'atlas dont cette carte fait partie dans son mémoire : *Atlas Hydrographique de 1511 du Génois V. de Maggiolo*, Paris, 1871.

(319) *De Nuper sub D. Carolo repertis insulis* etc... Bâle, 1522 in-4°, 4 feuillets. N° 110 de la B. A. V. de Harrisse. Réimprimée en 1532, dans le *Novus Orbis* et dans toutes les autres éditions de cette collection. C'est un résumé de la 4e décade de P. Martyr, écrite en 1519, mais qui ne fut publiée intégralement

Si l'on en croyait Harrisse, ce serait Schöner qui, dans son globe de 1523, aujourd'hui perdu, aurait, le premier, exprimé l'idée de la jonction entière du Nouveau Monde avec l'Ancien, idée qui, d'après Schöner même, lui aurait été suggérée par la lettre de Maximilien de Transylvanie, imprimée en janvier 1523, faisant le récit de la circumnavigation du globe par Magellan et Del Cano (320).

Schöner a en effet dit cela; mais ce cosmographe, auquel on ne doit aucune idée originale, malgré la fécondité de ses productions, et qui était un peu charlatan, a voulu tout simplemement masquer la véritable source de sa conception, ce qu'il a fait, d'ailleurs, d'une manière fort maladroite, car on ne voit pas comment la démonstration que le periple du globe avait été accompli pouvait conduire à l'idée que les régions nouvellement découvertes faisaient partie de l'Asie. Les véritables inspirateurs de la conception de Schöner sont le moine Franciscus Monachus et le mathématicien Oronce Finé, et c'est d'après eux, surtout d'après le dernier, qu'il a construit son globe de 1533, le seul qu'on connaisse de lui, où l'on voit les deux Mondes n'en former qu'un.

IV. — SYSTÈME DE FRANCISCUS MONACHUS ET D'ORONCE FINÉ

Le moine belge Franciscus Monachus, dont le véritable nom était peut-être François Lemoyne, paraît en effet, avoir été le premier a imaginer que la terre entière ne formait qu'une seule masse continentale, dont l'Afrique et l'Amérique du Sud étaient

que plus tard. Les passages cités se trouvent dans le *De Orbe Novo*, décade IV, chap. v et vii, pp. 369 et 380 édition Gaffarel.

(320) Harrisse a exposé cette thèse dans sa *Discovery* (p. 519-528 et *passim*), a propos des fuseaux anonymes d'un globe que l'on dit être ceux du globe perdu de Schöner de 1523. Comme ces fuseaux ne montrent pas l'Amérique attachée a l'Asie, et comme c'est dans une lettre datée de 1522 (*De nuper sub Castillæ....* Timiripæ 1523, n° 7 du *Schoner* de Stevens Londres 188), que ce cosmographe parle du récit de Maximilien, l'éminent Américaniste a conclu que l'idée de la jonction des deux Mondes que Schöner a plus tard exprimée dans son globe de 1533, l'avait d'abord été dans celui de 1523 et qu'il est ainsi le père de cette bizarre conception. Il faut remarquer que dans sa lettre de 1522, Schöner dit que que son nouveau globe, tout en montrant les nouvelles découvertes, ne diffère pas essentiellement du précédent qu'il ne désavoue pas. Or, si ce nouveau globe montrait, comme le croit Harrisse, l'Amérique attachée à l'Asie, il différait considérablement du précédent, celui de 1520 que nous possédons et où l'on voit tout le contraire. C'est dans ses *Opusculum,* publié en 1533, et écrit expressément pour accompagner son globe de 1533, que Schöner a attribué à la lecture de la lettre de Maximilien le changement de ses idées.

deux appendices méridionaux. C'est pour faire connaître cette idée, que, sous prétexte de corriger Ruysch, qui, selon lui, n'était pas allé assez loin, il publia, vers 1526, son traité *De Orbis situ...* au titre duquel figurent deux petits hémisphères ne portant que quelques noms, mais qui suffisent pour faire comprendre son système (321). Dans le texte on lit que l'Asie, l'Afrique, l'Europe, et nommément la Suède la Russie, la Tartarie, Baccalaos et la Floride, quoique séparées par de grandes distances, ne forment qu'un seul continent. La région découverte par Cortez n'est autre que la province où réside l'Empereur d'Orient, c'est Cathay, dont le nom moderne est Témistitam (322), c'était anciennement Quinsay (323).

Bien qu'inspirées par la carte de Ruysch, qui, pour l'époque, avait une grande valeur, et qui, cependant, paraît n'avoir exercé aucune influence sur la cartographie du temps, ces rêveries firent école. Elles trouvèrent dans un mathématicien de talent, le dauphinois Oronce Finé, un disciple ardent, qui contribua plus que tout autre à les faire agréer. C'est lui incontestablement, et non Maximilien de Transylvanie, qui entraîna Schöner. On connaît une vingtaine de cartes ou de globes du XVIe siècle dont les auteurs se sont plu à exécuter des variations sur le thème de Franciscus, sans cependant beaucoup s'éloigner du type original. Il est inutile, pour l'objet qu'on se propose ici, de s'arrêter sur chacune des productions issues de cette source. En voici toutefois une liste qu'il peut être utile de consulter ; il y en eut bien d'autres qui ont disparu.

III. — CARTES ET GLOBES OU L'ON VOIT L'AMÉRIQUE UNIE A L'ASIE

1528. GLOBE DORÉ dit de BURE. Bibliothèque nationale de Paris. Sans date. 1528, selon Harrisse, Marcel,

(321) *De Orbis situ...* Anvers, in-12°, s. d. [1526]. C'est le n° 131 de la B. A. V. On connaît trois éditions de ce petit traité, toutes fort rares. Mais le professeur Gallois le reproduit intégralement dans sa thèse *De Orontio Finæo*, Paris 1890, in-8°. Sur les idées de cet auteur, voir la *Discovery* de Harrisse, pp. 282-284 et les nos 170, 171 et 172 de la cartographie dans le même ouvrage. Chaque hémisphère de la carte de Franciscus ne mesure que 66 mm. On la trouve dans la thèse de M. Gallois, p. 43, dans le *Periplus*, p. 98, et dans l'Atlas de Kretschmer, pl. XVIII.

(322) Ce nom, que les premiers auteurs espagnols écrivent de différentes façons, était le nom indigène de Mexico, dont on trouve la première mention dans les lettres de Cortez. Voir dans HUBERT BANCROFT, *Hist of Mexico* Vol. I, pp. 12-14 une longue note a ce sujet.

(323) *De Orbis situ*, édition Gallois, pp. 90 et 97.

Nordenskiöld et Schröder. Vers 1534 d'après Gallois Reproductions : HARRISSE, *Discovery*, pl. XXI ; MARCEL, *Reproductions*, etc., n° 21.

Les légendes y sont nombreuses et la route de Magellan y est tracée. Cathay est sur le littoral du golfe du Mexique, qui est appelé Saint-Michel. Mangi est plus au sud ; le Mexique vient ensuite. Sur l'Amérique du Sud on lit : America.

1530. SLOANE, *Carte manuscrite*. British Museum. — Dessein dans WINSOR : *Narrative*... Vol. II, p. 432.

Temixtitan (Mexico) forme la partie Sud-Ouest de l'Inde Supérieure. Mangi au dessous.

1531. ORONCE FINÉ. *Mappemonde doublement cordiforme*. Dans le *Novus Orbis*, édit. de Paris, 1532, et dans le *Méla* de 1540. Fac-similé dans *Facsimile Atlas* pl. XLI et dans la thèse de GALLOIS, sur *Oronce Finé*, pl. V.

L'Amérique centrale appelée Paria unit l'Amérique à l'Asie. Le golfe du Mexique baigne les côtes orientales de la Chine (Cathay), Cambalu (Pékin) n'est pas éloignée de la rivière Panuco. L'Amérique du Sud porte le nom d'*America*. Oronce a donné en 1536 et en 1566 une autre carte semblable.

1533. SCHONER. *Globe de Weimar*. Dessin pris à la plume dans la *Discovery*, pl. XVIII, p. 320.

Il n'y a encore aucune représentation complète et exacte de ce globe, auquel le nom de son auteur donne de l'importance. Mais nous voyons par l'*Opusculum* qu'il écrivit en 1533 pour l'accompagner quelles étaient alors ses idées relativement à la jonction du Nouveau Monde à l'Ancien.

Ptolémée, nous dit-il en substance, ne connaissait rien au delà du 180° degré de longitude, mais Marco Polo, Colomb et Vespuce étaient mieux renseignés. Grâce à eux et à la navigation de Magellan, nous savons aujourd'hui que ce qu'on appelle l'Amérique fait partie de l'Inde Supérieure, qui est en Asie. Là se trouvent Cathay et le Mexique, dont la ville principale est Timistitan, anciennement Quinsay. Ceci suffit pour montrer que Schöner s'était approprié les idées de Finé sans se donner la peine de beaucoup les modifier.

1535. GLOBE DE BOIS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS. s. d. 1535, d'après Nordenskiöld et Harrisse. Dessin dans la *Discovery*, pl. XXII.

Le golfe du Mexique y devient la mer de Cathay.

1542. GLOBE DE ULPIUS. Société Historique de New-York. — Dessin dans *Magazine of Am. history*. Janv. 1879.

1542-1545. VOPEL (Gaspar) Plusieurs globes à Copenhague, à Cologne et à Hambourg. Dessin dans H. MICHOW : *Caspar Vopel.*

Tous les globes de ce cartographe sont faits sur le type d'Oronce. En 1566 il fit une carte d'après les mêmes idées pour la cosmographie de Girava, Milan 1566.

1544. RUSCELLI (Girolamo). British Museum. — Petit dessin dans KOHL, *The Discovery of North America*, 1869, pl. XV.

Tangut et l'Inde Supérieure sont au Nord-Ouest de la Floride et au Nord de la Nouvelle Espagne.

1544-60 ? GLOBE DE NANCY. s. d. — Dessin dans le mémoire de BEAU. Nancy, 1836, dans le *Periplus*, p. 159 et dans WINSOR, Vol. II, p. 433.

Même type que celui du Globe de Bois.

1548 GASTALDI (Jacopo). — Carte Marine du Ptolemée de cette date, n° 60. Reproductions : *Facsimilé Atlas*, pl. XLV, KRETSCHMER, pl. XVIII, WINSOR, Vol. II, p. 436.

1562. GASTALDI (Jacopo). Mappemonde. — Fac-similé dans *Periplus*, N° 77, p. 164.

1560. FURLANI (Paolo). Mappemonde manuscrite. British Museum. — Petit dessin dans WINSOR. V. II, p. 438.

On voit sur cette carte des Chinois et des éléphants dans la vallée du Mississipi.

1590. MIRITIUS Johannes. Mappemonde dans son *Opusculum Geographicum*. Ingolsladt 1590. — Reproduction dans *Facsimile Atlas*, pl. XLVIII.

On y voit les Indes Orientales au 190ᵉ degré de longitude occidentale. Au Sud un immense continent austral qui entoure la terre entière.

VI. — LA RECHERCHE DE CATHAY PAR LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Ces documents ne sont pas les seuls qui se rapportent à la phase

de l'histoire géographique du Nouveau Monde rappelée ici; mais ils marquent des jalons intéressants dans la campagne entreprise pour faire prévaloir une des plus singulières erreurs de cette histoire. Et chose plus singulière encore, c'est que cette erreur, qui a duré si longtemps malgré toutes les raisons qu'il y avait pour l'écarter, a été la source de nombreuses et savantes expéditions maritimes qui ont achevé de faire connaître le globe.

L'idée de la proximité de Cathay des régions nouvellement découvertes, qui avait germé dans le cerveau un peu nébuleux de Colomb et que la révélation de l'existence d'une contrée aussi riche et aussi étendue que le Mexique avait développée chez d'autres, détermina la longue série de voyages aventureux et périlleux entrepris pour chercher un passage au Nord-Ouest conduisant à la Chine.

C'est pour s'assurer si ce passage existait sur les côtes orientales de l'Amérique du Nord, que François Ier donna une escadre à Verazzano en 1523. C'est dans le même but que l'Espagne donna une mission maritime à Gomez en 1525.

En 1564, ce sont les Danois qui tentent d'arriver à la Chine en prenant par le Nord-Ouest.

C'est en allant à la recherche de ce passage que Frobisher découvre, en 1576, le détroit qui porte son nom. Un autre détroit, celui de Davis, est découvert en 1585 en faisant la même recherche.

En 1602 une compagnie anglaise charge Weymouth d'aller à Cathay par le Nord-Ouest. En 1606 et en 1610, cette compagnie renouvelle cette tentative et cette dernière fois elle emploie le célèbre navigateur Henry Hudson.

C'est à dater du XVIIe siècle seulement que ces tentatives, nombre de fois répétées, changent de caractère. On ne cessa pas de chercher le fameux passage, mais on cessa de croire qu'il pourrait conduire à la Chine ou aux Indes et ce fut uniquement dans un but scientifique qu'on persista à le chercher jusqu'à ce qu'il fût trouvé, ce qui n'arriva qu'en 1850. La croyance à la proximité de l'Europe Occidentale des extrémités orientales de la Chine et des Indes a donné lieu à des expéditions qui forment un des plus nobles chapitres de l'histoire des efforts de l'homme pour arriver à connaître la véritable forme de notre globe. Il y en a peu qui soient plus féconds en incidents dramatiques et émouvants et qui fournissent plus d'exemples d'héroïsme et d'abnégation.

CHAPITRE NEUVIÈME

L'AMÉRIQUE DU NORD RECONNUE ÊTRE AUSSI SÉPARÉE DE L'ASIE PREND ÉGALEMENT LE NOM DE VESPUCE.

I. — MERCATOR PLACE UN DÉTROIT ENTRE LE NOUVEAU ET L'ANCIEN MONDE

Au moment où, abandonnant l'idée vespucienne de la complète séparation des deux Mondes, on revenait à la conception originelle de Colomb en prétendant que l'Amérique du Nord, tout au moins, se confondait avec l'Asie Orientale et Septentrionale ; au moment où un cosmographe réputé, qui avait d'abord embrassé avec ardeur la première idée, se rétractait pour se rallier à la seconde en publiant son *Opusculum* et en produisant son globe de 1533, un autre cosmographe, un véritable savant, qui n'avait rien de commun avec les fabricants de globes de Nuremberg et avec les faiseurs de ces cartes enluminées qui étaient alors aussi recherchées qu'elles le sont aujourd'hui, Gérard Mercator, revenait à l'idée vespucienne et inaugurait une réaction heureuse contre le système fantaisiste des Oronce Finé et autres que Schöner s'était assimilé.

Son *Orbis Imago*, publié en 1538, marque une date dans l'histoire de la géographie de l'Amérique (324). Pour la première fois

(324) Cette carte ne porte aucun titre. Celui d'*Orbis Imago*, par lequel elle est généralement connue, lui a été donné par un savant qui s'est spécialement occupé de Mercator, Raemdonck. Pendant longtemps on n'a connu qu'un exemplaire de l'édition originale, aujourd'hui en Amérique, qui a été reproduit exactement à quelques exemplaires seulement devenus très rares. Il y eut à l'époque deux contrefaçons de cette carte, dont on connaît une dizaine d'exemplaires. Par la projection elle ressemble à celle d'Oronce, mais par le fond elle

un cosmographe notoirement compétent séparait nettement l'Amérique du Nord de l'Asie et interposait entre les deux continents une vaste mer : l'OCEANUS ORIENTALIS INDICUS. Avant lui quelques cosmographes, comme on l'a vu ci-dessus, avaient bien placé à l'Occident de la partie septentrionale des nouvelles régions un grand espace vide ou ils avaient inscrits les mots *Océan Oriental*, mais leur hypothèse à cet égard était moins l'expression d'une opinion arrêtée que celle de l'incertitude où ils se trouvaient et de leur impuissance à se prononcer, soit pour la conception de Vespuce soit pour celle de Colomb.

Mercator prit hardiment parti, il plaça un détroit entre ce qu'il supposait être les extrémités boréales des deux Mondes, et, pour bien montrer qu'il adoptait la thèse entière de Vespuce, il inscrivit sur l'Amérique du Nord le mot *America*, qui n'avait encore figuré que sur l'Amérique du Sud. En se prononçant de cette manière Mercator, comme ses prédécesseurs, hasardait une hypothèse, car, en 1538, aucune exploration n'avait encore fait connaître les véritables contours de la partie Nord-Ouest de l'Amérique et on ignorait réellement si tout à fait au Nord les deux mondes ne se rejoignaient pas. Mais cette hypothèse avait une base solide. La découverte du Pacifique qui avait révélé l'existence d'une grande mer à l'ouest de l'Amérique centrale, la circumnavigation du Globe commencée par Magellan et terminée par Del Cano qui avait montré que l'Océan découvert par Balboa s'étendait considérablement à l'Occident, les explorations ordonnées par Cortez au Nord-Ouest le long de la côte du Pacifique qui avaient amené la révélation de l'existence de la mer Vermeille, étaient des faits bien acquis qui pouvaient autoriser un cosmographe instruit et judicieux à en tirer cette conséquence que le vaste Océan ainsi découvert devait se prolonger jusqu'aux régions polaires et former là une ligne de séparation entre les Deux Mondes.

II. — MERCATOR APPLIQUE LE NOM D'AMÉRIQUE AU NOUVEAU MONDE ENTIER

Trois ans après, Mercator, de plus en plus convaincu que son hypothèse était fondée, la reproduisit dans les fuseaux de son Globe de 1541 (325). Voulant cette fois mieux préciser la portée de l'inno-

en diffère considérablement. Elle marque une date dans l'histoire géographique du Nouveau Monde. Raemdonck en a donné un fac-similé dans son volume : *Orbis Imago*, Saint-Nicolas, 1886, grand in-8°. Autre fac-similé dans le *Facsimile Atlas* de Nordenskiold, pl. XLIII.

(325) Ces fuseaux, d'une sphère terrestre, ont été gravés à Louvain en 1541

vation cartographique qu'il recommandait, il inscrivit en gros caractères les deux premières syllabes du mot America sur le continent septentrional et les deux autres sur le continent du sud, montrant ainsi que pour lui le Nouveau Monde de Vespuce était l'Amérique entière.

Malgré la grande autorité dont jouissait Mercator en ces matières, les deux corrections qu'il proposait à la cartographie américaine de l'époque ne prévalurent pas immédiatement. Pendant longtemps encore on put voir l'Amérique figurer comme une continuation de l'Asie sur nombre de cartes de la seconde moitié du XVIe siècle, entre autres sur celles de Gastaldi des Ptolémées de 1548 et de 1561, sur celle de Giorgio Sideri de 1653, sur le Globe de Franciscus Bassus de 1570, ainsi que sur la Mappemonde de Miritius qui date de 1590. On retrouve la même disposition jusque sur une carte du XVIIe siècle, celle de Caloire e Oliva qui est de l'anné 1673. A vrai dire, l'idée que l'Amérique était attachée à l'Asie, quelque part dans la région polaire, ne disparut complètement qu'après que Pierre le Grand eut ordonné de faire vérifier le fait par Bering, qui découvrit, en 1728, que le détroit qu'on avait fait figurer hypothétiquement sur les cartes pendant près de deux siècles existait réellement là où Mercator avait deviné qu'il devait être et que l'Amérique était, comme l'avait supposé Vespuce, complètement séparée de l'Ancien Monde. Mercator ne donna aucun nom à ce détroit, mais d'autres le firent (326).

En ce qui concerne le nom d'Amérique, son extension à toutes les parties du Nouveau Monde se fit assez rapidement. Mercator l'inscrivit sur nombre de ses cartes et son émule, Ortelius, l'adopta,

en même temps que ceux d'une sphère céleste. On n'en connaît que quelques exemplaires, dont l'un a été reproduit très exactement par les soins d'un ministre de l'instruction publique de Belgique, M. Malou. Cette reproduction (*Les sphères terrestre et céleste de Mercator*, Bruxelles, Muquard, 1875, in-fol.) n'a été tirée qu'à 200 exemplaires non livrés au commerce. Dans Winsor, *Narrative*, vol. II, p. 177, il y a une petite réduction de la partie américaine de cette sphère.

(326) En 1562, le cosmographe Gastaldi dit, dans un petit écrit découvert et cité par Stefano Grande, qu'à l'Océan, les limites de l'Amérique sont marquées par une ligne qui passe par le *Stretto di Anian* (S. Grande, *Le carte America*, Turin, 1905, p. 112). C'est la première mention connue de ce nom d'Anian, et peu de temps après, un graveur de Bologne, Zaltieri, précisa l'indication donnée par Gastaldi en publiant une carte qui est datée de 1566 et où on lit sur le détroit dont Mercator avait deviné l'existence, la légende *Stretto de Anian*. (Reproduction dans le *Facsimile Atlas de Nordenskiold*, pl. 81.) Mercator lui-même adopta cette dénomination pour sa Mappemonde de 1569. Porchachi, en 1572, Fortani, en 1574, Ortelius, en 1598, et bien d'autres suivirent cet exemple. Quant à l'origine du mot Anian, Ruge a montré qu'il vient du royaume d'Ani, mentionné par Marco Polo, d'après la traduction faite pour Ramusio. Il y a toute une littérature sur cette question.

en 1570, pour le planisphère de son célèbre Théâtre du Monde, qui eut de nombreuses éditions. Les autres cartographes de toute nationalité suivirent ces deux maîtres; mais ce sont ceux de l'école flamande du XVIIe siècle qui généralisèrent l'usage des deux dénominations d'Amérique septentrionale et d'Amérique méridionale; on n'en trouve pas d'autres sur les cartes du Nouveau Monde des grands Atlas des Blaeu, des Jansonius, des Hondius et autres, où Duval, Sanson, de Fer et Delisle les trouvèrent. C'est ainsi que les premiers géographes du monde sanctionnèrent ce qu'on a appelé une grande injustice et qui n'était en fait qu'une appréciation erronée de la valeur relative de l'œuvre de Colomb et de celle de Vespuce.

CONCLUSIONS

On résume ici les conclusions auxquelles conduisent les faits qui ont été exposés dans les chapitres précédents.

Vespuce n'était pas un lettré. Il n'écrivait correctement ni le latin, ni sa propre langue. Mais il avait étudié la cosmographie et l'astronomie et, sans être un savant, il était supérieur en ces matières aux navigateurs de son temps. Il avait le goût des voyages et de tout ce qui concerne la géographie.

Il n'a laissé que deux relations authentiques : le *Mundus Novus* et la *Lettera* qui portent son nom et qui ont été publiées de son vivant. Les autres relations qui lui ont été attribuées longtemps après sa mort sont, ou entièrement apocryphes, ou fabriquées avec des fragments de lettres de lui. Elles expriment des vues qui sont en contradiction avec celles que nous lui connaissons d'après ses écrits authentiques. Il n'y a pas à en tenir compte.

Il n'a parlé que de quatre voyages. Ce sont les seuls qu'il faille accepter. Les autres sont plus que douteux.

Il y a quelque difficulté à identifier ces quatre voyages avec ceux que l'on connaît, leur réalité n'en est pas moins certaine. Outre sa propre assertion, que son incontestable honorabilité ne permet pas d'écarter à la légère, l'absence de toute contradiction, soit de la part des contemporains, soit résultant de documents de l'époque ou de faits bien avérés, confirme son témoignage.

Son premier voyage, qui est le plus contesté et dans lequel il assure avoir fait le périple d'une grande partie de l'Amérique du Nord, a pour garants d'anciennes indications cartographiques.

A son second voyage, il reconnaît le littoral de l'Amérique du Sud et peut-être est-il le premier découvreur du Brésil.

Son troisième voyage, qui a également l'Amérique du Sud pour objet, le confirme dans l'idée qu'il y a là un Monde Nouveau.

Son quatrième voyage lui montre qu'on ne peut aller aux Indes par l'Ouest qu'en contournant l'Amérique du Sud.

Vespuce a abordé le continent américain avant Colomb, mais il

n'y a aucune importance à attacher à ce fait, qui est dû au hasard des circonstances et qui n'est qu'une conséquence des premières découvertes du grand Génois.

Son mérite n'est pas là. Il est dans la sûreté de son jugement, dans sa clairvoyance critique, dans sa connaissance de la géographie ancienne, qui lui ont fait voir et lui ont permis de soutenir le premier que le monde découvert par Colomb était un Monde Nouveau entièrement distinct de l'Asie. Cette vue géniale le met au-dessus de tous les navigateurs de son temps.

Le premier aussi il a compris que la route des Indes par l'Ouest était celle que prit Magellan plus tard et a ainsi mis sur la voie de cette grande découverte.

Vespuce n'était pas modeste. Il se croyait certainement plus savant qu'il ne l'était. Ses relations témoignent du fait. C'était néanmoins un homme capable, connu comme tel, et jouissant d'une grande estime. On le recherchait. Si la preuve manque que les Portugais sollicitèrent son concours, ainsi qu'il l'assure, nous avons celle que l'Espagne lui accorda la naturalisation et créa expressément pour lui le poste supérieur de pilote major qu'il occupa jusqu'à sa mort, alors que La Cosa, que Yanes Pinzon et d'autres pilotes renommés étaient là.

Il ne paraît pas avoir été ambitieux. On ne le surprend dans aucune intrigue pour améliorer sa situation ni faisant aucune démarche pour se faire valoir.

Il est inexact qu'il ait prétendu avoir devancé Colomb à Paria. Il parle d'un autre lieu qui ne peut être celui-là, car il en donne la latitude qui n'est pas la même.

Il est inexact qu'il se soit donné comme ayant commandé les voyages dont il rend compte.

Il est certain qu'il resta étranger à la publication de ses lettres qui firent sa célébrité. Elles ont un caractère familier qui exclut l'idée de publicité.

Il a pu envoyer ses relations au duc René, mais il n'a connu la proposition de donner son nom à une partie de l'Amérique qu'après la publication de la *Cosmographiæ Introductio*.

L'initiative de cette proposition vient entièrement du Gymnase vosgien. Tout indique que c'est Waldseemüller qui en eut l'idée. Elle ne s'appliquait qu'à l'Amérique du Sud seule et était motivée par le fait que Vespuce avait constaté là l'existence d'un Monde Nouveau.

Ce sont les géographes du XVIe et du XVIIe siècles qui ont étendu le nom d'Amérique au continent entier. Vespuce n'a pas connu cette évolution cartographique.

Vespuce est mort laissant la réputation d'un parfait honnête

homme. Aucun de ses contemporains n'a médit de lui. Aucun ne s'est inscrit en faux contre ce que portent ses relations, qui en 1512, date de sa mort, étaient connues de l'Europe entière. Las Casas seul a porté contre lui une accusation que nous savons aujourd'hui ne pas être justifiée et que l'évêque de Chiapas n'aurait pas formulée s'il n'avait été induit en erreur par un texte inexact.

En somme, bien que Vespuce ne fût pas un homme supérieur, capable, comme Colomb, d'occuper le premier plan, sa participation à la découverte de l'Amérique est considérable tant au point de vue des régions nouvelles qu'il reconnut qu'à celle des idées qu'il fit prévaloir. S'il est vrai que c'est le grand Génois qui lui ouvrit la voie, comme il l'ouvrit à Cortez, à Pizarre et à tous les conquistadors, il est également vrai que c'est à ce Florentin qu'appartient le mérite d'avoir compris que les régions nouvelles dont il était l'un des découvreurs ne faisaient pas partie de l'Ancien Monde. Alors que la conception colombienne de l'extension de l'Asie Orientale jusqu'aux Antilles entraînait nombre de cosmographes dans une voie erronée qui conduisait à de chimériques et stériles conceptions géographiques, l'idée vespucienne de la complète séparation des deux mondes maintenait les esprits dans la bonne direction et contribuait puissamment au développement normal des connaissances géographiques relatives à l'Amérique.

Devant ce fait indéniable, on peut se demander si le grand honneur que le Gymnase Vosgien fit à Vespuce est immérité.

AMERIC VESPUCE

TROISIÈME PARTIE

SES RELATIONS AUTHENTIQUES

ET CELLES QUI LUI SONT ATTRIBUÉES

I

LE MUNDUS NOVUS

LETTRE
A LAURENT DI PIER FRANCESCO DE MEDICIS

[Lisbonne 1503].

Texte latin de la première édition datée Augsbourg 1504.

Avec les variantes de l'édition Jehan Lambert Paris [1503-1505].

(Sources : Chapitre I et Nos 1-69).

¶ ALBERICUS VESPUCCIUS LAURENTIO PETRI DE MEDICIS SALUTEM PLURIMAM DICIT.

¶ Superioribus diebus satis ample tibi scripsi de reditu meo ab novis illis regionibus quas et classe et impensis et mandato istius serenissimi Portugalie Regis perquisivimus & invenimus. Quasque Novum Mundum appelare licet. Quando apud maiores nostros nulla de ipsis fuerit habita cognitio & audientibus omnibus sit nouissima res. Et enim hec opinionem nostrorum antiquorum excedit : cum illorum maior pars dicat vltra lineam equinotialem et versus meridiem non esse continentem, sed mare tantum quod Atlanticum vocauere et si qui eorum continentem ibi esse affirmauerunt, eam esse terram habitabilem multis rationibus negaverunt. Sed hanc eorum opinionem esse falsam et veritati omnino contrariam, hec mea vltima navigatio declarauit, cum in partibus illis meridianis continentem invenerim frequentioribus populis & animalibus habitatam quam nostram Europam, seu Asiam vel Africam, et insuper aerem magis temperatum et amenum quam in quauis alia regione a nobis cognita : prout inferius intelliges vbi succincte tantum rerum capita scribemus, et res digniores annotatione et memoria que a me vel vise vel audite in hoc nouo mundo fuere : vt infra patebit.

¶ Prospero cursu quartadecima mensis maii millesimo quingentesimo primo recessimus ab Olysippo mandante prefato regi cum tribus nauibus ad inquirendas nouas regiones uersus austrum & viginti mensibus continenter nauigauimus ad meridiem (1). Cujus nauigationis ordo talis est.

(1) Abeundo terras perlustrando et redeundo (Edition de Ringman, 1505).

Nauigatio nostra fuit per insulas fortunatas, sic olim dictas, nunc autem appellantur insule magne Canarie que sunt in tertio climate : & in confinibus habitati occidentis. Inde per oceanum totum littus africum : et partem ethiopici percurrimus usque ad promontorium ethiopicum sic a Ptolomeo dictum : quod nunc a nostris appelatur caput viride. & ab ethiopicis Beseghicc. et regio illa Mandingha gradibus 14. intra torridam zonam a linea equinoctiali versus septem'trionem que a nigris gentibus & populis habitatur. Ibi resumptis viribus & necessariis nostre nauigationi extulimus anchoras, & expandimus vela ventis. et nostrum iter per vastissimum oceanum dirigentes versus Antarticum parumper per occidentem infleximus per ventum, qui vulturnus dicitur et a die quo recessimus a dicto promontorio duum mensium et trium dierum spacio nauigauimus antequam vlla terra nobis appareret. In ea autem maris vastitate quid passi fuerimus, que naufragi pericula, & que corporis incommoda sustinuerimus : quibusque anxietatibus animi laborauerimus existimationi eorum relinquo qui multarem rerum experienta optime norunt quid sit incerta querere et que an si sint ignorantes inuestigare. & vt vno verbo vniuersa perstringam, scies quod ex diebus sexagintaseptem quibus nauigauimus continuos quadraginta quattuor habuimus cum pluuia, tonitruis & coruscationibus : ita obscuros vt neque solem in die. neque serenum celum in nocte nunquam viderimus. Quo factum est vt tantus in nobis incesserit timor : quod pene jam omnem vite spem abieceramus. In his autem tot tantisque procellis maris : & celi placuit altissimo nobis coram monstrare continentem & nouas regiones ignotumque mundum : Quibus visis tanto perfusi fuimus gaudio quantum quisquam cogitare potest solere his accidere. qui ex varijs calamitatibus & aduersa fortuna salutem consecuti sunt. Die autem septima Augusti millesimo quingentesimo in ipsarum regionum littoribus submisimus anchoras, gratias agentes deo nostro solemni supplicatione. atque vnius misse cantu cum celebritate. Ibi eam terram cognouimus non insulam. sed continentem esse. quia & longissimis producitur littoribus non ambientibus eam. & infinitis habitatoribus repleta est. Nam in ea innumeras gentes & populos & omnium siluestrium animalium genera : que in nostris regionibus reperiuntur inuenimus. & multa alia a nobis nunquam visa de quibus singulis longum esset referre. Multa nobis dei clementia circumfulsit quando illis regionibus applicuimus nam ligne defecerant & aqua. paucisque diebus in mari vitam perferre poteramus. Ipsi honor & gratia & gratiarum actio.

¶ Consilium cepimus nauigandi secundum huius continentis littus versus orientem nunquam illius aspectum relicturi. Moxque illud tamdiu percurrimus quod peruenimus ad unum angulum : vbi littus versuram faciebat ad meridiem & ab eo loco vbi primus terram attigimus vsque ad hunc angulum fuerunt circa trecenta leuce in hujus nauigationis spacio pluries descendimus in terram, & amicabiliter (1) cum ea gente conversati fuimus, vt infra audies. Oblitus fueram tibi scribere quod a promontorio capitis viridis vsque ad principium illius continentis sunt circa septingente leuce : quamvis existimem nos nauigasse plus quam

(1) Conversati fuimus. Edition Lambert.

mille octingentas, partim ignorantia locorum & naucleri : partim tempestatibus & ventis impedientibus nostrum rectum iter et impellentibus ad frequentes versuras. Quod si ad me socii animum non adiecissent. cui nota erat cosmographia nullus erat nauclerus seu dux noster nauigationis. qui ad quingentas leucas nosceret vbi essemus. Eramus enim vagi & errantes & instrumenta tantummodo altitudinum corporum celestium nobis ad amussim veritatem ostenderunt & hi fuere : quadrans et astrolabium : vbi omnes cognouere. Hinc deinceps me omnes multo sunt honore prosecuti. Ostendi enim eis quod sine cognitione marine carte nauigandi disciplina magis callebam quam omnes naucleri totius orbis. Nam hi nullam habent noticiam nisi eorum locorum que sepe nauigauerunt. Ubi autem dictus angulus terre monstrauit nobis versuram littoris ad meridiem conuenimus illud preter nauigare. & inquirere quid in illis regionibus esset. Nauigauimus autem secundum littus, circa sexcentas leucas, et sepe descendimus in terram : & colloquebamur & conuersabamur cum earum regionum colonis. et ab eis paterne recipiebamur. & secum quandoque morabamur quindecim vel viginti dies continuos amicabiliter et hospitabiliter. vt inferius intelliges. ¶ Noue istius continentis pars est in torrida zona vltra lineam equinoctialem versus polum Antarcticum, nam eius principium incipit in octauo gradu vltra ipsam lineam equinoctialem. Secundum huius littus tandiu nauigauimus quod pretergresso capricorni tropico inuenimus polum Antarcticum (1) illo eorum orizonte altiorem quinquaginta gradibus. Fuimusque prope ipsius Antarctici circulum ad gradus decem septem semis. & quid ibi viderim & cognouerim de natura illarum gentium deque earum moribus et tractabilitate, de fertilitate terre, de salubritate aeris, de dispositione celi, corporibusque celestibus, & maxime de stellis fixis octaue sphere nunquam a maioribus nostris visis : aut pertractatis deinceps narrabo.

¶ Primum igitur quo ad gentes. Tantam in illis regionibus gentis multitudinem inuenimus : quantam nemo dinumerare poterat (vt legitur in Apocalipsi) gentem dico mitem atque tractabilem. Omnes vtriusque sexus incedunt nudi. nullam corporis partem operientes. & vti ex ventre matris prodent. sic vsque ad mortem vadunt. Corpora enim habent magna quadrata bene disposita ac proportionata. & colore declinantia ad rubedinem. Quod eis accidere puto, quia nudi incedentes tingantur a sole. Habent & comam amplam & nigram. Sunt in incessu & ludis agiles & liberales (2). atque venusta facie. quam tamen ipsimet sibi destruunt. Perforant enim sibi genas & labra et nares & aures. Neque credas foramina illa esse parua, aut quod vnum tantum habeant. Uidi enim nonnullos habentes in sola facie septem foramina. quorum quodlibet capax erat vnius pruni. Obturant sibi hec foramina cum petris ceruleis, marmoreis, cristallinis & ex alabastro pulcherrimis. et cum ossibus candidissimis, & alijs rebus artificiose elaboratis secundum eorum vsum. Quod si videres rem tam insolitam & monstro similem. Hominem scilicet habentem in genis (3) solum, et in labris septem

(1) Cum. Edit. Lambert.
(2) Liberali. Edit Lambert.
(3) Sive maxillis. Edit. Lambert.

petras, quarum nonnulle sunt longitudinis palmi semis, non sine admiratione esses. Sepe etenim consideraui et indicaui septem tales petras esse ponderis vnciarum sexdecim preter quod in singulis auribus trino foramine perforatis tenent alias petras pedentes in annulis, & hic mos solus est virorum. Nam mulieres non perforant sibi faciem. sed aures tantum. Alius mos est apud eos satis enormis, & preter omnem humanam crudelitatem. Nam mulieres eorum cum sint libidinose, faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, vt deformia videantur & turpia : et hoc quodam earum artificio, et mordicatione quorundam animalium venenosorum. Et hujus rei causa multi eorum amittunt inguina que illis ob defectum cure fracescunt, & restant ennuchi. Non habent pannos neque laneos neque lineos neque bombicinos, quia nec eis indigent, nec habent bona propria, sed omnia communia sunt, vivunt simul sine rege. sine imperio. et vnusquisque sibipsi dominus est. Tot vxores ducunt quot volunt : et filius coit cum matre et frater cum sorore. & primus cum prima. & obvius cum sibi obuia. Quotiens volunt matrimonia dirimunt, & in his nullum servant ordinem. Preterea nullum habent templum et nullam tenent legem, neque sunt idolatre. Quid vltra dicam ? Vivunt secundum naturam, & epicuri potius dici possunt quam stoici. Non sunt inter eos mercatores neque commertia rerum. Populi inter se bella gerunt sine arte, sine ordine. Seniores suis quibusdam concionibus iuuenes flectunt ad id quod volunt, et ad bella incendunt, in quibus crudeliter se mutuo interficiunt, et quos ex bello captiuos ducunt non eorum vite, sed sui victus causa occidendos servant, nam alij alios, et victores victos comedunt, & inter carnes humana est eis communis in cibis. Hujus autem rei certior sis quia jam visum est patrem comedisse filios & uxorem et ego hominem noui quem & allocutus sum qui plusquam ex trecentis humanis corporibus edisse vulgabatur. Et item steti vigintiseptem diebus in vrbe quadam, vbi vidi per domos humanam carnem salsam contignationibus suspensam, vti apud nos moris est lardum suspendere & carnem suillam. Plus dico : ipsi admirentur cur nos non comedimus inimicos nostros, & eorum carne non vtimur in cibis, quam dicunt esse saporosissimam. Eorum arma sunt arcus et sagitte, et quando properant ad bella nullam (sui tutandi gratia) corporis partem operiunt : adeo sunt et in hoc bestiis similes. Nos quantum potuimus conati sumus eos dissuadere, & ab his pravis moribus dimouere, qui & se eos dimissuros nobis promiserunt. Mulieres (vt dixi) et si nude incedant & libidinosissime sint. Earum tamen corpora habent satis formosa & munda : neque tam turpes sunt quantum quiuis forsan existimare posset : quia (quoniam carnose sunt) minus apparet earum turpitudo. que scilicet pro maiori parte a bona corporature qualitate operta est. Mirum nobis visum est quod inter eas nulla videbatur que haberet vbera caduca, & que parturierant vteri forma & contractura nihil distinguebantur a virginibus et in reliquis corporum partibus similia videbantur que propter honestatem consulto pretereo. Quando se christianis jungere poterant : nimia libidine pulse omnem pudiciciam contaminabant atque prostituebant. Vivunt annis centumquinquaginta & raro egrotant, & si quam adversam valitudinem incurrunt, seipsos cum quibusdam herbarum radicibus sanant. Hec

sunt que notabiliora apud illos cognoui. ¶ Aer ibi valde temperatus est, & bonus et, vt ex relatione illorum cognoscere potui, nunquam ¡bi pestis aut egrotatio aliqua que a corrupto prodeat aere. & nisi morte violenta moriantur longa vita viuunt : credo quia ibi semper perflant venti australes & maxime quem nos eurum vocamus : qui talis est illis, qualis nobis est aquilo. Sunt studiosi piscature : & illud mare piscosum est, & omni genere piscium copiosum. Non sunt venatores. puto quia cum ibi sint multa animalium siluestrium genera : et maxime leonum & ursorum & innumerabilium serpentum. aliarumque horridarum, atque deformium bestiarum & etiam cum ibi longe lateque pateant silue, et immense magnitudinis arbores : non audent nudi, atque sine tegminibus : et armis tantis se discriminibus exponere.

¶ Regionum illarum terra valde fertilis est et amena : multisque collibus & montibus & infinitis vallibus atque maximis fluminibus abundans. & salubribus fontibus irrigua, & latissimis siluis et densis vixque penetrabilibus omnique ferarum genere plenis copiosa. Arbores maxime ibi sine cultore perveniunt. Quarum multe fructus faciunt gustui delectabiles. et humanis corporibus vtiles, nonnulle vero contra, & nulli fructus ibi his nostris sunt similes. Gignuntur & ibi innumerabilia genera herbarum & radicum, ex quibus panem conficiunt & optima pulmentaria. Habent et multa semina his nostris omnino dissimilia. Nulla ibi metallorum genera habent preter auri : cujus regiones illi exuberant, licet nihil ex eo nobiscum attulerimus in hac prima nostra nauigatione. Id nobis notum fecere incole qui affirmabant in mediterraneis magnam esse auri copiam, & nihil ab eis extimari vel in precio haberi. Abundant margaritis vti alias tibi scripsi. Si singula que ibi sunt commemorare. et de numerosis animalium generibus eorumque multitudine scribere vellem res esset omnino prolixa & et immensa. Et certe credo quod Plinius noster millesimam partem non attigerit generis psitacorum reliquarumque auium, necnon & animalium que in iisdem regionibus sunt, cum tanta facierum atque colorum diuersitate. quod consumate picture artifex Policletus in pingendis illis deficeret. Omnes arbores ibi sunt odorate : et singule ex se gummim vel oleum vel liquorem aliquem emittunt. Quorum proprietates si nobis note essent non dubito quin humanis corporibus saluti forent. & certe si paradisus terrestris in aliqua sit terre parte, non longe ab illis regionibus distare existimo. Quarum situs (vt dixi) est ad meridiem in tanta aeris temperie quid ibi neque hiemes gelide neque estates feruide vnquam habentur. ¶ Celum et aera maxima parte anni serena sunt, et crassis vaporibus inania pluuie ibi minutim decidunt & tribus vel quattuor horis durant, atque ad instar nimbi euanescunt. Celum speciosissimis signis & figuris ornatum est. in quo annotaui stellas circiter vigenti tante claritatis quante aliquando vidimus Venerem et Jovem. Harum & et motus & circuitiones consideravi earumque peripherias et diametros geometricis methodis, dimensus fui. easque maioris magnitudinis esse deprehendi. Vidi in eo celo tres canopos, duos quidem claros, tertium obscurum. Polus antarticus non est figuratus cum Ursa maiore, et minore, vt hic noster videtur articus, nec juxta eum conspicitur aliqua clara stella, & ex his que circum eum breuiore circuitu feruntur tres sunt habentes

Trigoni Orthogoni Schema : quarum dimidia peripherie diametrus gradus habet nouem semis. Cum his orientibus a leua conspicitur vnus Canopus albus eximie magnitudinis que cum ad medium celum perueniunt hanc habent figuram :

Figure (1)

Post has veniunt alie due, quarum dimidia peripherie diametrus gradus habet duodecim semis : et cum eis conspicitur alius Canopus albus. His succedunt alie sex stelle formosissime & clarissime inter omnes alias octaue sphere, que in firmamenti superficie dimidiam habent peripberie diametrum graduum trigenta duorum cum his peruolat vnus canopus niger immense magnitudinis, conspiciuntur in via latea. et hujus modi figuram habent quando sunt in meridionali linea :

Figure (1)

¶ Multas alias stellas pulcherrimas coguoui, quarum motus diligenter annotavi, et pulcherrime in quodam meo libello graphice descripsi in hac mea nauigatione. Hunc autem in presentiarum tenet hic Serenissimus Rex quem mihi restiturum spero. In illo hemispherio vidi res philosophorum rationibus non consentientes. Iris alba circa mediam noctem bis visa est, non solum a me sed etiam ab omnibus nautis. Similiter pluries novam lunam vidimus eo die quo soli coujungebatur, singulis noctibus in illa celi parte discurrunt innumeri vapores et ardentes faces. * Dixi paulo ante in illo hemispherio : quod tamen proprie loquendo non est ad plenum hemispherium respectu nostri quia tamen accedit ad hujusmodi formam sic illud appellari licuit.

¶ Igitur ut dixi ab Olysippo, unde digressi sumus, quod ab linea equinoctiali distat gradibus trigintanouem semis nauigavimus vltra lineam equinoctialem per quinquaginta gradus qui simul juncti efficiunt gradus circiter nonaginta, que summa eam quartam partem obtineat summi circuli, secundum veram mensure rationem ab antiquis nobis traditam, manifestum est nos nauigasse quartam mundi partem. Et hac ratione nos Olysippum habitantes citra lineam equinoctialem gradu trigesimo nono semis in latitudine septentrionali sumus ad illos qui gradu quingentesimo habitant vltra eandem lineam in meridionali latitudine angulariter gradus quinque in linea transuersali : et vt clarius intelligas : Perpendicularis linea que dum recti stamus a puncto celi imminente vertici nostro dependet in caput nostrum : illis dependet in latus vel in costas. Quo fit vt nos simus in linea recta : ipsi vero in linea transuersa, et species fiat trianguli orthogoni, cujus vicem linee tenemus cathete ipsi autem basis et hipotenusa a nostro ad illorum pretenditur verticem : vt in figura patet. Et hec de cosmographia dicta sufficiant.

(1) Ces figures représentant des groupes d'étoiles n'ayant aucun sens, on les a supprimées.

Figure (1)

¶ Hec fuerunt notabiliora que viderim in hac mea vltima navigatione quam appello diem tertium. Nam alij duo dies fuerunt due alie nauigationes quas ex mandato Serenissimi Hispaniarum Regis feci versus occidentem in quibus annotaui miranda ab illo sublimi omnium creatore deo nostro perfecta rerum notabilium diarium feci, vt si quando mihi ocium dabitur possim omnia hec singularia atque mirabilia colligere. et vel geographie. vel cosmographie librum conscribere : vt mei recordatio apud posteros viuat. & omnipotentis dei cognoscatur tam immensum artificium in parte priscis ignotum, nobis autem cognitum. Oro itaque clementissimum deum quod mihi dies vite proroget vt cum sua bona gratia atque anime salute hujus mee voluntatis optimam dispositionem perficere possim. Alios duos dies in sanctuariis meis servo. & restituente mihi hoc Serenissimo Rege diem tertium patriam & quietem repetere conabor. vbi & cum peritis conferre : & ab amicis id opus proficiendum confortari et adjuvari valeam.

¶ A te veniam posco si non vltimam hanc meam nauigationem sen potius vltimum diem tibi non transmisi : vti postremis meis literis tibi pollicitus fueram. Causam nosti quando necdum ab hoc serenissimo rege Archetipum habere potui. Mecum cogito adhuc efficere quartum diem, & hoc pertracto : & jam mihi duarum nauium cum suis armamentis promissio facta est : vt ad perquirendas novas regiones versus meridiem a latere orientis me accingam per ventum qui Africus dicitur. In quo die multa cogito efficere in dei laudem, & hujus regni vtilitate & senectutis mee honorem, et nihil aliud expecto nisi hujus serenissimi Regis consensum. Deus id permittat quod melius est : quid fiet intelliges.

¶ Ex Italica in Latinam linguam iocundus interpres hanc epistolam vertit, vt latini omnes intelligant quam multa miranda in dies reperiantur, et eorum comprimatur audacia qui celum et majestatem scrutari : & plus sapere quam liceat sapere volunt. quando a tanto tempore quo mundus cepit ignota sit vastitas terre. et quę contineantur in ea.

Laus Deo.

(1) Cette figure représentant des groupes d'étoiles n'ayant aucun sens, on les a supprimés.

II

LA LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI

DELLE ISOLE NUOVAMENTE TROVATE IN QUATRO SUOI VIAGGI

Texte italien original [Florence 1505] et traduction française.
(Sources : Chapitre II et Nos 70-98).

LETTERA DI AMERIGO VESPUCCI (1)
MAGNIFICE DOMINE. DIPOI DELLA HUMILE REVERENTIA & DEBITE RECOMMENDATIONI &c
[PRIMO VIAGGIO]

Potra essere che uostra Magnificentia simarauigliera della mia temerita, et *usada* uostra sauidoria, ch' ta'to absurdame'te io mimuoua a scriuere a uostra Mag. la p̨sente lettera ta'to p̨lissa : sappiendo che di co'tinuo uostra Mag. sta occupata nelli alti consigli & negotii sopra elbuon reggime'to di cotesta excelsa repub. Et mi terra no' solo presumptuoso, *sed etiam* perotioso, in pormi a scriuere cose no' convenienti a uostro stato, ne dilecteuoli, & co' barbaro stilo scripte, & fuora dogni ordine di humanita. Ma la co'fidentia mia che tengho nelle uostre uirtu & nella uerita del mio scriuere, che son cose no' sitruouano scripte ne p̨ li antichi ne p̨ moderni scriptori, come nel p̨cesso conoscera V. M. mi fa essere *usato*. La causa principale ch' mosse a scriuervi, fu *per ruogho* del p̨sente aportatore, che sidice Benuenuto Benuenuti nostro Fiore'tino, molto servitore secondo che sidimostra, di uostra Mag. & molto amico mio : elquale trouandosi qui in questa citta di Lisbona, mi prego che io facessi parte a uostra Mag. delle cose per me viste in diuerse plaghe del mondo, per virtu di quattro viaggi che ho facti in discoprire nuove terre : edue *per mando* del Re di Castiglia don Ferra'do Re. VI, per el gran golfo del mare oceano verso loccidente : et laltre due p̨ mandato del poderoso Re don Manouello Re di Portogallo, verso laustro : Dicendomi che uostra Mag. nepiglierebbe piacere,

(1) Les mots en italiques sont ceux de forme étrangère, Portugais et Espagnols notamment, que Vespuce introduisait dans ses écrits et que Varnhagen a soulignés.

& che in q̃esto speraua seruirui. Il perche midisposi a farlo: p̃che mirendo certo ch' uostra Mag. mitiene nel numero de suoi seruidori, ricorda'domi come nel tempo della nostra gioventu ui ero amico, & hora seruidore : & andando a udire eprincipii di gra'matica sotto la buona uita & doctrina del uenerabile religioso fratre di. S. Marco fra Giorgio Antonio Vespucci: econsigli & doctrina del quale piacesse a Dio che io hauessi seguitato : che come dice el petrarcha, lo sarei altro huomo da quel chio sono. *Quomodocunq̃ sit*, non midolgho : perche sempre misono dileetato in cose uirtuosi : et anchora che queste mia *patragne* no' siano conuenienti alle uirtu uostre, uidiro come dixe Plinio a Macenate. Voi solauate in alcun te'po pigliare piacere delle mie ciancie : anchora che uostra Mag. stia del continuo occupata nepublici negotii, alchuna hora piglierete *di scanso* di consumare un poco di tempo nelle cose ridicule, o dilecteuoli : et come ilfinocchio siconstuma dare in cima delle dilecteuoli uiuande p̃ disporle a miglior digestione, cosi potrete p̃ *discanso* di tante uostre occupationi *ma'dare* a leggere questa mia lettera : perche ui *appartino alcun tanto* della continua cura & assiduo pensame'to delle cose publiche : et se saro p̃lisso *ueniam peto* Mag. signor mio. Vostra Mag. sopra, come el motiuo della uenuta mia in questo regno di Spagna fu p̃ tractare mercatantie : & come seguissi in q'sto proposito circa di quattro anni : nequali uiddi & connobbi edisuariati mouime'ti della fortuna : & come promutaua questi beni caduci & transitorii : & come un te'po tiene lhuomo nella sommita della ruota : & altro te'po lo ributta da se, & lo priua de beni che sipossono dire imprestati : di modo che conosciuto elcontinuo trauaglio che lhuomo pone in *conquerirgli*, con sottomettersi a tanti disagi & pericoli, deliberai *lasciarmi della mercantia* & porre elmio fine in cosa piu laudabile & ferma : che fu che midisposi dandare a uedere parte del mondo, & le sue marauiglie : & aquesto mi si offerse tempo & luogo molto oportuno : che fu, chel Re don Ferrando di Castiglia haue'do a mandare quattro naui a discoprire nuoue terre uerso loccidente fui electo per sua alteza che io fussi in essa flocta per adiutare a discoprire : et partimo del porto di Calis adi 10 maggio 1497, et piglia'mo nostro camino per el gran golfo del mare oceano : nel qual uiaggio ste'mo. 18. mesi : & diacoprimo molta terra ferma & infinite isole, & gran parte di esse habitate: che dalli a'tichi scriptori no' seneparla di esse : credo p̃che no' n'hebbono notitia : che se ben miricordo, in alcuno ho lecto, che teneua che q'sto mare oceano era mare senza gente : et di questa opinione fu Dante nostro poeta nel. xxvi. capitalo dello inferno, doue finge la morte di Vlyxe: nelqual uiaggio uidi cose di molta marauiglia, come inte'dera uostra Mag. Come disopra dixi, partimo del porto di Calis quattro naui di conserua : & comincia'mo nostra nauigationi diritti alle isole fortunate che oggi sidicono la gran Canaria, che sono situate nel mare oceano nel fine dello occidente habitato, poste nel terzo clyma : sopra lequali alza elpolo del Septentrione fuora delloro orizonte. 27. gradi & mezo : & *dista'no* da questa citta di Lisbona 280. leghe, per eluento infra mezo di, & libeccio : doue ci*tene'mo* octo di, prouedendoci dacqua & legne & di altre cose necessarie : et di qui, facte nostre orationi, cileua'mo & demo le uele alue'to, comincia'do nostre nauiga-

tioni pel ponente pigliando una quarta di libeccio : & ta'to nauica'mo, ch' alcapo di 37 giorni fumo a *tenere* una terra, ch' la giudica'mo essere terra ferma : la quale *dista* dalle isole di Canaria piu allo occidente a *circha di* mille leghe fuora dello habitato d'rento della torrida zona : perche troua'mo elpolo del septentrione alzare fuora del suo orizonte 16. gradi, & piu occide'tale che le isole di Canaria, seco'do che mostrouano enostri instrumenti 75. gradi : nel quale *anchora'mo* con nostre naui ad una legha & mezo di terra : & butta'mo fuora nostri battelli, & *stipati* di gente et darme : fuomo alla uolta della terra, & prima che giugnessimo ad epsa, haue'mo uista di molte ge'te che andauano alungho della spiaggia, di che cirallegra'mo molto : & la troua'mo essere gente *disnuda :* mostrorono hauer paura di noi : credo p,che ciuiddono uestiti, & daltra statura : tucti siritrasseno ad un monte, & co' qua'ti segnali face'mo loro di pace & di amista, no' uollon uenire a rgioname'te con esso noi : di modo che gia uene'do la nocte & p,che le naue stauano *surte* i' luogo pericoloso, per stare in costa *braua* et senza *abrigo*, *accorda'mo* laltro giorno levarci di qui, & andare a cercare dalcun porto, o *insenata*, doue assicurassimo nostre naui : & nauiga'mo per el maestrale, che cosi sicorreua la costa sempre a uista di terra, di continuo uiaggio uegge'do gente perla spiaggia : tanto ch' dipoi nauigati dua giorni, trouamo assai sicuro luogo p,le naui, & *surgemo* a meza legha di terra, doue uede'mo moltissima gente : & questo giorno medesimo fumo a terra co battelli, & salta'mo i' terra ben 40. huomini bene a ordine : & le genti di terra tuttauia simostrauano schifi di nostra conuersatione : et no' potauamo tanto assicurarli che ueniessino a parlare co' noi : et questo giorno tanto trauglia'mo con dar loro delle cose nostre, come furono sonagli & specchi, *cente*, spalline & altre frasche, che alcuni di loro si assicurorono & uennono a tractare con noi : et facto co' loro buona amista, uenendo la nocte, ci *dispedimo* di loro, & torna'moci alle naui : et altro giorno come *sale* lalba, uede'mo che alla spiaggia stauano infinite genti, & haueuano con loro le loro donne & figliuoli ; fumo a terra, & troua'mo che tucte ueniuano carichate di loro mantenimenti, che son tali, quali in suo luogho sidira : et prima che giugnessimo in terra, molti di loro sigittorono a nuoto, & ciuennono a riceuere un tiro balestro nel mare, che sono grandissimi notatori, con tanta sicurta, come si hauessino con esso noi tractato lungo tempo : et di questa loro sicurta piglia'mo piacere. Quanto di lor vita & costumi conosce'mo, fu che del tucto uanno *disnudi*, si li huomini come le do'ne, senza coprire uergogna nessuna, no'altrimente che come *saliron* del uentre di lor madri. Sono di *mediana* statura, molte ben proportionati : le lor carni sono di colore che pende in rosso come pelle di lione : et credo ch' se gliandassino uestiti, sarebbon bianchi come noi : no' *tenghono* pel corpo pelo alcuno, saluo che sono di lunghi capelli & neri, & maxime le donne, che le rendon *formose* : no' sono di uolto molto belli, p,che *tengono* eluiso largo, che uoglion parere altartaro : no' si lasciano crescere pelo nessuno nelle ciglia, ne ne*coperchi* delli occhi, ne in altre parte, saluo che quelli del capo : che *tengono* epeli p, brutta cosa : sono molto leggieri delle loro persone nello andare & nel correre, si li huomini come le donne : che no' *tiene in conto* una

donna correre una legha, o due, che molte uolte le uede'mo : et in q'sto *leuon* uantaggio grandissimo da noi christiani : nuotano fuora dogni credere, & *miglior* le donne che gli huomini : p̨che li habbiamo trouati & uisti molte uolte due leghe drento in mare senza appoggio alcuno andare notando. Le loro armi sono archi & saette molto ben fabricati, saluo ch' non *tengon* ferro, ne altro genere di metallo forte : et in luogo del ferro pongono denti di animali, o di pesci, o un fuscello di legno forte arsicciato nella puncta : sono tiratori certi, che doue uogliono, danno : et in alcuna parte usano questi archi le donne : altre arme *tenghono*, come lance tostate, & altri bastoni con capocchie benissimo lauorati. Vsono di guerra infra loro con gente che non sono di lor lingua molto crudelmente, senza perdonare la uita a nessuno, se non per maggior pena. Quando uanno alla guerra, *leuon* con loro le donne loro : no' perche guerrigino, ma perche *leuon* lor drieto el mantenimento : che *lieua* una donna addosso una caricha, che non la *leuera* uno huomo, trenta, o quaranta leghe : che molto uolte le uede'mo : No' costumano Capitano alchuno, ne uanno con ordine, che ognuno e, signore di se : et la causa delle lor guerre no'e, per cupidita di regnare, ne di allarghare etermini loro, ne per *coditia* disordinata, saluo che per una anticha inimista, che per tempi passati e, suta infra loro : et domandati perche guerreggiauano, non cisapaueno dare altra ragione, se no'che lo faceuon p̨ uendicare la morte de loro antepassati o de loro padri : questi non *tenghono* ne re, ne signore, ne ubidiscono al alcuno, che uiuono in lor propria liberta : & come simuouin per ire alla guerra e, che quando enimici ha'no morto loro, o preso alchuni di loro, si*leua* el suo parente piu uecchio, & ua predicando per le strade che uadin con lui auendicare la morte di quel tal parente suo : et cosi simuouono per compassione : no' usono iustitia, ne castigano elmal factore : ne el padre ne la madre no' castigano efigliuoli, et p̨ marauiglia o no' mai uede'mo far questione infra loro : mostronsi semplici nel parlare, & sono molto malitiosi & acuti in quello che loro *cuple* : parlano poco, & co' bassa uoce : usono emedessimi accenti come noi : p̨che formano le parole o nel palato, o ne denti, o nelle labbra : salua che usano altri nomi alle cose. Molte sono le diuersita delle lingue, che di 100. in 100 leghe troua'mo mutamento in lingua, che no' sintendano luna con laltra. El modo del lor uiuere e, molto barbaro, perche no' mangiono a hore certe a tante uolte quante uogliono, et non si da loro molto che la uoglia uengha loro piu a meza nocte ch' di giorno, che a tucte hore mangiano : ellor mangiare e, nel suolo senza touaglia, o altro panno alcuno, perche tengono le lor uiuande o in bacini di terra che lor fanno, o in meze zucche : dormono in certe *rete* facte di bambacia molto grande sospese nellaria : et ancora che q'sto lor dormire paia male, dico ch'e, dolce dormire in epse : & *miglior* dormauamo in epse che ne *coltroni*. Son gente pulita & netta de lor corpi, per ta'to continouar lauarsi come fanno : quando *uaȝiano* con riuerentia el uentre, fanno ogni cosa per non essere ueduti : & tanto quanto in questo sono netti & schifi, nel fare acqua sono altretanto sporci & se'za uergogna : perche stando, parlando con noi senza uolgersi, o uergognarsi lasciano ire tal brutteza, che in questa non *tenghono* vergogna

alchuna; non usano infra loro matrimonii : ciaschuno piglia quante donne uuole : et quando le uuole repudiare, le repudia, senza che gli sia tenuto ad ingiuria, o alla donna uerghogna, che in questo tanta liberta tiene la donna quanto lhuomo : non sono molto gelosi, & fuora di misura luxuriosi, & molto piu le donne che glhuomini, che silascia per honesta dirui lartificio che le fanno per *contar* lor disordinata luxuria : sono do'ne molto generatiue, & nelle loro pregneze non *scusono* trauaglio alchuno : eloro parte son tanto leggieri che parturito dun di, uanno fuora per tucto, & maxime a lauarsi a fiumi, & stanno sane come pesci : sono tanto disamorate & crude, che se si adirono con lor mariti, subito fanno uno artificio con che samazzono la creatura nel uentre, & si sconciano, & a questa cagione amazono infinite creature : son donne di gentil corpo molto ben proportionate, che non siuede neloro corpi cosa o membro mal facto : et anchora che del tutto uadino *disnude*, sono donne in carne, & della uergogna loro non siuede quella parte che puo imaginare chi non lha uedute che tucto incuoprono co' le coscie, saluo quella parte, adche natura non prouidde, che e, honestamente parlando, el pectignone. In co'clusione no' *tenghon* uergona delle loro uergogne, non altrimenti che noi *tegniamo* mostrare el naso & la boccha : p̨ marauiglia uedrete le poppe cadute ad una donna, o p̨ molto partorire eluentre caduto, o altre grinze, che tucte paion ch' mai parturissino : mostrauansi molto desiderose di congiugnersi con noi christiani. In queste gente no' conoscemo che *tenessino* legge alchuna, ne siposson dire Mori, ne Giudei, & *piggior* ch'Gentili : perche no' uede'mo ch' facessino sacrificio alchuno : *nec etîam* non *teneuono* casa di oratione : la loro uita giudico essere Epicurea : le loro habitationi sono in comunita : & le loro case facte ad uso di capane, ma fortemente facte, & fabricate con grandissimi arbori, & coperte di foglie di palme, sicure delle tempeste & de uenti : & in alcuni luoghi di ta'ta largheza & lungheza, che in una sola casa troua'mo che stauano 600. anime & populatione uede'mo soli di tredici case, doue stauano quattro mila anime : di octo in dieci anni mutano le populationi : & doma'dato perche lo faceuano : per causa del suolo che di gia per sudiceza *staua* infecto & corropto et che causaua *dolentia* necorpi loro, che ciparue buona ragione : le loro riccheze sono penne di uccelli di piu colori, o paternostrini che fanno dossi di peschi, o in pietre bia'che, o uerdi lequali simettono p̨ le gotte & p̨ le labbra & orechi : & daltre molte cose ch'noi i' cosa alcuna no' le stimiamo : non usano co'mercio, ne comperano, ne uendono. In conclusione uiuono & sicontentano con quello che da loro natura. Le riccheze che in questa nostra Europa & in altre parti usiamo, como oro, gioie, perle & altre *diuitie*, non le *tenghono in cosa nessuna :* et anchora che nelle loro terre lhabbino, non trauagliano per hauerle, ne le stimano. Sono liberali nel dare, che per marauiglia vi nieghano chosa alchuna : et per contrario liberali nel domandare quando, si monstrano uostri amici : per el maggiore segno di amista, che ui dimonstrano, e, che ui danno le donne loro, & le loro figliuole, & si tiene per grandemente honorato, quando un padre, o una madre *traendo*ui una sua figliuola, anchora che sia *moza* uergine, dormiate con lei : et in questo usono ogni termine di amista. Quando

muoiono, usono uarii modi di exequie, & alchuni gl*interrano* con acqua & lor vivande alchapo, pensando che habbino a mangiare : non tenghono, ne usono ceremonie di lumi, ne di piangere. In alcuni altri luoghi usono el piu barbaro & inhumano *interramento* : che e, che quando uno dolente, o infermo sta quasi che nello ultimo passo della morte, esuoi parenti lo *leuano* in uno grande boscho, & *corichano* una di quello loro *reti*, doue dormono, ad dua arbori, & di poi lo mettono in epsa, & li danzano intorno tucto un giorno : et uenendo la nocte, gliponghono alcapezzale acqua con altre uiuande, che sipossa mantenere quattro, o sei giorni : & dipoi lo lasciano solo, & tornonsi alla populatione : et se lo infermo si adiuta per se medesimo, & mangia, & bee, & uiua, si torna alla populatione, & lo riceuono esuoi con ceremonia : ma pochi sono quelli che scampano : senza che piu sieno uisitati, simuiono, & quello e, la loro sepultura : et altri molti costumi *tenghono* che per prolixita non si dicono. Vsono nelle loro infermita di uarii modi di medicine, tanto differenti dalle nostre, che cimarauigliauamo come nessuno scampaua : che molte volte uiddi, ch' ad uno infermo di febre qu'ado la *teneua* in augume'to, lo bagnauano co' molta acqua fredda dal capo al pie : dipoi glifaceuano un gran fuoco atorno, faccendolo uolgere & riuolgere altre due hore ta'to che lo *cansauano* & lo lasciauano dormire, et molti sanauano : con questo usano molta la dieta, che sta'no tre di senza ma'giare, & cosi elcauarsi sangue, ma no' del braccio, saluo delle coscie & de lombi & delle polpe delle gambe : *alsi* prouocano el uomito con loro herbe che simettono nella boccha : & altri molti rimedii usano, che sarebbe lungho a contargli : pecchano molte nella flegma & nel sangue a causa delle loro uiuande, che elforte sono radici di herbe & fructe & pesci : no' *tengono* semente di grano, ne daltre biade : & alloro comune uso & ma'giare usano una radice duno arbore, della quale fanno farina & assai buona, & la chiamano *Iuca*, & altre che la chiamano *Caẓabi*, & altre *ignami* : mangion pocha carne, saluo che carne di huomo : che sapra uostra Magnificentia, che in questo sono tanto inhumani, che trapassano ogni bestial costume : perche simangiano tutti eloro nimici che amazzano, o pigliano, si femine come maschi, con tanta efferita, che adirlo pare cosa brutta : qu'ato piu a uederlo come miaccadde infinitissime uolte, & i' molte parti uederlo : & simarauigliorono udendo dire a noi che no' ci mangiamo enostri nimici : et questo credalo per certo uostra Mag. son ta'to gli altri loro barbari costumi, che elfacto aldire uien meno : et p̨che in questi quattro uiaggi ho uiste tante cose uarie a nostri costumi, midisposi a scriuere un zibaldone, che lo chiamo LE QUATTRO GIORNATE : nel quale ho *relato* la maggior parte delle cose che io uiddi, assai distinctame'te, secondo che miha porto el mio debile ingegno : el quale anchora no' ho publicato, perche sono di tanto mal ghusto delle mie cose medesime, che non *tengho* sapore in epse che ho scripto, ancore che molti miconfortino alpublicarlo : in epso siuedra ogni cosa p̨ minuto : *alsi* che nonmi *allarghero* piu in questo capitolo : perche nel processo della lettera uerremo ad molte altre cose che sono particulari : questo basti quanto allo uniuersale. In questo principio non uede'mo cosa di molto *proficto* nella terra, saluo alchuna

dimostra doro : credo che lo causaua, perche no' sapauamo la lingua : che in quanto alsito & dispositione della terra, non sipuo migliorare : *acchordamo* dir partirci, & andare piu inanzi costeggiando di continuo la terra : nella quale face'mo molte scale & haue'mo ragionamenti con molta gente : & alfine di certi giorni fummo a tenere uno porto, doue *leuamo* grandissimo pericolo : & piacque allo spirito. s. saluarci : & fu in questo modo. Fumo a terra in un porto, doue trouamo una populatione fondata sopra lacqua come Venetia : erano circa 44. case grande ad uso di capa'ne fondate sopra pali grossissimi, & *teneuano* le loro porte, o entrare di case ad uso di ponte leuatoi : & duna casa sipoteua correre p, tutte, a causa de ponti leuatoi che gittauano di casa in casa : & come le gente di esse ciuedessino, mostrarono hauere paura di noi, & disubito alzaron tutti eponti : & stando a uedere questa marauiglia, uedemo uenire per elmare circa de 22. Canoe, che sono maniera di loro nauili, fabricati dun solo arbore : equali ue'nono alla uolta de nostri battelli, come simarauigliassino di nostre effigie & habiti, & si tennon *larghi* da noi : & stando cosi, face'mo loro segnali ch' uenissino a noi, assicurandoli con ogni segno di amista : & uisto che non ueniuano, fumo a loro, & non ci aspectorono : ma si furono a terra & con cenni cidixeno che aspectassimo, & che subito tornerebbono : & furono drieto a un monte, & no' tardoron molto qua'do tornorono menauan seco 16. fanciulle delle loro, & intraron con esse nelle loro canoe, & si ue'nono a battelli : & i' ciaschedun battello nemisson 4. che tanto cimarauiglia'mo di questo acto, quanto puo pensare V. M. & loro simissono co' le loro canoe infra nostri battelli, uenendo co' noi parlando : di modo che lo giudicamo segno di amista : & andando in questo uede'mo uenire molta gente p, elmare notando, che ueniuano dalle case : & come si uenissino appressando a noi senza sospecto alcuno, in q'sto simostrorono alle porte delle case certe donne uecchie, dando grandissimi gridi & tirandosi ecapelli, mostrando tristitia : p, ilche cifeciono sospectare, & ricorre'mo ciascheduno alle arme : & i' un subito le fanciulle *chetenevamo* ne batelli, sigittorono almare & quelli delle canoe *sallargoron* da noi, & cominciaron co' loro archi a saettarci : & quelli ch' ueniano a nuoto, ciascuno traeua una lancia di basso nellacqua piu coperta che poteuano : di modo che conosciuto eltradime' to comincia'mo no' solo co' loro a difenderci, ma aspra-me'te a offendergli, & sozobramo co' li battelli molte delle loro Almadie o canoe, che cosi lechiamano, face'mo *istragho*, & tucti sigittorono anuoto, lassando *dismanparate* le loro canoe, co' assai lor damno si furono notando aterra : moriron di loro circa 15. o 20. & molti restoron feriti : & de nostri furon feriti 5. & tucti scamporono gratia di Dio : pigliamo due delle fanciulle & dua huomini : & fumo alle lor case, & entra'mo in epse, & in tutte non troua'mo altro ch' due uecchie & uno infermo : toglie'mo loro molte cose, ma di pocha ualuta : & non uole'mo ardere loro le case, perche ci pareua caricho di conscientia : & torna'mo alli nostri battelli con cinque prigioni : & fumoci alle naui, & mette'mo a ciaschuno de presi a paio di ferri in pie, saluo che alle *moze* : & la nocte uegnente sifuggirono le due fanciulle & uno delli huomini piu sottilme'te del mo'do : & laltro giorno *accorda'mo* di

salire di q'sto porto & andare piu inanzi : anda'mo di co'tinuo allungho della costa, hauemo uista dunaltra gente che poteua star discosto da questa. 80. leghe : & la troua'mo molto differe'te di lingua & di costumi : *accordamo* di *surgere*, & anda'mo co' li battelli aterra, & uede'mo stare alla spiaggia, grandissima gente, che poteuano essere *alpie* di 4000. anime : & come fumo giunti *co' terra*, no' ciaspectorono, & simissono a fuggire p eboschi *dismamparando* lor cose : salta'mo i terra, & fumo per un ca'mino che andaua alboscho : & i' spatio dun tiro di balestro troua'mo le lor trabacche, doue haueuon facto grandissimi fuochi, & due stauano cocendo lor uiua'de & arrostendo di molti animali & pesci di molte sorte : doue uede'mo che arrostiuano un certo animale ch' pareua un serpe'te saluo ch' no' teneua alia, & nella apparenza ta'to brutto, che molto cimarauiglia'mo della sua fiereza : Anda'mo cosi p le lor case, o uero trabacche & trovamo molti di questi serpe'te uiui, & eron legati pe piedi, & *tenevano* una corda allo intorno del muso, ch' no' poteuono aprire la bocca, come sifa a cani *alani*, pche no' mordino : eron di tanto fiero aspecto, che nessuno di noi no' ardiua di torne uno, pensando ch' eron uenenosi : sono di grandeza di uno cauretto & di lu'gheza braccio uno & mezo : *te'gono* epiedi lunghi & grossi & armati co' grosse unghie : *tengono* la pelle dura, & sono di uarii colori : elmuso & faccia *tengon* di serpe'te : & dal naso simuoue loro una cresta come una segha, che passa loro p elmezo delle schiene infino alla sommita della coda : in co'clusione gligiudica'mo serpi & uenenosi, & segli ma'giauano : troua'mo che faceuono pane di pesci picholi che pigliauon del mare, con dar loro prima un bollore, amassarli & farne pasta di essi, o pane, & li arrostiuano insulla bracie : cosi li mangiauano : proua'molo, & troua'mo che era buono : *teneuono* tante altre sorte di mangiari, & maximo di fructe & radice, che sarebbe cosa *largha* raccontarle p minuto : & uisto che la gente non riueniua, *accordamo* no' tocchare ne torre loro cosa alcuna per *miglior* assicurarli : & lassamo loro nelle trabacche molte delle cose nostre in luogo che le potessino uedere, & tornamoci p la nocte alle naui : & laltro giorno come uenisse eldi, uede'mo alla spiaggia i'finita gente : & fumo aterra : & anchora che di noi simostrassino paurosi, tutta uolta si assicurorono a tractare co' noi. dandoci qua'to loro doma'dauamo : & mostrandosi molto amici nostri, cidixeno ch' q'sto erono le loro habitationi, & che eron uenuti, quiui p fare pescheria : & cipregorono che fussimo alle loro habitationi & populationi, pche ciuoleuano riceuere come amici : & simisseno a tanta amista a causa di dua huomini che teneuamo con esso noi presi, perche erano loro nimici : di modo che uista tanta loro importunatione : facto nostro consiglio, *accordamo* 28. di noi cristiani andare co' loro bene a ordine, & co' fermo proposito, se necessario fusse, morire : et di poi che fumo stati qui quasi tre giorni, fumo co' loro per terra drento : & a tre leghe della spiaggia fumo co' una populatione dassai gente & di poche case, pche no' eron piu che noue : doue fumo riceuuti co' tante & tante barbarie ceremonie, che no' basta la penna a scriuerle : che furono con li balli & canti & pianti mescolati dallegreza, & con molte uiuande : & qui ste'mo la nocte : doue ci offerseno le loro do'ne, ch' no' cipotauamo difendere da loro : & *dipoi*

dessere stati qui la nocte & mezo laltro giorno, furon tanti epopuli che per marauiglia ciueniuano a uedere, che erano senza *conto* : & li piu uecchi cipregauano ch' fussimo con loro ad altre populationi, che stauano piu drento in terra, mostrando di farci gra'dissimo honore : per onde *accordamo* di andare : & no' ui sipuo dire quanto honore cifeciono : & fumo a molte populationi, tanto che ste'mo noue giorni nel uiaggio, ta'to ch' di gia inostri christiani ch' eron restati alle naui stauano co' sospecto di noi : & stando circa 18. leghe dre'to infra terra, deliberamo tornarcene alle naui : & al ritorno era ta'ta la gente si huomini come do'ne che uennon co' noi infino al mare, che fu cosa mirabile : & se alcuno de nostri si*cansaua* del camino, ci*leuauano* in loro reti molto *discansatame'te* : & alpassare delli fiumi, che sono molti & molto grandi, con loro artificii cipassauano tanto sicuri, che no' *leuauamo* pericolo alcuno, & molti di loro ueuiuano caricchi delle cose che ci haueuon date, che eron nelle loro reti per dormire, & piumaggi molto ricchi, molto archi & freccie, infiniti pappagalli di uarii colori : & altri *traeuano* con loro carichi di loro mantenimenti, & di animali : che maggior marauiglia uidiro, che per bene auenturato siteneua quello, che hauendo a passere una acqua, cipoteua portare adosso : et giuncti che fumo a mare, uenuto nostri battelli, entra'mo i' epsi : et era ta'ta la calcha che loro faceuano p. entrare nelli battelli, et uenire a uedere le nostri naui, ch' cimarauigliauamo : & con li battelli *leua'mo* di epsi quanti pote'mo' & fumo alle naui, & tanti ue'nono a nuoto, che citene'mo per impacciati per uederci tanta gente nelle naui, che erano piu di mille anime tucti nudi & senza arme : marauigliauonsi delli nostri *apparecchi* & artifici, & grandeza delle naui : et con costoro ciaccadde cosa ben da ridere, che fu, che *accorda'mo* di sparare alcune delle nostre artiglierie, & quando sali eltuono, la maggior parte di loro p. paura sigittorono a nuoto no' altrimenti che sifanno li ranocchich' stanno alle prode, che uedendo cosa paurosa, sigitton nel pantano, tal fece quella gente : & quelli che restoron nelle naui, stauano tanto temorosi, che cenepentimo di tal facto : pure li assicura'mo con dire loro che co' quelle armi amazauamo enostri nimici : et haue'do *folgato* tucto elgiorno nelle naui, dice'mo loro che sene andassino, perche uolau'am partire la nocte & cosi sipartiron da noi co' molta amista, & amore sene furono a terra. In questa gente, & in loro terra conobbi & uiddi tanti de loro costumi & lor modi di uiuere, che no' curo di *allargharmi* in epsi : perche sapra V. M. come in ciascuno delli miei uiaggi ho notate le cose piu marauigliose : & tutto ho ridocto in un uolume in stilo di geografia : & le intitulo LE QUATTRO GIORNATE : nella quale opera sicontiene le cose p. minuto & per anchora no' sene data fuora copia, perche me necessario conferirla. Questa terra e, populatissima, & di gente piena, & dinfiniti fiumi, animali pochi : sono simili a nostri, saluo Lioni, Lonze, cerui, Porci, capriuoli, & danii : & questi ancora *tenghono* alcuna difformita : no' *te'ghono* caualli ne muli, ne co' reuerentia asini, ne cani, ne di sorte alcuna bestiame peculioso, ne uaccino : ma sono ta'ti li altri animali che *te'ghono* & tucti sono saluatichi, & di nessuno siseruono per loro seruitio, che no' siposson contare. Che diremo daltri uccelli : che son tanti & di tante

sorte & colori di penne, che emarauiglia uederli. La terra e, molto amena & fructuosa, piena di grandissime selue & boschi : & sempre sta uerde che mai non perde foglia. Le fructe son tante, che sono fuora di numero, & difforme altucto dalle nostre. Questa terra sta dentro della torrida zona giuntamente, o *di basso* del paralello, che descriue eltropico di *cancer :* doue alza elpolo dello orizonte 23 gradi nel fine del secondo clyma. Vennonci a uedere molti popoli, & si marauigliauano delle nostre effigie & di nostra biancheza : & ci domandoron donde uenauamo : & dauamo loro ad inte'dere, che uenauamo dal cielo & che andauamo a uedere el mo'do, & lo credeuano. In questa terra pone'mo fonte di baptesimo : & infinita gente sibaptezo, & cichiamauano in lor lingua *carabi*, che uuol dire huomini di gran *sauidoria*. Partimo di questo porto : la prouincia sidice Lariab : & nauiga'mo allungo della costa sempre a uista della terra, tanto che corre'mo dessa 870 leghe tutta uia uerso el maestrale, faccendo per epsa molte scale & tractando con molta gente : & in molti luoghi *rischarta'mo* oro ma non molta quantita che assai face'mo in discoprire la terra, & di sapere che *te neuano* oro. Erauamo gia stati 13. mesi nel uiaggio : & di gia enauili & li *apparecchi* erono molto co'sumati, & li huomini *cansati : acchorda'mo* di comune consiglio porre le nostre naui amonte, & ricorrerle per stancharle, che faceuano molta acqua, & *calefatar*le & *brear*le dinuouo, & tornarcene per la uolta di Spagna : et qu'ado questo delibe'ra'mo, *stauamo giunti* con un porto elmiglior del mondo : nel quale entra'mo con le nostre naui : doue troua'mo infinita gente : la quale con molta amista ciriceue : & in terra face'mo un bastione con li nostri battelli & con tonelli & botte & nostre artiglierie, che giocavano per tucto : et discharichate & alloggiate nostre naui, le tiramo in terra, & le *corregge'mo* di tucto quello che era necessario : & la gente di terra ci dette gra'dissimo aiuto : & di continuo ciprouedeuono delle loro uiuande : che in q'sto porto poche ghusta'mo delle nostre che cifeciono buon giuoco : perche *tenauamo* elmantenimento per la *uolta* pocho & tristo : doue sto'mo 37. giorni : et andamo molte uolte alle loro populationi : doue cifaceuono grandissimo honore : et uolendoci partire per nostro uiaggio, cifeciono richiamo di come certi tempi dellario ueniuao per la uia di mare i' questa lor terra una gente molto crudele, & loro nemici : & conrtadimenti, o con forza amazauano molti di loro, & selimengiauano : & alcuni *captiuauano*, & gli*leuauan* presi alle lor case, o terra : & ch' apena sipoteuono defendere da loro, faccendoci segnali che erano gente di isole, & poteuono stare drento in mare 100 leghe : et con tanta affectione cidiceuano questo, che lo crede'mo loro : & promette'mo loro di uendicarli di tanta ingiuria : & loro restoron molto allegri di q'sto : et molti di loro li offersono di uenire con esso noi, ma no' gliuolemo *leuare* per molte cagioni, saluo che ne*leuamo* septe, co' conditione che si uenissino poi in *canoe* : perche no' ciuolauamo obligare a *tornarli* a loro terra : & furon contenti : et cosi cipartimo da queste genti lassandoli molto amici nostri : et *rimediate* nostri naui, & nauigando septe giorni alla uolta del mare p, eluento infra greco & leuante : et alcapo delle septe giorni riscontramo nelle isole, che eron molte, & alcune populate,

& altre deserte : & *surge'mo* con una di epse : doue uedemo molta gente che la chiamauano Iti : et *stipati* enostri battelli di buona gente, & in ciaschuno tre tiri di bombarde, fumo alla uolta di terra : doue trouamo stare al*pie* di 400. huomini & molte don'e, & tucti *disnudi* come epassati. Eron di buon corpo : & ben pereuano huomini bellicosi : perche erono armati di loro armi, che sono archi, saette & lance : et la maggior parte di loro *teneuano* tauolaccine quadrate : & di modo seleponeuano che non glimpediuono el trarre dello archo : et come fumo a circha di terra con li battelli ad un tiro darcho, tutti saltoron nellacqua a tirarci saette, & *difender*ci che con saltassimo i' terra : & tutti eron dipincti ecorpi loro di diversi colori, & impiumati co' penne : & cidiceuano le *lingue* ch' con noi erano, che qua'do cosi simostrauano dipincti & i'piumati, che danon signale diuoler co'battere : & ta'to perseueroron i' *defender*ci la terra, che fumo sforzati a giocare co' nostre artiglierie : et come sentirono el tuono & uidono de loro cader morti alchuni, tucti sitrasseno alla terra : per onde facto nostro co'siglio, *accorda'mo* saltare i' terra 42. di noi : & se ciaspectassino, combatter con loro : cosi saltati i' terra co' nostre armi, loro si uennono a noi, & combattemo a circha duna hora, ch' poco uantaggio *leua'mo* loro, saluo ch' enostri balestrieri & spingardieri ne amazauano alcuno & loro feriron certi nostri : & questo era, p͏̨che no' ci aspectauano no' altiro di lancia ne di spada : et tanta forza ponemo alfine, che uenimo altiro delle spade, & come ghustassino le nostri armi, simissono in fuga per emonti & boschi, & ci lascioron uincitori del campo con molti di loro morti & assai feriti : & per questo giorno non trauaglia'mo altrime'ti di dare loro drieto, perche *stauamo* molto affatichati, & cene torna'mo alle naui con tanta allegreza de septe huomini che con noi eron uenuti, che no' capriuano in loro : & uenendo laltro giorno, uede'mo uenire per la terra gran numero di gente, tutta uia con segnali di battaglia sonando corni, & altri uarii strumenti che loro usan nelle guerre : & tucti dipincti & impiumati, che era cosa bene strana a uederli : il perche tucte le naui fecion consiglio, & fu deliberato poi che questa gente uoleua con noi nimicitia, che fussimo a uederci con loro, & di fare ogni cosa per farceli amici : in caso che no' uolessino nostra amista, che li tractassimo come nimici, & che qua'ti nepotessimo pigliare di loro, tucti fussino nostri schiaui : et armatici come *miglior* potauamo, fumo al la uolta di terra, & non ci*difesono* elsaltare in terra, credo per paura delle bombarde : & salta'mo i' terra 57. huomini in quat-tro squadre, ciaschun capitano con la sua gente : & fumo alle manu con loro : & *dipoi d*una lungha battaglia morti molti di loro glimette'mo i' fuga, & seguimo lor drieto fino a una populatione, haue'do preso circa di 250. di loro, & ardemo la populatione, & cenetornamo con uictoria & con 250 prigioni alle naui, lasciando di loro molti morti & feriti, & de nostri no' mori piu che uno, & 22 feriti, ch' tucti scamporono, dio sia ringratiato. Ordina'mo nostra partita, & li septe huomini che cinque ne eron feriti, presono una *canoe* della isola, & co' septe prigioni che de'mo loro quattro don'e & tre huomini, sene tornorono allor terra molto allegri; marauiglia' dosi delle nostre forze : & noi *alsi* facemo uela p̨ Spagna con 222 prigioni schiaui : & giugnemo nel porto di

Calis adi 15. doctobre 1498. doue fumo ben riceuuti, & uende'mo nostri schiaui. Questo e, quello che miacchadde in questo mio primo uiaggio di piu notabile.

¶ Finisce elprimo Viaggio.

¶ Comincia elsecondo.

Quanto alsecondo Viaggio, & quello che in epso uiddi piu degno di memoria, e, quello che qui segue. Partimo del porto di Calis tre naui di co'serua adi 16. di Maggio 1499 & comincia'mo nostro ca'mino adiritti alle isole del cavo uerde passando a uista della isola di gran Canaria : et tanto nauigamo, che fumo a *tenere* ad una isola, che sidice lisola del fuoco : et qui facta nostra prouisione dacqua & di legne, piglia' mo nostra nauigatione per illibeccio ; & in 44. giorni fu mo a *tenere* ad una nuova terra : & la giudica'mo essere terra ferma, & continua con la disopra si fa mentione : la quale e, situata drento della torrida zona, & fuora della linea equinoctiale alla parte dello austro : sopra laquale alza el polo del meridione 5. gradi fuora dogni clyma : & *dista* dalle decte isole per elue'to libeccio 500. leghe : & troua'mo essere equali egiorni con le nocte : p͛che fumo ad epsa adi 27. di Giugno, quando elsole sta circa del tropico di cancer : la qual terra troua'mo essere tucta *annegata* & piena di grandissimi fiumi. In questo principio no͛ uede'mo gente alcuna : *surge'mo* con nostre naui & butta'mo fuora enostri battelli : fumo con epsi aterra, & come dico, la troua'mo piena di grandissimi fiumi, & *annegata* per grandissimi fiumi che troua'mo : & la *co'mette'mo* in molte parti per uedere se potessimo entrare p͛ epsa : & per le grandi acque ch' *traeuono* efiumi, con qua'to trauaglio pote'mo, no' troua'mo luogho che non fussi *annegato* : uede'mo per efiumi molti segnali di come la terra era populata : & uisto ch' p' questa parte non la potauamo entrare, *accorda'mo* tornarcene alle naui, & di *co'metterla* p͛ altra parte : & *leuata'mo* nostre anchore, & nauica'mo infra leuante & scilocchо, costeggiando di continouo la terra, che cosi sicorreua, & in molte parti la *co'mette'mo* in spatio di 40. legho : & tucto era tempo perduto : troua'mo in questa costa che le corrente del mare erano di tanta forza, che non cilasciauano nauigare, & tucte correuano dallo scilocchо almaestrale : di modo che uisto tanti inconuenienti per nostra nauicatione, facto nostro co'siglio, *accor dam'o tornare* la nauicatione alle parte del maestrale : & tanto nauica'mo allungho della terra, che fumo a tenere un bellissimo porto : el quale era causato da una grande isola, che staua allentrata, & drento si faceua una grandissima *insenata* : & nauicando p' entrare in epso, prolungando la isola, haue,mo uista di molta gente : et allegratici, uidirizza'mo nostre naui per *surgere* doue uedauamo la gente, ch' porauamo stare piu almare circa di quattro leghe : et nauicando in questo modo, haue'mo uista duna *canoe*, che ueniua co' alto mare : nellaquale ueniua molta gente : & *accorda'mo* di *hauerla alla mano* : & *face'mo la uolta* con nostre naui sopra epsa con ordine ch' noi non la perdessimo : & nauicando alla uolta sua con fresco tempo, uede'mo che stauano fermi co' remi alzati, credo per marauiglia delle nostre naui : & come uidono

che noi ci andauamo apressando loro, messono eremi nellaqua, & cominciorono a nauicare alla uolta di terra : & come i' nostra co'pagnia uenisse una carouella di 45. tonelli molto buona della uela, sipuose a *barlouento* della *canoe* : & quando le parue tempo darriuare sopra epsa, *allargo* li *apparecchi*, & uenne alla uolta sua, & noi *alsi* : et come la carouelletta pareggiasse con lei & no' la uolessi inuestire, la posso, & poi rimase sotto uento : & come siuedessino a uantaggio, cominciarono a far forza co remi p' fuggire : noi che troua'mo ebattelli per poppa gia *stipati* di buona gente, pensando ch' la piglierebbono : & trauagliorono piu di due hore, & infine se la carouelletta in altra uolta non tornaua sopra epsa, la perdauamo; & come si uiddeno strecti dalla carouella & da battelli tucti sigittarono almare, che poteuono essere 70. huomini : & *distauano* da terra circa di due leghe : & segue'doli co' battelli, in tutto elgiorno no' nepote'mo pigliare piu ch' dua, che fu p. *acerto*.: glialtri tutti si furono a terra a saluame'to : & nella *canoe* restarono 4. fanciulli : equali non eron di lor generatione, che li *traeuano* presi dallaltra terra : & li haueuano castrati, che tucti eron senza membro uirile, & con la piaga frescha : di che molto ci marauiglia'mo : & messi nelle naui, cidixeno per segnali, che li haueuon castrati p. mangiarseli : & sape'mo costoro erano una gente, che sidicono Camballi, molto efferati, ch' mangiono carne humana. Fumo con le naui, *leuando* con noi la *Canoe* per poppa alla uolta di terra, & *surge'mo* a meza legha : & come aterra vedessimo molta gente alla spiaggia, fumo co' battelli aterra, & *leua'mo* con epso noi edua huominini che piglia'mo : & giuncti in terra, tucta la ge'te sifuggi, & simisseno p. bosche : & *allargha'mo* uno delli huomini, dandogli molti sonagli, & che uolauamo essere loro amici : elquale fece molto bene quello li *manda'mo*, & trasse seco tucta la gente, che poteuono essere 400. huomini, et molte do'ne : equali uennono senza arme alchuna *adonde* stauamo con li battelli : et facto con loro buona amista, rendemo loro laltro preso, et mandamo alle naui perla loro *Canoe*, et la rende'mo loro. Questa *Canoe* era lungha 26. passi, et largha due braccia, et tucta dun solo arbore cauato, molto bene lauorata : et quando la hebbono *uarata* in un *rio*, et messala in luogho sicuro, tucti sifuggirono, et no' uollon piu praticare con noi, che ciparue tucto barbaro acto, che gligiudica'mo gente di pocha fede & di mala conditione. A costoro uede'mo alcun pocho doro che *teneuano* nelli orecchi. Partimo di qui, & entra'mo drento nella insenata : doue trouamo ta'ta gente, che fu marauiglia : con liquali face'mo in terra amista : & fumo molti di noi con loro alle loro populationi molto sicuramente, & ben riceuuti. In questo luogho *rischatta'mo* 150. perle, che celedetton p. un sonaglio, & alcun poco doro, che celodauano di *gratia* : et i' questa terra troua'mo che beeuano uino facto di lor fructe & semente ad uso di ceruogia, & biancho & uermiglio : & el migliore era facto di *mirabolani*, & era molto buono : et mangia'mo infiniti di epsi, che era eltempo. E, molto buona fructa, saporosa alghusto, & salutifera alcorpo. La terra e, molto abondosa de loro mantenimenti et la gente di buona conuersatione, et la piu pacifica che habbiamo trouata in fino aqui. Ste'mo in questo porto 17. giorni con molto piacere : et ogni giorno ciueniuano a uedere nuoui populi

della terra drento, marauigliandosi di nostre effigie & bianchezza, & de nostri uestiti & arme, & della forma & grandezza delle naui. Da questa gente haue'mo nuoue di come staua una gente piu alponente ch' loro, che erano loro nimici, che *teneuano* infinita copia di perle : et che quelle che loro *teneuano*, eron che le haueuan lor tolte nelle lor guerre : et cidixeno come le peschauono, & in che modo nasceuano, et li troua'mo essere con uerita, come udira uostra Magnificentia. Partimo di questo porto, et nauica'mo perla costa : per laquale di continuo uedauamo fumatte con gente alla spiaggia : et alcapo di molti giorni fumo a *tenere* in un porto, ad causa di rimediare ad una delle nostre naui, che faceua molta acqua : doue troua'mo essere molta gente : con liquali non pote'mo ne per forza ne per amore hauer conuersatione alchuna : et quando andauamo a terra, ci*difendeuano* asprame'te la terra : et quando piu non poteuano, si fuggiuano per li boschi, & non ciaspectauano. Conosciutoli ta'to barbari, cipartimo di qui : et andando nauicando, haue'mo uista duna isola che *distaua* nel mare 15. leghe da terra : & *acchorda'mo* di andare a uedere se era populata. Troua'mo in epsa la piu bestial gente & la piu brutta che mai siuedessi, & era di questa sorte. Erano di gesto & uiso molto brutti : & tucti *teneuano* le ghote piene di drento di una herba uerde, che di continouo la rugumauano come bestie, che apena poteuon parlare, & ciaschuno teneua alcollo due zucche secche, che luna era piena di q'lla herba che teneuano i' boccha, & laltra duna farina bia'cha, che pareua gesso in poluere, & di qua'do in quando con un fuso ch' *teneuano* inmollandolo co' la boccha, lo metteuano nella farina : dipoi selo metteuano in boccha da tutta dua le bande delle ghote, infarinandosi lherba che *teneuano* in boccha : & q'sto faceuano molto a*minuto* : et marauigliati di tal cosa, no' potauamo inte'dere q'sto secreto, ne ad ch' fine cosi faceuano. Questa gente come ciuidono, uennono a noi tanto familiarme'te, come se hauessimo *tenuto* con loro amista : audando con loro per la spiaggia parlando, & desiderosi di bere acqua frescha, ci feciono segnali che no' la *teneuano*, & confereuon di quella loro herba & farina, di modo che stima'mo per discretione che q' sta isola era pouera dacqua, & ch' per difendersi della sete, teneuano quella herba in boccha, & la farina per questo medesimo. Anda'mo perla isola un di & mezo senza ch' mai trouassimo acqua uiua : & uede'mo che lacqua che ebeeuano, era di rugiada ch' cadeua di nocte sopra certe foglie, ch' pareuano orecchi di asino & empieuonsi dacqua, & di questa beeuano : era acqua optima : & di queste foglie no' ne haueuono in molti luoghi. No' *teneuano* alcuna maniera di uiuande, ne radice, come nella terra ferma : & la lor uita era con pesci che pigliauon nel mare, & di questi *teneuano* grandissima abundantia, & erano gra'dissimi pescatori : & cipresentorono molte tortughe & molti gran pesci molto buoni : le lor donne no' usauon tenere lherba in boccha come glhuomini, ma tucte traeuono una zuccha con aqua, & di quella beeuano. No' *teneuano* populatione ne di case ne di capa'ne, saluo che habitauano di basso in fraschati, che li defendeuano dal Sole, & no' da lacqua : che credo poche uolte uipioueua in quella isola : quando stauano almare peschando, tucti teneuano una foglia molto grande & di tal largheza,

che uistauon di basso dre'to allombra, & la ficchauano in terra : & come elsole siuolgeua, cosi uolgeuano la foglia : & in questo modo sidifendeuano dal Sole. Lisola contiene molti animali di uarie sorte : & beano acqua di pantani : & uisto che no' *teneuano proficto* alcuno, cipartimo, & fumo ad unaltra isola : & troua'mo che in epsa habitaua gente molto grande : fumo indi in terra, per uedere se trouauamo acqua fresca : & no' pensando che lisola fussi populata per non ueder gente, andando alungho della spiaggia, uede'mo pedate di gente nella rena molto gra'di : & giudica'mo se laltre membra rispondessino alla misura, che sarebbono huomini grandissimi : & andando in questo rinscontra'mo in un ca'mino che andaua per la terra drento : & *acchorda'mo* noue di noi, & giudicamo che lisola per esser picchola, no' poteua hauere in se molta gente : et pero andamo per epsa, per uedere che gente era quella : & dipoi che fumo iti circa di una legha, uede'mo in una ualle cinque delle lor capa'ne, che cipareuon *dispopolate :* & fumo ad epse : & troua'mo solo cinque donne, & due uecchie & tre fanciulle di tanto alta statura, che per marauiglia le guardauamo : & come ciuiddono, entro lor ta'ta paura che non hebbono animo a fuggire : & le due uecchie ci cominciorono con parole a conuitare *traendoci* molte cose da mangiare, & messonci in una ca'pa'na : & eron di statura maggiori che uno grande huomo, che ben sarebbon gra'de di cor po come fu Francesco de glialbizi, ma di miglior proportione : di modo che stauamo tucti di proposito di torne le tre fanciulle per forza, & per cosa marauigliosa trarle a Castiglia : et stando in questi ragionamenti, cominciorno a entrare per la porta della capana ben 36. huomini molto maggiori che le donne : huomini tanto ben facti, che era *famosa* a uedergli : equali cimissono in tanta turbatione, che piu tosto saremo uoluti essere alle naui, ch' trouarci co' tal gente. *Traeuano* archi grandissimi, & freccie con gran bastoni con capocchie : & parlauano infra loro dun suono, come uolessino manometterci : uistoci in tal pericolo, face'mo uarii cosiglii infra noi : alchuni diceuano che i' casa sicominciasse a dare in loro : & altri che alcampo era migliore : & altri che diceuano che no' cominciassimo la quistione infino a tanto che uedessimo quello che uolessin fare : et *acchord'amo* del *salir* della capanna, & andarcene dissimulatamente al ca'mino delle naui : & cosi lo facemo : et preso nostro ca'mino, cenetorna'mo alle naui : loro ci ue'non drieto tuttauia a un tiro di pietra, parlando infra loro : credo ch' non men paura haueuon di noi, che noi di loro : perche alcuna uolta ciriposauamo, & loro *alsi* senza appressarsi a noi, tanto che giugnemo alla spiaggia doue stauano ebattelli aspectandoci : & entra'mo i' epsi : & come fumo *larghi* loro saltorono, & citirorono molte saette : ma pocha paura *tenauamo* gia di loro : sparamo loro dua tiri di bombarda piu p, spaue'tarli che per far loro male : & tutti altuono suggirono al monte : & cosi cipartimo da loro, ch' ciparue scampare duna pericolosa giornata. Andauano del tucto *disnudi* come li altri. Chiamo questa isola, lisola di giganti a causa di lor grandeza : & andamo piu inanzi prolungando la terra : nella quale ci accadde molte uolte combattere con loro per non ci uolere lasciare pigliare cosa alchuna di terra : & gia stauamo di uolonta di tornarcene a Castiglia : perche erauamo stati nel mare circha di uno anno, & *tenauamo* poco manteni-

mento, & elpoco *damnato* a causa delli gran caldi che passamo : perche da che partimo per lisole del cauo uerde infino aqui, di continuo hauauamo nauicato p. la torrida zona, & due uolte atrauersato perla linea equinoctiale : che come disopra dixi, fumo fuora di epsa 5. gradi alla parte dello austro : & qui stauamo in 15. gradi uerso elseptetrione. *Stando* in q.sto co'siglio piacque allo Spirito sancto dare alchuno *discanso* a tanti nostri trauagli : che fu, che andando cerchando un porto per racchonciare nostri nauilii, fumo a dare con una gente : laquale ci riceuette con molta amista : & troua'mo che *teneuano* grandissima qua'tita di perle orientali & assai buone : co quali ciritene'mo 47. giorni : & *riscata'mo* da loro 110. marchi di perle con molta pocha mercantia : che credo no' cicostorono el ualere di quaranta ducati : p.che quello che de'mo loro, no' furono se no' sonagli & specchi, & *conte*, dieci palle & foglie di octone : che p.uno sonaglio daua uno qua'te perle *teneua*. Da loro sape'mo come le pescauano. & *donde* : & cidettono molte ostriche, nellequali nasceuono : *riscata'mo* ostrica, nellaquale *staua* di nascimento 130. perle, & altre di meno : questa delle 130. mitolse la regina : & altre miguardai no' le uedesse. Et ha da sapere V. M. che se le perle non sono mature, & da se non sispicchano no' *perstanno* : perche si*damnano* presto : & di questo ne ho uisto experientia : quando sono mature, stanno drento nella ostrica spicchate et messe nella carne : et q'ste son buone : quanto male *teneuano*, che la maggior parte erono roche & mal forate : tuttauia ualeuano buon danari : p.che siuendeua ellmarcho... et alcapo di 47 giorni lascia'mo la gente molto amica nostra. Partimoci, & perla necessita del mantenimento fumo a *tenere* allisola dantiglia, che e, questa che discoperse Christophal colombo piu anni fa : doue face'mo molto mantenime'to : & ste'mo duo mesi & 17. giorni : doue passamo molti pericoli & trauagli con li medesimi christiani che in questa isola stauano col Colombo : credo per inuidia : che per no' essere prolixo, li lascio di racchontare. Partimo della decta isola adi 22. di Luglio : & nauicamo i' un mese & mezo : & entra'mo nel porto di Calis, che fu adi 8. di Septembre di di, elmio secondo uiaggio : Dio laudato.

¶ Finito elsecondo Viaggio :

¶ Comincia el terzo.

Standomi dipoi in Sibylia riposandomi di tanti miei trauagli, che i' questi due uiaggi haueuo passati, & con uolonta di tornare alla terra delle perle : qua'do la fortuna no' contenta di miei trauagli, che no' so come uenissi in pensamento a questo serenissimo re don manouello di portogallo eluolersi seruire di me : et stando in Sybilia fuori dogni pensamento di uenire a Portogallo, miue'ne un messagiero co' lettera di sua real corona, che mi*rogaua* ch' io uenisse a Lisbona a parlare co' sua alteza, promette'do farmi *merzedes.* No' fui *aconsigliato* che uenisse : expedii elmessagiero, dicendo che stauo male, & che quando stessi *buono*, & che sua alteza siuolesse pure seruire di me, che farei quanto mi*mandasse.* Et uisto che non mi poteua hauere, *acchordo* mandare per me Giuliano di Bartholomeo del Giocondo stante qui in Lisbona, con commissione che in ogni modo mi*traesse.* Venne el decto Giuliano a Sibylia : per la uenuta & *ruogho* delquale fui forzato a uenire, che fu tenuta a male la mia uenuta da quanti miconosceuano : perche miparti di Castiglia, doue mi era facto honore, & il re miteneua i' buona *possessione* : peggior fu che miparti *insalutato hospite* : et appresentatomi inanzi a questo Re, mostro hauer piacere di mia uenuta : & mipriego ch' fussi in compagnia di tre sue naue, che stauano preste p. andare a discoprire nuoue terre : & come un *ruogo* dun Re é *mando*, hebbi aconsentire a qua'to mi*rogaua* : et partimo di q'sto porto di Lisbona tre naui di conserua adi. 10. di Maggio 1501. & pigliamo nostra *derrota* diritti alla isola di gran canaria : & pasiamo senza posare a uista di epsa : & di qui fumo costeggiando la costa dafrica p. la parte occide'tale : nella quale costa face'mo nostra pescheria a una sorte pesci, che si chiamano *Parchi* : doue ci ditene'mo tre giorni : & di qui fumo nella costa dethiopia ad un porto che si dice Besechicce, che sta dentro dalla torrida zona : sopra la quale alza elpolo del septentrione 14 gradi & mezo situato nel primo clyma : doue ste'mo. ii. giorni' piglia'do acqua & legne : p.che mia inte'tione era di *maringare* uerso laustro p. el golfo atla'ntico. Partimo di q'sto porto di ethiopia, & nauicamo p. ellibeccio pigliando una quarta del mezo di tanto che in 67. giorni fumo a tenere a una terra che staua nel decto porto 700. leghe uerso libeccio & i quelli 67. giorni *leuamo* elpeggior te'po che mai *leuasse* huomo che nauicasse nel mare, per molti *aguazeri* & *turbonate* & *torme'te* che cidettono : p.che fumo i' te'po molto co'trario, acausa che elforte di nostra nauicatione fu di co'tinouo *giunta* con la linea equinoctiale, che nel mese di Giugno é inverno : & troua'mo el di con la nocte essere equale : & trova'mo lombra uerso mezo di di co'tinouo : piacq. a dio mostrarci terra nuoua, & fu adi 17. dagosto : doue *surgémo* a meza legha : & buttámo fuora nostri battelli : et fumo a uedere la terra, se era habitata da gente, & che tale era : & troua'mo essere habitata da ge'te, che erano

peggiori ch' animali : pero V. M. *intendera* i q'sto principio no' uede'mo gente, ma ben conosce'mo ch' era populata p molti segnali che i' epsa uede'mo : piglia'mo la possessione di epsa p' questo serenissimo Re : la quale trouamo essere terra molto amena & uerde, & di buona apparentia : staua fuora della linea eqnoctionale uerso laustro 5. gradi : et per questo ci ditorna'mo alle naui : et p'che *teneuano* gran necessita dacqua & di legne, *accordamo* laltro giorno di tornare a terra per prouedere del necessario : et stando i' terra, uedemo una ge'te nella sommita dun monte, che stauano mirando, & no' *usauono* desce'dere abasso : erano *disnudi*, & del medesimo colore & factione che erano li altri passati : et stando co' loro trauagliando, perche uenissino a parlare con epso noi, mai no' li pote'mo assicurare, che no' si fidorono di noi : et uisto la loro obstinatione, & di gia era tardi, cenetorna'mo alle naui, lasciando loro in terra molti sonagli & spechi, & altre cose a uista loro : et come fumo *larghi* al mare, disceseno del mo'te & uennou p le cose lassamo loro, facce'do di epse gra' marauiglia : & p q'sto giorno no' ci p uede'-mo se no' dacqua : laltra mactina uedemo delle naue ch' la ge'te di terra faceuon molte fumate : & noi pensando che ci chiamassino, fumo a terra, doue troua'mo ch' erano uenuti molti populi, & tutta uia stauano *larghi* di noi : & ci acce'neuano ch' fussimo co' loro p la terra drento : p onde simosseno dua delli nostri xp'iani a doma'dare elcapitano ch' desse loro licentia, che siuoleuano metter' a picolo di uolere andare co' loro i' terra, p uedere ch' gente erano, & se *teneuano* alcuna riccheza, o spetieria, o drugheria : & tanto pregorono, ch' elcapitano fu co'tento : & messonsi a ordine co' molte cose di *riscatto*, sipartiron da noi co' ordine, ch' no' stessino piu di. 5. gio'ni a tornare : pche ta'to gliaspecteremo : & pson lor camino p la terra & noi p le naui aspecta'doli : & quasi ogni gio'no ueniua ge'te alla spiaggia, & mai no' ci uollon parlare : et ilseptimo giorno andamo i' terra, & trouamo che haueuo' tracto co' loro le lor don'e : et come saltassimo i' terra, glhuomini della terra mandorono molte delle lor don'e a parlar co' noi : & uisto no' si assicurauano, *accordamo* di ma'dare a loro uno huomo de nostri, ch' fu un giouane ch' molto faceua lo *sforza* : & noi p assicurarlo, entra'mo nelli battelli : & lui sifu p le don'e : & come giu'se a loro, gli feciono un gra' cerchio i'torno, toccandolo, & mirandolo si marauigliauano : et stando i' q'sto, uede'mo uenire una don'a del mo'te, & *traeua* un gra' *palo* nella mano : & come giunse *do'de staua* elnostro xp'iano, li uenne p adrieto & alzato elbastone, glidette *tam* gra'de elcolpo, ch' lo distese morto i' terra, i' un subito le altre do'n'e lo p'sono pe piedi, & lo strascinorono pe piedi uerso el mo'te : & li huomini saltorono uerso la spiaggia, & co' loro archi & saette a saettarci : et poson la nostra gente i' tanta paura surti co'li battelli sopra le *fatesce*, che *stauano* in terra, che p' le molte freccie ch' cimetteuano nelli battelli, nessuno *accertaua* di pigliare larme : pure *dispara'mo* loro 4. tiri di bo'barda, & no' *accerto'rono*, saluo ch' udito eltuono, tutti fuggirono uerso el mo'te, & doue stauano gia le do'ne facce'do pezi del xp'iano : & ad un gran fuoco che haueuo' facto, lo stauano arroste'do a uista nostra, mostrandoci molti pezi, & ma'giandoseli : et li huomini faccendoci segnali co' loro cenni d' come hauer morti li altri duo xp'iani, & mangiatoseli : el che cipeso *molto*,

uegge'do co' li nostri occhi la crudelta che faceuan del morto, a tutti noi fu ingiuria intollerabile : & *stando* di proposito piu di 40. di noi di saltare in terra, & uendicare ta'ta cruda morte & acto bestiale & inhumano, el capitano maggiore no' uolle aco'sentire, & si restaron satii di ta'ta ingiuria : & noi cipartimo da loro co' mala uolo'ta & co' molta uergogna nostra a causa del nostro capitano. Partimo di q'sto luogo, & comincia'mo nostra nauicatione i'fra leua'te & scilocchio, & cosi si correua la terra : et face'mo molte schale, & mai troua'mo ge'te ch' co' epso noi uolessin co'uersare : et cosi nauica'mo ta'to, che trouamo che la terra faceua la *uolta* p̨ libeccio : come *doblassimo* un *cauo,* alquale pone'mo nome elcauo di sco' Augustino, cominciamo a nauicare p̨ libeccio, & *dista* q'sto cauo della p̨decta terra, che uede'mo doue amazorono echristiani. 150. leghe uerso leuante : et sta q'sto cauo 8. gradi fuori della linea equinoctiale uerso laustro : et nauica'do, haue'mo un giorno uista di molta ge' te, ch' stauano alla spiaggia p̨ uedere la marauiglia delle nostre naui : et di che como nauica'mo, fumo alla uolta loro, & *surge'mo* i' buon luogo, & fumo co' li battelli a terra, & troua'mo la ge' te essere di miglior co'ditione ch' lapassata : et anccor ch' cifusse trauaglio dimesticarle, tuttauia celiface'mo amici, & tracta'mo co' loro. In q'sto luogo ste'mo 5. giorni : & qui trouamo *canna fistola* molto grossa & uerde & seccha i' cima delli arbori. *Accorda'mo* i' questo luogho *leuare* un paio di huomini, perche cimostrassino la lingua : et uennono tre di loro uolunta per uenire a Portogallo : & per questo digia *cansato* di tanto scriuere, sapra uostra Magnificentia, che partimo di questo porto, sempre nauicando per libeccio a uista di terra, di continouo faccendo di molte scale, & parlando con infinita gente : et tanto fumo uerso laustro, che gia stauamo fuora del tropico di capricorno : *a donde* el polo del Meridione salzaua sopra lo Orizonte 32. gradi : et di gia hauamo perduio del tucto lorsa minore, & la maggiore chi staua molto bassa, & quasi cisimonstraua alfine delle orizonte, & ci reggiauamo per le Stelle dellaltro polo del Meridione : lequale sono mollte, & molto maggiori, & piu lucenti che le di q'sto nostro polo : et della maggior parte di epse trassi le lor figure, & maxime di q'lle della prima, & maggior magnitudine, con la dichiaratione de lor circuli, che faceuano i'torno alpolo del austro, co' la dichiaratione de lor diametri & semidiametri, come si potra uedere nelle mie 4. GIORNATE : corre'mo di q'sta costa *alpie* di 750. leghe : le 150. dal cauo decto di sco' Augustino uerso elpone'te, & le 600. uerso ellibeccio : et uolendo *ricontare* le cose che i' q'sta costa uidi : & q'llo che passamo, non mibastereb- be altretanti fogli : & in q'sta costa n' uede'mo cosa di *p̨ficto,* saluo infiniti arbori di uerzino & di cassia, & di quelli ch' generano la myrra, & altre marauiglie della natura, che no' siposson raccontare, et di gia essendo stati nel uiaggio ben 10. mesi, & uisto che i' q'sta terra no' trouaumo cosa di *minero* alcuno, *acorda'mo* di *dispedirci* di epsa, & andarci a co'mettere almare p̨ altra parte : et facto nostro co'siglio, fu deliberato che siseguisse q'lla nauigatione che miparesse benne : & tucto fu rimesso i' me el*mando* della flocta : et allhora *mandai* che tucta la gente & flocta si prouedessi dacqua & di legne p̨ sei mese, ch' ta'to gindicaromo li uficiali delle naui ch' portauamo nauicare co' epse :.

Facto nostro p̨ue dimento di questa terra, cominciamo nostra nauicatione p̨ eluento scilocchο : & fu adi 15. di Febraio, quando gia elsole sandaua *cercando* allo equinoctio, & tornaua uerso q̨sto nostro emisperio del septentrione : & tanto nauica'mo p̨ q'sto uento, che ci troua'mo tanto alti, chel polo del meridione cistaua alto fuora del nostro orizonte ben 52. gradi, & piu no' uedauamo le stelle ne dellorsa minore, ne della maggiore orsa : & di gia stauamo discosto del porto di doue partimo ben 500. leghe p̨ scilocchο : & questo fu adi 3. daprile : & i' q'sto giorno comincio una *tormenta* in mare ta'to forzosa, che cifece amainare del tucte nostre uele : & corrauamo allarbero *seco* con molto uento, che era libeccio co' grandissimi mari, & laria molto *tormentosa* : et tanta era la *torme'ta,* che tutta la flocta staua con gran timore : le nocte eron molto grandi : che nocte *tene'mo* adi septe daprile, che fu di 15. hore : p̨che elsole staua nel fine di Aries : et in q'sta regione era lo inuerno, come ben puo considerare V. M. et andando i' q'sta *tormenta* adi septe daprile : haue'mo uista di nuoua terra : dellaquale corre'mo circha di 20. leghe, & la troua'mo tucta costa *braua* : et no' uede'mo i epsa porto alcuno, ne gente : credo p̨che era ta'to el freddo, che nessuno della flocta si poteua *rimediare,* ne sopportarlo : di modo ch' uistoci in tanto pericolo & i' tanta *torme'ta* che apena potauamo hauere uista luna naue dellaltra, p̨ egran mari ch' faceuano, & p̨ la gran *serrazon* del te'po, che *accorda'mo* con elcapitano maggiore fare segnale alla flocta che arriuassi, & lasciassimo la terra : et cene tornassimo alca'mino di Portogallo : et fu molto buon co'siglio : che certo e, che se tardauamo quella nocte, tutti ciperdauamo : p̨che come arriua'mo a poppa, & la nocte & laltro giorno si ci ricrebbe tanta *tormenta,* che dubita'mo perderci : et haue'mo di fare *peregrini* & altri ceremonie, come é usanza di marinai p̨ tali te'pi : corremo 5. giorni, & tutta uia ciuenauamo ap̨ssando alla linea eq̨noctiale, & in aria & i' mari piu te'perati : et piacq, a Dio scamparci di ta'to pericolo : & nostra nauicatione era p̨ el uento infra el tramota'no & greco : p̨che nostra i'tentione era andare a riconoscere la costa di ethiopia, che stauamo discosto da epsa i' 300. leghe p̨ elgolfo del mare atlantico : & co' la gratia di dio a 10. giorni di maggio fumo i' epsa a una terra uerso laustro, ch' sidice La serra liona : doue ste'mo 15. giorni piglia'do nostro rinfrescame'to : & diqui partimo piglia'do nostra nauicatione uerso lisole delli azori, ch' *dista'no* di q'sto luogo della Serra circa di 750. leghe : et fumo co' lisole alfin di Luglio : doue ste'mo altri 15. giorni, piglia'do alcuna recreatione : & partimo di epse p̨ Lisbona : ch' *stauamo* piu allo occide'te 300. leghe : & entramo p̨ q'sto porto di Lisbona adi 7. Septe'bre del 1502. a buon saluame'to, Dio ringratiato sia, co' solo due naui : p̨che laltra arde'mo nella Serra liona : p̨che no' poteua piu nauicare, che ste'mo in questo uiaggio circa di 15. mesi : & giorni 11. nauiga'mo senza ueder la stella tramo'tana, o lorsa maggiore & minore, che si dicono elcorno : et ci regge'mo p̨ le stelle dello altro polo. Questo é qua'to uidi in q'sto uiaggio, o giornata.

¶ Quarto Viaggio.

Restami di dire le cose p̨ me uiste nel quarto uiaggio, o giornata : & perlo essere gia *cansato*, & *etiam* p̨ che q'sto quarto uiaggio no' siforni, seco'do ch' io *leuauo* el p̨posito, p̨ una disgratia che ci acchadde nel golfo del mare atlantico : come nel p̨cesso sotto breuita inte'dera V. M. mingegnero dessere brieue : Partimo di q'sto porto di Lisbona 6. naui di co'serua co' p̨ posite di andare a scoprire una isola uerso loriente, che sidice Melaccha : dellaquale si ha nuoue esser molto riccha, & ch' é come elmagazino de tucte le naui che ue'gano del mare gangetico, & del mare indico, come é calis *camera* di tutti enauili che passano da leuante a pone'te, & da pone'te a leua'te p' la uia di Galigut : et q'sta Melaccha é piu allocide'te ch' Caligut, & molto piu alla parte del mezo di : p'che sappiamo ch' sta in paraggio di 33. gradi del polo antartico. Partimo adi 10. di Maggio 1503. et fumo diritti alle isole del *cauo* uerde, doue face'mo nostro *caragne*, & piglia'mo sorte di rinfresc ame'to, doue ste'mo 13. giorni : et di qui partimo a nostro uiaggio, nauica'do p̨ el ue'to scilocchо : et come elnostro capitano maggiore fusse huome p̨sumptuoso & molto *cauezuto*, uolle andare a riconoscere la Serra liona, terra dethiopia australe, senza *tenere* necessita alcuna, se no' p̨ farsi uedere, ch' era capitano di sei naui, co'tro alla volu'ta di tucti noi altri capitani : et cosi nauicando, qua'do fumo co' la decta terra, furon ta'te le turbonate che cidettono, & co' epse el te'po co'trario, che stando a uista di epsa ben 4. giorni, mai no' cilascio elmal te'po pigliar terra : di modo ch' fumo forzati di tornare a nostra nauicatione uera, & lassare la decta Serra : et nauica'do di qui al*suduest* che é ue'to i' infra mezo di & libeccio : et qua'do fumo nauicati ben 300 leghe p. el *mo'stro* del mare, stando di gia fuora della linea eq'noctiale uerso laustro ben 3. grad. ci sidiscoperse una terra ch' potauamo *distare* di epsa 22. leghe : dellaaq'le cimarauiglia'mo : et troua'mo ch' era una isola nel mezo del mare, & era molto alta cosa, ben marauigliosa della natura : p̨ che no' era piu che due leghe di lungo & una di largo : nellaquale isola mai no' fu habitato da gente alcuna : & fu la mala isola p̨ tutta la flocta : p̨che sapra V. M. che per el mal co'siglio & *reggime'to* del nostro capitano maggiore, perde qui sua naue : p̨che dette con epsa i' uno scoglio, & saperse la nocte di sco' Lorenzo, che é adi 10 dagosto, & si fu i' fondo : & no' sisaluo di epsa cosa alcuna, se no' la gente. Era naue di 300. tonelli : nellaquale andaua tucta la importa'za della flocta : & come la flocta tucta trauagliasse i' *rimidiarla*, el Capitano mi mando che io fussi con la mia naue alla decta isola a cerchare un buon *surgidero*, doue potessin *surgere* tutte le naui : & come elmio batello *stipato* con 9. mia marinai fussi in servigio & aiuto da ligare le naui, no' uolle ch' lo *leuassi*, & ch' mifussi sine epso : dice'domi ch' mileuerebbono allisola : partimi del flocta come mi*mando* p̨ lisola senza battello,

& co' meno la meta de mia marinai, & fui alla decta isola, che *distano* circha di 4. leghe : nellaquale trouai un bonnissimo porto, doue ben sicuramente poteuan *surgere* tucte le naui : doue aspectai el mio capitano & la flocta ben 8. giorni, & mai no' uennono : di modo ch' stauamo molto mal co'tenti, & le genti che meran restate nella naue, *stauano* co' ta'ta paura, ch' no' li poteuo co'solare : et stando cosi loctauo gio'no uedemo venire una naue pel mare : & di paura che non cipotessi uedere, ci leua'mo con nostre naui, & fumo ad epsa pensando ch' mitraeua elmio battello & gente : et come pareggiamo con *epsa, dipoi di* saltuata ci dite, come la capitana sera ita i' fondo, & come la gente sera, saluata, & che elmio battello & gente restaua con la flocta, laquale sera ita per quel mare auanti, che ci fu ta'ta graue *tormenta*, qual puo pensare V. M. p̨ trouarci 1000. leghe discosto da Lisbona & i' golfo, & con pocha gente : tuttavia *face'mo rostro* alla fortuna, & andamo tuttauia innanzi : torna'mo alla isola, & fornimoci dacqua & di legne con elbattello della mia conserua : laquale isola troua'mo disabitata, & *teneua* molte acque uiue & dolci, infinitissimi arbori, piena di ta'ti uccelli marini & terrestri, che eron senza numero : et eron tanto semplici, che silasciauon pigliare con mano : et tanti nepiglia'mo che caricha'mo un battello di epsi animali : nessuno non uede'mo, saluo Topi molto grandi, & Ramarri con due code, & alchuna Serpe : et facta nostra prouisione ci dipartimo, per eluento infra mezo di & libeccio perche *tenauamo* un *reggimento* del Re, che ci *mandaua*, che qualunche delle naui che siperdesse della flocta, o del suo capitano, fussi a *tenere* nella terra, che el uiaggio passato. Discoprimo in un porto, che li pone'mo nome la badia di tucte e sancti : et piacque a Dio di darci ta'to buon tempo che in 17. giorni fumo a *tenere* terra in epso, che distaua da lisola ben 300. leghe : doue non troua'mo ne ilnostro capitano, ne nessuna altra naue della flocta : nel qual porto aspecta'mo ben dua mesi & 4. giorni : & uisto che non ueniua ricapito alcuno, *acchorda'mo* la conserua, & io correr la costa : et nauiga'mo piu inanzi 260. leghe, tanto ch' giugne'mo i' un porto doue *accordamo* far una forteza, & la face'mo, & lascia'mo i' epsa 24. huomini christiani, che ci haueua la mia co'serua, che haueua ricolti della naue capitana che sera p̨duta : nel qual porto ste'mo ben 5. mesi i' fare la forteza & caricar nostre naui di uerzino : p̨che no' potauamo andare piu inanzi, a causa che non *tenauamo* genti, & mimancaua molti *apparecchi*. Facto tucto q'sto, *accorda'mo* di tonarcene a Portogallo, che cistaua p̨ iluento infra greco & tramo'tano : & lassamo li 24. huomini che restoron nella forteza co' mantenime'to p̨ sei mesi, & 12 bo'barde & molte altre armi, & pacificamo tutta la gente di terra : dellaquale no' se facto mentione i' q'sto uiagio : no' p̨che no' uedessimo & pratificassimo co' infinita gente di epsa : p̨che fumo i' terra drento ben 30. huomini 40. leghe : doue uidi ta'te cose, ch' le lascio di dire, riserbandole alle mie 4. GIORNATE. Questa terra sta fuora della linea eq'noctiale alla parte dello austro 18. gradi, & fuora del *mantenimento* di Lisbona 37. gradi, piu alloccide'te seco'do ch' mostrano enostri strumenti. Et facto tucto q'sto, ci *dispedimo* de christiani & della terra : et comincia'mo nostra nauicatione al *nordodeste*, che é uento infra tramo'tana & greco, co' proposito

dandare a dirittura co' nostra nauicatione a questa citta di Lisbona : et in 77. giorni dipoi tanti trauagli & pericoli entra'mo i' questo porto adi 18. di Giugno 1504. Dio laudato : doue fumo molto ben riceuuti, & fuora dogni credere : p͏̨che tucta la citta cifaceua perduti : p͏̨che laltre naui della flocta tucte seron perdute p͏̨ la superbia & pazia del nostro Capitano, che cosi pagha Dio la superbia : et alpresente mitruouo qui in Lisbona, & non so quello uorra el Re fare di me, che molto desidero riposarmi. El presente aportatore che é Benuenuto di Domenico Benvenuti, dira a V. M. di mio essere, & di alcune cose sisono lasciate di dire per prolixita : perche le ha uiste & sentite, Dio siao' con lui. Io sono ito stringe'do la lettera qua'to ho potuto : & hessi lasciato adire molte cose naturali, a causa di scusare p͏̨lixita. V. M. miperdoni : laquale supplico ch' mitenga nel numero de sua seruidori : & uiraccomando ser Antonio Vespucci mio fratello, & tucta la casa mia. Resto *rogando* Dio, che ui accresca edi della uita : & ch' salzi lo stato di cotesta excelsa Rep. & lhonore di V. M. &c. Data in Lisbona adi 4. di Septembre 1504.

Seruitore Amerigo Vespucci in Lisbona.

LETTRE D'AMÉRIC VESPUCE

SUR LES ILES NOUVELLEMENT DÉCOUVERTES DANS SES QUATRE VOYAGES

Traduite littéralement de l'italien, par Norbert Sumien

MAGNIFIQUE SEIGNEUR,

Après [avoir fait] ses humbles révérences et s'être dûment recommandé, etc. [Vespucci poursuit] (1) :

[PREMIER VOYAGE]

Il peut se faire que Votre Magnificence s'étonne de ma témérité et je compte sur votre sagesse habituelle (pour excuser) la si grande absurdité qui me pousse à écrire à Votre Magnificence la présente lettre si prolixe, sachant que Votre Magnificence est continuellement occupée dans les profonds desseins et les affaires touchant le bon gouvernement de cette sublime République. Et elle me tiendra non seulement pour présomptueux, mais encore pour un désœuvré de me mettre à écrire des choses peu convenables à votre état, sans agrément et dans un style barbare, et étranger à toutes les règles des humanités. Mais la confiance que j'ai dans vos vertus et dans la vérité de ce que j'écris, qui sont choses qui ne se trouvent écrites ni par les anciens, ni par les modernes écrivains, ainsi que par la suite Votre Magnificence le connaîtra, me fait être hardi. La raison principale qui m'a engagé à vous écrire a été la prière qui m'en a été faite par le porteur de la présente, qui s'appelle Benvenuto Benvenuti, un de nos Florentins très dévoué à Votre Magnificence, selon ce qu'il se dit, et un de mes bons amis ; lequel se trouvant ici, dans cette ville de Lisbonne, m'a prié de faire part à Votre Magnificence des choses vues par moi dans diverses contrées du monde, à la faveur de quatre voyages que j'ai faits en découvrant des terres nouvelles, deux, par ordre du Roi de Castille, Don Ferdinand VI, à travers la grande étendue de la mer océane, vers l'Occident; et les autres deux, par ordre du puissant Roi Don Manuel, roi de Portugal, vers le Sud ; me

(1) Ce passage, que nous détachons du texte, n'appartient certainement pas à Vespucci. C'est vraisemblablement, l'éditeur qui prend ici la parole pour couper court aux « humbles révérences » et autres « prolixités » de l'auteur.

disant que Votre Magnificence y prendrait plaisir et qu'en cela, il espérait vous servir. C'est pourquoi je me suis disposé à le faire ; car j'ai la confiance que Votre Magnificence me tient au nombre de ses serviteurs me souvenant que, dans le temps de notre jeunesse, j'étais votre ami et aujourd'hui votre serviteur, quand nous allions entendre les principes de la grammaire sous la bonne conduite et doctrine du vénérable religieux frère de S. Marco, Fra Giorgio Antonio Vespucci, conseils et doctrine duquel, plût à Dieu que j'eusse suivis, car comme dit Pétrarque « Je serais un autre homme que je ne suis ». Quoi qu'il en soit, je n'en suis pas fâché ; parce que je me suis toujours plu aux choses vertueuses et bien que ces babioles ne conviennent pas à vos vertus, je vous dirai comme dit Pline à Mécène : « Vous aviez coutume, dans le temps, de prendre plaisir à mes balivernes ». Bien que Votre Magnificence soit continuellement occupée aux affaires publiques, elle prendra quelque heure de repos pour passer un peu de temps à des choses plaisantes ou agréables, et de même que le fenouil d'habitude se sert après les mets agréables pour les disposer à meilleure digestion, de même vous pourrez, pour vous reposer de vos grandes occupations, vous faire lire ma lettre, afin qu'elle vous distraie quelque peu des continuels soucis et des constantes préoccupations des affaires publiques ; et si, je suis prolixe, Magnifique Seigneur, je vous en demande pardon.

Votre Magnificence saura que le motif de ma venue dans ce Royaume d'Espagne fut pour négocier des marchandises et que je restai dans cette intention pendant quatre années environ, pendant lesquelles, j'ai vu et connu les mouvements capricieux de la fortune, comment elle distribue ces biens caducs et passagers et comment un jour elle tient l'homme au sommet de la roue et un autre jour le rejette loin d'elle et le prive de biens qu'on peut dire empruntés ; de sorte que, ayant connu le travail continuel que l'homme met à les conquérir, en se soumettant à tant d'incommodités et de dangers, je résolus d'abandonner le commerce et de me proposer pour fin une chose plus honorable et plus solide ; cela fit que je me disposai à aller voir une partie du monde et de ses merveilles et pour cela il s'offrit à moi un temps et un lieu très opportun ; qui fut que le Roi Don Ferdinand de Castille ayant à envoyer quatre navires pour découvrir de nouvelles terres vers l'Occident, je fus choisi par Son Altesse pour aller dans cette flotte pour aider à découvrir. Et nous partîmes du port de Cadix le 19 mai 1497 ; et nous prîmes notre route par la grande étendue de la mer Océane. Dans ce voyage nous restâmes 18 mois et nous découvrîmes une grande étendue de terre ferme et des îles innombrables et grande partie d'entre elles habitées. Chez les écrivains anciens on ne parle pas d'elles, je crois, parce qu'ils n'en eurent pas connaissance ; parce que, si je m'en souviens bien, dans l'un d'eux j'ai lu qu'il était d'avis que cette mer Océane était sans habitants. De cette opinion fut Dante notre poète, dans le XXVIe chapitre de son *Enfer* où se trouve la fiction de la mort d'Ulysse. Dans ce voyage je vis des choses qui sont de vraies merveilles, comme Votre Magnificence le verra.

Comme je l'ai dit ci-dessus, nous partîmes du port de Cadix, quatre navires de conserve et nous commençâmes notre navigation (en allant) droit aux îles Fortunées qui aujourd'hui s'appellent la Gran-Canaria,

qui sont situées dans la mer Océane à la fin de l'Occident habité, placées dans le troisième climat sur lesquelles le pôle du septentrion s'élève hors de leur horizon, à 27 degrés et demi, et elles sont à la distance de 280 lieues de cette ville de Lisbonne, par vent entre Sud et Sud-ouest, où nous restâmes huit jours à nous pourvoir d'eau et de bois et d'autres choses nécessaires, et, de là, après avoir fait nos oraisons, nous levâmes l'ancre et nous mîmes les voiles au vent, commençant notre navigation pour le couchant en prenant un quart Sud-ouest et nous naviguâmes tant qu'au bout de trente-sept jours nous allâmes aborder à une terre que nous jugeâmes être terre ferme; laquelle est à la distance des îles Canaries plus à l'Occident, à environ mille lieues hors de (l'Occident) habité, dans la zone torride, parce que nous trouvâmes que le pôle du Septentrion s'élevait au-dessus de son horizon à 16 degrés, et plus occidentale que les îles Canaries, selon ce que montraient nos instruments, de 75 degrés. Nous y jetâmes l'ancre avec nos navires à une lieue et demie de la terre. Nous mîmes dehors nos canots, et, pourvus d'hommes et d'armes, nous nous dirigeâmes vers la terre, et, avant d'y arriver, nous aperçûmes beaucoup de gens qui allaient le long de la plage, chose qui nous fit beaucoup de plaisir, et nous trouvâmes que ces gens étaient tout nus. Ils parurent avoir peur de nous, je crois, parce qu'ils nous virent vêtus et d'une autre nature (qu'eux). Tous se retirèrent sur une éminence et malgré tous les signes de paix et d'amitié que nous leurs fîmes, ils ne voulurent pas venir s'entretenir avec nous; de sorte que la nuit venant déjà et parce que les navires étaient mouillés dans un endroit dangereux, car la côte était sauvage et sans abri, nous résolûmes, le jour suivant, de nous ôter de là et d'aller chercher quelque port au baie, où mettre nos navires en sûreté. Nous naviguâmes par le Nord-ouest car ainsi nous suivions la côte toujours en vue de la terre, pendant tout le voyage, voyant du monde sur la plage, si bien qu'après avoir navigué deux jours, nous trouvâmes un endroit assez sûr pour les navires et nous mouillâmes à demi-lieue de la terre, où nous vîmes une infinité de monde. Ce jour même nous allâmes à terre avec nos canots et nous sautâmes à terre près de quarante hommes bien en ordre. Les naturels du pays toutefois se montraient dédaigneux de notre conversation et nous ne pouvions pas assez les rassurer pour qu'ils vinssent parler avec nous; et ce jour nous travaillâmes tant à leur donner de nos choses, comme des clochettes et des miroirs, des verroteries, des billes et autres babioles que quelques-uns d'entre eux se rassurèrent et vinrent traiter avec nous. Ayant fait avec eux bonne amitié et la nuit venant nous prîmes congé d'eux et nous retournâmes aux navires. Le jour suivant, dès que l'aube sortit nous vîmes qu'il y avait sur la plage une infinité de monde et ils avaient avec eux leurs femmes et leurs petits enfants. Nous allâmes à terre et nous trouvâmes que toutes (les femmes) étaient chargées de leurs vivres qui sont tels qu'en son lieu on le dira. Avant que nous arrivions à terre plusieurs d'entre eux se jetèrent à la nage et vinrent nous recevoir jusqu'à un tir d'arbalète dans la mer, car ils sont de grandissimes nageurs, et cela avec autant d'assurance que s'ils avaient été en relation avec nous pendant longtemps, et de leur assurance nous eûmes plaisir. Quant à ce que nous apprîmes de

leur manière de vivre et de leurs coutumes fut qu'ils vont entièrement nus, aussi bien les hommes que les femmes, sans couvrir aucune de leurs parties honteuses, non autrement que comme ils sortirent du ventre de leurs mères. Ils sont de moyenne stature, fort bien proportionnés. Leurs chairs sont d'une couleur qui penche vers le rouge comme la peau du lion, et je crois que s'ils allaient vêtus, ils seraient blancs comme nous. Ils n'ont pas de poils sur le corps, sauf qu'ils ont les cheveux longs et noirs et surtout les femmes, ce qui les rend jolies. Ils ne sont pas très beaux de figure, attendu qu'ils ont le visage large, et veulent avoir l'air tartare. Ils ne se laissent croître, aucun poil ni aux sourcils ni aux paupières ni sur aucune autre partie (du corps), sauf ceux de la tête, car ils tiennent les poils pour une vilaine chose. Ils sont très légers de leurs personnes tant à l'aller qu'au courir, les hommes comme les femmes, car une femme ne compte pour rien de courir une lieue ou deux, car bien des fois nous les avons vues. En cela ils ont l'avantage et de beaucoup sur nous chrétiens. Ils nagent à ne pas le croire et mieux les femmes encore que les hommes; parce que nous les avons trouvées et vues bien des fois aller en nageant deux lieues en avant dans la mer sans aucun appui. Leurs armes sont des arcs et des flèches fort bien façonnés, sauf qu'ils n'ont pas de fer, ni aucune espèce de métal dur, aussi au lieu de fer ils mettent des dents d'animaux ou de poisson ou un brin de bois dur dont la pointe a été passée au feu. Ce sont des tireurs sûrs de leur coup, qui frappent là où ils veulent. Dans certaines contrées ce sont les femmes qui se servent de ces arcs. Ils ont d'autres armes comme des lances durcies au feu et d'autres bâtons à grosse tête fort bien travaillés. Ils se font entre eux avec les peuplades qui ne sont pas de leur langue des guerres très cruelles, sans faire grâce de la vie à personne, sinon pour (leur infliger) une peine plus grande.

Quand ils vont à la guerre, ils conduisent avec eux leurs femmes, non parce qu'elles mêmes guerroient, mais parce qu'elles portent à l'arrière leurs vivres; car une femme porte sur son dos pendant trente et quarante lieues une charge que ne porterait pas un homme : nous les avons vues bien des fois. Ils n'ont pas coutume de se donner de capitaine; ils ne marchent pas non plus en ordre, car chacun est son propre maître. La cause de leur guerre n'est pas la cupidité de régner, ni d'étendre leurs frontières, ni une avarice déréglée, mais une vieille inimitié qui s'est élevée entre eux, dans les temps passés; et si on leur demandait pourquoi ils faisaient la guerre, ils ne savaient nous donner d'autre raison si non qu'ils le faisaient pour venger la mort de leurs ancêtres et de leurs pères. Ces peuples n'ont ni rois, ni seigneurs, ni ils n'obéissent à personne, ils vivent selon leur propre liberté (bon plaisir). Et comment se déterminent-ils à aller à la guerre, voici : quand les ennemis leur ont tué ou pris quelqu'un des leurs, le plus âgé de ses parents se lève et va en répétant par les chemins qu'on aille avec lui venger la mort d'un tel, son parent et ils s'invitent par compassion. Ils n'usent pas (de l'appareil) de la justice; ils ne punissent pas les malfaiteurs; les pères et mères non plus ne châtient pas leurs enfants; que cela soit étonnant ou non, nous ne les avons jamais vu se disputer entre eux. Ils se montrent simples dans leur parler et sont très malicieux et

fins dans les choses qui leur importent (1). Ils parlent peu et à voix basse. Ils se servent des mêmes inflexions que nous, parce qu'ils forment leurs paroles ou par le palais, ou par les dents ou par les lèvres; sauf qu'ils donnent d'autres noms aux choses, nombreuses sont les variétés de langues : de cent lieues à cent lieues nous trouvâmes un changement de langue à ne pas se comprendre l'une avec l'autre. Leur manière de vivre est très barbare, parce qu'ils ne mangent pas à heures fixes, mais aussi souvent qu'ils le veulent; et ça ne leur fait rien que l'envie leur vienne plutôt au milieu de la nuit que le jour, car ils mangent à toute heure. Leur (manière de) manger est parterre sans nappe, ni aucun autre linge; car ils tiennent leurs mets ou dans des vases de terre qu'ils fabriquent, ou dans des moitiés de calebasses. Ils dorment dans certains filets fort grands, faits avec du coton et qu'ils suspendent en l'air; et bien que cette manière de dormir semble mauvaise, je dis qu'il fait très doux d'y dormir et nous dormions mieux dans ces filets que sur des couvertures. Ce sont des gens propres et nets de leurs corps, par suite de se laver continuellement comme ils font. Quand ils évacuent le ventre, sauf votre respect, ils font tout pour ne pas être vus, et autant en cela ils sont propres et délicats, autant ils sont salles et éhontés en épanchant de l'eau; parce que étant debout à parler avec nous, ils laissaient aller cette saleté sans se tourner et sans avoir honte, car en cela ils n'ont aucune pudeur. Ils n'ont pas l'usage de se marier entre eux. Chacun prend autant de femmes qu'il veut et quand il veut les répudier il les répudie sans que cela soit tenu à injure, ni à la femme, à honte; car en cela la femme est aussi libre que l'homme. Ils ne sont pas très jaloux, mais (ils sont) outre mesure luxurieux, et beaucoup plus les femmes que les hommes, car il faut omettre, par pudeur, de vous dire l'artifice dont elles se servent pour satisfaire leur luxure désordonnée. Ce sont des femmes très prolifiques et dans leurs grossesses elles ne se refusent à aucun travail. Leur couches sont si légères qu'un jour après leur accouchement, elles vont partout dehors et surtout se laver dans les rivières et restent saines comme des poissons. Elles sont si dépourvues d'affection et si cruelles que, si elles se brouillent avec leur mari, aussitôt elles ont recours à un artifice et font périr la créature (qu'elles portent) dans leur ventre et se font avorter, et pour cette raison elles font périr une infinité de créatures. Elles sont femmes de gentil corps, bien proportionnées et l'on ne voit pas dans leur corps chose ou membre mal fait; et bien qu'elles aillent toute nues ce sont des femmes (bien) en chair, et de leur partie honteuse on ne voit pas la partie que pourrait penser, quiconque ne les a pas vues car elles la couvrent toute avec leurs cuisses sauf cette partie à laquelle la nature n'a pas pourvu et qui, honnêtemet parlant, est le pubis. En conclusion elles n'ont aucune honte de leurs parties honteuses, non autrement que nous n'en avons à montrer le nez ou la bouche. Ce ne sera que par extraordinaire que vous verrez les seins pendants à une femme, ou le ventre flétri par de nombreuses grossesses, ou autres rides, car toutes semblent n'avoir jamais eu d'enfants. Elles se montraient très désireuses de s'unir à nous

(1) Loro cumple, mot espagnol.

chrétiens. Chez ces peuples nous n'avons pu savoir s'ils avaient une loi (1), quelconque, si on peut les dire Maures ou Juifs et pire que Gentils parce que nous ne vîmes pas qu'ils fissent un sacrifice quelconque; ni même, ils ne tiennent aucune maison d'Oraison (2); j'estime que leur vie est épicurienne. Leurs habitations sont en commun; et leurs cases faites comme des cabanes, mais fortement faites et fabriquées avec de très grands arbres et couvertes de feuilles de palmes sont à l'épreuve des tempêtes et des vents. Dans certains endroits [elles sont] d'une si grande largeur et longueur que dans une seule case nous trouvâmes que 600 âmes y habitaient; et nous vîmes des villages qui n'avaient que treize cases et dans lesquels il y avait quatre mille âmes. Tous les huit ou dix ans les villages changent [de place]. Ayant demandé, pourquoi ils le faisaient : [ils nous répondirent] à cause du sol, qui dès lors était infecté et corrompu par les immondices, ce qui occasionait des maladies à leur corps; ce qui nous parut une bonne raison. Leurs richesses sont des plumes d'oiseaux de diverses couleurs, ou des chapelets qu'ils font avec des os de poissons ou des pierres blanche ou vertes qu'ils se mettent aux joues, aux lèvres et aux oreilles et de beaucoup d'autres choses que nous, nous n'estimerions en rien. Ils n'ont pas l'usage du commerce, ni ils n'achètent, ni ils ne vendent. En conclusion, ils vivent et se contentent de ce que leur donne la nature. Les richesses que dans cette Europe et dans les autres contrées nous avons, comme l'or, les bijoux, perles et autres objets précieux ils les considèrent comme rien; et bien que dans leur pays ils les aient, ils ne font rien pour les avoir ni ils ne les estiment. Ils sont généreux pour donner, car c'est par extraordinaire qu'ils vous refusent quelque chose, et en revanche ils sont très libres pour demander, quand ils se montrent vos amis. Pour le plus grand signe d'amitié qu'ils vous donnent, ils vous donnent leurs femmes et leurs filles; et ils s'estiment pour grandement honorés quand, un père ou une mère vous amenant sa fille, encore qu'elle soit une jeune fille vierge, vous dormez avec elle, et par là, ils emploient le dernier terme de l'amitié. Quand ils meurent ils pratiquent divers modes de funérailles; ainsi, quelques-uns enterrent [leurs morts] avec de l'eau et leurs victuailles à la tête, dans la pensée qu'ils aient [de quoi] manger. Ils n'ont pas et ne pratiquent pas des cérémonies de flambeaux, ni de pleurs. Dans d'autres endroits ils ont en usage le plus barbare, le plus inhumain des enterrements, et c'est que lorsqu'un patient ou un malade est sur le point de mourir, ses parents le transportent dans une grande forêt et tendent un de ces grands filets dans lesquels ils dorment et le couchent dedans et lui dansent autour tout un jour, et la nuit venant ils lui mettent près de l'oreiller de l'eau avec d'autres vivres pour qu'il puisse se maintenir quatre à six jours; puis, ils le laissent seul et retournent au village et si le malade s'aide de lui même et mange et boit et vit, il retourne au village et les siens le reçoivent avec cérémonie; mais peu sont ceux qui échappent; sans qu'ils soient autrement visités, ils meurent et c'est là

(1) Une religion.
(2) Aucun temple.

leur sépulture. Ils ont beaucoup d'autres coutumes que nous ne disons pas par [crainte de prolixité]. Ils font usage dans leurs maladies de divers modes de médecines, si différentes des nôtres que nous admirions que quelqu'un pût échapper; car bien des fois j'ai vu qu'à un malade de la fièvre, au moment où elle était en croissance, ils le moullaient de la tête aux pieds à grande eau froide, puis ils lui faisaient autour un grand feu en le faisant tourner et retourner un peu plus (1) de deux heures, si bien qu'ils le fatiguaient et le laissaient dormir, et beaucoup guérissaient. Avec cela ils emploient beaucoup la diète, car ils restent trois jours sans manger, comme aussi ils se tirent du sang, mais non du bras, sauf des cuisses, des lombes et du gras de la jambe; ils se provoquent aussi le vomissement avec leurs herbes qu'ils se mettent dans la bouche et beaucoup d'autres remèdes ils emploient qu'il serait long à raconter. Ils pèchent beaucoup par la pituite et par le sang, à cause de leur nourriture qui consiste le plus souvent en racines d'herbes, en fruits et en poissons. Ils n'ont aucune semence de grains ni d'autres blés. Ils font communément usage et mangent d'ordinaire la racine d'un arbre avec laquelle ils font une farine et assez bonne et qu'ils appellent *iouca* et d'autres l'appellent *caʒabi* et d'autres *ignames*. Ils mangent peu de viande sauf de la chair humaine et Votre Magnificence saura que en cela ils sont très inhumains, qu'ils dépassent les plus bestiales coutumes; parce qu'ils mangent tous leurs ennemis qu'ils tuent, en capturant, aussi bien les femmes que les hommes, avec tant de férocité que rien qu'à le dire ça paraît chose vilaine, combien plus à le voir, comme il m'est arrivé une infinité de fois et de le voir en beaucoup d'endroits; et ils s'étonnèrent de nous entendre dire que nous ne mangions pas nos ennemis et cela, que Votre Magnificence le croie comme certain. Leurs autres coutumes barbares sont si nombreuses que le fait à le dire devient moindre (2); et parce que dans ces quatre voyages, j'ai vu tant de choses étrangères à nos coutumes, je me suis décidé à écrire un livre de mélanges, que j'appelle « Les Quatre Journées », dans lequel j'ai rapporté la plus grande partie des choses que j'ai vues et assez distinctement autant que me l'a permis mon faible talent, livre que je n'ai pas encore publié, parce que j'ai si mauvais goût pour mes choses mêmes que je ne trouve aucune saveur à celles que j'ai écrites, bien que beaucoup de gens, m'encouragent à les publier; là on verra toutes choses en détail; aussi je ne m'étendrai pas davantage sur ce chapitre, parce que dans la suite de la lettre nous viendrons à beaucoup d'autres choses qui sont particulières, que cela suffise pour ce qui est du général. Dans ce commencement nous ne vîmes rien de beaucoup de profit (dans le pays); à l'exception de quelques échantillons d'or. Je crois que ce qui en était la cause, c'est que nous ne savions pas la langue; car quant au site et à la disposition de la contrée, elle ne peut être meilleure.

Nous décidâmes de partir et d'aller plus avant en côtoyant continuellement le rivage dans lequel nous fîmes beaucoup d'escales et nous

(1) *Altre* pour *oltre*.

(2) C'est-à-dire que tout ce qu'on pourrait en dire resterait au dessous de la réalité.

nous mîmes en relation avec beaucoup de monde ; et au bout de quelques jours nous allâmes occuper un port où nous courûmes un très grand péril. Il plut au Saint-Esprit de nous sauver et ce fut de cette façon. Nous fûmes à terre dans un port où nous trouvâmes un village construit sur l'eau comme Venise. Il y avait environ 44 grandes cases à usage de cabanes élevées sur de très gros pieux et elles avaient leurs portes ou entrées des cases à usage de pont-levis, et d'une case on pouvait les parcourir toutes, à cause des ponts-levis qu'ils jetaient d'une case à l'autre ; et comme les gens de ces cases nous virent, ils parurent avoir peur de nous et aussitôt ils levèrent tous les ponts-levis et tandis que nous étions là à considérer cette merveille, nous vîmes venir par la mer, environ 22 pirogues, c'est là la manière de leurs navires fabriqués d'un seul arbre lesquels vinrent vers nos canots ; comme ils étaient étonnés de nos figures et de nos vêtements, ils se tinrent loin de nous et étant ainsi nous leur fîmes signe de venir vers nous les rassurant par tous les signes possibles d'amitié. Voyant qu'ils ne venaient pas, nous allâmes vers eux, mais ils ne nous attendirent pas ; ils allèrent à terre ; par signes ils nous dirent d'attendre qu'ils retourneraient tout de suite ; et ils allèrent derrière une colline et ne s'attardèrent pas ; quand ils revinrent, ils amenaient avec eux 16 jeunes filles des leurs et ils montèrent avec elles dans leurs pirogues et vinrent vers nos embarcations et dans chaque embarcation ils en mirent quatre ; et nous fûmes surpris de cet acte autant que Votre Magnificence peut penser et eux se mêlèrent avec leurs pirogues à nos canots, venant s'entretenir avec nous ; de sorte que nous jugeâmes cela signe d'amitié et allant dans cette idée nous vîmes venir par la mer une multitude de gens qui nageaient et qui venaient des cases et comme s'ils étaient venus s'approchant de nous sans aucun soupçon ; à ce moment certaines vieilles femmes se montrèrent aux portes des cases en poussant de grands cris et s'arrachant les cheveux en signe de tristesse, ce qui nous jeta dans le soupçon et chacun de nous recourut aux armes ; et en un instant les jeunes filles que nous avions dans nos embarcations se jetèrent dans la mer et ceux des pirogues s'éloignèrent de nous et commencèrent avec leurs arcs à nous tirer des flèches et ceux qui venaient à la nage portaient chacun une lance sous l'eau et la dissimulaient le mieux qu'ils pouvaient ; de sorte qu'ayant reconnu la trahison nous nous mîmes non seulement à nous défendre contre eux, mais à les attaquer âprement et nous fîmes chavirer avec nos embarcations beaucoup de leurs *Almadie* ou pirogues, car tel est le nom qu'ils leur donnent, et nous en fîmes un carnage et tous se jetèrent à la nage, laissant leurs embarcations à l'abandon ; et avec assez de dommage de leur part, ils gagnèrent la terre à la nage ; 14 ou 20 d'entre eux furent tués et beaucoup furent blessés, et des nôtres 5 furent blessés et tous échappèrent, grâce à Dieu. Nous prîmes deux jeunes filles et deux hommes. Nous allâmes à leurs cases et nous y entrâmes ; nous n'y trouvâmes que deux vieilles et un malade. Nous leur prîmes beaucoup de choses, mais de peu de valeur. Nous ne voulûmes pas mettre le feu à leurs cases parce que cela nous parut une charge pour la conscience et nous retournâmes à nos embarcations avec cinq prisonniers et nous allâmes à nos navires et nous mîmes à chacun de nos captifs

une paire de fers aux pieds, sauf aux fillettes. La nuit suivante les deux jeunes filles et un des hommes s'enfuirent le plus adroitement du monde. Le jour suivant nous décidâmes de sortir (1) de ce port et d'aller plus avant.

Nous allâmes continuellement le long de la côte. Nous vîmes une autre peuplade qui pouvait être distante de celle (que nous venions de quitter) de 80 lieues. Nous la trouvâmes bien différente de langue et de coutumes. Nous décidâmes de jeter l'ancre et nous allâmes à terre avec les canots. Nous vîmes se tenir sur la plage une grande quantité de gens qui pouvaient être sur le pied de 4,000 âmes ; et dès que nous fûmes arrivés à terre, ils ne nous attendirent pas ; ils se mirent à fuir par les bois en abandonnant leurs affaires. Nous sautâmes à terre et nous allâmes par un chemin qui conduisait au bois, et à la distance d'un tir d'arbalète nous trouvâmes leurs baraques où ils avaient fait de grands feux et deux (naturels) étaient en train de cuire leurs mets faisant rôtir beaucoup d'animaux et des poissons de beaucoup de sortes; où nous vîmes qu'ils rôtissaient un certain animal qui nous paraissait être un serpent sauf qu'il n'avait pas d'ailes (2) et d'apparence si laide que nous fûmes étonnés de la férocité (de son aspect). Nous allâmes ainsi par leurs maisons ou plutôt baraques et nous trouvâmes beaucoup de ces serpents vivants. Ils étaient liés par les pieds et avaient une corde autour du museau de sorte qu'ils ne pouvaient ouvrir la bouche, comme on fait aux chiens dogues pour qu'ils ne mordent pas. Ils étaient si féroces d'aspect qu'aucun de nous n'osait en prendre, pensant qu'ils étaient venimeux. Ils sont de la grosseur d'un chevreau et ont une brasse et demie de longueur ; ils ont les pattes longues, grosses et armées de grosses griffes ; ils ont la peau dure et ils sont de diverses couleurs ; ils ont le museau et la face d'un serpent et du nez il leur court une crête comme une scie qui passe par le milieu du dos jusqu'à l'extrémité de la queue. En conclusion, nous jugeâmes que c'étaient des reptiles et qu'ils étaient venimeux et que (les naturels) les mangeaient. Nous trouvâmes qu'ils faisaient du pain avec de petits poissons qu'ils prenaient dans la mer ; ils leur donnaient un premier bouillon, les pétrissaient et en faisait une pâte au pain et les faisaient rôtir sur la braise et ainsi les mangeaient. Nous en goûtâmes et nous les trouvâmes bons. Ils avaient tant d'autres sortes de manger et surtout des fruits et des racines qu'il serait trop long de le raconter en détail. Voyant que la population ne revenait pas nous décidâmes de ne leur toucher, ni de leur prendre aucune chose pour mieux les rassurer et nous leur laissâmes dans leurs baraques beaucoup de nos choses dans un lieu où ils pussent les voir. Le lendemain, dès que le jour fut venu, nous vîmes sur la plage une infinité de gens et nous allâmes à terre ; et bien qu'ils se montrassent encore craintifs de nous, toutefois ils se rassurèrent jusqu'à traiter avec nous, nous donnant tout ce que nous leur demandions et se montrant bien nos amis, ils nous dirent que c'était là leurs habitations et qu'ils étaient venus là pour faire la pêche; et ils nous prièrent de venir dans leurs habitations et à leurs villages, parce

(1) *Salire* mot espagnol pour *sortire*, *uscire*.

(2) Vespucci parle d'un *serpent* mais c'est à un *dragon* qu'il pensait.

qu'ils voulaient nous recevoir comme amis et ils se mirent à (nous témoigner) tant d'amitié à cause des deux hommes que nous avions avec nous comme prisonniers parce qu'ils étaient leurs ennemis. De sorte que vu leur si grande importunité ayant tenu notre conseil, nous décidâmes 28 d'entre nous chrétiens, d'aller avec eux bien en ordre et avec le ferme propos, s'il était nécessaire, de mourir. Et après que nous eûmes passé là presque trois jours, nous allâmes avec eux dans l'intérieur des terres. A trois lieues de la plage, nous nous trouvâmes à un village assez peuplé, mais de peu de cabanes, parce qu'il n'y en avait pas plus de neuf. Nous y fûmes reçus avec tant et tant de cérémonies barbares que la plume ne suffirait pas à les écrire; ce furent des danses, des chants, des pleurs mêlés d'allégresse et avec beaucoup de victuailles et là, nous passâmes la nuit, où ils nous offrirent leurs femmes, si bien que nous ne pouvions nous défendre d'elles et après avoir passé là la nuit et la moitié du jour suivant, si nombreuses furent les gens qui, émerveillés, venaient nous voir, qu'on ne pouvait les compter, et les plus âgés nous priaient de venir avec eux à d'autres villages qui étaient plus avant dans les terres, nous montrant qu'il nous serait fait très grand honneur; aussi nous décidâmes d'aller; il serait impossible de dire tout l'honneur qu'ils nous firent. Nous allâmes à de nombreux villages, si bien que nous restâmes neuf jours dans le voyage, au point que déjà nos chrétiens, qui étaient restés aux navires, avaient des inquiétudes à notre sujet. Nous trouvant à 18 lieues environ dans l'intérieur des terres, nous résolûmes de retourner aux navires. Au retour les gens, entre hommes et femmes, qui vinrent avec nous jusqu'à la mer étaient si nombreux que ce fut chose merveilleuse. Et si quelqu'un des nôtres était fatigué du chemin, ils nous portaient dans leur filet très commodément; et à la traversée des fleuves, qui sont nombreux et très grands, avec leurs artifices ils nous passaient avec tant de sûreté que nous ne courions aucun danger; plusieurs d'entre eux venaient chargés des objets qu'ils nous avaient donnés et qui étaient dans les filets [dont ils se servent] pour dormir; [il y avait là] des plumes très riches, quantité d'arcs et de flèches, un nombre infini de perroquets de diverses couleurs et d'autres portaient comme charges leurs vivres et des animaux. Mais quelle plus grande merveille vous dirai-je, sinon que très heureux s'estimait celui, qui, au passage d'une eau quelconque, pouvait nous porter sur son dos. Quand nous fûmes arrivés à la mer, nos embarcations étant venues [nous prendre] nous y entrâmes, mais la presse que les naturels faisaient pour entrer dans les canots et venir voir nos navires était telle que nous en étions émerveillés. Avec les canots nous en prîmes tant que nous pûmes et nous allâmes vers les navires et il en vint tant à la nage que nous nous tînmes pour embarrassés de nous voir tant de monde dans les navires; car ils étaient plus de mille âmes, tous nus et sans armes. Ils furent émerveillés de nos apparaux, de nos artifices et de la grandeur de nos navires. Avec ces gens, il nous arriva quelque chose de bien risible, ce fut que nous résolûmes de leur tirer quelques-unes de nos pièces d'artillerie. Quand la détonation se fit entendre la plupart d'entre eux se jetèrent à la mer de frayeur, absolument comme font les grenouilles qui sont sur

les bords [des marais] et qui, voyant une chose qui les effraie, se jettent dans le marais, ainsi firent ces gens, et ceux qui restèrent sur les navires étaient tellement effrayés que nous nous repentîmes de ce que nous avions fait : nous les rassurâmes en leur disant qu'avec ces armes nous tuions nos ennemis. Après qu'ils se furent amusés toute la journée sur les navires, nous leur dîmes de s'en aller, parce que nous voulions partir pendant la nuit ; et ainsi ils nous quittèrent avec beaucoup d'amitié et d'affection et s'en allèrent à terre.

Chez ces gens et dans leur pays, j'ai connu et vu tant de leurs coutumes et de leurs manières de vivre que je ne me soucie pas de m'étendre à les raconter, parce que Votre Magnificence saura que dans chacun de mes voyages j'ai noté les choses les plus curieuses et j'ai réduit le tout en un volume en manière de géographie et je l'ai intitulé « Les Quatre Journées ». Dans ce travail se trouvent les choses en détail et il ne s'en est publié encore aucun exemplaire parce qu'il est nécessaire que je le revoie. Cette terre est très peuplée et pleine de gens, d'une infinité de fleuves. Peu d'animaux sont semblables aux nôtres sauf les lions, les panthères, les cerfs, les porcs, les chevreuils et les daims et même chez ceux-ci il y a quelque déviation de forme. Il n'ont ni chevaux ni mulets, ni d'ânes, sauf votre respect, ni des chiens, ni aucune espèce de troupeaux de brebis, ni de bœufs. Mais les autres animaux qu'ils ont sont si nombreux, mais tous sauvages, et d'aucuns ils ne se servent pour leur service, qu'on ne peut les compter. Que dirai-je encore des oiseaux qui sont si nombreux et de tant de sortes, et de tant de couleurs que c'est merveille de les voir. Le pays est très agréable et fertile, plein de vastes forêts et de grands bois, et toujours verdoyants et qui ne perdent jamais leurs feuilles. Les fruits y sont en si grande quantité, qu'ils sont sans nombre; ils sont tout à fait différents des nôtres. Cette terre est dans la zone torride près ou sous le parallèle que décrit le tropique du Cancer, où le pôle s'élève à 23 degrés, à la fin du second climat. De nombreuses peuplades vinrent nous voir et étaient émerveillées de nos figures et de notre blancheur. Ils nous demandèrent d'où nous venions; nous leur donnions à entendre que nous venions du ciel et que nous allions voir le monde et ils nous croyaient. Dans cette terre nous installâmes des fonts baptismaux et un nombre infini de personnes furent baptisées. Ils nous appelaient dans leur langue *Carabi* ce qui veut dire hommes de grand savoir.

Nous partîmes de ce port et la province s'appelle Lariab et nous naviguâmes le long de la côte toujours en vue de la terre si bien que nous en parcourûmes 870 lieues toujours du côté du mistral (1), en y faisant beaucoup d'escales, et traitant avec beaucoup de gens. Dans beaucoup d'endroits nous obtînmes de l'or par troc, mais non en grande quantité mais c'était assez de découvrir la contrée et de savoir qu'il y avait de l'or. Il y avait déjà 13 mois que nous étions en voyage et déjà nos navires et nos apparaux étaient très consumés et les hommes fatigués. Nous décidâmes d'un commun accord de mettre nos navires au sec, de les visiter pour les étancher, car ils faisaient beaucoup d'eau, de les

(1) Nord-ouest.

calfater et de les goudronner de nouveau et de nous retourner en Espagne. Quand nous prîmes cette résolution nous étions arrivés à un port, le meilleur du monde, nous y entrâmes avec nos navires et nous y trouvâmes un monde infini. Ils nous reçurent avec beaucoup d'amitié. A terre, nous fîmes un bastion avec nos embarcations, avec des barriques et des tonneaux et notre artillerie battait de tous les côtés. Une fois que nos navires furent déchargés et allégés, nous les halâmes à terre et nous les réparâmes de tout ce qui était nécessaire. Les gens de ce pays nous aidèrent grandement et nous pourvurent continuellement de leurs vivres; car dans ce port nous touchâmes peu aux nôtres, ce qui fit bien notre jeu, n'ayant pour notre retour que peu de nourriture et de triste [qualité]. Nous restâmes là 37 jours et nous allâmes bien des fois à leurs villages où ils nous accueillaient avec de très grands honneurs. Comme nous voulions partir pour notre voyage, ils nous firent la réclamation, comment à certaines époques de l'année, venaient, par la voie de la mer dans cette terre, des gens fort cruels, leurs ennemis, qui, par trahison ou par force, tuaient beaucoup des leurs et les mangeaient, ou les faisaient prisonniers et les emmenaient captifs dans leurs cases ou terres et qu'ils pouvaient à peine se défendre d'eux. Ils nous faisaient signe que c'étaient des gens des îles et qu'ils pouvaient être à cent lieues dans la mer. Ils nous disaient cela avec tant d'émotion que nous les crûmes et nous leur promîmes de les venger de tant d'injures et ils restèrent pleins de joie de cela et beaucoup d'entre eux s'offrirent pour venir avec nous; mais nous ne voulûmes pas les amener pour beaucoup de raisons, sauf que nous en amenâmes sept, à la condition qu'ils retourneraient ensuite dans leurs pirogues, parce nous ne voulions pas être obligés de retourner dans leur pays. Ils furent contents et ainsi nous partîmes de chez ces gens, les laissant nos bons amis. Nos navires étant remis à neuf, nous naviguâmes sept jours dans la direction de la mer par route entre vent grec et levant (1) et au bout de sept jours nous rencontrâmes des îles qui étaient nombreuses et dont certaines étaient habitées et d'autres désertes. Nous jetâmes l'ancre à l'une d'elles où nous vîmes beaucoup de monde; on l'appelait Iti. Ayant pourvu nos embarcations d'un bon nombre d'hommes et de trois coups de bombardes chacune, nous nous dirigeâmes vers la côte, où nous trouvâmes réunis près de 400 hommes et beaucoup de femmes, tous nus comme les premiers. Ils étaient bien faits de corps et paraissaient des hommes belliqueux, parce qu'ils étaient armés de leurs armes, qui sont des arcs et des flèches et des lances. La plupart d'entre eux avaient de petites planches carrées et se les mettaient de telle façon qu'elles ne les empêchaient pas de tirer de l'arc. Dès que nous fûmes parvenus avec nos embarcations à un trait d'arc du rivage, tous sautèrent dans l'eau et nous tirèrent des flèches pour nous défendre de venir à terre. Tous avaient le corps peint de diverses couleurs et étaient empanachés de plumes. Les interprètes (2) qui étaient avec nous nous disaient que lorsqu'ils se montraient ainsi peints et empanachés,

(1) Par Nord-est quart Est.

(2) *Le lingue* expression portugaise *les interprètes*, c'est-à-dire les sept indigènes qu'ils avaient avec eux.

ils donnaient signe qu'ils voulaient combattre. Ils persévérèrent tant à nous défendre le rivage que nous fûmes obligés de faire jouer notre artillerie. Dès qu'ils entendirent la détonation et qu'ils virent quelques uns des leurs tomber morts, tous se retirèrent dans la terre. Ayant donc tenu conseil nous décidâmes de descendre à terre 42 d'entre nous, et si les naturels nous attendaient, d'en venir aux mains avec eux. Ainsi, ayant atterri avec nos armes, les indigènes vinrent à nous et nous combattîmes environ une heure sans en tirer grand avantage, sauf que nos arbalétriers et nos bombardiers leur tuèrent quelques hommes et les gens du pays blessèrent plusieurs des nôtres ; et cela parce qu'ils ne nous attendaient ni à portée de nos piques, ni de nos épées. Mais à la fin nous y mîmes tant d'impétuosité que nous en vînmes à nous servir de nos épées et quand ils eurent goûté de nos armes, ils se mirent à fuir par les montagnes et les bois ; et ils nous laissèrent vainqueurs maîtres du champ de bataille, avec beaucoup des leurs tués et probablement de blessés. Et pour ce jour là nous ne cherchâmes pas autrement à les poursuivre, parce que nous étions fatigués et nous retournâmes à nos navires et les sept hommes qui étaient venus avec nous en eurent une si grande joie qu'ils ne se possédaient plus. Le jour suivant étant venu, nous vîmes arriver par le rivage un grand nombre de gens, toutefois avec des démonstrations de bataille, sonnant du cor et d'autres instruments divers dont ils se servent dans les guerres. Tous étaient peints et empanachés et c'était une chose bien étrange de les voir. C'est pourquoi tous les navires tinrent conseil et il fut décidé que puisque ce peuple voulait être en inimitié avec nous, nous devions aller les voir et tâcher de faire tout ce qui serait en notre pouvoir pour nous les rendre amis. En cas qu'ils ne voulussent pas de notre amitié, nous devrions les traiter en ennemis et en prendre le plus que nous pourrions pour en faire nos esclaves. Et nous étant armés le mieux que nous pûmes nous nous dirigeâmes vers la côte. Ils ne nous défendirent pas d'atterrir ; je crois que ce fut par crainte des bombardes, nous descendîmes à terre 57 hommes divisés en quatre escadrilles, chaque capitaine avec ses hommes et nous en vînmes aux mains avec eux. Après une longue bataille leur ayant tué beaucoup de monde nous les mîmes en fuite et nous les poursuivîmes jusqu'à un village. Leur ayant fait 250 prisonniers. Nous mîmes le feu au village et nous retournâmes victorieux aux navires avec 250 captifs et leur laissant beaucoup des leurs morts ou blessés. Des nôtres il n'y en eu qu'un de tué et 22 blessés, qui tous échappèrent. Dieu en soit remercié. Nous ordonnâmes notre départ et les sept hommes dont cinq avaient été blessés prirent une pirogue de l'île, avec sept prisonniers que nous leur donnâmes, quatre femmes et trois hommes, et retournèrent dans leur pays tout joyeux et émerveillés de nos forces. Et nous aussi nous fîmes voile pour l'Espagne avec 222 captifs esclaves et nous arrivâmes au port de Cadix, le 15 octobre 1498, où nous fûmes bien reçus et nous vendîmes nos esclaves. C'est là ce qui m'est arrivé de plus notable dans ce voyage, le premier que je fis.

Ici finit le premier voyage
et commence le second.

[Second voyage]

Quant au second voyage et à ce que j'y ai vu de plus digne de mémoire, c'est ce qui suit ici; nous partîmes du port de Cadix trois navires de conserve, le 16 mai 1499 et nous commençâmes notre route droit vers les îles du Cap Vert et nous passâmes en vue de l'île de Gran Canaria et nous naviguâmes tant que nous allâmes aborder à une île qui s'appelle l'île de Feu ; et là, ayant fait notre provision d'eau et de bois, nous prîmes notre route par le Sud-ouest. En quarante-quatre jours nous allâmes aborder à une terre nouvelle ; et nous jugeâmes que c'était une terre ferme, qui faisait suite à celle dont il est question ci-dessus; laquelle est située dans la zone torride et hors de la ligne équinoxiale, du côté du Sud, sur laquelle le pôle méridional s'élève à une hauteur de 5 degrés hors de tout climat. Elle est à la distance de 500 lieues des dites îles (1) dans la direction du Sud-ouest. Nous trouvâmes que les jours étaient égaux aux nuits parce que nous y arrivâmes le 27 juin, quand le soleil est aux environs du tropique du cancer. Nous trouvâmes que cette terre était toute inondée et pleine de très grands fleuves. Dans ce commencement, nous ne vîmes aucune personne. Nous jetâmes l'ancre avec nos navires et nous mîmes dehors nos embarcations, et nous allâmes à terre avec elles, et comme je le dis nous la trouvâmes pleine de très grands fleuves et inondée par les très grands fleuves que nous trouvâmes. Nous la joignîmes (2) en beaucoup d'endroits, pour voir si nous pourrions y entrer ; mais à cause des grandes eaux que charriaient ces fleuves, quelque grande peine que nous prîmes nous ne pûmes trouver un endroit qui ne fût inondé. Nous vîmes par les fleuves beaucoup d'indices indiquant que la terre était peuplée. Vu que par ce côté nous ne pouvions pas y pénétrer, nous décidâmes de retourner aux navires et de la joindre par un autre côté. Nous levâmes l'ancre et nous naviguâmes entre l'Est et le Sud-Est en côtoyant continuellement le rivage, qui allait dans cette direction et sur un espace de 40 lieues, nous tentâmes en bien des endroits d'aborder, mais ce fut pourtant pure perte de temps. Nous trouvâmes que, le long de cette côte, les courants de la mer étaient si violents qu'ils ne nous laissaient pas naviguer. Tous allaient du Sud-est au Nord-ouest. De sorte que, vu tant d'inconvénients pour notre navigation, ayant tenu conseil, nous décidâmes de tourner nos pas du côté du Nord-ouest et nous naviguâmes le long de la côte tant que nous trouvâmes un très bon port formé par une grande île qui se trouvait à l'entrée et à l'intérieur par une très grande baie ; et naviguant pour y entrer, dès que nous eûmes longé l'île nous aperçûmes beaucoup de monde, nous nous en réjouîmes et nous dirigeâmes nos navires de ce

(1) Des îles du Cap Vert sans doute.

(2) Nous l'abordâmes.

côté pour mouiller à l'endroit où nous voyions ces gens dont nous pouvions être encore éloignés de près de quatre lieues dans la mer. Naviguant de cette façon nous aperçûmes une pirogue qui venait de la haute mer dans laquelle venait beaucoup de monde, nous résolûmes de nous en emparer. Nous nous dirigeâmes donc sur elle avec nos navires, avec ordre de ne pas la manquer, et naviguant de son côté par vent frais ; nous vîmes qu'ils s'arrêtaient les rames levées, d'étonnement, je crois, de voir nos navires, et comme ils s'aperçurent que nous allions en nous approchant d'eux, ils mirent les rames dans l'eau et commencèrent à voguer dans la direction de la terre. Nous avions, venant en notre compagnie une caravelle de 45 tonneaux très bonne voilière; elle se mit à gagner le vent sur la pirogue et quand il lui parut qu'il était temps d'arriver sur elle, elle largua ses voiles et vint dans sa direction et nous aussi ; et quand la petite caravelle fut arrivée à sa hauteur, ne voulant pas l'investir, elle lui resta sous le vent. Se voyant l'avantage, ils commencèrent à faire force de rames pour fuir et nous qui trouvâmes, à l'arrière, nos canots déjà pourvus de bons rameurs, nous pensâmes qu'ils l'attraperaient; ils y travaillèrent plus de deux heures et finalement, si la petite caravelle, dans une autre bordée, n'était pas revenue sur elle, nous l'aurions perdue. Quand ils se virent serrés de près par la caravelle et par les canots, tous se jetèrent à l'eau ; ils pouvaient être 70 hommes et se trouvaient distants de terre de deux lieues environ ; les suivant avec les canots, de toute la journée nous ne pûmes en prendre que deux et ce fut par hasard. Tous les autres arrivèrent à terre et se sauvèrent. Dans la pirogue, il ne restait que quatre enfants, qui n'étaient pas de leur race et qu'ils amenaient captifs d'une autre terre. Ils les avaient châtrés, car tous étaient sans membre viril et la plaie était encore fraîche. Nous en fûmes grandement étonnés. Nous les recueillîmes sur nos navires; ils nous dirent par signes qu'on les avait châtrés pour les manger et nous sûmes que ces gens étaient un peuple appelé Cannibales, tous féroces qui mangent la chair humaine. Nous nous dirigeâmes avec nos navires vers la terre, en traînant la pirogue derrière nous et nous mouillâmes à une demi-lieue du rivage. Comme nous voyions à terre beaucoup de monde sur la plage, nous allâmes à terre avec nos canots et nous amenâmes avec nous les deux hommes que nous avions pris. Quand nous arrivâmes à terre tout le monde s'enfuit et se cacha dans les bois. Nous mîmes en liberté un de nos prisonniers et nous lui donnâmes des clochettes [le chargeant de les distribuer à ses compatriotes et de leur dire] que nous voulions être leurs amis, et il fit très bien ce que nous lui avions commandé et il amena avec lui tout le monde; il pouvait y avoir 400 hommes et beaucoup de femmes qui vinrent, sans aucune arme, à l'endroit où nous nous trouvions avec nos canots. Ayant fait avec eux bonne amitié nous leur rendîmes l'autre prisonnier et nous envoyâmes chercher aux navires la pirogue et nous la leur rendîmes. Cette pirogue était longue de 26 pas et large de deux brasses et toute d'un seul arbre creusé et fort bien travaillée et quant ils l'eurent amarrée dans une rivière et mise en lieu sûr, tous s'enfuirent et ne voulurent plus avoir de rapport avec nous. Cela nous parut un acte tout à fait barbare et nous les jugeâmes gens de peu de foi et de mau-

vaise condition. Nous leur vîmes quelque peu d'or qu'ils portaient aux oreilles. Nous partîmes de là et nous entrâmes dans la baie, où nous trouvâmes tant de monde que ce fut merveille. Nous fîmes avec eux amitié, à terre, et beaucoup d'entre nous nous allâmes avec eux à leurs villages et nous fûmes bien reçus. Dans ce lieu nous obtînmes par troc 150 perles ; ils nous les donnèrent pour un grelot, et un peu d'or qu'ils nous donnèrent gratuitement. Dans ce pays nous trouvâmes qu'ils buvaient un vin fait avec leurs fruits et leurs grains à usage de cervoise, blanc et rouge. Le meilleur était fait avec des mirobolans et il était très bon. Nous mangeâmes une infinité de ces fruits, car c'était leur saison. C'est un très bon fruit, savoureux au goût et salutaire au corps. La terre produit en abondance les choses nécessaires à leur subsistance et les gens sont d'un commerce facile et les plus pacifiques que nous ayons trouvés jusqu'ici. Nous restâmes dans ce port 17 jours avec beaucoup de plaisir et tous les jours de nouvelles peuplades de l'intérieur de la contrée venaient nous voir et étaient émerveillées de nos physionomies, de notre blancheur, de nos vêtements et de nos armes, de la forme et de la grandeur de nos navires. De ces gens nous eûmes connaissance qu'il y avait plus à l'Occident qu'eux, d'autres peuples qui étaient leurs ennemis et qui avaient une abondance infinie de perles et que celles qu'ils avaient eux-mêmes, ils les leur avaient enlevées dans leurs guerres et ils nous dirent comment on les pêchait et de quelle manière elles naisssaient et nous trouvâmes que c'était la vérité, comme Votre Magnificence l'entendra. Nous partîmes de ce port et nous naviguâmes par la côte et sur laquelle nous vîmes continuellement de la fumée et du monde sur le rivage et, au bout de beaucoup de jours, nous allâmes jeter l'ancre dans un port parce qu'il nous fallait réparer un de nos navires qui faisait beaucoup d'eau ; là nous trouvâmes qu'il y avait beaucoup de monde, mais ni par force, ni par amour nous ne pûmes avoir aucun commerce avec eux, et, quand nous allions à terre, ils nous en défendaient âprement l'accès, et quand ils ne le pouvaient plus, ils fuyaient par les bois et ne nous attendaient pas. Les ayant reconnus pour si barbares, nous partîmes de là, et, tout en naviguant, nous aperçûmes une île, qui était en mer à 15 lieues de terre. Nous résolûmes d'aller voir, si elle était peuplée. Nous trouvâmes dans cette île la population la plus bestiale et la plus brute qu'on ait jamais vue. Ils étaient de cette sorte. — Ils étaient très laids de geste et de figure ; tous avaient les joues pleines en dedans d'une herbe verte qu'ils mâchonnaient continuellement comme des bêtes, de sorte qu'ils pouvaient à peine parler. Chacun d'eux portait [suspendues] au cou deux gourdes, pleines, l'une de l'herbe qu'ils tenaient dans la bouche, l'autre, d'une farine blanche qui ressemblait à du plâtre en poudre et de temps à autre, avec une baguette qu'ils tenaient à la main, la mouillant dans la bouche, ils la passaient dans la farine, puis ils se la mettaient des deux bouts dans les joues, ils enfarinaient l'herbe qu'ils avaient dans la bouche et cela ils le faisaient souvent. Etonnés de pareille chose, nous ne pouvions nous expliquer ce mystère, ni comprendre à quelle fin ils faisaient cela. Dès que ces gens nous virent, ils vinrent à nous aussi familièrement que si nous avions été leurs amis. Allant avec eux sur la plage en causant et dési-

reux de boire de l'eau fraîche, ils nous firent signe qu'ils n'en avaient pas et nous offrirent de leur herbe et de leur farine, de sorte que nous conclûmes par appréciation que cette île est pauvre en eau et que pour se défendre de la soif [les indigènes] tenaient cette herbe dans la bouche et cette farine pour cela même. Nous allâmes à travers l'île, un jour et demi, sans jamais trouver de l'eau vive, et nous vîmes que l'eau qu'ils buvaient était de la rosée qui tombait pendant la nuit, sur certaines feuilles qui ressemblaient à des oreilles d'âne ; elles s'emplissaient d'eau et c'était de celle-là qu'ils buvaient et c'était de l'eau excellente, et de ces feuilles, il n'y en avait pas en beaucoup d'endroits. Ils n'avaient aucune espèce de comestible, ni de racines, comme il y en a sur le continent, et toute leur nourriture consistait en poissons qu'ils prennent dans la mer et ils en avaient en très grande abondance et ils étaient de très grands pêcheurs. Ils nous présentèrent beaucoup de tortues et beaucoup de gros poissons très bons. Les femmes n'ont pas l'habitude de tenir l'herbe dans la bouche comme les hommes, mais toutes portaient une gourde pleine d'eau et de cette eau, elles buvaient. Ils n'avaient aucun village, ni de cases, ni de cabanes, sauf qu'ils habitaient sous la feuillée qui les protégeait contre le soleil mais non de l'eau ; car je crois qu'il pleuvait peu souvent dans cette île. Quand ils étaient à la mer à pêcher, tous tenaient une feuille très grande et de telle largeur qu'ils y restaient dessous à l'ombre. Ils la plantaient à terre et quand le soleil tournait, ils tournaient aussi la feuille et de cette façon ils se défendaient du soleil. L'île contient beaucoup d'animaux de différentes sortes et ils buvaient de l'eau des marais. Voyant qu'il n'y avait rien chez eux de profitable, nous partîmes et nous allâmes dans une autre île. Nous trouvâmes qu'elle était habitée par des gens très grands. Nous allâmes donc à terre pour voir si nous trouverions de l'eau fraîche ; et ne pensant pas que l'île fut habitée, car nous ne voyons personne, en allant le long de la plage nous vîmes sur le sable des traces de pas d'homme très grandes et nous estimâmes que si les autres membres répondaient à la mesure, les hommes devaient être très grands (1) ; et allant en ceci (2), nous rencontrâmes en un chemin qui allait dans l'intérieur de la terre ; et nous résolûmes neuf d'entre nous et nous jugeâmes que l'île pour être petite ne pouvait pas contenir beaucoup de monde et cependant nous la parcourûmes pour voir quelles pouvaient êtres ces gens. Après que nous eûmes marché environ une lieue, nous vîmes dans une vallée cinq de leurs cabanes qui nous paraissaient désertes. Nous allâmes de leur côté et nous y trouvâmes seulement cinq femmes, deux vieilles et trois jeunes filles mais d'une si haute taille que nous les regardâmes tout émerveillés ; et dès qu'elles nous virent elles furent saisies d'une telle frayeur qu'elles n'eurent pas le courage de fuir ; et les deux vieilles commencèrent par paroles à nous inviter, nous apportant beaucoup de choses à manger et elles nous mirent dans une cabane ; elles étaient d'une taille plus grande qu'un homme grand ; elles devaient bien être de corps tel que fut Francesco Degli Albizzi, mais mieux proportionné, de sorte que nous

(1) Dans tout ce passage le texte est mutilé et corrompu.

(2) Vraisemblablement, *en vue de les chercher*.

étions tous d'avis d'enlever de force les trois jeunes filles pour les emmener en Castille, comme curiosité. Nous étions à faire ces raisonnements, quand commencèrent à entrer par la porte de la cabane environ 36 hommes, beaucoup plus grands que les femmes ; hommes si bien faits que c'était chose fameuse à les voir et qui nous jetèrent dans un tel trouble que nous aurions plutôt voulu être à nos navires que de nous trouver avec de telles gens. Ils portaient des arcs très grands et des flèches avec de grands bâtons à grosse tête, et ils parlaient entre eux d'un ton comme s'ils eussent voulu nous attaquer. Nous étant vus en pareil danger, nous émîmes entre nous divers avis; quelques-uns disaient qu'il fallait commencer à tomber sur eux dans la maison, d'autres qu'il était mieux [de les attaquer] dehors; et d'autres disaient de ne pas commencer la lutte jusqu'à tant que nous vissions ce qu'ils voulaient faire et nous décidâmes de sortir de la cabane et de nous en aller, en ne faisant semblant de rien, par le chemin des navires et c'est ainsi que nous fîmes et prenant notre chemin nous retournâmes aux navires. Quant à eux, ils vinrent derrière nous [se tenant] cependant à la distance d'un jet de pierre en parlant entre eux. Je crois qu'ils n'avaient pas moins peur de nous que nous d'eux; parce que parfois nous nous arrêtions et eux aussi sans se rapprocher de nous, si bien que nous arrivâmes à la plage où se tenaient nos embarcations, en nous attendant. Nous y entrâmes et quand nous eûmes pris le large, ils sautèrent et nous tirèrent quantité de flèches, mais désormais nous avions peu peur d'eux. Nous leur tirâmes deux coups de bombardes, plus pour les effrayer que pour leur faire du mal et tous au bruit de la détonation s'enfuirent sur la crète du rivage et ainsi nous nous défîmes d'eux, et il nous sembla avoir échappé à une dangereuse journée. Ils allaient tout nus comme les autres. J'appelle cette île, l'île des Géants, à cause de leur grande taille. Nous allâmes en avant en longeant la côte, sur la quelle il nous arriva bien des fois de combattre avec eux, car ils ne voulaient rien nous laisser prendre à terre. Déjà nous voulions retourner en Castille, parce qu'il y avait environ un an que nous étions en mer et nous avions peu de vivres et ce peu était gâté à cause des grandes chaleurs que nous avions eues; car depuis notre départ pour les îles du Cap Vert, jusqu'ici nous n'avions pas cessé de naviguer dans la zone torride et deux fois nous avions traversé la ligne équinoxiale, car, comme je l'ai dit ci-dessus, nous étions allés par delà cette ligne, 5 degrés du côté du Sud et ici nous étions à 15 degrés du côté du Septentrion. Nous trouvant dans cette intention, il plut au Saint-Esprit de nous donner quelque réconfort pour tant de travaux. Ce fut qu'en allant chercher un port pour radouber nos navires, nous allâmes donner dans une population, qui nous reçut avec une grande amitié et nous trouvâmes qu'elle avait une très grande quantité de perles orientales et très bonnes. Nous nous arrêtames avec ces gens pendant 47 jours et nous leur achetâmes 119 marcs de perles, avec fort peu de marchandises, car je crois qu'elles ne nous coûtèrent pas la valeur de quarante ducats. Attendu que ce que nous leur donnâmes ce ne fut que des grelots, des miroirs, des verroteries, dix callots de verre et des feuilles de laiton. Pour un grelot ils vous donnaient toutes les perles qu'ils avaient. Ils nous apprirent comment ils les pêchaient

et dans quel endroit. Ils nous donnèrent beaucoup d'huitres dans lesquelles elles naissaient. Nous leurs achetâmes une huitre dans laquelle se trouvaient de naissance 130 perles et d'autres moins. Celle de 130 perles la Reine me la prit et les autres j'eus garde qu'elle ne les vit. Et Votre Magnificence saura que si les perles ne sont pas mûres et ne se détachent pas d'elles-mêmes, elles ne durent pas et se gâtent vite et j'en ai vu l'expérience. Quand elles sont mûres elles restent dans l'huître détachées et placées dans la chair. Celles-là sont bonnes. Quelque nombreuses que fussent les mauvaises qu'ils avaient, car la majeure partie étaient rudes (1) et mal formées, néanmoins elles valaient un bon prix, parce que la mûre se vendait.... et au bout de 47 jours nous laissâmes ces gens pleins d'amitié pour nous. Nous partîmes et dans la nécessité de faire des provisions nous allâmes aborder à l'île Antilia qui est celle que Christophe Colomb découvrit, il y a quelques années, où nous fîmes bonne provision de vivres et nous y restâmes deux mois et 17 jours. Nous y courûmes beaucoup de dangers et nous eûmes à y supporter beaucoup d'ennem*is* de la part des Chrétiens eux-mêmes, qui se trouvaient dans cette île avec Colomb. Je crois que c'est par envie; pour ne pas être trop long, je m'abstiens d'en faire le récit. Nous partîmes de ladite île le 22 juillet et nous naviguâmes pendant un mois et demi et nous entrâmes dans le port de Cadix, ce fut le 8 septembre de jour, [c'est là] mon second voyage. Dieu soit loué.

Fin du second voyage,
commencement du troisième.

(1) *Roche* pour *rozze*; *mal farate* pour *mal formate*.

[Troisième voyage]

Me trouvant depuis à Séville, où je me reposais des grandes fatigues que j'avais éprouvées dans ces deux voyages et décidé néanmoins à retourner à la terre des perles, le sort n'étant pas satisfait de mes travaux, il vint, je ne sais comment, à la pensée du Sérénissime roi Don Manuel de Portugal de se servir de moi ; et étant à Séville loin de songer à venir au Portugal, il me vint un messager avec une lettre de sa Couronne royale par laquelle il m'invitait à venir à Lisbonne parler à Son Altesse, me promettant de me récompenser. On ne me conseillait pas d'aller. Ainsi je renvoyai le messager, lui disant que je ne me trouvais pas bien ; que lorsque je serais remis, si Son Altesse voulait se servir de moi, je ferais ce qu'elle me commanderait. Voyant qu'il ne pouvait pas m'avoir, il décida de m'envoyer Giuliano di Bartholomeo del Giocondo, qui se trouvait à Lisbonne, avec mission de m'amener de toute façon. Ledit Giuliano vint à Séville : sa venue et ses instances me forcèrent à aller. Mon départ fut sévèrement jugé par tous ceux qui me connaissaient; parce que j'abandonnais la Castille où l'on m'avait honoré et dont le roi me tenait en juste possession. Le plus mal fut que je partis sans prendre congé de personne. M'étant présenté à ce roi, il me manifesta le plaisir qu'il avait de mon arrivée et me pria de partir en compagnie de trois de ses navires pour aller découvrir des terres nouvelles; et comme la prière d'un roi est un ordre, je dus consentir à tout ce qu'il demandait ; et nous partîmes de ce port de Lisbonne, trois navires de conserve, le 10 mai 1501, et nous prîmes notre route droit vers l'île de Gran Canaria et nous passâmes en vue de l'île sans nous y arrêter; et de là, nous longeâmes la côte d'Afrique du côté occidental, sur laquelle côte nous fîmes notre pêche à une sorte de poissons qu'on nomme « parchi » et nous nous y arrêtâmes pendant trois jours et de là nous fûmes sur la côte d'Ethiopie, dans un port qu'on appelle Besechiece, qui est dans la zone torride sur laquelle le pôle du septentrion s'élève à 14 degrés et demi et qui est situé dans le premier climat; nous nous y arrêtâmes 11 jours pour prendre de l'eau et du bois. Car mon intention était de naviguer vers le Sud par le golfe Atlantique. Nous partîmes de ce port d'Ethiopie et nous fîmes voile par le Sud-Ouest, en prenant un quart du Sud ; si bien qu'après 67 jours, nous allâmes aborder à une terre qui était à 700 lieues dudit port, vers le Sud-Ouest; et pendant ces 67 jours, nous eûmes le plus mauvais temps qu'homme naviguant par mer ait jamais eu, à cause des nombreuses averses, des tourbillons, des tempêtes qu'ils nous donnèrent, parce que nous fûmes en temps très contraire, à cause que le fort de notre navigation fut continuellement dans le voisinage de la ligne équinoxiale où au mois de juin, on est en hiver; nous trouvâmes que le jour était égal à la nuit et que l'ombre était tournée constamment vers

le Sud. Il plut à Dieu de nous montrer une terre nouvelle et ce fut le 17 août. Nous y jetâmes l'ancre à une demi lieue [de la côte] et nous mîmes dehors nos embarcations et nous allâmes reconnaitre la terre et voir si elle était habitée par des gens et quelle était leur nature. Nous trouvâmes qu'elle était habitée par des gens qui étaient pires que des animaux. Mais Votre Magnificence comprendra que dans le début nous ne vîmes personne; mais nous comprîmes à bien des indices que nous y aperçûmes, qu'elle était peuplée. Nous en prîmes possession au nom du Sérénissime roi. Nous trouvâmes que c'était une terre très agréable et verdoyante et de bonne apparence. Elle était 5 degrés hors de la ligne équinoxiale vers le Sud; et pour ce jour nous retournâmes aux navires; et parce que nous avions grande nécessité d'eau et de bois, nous résolûmes d'aller de nouveau a terre, le jour suivant, pour nous pourvoir du nécessaire. Nous trouvant à terre, nous vîmes au sommet d'une éminence des gens qui étaient à nous regarder, mais qui n'osaient pas venir en bas. Ils étaient nus et de la même couleur et de la même façon que les autres [que nous avions vus dans nos voyages] passés; et nous restâmes là avec eux travaillant pour qu'ils vînssent parler avec nous; mais nous ne pûmes jamais les rassurer, car ils ne se fièrent pas à nous. Vu leur obstination et comme déjà il était tard, nous retournâmes aux navires en laissant à terre beaucoup de grelots, de miroirs et autre objets. Dès que nous fûmes au large dans la mer, ils descendirent de la colline et vinrent pour les objets que nous leur avions laissés et ils en firent grand merveille. Et pour ce jour nous ne nous étions pourvus que d'eau. Le lendemain du haut des navires nous vîmes que les gens de terre faisaient beaucoup de fumée; pensant qu'ils nous appelaient nous allâmes à terre, où nous trouvâmes qu'il était accouru beaucoup de monde, mais que tous restaient loin de nous. Ils nous faisaient signe de venir avec eux dans l'intérieur des terres. Aussi deux de nos chrétiens furent portés à demander au capitaine de leur donner la permission; parce qu'ils voulaient bien courir le risque [qu'il y avait] à vouloir aller avec eux dans l'intérieur, pour voir quelle gens c'était et s'ils avaient quelque riche produit ou en épice ou en droguerie; et ils prièrent tant que le capitaine fut bien aise [de les laisser aller]. Ils se mirent en ordre avec beaucoup d'objets d'échange et ils prirent congé de nous avec ordre de ne pas mettre plus de 5 jours à revenir, parce que nous les attendrions autant; et ils prirent leur chemin vers la terre et nous vers nos navires où nous les attendîmes. Presque tous les jours, il venait des gens sur la plage et jamais ils ne voulurent nous parler; et le septième jour nous allâmes à terre et nous trouvâmes que les indigènes avaient amené avec eux leurs femmes; et dès que nous eûmes sauté à terre, les hommes du pays envoyèrent beaucoup de leurs femmes parler avec nous; et comme nous voyons qu'ils ne parvenaient pas à se rassurer, nous résolûmes de leur envoyer quelqu'un des nôtres et ce fut un jeune homme qui faisait beaucoup de tours de force; et nous pour les rassurer (1), nous nous retirâmes dans nos embarcations;

(1) *Per assicurarlo* pour *per assicurarli*; il s'agit des naturels et non du jeune homme.

et lui il se dirigea vers les femmes. Dès qu'il fut arrivé près d'elles, elles firent un grand cercle autour de lui, le touchant, le regardant avec étonnement. Et pendant qu'elles en étaient là nous vîmes arriver du haut du rivage une femme tenant un gros rotin à la main, et dès qu'elle fut arrivée où se trouvait notre chrétien, elle lui vint par derrière et, levant le bâton, elle lui en donna un grand coup, qui l'étendit mort par terre; et soudain les autres femmes le prirent par les pieds et le traînèrent par les pieds vers le haut du rivage et les hommes s'élancèrent vers la plage et avec leurs arcs et leurs flèches ils nous accablèrent de traits. Ils jetèrent une telle frayeur parmi nos gens qui se trouvaient sur nos embarcations retenues qu'elles étaient par leurs ancres qu'on avait jetées sur le rivage, que personne n'arrivait plus à prendre les armes, à cause des flèches qui pleuvaient sur les canots; cependant nous leur tirâmes quatre coups de bombardes sans les atteindre mais en entendant les détonations tous s'enfuirent vers le haut du rivage où se trouvaient les femmes occupées à dépecer le chrétien, et autour d'un grand feu qu'elles avaient fait, elles étaient en train de le rôtir sous nos yeux, nous montrant beaucoup de morceaux et les mangeant. Les hommes nous faisaient signe par leurs gestes, comment ils avaient tué les deux autres chrétiens et les avaient mangés, Ce qui nous chagrina beaucoup voyant de nos propres yeux la cruauté qu'ils exerçaient sur le mort. Pour nous tous ce fut une injure intolérable, et comme nous avions l'intention plus de 40 d'entre nous de sauter à terre et de venger une si cruelle mort et cet acte bestial et inhumain, le capitaine en chef ne voulut pas y consentir; et ils restèrent avec la satisfaction d'une si grande offense. Nous nous éloignâmes d'eux mal volontiers et très honteux de nous, à cause de notre capitaine. Nous partîmes de ce lieu et nous commençâmes notre navigation entre Levant et Sirocco (1), suivant de cette façon la terre. Nous fîmes de nombreuses escales, mais nous ne trouvâmes jamais de peuplades qui voulûssent converser avec nous et ainsi nous naviguâmes tant que nous trouvâmes que la terre tournait du côté du Sud-Ouest, et dès que nous eûmes doublé un cap, auquel nous donnâmes le nom de Cap Saint-Augustin, nous commençâmes à naviguer par le Sud-Ouest. Ce cap est à la distance de 150 lieues vers le Levant de la susdite terre où nous avions vu tuer les chrétiens; il est à 8 degrés en dehors de la ligne équinoxiale vers le Sud. En naviguant nous aperçûmes, un jour, beaucoup de monde qui se tenait sur la plage pour voir la merveille de nos navires et la manière dont nous naviguions. Nous allâmes de leur côté et nous mouillâmes dans un bon endroit et nous allâmes à terre avec nos canots. Nous trouvâmes que cette peuplade était de meilleure condition que celle que nous venions de passer, et encore qu'il y eût un certain travail pour les apprivoiser; cependant nous nous les fîmes amis et nous pûmes traiter avec eux. Nous restâmes 5 jours dans ce lieu, et là, nous trouvâmes des roseaux tubuleux, énormes, verts et secs [s'élevant] au dessus des arbres. Nous décidâmes dans ce lieu de prendre avec nous une couple de ces hommes pour qu'ils nous enseignâssent leur langue et trois s'offrirent de leur pro-

(1) Vent du Sud-Est.

pre volonté pour venir au Portugal. Et pour cela déjà fatigué de tant écrire, Votre Magnificence saura que nous partîmes de ce port toujours naviguant par le Sud-Ouest à vue de terre, faisant continuellement de nombreuses escales et parlant avec une infinité de gens et nous allâmes tant vers le Sud que nous étions hors du tropique du Capricorne où le pôle Sud s'élevait sur l'horizon à 32 degrés et déjà nous avions totalement perdu [de vue] la Petite Ourse et la Grande était très basse et se montrait presque au bout de l'horizon et nous nous réglions sur les étoiles de l'autre pôle du Sud, lesquelles sont nombreuses et sont plus grosses et plus lumineuses que celles de notre pôle et je relevai les figures de la plupart d'entre elles, surtout de celles de la première et et plus grosse grandeur avec la déclaration des cercles qu'elles faisaient autour du pôle, de leur diamètre et de leur rayon comme on pourra le voir dans mes quatre journées. Nous parcourûmes de cette côte environ 750 lieues; les 150 du cap dit de Saint-Augustin vers le couchant et les 600 vers le Sud-Ouest : et si je voulais raconter ce que j'ai vu sur cette côte et ce que nous passâmes, encore autant de feuilles me suffiraient pas [pour l'écrire]. Dans cette côte nous ne vîmes rien dont on pût tirer profit, sauf une infinité d'arbres de teinture et d'arbres produisant le cassia et le myrthe et d'autres merveilles de la nature que l'on ne peut raconter. Ayant été en voyage déjà depuis 10 bons mois et vu que dans cette terre, nous ne trouvions aucune chose minérale (1), nous décidâmes de prendre congé d'elle et d'aller nous mettre en mer pour aller autre part et ayant tenu conseil, on résolut de suivre la route qu'il me paraîtrait bon de prendre et le commandement de la flotte me fut entièrement confié : Et alors je donnai l'ordre que tout le monde et la flotte se pourvussent d'eau et de bois pour six mois, car les officiers jugèrent que c'était là tout le temps que nous pouvions naviguer avec nos navires. Après avoir fait nos provisions sur cette côte, nous commençâmes notre navigation par le vent du Sud-Est, et ce fut le 15 février, alors que le soleil allait se rapprochant de l'équinoxe et se dirigeait vers notre hémisphère du septentrion et nous naviguâmes tant par ce vent que nous nous trouvâmes à une telle altitude que le pôle Sud nous paraissait bien hors de notre horizon de 52 degrés; car nous ne voyons plus les étoiles de la Petite Ourse ni celles de la Grande ; et déjà nous étions éloignés de 500 lieues environ par le Sud-Est du lieu d'où nous étions partis et cela fut le 3 avril. Ce jour-là commença une tourmente en mer si violente qu'elle nous fit amener totalement nos voiles et nous courions à sec avec beaucoup de vent, qui était le vent du Sud-Ouest avec très grosse mer et un ciel de tourmente. La tempête était telle que toute la flotte était en grande crainte ; les nuits étaient très longues; celle que nous eûmes le sept avril fut de 15 heures parce que le soleil se trouvait à la fin de la constellation du Bélier. Dans cette région on était en hiver, comme Votre Magnificence peut bien le penser et nous trouvant dans cette tourmente, le sept avril, nous vîmes une terre nouvelle que nous suivîmes pendant environ 20 lieues et nous trouvâmes que c'était tout une côte sauvage et nous n'y aperçûmes aucun port ni

(1) Ni or ni argent.

aucun habitant, je crois, parce qu'il faisait si froid que personne dans la flotte ne pouvait s'en garantir ni le supporter. De sorte que nous étant vus en si grand péril et dans une si grande tourmente que d'un navire à l'autre on pouvait à peine se voir, à cause des grosses lames qu'il y avait, et de la grande obscurité du ciel, nous nous décidâmes avec le capitaine en chef de donner à la flotte le signal du rassemblement et de reprendre le chemin du Portugal. Ce fut un très beau avis, car si nous avions tarde de la nuit, tous nous nous serions perdus ; car dès que nous fûmes arrivés à poupe, pendant la nuit et le jour suivant, la tourmente reprit avec tant de violence que nous crûmes être perdus et nous eûmes a faire vœu d'un pèlerinage et d'autres cérémonies comme il est d'usage de faire chez les marins par des temps pareils. Nous courûmes pendant 5 jours et toutefois nous venions à nous rapprocher de la ligne équinoxiale, sous un ciel et dans une mer plus tempérés et il plut à Dieu de nous tirer d'un si grand danger. La route que nous suivions était entre la tramontane et le vent grec (1), parce que notre intention était d'aller reconnaitre la côte d'Ethiopie dont nous étions éloignés de 1300 lieues par la mer Atlantique et avec la grâce de Dieu nous y fûmes le 10 mai et nous accostâmes a une terre du côté du Sud qui s'appelle Sierra-Leone, où nous restâmes 15 jours, prenant notre rafraichissement. De la nous partimes en prenant notre route dans la direction des iles Açores; qui sont à peu près à la distance de 750 de ce pays de la Sierra et nous arrivâmes à ces îles à la fin de juillet; nous y restâmes autres 15 jours, prenant un peu de récréation et nous partîmes de là pour Lisbonne, dont nous étions à 300 lieues plus à l'Occident et nous entrâmes dans ce port de Lisbonne, le 7 septembre de l'an 1502, en bonne santé, Dieu en soit remercié, n'ayant plus que deux navires, parce que l'autre nous l'avions brûlé à Sierra Leone, car il ne pouvait plus naviguer. Nous étions restés dans ce voyage environ 15 mois et 11 jours, nous avions navigué sans voir l'étoile Tramontane ou la Grande et la Petite Ourse qui est appelée le Carno (2), nous reglant sur les etoiles de l'autre pôle. C'est tout ce que j'ai vu dans ce voyage ou journée.

(1) Entre le Nord et le Nord-Est.

(2) Le Chariot, le *Carno* est évidemment une erreur pour *carro*

[Quatrième voyage]

Il me reste à dire les choses que j'ai vues dans le quatrième voyage ou journée et comme je suis déjà fatigué et aussi parce que ce quatrième voyage ne s'est pas fait comme j'avais l'intention de le faire, à cause d'un accident qui nous arriva au beau milieu de l'Atlantique, comme par la suite Votre Magnificence ne tardera pas à le voir, je tâcherai d'être bref. Nous partîmes du port de Lisbonne, 6 navires de conserve, dans l'intention d'aller découvrir, du côté de l'Orient, une île qui s'appelle Melaccha, de laquelle on a des nouvelles [la disant] très riche et qui est comme le magasin de tous les navires qui viennent de la mer Gangétique et de la mer Indienne, comme Cadix qui est le lieu de repos de tous les navires qui passent du Levant au Couchant et du Couchant au Levant par la voie de Galigut ; et cette Melaccha est plus à l'Occident que Caligut et à une altitude méridionale beaucoup plus élevée, parce que nous savons qu'elle est dans une région située à 33 degrés du pôle Antarctique. Nous partîmes le 10 mai 1503 et nous allâmes droit aux îles du Cap Vert, où nous fîmes les carènes [de nos navires] et nous prîmes une sorte de raffraîchissement. Nous y passâmes 13 jours ; et de là nous partîmes pour notre voyage, en naviguant par vent du Sud-Est ; et comme notre capitaine major était un homme présomptueux et très têtu, il voulut aller reconnaître la Serra Lionna, terre de l'Ethiopie australe, sans qu'il y eût aucune nécessité, sinon pour se faire voir, comme capitaine de six navires et cela contre la volonté de nous tous, les autres capitaines ; et naviguant ainsi, quand nous fûmes devant ladite terre, si grands furent les tourbillons qui nous assaillirent, et avec eux le temps contraire, qu'étant restés bien quatre jours en vue de cette terre, jamais le mauvais temps nous laissa aborder, de sorte que nous fûmes forcés de retourner à notre vraie navigation et de laisser ladite Serra. Et naviguant de là au [Sud]-Sud-Ouest, qui est un vent entre le Sud et le Sud-Ouest et quand nous eûmes navigué environ 300 lieues à travers l'étendue monstrueuse de la mer, nous trouvant déjà près de 3 degrés hors de la ligne équinoxiale vers le Sud, nous aperçûmes une terre qui pouvait bien être à distance de nous de 22 lieues. Nous en fûmes surpris, et nous trouvâmes que c'était une île au milieu de la mer et que c'était chose très haute, vraie merveille de la nature, parce qu'elle n'avait guère plus de deux lieues de long et une de large et que, dans cette île, il n'y avait jamais eu aucun habitant et ce fut pour toute la flotte une île de malheur parce que Votre Magnificence saura que, par mauvais conseil et mauvais gouvernement, notre capitaine major y perdit son navire. Il alla donner sur un écueil avec son navire qui se fracassa pendant la nuit de la Saint-Laurent, qui est le 10 août, et coula. On ne put rien en sauver sinon l'équipage. C'était un navire de 300 tonneaux, dans lequel allait toute l'importance de la flotte ; et comme toute la flotte travaillait à y

porter remède, le capitaine m'ordonna d'aller à ladite île avec mon navire pour y chercher un bon mouillage où tous les navires pussent jeter l'ancre et comme mon embarcation, montée par 9 de mes marins, était de service et aidait à lier les navires, il ne voulut pas que je l'amenasse avec moi, mais que j'allasse sans elle, me disant qu'on me l'amènerait à l'île. Je quittais donc la flotte, comme on me l'ordonnait, pour aller à l'île sans canot et avec moins de la moitié de mes marins et j'allai à l'île qui était à la distance de 4 lieues environ et dans laquelle je trouvai un excellent port où pouvaient mouiller, bien en sûreté, tous les navires. Là, j'attendis mon capitaine et la flotte à peu près 8 jours et jamais ils ne venaient, de sorte que nous étions très mécontents et les hommes qui étaient restés avec moi sur le navire avaient une telle frayeur que je ne parvenais pas à les consoler. Nous trouvant ainsi le huitième jour, nous vîmes venir un navire par la mer et dans la crainte qu'il ne pût pas nous voir, nous nous levâmes avec notre navire (1) et nous allâmes au devant de lui, pensant qu'il m'amenait mon canot et mes hommes, et quand nous fûmes bord à bord, après nous être salués, il nous dit que la capitane avait coulé et que l'équipage était sain et sauf et que mon embarcation et mes hommes étaient restés avec la flotte qui s'en était allée en avant par cette mer, ce qui nous causa un grand tourment, comme peut le penser Votre Magnificence, de nous trouver à mille lieues de distance de Lisbonne, en pleine mer, avec peu d'hommes. Cependant nous fîmes [bon] visage à la [mauvaise] fortune et malgré tout nous allâmes de l'avant. Nous retournâmes à l'île et nous nous approvisionnâmes d'eau et de bois avec le canot de ma conserve. Nous trouvâmes que l'île était inhabitée ; elle avait quantité d'eaux vives et douces et une infinité d'arbres ; elle était peuplée de tant d'oiseaux de mer et de terre qu'ils étaient innombrables. Ils étaient si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main et nous en prîmes tant que nous remplîmes une embarcation de ces animaux. Nous ne vîmes aucun [autre animal] sauf des rats monstrueux et des lézards à deux queues et quelques serpents. Et ayant fait notre provision nous partîmes par le vent entre le sud et le sud-ouest, parce que nous avions un ordre du Roi qui prescrivait que celui des navires, quel qu'il fût, qui perdrait de vue la flotte ou son capitaine, devrait aller aborder à la terre que nous avions découverte dans le precédent voyage, à un port auquel nous avions donné l'appellation de « Baie de Tous les Saints » ; et il plut à Dieu de nous donner un si beau temps qu'en dix-sept jours, nous arrivâmes dans ce port, qui pouvait bien être à 300 lieues de l'île. Nous n'y trouvâmes ni notre capitaine, ni aucun autre navire de la flotte. Dans ce port nous attendîmes bien pendant deux mois et quatre jours et voyant qu'il ne venait aucune solution, nous nous décidâmes ma conserve et moi à suivre la côte et nous naviguâmes 260 lieues plus avant, si bien que nous arrivâmes à un port, où nous décidâmes de construire une forteresse et nous la fîmes. Nous y laissâmes 24 hommes chrétiens que ma conserve avait pour les avoir recueillis de la Caravelle Capitane qui s'était perdue Nous restâmes bien dans ce port 5 mois à faire la forteresse et à charger

(1) Le texte dit « nos navires » au pluriel.

nos navires de bois de teinture, parce que nous ne pouvions pas aller plus avant, faute d'hommes et de plus, il me manquait plusieurs apparaux. Ayant fait tout cela, nous résolûmes de retourner au Portugal qui, par rapport à nous, se trouvait entre le Nord et le Nord-Est. Et nous laissâmes les 24 hommes, qui restèrent dans la forteresse, avec des vivres pour six mois et 12 bombardes et beaucoup d'autres armes et nous pacifiâmes toute la population de la côte. Nous n'en avons pas fait mention dans ce voyage, non que nous n'ayons vu et fréquenté une infinité de gens, car nous allâmes dans l'intérieur des terres une trentaine d'hommes, jusqu'à 40 lieues, où j'ai vu tant de choses que je renonce à les dire, les réservant pour mes quatre journées. Cette terre est hors de la ligne équinoxiale du côté du Sud, à 18 degrés, et hors de la position de Lisbonne 37 degrés plus à l'Occident, comme le montraient nos instruments. Ayant fait tout cela, nous prîmes congé des chrétiens et de la terre et nous commençâmes notre navigation dans la direction du Nord, Nord-Est, qui est un vent entre la tramontane et vent grec, dans l'intention d'aller avec cette navigation tout droit à cette ville de Lisbonne. Et au bout de 77 jours, après tant de travaux et de dangers nous entrâmes dans ce port le 18 juin 1504. Dieu soit loué, où nous fûmes fort bien reçus et hors de toute croyance, parce que toute la ville nous considérait comme perdus, parce que tous les autres navires de la flotte s'étaient perdus par l'orgueil et la folie de notre capitaine, car c'est ainsi que Dieu châtie l'orgueil. Et actuellement je me trouve ici à Lisbonne ne sachant ce que le roi voudra faire de moi, car pour moi je désire beaucoup me reposer. Le porteur de la présente, qui est Benvenuto fils de Dominico Benvenuti, dira à Votre Magnificence comment je suis et certaines choses qu'on a omis de dire par [crainte de] prolixité, parce qu'il les a vues et entendues. Dieu soit..... (1). Je suis allé, resserrant ma lettre autant que j'ai pu, aussi j'ai omis de dire beaucoup de choses naturelles, pour éviter le reproche de prolixité. Votre Magnificence me pardonnera et je la supplie de me compter au nombre de ses serviteurs et je vous recommande Ser Antonio Vespucci, mon frère et toute ma famille. Il me reste à prier Dieu qu'il prolonge les jours de votre vie et qu'il élève l'état de cette sublime République et le glaive de Votre Magnificence, etc.., Donnée à Lisbonne le 4 septembre 1504.

Votre serviteur Amerigo Vespucci à Lisbonne.

(1) Ici une lacune dans le texte.

III

QVATTVOR AMERICI VESPUTII NAVIGATIONES

Texte latin de la Cosmographiæ Introductio. 1507.
(Sources : Chapitre III et Nos 99-107).

Illustrissimo Renato, Iherusalem & *Siciliæ Regi, duci Lothoringiæ ac Barii,* Americus Vesputius humilem reverentiam & debitam recomendationem. Fieri potest, illustrissime Rex, ut tua maiestas mea ista temeritate ducatur in admirationem, propterea quod hasce litteras tam prolixas ad te scribere non subverear, cum tamen sciam te continuo in arduis consiliis et crebis reipublicæ negotiis occupatissimum. Atque existimabor forte non modo præsumptuosus, sed etiam otiosus, id mihi muneris vendicans, ut res Statui tuo minus convenientes, non delectabili sed barbaro prorsus stylo (veluti amusus ab humanitatis cultu alienus) *ad Ferdinandum Castiliæ Regem nominatim scriptas,* & *ad te quoque mittam.* Sed ea quam in tuas virtutes habeo confidentia, et comperta sequentium rerum, neque ab antiquis neque neotericis scriptarum, veritas me coram M. T. fortassis excusabunt. Movit me imprimis ad scribendum præsentium lator Benevenutus, M. T. humilis famulus, et amicus meus non pœnitendus, qui dum me Lisbonæ reperiret, precatus est ut T. M. rerum per me quatuor profectionibus in diversis plagis mundi visarum participem facere vellem. Peregi enim bis binas navigationes ad novas terras inveniendas, quarum duas ex mandato Fernandi, incliti Regis Castiliæ, per magnum Oceani sinum occidentem versus feci ; alteras duas jussu Emanuelis, Lusitaniæ Regis, ad austrum. Itaque me ad id negotii accinxi sperans quod T. M. me de clientulorum numero non excludet, ubi recordabitur, quod olim mutuam habuerimus inter nos amicitiam tempore iuventutis nostræ, cum grammaticæ rudimenta imbibentes sub probata vita et doctrina venerabilis et religiosi fratris de S. Marco Frat. Georgii Anthonii Vesputii, avunculi mei pariter militaremus, cujus avunculi vestigia utinam sequi potuissem !

alius profecto (ut et ipse Petrarcha ait), essem quam sum. Utcumque tamen sit, non me pudet esse qui sum. Semper enim in ipsa virtute et rebus studiosis summam habui delectationem. Quod si tibi hæ narrationes omnino non placuerint, dicam sicut Plinius ad Mecœnatem scribit : Olim facetiis meis delectari solebas. Et licet M. T. sine fine in reipublicæ negotiis occupata sit, nihilominus tantum temporis quandoque suffuraberis, ut has res quamvis ridiculas (quæ tamen sua novitate iuvabunt) perlegere possis. Habebis enim hisce meis litteris post curarum fomenta et meditamenta negotiorum, non modicam delectationem, sicut et ipse fœniculus prius sumptis esculentis odorem dare, et meliorem digestionem facere assuevit. Enimvero si plus æquo prolixus fuero, veniam peto. Vale.

Inclitissime Rex, sciat T. M. quod ad has ipsas regiones mercandi causa primum venerim. Dumque per quadriennii revolutionem in eis rebus negotiosus essem, et varias fortunæ mutationes animadverterem, atque viderem quo pacto caduca et transitoria bona homines ad tempus in rotæ summo tenerent et deinde ipsum præcipitarent ad imum qui se possidere multa dicere poterat ; constitui mecum, variis talium rerum casibus exantlatis, istiusmodi, negotia dimittere et meorum laborum finem in res laudabiliores ac plus stabiles ponere. Ita disposui me ad varias mundi partes contemplandas, et diversas res mirabiles videndas. Ad quam rem se et tempus et locus opportune obtulit. Ipse enim Castiliæ Rex Fernandus tunc quatuor parabat naves ad terras novas occidentem versus discooperiendas, cuius celsitudo me ad talia investiganda in ipsam societatem elegit. Et solvimus vigessima die Maii MCCCCXCVII de porta Caliciæ, iter nostrum per magnum Oceani sinum capientes, in qua profectione XVIII consummavimus menses, multas invenientes terras firmas et insulas pene innumerabiles ut plurimum habitatas, quarum maiores nostri mentionem nullam fecerunt : unde et ipsos antiquos talium non habuisse notitiam credimus. Et nisi memoria me fallat, memini me in aliquo legere, quod mare vacuum et sine hominibus esse tenuerint. Cuius opinionis ipse Dantes poeta noster fuit ubi duodevigessimo capite de inferis loquens, Ulyssis mortem confingit. Quæ autem mirabilia viderim, in sequentium processu T. M. intelliget.

Terrarum insularumque variarum descriptio, quarum vetusti non meminerunt auctores, nuper ab anno incarnati Domini 1497 bis geminis navigationibus in mari discursis inventarum : duabus videlicet in mari occidentali per Dominum Fernandum Castiliæ, reliquis vero duabus in australi ponto per Dominum Emanuelem Portugalliæ Serenissimos Reges : Americo Vesputio uno ex naucleris naviumque præfectis præcipuo subsequentem ad præfatum Dominum Fernandum Castiliæ Regem de huiusmodi terris et insulis edente narrationem. Anno Domini MCCCCXCVII, vigessimo mensis Maii die nos cum quatuor conservantiæ navibus Calicium exeuntes portum ad insulas olim Fortunatas, nunc vero magnam Canariam dictas, in fine occidentis habitati positas in tertio climate, super quo extra horizontem earum se XXVII gradibus cum duobus tertiis septentrionalis elevat polus, distantesque ab hac civitate Lisbona, in qua conscriptum extitit hoc præsens opusculum, CCLXXX leucis, vento inter Meridiem et Lebeccium ventum spirante, cursu

primo pertigimus. Ubi nobis de lignis, aqua ceterisque necessariis providendo consumptis octo fere diebus, nos, facta imprimis ad Deum oratione, elevatis dehinc et vento traditis velis, navigationem nostram per ponentem incipientes, sumpta una Lebecii quarta, tali navigio transcurrimus, ut viginti septem vix elapsis diebus, terræ cuidam applicaremus, quam firmam fore existimavimus, distatque Canariæ magnæ ab insulis mille vel circiter leucis, extra id quod in zona torrida habitatum est. Quod ex eo nobis constitit, quod septentrionalem polum extra huiuscemodi telluris horizontem XVI gradibus se elevare, magisque occidentalem LXXV quam magnæ Canariæ insulas gradibus existere conspeximus, prout instrumenta omnia monstrabant. Quo in loco, iactis de prora ancoris, classem nostram, leuca a litore cum media distantem, restare coegimus, nonnullis solutis phaselis, armis et gente stipatis, cum quibus ipsum usque ad litus attigimus Quo quamprimum pervenimus, gentem nudam secundum litus euntem innumeram percepimus; unde non parvo affecti fuimus gaudio : omnes enim qui nudi incedere conspiciebantur, videbantur quoque propter nos stupefacti vehementer esse; ex eo, ut arbitror, quod vestitos, alteriusque effigiei, quam forent nos esse intuiti sunt. Hi, postquam nos advenisse cognoverunt, omnes in propinquum montem quemdam aufugerunt, a quo tunc nec nutibus, nec signis pacis et amicitiæ ullis, ut ad nos accederent, allici potuerunt. Irruente vero interea nocte, nos classem nostram maletuto in loco, ubi nulla marinas adversus procellas tuta residentia foret, considere timentes, convenimus una, ut hinc mane facto discederemus, exquireremusque portum quempiam, ubi nostras statione in tuta collocaremus naves. Qua deliberatione arrepta, nos, vento secundum collem spiranti traditis velis, postquam visu terram ipsam sequendo, atque ipso plagæ in litore gentes continue percipiendo, duos integros navigavimus dies, locum navibus satis aptum comperimus. In quo media tantum leuca distantes ab arida constitimus, vidimusque tunc inibi innumerabilem gentium turbam, quam nos cominus inspicere et alloqui desiderantes, ipsamet die litori cum cymbis et naviculis nostris appropiavimus, necnon et tunc in terram exivimus ordine pulchro XL circiter viri, huiuscemodi gente se tamen a nobis et consortio nostro penitus alienam præbente, ita ut nullis eam modis ad colloquium communicationemve nostram allicere valuerimus, præter ex illis paucos quos multos post labores ob hoc susceptos tandem attraximus ad nos, dando eis nolas specula, certos cristallinos, aliaque simila levia : qui tum securi de nobis effecti, conciliatum nobiscum necnon de pace et amicitia tractatum venerunt. Subeunte autem interim nocte, nos ab illis nosmet expedientes, relictis eis nostras regressi sumus ad naves. Postea vero subsequentis summo diluculo diei, infinitam in litore virorum et mulierum, parvulos suos secum vectantium, gentem rursum conspeximus, cognovimusque multitudinem illam supellectilem suam secum differre totam, qualem infra suo loco dicetur. Quorum complures quamprimum terræ appropiavimus, semet in æquor proiicientes, cum maximi natatores existant, quantus est balistæ jactus, nobis venerunt natantes obviam : susceperuntque nos humaniter, atque ea securitate et confidentia seipsos inter nos commiscuerunt, ac si nobiscum diutius antea

convenissent, et pariter frequentius practicavissent. Pro qua re tunc haud parum oblectati fuimus. De quorum moribus, quales eos habere vidimus, hic quandoquidem se commoditas offert, interdum etiam interserimus.

De moribus ac eorum vivendi modis. Quantum ad vitam eorumque mores, omnes tam mares quam fœminæ nudi penitus incedunt, tectis non aliter verendis, quam cum ex utero prodierunt. Hi mediocris existentes staturæ multum bene proportionati sunt, quorum caro ad rufedinem, veluti leonum pili, vergit : qui si vestimentis operti mearent, albi credo tanquam nos extarent. Nullos habent in corpore pilos præter quam crines, quos proceros nigrescentesque gerunt, et præsertim fœminæ, quæ propterea sunt tali longo nigroque crine decoræ. Vultu non multum speciosi sunt, quoniam latas facies Tartariis adsimilatas habent : nullos sibi sinunt in superciliis oculorumve palpebris ac corpore toto, crinibus demptis, excrescere villos, ob id quod habitos in corpore pilos quid bestiale brutaleque reputant. Omnes tam viri quam mulieres, sive meando sive currendo, leves admodum atque veloces existunt, quoniam ut frequenter experti fuimus, ipsae etiam mulieres unam aut duas percurrere leucas nihili putant, et in hoc nos christicolas multum præcellunt. Mirabiliter ac ultra quam sit credibile natant, multo quoque melius fœminæ quam masculi, quod frequenti experimento didicimus, cum ipsas etiam fœminas omni prorsus sustentamine deficientes, duas in aequore leucas pernatare perspeximus. Arma eorum arcus sunt et sagittæ, quas multum subtiliter fabricare norunt. Ferro metallisque aliis carent : sed pro ferro bestiarum pisciumve dentibus suas sagittas armant, quas etiam, ut fortiores existant, una quoque saepe præurunt. Sagittarii sunt certissimi, ita ut quidquid voluerint, iaculis suis feriant; nonnullisque in locis mulieres quoque optimæ sagittatrices extant. Alia etiam arma habent, veluti lanceas præacutasve sudes, necnon et clavas, capita mirifice laborata habentes. Pugnare potissimum assueti sunt adversus suos alienigenæ linguæ confines, contra quos, nullis parcendo nisi ut aos ad acriora tormenta reservent, multum crudeliter dimicant. Et cum in prælium properant, suas secum uxores, non belligeraturas sed eorum post eos necessaria perlaturas ducunt, ob id quod sola ex eis mulier tergo sibi plus imponere possit, et deinde triginta quadragintave leucis subvehere, prout ipsi saepe vidimus, quam vir, etiam validus, a terra levare queat. Nulla belli capita nullosve præfectos habent; quinimo, cum eorum quilibet ex se dominus extet nullo servato ordine meant. Nulla regnandi dominiumve suum extendendi, aut alterius inordinatæ cupiditatis gratia pugnant; sed veterem solum ob inimicitiam in illis ab antiquo insitam ; cujus quidem inimicitiæ causam interrogati, nullam aliam indicant nisi ut suorum mortes vendicent antecessorum. Hæc gens sua in libertate vivens nullique obediens, nec regem nec dominum habet. Ad prælium autem se potissimum animant et accingunt, cum eorum hostes ex eis quempiam aut captivum detinent aut interemerunt. Tunc enim eiusdem captivi interemptive consanguineus senior quisquam exurgens, exit cito in plateas et vicos passim clamitans, invitansque omnes et suadens ut cum eo in prælium consanguinei sui necem vindicaturi properent : qui omnes compassione moti mox ad pugnam se accingunt, atque repente in suos

inimicos irruunt. Nulla iura nullamve iustitiam servant, malefactores suos nequaquam puniunt, quinimo nec parentes ipsi parvulos suos edocent aut corripiunt. Mirabiliter eos inter sese conquaestionari nonnumquam vidimus. Simplices in loquela se ostentant, verum callidi multum atque astuti sunt. Perraro et submissa voce loquuntur, eisdem quibus utimur accentibus utentes. Suas ut plurimum voces inter dentes et labra formantes, allis utuntur vocabulis quam nos. Horum plurimæ sunt idiomatum varietates, quoniam a centenario leucarum in centenarium diversitatem linguarum se mutuo nullatenus intelligentium reperimus. Commessandi modum valde barbarum retinent, nec quidem notatis manducant horis, sed sive nocte sive die quoties edendi libido suadet. Solo manducantes accumbunt, et nulla mantilia nullave gausapa, cum lineamentis pannisque aliis careant, habent. Epulas suas atque cibaria in vascula terrea quæ ipsimet confingunt, aut in medias cucurbitarum testas ponunt. In retiaculis quibusdam magnis ex bombice factis et in aere suspensis dormitant : qui modus quamvis insolitus et asperior fortassis videri queat, ego nihilominus talem dormitandi modum suavem plurimum iudico. Etenim cum in eisdem eorum retiaculis mihi plurumque dormitasse contingerit, in illis mihimetipsi melius quam in tapetibus quæ habebamus, esse persensi. Corpore valde mundi sunt et expoliti, ex eo quod seipsos frequentissime lavant. Et cum egestum ire, quod salva dixerim reverentia, coacti sunt, omni conamine nituntur, ut a nemine perspici possint : qui quidem in hoc quantum honesti sunt, tantum in dimittenda urina se immundos inverecundosque tam mares quam fœminæ præbent : cum siquidem illos nobiscum loquentes et coram positos suam impudicissime urinam sæpius eminxisse perspexerimus. Nullam legem, nullum legitimum thori fœdus in suis connubiis observant, quinimo quotquot mulieres quisquam concupiscit, tot habere et dein illas, quandocumque volet, absque hoc quod id pro iniuria aut opprobrio habeant, repudiare potest. Et in hac re utique tam viri quam mulieres eadem libertate fruuntur. Zelosi parum, libidinosi vero plurimum extant, magisque fœminæ quam masculi; quarum artificia ut insatiabili suæ satisfaciant libidini, hic honestatis gratia subticenda censuimus, Eæ ipsæ in generandis parvulis fœcundæ admodum sunt, neque dum gravidæ effectæ sunt, pœnas aut labores evitant. Levissimo minimoque dolore pariunt, ita ut in crastinum alacres sanatæque ubique ambulent : præsertimque post partum in flumen quodpiam sese ablutum vadunt, tumque sanæ mundatæque inde veluti pisces apparent. Crudelitati autem ac odio maligno adeo deditæ sunt, ut si illas sui forsitam exacerbaverint viri, subito certum quoddam efficiunt maleficium, cum quo præ ingenti, ira proprios fœtus in propriis uteris necant, abortiuntque deinde, cujus rei occasione infiniti eorum parvuli pereunt. Venusto et eleganti proportione compacto corpore sunt, ita ut in illis quidquam deforme nullo inspici modo possit. Et quamvis nudæ ambulent, inter fœmora tamen earum pudibunda sic honeste reposita sunt, ut nullatenus videri queant, præterquam regiuncula illa anterior, quam verecundiore vocabulo pectusculum imum vocamus, quod et in illis utique non aliter quam honeste natura ipsa videndum reliquit. Sed et hoc nec quidem curant, quoniam, ut paucis expediam, non magis in

suorum visione pudendorum moventur, quam nos in oris nostri aut vultus ostentatione. Admirandam pervalde rem ducerem, mulierem in eis mamillas pulpasve laxas aut ventrem rugatum ob nimium partum habentem, cum omnes æque integræ ac solidæ post partum semper appareant ac si nunquam peperissent. Hæ quidem se nostri cupientissimas esse monstrabant. Neminem in hac gente legem aliquam observare vidimus, nec quidem Iudaei aut Mauri nuncupari solide queunt, cum ipsis gentilibus aut paganis multo deteriores sint. Etenim non persensimus quod sacrificia ulla faciant aut quod loca orationisve domos aliquas habeant. Horum vitam, quæ omnino voluptuosa est, Epicuream existimo. Illorum habitationes singulis ipsis sunt communes; ipsaeque illorum domus campanarum instar constructæ sunt, firmiter ex magnis arboribus solidatæ, palmarum foliis desuper contectæ, et adversus ventos et tempestates tutissimæ, nonnullisque in locis tam magnæ, ut in illarum unica sexcentas esse personas invenerimus. Inter quas octo populosissimas esse comperimus, sic ut in eis essent habitarentque pariter animarum decem millia. Octennio quolibet aut septennio suas sedes habitationesve transferunt: qui eius rei causam interrogati, naturale responsum dederunt, dicentes quod Phœbi vehementis aestus occasione hoc facerent, ob id quod ex illorum longiore in eodem loco residentia aer infectus corruptusque redderetur, quæ res in eorum corporibus varias causaret ægritudines; quæ quidem eorum ratio non male sumpta nobis visa est. Eorum divitiæ sunt variorum colorum avium plumæ, aut in modum lapillorum illorum, quos, vulgariter Pater noster vocitamus, laminæ sive calculi, quos piscium ossibus lapillisve viridibus aut candidis faciunt; et hos ornatus gratia sibi ad genas, labia vel aures suspendunt. Alia quoque similia futilia et levia pro divitiis habent; quæ nos omnino parvipendebamus. Commutationibus aut mercimoniis in vendendo aut emendo nullis utuntur, quibus satis est quod natura sponte sua propinat: aurum, uniones, iocalia cœteraque similia, quæ in hac Europa pro divitiis habemus, nibil aestimant, imo penitus spernunt, nec habere curant. In dando sic naturaliter liberalissimis unt, ut nihil quod ab eis expetatur abnegent. Et quemadmodum in dando liberales sunt, sic in petendo et accipiendo cupidissimi, postquam se cuiquam amicos exhibuerint. Maximum potissimumque amicitiæ suæ signum in hoc perhibent, quod tam uxores quam filias proprias amicis suis pro libito habendas offerunt; in qua re parens uterque se longe honoratum iri existimat, cum natam eius, etsi virginem, ad concubitum suum quispiam dignatur et abducit, et in hoc suam inter se amicitiam potissimum conciliant. Variis in eorum decessu multisque modis exequiis utuntur. Porro suos nonnulli defunctos in humo cum aqua sepeliunt et inhumant, illis ad caput victualia ponentes, quibus eos posse vesci et alimentari putant: nullum deinde propter eos alium planctum aut alias cærimonias efficientes. Alii quibusdam in locis barbarissimo atque inhumanissimo sepeliendi utuntur modo. Quippe cum eorum quempiam mortis momento proximum autumant, ilium eius propinquiores in silvam ingentem quamdam deferunt, ubi eum in bombiceis retiaculis illis, in quibus dormitant, impositum et recumbentem ad duas arbores in aera suspendunt, ac postmodum ductis circa eum sic

suspensum una tota die choreis, inruente interim nocte, ei aquam uictumque alium, ox quo quatuor aut circiter, dies vivere queat, ad caput apponunt : et deinde, sic inibi solo pendente relicto, ad suas habitationes redeunt. Quibus ita peractis, si idem ægrotus postea manducet et vivat, ac inde ad convalescentiam sanitatemque redeat et ad habitationem propriam remeet, illum ejus affines ac propinqui cum maximis suscipiunt cærimoniis. At perpauci sunt qui tam grande prætereant periculum, cum eos ibidem nemo postea visitet. Qui si tunc inibi forsan decedunt, nullam aliam habent postea sepulturam. Alios quoque complures barbaros habent ritus, quos evitandæ prolixitatis hic omittimus gratia. Diversis variisque medicaminibus in suis morbis et ægritudinibus utuntur, quæ sic a nostris discrepant et disconveniunt, ut miraremur haud parum qualiter inde quis evadere posset. Nempe, ut frequenti didicimus experientia, cum eorum quempiam febricitare contigerit, hora qua febris cum asperius inquietat, ipsum in frigentissimam aquam immergunt et balneant, postmodumque per duas horas circa ignem validum, donec plurimum calescat, currere et recurrere cogunt, et postremo ad dormiendum deferunt; quo quidem medicamento complures eorum sanitati restitui vidimus. Diaetis etiam, quibus tribus quatuorve diebus absque cibo et potu persistunt, frequentissimis utuntur. Sanguinem quoque sibi persaepe comminuunt, non in brachiis, salva ala, sed in lumbis et tibiarum pulpis. Seipsos etiam ad vomitum cum certis herbis quas in ore deferunt medicaminis gratia, plerumque provocant, et multis aliis remediis antidotisque utuntur, quæ longum dinumerare foret. Multo sanguine multoque flegmatico humore abundant, cibariorum suorum occasione, quæ ex radicibus, fructibus, herbis variisque piscibus faciunt. Omni farris granorumque aliorum semine carent. Communis vero eorum pastus sive victus arborea radix quædam est, quam in farinam satis bonam comminuunt, et hanc radicem quidam eorum Iucha, alii Cambi, alii vero Ignami vocitant. Aliis carnibus, præterquam hominum, perraro vescuntur; in quibus quidem hominum carnibus vorandis sic inhumani sunt et immansueti, ut in hoc omnem feralem, omnemve bestialem modum superent : omnes enim hostes suos quos aut perimunt aut captos detinent, tam viros quam fœminas indistincte, cum ea feritate deglutiunt, ut nihil ferum nihilve brutum magis dici vel inspici queat : quos quidem sic efferos immanesque fore variis in locis mihi frequentius contigit aspexisse, mirantibus illis quod inimicos nostros sic quoque nequaquam manducaremus. Et hoc pro certo maiestas vestra regia teneat; eorum consuetudines, quas plurimas habent, sic barbaræ sunt, ut hic nunc sufficienter satis enarrari non valeant. Et quoniam in meis hisce bis geminis navigationibus, tam varia diversaque, ac tam a nostris rebus et modis differentia perspexi, idcirco libellum quempiam, quem. Quatuor diætas sive quatuor navigationes appello, conscribere paravi, conscripsique; in quo maiorem rerum a me visarum partem distincte satis juxta ingenioli mei tenuitatem collegi : verumtamen non adhuc publicavi. In illo vero quoniam omnia particulariter magis ac singillatim tangentur, idcirco universalia hic solummodo prosequens, ad navigationem nostram priorem perficiendam, a qua paulisper digressus fueram, iam redeo.

In hoc navigii nostri primordio notabilis commoditatis res non vidimus, idcirco, ut opinor, quod eorum linguam non capiebamus, præterquam nonnullam auri denotantiam, quod nonnulla indicia in tellure illa esse monstrabant. Hæccine vero tellus quod ad sui situm positionemque tam bona est, ut vix melior esse queat. Concordavimus autem, ut illam derelinquentes longius navigationem produceremus. Qua unanimitate suscepta, nos dehinc aridam ipsam collateraliter semper sectantes, necnon gyros multos scalasque plures circumeuntes, et interim cum multis variisque locorum illorum incolis conferentiam habentes, tandem certos post aliquot dies portui cuidam applicuimus, in quo nos grandi a periculo Altitono Spiritui complacuit eripere. Huius enim modi portum quamprimum introgressi fuimus, populationem unam eorum, hoc est, pagum aut villam super aquas, ut Venetiæ, positam comperimus, in qua ingentes xx ædes aut circiter erant in modum campanarum, ut prætactum est, effectæ, atque super ligneis vallis solidis et fortibus firmiter fundatæ, præ quarum porticibus levatitii pontes porrecti erant, per quos ab altera ad alteram tamquam per compactissimam stratam transitus erat. Igitur huiusmodi populationis incolæ quamprimum nos intuiti sunt, magno propter nos timore affecti sunt : quamobrem suos confestim pontes omnes contra nos elevaverunt et sese deinde in suis domibus abdiderunt. Quam rem prospectantibus nobis et haud parum admirantibus, ecce duodecim eorum lintres vel circiter, singulas ex solo arboris caudice cavatas, quo navium genere utuntur, ad nos interim per æquor adventare conspeximus, quorum naucleri effigiem nostram habitumque mirantes, ac sese circum nos undique ferentes nos eminus aspiciebant. Quos nos quoque ex adverso prospicientes, plurima eis amicitiæ signa dedimus, quibus eos ut ad nos intrepidi accederent exortabamur, quod tamen efficere contempserunt. Quam rem nobis percipientibus, mox ad eos remigare incepimus, qui nequaquam nos præstolati sunt, quinimo omnes confestim in terram fugerunt, datis nobis interim signis ut illos paulisper expectaremus, ipsi enim extemplo reversuri forent. Tumque in montem quemdam properaverunt, a quo eductis bis octo iuvenculis et in lintribus suis præfatis una secum assumptis, mox versus nos regressi sunt. Et post hæc ex iuvenculis ipsis quatuor in singulis navium nostrarum posuerunt, quem faciendi modum nos haud parum admirati tunc fuimus, prout vestra satis perpendere potest maiestas. Cæterum cum lintribus suis præmissis inter nos navesque nostras commixti sunt : et nobiscum sic pacifice loquuti sunt, ut illos amicos nostros fidelissimos esse reputaremus. Interea vero ecce quoque ex domibus eorum præmemoratis gens non modica per mare natitans adventare cœpit; quibus ita advenientibus et navibus nostris jam appropinquare incipientibus, nec tamen proinde mali quidquam adhuc suspicaremur, rursum ad earumdem domorum eorum fores vetulas nonnullas conspeximus, quæ immaniter vociferantes, et cœlum magnis clamoribus implentes, sibimet in magnæ anxietatis indicium proprios evellebant capillos : quæ res magnam mali suspicionem nobis tunc attulit. Tumque subito factum est, ut iuvenculæ illæ quas in nostris imposuerant navibus, mox in mare prosilirent, ac illi qui in lintribus erant, sese a nobis elongantes mox contra nos arcus suos intenderent, nosque durissime sagittarent ; qui vero a domibus per

mare natantes adveniebant, singuli latentes in undis lanceas ferebant, ex quibus eorum proditionem cognovimus. Et tum non solum nosmet magnanimiter defendere, verum etiam illos graviter offendere incepimus, ita ut plures eorum phaselos cum strage eorum non parva perfregerimus et penitus in ponto submerserimus : propter quod reliquis phaselis suis cum damno eorum maximo relictis, per mare natantes omnes in terram fugerunt, interemptis ex eis viginti vel circiter, vulneratis vero pluribus, et ex nostris quinque duntaxat læsis, qui omnes ex Dei gratia incolumitati restituti sunt. Comprehendimus autem et tunc ex prætactis iuvenculis duas et viros tres, ac dehinc domos eorum visitabimus, et in illas introivimus : verum in eis quidquam, nisi vetulas duas et ægrotantem virum unicum, non invenimus. Quas quidem eorum domos igni succendere non voluimus, ob id quod conscientiæ scrupulum hoc ipsum esse formidabamus. Post hæc autem ad naves nostras cum prætactis captivis quinque remeavimus ; et eosdem captivos præterquam iuvenculas ipsas in compedibus ferreis alligavimus. Eædem verro iuvenculæ captivorumque virorum unus pervenienti nocte a nobis subtilissime evaserunt. His itaque peractis, sequenti die concordavimus, ut relicto portu illo, longius secundum collem procederemus, percursisque LXXX fere leucis, gentem aliam quamdam comperimus, lingua et conversatione penitus a priore diversam convenimusque ut classem inibi nostram ancoraremus, et deinde in terram ipsam cum naviculis nostris accederemus. Vidimus autem tunc ad litus in plaga gentium turbam IIII millia personarum vel circiter existere, qui cum nos appropiare persenserunt, nequaquam nos præstolati sunt, quinimo cunctis quæ habebant relictis, omnes in silvas et nemora diffugerunt. Tum vero in terram prosilientes et viam unam in silvas tendentem quantus est balistæ iactus perambulantes, mox tentoria plura invenimus, quæ ibidem ad piscandum gens illa tetenderat, et in illis copiosos ad decoquendas epulas suas ignes accenderat, ac profecto bestias ac plures variarum specierum pisces jam assabat. Vidimus autem inibi certum assari animal, quod erat, demptis alis quibus carebat, serpenti simillimum, tamque brutum ac silvestre apparebat, ut eius non modicum miraremur feritatem. Nobis vero per eadem tentoria longius progredientibus, plurimos huiuscemodi serpentes vivos invenimus, qui ligatis pedibus, ora quoque funibus ligata, ne eadem aperire possent, habebant, prout de canibus aut feris aliis, ne mordere queant, effici solet. Aspectum tam ferum eadem præ se ferunt animalia, ut nos illa venenosa putantes nullatenus auderimus contingere. Capreolis in magnitudine, bracchio vero cum medio in longitudine æqualia sunt. Pedes longos materialesque multum ac fortibus ungulis armatos, necnon et discolorem pellem diversissimam habent, rostrumque ac faciem veri serpentis gestant, a quorum naribus usque ad extremam caudam seta quædam per tergum sic protenditur ut animalia illa veros serpentes esse iudicaremus, et nihilominuseis gens præfa ta vescitur. Panem suum gens eadem ex piscibus quos in mari piscantur, efficiunt. Primum enim pisciculos ipsos in ferventi aqua aliquantisper excoquunt, deinde vero contundunt et compistant et in panes conglutinant, quos super prunas insuper torrent, et tandem inde postea manducant : hos quidem panes probantes quambonos esse reperimus. Alia quoque quammulta esculenta

cibariaque tam in fructibus quam in variis radicibus retinent, quæ longum enumerare foret. Cum autem a silvis ad quas aufugerant non redirent, nihil et rebus eorum, ut amplius de nobis securi fierent, auferre voluimus, quinimo in eisdem eorum tentoriis permulta de reculis nostris, in locis quæ perpendere possent, derelinquentes, ad naves nostras sub noctem repedavimus. Sequenti vero die, cum exoriri Titan inciperet, infinitam in litore gentem existere percepimus, ad quos in terram tunc accessimus. Et quamvis se nostri timidos ostenderent, seipsos tamen inter nos permiscuerunt, et nobiscum practicare ac conversari cum securitate cœperunt, amicos nostros se plurimum fore persimulantes, insinuantesque illic habitationes eorum non esse, verum quod piscandi gratia advenerant ; et idcirco rogitantes, ut ad eorum pagos cum eis accederemus, ipsi et enim nos tanquam amicos recipere vellent. Et hanc quidem de nobis conceperant amicitiam, captivorum duorum illorum quos tenebamus occasione, qui eorum inimici erant. Visa autem eorum magna rogandi importunitate, concordavimus XXIII ex nobis cum illis in bono apparatu, cum stabili mente, si cogeret necessitas, omnes strenue mori. Cum itaque nobiscum per tres extitissent dies et tres cum eis per plagam terramque illam excessissemus leucas, ad pagum unum novem duntaxat domorum venimus, ubi cum tot tamque barbaris cærimoniis ab eis suscepti fuimus, ut scribere penna non valeat, ut puta cum choreis et canticis, ac planctibus hilaritate et lætitia mixtis, nec non cum ferculis cibariisque multis. Et ibidem nocte illa requievimus, ubi proprias uxores suas nobis cum omni prodigalitate obtulerunt : quæ quidem noc sic importune sollicitabant, ut vix eisdem resistere sufficeremus. Postquam autem illic nocte una cum media die perstitimus, ingens admirabillisque populus absque cunctatione stuporeque ad nos inspiciendos advenit, quorum seniores nos quoque rogabant, ut secum ad alios eorum pagos, qui longius in terra erant commearemus, quod et quidem annuimus. Hic dictu facile non est, quantos ipsi nobis impenderunt honores. Fuimus autem apud quammultas eorum populationes, per integros novem dies cum ipsis euntes, ob quod nobis nostri qui in navibus remanserant retulerunt socii, se idcirco plerumque in anxietate timoreque non minimo extitisse. Nobis autem bis novem leucis aut circiter in eorum terra existentibus, ad naves nostras repedare proposuimus. Et quidem nostro in regressu tam copiosa ex eis virorum ac mulierum multitudo accurrit, qui nos usque ad mare prosequuti sunt, ut hoc ipsum mirabile foret. Cumque nostri quempiam ex itinere fatigatum iri contingeret, ipsi nos sublevabant, et in suis retiaculis, in quibus dormitant, studiossisime subvehebant. In transitu quoque fluminum, quæ apud eos plurima sunt et maxima, sic nos cum suis artificiis secure transmittebant, ut nulla usquam pericula pertimesceremus. Plurimi etiam eorum nos comitabantur rerum suarum onusti, quas nobis dederant, illas retiaculis illis quibus dormiunt vectantes, plumaria videlicet præditia necnon arcus multos sagittasque multas ac infinitos diversorum colorum psittacos. Alii quoque complures supellectilem suam totam ferentes, animalia etiam sua ducebant. Et quiddam admirabile dicam, quod is fortunatum se felicemque putabat qui in transmeandis aquis nos in collo dorsove suo transvectare poterat. Quamprimum autem ad mare pertigimus, et phaselos nostros

conscendere voluimus, in ipso phaselorum nostrorum ascensu, tanta ipsorum nos comitantium et nobiscum ascendere concertantium, ac naves nostras videre concupiscentium pressura fuit, ut nostri idem phaseli pene præ pondere submergerentur. In ipsis autem nostris eisdem phaselis recepimus ex eis quotquot potuimus, ac eos ad naves nostras usque perduximus. Tanti etiam illorum per mare natantes, et una nos concomitantes advenerunt, ut tot adventare molestiuscule ferremus, cum siquidem plures quam mille in nostras naves, licet nudi et inermes, introivissent, apparatum artificiumque nostrum necnon at navium ipsarum magnitudinem mirantes. Ast tunc quiddam risu dignum accidit : nam cum machinarum tormentorumque bellicorum nostrorum quædam exonerare concuperemus, et propter hoc imposito igne machinæ ipsæ horridissime tonuissent, pars illorum maxima, audito huiuscemodi tonitruo, sese in mare natitans præcipitavit, veluti solitæ sunt ranæ in ripa sicentes, quæ si fortassis tumultuosum quidquam audiunt, sese in profundum luti latitaturæ immergunt, quemadmodum et gens illa tunc fecerunt, illique eorum qui ad naves aufugerant, sic tunc perterriti fuerunt, ut nos facti nostri nosmet reprehenderemus. Verum illos mox securos esse fecimus, nec amplius stupidos esse permisimus, insinuantes eis quod cum talibus armis hostes nostros perimeremus. Postquam autem illos illa tota die in navibus nostris festive tractavimus, ipsos a nobis abituros esse monuimus, quoniam sequenti nocte nos abhinc abscedere cupiebamus. Quo audito, ipsi cum summa amicitia benevolentiaque mox a nobis egressi sunt. In hac gente eorumque terra quammultos eorum ritus vidi cognovique, in quibus hic diutius immorari non cupio, cum postea nosse vestra queat maiestas qualiter in quavis navigationum harum mearum magis admiranda annotatuque digniora conscripserim, ac in libellum unum stilo geographico collegerim, quem libellum QUATUOR DIÆTAS intitulavi, et in quo singula particulariter et minutim notavi : sed hactenus a me non emisi, ob id quod illum adhuc revisere collationareque mihi necesse est. Terra illa gente multa populosa est, ac multis diversisque animalibus et nostris paucissime similibus undique densissima, demptis leonibus, ursis, cervis, suibus, capreolisque et damis, quæ et quidem deformitatem quamdam a nostris retinent. Equis ac mulis, asinisque et canibus ac omni minuto pecore, ut sunt oves et similia, necnon et vaccinis armentis penitus carent : verumtamen aliis quamplurimis variorum generum animalibus, quæ non facile dixerim, abundantes sunt ; tamen omnia silvestria sunt, quibus in suis agendis minime utuntur. Quid plura? Hi tot tantisque diversorum modorum ac colorum pennarumque alitibus fœcundi sunt, ut id sit visu enarratuque mirabile. Regio siquidem illa multum amœna fructiferaque est, silvis ac nemoribus maximis plena, quæ omni tempore virent, nec eorum unquam folia fluunt. Fructus etiam innumerabiles et nostris omnino dissimiles abent. Hæccine tellus in torrida zona sita est directe sub parallelo qui Cancri tropicum describit, unde polus horizontis eiusdem se viginti tribus gradibus elevat in fine climatis secundi. Nobis autem inibi existentibus, nos contemplatum populus multus advenit effigiem albedinemque nostram mirantes : quibus unde veniremus sciscitantibus, e cœlo invisendæ terræ gratia nos descendisse respondimus, quod et utique ipsi credebant. In hac tellure

baptisteria fontesve sacros plures instituimus, in quibus eorum infiniti seipsos baptizari fecerunt, se eorum lingua charaibi, hoc est, magnæ sapientiæ viros vocantes. Et provincia ipsa Parias ab ipsis nuncupata est. Postea autem portum illum terramque derelinquentes ac secundum collem transnavigantes et terram ipsam visu semper sequentes, DCCCLXX leucas a portu illo percurrimus, faeientes gyros circuitusque interim multos et cum gentibus multis conversantes practicantesque : ubi in plerisque locis aurum, sed non in grandi copia, emimus, cum nobis terras illas reperire, et si in eis aurum foret, tunc sufficeret cognoscere. Et quia tunc tredecim jam mensibus in navigatione nostra perstiteramus, et navalia nostra apparatusque nostri toti pene consumpti erant, hominesque labore perfracti, communem internos de restaurandis naviculis nostris, quæ aquam undique recipiebant, et repetenda Hispania inivimus concordiam : in qua dum persisteremus unanimitate prope portum unum eramus totius orbis optimum, in quem cum navibus nostris introeuntes, gentem ibidem infinitam invenimus, quæ nos cum magna suscepit amicitia. In terra autem illa naviculam unam cum reliquis naviculis nostris ac doliis novam fabricavimus, ipsasque machinas nostras ac tormenta bellica, quæ in aquis undique pene peribant, in terram suscepimus, nostrasque naves ab eis exoneravimus, et post hæc in terram traximus et refecimus, correximusque, et penitus reparavimus. In qua re eiusdem telluris incolæ non parvum nobis adjuvamen exhibuere : æquo animo nobis de suis victualibus ex affectu largiti sponte sua fuere, propter quod inibi perpauca de nostris consumpsimus : quam quidem rem ingenti pro beneplacito duximus, cum satis tenuia tunc teneremus, cum quibus Hispaniam nostram non nisi indigentes repetere potuissemus. In portu autem illo XXXVII diebus perstitimus, frequentius ad populationes eorum cum eis euntes, ubi singuli nobis non parvum exhibebant honorem. Nobis autem portum eumdem exire et navigationem nostram reflectere concupiscentibus, conquesti sunt illi gentem quamdam valde ferocem et eis infestam existere, qui certo anni tempore per viam maris in ipsam eorum terram per insidias ingressi, nunc proditorie, nunc per vim quammultos eorum interimerent, manducarentque deinde : alios vero in suam terram suasque domos captivatos ducerent, contra quos ipsi se vix defendere possent, nobis insinuantes, gentem illam quamdam inhabitare insulam, quæ in mari leucis centum aut circiter erat. Quam rem ipsi nobis cum tanto affectu ac querimonia commemoraverunt, ut eis ex condolentia magna crederemus, promitteremusque ut de tantis eos vindicaremus iniuriis : propter quod illi laetantes non parum effecti, sese nobiscum venturos sponte sua propria obtulerunt, quod plures ob causas acceptare recusavimus, demptis septem, quos data conditione recepimus, ut soli in suis lintribus in propria remearent, quoniam reducendorum eorum curam suscipere nequaquam intendebamus, cui conditioni ipsi quamgratanter acquieverunt. Et ita illos amicos nostros plurimum effectos derelinquentes, ab eis abscessimus. Restauratis autem reparatisque navalibus nostris, septem per gyrum maris, vento inter græcum et levantem nos ducente, navigavimus dies. Post quos plurimis obviavimus insulis, quarum quidem aliæ habitatæ, aliæ vero desertæ erant. Harum igitur uni tandem appropinquantes et

naves nostras inibi sistere facientes, vidimus ibidem quammaximum gentis acervum, qui insulam illam Ity nuncuparent : quibus prospectis et naviculis phaselisque nostris viris validis et machinis tribus stipatis, terræ eidem vicinius appropinquantes, quadringentos viros cum mulieribus quammultis juxta litus esse conspeximus : qui, ut de prioribus habitum est, omnes nudi meantes, corpore strenuo erant, necnon bellicosi plurimum validique apparebant, cum siquidem omnes armis suis, arcubus videlicet et sagittis lanceisque armati essent, quorum quoque complures parmas etiam quadratave scuta gerebant, quibus sic opportune sese præmuniebant, ut eos in iaculandis sagittis suis in aliquo non impedirent. Cumque cum phaselis nostris terræ ipsi quantus est sagittæ volatus appropiassemus, omnes citius in mare prosilierunt, et infinitis emissis sagittis sese contra nos strenue, ne in terram descendere possemus, defendere occœperunt. Omnes vero per corpus diversis coloribus depicti, et variis volucrum pennis ornati erant : quos hi cui nobiscum venerant aspicientes, illos ad præliandum paratos esse quotiescumque sic picti aut avium plumis ornati sunt, nobis insinuaverunt. In tantum autem introitum terræ nobis impidierunt, ut saxivomas machinas nostras in eos coacti fuerimus emittere, quarum audito tumultu impetuque viso, necnon ex eis plerisque in terram mortuos decidisse prospectis, omnes in terram sese receperunt. Tumque facto inter nos consilio XLII de nobis in terram post eos concordavimus exilire, et adversus eos magno animo pugnare, quod et quidem fecimus. Nam tum adversum illos in terram cum armis nostris prosiluimus, contraque illi sic sese nobis opposuerunt, ut duabus ferme horis continuum invicem gesserimus bellum, præter id quod de eis magnam faceremus victoriam, demptis eorum perpaucis, quos balistarii colubrinariique nostri suis interemerunt telis ; quod idcirco ita effectum est, quia seipsos a nobis ac lanceis ensibusque nostris subtiliter subtrahebant. Verumtamen tanta demum in eos incurrimus violentia, ut illos cum gladiis mucronibusque nostris cominus attingeremus. Quos quidem cum persensissent, omnes in fugam per silvas et nemora conversi sunt, ac nos campi victores, interfectis ex eis vulneratisque plurimis, deseruerunt. Hos autem pro die illa longiore fuga nequaquam insequi voluimus, ob id quod fatigati nimium tunc essemus : quin potius ad naves nostras cum tanta septem illorum qui nobiscum venerant, remeavimus lætitia, ut tantum in se gaudium vix ipsi suscipere possent. Sequenti autem adventante die, vidimus per insulam ipsam copiosam gentium appropinquare catervam, cornibus instrumentisque aliis quibus in bellis utuntur buccinantem : qui et quoque depicti omnes ac variis volucrum plumis ornati erant, ita ut intueri mirabile foret. Quibus perceptis, ex inito rursum inter nos deliberavimus consilio, ut si gens hæc nobis inimicitias pararet, nosmet omnes in unum congregaremus videremusque mutuo semper, ac interim satageremus, ut amicos nobis illos efficeremus : quibus amicitiam nostram non recipientibus, illos quasi hostes tractaremus, ac quotquot ex eis comprehendere valeremus, servos nostros ac mancipia perpetua faceremus : et tunc armatiores ut potuimus, circa plagam ipsam in gyrum nos collegimus. Illi vero, ut puto, præ machinarum nostrarum stupore nos in terram tunc minime prohibuerunt exilire. Exivimus igitur in eos

in terram quadrifariam divisi, LVII viri singuli decurionem suum sequentes, et cum eis longum manuale gessimus bellum. Verumtamen post diuturnam pugnam plurimumque certamen nec non interemptos ex eis multos, omnes in fugam coegimus, et adusque populationem eorum unam persequuti fuimus : ubi comprehensis ex eis XXV captivis, eamdem eorum populationem igni combussimus, et insuper ad naves nostras cum ipsis XXV captivis repedavimus, interfectis ex eadem gente vulneratisque plurimis, ex nostris autem interempto duntaxat uno, sed vulneratis XXII, qui omnes ex Dei adiutorio sanitatem recuperaverunt. Cæterum autem recursu in patriam per nos deliberato ordinatoque, viri septem illi, qui nobiscum illuc venerant, quorum quinque in præmisso bello vulnerati extiterant, phaselo uno in insula illa arrepto, cum captivis septem quos illis tribuimus, tres videlicet viros et quatuor mulieres, in terram suam cum gaudio magno et magna virium nostrarum admiratione regressi sunt. Nosque Hispaniæ viam sequentes, Calicium tandem repetevimus portum, cum CCXII captivatis personis, decimo quinto Octobris die, anno Domini MCCCCXCIX. Ubi lætissime suscepti fuimus, ac ibi eosdem captivos nostros vendidimus. Et hæc sunt quæ in hac navigatione nostra priore annotatu digniora conspeximus.

DE SECUNDARIÆ NAVIGATIONIS CURSU

Quantum ad secundariæ navigationis cursum, et ea quæ in illa memoratu digna conspexi, dicetur in sequentibus. Eamdem igitur inchoantes navigationem, Calicium exivimus portum anno Domini M. CCCCLXXXIX, Maii die. Quo exitu facto nos cursum nostrum Campiviridis ad insulas arripientes, necnon ad insularum magnæ Canariæ visum transabeuntes, in tantum navigavimus, ut insulæ cuidam, quæ Ignis insula dicitur, applicaremus : ubi facta nobis de lignis et aqua provisione, et navigatione nostra rursum per lebeccium ventum incepta, post enavigatos XIX dies terram quamdam novam tandem tenuimus, quam quidem firmam existere censuimus, contra illam de qua facta in superioribus mentio est, et quæ quidem terra in zona torrida extra lineam æquinoctialem ad partem Austri sita est : supra quam meridionalis polus se quinque exaltat gradibus extra quodcumque clima, distatque eadem terra a prænominatis insulis, ut per lebeccium ventum constabat, leucis quingentis. In qua terra dies cum noctibus æquales XXVII Iunii, cum sol in cancri tropico est, existere reperimus. Eamdem terram in aquis omnino submersam, necnon magnis fluminibus perfusam esse invenimus, quæ et quidem semet plurimum viridem et proceras altissimasque arbores habentem monstrabat, unde neminem in illa esse tunc percepimus. Tum vero constitimus et classem nostram ancoravimus, solutis nonnullis phaselis, cum quibus in terram ipsam accedere tentavimus. Porro nos aditum in illam quærentes, et circum eam sæpius gyrantes, ipsam ut prætactum est, sic fluminum undis ubique perfusam invenimus, ut nusquam locus esset, qui maximis aquis non immadesceret. Vidimus tamen interim per flumina ipsa signa quammulta, quemadmodum ipsa eadem tellus inhabitata esset et incolis multis fœcunda. At quoniam eadem signa consideraturi, in ipsam descendere nequibamus, ad naves nostras reverti concordavimus, quod et quidem fecimus. Quibus abhinc exancoratis, postea inter levantem et seroccum ventum collateraliter secundum terram, sic spirante vento, navigavimus, pertentantes sæpius interim, pluribus quam quadraginta durantibus leucis, si in ipsam penetrare insulam valeremus. Qui labor omnis inanis extitit, cum siquidem illo in latere maris fluxum, qui a serocco ad magistralem abibat, sic violentum comperimus, ut idem mare se navigabile non præberet. Quibus cognitis inconvenientibus, consilio facto convenimus, ut navigium nostrum per mare ad magistralem reflecteremus : tumque secundum terram ipsam in tantum navigavimus, ut tandem portui uni applicaremus, qui bellissimam insulam bellissimumque sinum quemdam in eius ingressu tenebat. Supra quem nobis navigantibus, ut in illum introire possemus, immensam in insula ipsa gentium turbam a mari quatuor leucis aut circiter distantem vidimus. Cuius rei gratia lætati non parum extitimus. Igitur paratis naviculis nostris, ut in eamdem insulam

vaderemus, lintrem quamdam, in qua personæ complures erant, ex alto mari venire vidimus : propter quod tunc convenimus, ut eis invasis ipsos comprehenderemus; et tunc in illos navigare, et in gyrum, ne evadere possent, circumdare occœpimus. Quibus sua quoque vice nitentibus, vidimus illos, aura temperata manente, remis suis omnibus sursum erectis, quasi firmos ac resistentes se significare velle : quam rem sic idcirco illos efficere putavimus, ut inde nos in admirationem converterent. Cum vero sibi nos cominus appropinquare cognovissent, remis suis in aquam conversis, terram versus remigare incœpere. At tunc nobiscum carbasum unam quadraginta quinque doliorum, volatu celerrimam educebamus, quæ tunc tali navigio delata est, ut subito ventum super eos obtîneret. Cumque irruendi in illos advenisset commoditas, ipsi sese apparatumque suum in phaselo suo ordinate spargentes, se quoque ad navigandum accinxerunt. Itaque cum eos præteriissemus, ipsi fugere conati sunt. At nos, nonnullis tunc expeditis phaselis, validis viris stipatis, illos tunc comprehendere putantes, mox in eos incurrimus : contra quos bis geminis fere horis nobis nitentibus, nisi carbasus nostra quæ cursus eos prætererat, rursum super eos reversa fuisset, illos penitus amittebamus. Cum vero ipsi se eisdem nostris phaselis carbasoque undique constrictos esse perspicerent, omnes, qui circiter viginti erant, et a terra duabus fere leucis distabant, in mare saltu prosilierunt : quos nos cum phaselis nostris tota prosequentes die, nullos ex eis, nisi tantummodo duos, prehendere potuimus, aliis omnibus interram salvis abeuntibus. In lintre autem eorum quam deseruerant, bis gemini juvenes extabant, non de eorum gente geniti, sed quos in tellure aliena rapuerant, quorum singulis ex recenti vulnere virilia absciderant ; quæ res admirationem non parvam nobis attulit. Hos autem cum in nostras suscepissemus naviculas, nutibus nobis insinuarunt quemadmodum illi eos ab ipsis manducandos abducerent : indicantes interim quod gens hæc tam effera et crudelis, humanarum carnium comestrix, canibali nuncuparetur. Postea autem nos ipsam eorum lintrem nobiscum trahentes et cum naviculis nostris cursum eorum terram versus arripientes, parumper interim constitimus, et naves nostras media tantum leuca a plaga illa distantes ancoravimus : qua cum populum plurimum oberrare vidissemus, in illam cum ipsis naviculis nostris subito properavimus, ductis nobiscum duobus illis, quos in lintre a nobis invasa comprehenderamus. Quamprimum autem terram ipsam pede contigimus, omnes trepidi et seipsos abdituri in vicinas nemorum latebras diffugerunt. Tunc vero uno ex illis quos prehenderamus abire permisso, et plurimis illi amicitiæ signis necnon nolis, cymbalis, ac speculis plerisque datis diximus ei, ne propter nos cæteri qui aufugerant expavescerent, quoniam eorum amicos esse plurimum cupiebamus. Qui abiens jussa nostra solerter implevit, gente illa tota, quadringentis videlicet fere viris cum fœminis multis a silvis secum ad nos eductis. Qui inermes ad nos ubi cum naviculis nostris eramus, omnes venerunt, et cum quibus tunc amicitiam bonam firmavimus, restituto quoque eis alio, quem captivum tenebamus ; et pariter eorum lintrem quam invaseramus, per navium nostrarum socios, apud quos erat, eis restitui mandavimus. Porro hæc eorum linter quæ ex solo

arboris trunco cavata et multum subtiliter effecta fuerat, longa viginti sex passibus et lata duobus brachiis erat. Hanc cum a nobis recuperassent, et tuto in loco fluminis repossuissent, omnes a nobis repente fugerunt, nec nobiscum amplius conversari voluerunt. Quo tam barbaro facto comperto, illos malæ fidei malæque conditionis existere cognovimus. Apud eos aurum duntaxat pauculum, quod ex auribus gestabant, vidimus. Itaque plaga illa relicta et secundum eam navigatis octoginta circiter leucis, stationem quamdam naviculis tutam reperimus; in quam introeuntes tantas inibi comperimus gentes, ut id admirabile foret. Cum quibus facta amicitia, ivimus deinde cum eis ad plures eorum pagos, ubi multum secure multumque honeste ab eis suscepti fuimus, et ab eis interim quingentos uniones unica nola emimus, cum auro modico quod eis ex gratia contulimus. In hac terra vinum ex fructibus sementibusque expressum, ut ciceram cervisiamve albam et rubentem, bibunt; melius autem ex myrrhæ pomis valde bonis confectum erat : ex quibus cum multis quambonis aliis fructibus gustui sapidis et corpori salubribus, abundanter comedimus, propterea quod tempestive illuc adveneramus. Hæc eadem insula eorum rebus supellectilive quammultum abundans est, gensque ipsa bonæ conversationis et maioris pacificentiæ est, quam usquam alibi repererimus aliam. In hoc portu decem et septem diebus cum ingenti placito perstitimus, venientibus quotidie ad nos populis multis, nos effigiemque nostram et albedinem necnon vestimenta armaque nostra et navium nostrarum magnitudinem admirantibus. Hi etiam nobis gentem quamdam eis infestam occidentem versus existere retulerunt, quæ gens infinitam habebat unionum quantitatem; quodque quos ipsi habebant uniones, eisdem inimicis suis in belligerationibus adversus eos habitis abstulerant; nos quoque et quemadmodum nascerentur edocentes. Quorum dicta vera profecto esse cognovimus, prout et maiestas vestra post hæc amplius intelligere poterit. Relicto autem portu illo, et secundum plagam eamdem, in quam continue gentes affluere prospiciebamus, cursu nostro producto, portum quemdam alium reficiendæ unius naviculæ nostræ gratia, in quo gentem multam esse comperimus, cum quibus nec vi nec amicitia conversationem obtinere valuimus, illis, si quandoque in terram cum naviculis nostris descenderemus, se contra nos aspere defendentibus, et si quandoque nos sustinere non valerent, in silvas aufugientibus et nos nequaquam expectantibus : quorum tantam barbariem nos cognoscentes ab eis exhinc discessimus. Tuncque inter navigandum insulam quandam in mari, leucis a terra quindecim distantem, vidimus, quam, si in ea populus quispiam esset, invisere concordavimus. In illam igitur accelerantes, quamdam inibi invenimus gentem, quæ omnium bestialissima simplicissimaque, omnium quoque gratiosissima benignissimaque erat. Cuius quidem gentis ritus et mores eiusmodi sunt.

Hi vultu ac gestu corporis brutales admodum extant et ferini : singulique maxillas herba quadam viridi introrsum repletas habebant, quam pecudum instar usque ruminabant, ita ut vix quidquam eloqui possent. Quorum quoque singuli ex collo pusillas siccatasque cucurbitas duas, alteram earum herba ipsa quam in ore tenebant, alteram vero ex ipsis farina quadam albida, gypso minuto simili, plenam gerebant, habito

bacillo quodam, quem in ore suo madefactum masticatumque sæpius in cucurbitam farina repletam mittebant, et deinde cum eo de eadem farina extrahebant, quam sibi post hæc in ore utrinque ponebant, herbam ipsam, quam in ore gestabant, eadem farina respergitando : et hoc frequentissime paulatimque efficiebant. Quam rem nos admirati illius causam secretumque aut cur ita facerent satis nequivimus comprehendere. Hæccine gens, ut experimento didicimus, ad nos adeo familiariter advenit, ac si nobiscum sæpius antea negotiati fuissent, et longævam amicitiam habuissent. Nobis autem per plagam ipsam cum eis ambulantibus colloquentibusque, et interim recentem aquam bibere desiderantibus, ipsi per signa se talibus aquis penitus carere insinuantes, ultro de herba farinaque quam in ore gestabant offerebant : propter quod regionem eamdem aquis deficientem, quodque ut sitim sublevarent suam, herbam ac farinam talem in ore gestarent intelleximus. Unde factum est, ut nobis ita meantibus, et circum plagam eamdem una die cum media illos concomitantibus, vividam aquam nusquam invenerimus, cognoverimusque quod ea quam bibebant aqua, ex rore noctu super certis foliis, auriculis asini similibus, decidente collecta erat. Quæ quidem folia eiusmodi rore nocturno tempore se implebant, ex quo rore, qui optimus est, idem populus bibebat : sed tamen talibus foliis pleraque eorum loca deficiebant. Hæccine gens victualibus, quæ in terra solida sunt, penitus carent, quinimmo ex piscibus quos in mari piscantur vivunt Etenim apud eos, qui magni piscatores existunt, piscium ingens abundat copia, ex quibus ipsi plurimos turtures ac quambonos pisces alios plures ultro nobis obtulerunt. Eorum uxores herba, quam in ore viri ipsi gerebant, nusquam utebantur : verum singulæ cucurbitam unam aqua impletam, ex qua biberent, habebant. Nullos domorum pagos nullave tuguria gens hæc habet, præterquam folia grandia quædam, sub quibus a solis fervore sed non ab imbribus se protegunt : propter quod autumabile est, quod parum in terra illa pluitet. Cum autem ad piscandum mare adierint, folium unum adeo grande secum quisque piscaturus effert, ut illo in terram defixo, et ad solis meatum versato, sub illius umbra adversus æstum totum se abscondat. Haccine in insula quammulta variorum generum animalia sunt, quæ omnia aquam lutulentam bibunt. Videntes autem quod in ea commodi nihil nancisceremur, nos relicta illa aliam quamdam insulam tenuimus ; in quam nos ingredientes et recentem unde biberemus aquam investigantes, putantes interim ipsam eamdem terram a nullis esse habitatam, propterea quod in ea neminem inter adveniendum prospexeramus, dum per areham deambularemus vestigia pedum quammagna nonnulla vidimus, ex quibus censuimus, quod si eisdem pedibus reliqua membra respondebant, homines in eadem terra grandissimi habitabant. Nobis autem ita per arenam deambulantibus, viam unam in terram ducentem comperimus, secundum quam novem de nobis euntes insulam ipsam invisere paravimus, ob id quod non quamspatiosam illam, neque multas in ea habitare gentes existimavimus. Pererrata igitur secundum eamdem viam una fere leuca, quinque in convalle quadam, quæ populatæ apparebant, vidimus casas : in quas introeuntes quinque in illis reperimus mulieres, vetulas videlicet duas et iuvenculas tres : quæ quidem

omnes sic statura proceræ erant, ut inde valde miraremur. Hæ autem, protinus ut nos intuitæ sunt, adeo stupefactæ permanserunt, ut aufugiendi animo penitus deficerent. Tumque vetulæ ipsæ lingua eorum nobiscum blandiuscule loquentes, et sese omnes in casam unam recipientes, permulta nobis de suis victualibus obtulerunt. Eædem vero omnes longissimo viro statura grandiores erant, et quidem æque grandes ut Franciscus de Albicio, sed meliore quam nos sumus proportione compactæ. Quibus ita compertis, post hæc una convenimus, ut iuvenculis ipsis per vim arreptis, eas in Castiliam quasi rem admirandam abduceremus : in qua deliberatione nobis existentibus, ecce XXXVI vel circiter viri, multo quam fœminæ ipsæ altiores, adeo egregie compositi ut illos inspicere delectabile foret, casam ipsam introire occœperunt : propter quos tanta tunc affecti fuimus turbatione, ut satius apud naviculas nostras quam cum tali gente esse duxissemus. Hi etenim ingentes arcus et sagittas necnon et sudes persicasque magnas instar clavarum ferebant. Qui ingressi loquebantur quoque inter se mutuo, ac si nos comprehendere vellent. Quo tali periculo percepto, diversa etiam inter nos tunc fecimus consilia : unis, ut illos in ipsa eadem casa invaderemus; aliis vero nequaquam, sed foris potius et in platea; et aliis, ut nusquam adversus eos pugnam quæreremus, donec quid agere vellent intelligeremus, asseverantibus. Inter quæ consilia casam illam simulate exivimus et ad naves nostras remeare occœpimus : ipsique quantus est lapidis jactus, mutuo semper loquentes nos insequuti sunt, haut minore quam nos, ut autumo, trepidantes formidine, cum nobis mirantibus ipsi quoque eminus manerent, et nisi nobis ambulantibus non ambularent. Cum vero ad naves nostras pertigissemus, et in illas ex ordine introiremus, mox omnes in mare prosilierunt et quammultas post nos sagittas suas iaculati sunt, sed tunc eos perpaucum metuebamus : nam tunc machinarum nostrarum duas in eos, potius ut terrerentur quam ut interirent, emisimus. Quarum quidem tumultu percepto, omnes confestim in montem unum propinquum fuga abierunt. Et ita ab eis erepti fuimus, discessimusque pariter. Hi omnes nudi, ut de prioribus habitum est, eunt : appellavimusque insulam illam Gigantum ob proceritatem eorum. Nobis autem ulterius et a terra paulo distantius transremigantibus, sæpius interdum cum eis pugnasse nobis accidit, ob id quod quidquam a tellure sua sibi tolli nequaquam permittere vellent. Et utique quidem repetendæ Castiliæ propositum iam nobis in mentem subierat, ob id potissimum, quod uno iam fere anno in mari perstiteramus, nec nisi tenuem alimentorum necessariorumque aliorum munitionem retinebamus. Quæ quidem adhuc ex vehementibus, quos pertuleramus, solis caloribus iam contaminata inquinataque erant, cum ab exitu nostro a Campiviridis insulis usque tunc continue per torridam navigassemus zonam, et transversim per lineam æquinoctialem bis, ut præhabitum est. In qua quidem voluntate nobis perseverantibus, nos a laboribus sublevare nostris Santifico complacuit Spiritui : nempe receptum quempiam pro rursum novandis navalibus nostris nobis quærentibus, ad gentem quamdam pervenimus, quæ nos cum maxima suscepit amictia, et quam quidem unionum perlarumve orientalium comperimus in numero maximo tenere. Propter quod qua-

draginta et septem diebus ibi perstitimus, et centum decem et novem unionum marchas pretio, ut æstimabamus, quadraginta non superante ducatos ab eis comparavimus. Nam nolas, specularia, christallinosque nonnullos, necnon levissima electri folia quædam eis tantum propter ea tradidimus. Nempe quotquot quilibet eorum obtineret uniones, eos pro sola nola donabat. Didicimus quoque interdum ab eis, quomodo et ubi illos piscarentur : qui et quidem ostreolas, in quibus nascuntur, nobis plures largiti sunt. Et pariter nonnullas mercati fuimus : ubi in quibusdam centum et triginta uniones, in quibusdam vero non totidem reperiebantur. Noveritque maiestas vestra, quod nisi permaturi sint, et a conchiliis in quibus gignuntur per sese excidant, omnino perfecti non sunt, Quinimmo in brevi, ut sæpius ipse expertus sum, emarcescunt, et in nihil redacti sunt. Cum vero maturi fuerint, in ostrea ipsa inter carnes, præter id quod ipsis carnibus hæreant, se separant : et huiuscemodi optimi sunt. Effluxis igitur quadraginta et septem diebus, necnon gente illa, quam nobis plurimum amicam effeceramus, relicta, hinc ab eis excessimus, ob plurimarum rerum nostrarum indigentiam, venimusque ad Antigliæ insulam, quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit, in qua reculas nostras ac navalia reficiendo, mensibus duobus et diebus totidem permansimus, plures interdum Christicolarum inibi conversantium contumelias perpetiendo, quas, prolixus ne nimium fiam, hic omitto. Eamdem vero insulam vigessima secunda Iulii deserentes percursa unius mensis cum medio navigatione, Calicium tandem portum octavo mensis Septembris subivimus : ubi cum honore profectuque suscepti fuimus. Et sic per Dei placitum finem nostra cepit secunda navigatio.

DE TERTIO FACTA NAVIGATIONE

Me in Sibilia existente, et a pœnis atque laboribus, quos inter præmemoratas pertuleram navigationes, paulisper requiescente, desideranteque post hæc in perlarum terram remeare, fortuna, fatigationum mearum nequaquam adhuc satura, serenissimo illi domino Emanueli, Portugalliæ regi, misit in cor, nescio ut quid, ut destinato nuncio litteras regales suas ad me transmitteret, quibus plurimum rogabat ut ad eum apud Lisbonam celerius me transferrem; pise etenim mirabilia mihi plurima faceret. Super qua re nondum tamen deliberavi : quinimmo et per eumdemmet nuncium me minus bene dispositum, et tunc male habere significavi; verum si quandoque reconvalescerem et maiestati eius regiæ meum forsan complaceret obsequium, omnia quæcumque vellet ex animo perficerem. Qui rex percipiens, quod me ad se tunc traducere nequirem, Iulianum Bartholomæum Iocundum, qui tunc in Lisbona erat, rursum ad me destinavit cum commissione, ut omnibus modis me ad eumdem regem secum perduceret. Propter cuius Iuliani adventum et preces coactus tunc fui ad regem ipsum meare : quod qui me noverant omnes, malum esse iudicarunt. Et ita a Castilia, ubi honor mihi non modicus exhibitus extiterat, ac rex ipse Castiliæ existimationem de me bonam conceperat, profectus sum, et quod deterius fuit, hospite insulatato; ac mox coram ipso rege domino Emanuele meipsum obtuli. Qui rex de adventu meo non parvam visus est concepisse lætitiam, plurimum me interdum rogitans ut una cum tribus eius conservantiæ navibus quæ ad exeundum et ad novarum terrarum inquisitionem præparatæ erant, proficisci vellem : et ita, quia regum preces præcepta sunt, ad eius votum consensi.

Igitur ab hoc Lisbonæ portu cum tribus conservantiæ navibus die Maii decima MCCCCC et primo abeuntes, cursum nostrum versus magnæ Canariæ insulas arripuimus, secundum quas et ad earum prospectum instanter enavigantes, idem navigium nostrum collateraliter secundum Africam occidentem versus sequuti fuimus. Ubi piscium quorumdam, quos Parghos nuncupant, multitudinem maximam in æquore prendidimus, tribus inibi diebus moram facientes. Exinde autem ad partem illam Aethiopiæ, quæ Besilicca dicitur, devenimus : quæ quidem sub torrida zona posita est, et super quam quatuordecim gradibus se septemtrionalis erigit polus in climate primo : ubi diebus undecim nobis de lignis et aqua provisionem parantes restitimus, propter id quod Austrum versus per Atlanticum pelagus navigandi mihi inesset affectus : Itaque portum Aethiopiæ illum post hæc relinquentes, tunc per lebeccium ventum in tantum navigavimus, ut sexaginta et septem infra dies insulæ cuidam applicuerimus, quæ insula septingentis a portu eodem leucis ad lebeccii partem distaret. In quibus quidem diebus peius perpessi tempus fuimus, quam unquam in mari quispiam antea pertulerit,

propter ventorum nimborumve impetus, qui quamplurima nobis intulere gravamina, ex eo quod navigium nostrum lineæ præsertim æquinoctiale continue iunctum fuit. Inibique in mense Iunio hiems extat, ac dies noctibus æquales sunt, atque ipsæ umbræ nostræ continue versus meridiem erant. Tandem vero Omnitonanti placuit novam unam nobis ostendere plagam, decima septima scilicet Augusti, iuxta quam leuca sepositi ab eadem cum media restitimus, et postea assumptis cymbis nonnullis in ipsam visuri si inhabitata esset, profecti fuimus. Quam et quidem incolas plurimos habitare reperimus, qui bestiis praviores erant, quemadmodum maiestas regia vestra post hæc intelliget. In hoc vero introitus nostri principio gentem non percepimus aliquam, quamvis oram ipsam per signa plurima quæ vidimus, populo multo repletam esse intelleximus. De qua quidem ora pro ipso serenissimo *Castiliæ* rege possessorium cepimus, invenimusque illam multum amœnam ac viridem esse et apparentiæ bonæ. Est autem extra lineam æquinoctialem, Austrum versus, quinque gradibus : et ita eadem die ad naves nostras repedavimus. Quia vero lignorum et aquæ penuriam patiebamur, concordavimus iterum in terram altera die reverti, ut nobis de necessariis provideremus : in quia quidem nobis extantibus, vidimus stantes in unius montis cacumine gentes quæ deorsum descendere non auderent, erantque nudi omnes, necnon consimilis effigiei colorisque ut de superioribus habitum est. Nobis autem satagentibus, ut nobiscum conversatum accederent, non sic securos eos efficere valuimus, ut de nobis adhuc non diffiderent. Quorum obstinatione proterviaque cognita, ad naves sub noctem remeavimus, relictis in terra, videntibus illis, nolis speculisque nonnullis ac rebus aliis. Cumque nos in mari eminus esse prospicerent, omnes de ipso monte propter reculas quas reliqueramus descenderunt, plurima inter se admirationis signa facientes. Nec tunc de aliquo nisi de aqua nobis providimus. Crastino autem effecto mane, vidimus e navibus gentem eamdem numero quam antea majorem, passim per terram ignes fumosque facientem : unde nos existimantes, quod nos per hoc ad se invitarent, ivimus ad eos in terram, ubi tunc populum plurimum advenisse conspeximus, qui tamen a nobis longe seipsos tenebant, signa facientes interim nonnulla, ut cum eis interius in insulam vaderemus. Propter quod factum est, ut ex Christicolis nostris duo protinus ad hoc parati, periculo ad tales eundi semetipsos exponerent, ut quales gentes eædem forent, aut si quas divitias speciesve aromaticas ullas haberent, ipsi cognoscerent. Quapropter in tantum navium prætorem rogitaverunt, ut eis quod postulabant annueret. Tum vero illi ad hoc sese accingentes, nec non plerasque de rebus suis minutis secum sumentes, ut inde a gentibus eisdem mercarentur alias, abierunt a nobis, data conditione, ut ad nos post quinque dies ad summum remeare expetaremus. Et ita tunc iter suum in terram arripuerunt, atque nos ad naves nostras regressum cepimus, ubi spectando eos diebus sex perstitimus : in quibus diebus gens per multa nova dietim fere ad plagam ipsam adveniebat, sed nusquam nobiscum colloqui voluerunt. Septima igitur adventante die, nos in terram ipsam iterum tendentes, gentem illam mulieres suas omnes secum adduxisse reperimus. Quam vero primum illuc pervenimus, mox ex eisdem uxoribus

suis ad colloquendum nobiscum quamplures miserunt, fœminis tamen eisdem non satis de nobis confidentibus. Quod quidem nos attendentes, concordavimus ut iuvenem unum e nobis qui validus agilisque nimium esset, ad eas quoque transmitteremus : et tunc ut minus fœminæ eædem metuerent, in naviculas nostras introivimus. Quo egresso iuvene, cum seipsum inter illas immiscuisset, ac illæ omnes circunstantes contingerent palparentque eum, et propter eum non parum admirarentur : ecce interea de monte fœmina una vallum magnum manu gestans advenit : quæ postquam ubi iuvenis ipse erat appropiavit, tali eum valli sui ictu a tergo percussit ut subito mortuus in terram concideret : quem confestim mulieres aliæ corripientes, illum in montem a pedibus pertraxerunt, virique ipsi qui in monte erant, ad litus cum arcubus et sagittis advenientes, ac sagittas suas in nos conjicientes, tali gentem nostram affecerunt stupore, ob id quod naviculæ illæ in quibus erant arenam navigando radebant, nec celeriter aufugere tunc poterant, ut sumendorum armorum suorum memoriam nemo tunc haberet : et ita complures contra nos sagittas suas eiaculabantur. Tum vero in eos quatuor machinarum nostrarum fulmina, licet neminem attingentia, emissimus. Quo audito tonitruo, omnes rursum in montem fugerunt, ubi mulieres ipsæ erant, quæ iuvenem nostrum quem trucidaverant nobis videntibus in frustra secabant, nec non frustra ipsa nobis ostentantes, ad ingentem quem succenderant ignem torrebant, et deinde post hæc manducabant. Viri quoque ipsi signa nobis similiter facientes, geminos Christicolas nostros alios se pariformiter peremisse manducasseque insinuabant : quibus, qui et utique vera loquebantur, in hoc ipso credidimus. Cuius nos improperii vehementius piguit, cum immanitatem quam in mortuum exercebant, oculis intueremur ipsi propriis. Quamobrem plures quam quadraginta de nobis in animo stabiliveramus, ut omnes pariter terram ipsam impetu petentes, tam immane factum tamque bestialem ferociam vindicatum vaderemus. Sed hoc ipsum nobis navium prætor non permisit : et ita tam magnam ac tam gravem iniuriam passi, cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro, efficiente hoc navium præceptore nostro, impunitis illis abscessimus. Postquam autem terram illam reliquimus, mox inter levantem et seroccum ventum, secundum quos se continet terra, navigare occœpimus, plurimos ambitus plurimosque gyros interdum sectantes : quibus durantibus gentes non vidimus, quæ nobiscum practicare aut ad nos appropinquare voluerint. In tantum vero navigavimus, ut tellurem unam novam, quæ secundum lebeccium se porrigeret, invenerimus. In qua cum capum unum circuivissemus, cui Sancti Vicentii campi nomen indidimus, secundum lebeccium ventum post hæc navigare occœpimus : distatque idem Sancti Vicentii campus a priori terra illa, ubi Christicolæ nostri extiterunt interempti, centum quinquaginta leucis ad partem levantîs : qui et quidem campus octo gradibus extra lineam æquinoctialem versus austrum est. Cum igitur ita vagantes iremus, quadam die copiosam gentium multitudinem, nos naviumque nostrarum vastitatem mirantium, in terra una alia esse conspeximus, apud quos tuto in loco mox restitimus, et deinde in terram ipsam ad eos ex naviculis nostris descendimus. Quos quidem mitioris esse conditionis quam priores reperimus : nam

etsi in edomandis illis diu elaboravimus, amicos tamen nostros eos tandem effecimus : cum quibus negotiando practicandoque varie quinque mansimus diebus, ubi cannas fistulas virides, plurimum grossas, et etiam nonnullas in arborum cacuminibus siccas invenimus. Concordavimus autem, ut ex eadem gente duos, qui nos eorum linguam edocerent, inde traduceremus. Quamobrem tres ex eis, ut in Portugalliam venirent, nos ultro comitati sunt. Et quoniam me omnia prosequi ac describere piget, dignetur vestra nosse maiestas, quod nos portum illum linquentes per lebeccium ventum et in visu terræ semper transcurrimus, plures continue faciendo scalas pluresque ambitus, ac interdum cum multis populis loquendo, donec tandem versus austrum extra Capricornii tropicum fuimus. Ubi super horizonta illum meridionalis polus triginta duobus sese extollebat gradibus, atque minorem iam perdideramus ursam, ipsaque maior ursa multum infima videbatur, fere infine horizontis se ostentans : et tunc per stellas alterius meridionalis poli nosmetipsos dirigebamus, quæ multo plures multoque maiores ac lucidiores quam nostri poli stellæ existunt : propter quod plurimarum illarum figuras confinxi, et præsertim earum quæ prioris ac maiores magnitudinis erant, una cum declinatione diametrorum quas circa polum austri efficiunt, et una cum denotatione earumdem diametrorum, et semidiametrorum earum, prout ia meis Quatuor Diætis sive navigationibus inspici facile poterit. Hoccine vero navigio nostro, a campo Sancti Augustini incepto, septingentas percurrimus leucas, videlicet versus ponentem centum, et versus lebeccium sexcentas ; quas quidem dum peragraremus, si quis quæ vidimus enumerare vellet, non totidem ei papyreæ chartæ sufficerent. Nec quidem interdum magni commodi res invenimus, demptis infinitis cassiæ arboribus, et pariter plurimis quæ laminas certas producunt, cum quibus et miranda alia permulta vidimus, quæ fastidiosa recensitu forent. Et in hac quidem peragratione decem fere mensibus extitimus. In qua, cognito quod mineralia nulla reperiebamus, convenimus una, ut abinde surgentes alio per mare vagaremur. Quo inito inter nos consilio, mox edictum fuit ac in omnem cœtum nostrum vulgatum, ut quidquid in tali navigatione præcipiendum censerem, idipsum integriter fieret. Propter quod confestim edixi, mandavique ubique, ut de lignis et aqua pro sex mensibus munitionem omnes sibi pararent. Nam per navium magistros nos cum navibus nostris adhuc tantumdem navigare posse indicatum est. Qua quidem quam edixeram facta provisione, nos oram illam linquentes, et inde navigationem nostram per serocum ventun initiantes, Februarii decima tertia videlicet, cum sol æquinoctio iam apropinquaret et ad hoc septemtrionis hemisphærium nostrum vergeret, in tantum pervagati fuimus, ut meridianum polum super horizonta illum quinquaginta duobus gradibus sublimatum invenerimus, ita ut nec minoris ursæ nec maioris stellæ amodo inspici valerent. Nam tunc a portu illo, a quo per seroccum abieramus, quingentis leucis longe iam facti eramus, tertia videlicet Aprilis. Qua die tempestas ac procella in mari tam vehemens exorta est, ut vela nostra omnia colligere, et cum solo nudoque malo remigare compelleremur, perflante vehementissime lebeccio, ac mari intumescente et ære turbulentissimo extante. Propter quem turbinis

violentissimum impetum nostrates omnes non modico affecti fuerunt stupore. Noctes quoque tunc inibi quammaximæ erant. Etenim Aprilis septima, sole circa arietis finem extante, ipsæ eædem noctes horarum quindecim esse repertæ sunt : hiemsque etiam tunc inibi erat, ut vestra satis perpendere potest maiestas. Nobis autem sub hac navigantibus turbulentia, terram unam. Aprilis secunda vidimus, penes quam viginti circiter leucas navigantes appropiavimus : verum illam omnimodo brutalem et extraneam esse comperimus, in qua quidem nec portum quempiam, nec gentes aliquas fore conspeximus, ob id, ut arbitror, quod tam asperum in ea frigus algeret, ut tam acerbum vix quisquam perpeti posset. Porro in tanto periculo, in tantaque tempestatis importunitate nosmet tum reperimus, ut vix alteri alteros præ grandi turbine nos videremus. Quamobrem demum cum navium prætore pariter concordavimus ut connavitis nostris omnibus terram illam linquendi, seque ab ea elongandi et in Portugalliam remeandi signa faceremus. Quod consilium sanum quidem et utile fuit, cum si inibe nocte solum adhuc illa perstitissemus, disperditi omnes eramus : nempe cum hinc abiissemus, tam grandis die sequenti tempestas in mari excitata est, ut penitus obrui perdite metueremus. Propter quod plurima peregrinationum vota, nec non alias quamplures cærimonias, prout nautis mos esse solet, tunc fecimus. Sub quo tempestatis infortunio quinque navigavimus diebus, demissis omnino velis. In quibus quidem quinque diebus ducentas et quinquaginta in mari penetravimus leucas, linea interdum æquinoctiali, necnon mari et auræ temperatiori semper appropinquando, per quod nos a præmissis eripere periculis Altissimo Deo placuit. Eratque huiuscemodi nostra navigatio ad transmontanum ventum et græcum, ob id quod ad Aethiopiæ latus pertingere cupiebamus, a quo per maris Atlantici fauces eundo, mille tercentum distabamus leucis. Ad illam autem per Summi Tonantis gratiam Maii bis quinta pertigimus die. Ubi in plaga sua ad latus austri, quæ Serraliona dicitur, quindecim diebus nos ipso refrigerando fuimus. Et post hæc cursum nostrum versus insulas *Liazori* dictas arripuimus : quæ quidem insulæ a Serraliona ipsa septingentis et quinquaginta leucis distabant, ad quas sub Iulii finem pervenimus, et pariter quindecim inibi nos reficiendo perstitimus diebus. Post quos inde exivimus, et ad Lisbonæ nostræ recursum nos accinximus, a qua ad occidentis partem tercentum sepositi leucis eramus, et cuius tandem deinde portum M. D. II cum prospera salvatione ex Cunctipotentis nutu rursum subivimus cum duabus duntaxat navibus, ob id quod tertiam in Serraliona, quoniam amplius navigare non posset, igni combusseramus. In hac autem nostra tertio cursa navigatione, sexdecim circiter menses permansimus : e quibus undecim absque transmontanæ stellæ necnon et maioris ursæ minorisve aspectu navigavimus, quo tempore nosmetipsos per aliam meridionalis poli stellam regebamus. Quæ superius commemorata sunt, in eadem nostra tertio facta navigatione relatu magis digna conspexi.

Reliquum autem est, ut quæ in quarta navigatione nostra perspexerimus edisseram. Quia vero iam prælonga narratione fatisco, et quia hæc eadem nostra navigatio ad speratum a nobis finem minime perducta est, ob adversitatem infortuniumve quoddam, quod in maris Atlantici

nobis accidit sinu, idcirco brevior fiam. Igitur ex Lisbonæ portu cum sex conservantiæ navibus exivimus, cum proposito insulam unam versus horizontem positam invisendi, quæ Melcha dicitur, et divitiarum multarum famosa, necnon navium omnium, sive a Gangetico sive ab Indico mari venientium, receptus sive statio est, quemadmodum Caliucia receptus sive hospitale omnium navigantium est, qui ab oriente in occidentem et e converso vagantur, prout de hoc ipso per Calicutiæ viam fama est. Quæ quidem insula Melcha plus ad occidentem, Calicutia vero ipsa plus ad meridiem respicit. Quod idcirco cognovimus, quia ipsa in aspectu triginta trium graduum poliantarctici sita est. Decima ergo Maii die M. D. III nobis unde supra egredientibus, cursum nostrum ad insulas Virides nuncupatas primo dereximus : ubi rerum necessariarum munimina, necnon et plura diversorum modorum refrigeramina sumentes et duodecim interdum inibi diebus cessantes, per ventum seroccum post hæc enavigare occœpimus, cum Navidominus noster tanquam præsumptuosus capitosusque præter necessitatem et omnium nostrum unanimitatem, sed solum ut sese nostri et sex navium præpositum ostentaret, iussit ut in Serralionam australem Aethiopiæ terram tenderemus. Ad quam nobis accelerantibus, et illam tandem in conspectu habentibus, tam immanis et acerba suborta tempestas est, ac ventus contrarius et fortuna adversa invaluit, ut in ipsam quam nostris ipsi videbamus oculis, per quatriduum applicare non valuerimus : quinimmo coacti fuerimus, ut illa relicta ad priorem navigationem nostram regrederemur : quam quident nos per suduestium, qui ventus est inter meridiem et lebeccium, reassumentes tercentum per illam maris arctitudinem navigavimus leucas. Unde factum est, ut nobis extra lineam æquinoctialem tribus pene gradibus iam tunc existentibus, terra quedam a qua duodecim distabamus leucis, apparuerit : quæ apparitio non parva nos affecit admiratione. Terra etenim illa insula in medio mari multum alta et admirabilis erat, quæ leucis duabus longior, et una dilatatior non existebat : in qua qui dem terra nunquam quisquam hominum aut fuerat aut habitaverat, et nihilominus nobis infelicissima fuit. In illa enim per stolidum consilium suum et regimen, præfectus navium noster navem suam perdidit : nempe illa a scopulo quodam elisa, et inde propter hoc in rimas divisa Sancti Laurentii nocte, quæ Augusti decima est, in mari penitus submersa extitit, nihil inde salvo manente, demptis tantummodo nautis : eratque navis eadem doliorum trecentorum, in qua nostræ totius turbæ totalis potentia erat. Cum autem omnes circa illam satageremus, ut si forte ipsam e periculo subtrahere valeremus, dedit mihi in mandatis idem navium præfectus, ut cum navicula una in receptum quempiam bonum, ubi puppes nostras secure omnes recipere possemus, apud insulam eamdem inventum pergerem : nolens tamen ipse idem præfectus, ut navem meam, quæ novem nautis meis stipata, et in navis periclitantis adjutorio intenta foret, mecum tunc traducerem, sed solum ut edixerat portum unum inquisitum irem, et in illo navem meam ipsam mihi restitueret. Qua iussione recepta, ego, ut mandaverat, sumpta mecum nautarum meorum medietate, in insulam ipsam, a qua quatuor distabamus leucis, properans, pulcherrimum inibi portum, ubi classem nostram omnem tute suscipere possemus, inveni. Quo comperto, octo ibidem diebus

eumdem navium præfectum cum reliqua turba expectando perstiti. Qui cum advenirent, moleste non parum pertuli : atque qui mecum erant sic obstupescebant, ut nullo consolari modo vellent. Nobis autem in hac existentibus augustia, ipsa octava die puppim unam per æquor adventare conspeximus, cui, ut nos percipere possent, mox obviam ivimus, confidentes sperantesque una quod ad meliorem portum quempiam nos secum ducerent. Quibus dum appropinquassemus, et vicissim nos resalutassemus, retulerunt illi nobis, ejusdem præfecti nostri navem in mari penitus, demptis nautis, perditam extitisse. Quæ nuncia, ut contemplari vestra potest regia maiestas, me non parva affecerunt molestia, cum a Lisbona, ad quam reverti habebam mille longe existens leucis, in longo remotoque mari me esse sentirem : nihilominus tamen fortunæ nosmet subiicientes ulterius processimus, reversique imprimis fuimus ad memoratam insulam, ubi nobis de lignis et aqua in conservantiæ meæ navi providimus. Erat vero eadem insula penitus inhospitata inhabitataque, multa aqua vivida et suavi in illa scaturiente, cum infinitis arboribus innumerisque volucribus marinis ét terrestribus marinis et terrestribus, quæ adeo simplices erant, ut sese manu comprehendi intrepide permitterent. Propter quod tot tunc prendidimus, ut naviculam unam ex illis adimpleverimus. In ea autem nulla alia invenimus animalia præterquam mures quammaximos et lacertas bifurcam caudam habentes, cum nonnullis serpentibus, quos etiam in ea vidimus. Igitur parata nobis inibi provisione, sub vento inter meridiem et lebeccium ducente perreximus, ob id quod a rege mandatum acceperamus, ut qualicumque non obstante periculo, præcedentis navigationis viam insequeremur. Incepto ergo huiuscemodi navigio, portum tandem unum invenimus, quem Omnium sanctorum abbatiam nuncupavimus, ad quem prosperam annuente nobis auram Altissimo, infra XVII pertigimus dies : distatque idem portus tercentum a præfata insula leucis. In quo quidem portu nec præfectum nostrum nec quemquam de turba alium reperimus, etsi tamen in illo mensibus duobus et diebus quatuor expetaverimus : quibus effluxis, viso quod illuc nemo veniret, conservantia nostra tunc et ego concordavimus, ut secundum latus longius progrederemur. Percursis itaque ducentis sexaginta leucis, portui cuidam in alio applicuimus, in quo castellum unum erigere proposuimus : quod equidem profecto fecimus, relictis in illo viginti quatuor Christicolis nobiscum existentibus qui ex præfecti nostri puppe perdita collecti fuerant. Porro in eodem portu præfatum construendo castellum, et bresilico puppes nostras onustas efficiendo, quinque perstitimus mensibus, ob id quod præ nautarum perpaucitate et plurimorum apparatuum necessitate longius progredi non valebamus. Quibus superioribus ita peractis, concordavimus post hæc in Portugalliam reverti, quam rem per græcum transmontanumque ventum necesse nobis erat efficere. Relictis igitur in castello præfato Christicolis viginti quatuor, et cum illis duodecim machinis ac aliis pluribus armis una cum provisione pro sex mensibus sufficiente, necnon pacata nobiscum telluris illius gente, de qua minima fit mentio, licet infinitos inibi tunc viderimus, et cum illis practicaverimus. Nam quadraginta fere leucas cum triginta ex eis in insulam ipsam penetravimus. Ubi interdum plurima perspeximus,

quæ nunc subticescens libello meo Quatuor navigationum reservo. Estque eadem terra extra lineam æquinoctialem ad partem austri octodecim gradibus, et extra Lisbonæ meridianum ad occidentis partem triginta quinque, prout instrumenta nostra monstrabant. Nos navigationem nostram per nornordestium, qui inter græcum transmontanumque ventus est, cum animi proposito ad hanc Lisbonæ civitatem proficiscendi initiantes, tandem post multos labores multaque pericula in hunc eiusdem Lisbonæ portum infra LXXVII dies, XXVIII Iunii MDIV cum Dei laude introivimus. Ubi honorifice multum et ultra quam sit credibile festive suscepti fuimus, ob id quod ipsa tota civitas nos in mari disperditos esse existimabat, quemadmodum reliqui omnes de turba nostra per præfecti nostri navium stultam præsumptionem extiterant. Quo superbiam modo iustus omnium censor Deus compensat. Et ita nunc apud Lisbonam ipsam subsisto, ignorans quid de me serenissimus ipse rex deinceps efficere cogitet, qui a tantis laboribus meis iam ex nunc requiescere plurimum peroptarem, hunc nuncium maiestati vestræ plurimum quoque interdum commandans. AMERICUS VESPUTIUS In Lisbona.

IV

LETTRE DU 18 JUILLET 1500
A LAURENT DI PIER FRANCESCO DE MEDICIS
ATTRIBUÉE A VESPUCE

Texte de Vaglienti. Recension de Bandini 1745

(Sources : Chapitre IV et Nos 128-131).

MAGNIFICO SIGNOR MIO SIGNORE.

E' gran tempo fa, che non ho scritto a Vostra Magnificenza, e non lo ha causato altra cosa, nè nessuna, salvo non mi essere occorso cosa degna di memoria. E la presente serve per darvi nuova, come circa di un mese fa, che venni dalle parti della India per la via del mare Oceano, con la grazia di Dio a salvamento a aquesta Città di Sibilia : e perchè credo, che Vostra Magnificenza avrà piacere d' intendere tutto il successo del viaggio, e delle cose, che più maravigliose mi sono offerte. E se io sono alcuno tanto prolisso, pongasi a leggerla, quando più di spazio estarà, o come frutta, dipoi levata la mensa. V. M. saprà, come per commissione dell' Altezza di questi Re di Spagna mi partir con due caravelle a' XVIII. di Maggio del 1499. per andare ad iscoprii alla parte Dello noveste, id est per la via della marozeana, e presi mio cammino a lungo della costa d'Africa, tanto che navigai alle Isole fortunate, che oggi si chiamano le Isole di Canaria : e dipoi d' avermi provvisto di tutte le cose necessarie, fatta nostra orazione e preghiere, fecemo vela di un' Isola che si chiama la Gomera e metemmo la prua per il libeccio e navigammo XXIIII. dì con fresco vento, senza vedere terra nessuna, e al capo di XXIIII. dì avemmo vista di terra, e trovammo avere navigato al piè di 1300. leghe discosto dalla Città di Calis per la via di libeccio. Vista la terra demmo grazie a Dio, e buttammo fuora le barche e con XVI. uomini, fummo a terra, e la travammo tanto piena d' alberi, che era cosa maravigliosa non solamente la grandezza di essi,

ma della verdura, che mai perdono foglie, e dell' odor suave, che d' essi, saliva, che sono tutti aromatici, davano tanto conforto all' odorato, che gran recreazion pigliavamo d' esso. E andando con le barche a lungo della terra per vedere se trovassimo disposizione per saltare in terra, e come era terra bassa travagliammo tutto il dì fino alla notte, e mai trovammo cammino, nè disposizione per entrar dentro dentro in terra; che non solo ce lo difendeva la terra bassa, ma la spessitudine degli arbori; di maniera che accordammo di tornare a' navili, e d' andare a tentar la terra in altra parte : e una cosa maravigliosa vedemmo in questo mare, che fu, che prima che allegassimo a terra a 15. leghe, trovammo l' acqua dolce come di fiume, e levammo di essa, ed empiemmo tutte le bote votte, che tenevamo. Giunti che fummo a' navili levammo l' ancore, e facemmo vela, e mettemmo la prua per mezzo; perchè mia intenzione era di vedere se potevo volgere uno cavo di terra, che Ptolomeo nomina il Cavo de Cattegara, che è giunto con il Sino magno, che però mia opinione non stava molto discosto da esso, secondo i gradi della longitudine, e latitudine, come quì a basso si darà conto. Navigammo per il mezzo, a lungo di costa vedemmo salir della terra due grandissimi rii, o fiumi, che l' uno veniva dal ponente, e correva a levante, e teneva di larghezza quattro leghe, che sono sedici miglia, e l'altro correva dal mezzodì al settentrione, ed era largo tre leghe, e questi due fiumi credo, che causavano essere il mare dolce a causa della loro grandezza. E visto, che tuttavia la costa della terra si trovava essere terra bassa, accordammo d' entrare in uno di questi fiumi con le barche, e andar tanto per esso, che trovassimo o disposizione di saltare in terra : o popolazione di gente; e ordinate nostre barche, e posto mantenimento in esse per quattro dì, con 20 uomini bene armati ci metemmo per il rio, e per forza di remi navigammo per esso a piè di due dì, opera di diciotto leghe, tentando la terra in molte parti, e di continuo la trovammo essere continuata terra bassa, e tanto spessa d' alberi, che appena un uccello poteva volare per essa; e così navigando per il fiume vedemmo segnali certissimi, che la terra a dentro era habitata : e perchè le caravelle restavano in luogo pericoloso, quando il vento fussi saltato alla traversia, accordammo al fine de' due di tornarci alle caravelle, e lo ponemmo per opera. Quello, che qui viddi, fu che vedemmo una bruttissima cosa d' uccelli di diverse forme, e colori, e tanti pappagalli, e di tante diverse sorte, che era maraviglia; alcuni colorate come grana, altri verdi, e colorati, e limonati, e altri tutti verdi, e altri neri, e incarnati; e il canto degli altri uccelli, che istavano negli alberi era cosa tam suave, e di tanta melodia, che ci accadde molte volte istar parati per la dolcezza loro. Gli alberi loro sono di tanta bellezza, e di tanta soavità, che pensammo essere nel Paradiso terrestre, e nessuno di quelli alberi, nè le frutte di essi tenevano conformità co' medesimi di questa parte, e per il fiumi vedemmo dimolte gente pescare, e di varie deformitate. E giunti, che fummo a' navili ci levammo facendo vela, tenendo la prua di continuo a mezzodì; e navigando a questa via, e stando larghi in mare, al piè di quarenta leghe, riscontrammo una corrente di mare, che correva di scirocco al maestrale, che era tam grande, e con tanta furia correva, che ci misse gran paura, e corremmo per essa grandissimo

pericolo. La corrente era tale, che quella dello Stretto di Gibilterra, e quella del Farro di Messina, sono uno stagno a comparazion di essa d' un modo, che como ella ci veniva per prua, non acquistavamo cammino nessuno, ancora che avessimo il vento fresco; di modo che visto il poco cammino que facevamo, e il pericolo in che stavamo, accordammo di volger la prua al maestrale, e navicare alla parte di settentrione. E perchè, se ben mi ricordo, Vostra Magnificenza so che intende alcuntanto di cosmografia, intendo descrivervi quanto fummo con nostra navigazione per via di longitudine, e di latitudine: dico, che navicammo tanto alla parte di mezzodì, che entrammo nella torrida zona, et dentro del circolo di Cancer: e avete di tener per certo, che infra pochi dì, navicando per la torrida zona, avemmo viste di quattro ombre del Sole, in quanto il Sole ci stava per zenit a mezzodì, dico, stando il Sole nel nostro meridione, non tenevamo ombra nessuna, che tutto questo mi acadde molte volte mostrarlo a tutta la compagnia, e pigliarla per testimonio a causa della gente grossaria, che non sanno come la spera del Sole va per il suo circolo del zodiaco; che una volta vedevo l' ombra al meridione, e altra al settentrione, e altra all' occidente, e altra all' oriente, e alcuna volta un' ora o due del dì non tenevamo ombra nessuna. E tanto navigammo per la torrida zona alla parte d' austro che si trovammo istar di basso della linea equinoziale, e tener l' un polo, e l' altro al fin del nostro orizonte, e la passammo di sei gradi, e del tutto perdemmo la stella tramontana; che apenna ci si mostravano le stelle dell' Orsa minore, o per me' dire le guardie, che volgono intorno al Firmamento: e come desideroso, d' essere autore, che segnassi la stella del Firmamento dell' altro polo, perdei molte volte il sommo di norte in contemplare il movimento delle stelle dell' altro polo, per segnar quanto di esse tenessi minor movimento, e che fussi più presso al Firmamento, e non potetti con quante male notti ebbi, e con quanti strumenti usai, che fu il quadrante, e l' astrolabio. Non segnai stella, che tenessi men che dieci gradi di movimento all' intorno del movimento, dimodochè non restai satisfatto in me medesimo di nominar nessuna, essendo il polo del meridiono a causa del gran circolo, che facevano intorno al Firmamento: e mentre che in questo andavo, mi ricordai di un detto del nostro Poeta Dante, del quale fa menzione nel primo Capitolo del Purgatorio quando finge di salire di questo emisperio e trovarsi nell' altro, che volendo descriver il polo Antartico dice:

Io mi volsi a man destra, e posi mente
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor che alla prima gente:
Goder pareva il Ciel di lor fiammelle,
O settentrional vedevo sito,
Poichè privato sei di mirar quelle.

Che secondo me mi pare, che il poeta in questi versi voglia descrivere per le quattro stelle il polo dell' altro Firmamento, e non mi diffidi sino a quì, che quello, che dice non salga verità; perchè io notai quattro stelle figurate come una mandorla, che tenevamo poco movi-

mento, e se Dio mi dà vita e salute, spero presto tornare in quello emisperio, e non tornar sanza notare il polo. In conclusione dico, che nostra navigazione fu tanto alla parte del meridiono, che ci allargammo pel cammino della latitudine dalla Città di Calis 60. gradi, e mezz : perchè sopra la Città di Calis alza il polo 35 gradi, e mezz : noi ci trovammo passati dalla linea equinoziale 6. gradi : questo basti quanto alla latitudine. Avete da notare, che questa navigazione fu del mese di Luglio, Agosto, e Settembre, che como sapete il Sol regna più di continuo in questo nostro emisperio, e fa l' arco maggior del dì, e minor quello della notte : e mentre che stavano nella linea equinoziale, o circa di essa a 4. o 6. gradi, che fu del mese di Luglio, e d' Agosto la differenza del dì, sopra la notte non si sentiva, e quasi il di con la notte era eguale, e molto poca era la differenza.

Quanto alla longitudine dico, che in saperla trovai tanta difficoltà, che ebbi grandissimo travaglio in conoscer certo il camino, che avevo fatto per la via della longitudine, e tanto travagliai, che al fine non trovai miglior cosa, che era a guardare, e veder di notte le oposizione dell' un pianeta coll' altro, e mover la Luna con gli altri pianeti; perchè il pianeta della Luna è più leggier di corso, che nessuno altro, e riscontravalo con l'Almanacco di Giovanni da Montereggio, che fu composto al meridione della Città di Ferrara, accordandolo con le calcolazione delle Tavole del Re Don Alfonso : e dipoi di molte note, che ebbi fatto sperienza, una notte infra l' altre, essendo a' ventitrè di Agosto del 1499. che fu in conjunzione della Luna con Marte, la cuale secondo l' Almanacco aveva a essere a mezza notte, o mezza ora prima; trovai, che quando la Luna salì all' orizonte nostro, che fu un' ora, e mezz. dipoi diposto il Sole, aveva passato il pianeta alla parte dell' oriente, dico, che la Luna stava piu orientale, che Marte, circa d' un grado, e alcun minuto più, e a mezza notte, stava più all' oriente 15. gradi, e mezz. poco più o meno di modo che fatta la perpensione, se 24. ore mi vagliono 360. gradi che mi varranno 5. ore, e mezz. trovo che mi varranno 82. gradi, e mezz., e tanto mi trovavo di longitudine del meridione della Città di Calis, che dando a ogni grado 16. leghe, mi trovavo più all' occidente, che la Cità di Calis 1366. leghe, e due terzi, che sono 15466. miglia, e due terzi. La ragione perchè io do 16. leghe e due terzi per ogni grado, perchè secondo Tolomeo, e Alfagrano la terra volge 24000., che vagliono 6000. leghe, che ripartendole per 360. gradi, avvene a ciascun grado 16. leghe, e due terzi, e questa ragione la certificai molte volte col punto de' piloti, e la trovai vera, e buona. Parmi, Magnifico Lorenzo, o che la maggior parte de filosofi in questo mio viaggio sia reprobata, che dicono, che dentro della torrida zona non si può abitare a causa del gran calore; e io ho trovato in questo mio viaggio essere il contrario, che l'aria è più fresca, e temperata in quella regione, che fuori di essa, e che è tanta la gente, che dentro essa abita, che di numero sono molti più, che quelli, che di fuora d' essa abitano per la ragione, che di basso si dirà, che è certo, che più vale la pratica, che la teorica.

Fino a quì ho dichiarato quanto navigai alla parte del mezzodì, e alla parte dell' occidente, mi resta di dirviora della disposizione della terra,

che trovammo, e della natura delli abitatori, e di lor tratto, e delli animali, che vedemmo, e di molte altre cose, che mi si offersono degne di memoria. Dico che dipoi, che noi volgemmo nostra navigazione alla parte del settentrione, la prima terra, che noi trovammo essere abitata, fu un' Isola, che distava dalla linea equinoziale 10 gradi, e quando fummo giunti con essa, vedemmo gran gente alla origlia del mare, che ci stavano guardando, come cosa di maraviglia, e surgemmo giunti con terra opera d' un miglio, e armammo le barche, e fummo a terra 22. uomini bene armati; e la gente come ci vidde saltare in terra, e conobe, che eramo gente difforme di sua natura, perchè non tengono barba nessuna, nè vestono vestimento nessuno, così gli uomini, come le donne, che come saliron del ventre di lor madre, così vanno; che non si cuoprono vergogna nessuna, e così per la diformità del colore, che lor sono di color come bigio, o lionato, e noi bianchi, di modo che avendo paura di noi, tutti si missono nel bosco, e con gran fatica per via di segnali gli assicurammo, e praticammo con loro; e trovammo, che erano di una generazione, che si dicono Camballi, che quasi la maggior parte di questa generazione, o tutti vivono di carne umana, e questo lo tenga per certo Vostra Magnificenza. Non si mangiano infra loro, ma navigano in certi navili, che tengono, che si dicono canoè, e vanno a traer preda delle Isole, o terre commarcane d' una generazione inimici loro, e d'altra generazione, che non son loro. Non mangiano femmino nessuna, salvo che le tengono come per istrane, e di questo fummo certi in molte parti, dove trovavamo tal gente, sì perchè e' ci accadde molte volte veder l' ossa, e capi d' alcuni, che si avevano mangiati, e loro non lo negano; quanto più che ce lo dicevano i lor nemici, che di continuo stanno in timor di essi. Sono gente di gentil disposizione, e di bella statura : vanno disnudi del tutto; le loro armi sono arme con saette, e queste traggono, e rotelle, e son gente di buono sforzo, e di grande animo. Sono grandissimi balestrieri : in conclusione avemmo pratica con loro, e ci levarono a una lor popolazione, che istava dentro in terra, opera di due leghe, e ci dettono da far colazione, e qualsivoglia cosa, che le si domandavamo, allora le davano, credo più per paura, che per amore : e dipoi d' essere stato con loro tutto un dì ci tornammo a' navili, restando con loro amici. Navigammo lungo la costa di quest' Isola, e vedemmo alla origlia del mare, oltre gran poblazione : fummo con il batello in terra, e trovammo, che ci stavano attendendo, e tutti carichi di mantenimento, e ci dettano da far colazione molto bene, secondo le loro vivande : e visto tanta buona gente, e trattarci tanto bene, non usammo tor nulla del loro, e facemmo vela, e fummo a metterci in un golfo, che si chiamò il golfo di Parias, e fummo a surgere in fronte d'un grandissimo rio, che causa esser l'acqua dolce di questo golfo; e vedemmo una gran popolazione, che istava giunta con lo mare, adonde avea tanta gran gente, che era maraviglia, e tutti stavano senza armi, e in suon di pace; fummo con le barche a terra, e ci ricevettono con grande amore, e ci levarono alle lor case, adonde tenevano molto bene apparecchiato da far colazione. Quì ci dettono a bere di tre sorte di vino, non di vite, ma fatte di frutte, come la cervogia, ed era molto buono; quì mangiammo molti mirabolani freschi, che è una molto real

frutta, e ci dettono molte altre frutte, tutte diforme dalle nostre, e di molto buon savor, e tutte di savor, e odor aromatico. Dettonci alcune perle minute, e undici grosse, e con segnali ci dissono, che se volevamo aspettare alcun di, che anderebbono a pescarle, e che ci trarrebbono molte di esse; non curammo di tenerci dietro a molti pappagalli, e di vari colori, e con buona amistà ci partimmo da loro. Da questa gente sapemmo come quelli dell' Isola sopraddetta erano Cambazi, e come mangiavano carne umana. Salimmo di questo golfo, e fummo a lungo della terra, e sempre vedevamo grandissima gente, e quando tenevamo disposizione trattavamo con loro, e ci davano d' ello, che tenevano, e tutto lo che gli domandavamo. Tutti vanno ignudi come nacquono senza tener vergogna nessuna, che se tutto si avessi di contare di quanta poca vergogna tengono, sarebbe entrare in cosa disonesta, e migliore è tacerla. Dipoi d' aver navicato al piè di 400. leghe di continuo per in costa, concludemmo, che questa era terra ferma, che la dico, e' confin' dell' Asia per la parte d' oriente, e il principio per la parte d'occidente, perchè molte volte ci accadde vedere di diversi animali, come lioni, cervi, cavrioli, porci salvatici, conigli, e altri animali terrestri, che non si trovano in Isole stando in terra ferma. Andando un dì in terra dentro con venti uomini, vedemmo una serpe, o serpente, che era lunga opera di otto braccia, ed era grossa, come io nella cintura; avemmo gran paura di essa, e a causa di sua vista tornammo al mare. Molte volte mi accadde vedere animali ferocissimi, e serpi grandi. E navigando per la costa ogni dì discoprivamo infinita gente, e varie lingue, tanto che quando avemmo navicato 400. leghe per la costa, cominciammo a trovar gente, che non volevano nostra amistà, ma stavanci aspettando con le loro armi, che sono archi, e saette, e con altre arme, che tengono : e quando andavamo a terra con le barche difendevanci il saltare in terra; di modo che eravamo forzati combatter con loro, e al fine della battaglia liberavan mal con noi, che sempre come sono disnudi facevamo di loro grandissima mattanza, che ci accadde molte volte 16. di noi combatter con 2000. di loro, e al fine di sbarattargli, e ammazzar molti di essi, e rubar loro le case. E un dì infra gli altri vedemmo una grandissima gente, e tutta posta in arme per difenderci, che non fussimo a terra : armammoci 26. uomini bene armati, e coprimmo le barche a causa delle saete, che ci tiravano; che sempre, prima che saltassimo in terra ferivano alcuni di noi. E poichè ci ebbono difeso la terra quanto potettono, alfin saltammo in terra, e combattemmo con loro grandissimo travaglio; e la causa perchè tenevano più animo, e maggiore isforzo contro noi era, che non sapevano che arme era la spada, nè come tagliava : e così combattendo fu tanta la moltitudine della gente, che caricò sopra noi, e tanta moltitudine di saette, che non ci potevamo rimediare, e quasi abbandonati della speranza di vivere, voltammo le spalle per saltar nelle barche. E così andandoci ritraendo, e fuggendo, un marinaro de' nostri, che era Portoghese, uomo d' età di 55. anni, che era restato a guardia del battello visto il pericolo in che stavamo saltò del battello in terra, e con gran voce ci disse : figliuoli volgete il viso all' armi inimici, che Iddio vi darà vittoria, e gittossi ginocchione, e fece orazione; e dipoi fece una gran rimessa con gl' Indi, e tutti noi

con lui giuntamente così feriti come istavamo; di modo che ci volsono le spalle, e cominciarono a fuggire, e al fine gli disbarattammo, e ammazzammo di essi 150. e ardemmo loro 180. case : e perchè stavamo mal feriti, e stracchi ci tornammo a' navili, e fummo a riparar in un Porto, adonde istemmo venti dì, solo perchè il medico ci curassi, e tutti scampammo, salvo uno, che stava ferito nella poppa manca. E dipoi disanati tornammo a nostra navigazione, e per questa medesima cosa ci accadde molte volte combattere con infinita gente, e sempre con loro avemmo vittoria. E cosí navicando fummo sopra un' Isola, che istava discosto della terra ferma 15. leghe, e come alla giunta non vedemmo gente, e l' Isola parendoci di buona disposizione, accordammo d' ire a tentarla, e fummo a terra 11. uomini, e trovammo un cammino, e ponemmoci andar per esso due leghe, e mezz. dentro in terra, e trovammo una popolazione d' opera di 12. case, adonde non trovammo salvo sette femmine, e di tanta grande istatura, che non aveva nessuna, che non fusse più alta che io una spanna, e mezzo; e come ci viddono, ebbono gran paura di noi, e la principal di esse, che certo era donna discreta, con segnali ci levò ad una casa, e ci fece dar da rinfrescare, e noi come vedemmo tam grande donne, accordammo di rubar due di loro, che erano giovane di quindici anni per far presente di esse a questi Re, che senza dubbio eran creature fuor della statura degli uomini comuni : e mentre che stavamo in questa pratica, vennono 36. uomini, ed entrarono nella casa dove istavamo bevendo, ed erano di tant' alta statura, che ciascuno di loro era più alto stando ginocchioni, che io ritto. In conclusione erano di statura di giganti, secondo la grandezza, e proporzion del corpo, che rispondeva con la grandezza ; che ciascuna delle donne pareva una Pantasilea, e gli uomini Antei, e come entrarono furono alcuni de' medesimi, che ebbono tanta paura, che oggi indi non si tengono sicuri. Tenevano archi, e saette, e pali grandissimi fatti come spade; e come ci viddono di statura piccola cominciarono a parlar con noi per saper chi eramo, e di che parte venivamo e noi dando del buono per la pace gli rispondevamo per segnali, che eramo gente di pace, e che andavamo a veder il mondo; in conclusione tenemmo per bene partirci da loro senza questione, e fummo pel medesimo cammino che venimmo, e ci acompagnammo fino al mare, e fummo a' navili : quasi la maggior parte degli alberi di questa Isola son di verzino, e tanto buono come quel di levante. Di questa Isola fummo ad altra Isola commarcana di esa a dieci leghe, e trovammo una grandissima popolazione, che tenevano le lor case fondate nel mare como Venezia, con molto artificio e maravigliati di tal cosa, acordammo di andare a vederli, e come fummo alle lor case vollon difendersi, che non entrassimo in esse. Provarono come la spade tagliavano, ed ebbono per bene lasciarsi entrare, e trovammo che tenevano piene le case di bambagia finissima; e tuttor le trave di lor case erano di verzino, e togliemmo molto algothon e verzino, e tornammo a' navili. Avete da sapere, che in tutte la parte, che saltammo in terra trovammo sempre grandissima cosa de bambagia, e per il campo pieno de alberi di essa, che si potrebbe caricare in quelle parte, quante caravelle, e navili son nel mondo di cotone, e di verzino. In fine navigammo altre

300. leghe per la costa trovando di continuo gente brave, e infinitissime volte combattemmo con loro, e pigliammo di essi opera di venti, fra i quali avea sette lingue, che non s'intendevano l' una all' altra; dicesi, che nel mondo non sono più che 77. lingue, e io dico che sono più de 1000. che solo quelle, che io ho udite sono più di 40. Dipoi d' aver navicato per questa terra 700 leghe, o più, senza infinite Isole, che avemmo visto, tenendo i navili molto guastati, e che facevano infinita acqua, che apenna potevamo suplire con due bombe sgotando, e la gente molto affaticata, e travagliata, e il mantenimiento mancando; comeci trovammo secondo il punto di' pilote appresso di un' Isola, che si dice la Spagnuola, che è quella che discoperse l'Ammiraglio Colombo sei anni fa a 120. leghe ci accordammo di andare a essa, e quì perchè abitata da' Cristiani, raconciare nostri navili, e riposar la gente e provvederci di mantenimenti, perchè da quest' Isola a Castiglia sono, 1300. leghe di golfo senza terra nessuna; e in sette dì fummo a essa adove stemmo opera di due mesi, e indirizzamo i navili, e facemmo nostro mantenimento, e acordammo di andare alla parte del Norte, adonde trovammo infinitissima gente, e discoprimmo più di 1000. Isole, e la maggior parte abitate, e tuttavia gente disnuda, e tutta era gente paurosa, e di poco animo, e facevamo di loro quello che volevamo. Questa ultima parte che discoprimmo fu molto pericolosa per la navigazione nostra a causa delle secche, e mar basso, che in essa trovammo, che molte volte portammo pericolo di perderci. Navicammo per questo mare 200, leghe diritto al setentrione, e come già andava la gente cansuda, e affaticata, per aver già stato nel mare circa di uno anno, mangiando sei once di pane il dì, e tre misure piccole d' acqua bevendo, e i navilpericolosi per tenersi nel mare, reclamò la gente dicendo, che essi volevano tornare a Castiglia alle lor case, e che non volevano più tentare il mare, e la fortuna; per donde acordammo di far presa di shiavi, e caricare i navili di essi, e tornare alla volta di Spagna e fummo a certe Isole, e pigliammo per forza 232. anime. e caricammole e pigliammo la volta di Castiglia, e in 67. dì attraversammo il golfo, e fummo all' Isole de' lazzori, che sono del Re di Portogallo, che distanno da Calis 300. leghe, e quì preso nostro rinfresco, navigammo per la Castiglia, e il vento ci fu contrario, e per forza avemmo andare alle Isole di Canaria; e di Canaria alle Isola della Medera, e della Medera a Calis, e stemmo in questo viaggio tredici mesi, correndo grandissimi pericoli, e discoprendo infinitissima terra dell' Asia, e gran copia d' Isole la maggior parte abitate; che molte volte ho fatto conto con il compasso che siamo navicati al piè di 5000. leghe. In conclusione passammo della linea equinoziale 6. gradi, e mezz. e dipoi tornammo alla parte del settentrione; tanto che la stella tramontana si alzava sopra il nostro orizonte 35. gradi, e mezz. e alla parte dell' occidente navigammo 84. gradi. discosto del meridiano della Città, e Porto di Calis : Discoprimmo infinita terra, vedemmo infinitissima gente, e varie lingue, e tutti disnudi. Nella terra vedemmo molti animali salvatichi, e varie sorte d' uccelli, e d' alberi; infinitissima cosa e tutti aromatici : traemmo perle, e oro di nascimento in grano : traemo due pietre l' una di color di smeraldo, e l' altra d' amatiste durissime, e

lunghe una mezza spanna, e grose tre dita. Questi Re hanno fatto gran conto di esse, e l' hanno guardate infra le lor gioie. Traemmo un gran pezzo de cristallo, che alcuno gioielliero dicono, che è berillo, e secondo che gli, Indi ci dicevano, tenevano di esso grandissima copia : Traemmo 14. perle incarnate, che molto contentarono alla Reina, e moltre altre cosa di petrerie, che ci parvono belle ; e di tutte queste cose non traemmo quantità, perchè non paravamo iu luogho nessuno, ma di continuo navicando. Giunti che fummo a Calis, vendemmo molti schiavi, che ce ne trovavamo 200. di essi, e il resto fino a 232. s' eran morti nel golfo, e tratto tutto il guasto, che s' avea fatto ne' navili. ch' avanzò opera di 500. ducati, i quale s' ebonno a ripartire in 55. parte, che poco fu quel, che toccò a ciascuno, pur con la vita ci cotentammo, e rendemmo grazie a Dio, che in tutto il viaggio di 57 uomini Cristiani, che eramo, non morirono salvo due, che ammazzarono gl' Indi. Io dipoi che venni, tengo due quartane, e spero in Dio presto sanare, perchè me durano poco e senza freddo. Trapasso molte cose degne di memoria per non esser più prolisso, che non sono che si servanno nella penna, e nella memoria. Quì m'armano tre navili, perché nuovamente vadia a discoprire, e credo, che istaranno presti a mezzo Settembre. Piaccia a nostro Signore darmi salute, e buon viaggio, che alla volta spero trar nuove grandissime, e discoprir l'Isola Trapobana, che è infra il mar Indico, e il mar Gangetico, e dipoi intendo venire a ripatriarmi, e discansare i dì della mia vecchiezza.

Per la presente non mi allargherò in più ragioni, che molte cose si lasciano di scriver per non si accordar di tutto, e per non esser più prolisso di quel che sono stato.

Ho accordato, MAGNIFICO LORENZO, che così come vi ho dato conto per lettera d' ello che m' è occorso, mandarvi due figure della descrizione del mondo fatte, e ordinate di mia propria mano e savere. E farà una carta in figura piana, e un Apamundo in corpo sperico, il quale intendo di mandarvi per la via di mare per un Francesco Lotti nostro Fiorentino, che si truova quà Credo, che vi contenteranno, e massime il corpo sperico che poco tempo fa, che ne feci uno per l'Alttezza di questi Re, e lo stiman molto. L'animo mio era venir con essi personalmente, ma il nuovo partito d'andare altra volta a discoprir non mi dà luogo, nè tempo. Non manca in cotesta Città chi intenda la figura del mondo, e che forse emendi alcuna cosa in essa, tuttavolta chi mi dee emendare, aspetti la venuta mia che potrà essere che mi difenda :

Credo V. M. avrà inteso delle nuove che hanno tratto l'armata, che due anni fa mandò il Re di Portogallo a discoprir per la parte di Ghinta. Tal viaggio, come quello, non lo chiamo io discoprir, ma andare per il discoperto, perchè come vedrete per la figura la lor navigazione è di continuo a vista di terra, e volgono tutta la terra d'Africa per la parte d'austro, che é per una via della quale parlano tutti gli Autori della cosmografia. Vero è, che la navigazione è stata con molto profito, che è oggi quello, che indi si tiene in molto, e massime in questo Regno dove disordinatamente regna la codizia disordinata. Intendo come egli han passato del mar Rosso, e sono allegati al Sino Persico a una città che si dice Calicut, che istà infra Sino Persico e il

fiume Indo, e ora nuovamente il Re di Portogallo tornò dal mare 12. navi con grandissima richezza, e l' ha mandate in quelle parte, e certo che faranno gran cosa se vanno a salvamento.

Siamo adì 18. di Luglio del 1500. e d'altro non c' è da far menzione. Nostro signore la vita, e magnifico Stato di vostra signoril Magnificenza guardi, e acresca come desia.

Di V. M.

Servitore.

Amerigo Vespucci.

V

LETTRE DU CAP VERT 4 JUIN 1501 A LAURENT DI PIER FRANCESCO DE MEDICIS ATTRIBUÉE A VESPUCE

Texte de Vaglienti. Recension de Baldelli 1827 (1)

(Sources : Chapitre IV et Nos 132-135).

Magnifico padron mio, agli otto di Maggio fu l' ultima vi scriss stando a Lisbona presto per partirmi. In questo presente viaggio, che ora coll' aiuto dello Spirito Santo ho cominciato, e pensato fino al mio ritorno non vi avere a scrivere più ; e pare che la sorte m'abbia dato tempo sopra uno di potervi scrivere non solamente di lunga terra, ma dell' alto mare.

Voi arete inteso, Lorenzo, sì per la mia, come per lettera de' nostri Fiorentini di Lisbona, come fui chiamato, stando io a Sibilia, dal Re di Portogallo ; e mi pregò che mi disponessi a servillo per questo viaggioi nel quale m'imbarcai a Lisbona a' tredici del' passato, e pigliammo nostro cammino per mezzodì ; e tanto navigammo, che passammo a vista dell' Isole Fortunate, che oggi si chiamano di Canaria, e passammole di largo, tenendo nostra navigazione lungo la costa d'Africa, e tanto navigammo, che giugnemmo quì a uno cavo, che si chiama *el Cauo Verde*, ch' è principio della provincia d'Etiopia, e sta al meridiano dell' Isole Fortunate, e tiene di larghezza quattordici gradi della linea equinoziale, dove a caso trovammo surto due navi del Re di Portogallo, ch' erano di ritorno d' alle parte d'India orientale, che sono di quelli medesimi che andarono a Calichut, ora quattordici mesi fa, che furono tredici navigli, co quali i' ho auto grandissimi ragionamenti non tanto del loro viaggio, come della costa della terra che corsono, e delle ricchezze che trovorono, e di quelle che tengono, tutto sotto brevità si farà in questa menzione a Vostra Magnificenza, non per via de cosmografia, perchè non fu in essa frotta Cosmografo, nè Mattematico nessuno,

(1) Les mots entre parenthèses sont des gloses de Baldelli.

che fu grande errore. Ma vi si diranno così discontortamente, come me la contarono, salvo quello io ho alcun tanto corretto colla cosmografia di Tolomeo.

Questa frotta del Re di Portogallo, partì di Lisbona l' anno 1499. del mese d'Aprile, e navicorono al mezzodì fino all' Isole del Cavo Verde, che distanno dalla linea equinoziale quattordici gradi circa, e fuora d' ogni meridiano verso l'occidente, che potete dire che le stanno più all' occidente che l'Isole di Canaria sei gradi poco più o meno, che ben sapete come Tolomeo, e la maggior parte delle scuole de' cosmografi, pongono el fine dell' occidente abitato l'Isole Fortunate, le quali tengono di latitudine coll' Astrolabio, e con el quadrante, e l' ho trovato esser così. La longitudine è cosa più difficile, che per pochi si può conoscere, salvo per chi molto vegghia, e guarda la cogiunzione della Luna co' Pianeti. Per causa della detta longitudine io ho perduti molti sonni, e ho abreviato la vita mia dieci anni, e tutto tengo per bene speso, perchè, spero venire in fama lungo secolo, se io torno con salute di questo viaggio. Iddio non me lo reputi a superbia, che ogni mio travaglio raddirizzarò al suo santo servizio.

Ora torno al mio proposito : come dico questi tredici navigli sopradetti navigorono verso el mezzodì dell' Isole del Cavo Verde, per il vento che i dice fra mezzodì, e libeccio. E dipoi d' aver navigato venti giornate, circa a settecento leghe (che ogni lega è quattro miglia e mezzo) posono in una terra, dove trovorono gente bianca e ignuda della medesima terra, che io discopersi per Re di Castella, salvo che è più a levante, la quale per altra mia vi scrissi, dove dicono che pigliorono ogni rinfrescamento, e di quivi partirono, e presono loro navigazione verso levante, e navigorono pel vento dello scilocco, pigliando la quarta di levante. E quando furono larghi dalla detta terra, ebbono tanto tormento di mare col vento a libeccio, e tanto fortunoso, che mandó sotto sopra cinque delle loro navi, e le somerse nel mare con tutta la gente. Iddio abbia auto misericordia dell' anime loro. E le otto altre nave, dicono che corsono ad albero secco, cioè sanza vela quarantotto dì, e quarantotto notte con grandissimo tormento. E tanto corsono, che si trovorono colla loro navigazione sopra a vento dal Cavo di Buona Speranza, che sta figurato nella costa d' Etiopia, e sta fuora del Tropico di Capricorno dieci gradi alla parte del meridiano, dico che ista dall' altezza della linea equinoziale verso el mezzodì trentatre gradi. Diche fatta la proporzione del parallelo truovono che'l detto Cavo, tiene di longitudine dall' Occidente abitato sessantadue gradi, poco più, o meno, che possiamo dire che stia nel meridiano d' Alessandria. E di qui navigorono di poi verso el settentrione, alla quarta del greco, navigando di continuo a lungo della costa, la quale secondo me è'l prencipio d'Asia, e provincia d' Arabia Felice, e di terre del Presto Giovanni, perchè quivi ebbono nuove del Nilo, che restava loro verso l' Occidente, che sapete ch' elli parte l' Affrica, dall' Asia. E in questa costa vi sono infinita popolazione, e città, e in alcuni ferono scala, e la prima fut Zafale, la quale dicono essere città di tanta grandezza come è' l Cairo, e tiene mina d' oro ; e dicono che pagano di tributo allo re loro dugento migliaia di miccicalli d' oro l' anno, che ogni miccicalle vale una castellana

d' oro, o circa. E di qui partirono e venono a Mezibinco, dove dice, è molto alue, e infinita lacca, e molta drapperia di seta. Ed è di tanta popolazione come el Cairo, e di Mezibinco furono a Chiloa, e a Mabaza, (Monbaza) e da Mabaza a Dimodaza, e a Melinde. Dipoi a Mogodasco (Magadasso), e a Camperuia, e a Zendach dipoi a Amaab, dipoi Adabul (forse Rasbel) e Albarcon. Tutte queste città sono nella costa del mare Occeano, e vanno fino allo stretto del Mare Rosso. El quale mare avete da sapere che non è rosso, ed è come questo nostro, ma tiene solo il nome di rosso. E tutte queste città sono richissime d' oro, e di gioie, e drapperie e spezzerie, e drogherie, e di suo proprio nascimento, ch' elle sono tratte colle carette dalla parte d' India, come intenderete, che sarebbe cosa lunga a ripricalla.

Da Albarcone, traverso lo Stretto del Mare Rosso e' vanno alla Moca, la dove fu una nave della detta frotta, che in questo punto è arrivata qui a questo cavo, e infino a qui è scritto la costa d' Arabia Felice. Ora vi dirò la costa del Mare Rosso verso l' India, cioè dentro allo Stretto d' esso mare.

Alla bocca dello stretto sta un porto nel Mare Rosso, che si chiama Haden, con una gran città. Più innanzi verso el settentrione sta, uno altro porto, che si chiama Camarcan, e Ansuva; dipoi è uno altro porto che si dice Odeinda (Odeida), e da Odeinda a Lamoia (Lahoia) e da Lamoia a Guda (Gudda). Questo porto di Guda è giunto con il Monte Sinai, che come saprete è in Arabia Diserta, dove dicono ch' e iscala di tutti e' navili che vengono da inadia, e da Mecca. E in questo porto dicono che discaricano tutte le spezzerie, e drogherie : e gioie; e tutto quello che pongono qui, di poi vengono le carovane de' cammelli dal Cairo, e d' Alessandria, e le conducono lì, che dicono che vanno ottanta leghe pel deserto d' Arabia. E dicono che in questo Mare Rosso, non navigano se non di dì per causa di molti scoglj, e secche che vi sono. E molte altre cose mi furono conte di questo mare, che per non essere prolisso si lasciano.

Ora diró la costa del Mare Rosso dalla parte dell' Africa. Alla bocca dello stretto d' esso mare sta Zoiche [Zeile], ch' e signore d' essa uno Moro, che si chiama Agidarcabi, e dice che sta tre giornate apresso al porto di Guda, tiene molto oro, molti alefanti e infinito mantenimento.

Da Zoiche ad Arbazui [forse Asab]. Di questi duo porti d' Arboiam e Zala n' è signore el Presto Giovanni, e ivi dirimpetto è un porto che si nomina Tui è quale e del gran Soldano di Babilonia. Dipoi da Tui a Ardem, e da Ardem a Zeon. Questo è quanto io ho potuto avere del Mare Rosso ; riferiscomi a chi meglio lo sa. Restami ora a dire quello io intesi della costa della Mecca, ch' e dentro del Mare Persico che si è el seguente.

Partonsi dalla Mecca, e vanno per costa del mare fino a una città che si domanda Ormuz, el quale è un porto nella bocca del Mare Persico. E dipoi da Ormusa a Tus (forse Kis) e di Tus a Tunas, dipoi a Capan, dipoi a Lechor, dipoi a Dua, dipoi a Torsis, dipoi a Pares, dipoi a Stucara, dipoi a Ratar. Tutti questi porti che sono molto populati stanno dentro dalla costa del Mare Persico. Credo che saranno molto più alla mente mia, che alla verità mi referisco, che questi mi contò uno uomo degno

di fede, che si chiamava Guaspare, che avea corso dal Cairo fino a una provincia che si domanda Molecca, (forse Malacca) la quale sla situata alla costa del mare Indico. Credo che sia la provincia che Tolomeo la chiama Gedrosica. Questo Mare Persico, dicono che è molto ricco, ma tutto non s'ha credere, perciò le lascio nella penna a chi meglio ne porgerà la verità.

Ora mi resta a dire della costa, che va dallo stretto del Mare Persico verso el mare Indico, secondo che mi racontonno, molti che funno nella detta armata ; e massime il detto Guasparre, el quale sapeva dimolte lingue, e il nome di molte provincie e citta. Come dico è uomo molto altentico, perchè ha fàtto due fiate el viaggio di Portogallo al Mare Indico.

Dalla bocca del mare Persico si navica a una città, che si dice Zabule (forse Dabule) ; di Zabule a Goosa (Goa), e da Goosa a Zedeuba, e dipoi a Nui, dipoi a Bacanut, (forse Barcelor), dipoi a Salut ; dipoi a Mangalut, (Mangalur), dipoi a Batecala, dipoi a Calnut, poi a Dremepetam, dipoi a Fandorana, dipoi a Catat, dipoi a Caligut. Questa città è molto grande ; e fu l' armata de ' Portogallesi a riposare in essa. Dipoi di Caligut a Belfur, dipoi a Stailat, dipoi a Remond, dipoi a Paravrangrari, dipoi a Tanui (Tanor), dipoi a Propornat, dipoi a Cuninam, dipoi a Lonam, dipoi a Belingut, dipoi a Palur, dipoi a Gloncoloi, dipoi a Cochin, dipoi a Caincolon (forse Culan) dipoi a Cain, dipoi a Coroncaram, dipoi a Sto mondel, dipoi a Nagaitan, dipoi a Delmatan, dipoi a Carepatan, dipoi a Conimat. Infino a qui hanno navigato le frotte di Portogallo, che benchè non si conti della longitudine, e latitudine della detta navigazione, ch'è fare cosa impossibile, a chi non tiene molta pratica delle marinerie che la possa dare ad intendere. E io tengo speranza in questa mia navigazione rivedere, e correre gran parte del sopradetto, e discoprire molto più, e alla mia tornata darò di tutto buona e vera relazione. Lo Spirito Santo vada con meco. Questo Guasparre, che mi contò le sopradette cose, e molti Cristiani le consentirono, perchè furono in alcuna d' esse, mi dise di poi el seguente, disse ch' era stato dentro in terra dell' India in uno regno che si chiama e' regno de' Perlicat, el quale è uno grandissimo regno, e rico d' oro, e di perle, e di gioie, e di pietre preziose, e contò essere stato dentro in terra a Mailepur, e a Gapatan, e a Melata, e a Tanaser, (Tarescrim), e a Pego e a Starnai, e a Bencola, e a Otezen, e a Marchin. E questo Marchin dice sta presso di rio grande, detto Enparlicat. E questo Enparlicat è città dove è il corpo di Santo Marco Apostolo, e vi sono molti Cristiani. Et mi disse essere stato in molte Isole, e massime in una che si dice Ziban (forse Seilan), che dice che volge 300 leghe, e che' l mare aveva consumato d' essa, el rio, altre 400 leghe. Dissemi ch' era ricchissima isola di pietre preziose, e di perle, e di spezierie, d' ogni genere, e di drogherie, e altre ricchezze, come sono alifanti, e gran cavalleria ; di modo che istimo che questa sia l' Isola Taprobana, secondo che lui me la affigura. E più mi disse, che mai sentî mentovare Taprobana in tale parte, che come sapete e' sta tutta in fronte di rio suddetto.

Item mi disse, ch' era stato in una altra Isola che si dice Stamatara

(forse Sumatra), la quale è di tanta grandezza, come Ziban, e Bencomarcano, insieme è tanto ricca come lei; sicchè non essendo Ziban l' Isola Taprobana sarà Scamatarra. Di questi due isole vengono in Persia e in Arabia infinitissime navi cariche d' ogni genere spezierie, e drogherie, e gioie preziose. E dicono, che hanno visto gran copia de navilj di quelle parte, che sono grandissimi, e di 40 mila, e 50 mila cantari di porto, e' quali chiamano giunchi, e hanno li alberi delle navi grandissimi, e in ogni albero tre, o quattro cabin. Le vele sono di giunchi, non sono fabbricate con ferro, salvo che sono intrecciate con corde. Pare che quello mare non sia tempestoso. Tengono bombarde, ma non sono e' navilj velieri, ne si mettono molto in mare, perchè di continovo navicano a vista di terra. Accadde che questa frotta di Portogallo, per fare piacere a petizone del Re di Caligut, prese una nave ch' era carica d' alifanti, e di riso, e di più di 300 uomini; ella prese una carovella di 70 tonelli. E un altra volta misono in fondo dodici nai. Di poi vennono a una Isola detta Arenbuche, e Maluche, e molte altre Isole del mare Indico, di che sono di quelle che conta Tolomeo, che stanno intorno all' Isola Taprobana, e tutte sono ricche.

La detta armata se ne tornó in Portogallo, e alla volta ch' erano restaté otto navi se ne perdè una carica di molte ricchezze, che dicono che valeva centomila ducati, e le cinque per temporali si perdenno. Della capitana, del quale oggi n' è capitata una qui (*sic*), come di sopra dico; credo che l' altro verranno a salvamento. Così a Dio piaccia.

Quello che le dette nave portano è' l seguente.

Vengono carice d' infinita cannella, gengiavo verde e secco, e molto pepe, e garofani, noci moscadi, mace, muschio, algalia, istorac, bongiui, porcellane, casia, mastica, incenso, mirra, sandale rosi e bianchi, legno aloe, canfora, ambra, canne, molta lacca, mumia, *anib* e *tuzia*, oppio, aloe patico, folio indico, e molte altre drogherie, che sarebbe cosa lunga al contalle. Di gioie non sol el resto, salvo che vidi dimolti diamanti, e rubini, e perle, fra' quali viddi uno rubino d' un pezzo, rotolo di bellissimo colore, che pesava sette carati, e mezzo. Non mi vo più rallargare perchè el navilio.... non mi lascia scrivere. Di Portogallo intenderete le nuove. In concrusione el Re di Portogallo, tiene nelle mani uno grandissimo traffico, e gran ricchezza. Iddio la prosperi. Credo che le spezierie verranno di queste parti in Alessandria, e in Italia, secondo la qualità e pregj. Così va el mondo.

Credete, Lorenzo, che quello che io ho scritto infino a quì è la verità. E se non si risconteranno le provincie, e regni, e nomi di città, e d' isole colli scrittori antichi, è segno ben che sono rimutati, come veggiamo nella nostra Europa, che per maraviglia si sente uno nome antico. E per maggiore chiarezza della verità si trovo presente Gherardo Verdi, fratello di Simon Verdi di Cadisi, el quale viene in mia compagnia, e a voi si raccomanda.

Questo viaggio, che ora fo, veggo ch' è pericoloso quanto alla franchezza di questo vivere nostro umano. Nondimeno lo fo con franco animo per servire a Dio, el al mondo. E se Dio s' è servito di me, mi darà virtù, quanto che io sia apperechiato a ogni sua volontà, purchè mi dia eterno riposo all' anima mia.

VI

LETTRE
A LAURENT DI PIER FRANCESCO DE MEDICIS
[Lisbonne, 1502.]
ATTRIBUÉE A VESPUCE

Texte collection Strozzi. Recension de Bartolozzi 1789
(Sources : Chapitre IV, p. 65 et Nos 136-139).

Magnifico Padrone mio Lorenzo dopo le debite raccom.....

L'ultima scritta a V. Magnificenza fù dalla Costa di Guinea da un luogo, che si dice il capo verde, per la quale sapesti il principio del mio viaggio, e per la presente vi si dirà sotto brevità il mezzo, el fine di esso, che è quanto siegue al presente. Partimmo da detto capo verde prima facile, e presto ogni cosa necessaria, come è acqua, e legna, e altri instrumenti necessari, per mettersi in golfo del mare Oceano, per cercar nuove terre, e tanto navigammo per il vento tra libeccio e 1/2 giorno, che in 64. dì arrivammo a una terra nuova, la quale trovammo esser terra ferma per molte ragioni che nel precedere si diranno : per la qual terra corremmo d' essa circa d'800 leghe tutta volta alla 1/4 : a di libeccio verso Ponente, e quella trovammo piena d' Abitanti, dove notai maravigliose cose di Dio, e della Natura, d' onde determinai di dar notizia di parte d'essa a V. M. come sempre ho fatto degli altri mia viaggi.

Corremmo tanto per questi mari, ch' entrammo nella torrida Zona, e passammo la linea equinoziale alla parte dell' Austro, e del Tropico di Capricorno; tanto, che il polo del mezzodì stava alto del mio Orizonte 50. gradi, ed altrettanto con la mia latitudine dalla Linea equinoziale, e navigammo quattro mesi, e 27. dì, che mai vedemmo il Polo artico, nè l' Orsa maggiore, o minore, per opposito mi si discopersero dalla parte del meridione molti corpi di stelle molto chiare, le quali stanno sempre nascoste a quelli del Settentrione, dove notai il maraviglioso artifizio dei lor movimenti, e le loro grandezza, pigliando i diametri dei loro Circoli e figurandole con figure geometriche, e altri movimenti de' Cieli notai, la qual sarebbe cosa pericolosa scriverli ; ma di tutte le cose le più notabili, che in questo viaggio m' occorsero, in una mia operetta, ho

rascolte, perchè quando sarò di riposo, in esso mi possa occupare, per lasciar di me dopo la morte qual che fama. Stavo in procinto di mandarvene un sunto, ma me le tiene questo Serenissimo Re, ritornandomele lo farò. In conclusione fui alla parte degli Antipodi, che per mia navigazione fu una quarta parte del mondo; el mio Zenit più alto in quella parte faceva un angolo retto sferale con li abitanti di questo Settentrione, che sono nella latitudine di 40. gradi, e questo basti.

Venghiamo alla dichiarazione della terra, degli abitanti, e degli animali, e delle piante, e delle altre cose umane, che in quei luoghi trovammo per la vita umana. Questa terra è molto amena; e piena d' infinite alberi verdi, e molti grandi, e mai non perdono foglia, e tutti anno odori soavissimi, e aromatici, e producono infinite frutte, e molti di esse buone al gusto e salutifere al Corpo e campi producono molta erba, e fiori, e radici molto soavi, e buone, che qualche volta mi maravigliavano de' soavi odore dell' erbe, e dei fiori, e del sapore d' esse frutte, e radici, tanto che infra me pensavo, esser presso al Paradiso terrestre. Che direm noi della quantità degli uccelli, e dei loro pennaggi, e colori, e canti e quante sorti, e di quante formosità: non voglo allargarmi in questo, perchè dubito non sarebbe creduto. Chi potrà numerare l'infinita cosa degli Animali Silvestri, tanta copia di Leoni, e Lonze, di Gatti non già di Spagna, ma degli antipodi, tanti Lupi Cervieri, Babbuini, e Gatti mammoni di tante sorti, e molti sempre grandi, e tanti altre Animali vedemmo, che credo, che a fatica di tante sorti n' entrassero nell' Arca di Noè, e tanti Porci salvatici, e Cabrioli, e Cervi, e Daini, e Lepre, e Conigli; e d' animali domestici nissuno ne vedemmo.

Venghiamo agli Animali ragionali. Trovammo tutta la terra essere abitata da gente tutta ignuda, così di Uomini, come di Donne, senza cuoprirsi di vergogna nessuna. Sono di corpo ben disposti, e proporzionati di color bianchi, e di capelli neri, e di poca barba, o di nessuna. Molto travagliai ad intendere loro vita, e costumi, perchè 27. dì mangiai, e dormii fra loro, e quello conobbi di loro, è il seguente appresso.

Non tengono nè legge, ne fede nessuna, e vivono secondo natura. Non conoscono immortalità d' Anima non tengono fra loro beni propri, perchè tutto è commune : non tengono termini di Regni, e di Provincia : non anno Rè : non obediscono a nessuno, ognuno è Signore di se, non amicizia, non grazia la quale non è loro necessaria, perchè non regna in loro codizia : habitano in comune in case fatte ad uso di Capanne molto grandi, e per genti, che non tengono ferro, nè altro metallo sic. nessuno, si possono dire le lor capanne, ovvero case maravigliose, perchè io ho visto case che son lunghe 220. passi, e larghe 30., e artificiosamente fabbricate, e in una di queste Case stavano 500., ovvero 600. Anime. Dormono in reti tessute di cotoni, coricate nell' aria senza altra copertura; mangiano a sedere sulla terra : le loro vivande radici d' erbe, e frutte molto buone, infinito pesce, gran copia di marasco; e granchi, ostriche, locuste, e gamberi, e molre altre cose, che produce il mare. La carne che mangiano, massime la comune è carne umana nel modo, che si dirà. Quando possono avere altre carni d' animali, e d'

uccelli, se li mangiono, ma ne pigliano pochi, perchè non tengono cani, e la terra molto folta di boschi, i quali sono pieni di Fiere crudeli, e per questo non usano mettersi nei boschi, se non con molta gente.

Gli uomini costumano forarsi le labbra, le gote, e dipoi in quelli fori si mettono ossa, e pietre, e non crediate piccole, e la maggior parte di loro, al meno che tenghino son tre fori, e alcuni sette, e alcuni nove, ne' quali mettono pietre d'alabastro verde, e bianco che sono lunghe mezzo palmo, e grosse come una susina Catelana, che paiono cosa fuori di natura : dicono far questo per parer più fieri : infine è brutal cosa.

Sono gente molto generativi : non tengono reda, perchè non tengono beni propri : quando li lor figliuoli, cioè le femmine sono in età di generare, il primo che le corrompe ha essere del Padre in fuori il più prossimo parente, che hanno, dipoi così le maritano.

Le lor donne nelli lor Parti non fanno cirimonia alcuna, come le nostre, che mangiano di tutto, vanno il dì medesimo al campo, a lavarsi, e appena che si sentono nei loro parti.

Son gente che vivono molti anni, perchè secondo le loro succes-sioni molti uomini vi aviamo conosciuti, che tengono insino a quattro sorti di nipoti, e non sanno contare i di nè l' anno, nè mesi salvo che dicono il tempo per mesi lunari, e quando vogliono mostrare d' alcuna cosa e loro tempi li mostrano con pietre, ponendo per ogni luna una pietra, e trovai uomo de più vecchi, che mi fe segno con pietre esser vissuto 1700. lunari, che mi pare sieno anni 132. contando 13 lunari l' anno.

Item son gente bellicosa, & infra loro molto crudeli, e tutte le loro armi e colpi sono come dice il Petrarca *commessi al vento*, che sono archi saette e dardi, e pietre, e non usano levar difensioni ai corpi loro, perchè vanno così nudi, come è nacquero, nè tengono ordine alcuno nelle loro guerre, salvo che fanno quello, che li consigliano i loro vecchi, e quando combattono, si ammazzano molto crudelmente, e quella parte, che resta Signor del Campo, sotterra tutti i morti dalla lor banda, e gli inimici li spezzano, e se li mangiano, e quelli, che pigliano, e gli tengono per schiavi alle lor case, e se è femmina dormono con loro, e se è mastio lo maritano con le loro figliuole, e in certi tempi quando vien loro una furia diabolica, convitano i parenti, el popolo, e le si mettano d' avanti, cioè la madre con tutti, figliuoli che di lei ha ottenuti, e con certe cirimonie, a saettade gli ammazzano, e se li man-giano, e questo medesimo fanno a detti schiavi, e a figliuoli che di loro nascono e questo è certo, perchè trovammo nelle lor case la carne umana, posta al fumo, e molta ; e comprammo da loro 10, criature, sì maschi, come femmine, che stavano deliberati per il sagrifizio, ma per meglio dire per il malefizio. Riprendemmolo loro molto, non so se si emendarono, e quello di che più maraviglio di queste loro guerre, e crudeltà, e che non poteti sapere da loro perchè fanno guerra, l' uno all' altro, poichè non tengono beni propri, nè Signoria d'Imperio, o Regni, e non sanno che cosa sia codizia, cioè roba, o cupidità di regnare, la quale mi pare, che sia la causa delle guerre, e d' ogni disordinato atto. Quando li domandavamo, che ci dicessero la causa, non sanno

dare altra rasiogne, salvo che dicono avanti, che cominci infra loro questa maledizione e' vogliano vendicare la morte dei loro Padri antepasati. In conclusione è bestial cosa certo, e che uomo di loro mi a confessato essersi trovato a mangiare della carne di più di 200. corpi, e quosto credo per certo, e basti.

Quanto alla disposizione della terra, dico che è terra molto amena, e temperata, e sana perchè di quello tempo, che andammo per essa, che furono 10. mesi nessuno di noi non solo morì, ma pochi n'ammalarono: come ho detto loro vivono molto tempo, e non sentono infermità, o pestilenza, e di corruzioni d' aria, se non di morte naturale, o causata per lor mano, o cagione & in conclusione; medici avrebbero un cattivo stare in tal luogo.

Perchè andammo in nome di discoprire, e con tale commissione partimmo di Lisbona, e non di cercare alcun profitto, non ci impacciamo di cercare la terra, nè in essa cercare alcun profitto, di modo che in essa non sentimmo cosa, che fosse d' utile nissuno, non perchè io non creda, che la terra non produca d' ogni genere richezza per la sua mirabile disposizione, ed essere al paraggio del clima, nel quale sta situata. E non è meraviglia, che così di subito non sentissimo tutto il profitto, perchè gli abitanti di essa non istimano cosa nissuna, nè oro, nè arjento, o altre gioie, salvo cosa di piumaggi, o di ossa, come si è detto, ed ho speranza che mandando ora a visitare questo Ser. Re, che non passeranno molti anni, che gli reccherà a questo Regno dì Portogallo grandissimo profitto, e rendita. Trovammoci infinito verzino, e molto buoni da caricare quanti navigli oggi sono nel mare, e senza costo alcuno, e così della Cassia fistula. Vedemmo cristallo, e infinite sapori, e odori di spezierie, e drogherie, ma non son conosciuti.

Gli uomini del Paese dicono sopra l' oro, e altri metalli, o drogherie molti miracoli, ma io son di quelli di S. Tommaso, che credono adagio, il tempo farà tutto. Il cielo il più tempo vi si mostra sereno, è adorno di molte, e chiare stelle, e di tutte ò notate, e sua circoli. Questo è sotto brevità, e solo *capita rerùm* delle cose, che in quelle parti ò vedute. Lassansi molte cose, le quali sarebbero degne di memoria, per non esser prolisso, e perchè le troverete nel mio viaggio tutte al minuto. Per ancora sto quì a Lisbona aspettando quello, che il Re determinarà di me. Piaccia a Dio, che di me siegua quello, che sia di più suo santo servizio e salute di mia Anima.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
COMPRENANT LA LISTE DES OUVRAGES ET DES DOCUMENTS CITÉS

LE PUY. — IMP. PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON